



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

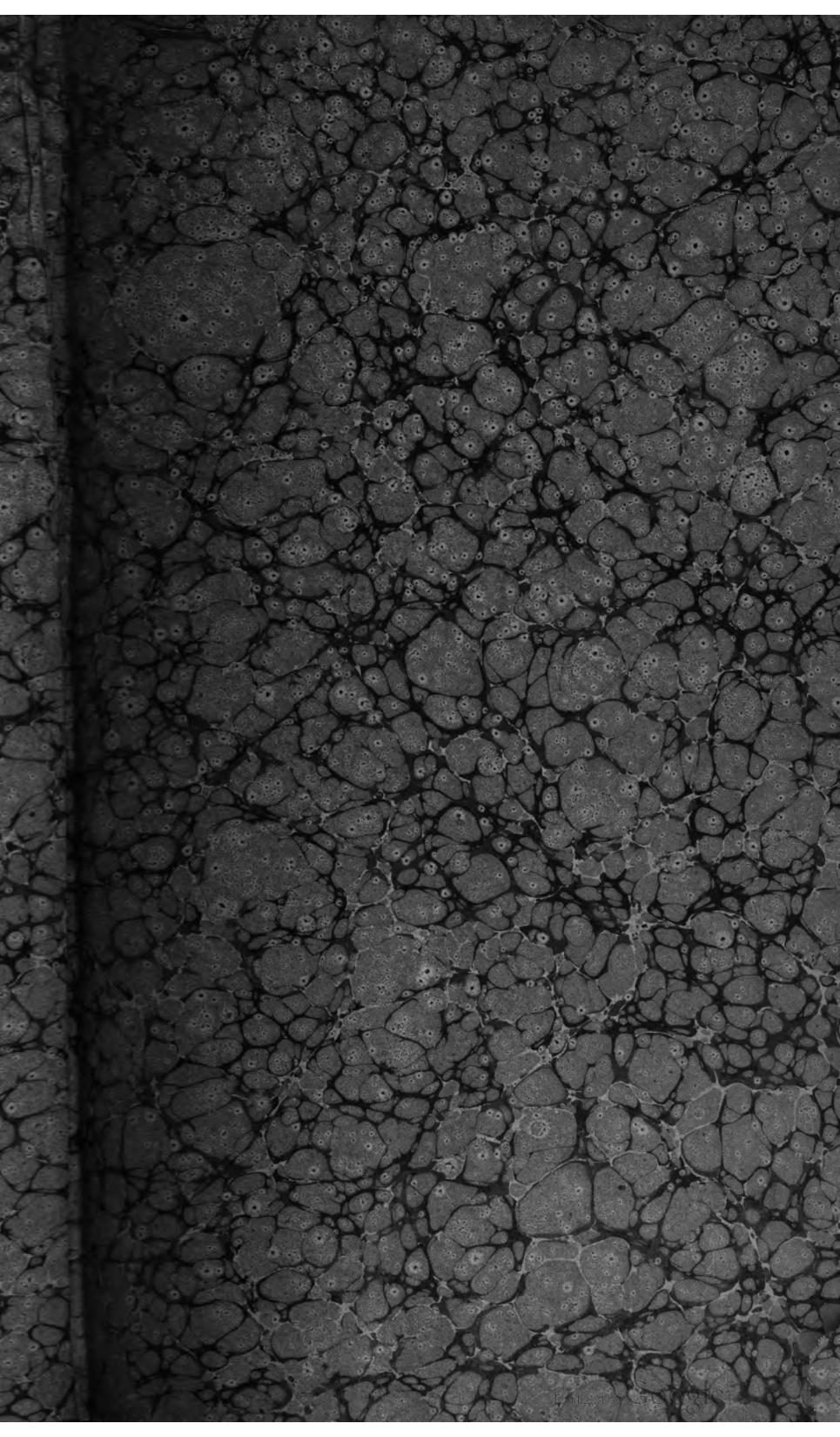
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











D 138/4



LES  
PÈRES DE L'ÉGLISE.

---

TOME QUATRIÈME.



PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE SAPIA,  
RUE DU DOYENNÉ, 12.

LES  
PÈRES DE L'ÉGLISE

TRADUITS EN FRANÇAIS,

OUVRAGE PUBLIÉ

PAR M. DE GENOUDE

ET DÉDIÉ

À MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

—•••—  
TOME QUATRIÈME.  
—•••—

A PARIS,

CHEZ SAPIA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUES DE SÈVRES 16, ET DU DOYENNÉ 12.

1839.  
)

BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines  
60 - CHANTILLY



## DE LA TRADITION.

---

*Tradition*, dans le sens théologique, est un témoignage qui nous atteste la vérité d'un fait, d'un dogme ou d'un usage. On appelle *tradition orale* ce témoignage rendu de vive voix, qui se transmet des pères aux enfants, et de ceux-ci à leurs descendants; *tradition écrite*, ce même témoignage consigné dans l'histoire ou dans d'autres livres : généralement parlant, cette dernière est la plus sûre; mais il ne s'en suit pas que la première soit toujours incertaine et fautive, parce qu'il y a d'autres monuments que les livres capables de transmettre à la postérité la mémoire des événements passés.

Quant à l'origine, la tradition peut venir de Dieu ou des hommes : dans ce dernier cas, elle vient ou des apôtres, ou des pasteurs de l'Église; c'est ce qui fait la différence entre les traditions divines, les traditions apostoliques et les traditions ecclésiastiques. Les secondes peuvent être appelées justement traditions divines, parce que les apôtres n'ont rien enseigné que ce qu'ils avaient appris de Jésus-Christ lui-même, ou par l'inspiration du Saint-Esprit; et l'on doit nommer tra



ditions apostoliques celles que nous ont transmises les disciples immédiats des apôtres, parce qu'à leur tour ils ont fait profession de n'enseigner que ce qu'ils avaient reçu de leurs maîtres. Les traditions purement humaines sont celles qui ont pour auteurs des hommes sans mission et sans caractère.

Quant à l'objet, une tradition regarde ou la doctrine, ou la discipline, ou des faits historiques; mais cette différence n'en met aucune dans le degré de certitude qu'elles peuvent avoir, comme nous le prouverons dans la suite.

La grande question entre les Protestants et les Catholiques est de savoir s'il y a des traditions, divines ou apostoliques touchant le dogme, qui ne sont point contenues dans l'Écriture-Sainte, et qui sont cependant règle de foi : les Protestants le nient, et nous soutenons le contraire. Conséquemment nous disons que la tradition est la parole de Dieu non écrite que les apôtres ont reçue de la bouche de Jésus-Christ, qu'ils ont transmise de vive voix à leurs disciples ou à leurs successeurs, et qui est venue à nous par l'enseignement des pasteurs, dont les premiers ont été instruits par les apôtres. En d'autres termes, c'est l'enseignement constant et perpétuel de l'Église universelle, connu par la voix uniforme de ses pasteurs, qu'elle nomme les Pères; par les décisions des conciles, par les pratiques du culte public, par les prières et les cérémonies de la liturgie, par le témoignage même de quelques auteurs profanes et des hérétiques.

L'autorité et la nécessité de la tradition ainsi conçue est déjà prouvée par les mêmes raisons par lesquelles on établit que l'Écriture-Sainte ne peut pas être la seule règle de notre foi. Mais comme c'est ici le point capital, le point à examiner, puisque c'est celui qui distingue les Catholiques d'avec

les sectes hétérodoxes, et en particulier d'avec les Protestants, il est essentiel d'insister sur ces preuves, d'en montrer l'enchaînement et les conséquences, et de résoudre les objections que l'on reproduit sans cesse contre cette importante vérité.

*Première preuve.* — L'Écriture-Sainte. — Saint Paul écrit aux Thessaloniens (Ép. II, ch. II, v. 14) : « Demeurez fermes, mes frères, et gardez les traditions que vous avez apprises, soit par mes discours, soit par ma lettre. » Aux Corinthiens (Ép. I, ch. II, v. 2) : « Je vous loue, mes frères, de ce que vous vous souvenez de moi dans toutes les occasions, et de ce que vous gardez mes préceptes comme je vous les ai donnés. » Au lieu de mes préceptes, le grec porte, mes traditions. Il dit (I, Tim. ch. VI, v. 20) : « O Timothée, gardez le dépôt, évitez les nouveautés profanes et les contradictions faussement nommées science. » (II, Tim. ch. I, v. 13) : « Ayez une formule de vérités que vous avez entendues de ma bouche..... Gardez ce bon dépôt par le Saint-Esprit ; (ch. II, v. 2), ce que vous avez appris de moi devant une multitude de témoins, confiez-le à des hommes fidèles, qui seront capables d'enseigner les autres. » Il dit aux Hébreux (ch. VI, v. 3), qu'il ne veut pas parler de la pénitence, des œuvres mortes, de la foi en Dieu, des différentes espèces de baptême, de l'imposition des mains, de la résurrection des morts et du jugement éternel, mais qu'il le fera, si Dieu le lui permet.

Nous ne voyons point que saint Paul ait traité toutes ces matières dans ses lettres ; il en a donc instruit les fidèles de vive voix. Or, il met de pair les vérités qu'il a enseignées dans ses discours, et celles qu'il a écrites ; les unes et les autres

formaient le dépôt qu'il confiait à Timothée, et qu'il lui ordonnait de transmettre à ceux qui seraient capables d'enseigner. S'il n'avait voulu parler que de vérités écrites, il aurait dit : Faites un recueil de mes lettres, gardez-les, et donnez-en des copies à des hommes capables d'enseigner. Jamais saint Paul n'a nommé l'Écriture sainte une formule de vérités. Les Protestants répondent que les apôtres écrivaient les mêmes choses qu'ils prêchaient. Assurément ils n'ont pas écrit des choses contraires à ce qu'ils enseignaient de vive voix ; mais la question est de prouver qu'ils ont mis par écrit toutes les vérités qu'ils ont prêchées, sans exception. Or, saint Paul témoigne que cela n'est point ; il serait impossible que cet apôtre eût renfermé en quatorze lettres tout ce qu'il a enseigné pendant trente-trois ans.

*Seconde preuve.* — Pendant deux mille quatre cents ans, Dieu a conservé la religion des patriarches par la tradition seule, et pendant quinze cents ans celle des Juifs, autant par la tradition que par l'Écriture, pourquoi aurait-il changé de conduite à l'égard de la religion chrétienne ? Moïse, près de mourir, dit aux Juifs (Deut., ch. xxxii, v. 7) : « Souvenez-vous des anciens temps, considérez toutes les générations. Interrogez votre père, et il vous enseignera ; vos aïeux, et ils vous instruiront. » Il ne dit pas : Lisez mes livres, consultez l'histoire des premiers âges du monde que j'ai écrite et que je vous laisse. Ils le devaient, sans doute ; mais sans le secours de la tradition de leurs pères, ils n'auraient pas pu entendre parfaitement ces livres. Moïse ne s'était pas contenté d'écrire les prodiges que Dieu avait opérés en faveur de son peuple, il en avait établi des monuments, des rites commémoratifs, pour en rappeler le souvenir, et il avait ordonné

aux Juifs d'en expliquer le sens à leurs enfants, afin de les graver dans la mémoire. (Deut., ch. vi, v. 20, etc.) Pourquoi ces précautions, si l'Écriture suffisait? David dit (Ps. LXXVII 3): « Combien de choses n'avons-nous pas apprises de la bouche de nos pères?... Combien de vérités Dieu leur a ordonné d'enseigner à leurs enfants, afin de les faire connaître aux générations futures. Ils en useront de même à l'égard de leurs descendants, afin qu'ils mettent en Dieu leur espérance, qu'ils n'oublient point ce qu'il a fait, et qu'ils prennent ses commandements: » A quoi bon ces leçons des Pères, s'il suffisait de lire les livres saints? Nous ne voyons point de lectures publiques établies chez les Juifs avant le retour de la captivité, et il s'était pour lors écoulé mille ans depuis la mort de Moïse. Le législateur ni aucun des prophètes, n'a ordonné aux Juifs d'apprendre à lire.

*Troisième preuve.* — Dieu a établi le Christianisme principalement par la prédication, par les instructions de vive voix, et non par la lecture des livres saints. Saint Paul ne dit point que la loi vient de la lecture, mais de l'ouïe, et que l'ouïe vient de la prédication. Il y a sept apôtres desquels nous n'avons aucun écrit ni aucune preuve qu'ils en aient laissé. Cependant ils ont fondé des Églises qui ont subsisté après eux, et qui ont conservé leur foi très-long-temps, avant qu'elles aient pu avoir l'Écriture-Sainte dans leur langue. Sur la fin du second siècle, saint Irénée a témoigné qu'il y avait chez les barbares des Églises qui n'avaient point encore d'écriture, mais qui conservaient la doctrine du salut écrite dans leur cœur par le Saint-Esprit, et qui gardaient soigneusement l'ancienne tradition. Aucune version n'a été faite par les apôtres, ni de leur temps; ce que disent les protestants de la



haute antiquité de la version syriaque est avancé sans aucune preuve. Pour la commodité de leur système, ils supposent et ils assurent que, dès le temps des apôtres, l'Écriture-Sainte fut traduite dans les langues de tous les peuples qui avaient embrassé le Christianisme ; nous pouvons le nier hardiment. A la réserve de la traduction grecque des Septante, nous ne connaissons la date précise d'aucune des anciennes versions. Les protestants ne cessent de répéter que celle des Septante est très-fautive, qu'elle a été la cause de la plupart des erreurs qu'ils reprochent aux Pères de l'Église. C'est néanmoins sur cette version que la plupart des autres ont été faites. Ils disent que le grec était entendu partout ; cela est faux. Dans la plupart des provinces romaines, le peuple n'avait pas plus l'intelligence du grec qu'il n'a celle du latin parmi nous, et hors des limites de l'empire cette langue n'était d'aucun usage. Il y a eu des nations chrétiennes dans le langage desquelles l'Écriture-Sainte n'a jamais été traduite. On sait d'ailleurs combien l'usage des lettres était rare chez la plupart des nations dans les temps dont nous parlons.

A la vérité, Théodoret dit que de son temps les livres des Hébreux étaient traduits dans les langues des Romains, des Égyptiens, des Perses, des Indiens, des Arméniens, des Scythes et des Sarmates ; en un mot dans toutes les langues dont les différentes nations se servaient pour lors. Si ce passage incommodait les Protestants, ils demanderaient comment Théodoret a pu le savoir ; ils diraient que c'est un fait hasardé et certainement exagéré, que l'Écriture-Sainte n'a été traduite ni en langue punique, usitée à Malte et sur les côtes de l'Afrique, ni en ancien espagnol, ni en celte, ni en ancien breton, quoique ces peuples fussent déjà Chrétiens. Nous ne

doutons pas qu'au cinquième siècle il n'y ait eu quelques livres hébreux traduits dans les différentes langues dont parle Théodoret; mais on ne prouvera jamais qu'ils l'étaient tous, et ce père ne parle point du nouveau Testament. D'ailleurs, il y avait pour lors près de quatre cents ans que le Christianisme était prêché; le quatrième siècle qui avait précédé avait été un temps de lumières, de travaux apostoliques, d'écrits de toute espèce faits par les Pères de l'Eglise; au lieu que les trois premiers avaient été un temps de souffrance et de persécution.

Malgré ces faits, nos adversaires soutiennent gravement que Jésus-Christ et les apôtres n'auraient pas agi sagement, s'ils avaient confié les dogmes de la foi à la faible et trompeuse mémoire des hommes, à l'incertitude des événements, à la vicissitude continuelle des siècles, et s'ils n'avaient pas mis par l'Ecriture ces vérités divines sous les yeux des hommes. (Mosheim, Hist. Christ., deuxième part., sect. III, ch. III, §. 3.) Ces critiques téméraires ne voient pas qu'ils accusent réellement Jésus-Christ et les apôtres d'avoir manqué de sagesse. Car enfin voici les faits positifs qui ne se détruiraient point par des présomptions; savoir, que Jésus-Christ n'a rien écrit, qu'il n'a point ordonné à ses apôtres d'écrire; que sept d'entre eux n'ont rien laissé par écrit; que les autres n'ont fait traduire aucun livre de l'Ecriture; que la plupart des versions n'ont été faites que longtemps après eux, à mesure que les Eglises sont devenues nombreuses dans les divers pays du monde. Il est singulier que des disputeurs qui exigent que nous leur prouvions tout par écrit, forgent si aisément les faits qui peuvent étayer leur système. Ils en imposent grossièrement, lorsqu'ils prétendent que les dog-

mes de foi prêchés publiquement et tous les jours, enseignés au commun des fidèles dès l'enfance, exposés aux yeux de tous par les pratiques du culte, répétés et incutés par les prières de la liturgie, sont confiés à la mémoire trompeuse des hommes ! Nos mœurs, nos usages, nos droits, nos devoirs les plus essentiels sont confiés au même dépôt, et il n'en est point de plus incorruptible. Dieu a-t-il donc manqué de sagesse, en négligeant de faire écrire avant Moïse les dogmes qu'il avait enseignés aux premiers hommes deux mille quatre cents ans auparavant ? Faut-il absolument savoir lire pour être capable de faire des actes de foi et d'obtenir le salut ? On a vu des personnes illétrées, des femmes, des esclaves, faire des conversions. C'est par des vertus, des miracles, et non par des livres seuls, que Dieu a converti le monde. D'ailleurs, les apôtres savaient que leurs disciples écriraient ; ils ont donc pu se reposer sur eux de ce soin aussi bien que de celui d'enseigner les fidèles. Or, ce que ces disciples ont écrit n'est plus confié à la seule mémoire des hommes, quoi qu'il ne soit pas dans l'Écriture-Sainte.

*Quatrième preuve.* — Si Jésus-Christ et les apôtres avaient voulu que la doctrine chrétienne fut répandue et conservée par l'Écriture seule, il n'aurait pas été besoin d'établir une succession de pasteurs et de docteurs pour en perpétuer l'enseignement, les apôtres se seraient contenté de mettre l'Écriture à la main des fidèles, et de leur en recommander la lecture assidue. Ils ont fait tout le contraire. Saint Paul dit que c'est Jésus-Christ « qui a donné des pasteurs et « des docteurs, aussi bien que des apôtres et des prophètes, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux « fonctions de leurs ministères, à l'édification du corps mys-

« tique de Jésus-Christ jusqu'à ce que nous parvenions tous  
 « à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu. »  
 Il décide que personne ne doit prêcher sans mission. Est-  
 ce le peuple qui la donne ? Non c'est le Saint-Esprit qui a  
 établi les évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu. Cette  
 mission se donne par l'imposition des mains ; quand un pas-  
 teur l'a reçue, il peut la donner à d'autres. L'apôtre recom-  
 mande la lecture de l'Écriture-Sainte, non aux simples fidè-  
 les, mais à un pasteur « parce qu'elle est utile pour ensei-  
 « gner, pour reprendre, pour corriger, pour instruire dans  
 « la justice, pour rendre parfait un homme de Dieu ou un  
 « ministre de Dieu. » Il n'ajoute point qu'elle est utile à tous  
 les fidèles pour apprendre leur religion. Saint Pierre les  
 avertit, au contraire, qu'il n'appartient pas à tous de l'in-  
 terpréter ; que les ignorants et les esprits légers la pervertis-  
 sent pour leur propre perte. Mais les protestants, plus éclairés  
 sans doute que les apôtres, prétendent que tout fidèle doit  
 lire l'Écriture-Sainte pour apprendre ce qu'il doit croire, et  
 que tous sont capables de l'entendre.

Loin de convenir que les pasteurs et les docteurs ont tra-  
 vaillé à la perfection des saints et à l'unité de la foi, ils sou-  
 tiennent que ce sont eux qui l'ont corrompue, et qu'ils  
 s'y sont appliqués depuis la mort des apôtres jusqu'au seizième  
 siècle. Cependant Jésus-Christ avait promis d'être avec  
 les apôtres jusqu'à la fin des siècles, de leur envoyer l'es-  
 prit de vérité pour toujours ; mais, selon l'opinion des Pro-  
 testants, il n'a pas tenu parole. Il avait aussi promis d'ac-  
 corder aux fidèles le don des miracles, et nos adversaires  
 conviennent qu'il a exécuté cette promesse, du moins pen-  
 dant les trois premiers siècles de l'Eglise. Quant à la pre-

mière qui n'était pas moins nécessaire, elle est demeurée sans exécution ; la seule grâce que Jésus-Christ ait faite à son Eglise a été d'y conserver les saintes-Ecritures sans altération, entre les mains de dépositaires fort suspects.

Mais, sans l'assistance du Saint Esprit, à quoi cette dernière grâce a-t-elle pu servir ? C'est sur le sens des Ecritures que la plupart des disputes, des schismes, des hérésies sont arrivées dans l'Eglise. Si Jésus-Christ lui a conservé l'esprit de vérité, pour déterminer à fixer ce sens, toute dispute est finie ; il s'en suit que l'Eglise a conservé pure la doctrine de son divin maître, et qu'elle a eu droit de condamner les hérétiques. Si cela n'est point, l'Ecriture est la pomme de discorde qui a divisé tous les esprits ; faute de la bien consulter ou de la bien entendre, les pasteurs de l'Eglise ont altéré la doctrine chrétienne ; les hérétiques ont bien fait de mépriser ses anathèmes ; il y a autant de présomption en faveur de leur doctrine qu'en faveur de la sienne. Cependant Jésus-Christ a détruit le plus grand nombre des hérésies et conservé l'Eglise. Où est l'équité, où est la sagesse de ce divin législateur ? C'est aux protestants de nous expliquer ce phénomène.

*Cinquième preuve.* — Tout le monde convient que la certitude morale, fondée sur le témoignage des hommes, est la base de la société civile ; elle ne l'est pas moins à l'égard d'une religion révélée, puisque celle-ci porte sur le fait de la révélation ; et ce fait général en renferme une infinité d'autres. Tous sont prouvés par des témoignages, et l'on démontre aux déistes que la certitude qui en résulte doit exclure toute espèce de doute raisonnable, et prévaloir à tout argument spéculatif. En effet, lorsqu'un fait sensible est attesté par une multitude de témoins qui n'ont pu agir par collusion, qui étaient

de différents âges et de divers caractères, dont les intérêts, les passions, les préjugés ne pouvaient être les mêmes ; qui étaient de différents pays, et qui ne parlaient pas la même langue, il est impossible que tant de témoignages réunis sur un fait soient sujets à l'erreur. Il ne sert à rien de dire que chaque témoin en particulier a pu se tromper, qu'aucun n'est infaillible ; il n'est pas moins évident que l'uniformité de leur attestation nous donne une certitude entière du fait dont ils déposent. Ils méritent encore plus de croyance, lorsque ce sont des hommes revêtus de caractère pour rendre témoignage du fait dont il s'agit, bien persuadés qu'il ne leur est pas permis de le déguiser ni d'en imposer ; qu'ils ne pourraient le faire sans s'exposer à être contredits, couverts d'opprobre, dégradés et dépossédés de leur état. Or, les pasteurs de l'Église sont autant de témoins revêtus de toutes ces conditions pour rendre témoignage de ce qu'ont enseigné les apôtres, de ce qui a été cru, professé et prêché publiquement dans toutes les Eglises qu'ils ont fondées. S'il y a dans le Christianisme une question essentielle, c'est de savoir quels sont les livres que nous devons regarder comme Ecriture-Sainte et parole de Dieu. Les Protestans sont forcés d'avouer que nous ne pouvons en être informés que par le témoignage des anciens Pères, pasteurs des Eglises, dépositaires et organes de la tradition. Mais si ces Pères ont été ignorants, crédules, souvent trompés par des livres apocryphes, tels qu'ils sont peints par les Protestans, quelle certitude peut nous donner leur témoignage ? Pour fonder notre foi, il faut encore être assurés que ces livres étaient lus publiquement et journallement dans les assemblées des fidèles, parce que la confrontation des exemplaires aurait découvert la fraude. Nous en convenons. Mais les autres

points de la doctrine chrétienne n'y étaient pas prêchés moins publiquement ni moins assidûment ; s'il y était survenu de l'altération quelque part, la comparaison de cette doctrine avec celles des autres Eglises aurait fait le même effet que la confrontation des différentes copies des livres saints.

Un protestant célèbre et très-prévenu contre la tradition, l'a compris. Beausobre, dans son *Discours sur les livres apocryphes*, dit que, pour discerner si un livre était apocryphe ou authentique, les Pères en ont comparé la doctrine avec celle que les apôtres avaient prêchée dans toutes les Eglises, et qui était uniforme. Donc il reconnaît que la tradition de ces Eglises était un témoignage irrécusable, et que les Pères ont été capables de le rendre sans aucun danger d'erreur. « La tradition, dit-il, ou le témoignage de l'Eglise, lorsqu'il est bien vérifié, est une preuve solide de la certitude de la doctrine. » Cet aveu est remarquable. Il ajoute, en second lieu, que les Pères ont pu savoir certainement quels étaient les livres donnés aux Eglises par les apôtres et par les hommes apostoliques dès le commencement, parce qu'il y a eu dans l'Eglise une succession continue d'évêques, de prêtres, d'écrivains ecclésiastiques qui, depuis les apôtres, ont instruit les Eglises, et dont on ne pouvait pas récuser le témoignage. Il dit enfin que les Pères ont comparé les livres qui venaient certainement des apôtres avec les autres, pour savoir si ceux-ci ressemblaient aux premiers, que c'est la règle et la maxime de tous les critiques.

Voilà donc les anciens Pères reconnus capables de confronter la doctrine de l'Eglise avec celle des livres saints, capables de porter un témoignage irrécusable sur la conformité de l'une avec l'autre ; capables d'user de la critique pour compa-

rer le ton, le style, la manière des écrits incontestablement apostoliques, avec la manière de ceux desquels l'authenticité n'était pas encore universellement reconnue. Si Beausobre et les autres Protestans avaient toujours rendu la même justice aux Pères de l'Eglise, nous leur en saurions gré. Or, puisque ces Pères sont dignes de foi, lorsqu'ils disent : voilà les livres que les apôtres nous ont laissés comme divins, ils ne le sont pas moins lorsqu'ils disent : Telle est la doctrine que les apôtres ont enseignée à nos Eglises, et tel est le sens qu'ils ont donné à tel ou tel passage. Ainsi lorsqu'en 325, au concile de Nicée, plus de trois cents évêques, non-seulement des différentes parties de l'empire romain, mais encore d'autres contrées, rendirent uniformément témoignage que le dogme de la divinité du Verbe avait été enseigné par les apôtres ; toujours cru et professé dans les Eglises dont ces évêques étaient pasteurs ; que par ces paroles de l'Evangile : « Mon père et moi » sommes une même chose, » on avait toujours entendu que le Fils est consubstantiel au Père. Que manquait-il à cette attestation pour donner de ces faits une certitude morale entière et complète ? Quand ce même témoignage aurait été rendu par les évêques dispersés dans leurs sièges, et consigné dans leurs écrits, il n'aurait été ni moins fort, ni moins incontestable. Jusqu'à présent nous n'avons vu dans les ouvrages de nos adversaires aucune réponse à cette preuve.

Ils diront peut-être qu'en fait de dogmes et de doctrine la preuve par témoins n'est pas admissible. Pure équivoque. Lorsqu'il s'agit de juger par nous-mêmes si un dogme est vrai ou faux, conforme ou contraire à la raison, utile ou pernicieux, ce n'est plus le cas de consulter des témoins ; mais quand il est seulement question de savoir si tel dogme a été



enseigné aux fidèles par les apôtres, s'il a été prêché et professé constamment dans les Eglises, c'est un fait sensible, public, écolant, qui ne peut être constaté que par des témoignages. Or, dès qu'il est certain que les apôtres l'ont enseigné, toute autre question est superflue.

Dans les tribunaux de magistrature, on interroge également les témoins sur ce qu'ils ont vu et sur ce qu'ils ont entendu ; leur déposition fait foi sur l'un et sur l'autre de ces deux faits. Les apôtres eux-mêmes nous ont donné l'exemple de cette méthode : « Nous ne pouvons nous dispenser, disent « saint Pierre et saint Jean, de publier ce que nous avons vu « et entendu. Nous vous annonçons et nous vous attestons ce « que nous avons entendu ; ce que nous avons vu, ce que « nous avons touché de nos mains, au sujet du Verbe vivant. » Immédiatement après la mort des apôtres, Cérinthe, Ebion, Saturnin, Basilide et d'autres, nièrent la création, la divinité de Jésus-Christ, la réalité de sa chair, de sa mort, de sa résurrection, et le dogme de la résurrection future. Que leur opposèrent saint Barnabé, saint Clément, saint Polycarpe, saint Ignace ? La prédication des apôtres qui avaient été leurs maîtres. Pour préserver les fidèles de l'erreur, ils leur recommandent de se tenir attachés à la tradition des apôtres et à la doctrine qui leur est enseignée par les pasteurs. Nous citerons bientôt leurs paroles. « Donc au second et au troisième siècle, « lorsqu'il est survenu d'autres hérétiques, les Pères ont dû « leur répondre de même : Votre doctrine n'est pas celle qui « nous a été enseignée par les successeurs immédiats des apô- « tres. Saint Irénée, dans Eusèbe, *Hist. eccles.*, Liv. V. » ch. xx.

Si l'on prétend que cette preuve de fait a perdu sa force par

la succession des temps, il faudra soutenir aussi qu'elle est devenue caduque à l'égard des autres faits sur lesquels le Christianisme est fondé, et en particulier à l'égard de la question de savoir quels sont les livres qui nous ont été donnés par les apôtres comme Ecriture-Sainte.

*Sixième preuve.* — Des réflexions que nous venons de faire, il s'en suit déjà que l'Ecriture seule n'aurait pas été un moyen suffisant pour répandre et pour conserver la doctrine de Jésus-Christ, s'il n'y avait pas un ministère, une mission, un enseignement public, pour attester aux fidèles l'authenticité, l'intégrité, la divinité des livres saints ; pour les leur expliquer et leur en donner le véritable sens. Mais cette vérité est encore confirmée par d'autres raisons.

1° Dans les premiers siècles, peu de personnes avaient l'usage des lettres, et l'ignorance devint encore plus générale après l'inondation des peuples barbares. Avant l'invention de l'imprimerie, une Bible était un livre très-cher, et les exemplaires n'en étaient pas communs. Il est évident que pendant quatorze cents ans les trois quarts et demi des Chrétiens étaient réduits aux seules instructions du pasteur. Nous ne croyons pas pour cela que le salut leur ait été beaucoup plus difficile qu'à nous. Dieu ne l'a jamais attaché à des moyens rares, dispendieux, presque impraticables, Mais le fait remarquer aux Juifs ; il n'y a pas lieu de penser que Dieu en agit avec moins de bonté envers les Chrétiens. Nous avons fait voir ailleurs que dans l'Eglise catholique la foi des simples et des ignorants, fondée sur la mission des pasteurs qui les instruisent et sur la tradition, est très-sage et très-solide. Nous examinerons ci-après si celle du commun des Protestans est plus certaine et mieux appuyée.

2° Le très-grand nombre des vérités de foi, comme la sainte Trinité, l'Incarnation, la Rédemption du monde, la résurrection future, la nature du bonheur éternel, les supplices de l'enfer, la communication du péché originel, l'effet des sacrements, celui de l'Eucharistie en particulier, la prédestination, l'efficacité de la grâce, etc., sont des mystères incompréhensibles. De quelque manière qu'ils soient écrits dans des livres, il nous restera toujours des doutes sur le sens des termes, parce que le langage humain ne peut nous en fournir d'assez clairs. L'oubli des langues originales, la variété des versions, l'inexactitude des copies, l'équivoque des mots, le changement des mœurs et des usages, la bizarrerie des esprits, les subtilités de grammaire, les sophismes des hérétiques, laisseront toujours des inquiétudes au commun des lecteurs. Quand il y aurait beaucoup d'hommes capables de surmonter tous ces obstacles, s'ils n'ont ni caractère, ni mission, ni autorité divine, à quel titre pourrions-nous ajouter foi à leurs paroles ?

3° Les Protestants ont beau répéter que l'Écriture-Sainte est claire sur tous les articles essentiels du Christianisme, il n'en est pas un seul que les hérétiques n'aient attaqué par l'Écriture même. Jamais deux sectes opposées n'ont manqué d'y trouver chacune des passages favorables ; point d'absurdité que l'on n'ait étayée par-là : cet abus a commencé avec le christianisme, et il dure encore. Dieu nous a-t-il donné, pour seul moyen d'apprendre notre croyance, la pierre d'achoppement contre laquelle se sont heurtés tous les mécréants ?

Mais ces réflexions, quelque évidentes qu'elles soient, paraissent aux Protestants autant de blasphèmes ; ils nous accusent de déprimer l'Écriture ou la parole de Dieu, de la

faire envisager comme un livre inutile dont la lecture est dangereuse ; de mettre la tradition , qui n'est que la parole des hommes , au-dessus de celle de Dieu , comme si Dieu ne savait pas mieux parler que les hommes , etc. Pures calomnies cent fois réfutées ! Ce n'est point déprimer l'Écriture-Sainte , que de la représenter telle que Dieu nous l'a donnée ; en la faisant écrire par des hommes inspirés , il n'a pas changé la nature du langage humain , ni l'essence des choses. Les Protestants eux-mêmes conviennent que pour l'entendre , il faut l'assistance du Saint-Esprit , et ils disent que Dieu ne la refuse point à un fidèle docile , qui cherche sincèrement la vérité. De notre côté , nous soutenons que Dieu n'a point promis cette assistance à chaque fidèle , mais à son Eglise , aux apôtres , et à leurs successeurs , aux pasteurs chargés d'enseigner ; que quiconque refuse de les écouter , n'est plus ni fidèle , ni docile , ni sincère , puisqu'il résiste à l'ordre de Dieu , et que , par un orgueil téméraire , il se croit mieux inspiré que l'Eglise entière ; qu'il y a du fanatisme à nommer parole de Dieu le sens qu'il plaît à chaque particulier de donner à l'Écriture-Sainte , sous prétexte que c'est Dieu qui le lui fait connaître.

Loin de rejeter l'Écriture-Sainte , nous la mettons toujours à la tête de toutes nos preuves théologiques ; et lorsque les Hétérodoxes en détournent le sens , lorsqu'ils disent que les passages que nous citons sont obscurs et que nous en tirons de fausses conséquences , nous leur répliquons que ce n'est ni à eux ni à nous de juger définitivement cette contestation ; que c'est à l'Eglise , au corps des pasteurs , auxquels Dieu a donné mission et autorité pour enseigner , par conséquent pour expliquer le vrai sens de l'Écriture. Nous ajoutons que si l'Écri-

ture garde un silence absolu sur un point de doctrine, et s'il est enseigné néanmoins par l'Eglise ou par le corps des pasteurs, nous devons y croire, parce qu'ils ont toujours fait profession de n'enseigner que ce qu'ils avaient reçu par tradition des apôtres; et que la parole des apôtres, qui est la parole de Dieu, n'est pas moins respectable, non écrite, que quand elle est écrite. Nous avons donc pour cette divine parole un respect plus sincère que les Protestants.

Pour nous rendre odieux, ils nous reprochent de favoriser le déisme et le pyrrhonisme. En effet, les déistes ont fait ce raisonnement : d'un côté les Catholiques prouvent que l'Ecriture seule ne peut donner aux Chrétiens une entière certitude de leur croyance; de l'autre les protestants soutiennent que la tradition peut encore moins produire cet effet; donc les Chrétiens n'ont aucune preuve de leur foi.

Il nous paraît d'abord fort aisé de retourner l'argument, et de dire : D'un côté les catholiques prouvent que la tradition leur donne une certitude entière de la vraie doctrine de Jésus-Christ; de l'autre, les protestants soutiennent que l'Ecriture seule suffit pour opérer cet effet; donc l'Ecriture et la tradition réunies donnent une certitude encore plus complète. Que peuvent répondre les déistes?

Au lieu de les réfuter ainsi, les Protestants ont jugé qu'il était mieux de faire retomber ce sophisme sur nous seuls. Ils disent : Nous prouvons évidemment que la tradition est sou-vent fautive et trompeuse; donc si vous venez à bout de démontrer que l'Ecriture est insuffisante, vous ôtez tout fondement aux vérités de la foi, vous donnez gain de cause aux Incrédules.

Outre le ridicule qu'il y a de leur part à s'attribuer la vic-

toire, lorsque le combat dure encore, nous leur demandons : si la certitude de notre foi est fondée sur deux preuves, savoir, l'Écriture et la tradition, lequel des deux partis lui porte le plus de préjudice, celui qui veut qu'on les réunisse et que l'on soutienne l'une par l'autre, ou celui qui rejette absolument l'une des deux ? L'entêtement de nos adversaires est de supposer toujours que nous rejetons l'Écriture, comme ils rejettent la tradition, fausseté notoire. Encore une fois, nous disons que l'Écriture-Sainte, expliquée et suppléée par la tradition, est une règle sûre, divine, infaillible, à laquelle tout Chrétien doit se soumettre sans hésiter ; mais que l'Écriture-Sainte, sans la tradition, et livrée à l'interprétation arbitraire de chaque particulier, est une source infaillible d'erreurs. Nous ne rejetons donc que la méthode protestante d'user de l'Écriture, et non l'Écriture elle-même. Ils insistent cependant encore ; et ils disent : Malgré l'efficacité que vous attribuez à votre double règle, elle n'a pas empêché parmi vous les erreurs de naître et les disputes de continuer ; donc vous n'êtes pas plus avancés avec deux règles que nous ne le sommes avec une seule. Nous répondons qu'il ne peut naître parmi nous aucune erreur, tant que tout Théologien demeurera également soumis à l'Écriture-Sainte et à la tradition ; s'il y en a qui s'écartent de l'une ou de l'autre, ils tomberont dans l'erreur sans doute, mais alors ce sera leur faute, et non celle de la règle. Quant aux disputes des théologiens catholiques, elles n'intéressent en rien la foi ni les mœurs ; tous reçoivent la même profession de croyance ; il n'y a point de schisme entre eux. Parmi les hérétiques, au contraire, malgré leur déférence apparente à l'Écriture, il s'en est trouvé plusieurs qui ont nié des articles essentiels au Christianisme, et dès qu'ils

ont eu un certain nombre de partisans, ils ont fait bande à part. Jamais ils n'ont pu dresser une confession de foi qui ait réconcilié deux sectes, quoiqu'ils l'aient souvent tenté.

On nous demandera peut-être si la nécessité de la tradition, que nous regardons comme un article fondamental, est établie dans le symbole. Nous soutenons qu'il y est dans ces paroles : « Je crois la sainte Eglise catholique. » En effet, comment ne pas voir que cet article signifie : Je crois que la sainte et véritable Eglise est celle qui prend pour règle de foi la catholicité ; c'est-à-dire la tradition, la croyance, l'enseignement constant et uniforme de toutes les Eglises dont elle est composée. Au besoin, nous trouverions encore le même sens dans ces mots : Je crois la communion des saints. Il n'y a plus de communion entre des sectes qui n'ont pas la même croyance.

« Ces mots, dit le savant Bossuet : Je crois l'Eglise catholique, ne signifient pas seulement, je crois ce qu'elle croit ; autrement ce n'est plus croire qu'elle est, puisque le fond, et pour ainsi dire la substance de son être, c'est la foi qu'elle déclare à tout l'univers.

*Septième preuve.* — Personne n'a pu mieux savoir de quelle manière il faut acquérir et conserver la foi que ceux qui ont été chargés par les apôtres de l'enseigner. Or, ils recommandent l'attachement à la tradition, et non l'étude de l'Ecriture-Sainte.

Saint Barnabé dit aux fidèles : « Vous ne devez point vous séparer les uns des autres, en vous croyant justes ; mais, tous rassemblés, cherchez ce qui est utile et convenable à des amis de Dieu, car l'Ecriture dit : Malheur à ceux qui se croient seuls intelligents, et se flattent intérieurement d'être savants !

Le Clerc, dans une note sur ce passage, croit que l'auteur fait allusion à l'orgueil des Pharisiens; mais il condamne encore plus évidemment l'orgueil des hérétiques, qui se croient plus intelligents et plus savants que l'Eglise universelle, de laquelle ils se sont séparés.

Saint Clément, pape, dans sa 1<sup>e</sup> *Lettre aux Corinthiens*, les réprimande de leurs divisions et du peu de respect qu'ils avaient pour leur clergé. Il leur représente que ce sont les apôtres qui, animés de l'esprit de Dieu, ont établi les évêques et les ministres inférieurs, et qui ont réglé leurs fonctions. Or, une de leurs fonctions est certainement d'enseigner. Il les exhorte à être soumis aux prêtres, à n'avoir ni orgueil ni arrogance. Ce saint Pontife ne pensait pas qu'un laïque, une Bible à la main, fût en droit de faire la leçon à ses pasteurs.

Saint Ignace, suivant la remarque d'Eusèbe, exhortait les fidèles, dans toutes les villes où il passait, à se précautionner contre les erreurs des hérétiques, à se tenir fortement attachés aux traditions des apôtres. C'est, en effet, la morale que ce saint Martyr enseigne dans toutes ses lettres. Il exhorte les fidèles à la concorde, à être soumis à l'évêque qui préside à la place de Dieu, aux prêtres qui représentent le sénat apostolique, aux diacres chargés du ministère de Jésus-Christ, à tenir unanimement avec eux une doctrine inviolable. Il répète, et il ajoute que sans eux il n'y a point d'Eglise. Il dit aux Philadelphiens (n. 2. et 3 :) « Fuyez toute division et toute  
« mauvaise doctrine; suivez votre pasteur comme des brebis  
« dociles; il y a des loups qui paraissent dignes de foi, mais  
« qui tiennent les fidèles captifs, après les avoir séduits par  
« de belles apparences..... Tous ceux qui sont à Dieu et à Jé-  
« sus-Christ demeurent attachés à leur évêque. Si quelqu'un



« suit un schismatique, il n'héritera pas du royaume de Dieu ;  
 « si quelqu'un a des sentiments particuliers, il renonce à la  
 « passion du Sauveur. »

Saint Polycarpe, dans sa *Lettre aux Philippéens*, les exhorte « à demeurer fermes et constants dans la foi, dans l'amour fraternel, dans la paix et dans la profession des mêmes vérités. » Or, cela ne se peut pas faire lorsque chaque particulier veut former lui-même sa propre foi, et entendre l'Écriture-Sainte comme il lui plaît. L'exemple des sectes hétérodoxes le démontre. Ainsi ont pensé les disciples immédiats des apôtres.

Au second siècle, Hégésippe, selon le rapport d'Eusèbe (l. IV, ch. xxii,) fit un voyage à Rome ; il consulta un grand nombre d'Évêques, il trouva la même foi et la même doctrine dans toutes les églises des villes par lesquelles il passa. Mais à quoi bon ces recherches, s'il suffisait de consulter l'Écriture pour connaître la vraie foi ? Dans le même siècle, on lisait dans les assemblées chrétiennes les lettres des saints Évêques, aussi bien que celles des apôtres, chose fort inutile, suivant l'opinion de nos adversaires.

Saint Justin, dans la *Lettre à Diognète*, dit que le Fils de Dieu accorde des lumières à ceux qui les demandent, « qui ne franchissent ni les bornes de la foi, ni celles qui ont été posées par les Pères ; ..... qu'ainsi l'Évangile s'établit, la tradition des apôtres est gardée, et l'Église comblée de grâces.

Saint Théophile, évêque d'Antioche, compare les saintes Églises dans lesquelles se conserve la doctrine des apôtres, à des ports dans lesquels les navigateurs sont en sûreté ; et les hérétiques, à des pirates ; leurs erreurs, à des écueils contre lesquels les vaisseaux font naufrage. Selon l'avis des Protes-

tants, les fidèles ne sont en sûreté que quand ils consultent l'Écriture-Sainte.

Saint Irénée ne pensait pas comme eux. « Il ne faut point, « dit-il, chercher ce qui est vrai ailleurs que dans l'Église, « dans laquelle les apôtres ont rassemblé toutes les vérités « comme dans un riche dépôt, afin que quiconque veut élargir « cher sa soif puisse y trouver ce breuvage salutaire. C'est là « que l'on reçoit la vie, tous les autres docteurs sont des lar- « rons et des voleurs. Il faut donc les éviter, et consulter so- « gneusement les Églises, pour y trouver la vraie tradition. « Car enfin, s'il y avait une dispute sur la moindre question, « ne faudrait-il pas recourir aux Églises les plus anciennes, « dans lesquelles les apôtres ont enseigné, et savoir d'elles ce « qu'il y a de vrai et de certain sur ce sujet? Et quand même « les apôtres ne nous auraient point laissé d'écritures, ne faut- « il pas encore suivre l'ordre de la tradition qu'ils ont « donnée à ceux auxquels ils confiaient les Églises? »

Il montre cette nécessité par l'exemple des Églises fondées chez les Barbares, qui n'avaient encore aucune Écriture-Sainte, mais qui suivaient fidèlement la tradition. Dans le chapitre précédent, il réfute les hérétiques par la tradition de l'Église romaine; il atteste que, malgré la distance des lieux et la diversité des langues, la tradition est uniforme partout. Dans une lettre, rapportée par Eusèbe, il rend témoignage de l'attention avec laquelle il écoutait les leçons de saint Polycarpe, disciple immédiat de l'apôtre saint Jean.

Cependant un protestant célèbre prétend que ce père ne faisait aucun cas de la tradition. Carpocrate, dit-il, Valentin, les Gnostiques, les Marcionites, fondaient leurs erreurs sur de prétendues traditions; ils disaient que Jésus-Christ n'avait

pas prêché publiquement toute sa doctrine, mais qu'il avait confié plusieurs vérités à quelques uns de ses disciples, sous condition qu'ils ne les révéleraient qu'à ceux qui seraient capables de les entendre et de les conserver. Saint Irénée rejette ces traditions avec raison ; il dit que si les apôtres avaient appris de Jésus-Christ des vérités cachées, ils les auraient transmises à ceux auxquels ils confiaient le soin des Églises. Il dit aux Marcionites : Lisez exactement les prophètes, lisez les évangélistes, vous trouverez dans ces écrits toute la doctrine de Jésus-Christ. Ce n'est donc qu'au défaut des Écritures, que ce père dit qu'il faudrait recourir à la tradition. Mais, quelle ressemblance y a-t-il entre les prétendues traditions cachées des hérétiques, dont il n'y avait point de témoins, et l'enseignement public, constant, uniforme des pasteurs auxquels les apôtres avaient confié les Églises, enseignement que saint Irénée appelle tradition ? C'est à cette règle qu'il veut qu'on s'en rapporte, en cas de dispute sur la moindre question. Or, lorsque l'Écriture garde le silence, n'est-ce pas la même chose que si l'on n'avait point l'Écriture pour savoir ce qu'il y a de vrai et de certain ? Il soutient avec raison que, s'il y avait eu des vérités cachées, les apôtres les auraient enseignées aux pasteurs par préférence, puisque de tous les fidèles c'étaient les plus capables de comprendre ces vérités et de les conserver. Mais ce n'est point là l'idée que les Protestants nous donnent de ces hommes apostoliques ; ils les peignent comme des hommes simples, ignorants, crédules, qui n'avaient ni discernement ni capacité.

Quant aux Marcionites, le cas était tout différent ; ils soutenaient que l'ancien Testament et le nouveau n'étaient pas l'ouvrage du même Dieu. Pour prouver le contraire, saint

Irénée leur dit : « Lisez exactement l'Évangile que les apôtres  
 « nous ont donné ; lisez ensuite les prophéties , vous trouverez  
 « que toutes les actions , toute la doctrine , toutes les souf-  
 « frances de notre Seigneur y sont prédites. » S'ensuit-il de  
 là que , dans toute question de doctrine , il suffit , comme dans  
 celle-là , de confronter les évangélistes avec les prophètes ?  
 Saint Irénée veut que l'on s'en tienne à la tradition.

Au troisième siècle, l'on n'avait pas changé de principes. Ter-  
 tullien ne voulait pas que l'on admît les hérétiques à disputer  
 par l'Écriture-Sainte; il soutient que c'est une complaisance inu-  
 tile et déplacée; parce que l'Écriture-Sainte n'a pas été donnée  
 aux hérétiques, mais à l'Église, et pour elle seule, parce qu'ils  
 en rejetaient ce qui leur déplaisait, parce qu'ils en mutilaient  
 ou altéraient les passages, et parce qu'ils en détournaient le  
 sens. « L'ordre exige, dit-il, que l'on s'informe de qui, par  
 « qui, quand, et à qui a été donnée la doctrine qui nous rend  
 « chrétiens; où sera la vraie, là se trouvera aussi la vérité  
 « des Écritures, des explications et de toutes les traditions  
 « chrétiennes. » Ainsi ce père veut que l'on établisse par la  
 tradition, non-seulement l'authenticité et l'intégrité de l'Écri-  
 ture, mais encore le sens et les explications (ch. xxxii et  
 xxxvi). Il renvoie les hérétiques à la tradition des Églises  
 apostoliques; il soutient que celles qui se forment tous les  
 jours ne sont pas moins apostoliques que les plus anciennes,  
 parce qu'elles tiennent la même doctrine, et qu'elles sont en  
 communion, les unes avec les autres.

Cela n'a pas empêché nos adversaires de nous opposer Ter-  
 tullien; il veut que l'on ôte aux hérétiques les sentiments  
 païens, qu'ils prouvent les leurs par les Écritures seules;  
 alors, dit-il, ils ne pourront plus se soutenir. Mais il ajoute

que l'instruction divine ne consiste point dans la superficie, mais dans la moëlle, et qu'elle paraît souvent contraire à l'évidence. Il le répète : « Il faut combattre, dit-il, par le sens  
 « des Écritures, sous la direction d'une interprétation sûre.  
 « Aucune parole de Dieu n'est assez étendue, ni assez exempte  
 « d'embarras, pour en soutirer les mots, et non ce qu'ils si-  
 « gnifient. » Après avoir cité ces paroles : « Au commence-  
 « ment Dieu a fait le ciel et la terre, » j'adore, dit-il, la plé-  
 « nitude de l'Écriture, qui me montre l'ouvrier et ce qu'il a  
 « fait. Je n'y ai vu nulle part qu'il a tout fait d'une matière  
 « préexistante. Qu'Hermogène me fasse voir que cela est écrit;  
 « s'il ne l'est pas, qu'il craigne cette menace : Malheur à  
 « ceux qui ajoutent ou qui retranchent. » Il est évident que  
 ce père disputait contre des hérétiques, dont l'un niait la créa-  
 tion, l'autre la résurrection de la chair, et qui opposaient à  
 ces deux dogmes les raisonnements et l'autorité des philoso-  
 phes païens. Tertullien veut d'abord qu'ils renoncent à ces  
 principes du paganisme, et qu'ils prouvent leur sentiment par  
 l'Écriture; mais pour en tirer la moëlle, et pour en prendre  
 le vrai sens, il veut que l'on soit dirigé par une interprétation  
 sûre. Où la trouver, sinon dans l'Église, ou dans la tradition?  
 Il n'y a ni obscurité, ni contradiction dans les principes de ce  
 père.

Clément d'Alexandrie reproche aux hérétiques les mêmes  
 abus de l'Écriture-Sainte que Tertullien. Il atteste que les  
 maîtres par lesquels il avait été instruit gardaient fidèlement  
 la doctrine reçue des apôtres par tradition, et il la met par  
 écrit, afin d'en conserver le souvenir. Pour savoir si une doc-  
 trine est vraie ou fautive, catholique ou hérétique, il veut  
 que l'on en juge non-seulement par l'Écriture, mais par la

tradition de l'Église. Il fait voir que l'Église catholique est plus ancienne que toutes les hérésies, qu'elle est une dans sa doctrine et dans sa foi, qu'elle les tire du Testament qui appartient à elle seule; que comme la doctrine des apôtres a été une, il en est de même de la tradition qu'ils ont laissée. Potter et Beausobre ont tâché de travestir le sens du mot tradition dans ce passage et dans celui de saint Paul; ils n'y ont pas réussi.

Origène, dans la préface de ses livres, prescrit la même règle. « Comme il y en a plusieurs, dit-il, qui croient suivre la doctrine de Jésus-Christ, et qui sont cependant de divers sentimens; comme, d'ailleurs, l'Église conserve la prédication qu'elle a reçue des apôtres par succession, et que cette doctrine y subsiste encore aujourd'hui, on ne doit tenir pour vérité que ce qui ne s'écarte en rien de la tradition ecclésiastique et apostolique. » Cette profession de foi est si claire, qu'elle rend toute autre citation inutile.

Saint Denis d'Alexandrie, disciple d'Origène, était dans le même sentiment; il est cité par saint Athanase et par saint Basile.

Lorsqu'au troisième siècle il y eut contestation touchant la validité du baptême donné par les hérétiques, le pape saint Étienne n'opposa aux évêques d'Afrique que ce seul mot: *N'innovons rien; suivons la tradition.* Saint Cyprien niait point la solidité de ce principe, mais il croyait que la tradition que le pape lui opposait n'était ni certaine, ni ancienne, ni universelle, et qu'elle était opposée à l'Écriture-Sainte; en quoi il se trompait. Aussi la tradition prévalut-elle à tous les arguments de ce père.

A toutes ces autorités, les protestants répondent que l'on

pouvait suivre en sûreté la tradition des trois premiers siècles, parce qu'elle était encore toute fraîche, qu'elle n'avait pas encore eu le temps de se corrompre, et que la croyance chrétienne était réduite à peu de dogmes, mais qu'il n'en a pas été de même des siècles suivants, parce que cette tradition s'est altérée peu à peu et que les dogmes se sont multipliés. Ils disent, en second lieu, que les anciens parlaient de la tradition en fait d'usages et de pratiques, et non en fait de dogmes et de doctrine.

Rien n'est plus faux que cette réponse. 1<sup>o</sup> Il suffit de lire les passages que nous avons cités pour voir qu'il y est question de tradition en matière de doctrine, et non en matière d'usage. 2<sup>o</sup> Lorsque nous prouvons, par la pratique du second siècle, le culte rendu aux martyrs et à leurs reliques, la hiérarchie, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, etc., nos adversaires ne font pas plus de cas de cette tradition que de celle des siècles suivants. Ils disent même que la doctrine de Jésus-Christ a commencé à se corrompre immédiatement après la mort des apôtres. Ils placent dans ce même temps les causes des prétendues erreurs qu'ils attribuent aux Pères de l'Église, savoir, leur ignorance, leur défaut de critique, la confiance excessive qu'ils ont eue à la version des Septante, trop de complaisance pour les juifs et pour les païens, afin de les attirer à la foi, trop d'attachement à la philosophie païenne, etc. 3<sup>o</sup> Il est faux que dans ces premiers temps la croyance chrétienne ait été réduite à peu de dogmes; cette croyance n'a jamais augmenté ni diminué; nous prouverons que non-seulement il ne s'y est introduit aucun nouvel article, mais qu'il a été impossible d'y en introduire. 4<sup>o</sup> Nous avons déjà fait voir, qu'en supposant que la tradition

peut perdre de son poids par le laps des siècles, l'on attaque la certitude des faits fondamentaux du christianisme. Enfin, la nécessité et l'autorité de la tradition en matière de foi est ou une vérité, ou une erreur; si c'est une vérité, le protestantisme est renversé par le fondement; si c'est une erreur, elle date du second siècle, elle vient des disciples immédiats des apôtres, c'est leur exemple qui a égaré les siècles suivants.

Quant au quatrième siècle, nous avons déjà vu ce que pensait Eusèbe au sujet de saint Ignace et d'Hégésippe, et l'on est frappé, en lisant son *Histoire Ecclésiastique*, de l'exactitude avec laquelle il rapporte les sentiments des Pères des trois siècles précédents, et copie leurs propres termes. Dans les disputes qui survinrent entre les Ariens et les Catholiques, on opposa toujours aux premiers la tradition, le sentiment des docteurs qui avaient vécu depuis les apôtres. C'est l'argument qu'opposaient, à Arius et à ses partisans, Alexandre son évêque, et ceux de son patriarcat qu'il avait assemblés pour juger ces hérétiques; ils leur reprochaient de se croire plus savants que tous les docteurs de l'Église qui les avaient précédés (Théod., *Hist. Ecol.* liv. I, ch. iv, p. 17). On fit de même au concile de Nicée. Ainsi en agirent encore les évêques du concile de Rimini, soit avant, soit après avoir été séduits par les Ariens. A la vérité, les Ariens même voulurent se couvrir du manteau de la tradition pour rejeter les termes de substance et de consubstantiel, en parlant du fils de Dieu, desquels ils prétendaient qu'on ne s'était pas servi jusqu'alors. Ils appelaient ainsi tradition le silence des siècles précédents, pendant que les Catholiques entendaient par là le témoignage formel et positif des docteurs de l'Église; ce so-



phisme est encore aujourd'hui renouvelé par les Protestants.

En 383, au cinquième concile de Constantinople, les Ariens refusèrent d'être jugés par le sentiment des anciens Pères. Saint Athanase les renvoyait continuellement à cette tradition, toujours respectée et toujours suivie dans l'Église. Saint Basile l'oppose à ces mêmes hérétiques, et aux Macédoniens ou Pneumatomaques; il leur reproche leur affectation de recourir à l'Écriture-Sainte, comme si les Pères des trois siècles précédents ne l'avaient pas consultée aussi bien qu'eux; il prouve par saint Paul la nécessité de s'en tenir à la tradition, et il soutient que sans cette sauve-garde on renverserait bientôt toute la doctrine chrétienne.

Nous pourrions citer saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, saint Jean-Chrysostôme, saint Jérôme et saint Augustin, quoique les trois derniers ne soient morts qu'au commencement du cinquième siècle; mais les Protestants font peu de cas du sentiment de ces Pères. Ils se plaignent de ce que, depuis cette époque, les commentateurs de l'Écriture-Sainte n'ont fait autre chose que compiler les explications des Pères, et que l'on s'en est tenu à leur témoignage pour prouver les dogmes de la foi. Ils disent que c'est principalement au quatrième siècle que se sont faites les prétendues innovations dont ils se plaignent. Voyons si cela est possible.

*Huitième preuve.* — Les Pères ont constamment soutenu qu'il n'était permis à personne de s'écarter de la tradition, ou de l'enseignement public et constant de l'Église; donc ils ne l'ont pas fait, et n'ont pas pu le faire, sans exciter contre eux l'indignation des fidèles, et surtout de leurs collègues. A entendre nos adversaires, il semble que les Pères de l'Église aient été des docteurs isolés et sans conséquence, qui pou-

vaient imaginer, écrite, enseigner impunément tout ce qui leur plaisait, ou des fourbes qui contredisaient dans leurs livres ce qu'ils prêchaient en public. C'est pousser trop loin la prévention et la malignité.

1<sup>o</sup> C'étaient presque tous les pasteurs qui instruisaient un troupeau nombreux. Les premiers parlaient à des assemblées de fidèles qui avaient été enseignés par les apôtres mêmes; leurs successeurs étaient environnés d'un clergé et d'hommes avancés en âge, qui avaient appris dès l'enfance la doctrine chrétienne, et dont plusieurs lisaient sans doute l'Écriture-Sainte. Croirons-nous que si leur évêque leur avait proposé une doctrine nouvelle, contraire à celle des apôtres, aucun d'eux n'aurait réclamé? Nous verrons bientôt des preuves du contraire.

2<sup>o</sup> Plusieurs de ces Pères attaquaient des hérétiques et leur opposaient la tradition; ceux-ci ne l'auraient-ils pas invoquée à leur tour, si elle avait été pour eux? Ils ne l'ont pas fait. Par les écrits des Pères, nous voyons comment ces entêtés se défendaient: les uns faisaient profession de regarder les apôtres comme des ignorants; les autres prétendaient que les Pères entendaient mal la doctrine des apôtres; la plupart alléguaient l'Écriture-Sainte, la falsifiaient, et produisaient des livres apocryphes; presque tous fondaient leurs erreurs sur des raisonnements philosophiques. Au milieu de ces ennemis, il n'était pas facile d'introduire de nouveaux dogmes jusqu'alors inconnus.

3<sup>o</sup> On sait ce qui est arrivé lorsqu'un évêque a eu cette témérité: quels qu'aient été ses talents, son crédit, son rang dans l'Église, il a été censuré et dépossédé. S'il y eut jamais des hommes capables de changer la croyance commune, ce

sont Paul de Samosate, Théodore de Mopsueste, évêque d'Antioche, et Nestorius, patriarche de Constantinople. On ne peut contester ni leur capacité, ni leur réputation, ni l'autorité qu'ils s'étaient acquise; dès qu'ils voulurent dogmatiser, ils furent condamnés sans ménagement. Paul fut accusé par son troupeau; Nestorius, par son clergé; Théodore déguisa ses sentiments, sans quoi il aurait eu le même sort. Si tous les trois avaient suivi fidèlement la tradition, ils seraient au rang des Pères de l'Église. Comment ceux-ci, toujours surveillés par les fidèles, par leurs collègues et par les hérétiques, ont-ils pu altérer l'ancienne croyance? Ils l'ont fait, disent les Protestants, donc ils l'ont pu, n'importe comment. Au quatrième siècle, nous trouvons des dogmes universellement crus, desquels il n'avait pas été question pendant les trois précédents, desquels même on avait enseigné le contraire; contre ce fait positif et prouvé, il est absurde d'alléguer de prétendues impossibilités. Lorsque nous demandons aux Protestants quels sont ces dogmes, ils en citent quelques-uns au hasard, sans s'accorder jamais sur l'époque de leur naissance. Comme en parlant de chacun de ces dogmes, prétendus nouveaux, nous en avons prouvé l'antiquité, nous nous bornons ici à des réflexions générales.

1° C'est un abus des termes, de nommer fait positif, preuve positive, le prétendu silence des trois premiers siècles; ce n'est qu'une preuve négative qui ne conclut rien. Il nous reste très-peu de monuments de ces temps-là : nous n'avons pas la dixième partie des ouvrages faits par les auteurs chrétiens pendant toute la durée des persécutions; on peut s'en convaincre par les catalogues des écrivains ecclésiastiques et de leurs ouvrages. De quel front peut-on soutenir que dans cette

multitude de livres perdus il n'a jamais été fait mention des dogmes et des usages crus et pratiqués au quatrième siècle? Une preuve positive qu'il en était parlé, c'est que les Pères de ce siècle, qui avaient ces écrits entre les mains, ont protesté qu'il ne leur était pas permis de s'écarter de ce qui avait été enseigné dans les trois siècles précédents. Contre ce témoignage universel et uniforme, quelle force peut avoir une preuve purement négative?

2<sup>o</sup> Au quatrième siècle, il y avait des Églises établies non-seulement dans toutes les provinces de l'empire romain, mais hors des limites de cet empire, en Afrique, loin des côtes; dans l'intérieur de l'Arabie, dans la Mésopotamie et dans la Perse, chez les Ibères et les Scythes de la petite Tartarie, chez les Goths et les Sarmates. Cela est prouvé par le témoignage des écrivains de ce siècle, et par les évêques de presque toutes ces contrées qui se trouvèrent au concile de Nicée l'an 325. Or, ces Églises avaient été fondées pendant les deux siècles précédents, et quelques-unes par les apôtres mêmes. A-t-il pu y avoir de la collusion entre les évêques dont les sièges étaient si éloignés les uns des autres, dont les mœurs et le langage étaient si différents? Quel intérêt commun a pu les engager à recevoir des dogmes aussi opposés à ceux qui leur avaient été enseignés par leurs fondateurs? On nous dira sans doute que cela s'est fait insensiblement et sans que l'on s'en soit aperçu. Mais, outre l'absurdité de ce sommeil général qui aurait régné d'un bout de l'univers à l'autre, un changement positif arrivé dans la doctrine, prêché publiquement, a dû être sensible, étonner les esprits, réveiller l'attention. Où a-t-il commencé, où en sont les témoins? Le fait positif et certain est que toute innovation a fait du bruit, a excité des réclamations

et des censures ; donc le fait contraire, avancé par les Protestants, est un rêve et une absurdité.

3° De tous les siècles, il n'en est aucun pendant lequel il ait pu moins arriver un changement dans la croyance qu'au quatrième. Dès que la paix eut été donnée à l'Eglise en 313, la communication devint plus libre et plus fréquente entre les différentes sociétés chrétiennes dispersées ; c'est alors qu'il fut plus aisé de savoir ce qui était enseigné dans ces diverses Eglises ; c'est donc alors que la tradition universelle parut avec le plus d'éclat. Jamais aussi la foi chrétienne n'eut un plus grand nombre d'ennemis qu'à cette époque ; il y avait des Marcionites, des Manichéens, des Novatiens, des Donatistes, des Ariens de trois espèces, des Montanistes, etc., qui ne pardonnaient rien aux Catholiques en fait de dogmes, de culte, ni de discipline : était-ce là le moment d'introduire impunément quelque chose de nouveau ?

Il est d'ailleurs ridicule de croire qu'un dogme n'a commencé que quand il s'est trouvé des hérétiques pour le combattre. Mais il y a un fait singulier : jamais l'on n'a travaillé avec plus de zèle que dans le troisième et le quatrième siècles, à traduire les livres saints, à les mettre à la portée des fidèles, à les expliquer, et jamais le nombre des erreurs n'a été plus grand ; grâce aux Protestants, ce phénomène s'est renouvelé au seizième siècle.

4° Quand un siècle commence, il n'efface pas le souvenir du précédent ; le quatrième était composé d'abord d'une grande partie de la génération née dans le troisième. Il y avait parmi les évêques, comme parmi les fidèles, des vieillards qui en avaient vu écouler plus de la moitié, qui avaient assisté à plusieurs conciles, qui ne pouvaient ignorer ce qui avait été

enseigné jusqu'alors. Plusieurs avaient été confesseurs de Jésus-Christ pendant la persécution de Dioclétien : ont-ils souffert qu'on changeât la doctrine pour laquelle ils s'étaient exposés au martyre ? Les évêques du quatrième siècle étaient leurs disciples ; et l'on juge aisément combien ceux-ci devaient être attachés aux leçons de maîtres aussi vénérables.

C'était donc, à proprement parler, le troisième siècle qui parlait, enseignait et écrivait au quatrième, et ainsi de suite. Il y a de la démente à mettre une ligne de séparation entre la tradition de ces deux siècles. L'enseignement de l'Eglise est un fleuve majestueux qui a coulé et qui coule sans interruption depuis les apôtres jusqu'à nous ; il a passé d'un siècle à l'autre sans laisser troubler ses eaux, et si quelques insensés ont entrepris d'y mettre obstacle, ou il les a entraînés dans son cours, ou il s'est détourné pour aller couler ailleurs.

*Neuvième preuve.* — Nos adversaires auraient voulu persuader que le respect pour la tradition est un préjugé propre et particulier à l'Eglise romaine ; que les sectes de Chrétiens orientaux, les Grecs schismatiques, les Coptes et les Syriens jacobites ou eutychiens, et les Nestoriens ne reconnaissent point d'autre règle de foi que l'Ecriture-Sainte. C'est une fausseté. On a fait voir que toutes ces sectes admettent les décrets des trois premiers conciles œcuméniques, et font profession de suivre la doctrine des Pères grecs des quatre premiers siècles ; qu'ils en ont traduit plusieurs ouvrages dans leurs langues. Les Nestoriens rejettent le concile d'Éphèse, parce qu'il les a condamnés ; et, sous ce prétexte que ce concile a établi un nouveau dogme, au lieu que Nestorius soutenait l'ancienne doctrine, ils ont le plus grand respect pour les livres de Théodore de Mopsueste, de Diodore de Tarse, et de Théodoret ;

ils regardent ces trois personnages comme les plus saints Pères de l'Eglise. Les Jacobites, au contraire, reçoivent le concile d'Éphèse et rejettent le concile de Chalcédoine; ils prétendent que celui-ci a contredit la doctrine du précédent; ils sont très-attachés aux écrits de saint Cyrille d'Alexandrie. Le principal grief des Grecs schismatiques contre l'Eglise latine, est qu'elle a ajouté au concile de Constantinople le mot *filioque* sans y être autorisée par un autre concile général. Toutes ces sectes orientales ont des recueils de canons des premiers conciles touchant la discipline, et les suivent; leur croyance et leur conduite ne ressemblent en rien à celle des Protestants.

*Dixième preuve.* — L'exemple de ces derniers pourrait suffire pour démontrer que la doctrine ne peut se perpétuer dans une société quelconque sans le secours de la tradition.

1° Les Luthériens disaient dans la *Confession d'Augsbourg* (art. 21) : « Nous ne méprisons point le consentement de l'Eglise catholique; nous n'avons point dessein d'introduire dans cette sainte Eglise aucun dogme nouveau et inconnu, ni de soutenir les opinions impies et séditeuses que l'Eglise catholique a condamnées. » On sait qu'ils n'ont pas persévéré longtemps dans ce langage.

2° Quoique les Anglicans, dans leur *Confession de foi* (ch. xx et XXI), rejettent formellement la tradition ou l'autorité de l'Eglise, et déclarent qu'elle ne peut rien décider que ce qui est enseigné dans l'Écriture-Sainte, néanmoins, dans le plan de leur religion dressé en 1719 (première partie, ch. 1), ils font profession de recevoir comme authentiques, ou comme faisant autorité, les quatre premiers conciles, et les sentiments des Pères des cinq premiers siècles. La raison de cette contradiction est aisée à découvrir. En 1362, lorsque

leur *Confession de foi* fut dressée, le Socinianisme n'était pas encore prêché en Angleterre ; mais en 1719, et même dans le siècle précédent, il y avait fait beaucoup de progrès. Les théologiens anglicans, dans leurs disputes avec ces sectaires, avaient éprouvé qu'il était impossible de les convaincre par l'Écriture-Sainte ; ils sentirent donc la nécessité de recourir à la tradition, pour prendre le vrai sens de l'Écriture. Aussi ont-ils fait grand usage de l'autorité des Pères, pour expliquer les passages dont les Sociniens abusaient ? Nous leur demandons pourquoi les conciles et les Pères postérieurs au cinquième siècle n'ont plus la même autorité que les précédents, et pourquoi ils n'admettent que tous les dogmes et tous les usages qui sont prouvés par la tradition des cinq premiers siècles. Aussi les Luthériens et les Calvinistes reprochent-ils aux Anglicans cette inconséquence ; ils disent que la religion de ces derniers n'est qu'un demi-papisme.

3°. Mais eux-mêmes n'ont pas pu éviter cet embarras ; toutes les fois qu'ils se sont trouvés aux prises avec les Sociniens, ils ont vu qu'ils ne gagnaient rien en citant l'Écriture-Sainte à des adversaires auxquels ils avaient appris l'art de se jouer de tous les passages. Lorsqu'ils ont voulu alléguer le sens que les Pères y ont donné en disputant contre les Ariens, les Sociniens leurs ont demandé si, après avoir rejeté la tradition, ils la reprenaient pour règle de leur foi. Socin lui-même convenait que, s'il fallait la consulter, les catholiques avaient gain de cause ; il est donc prouvé que, sans cette sauve-garde, les hérétiques renverseraient bientôt les articles les plus essentiels du Christianisme. « Nous reconnaissons, dit Basnage, « que Dieu ne nous a point donné de moyen infallible pour « terminer les controyerses qui naissent..... Il faut, selon saint



« Paul qu'il y ait des hérésies , et par la même raison , il faut  
« que ces hérésies subsistent. »

4°. Pour terminer les disputes qui s'étaient élevées en Hollande entre les Arminiens et les Gomoristes, les Calvinistes convoquèrent à Dordrecht, en 1618, un synode de toutes les Églises réformées, afin de décider, à la pluralité des voix, quelle est la doctrine qu'il fallait suivre, et quel sens il faut donner aux passages de l'Écriture-Sainte, que chacun des deux partis alléguait en sa faveur ; ils ont donc rendu hommage à la nécessité de la tradition, pour bien entendre l'Écriture-Sainte.

5°. Ainsi, après avoir méprisé hautement la tradition de l'Église universelle, les Protestants se sont mis sous le joug de la tradition particulière de leur secte ; à proprement parler, elle est leur seul guide. En effet, avant de lire l'Écriture Sainte, un Protestant, soit anglican, soit luthérien, soit Calviniste, a déjà sa croyance toute formée par le catéchisme qu'il a reçu dès l'enfance, par les instructions de ses parents et des ministres, par les discours dont il a eu les oreilles frappées. Lorsqu'il ouvre l'Écriture-Sainte pour la première fois, il ne peut manquer de trouver dans chaque passage le sens que l'on y donne communément dans sa secte, les opinions dont il est imbu d'avance lui tiennent lieu de l'inspiration du Saint-Esprit. S'il lui arrivait de l'entendre autrement, et de soutenir son interprétation particulière, il serait excommunié, proscrit, traité comme un hérétique. Telle a été la conduite de tous les sectaires depuis les premiers siècles.  
« Ceux qui nous conseillent les recherches, dit Tertullien,  
« veulent nous attirer chez eux... Dès qu'ils nous tiennent, ils  
« érigent en dogmes et prescrivent avec hauteur ce qu'ils  
« avaient feint d'abord de soumettre à notre examen, » On

dirait qu'il a voulu peindre les Prédicans de la réforme treize cent ans avant leur naissance. Une autre preuve de la croyance purement traditionnelle des Protestants, c'est qu'ils répètent encore aujourd'hui, les arguments, les impostures, les calomnies des prétendus réformateurs, quoiqu'on les ait réfutés cent fois, et ils y croient comme à la parole de Dieu.

*Onzième preuve.* — Ils conviennent, comme nous, qu'un ignorant est obligé de faire des actes de foi; qu'un enfant y est tenu, dès qu'il est parvenu à l'âge de raison; les Sociniens ne donnent point le baptême avant cet âge, parce qu'ils soutiennent que la foi actuelle est une disposition nécessaire à ce sacrement. Or, nous ne concevons pas comment l'un ou l'autre peut fonder sa foi sur l'Écriture-Sainte. Qu'il la lise, ou qu'il l'entende lire, il n'entend toujours qu'une version; ce n'est point le langage des auteurs sacrés. Comment sait-il que cette version est fidelle? Il n'en a point d'autre preuve que le témoignage des théologiens de la secte; c'est toujours la tradition, mais qui n'est pas celle de l'Église universelle, et qui même y est contraire. C'est néanmoins le cas dans lequel se sont trouvés les trois quarts et demi de ceux qui ont embrassé le Protestantisme dans les commencements; c'était une troupe d'ignorants conduits à l'aveugle par les prédicants de la réforme. Bossuet, dans sa conférence avec le ministre Claude, a fait voir qu'un Protestant ne s'entend pas lui-même, lorsqu'il dit en récitant le symbole: « Je crois la sainte Église catholique. » Si par-là il entend la secte particulière dans laquelle il est né, c'est une erreur, et il y croit sans aucun motif raisonnable. S'il entend, comme la plupart, l'assemblage de tous ceux qui croient en Dieu et en Jésus-Christ, il se contredit en ajoutant: « Je crois la communion des saints, » puisque en-

core une fois il ne peut y avoir de communion entre ceux qui n'ont pas la même croyance. Au contraire, un catholique ignorant ou enfant a un motif très-solide de croire à l'Église catholique, parce qu'il est appuyé sur une tradition non interrompue depuis les apôtres.

*Douzième preuve.* — La chaîne des erreurs qu'a fait naître la méthode des Protestants démontre qu'elle est fautive; non-seulement elle a donné lieu à cette multitude de sectes qui les divisent, mais elle conduit directement au déisme et à l'incrédulité. En effet, pour décréditer la tradition, les Protestants ont noirci, tant qu'ils ont pu, les Pères de l'Église; ils ont attaqué leur capacité, leur doctrine, leur morale, leurs actions, leurs intentions, leur bonne foi. Cependant les plus anciens des Pères étaient les disciples immédiats des apôtres; il est difficile d'avoir une haute opinion des maîtres qui ont formé de pareils élèves, et qui les ont choisis pour successeurs. Aussi plusieurs Protestants ont parlé des uns à peu-près comme des autres. « Si les apôtres eux-mêmes, disent-ils, ont été sujets à des erreurs et à des faiblesses, faut-il s'étonner que leurs disciples les plus zélés en aient été susceptibles? » (Barbeyrac, *Traité de la morale des Pères*, ch. VIII, § 39; Chillingworth, *la Religion protestante, voie assurée au salut*, etc.) Est-il croyable d'ailleurs que Jésus-Christ ait veillé sur son Église, en permettant qu'elle tombât entre les mains de Pasteurs si capables de l'égarer? On conçoit tout l'avantage que ces accusations téméraires ont donné aux Déistes; ils n'ont pas manqué de tourner contre les apôtres les mêmes objections que les Protestants ont faites contre la personne et contre les écrits des Pères; bientôt ils ont osé les lancer contre Jésus-Christ lui-même. Quand on demandait : Est-il possible que

des hommes tels que Luther, Calvin et les autres, emportés par les passions les plus fougueuses, qui ont donné dans des erreurs dont leurs sectateurs rougissent aujourd'hui, aient été suscités de Dieu pour réformer l'Eglise? Ceux-ci, plutôt que de demeurer muets, ont répandu que les fondateurs mêmes et les propagateurs du Christianisme ont été sujets à des erreurs et à des faiblesses.

Lorsque nous soutenons qu'un fidèle doit user de sa raison pour connaître quelle est la véritable Eglise, et pour peser les preuves de son infaillibilité, mais que dès qu'il la connaît, il doit déférer à cette autorité; ils disent que cette conduite est absurde, que nous attribuons à l'Eglise le droit d'enseigner toutes sortes d'erreurs, sans qu'il nous soit permis d'examiner si nous devons les admettre ou les rejeter; qu'il n'est pas plus difficile à la raison de juger quelle est la véritable doctrine, que de discerner quelle est la véritable Eglise. Nouveau sujet de triomphe pour les déistes : Selon vous, ont-ils dit, nous ne pouvons juger de la mission de Jésus-Christ, de celle des apôtres, de l'inspiration des livres saints que par la raison; donc c'est encore à elle de juger si la doctrine qu'ils enseignent est vraie ou fausse : il n'est pas plus difficile de porter ce jugement que de voir si leur mission est divine ou humaine, si tels livres sont inspirés ou non. Conséquemment les déistes ont attaqué l'Ecriture-Sainte en général par les mêmes arguments que les Protestants ont fait contre certains livres qu'ils ont rejetés du canon.

On sait aujourd'hui la multitude des erreurs qui sont nées les unes des autres sur chacune des questions controversées entre les Protestants et nous; toutes sont venues de l'opiniâtreté à rejeter la tradition. Dès qu'une fois les Pro-

testants ont eu posé pour principe que nous ne devons croire que ce qui est expressément et formellement révélé dans l'Écriture-Sainte, et que c'est à la raison d'en déterminer le vrai sens, les Sociniens ont conclu d'abord, donc nous ne devons croire révélé que ce qui est conforme à la raison; et les Déistes ont dit de leur côté, donc la raison suffit pour connaître la vérité, nous n'avons pas besoin de révélation.

Nos adversaires nous répondent sans doute qu'il n'est aucun principe si incontestable, que l'on ne puisse en abuser et en tirer de fausses conséquences. Soit. Il fallait donc commencer par examiner si le leur était incontestable; mais ils l'ont posé sans savoir où il les conduirait. Or, nous avons prouvé qu'il est non-seulement très-sujet à contestation, mais absolument faux et destructif du Christianisme.

Nous avons répondu aux principales objections des Protestants sur tous les points relatifs à la tradition, mais la manière dont ils s'y sont pris pour décréditer les témoins de la tradition mérite un examen particulier. Le Clerc (*Hist. Eccles.*, deuxième siècle, an 101), commence par observer qu'à dater de la mort des apôtres on entre dans des temps où l'on ne peut pas approuver tout ce qui a été dit et tout ce qui a été fait; que cependant Dieu a veillé sur son Église, et qu'il a empêché que le fond du Christianisme ne fût changé. Les apôtres, dit-il, avaient puisé leurs connaissances dans trois sources, dans les livres originaux de l'ancien Testament, dans les leçons de Jésus-Christ, dans des révélations immédiates: le Saint-Esprit leur enseignait toute vérité, et ses dons miraculeux en étaient la preuve; avantages que n'ont point eus ceux qui leur ont succédé. Ceux-ci étaient des Juifs hellénistes ou des Grecs; comme ils n'entendaient pas l'hébreu, ils

se sont souvent trompés. Ils ont cru que les Septante avaient été inspirés de Dieu, et ils n'ont pas vu que ces interprètes ont souvent très-mal traduit le texte sacré. Les apôtres n'ont cité cette version que pour se prêter au besoin des Juifs hellénistes qui ne savaient pas l'hébreu. D'où l'on voit que les Pères grecs ont été de mauvais interprètes de l'Écriture, à plus forte raison les Pères latins, qui n'avaient qu'une mauvaise version, faite sur celle des Septante.

Une autre source d'erreurs est venue des traditions reçues de vive voix des apôtres, comme l'opinion que Jésus-Christ a vécu plus de quarante ans, son règne futur de mille ans, le temps de la célébration de la Pâque, etc.

Attachés à la philosophie de Platon, ils ont cherché à en concilier les dogmes avec ceux du Christianisme; ainsi ils ont adapté la Trinité chrétienne à celle de Platon; ils ont cru Dieu et les anges corporels. Ignorants dans l'art de la dialectique et dans celui de la critique, ils ont souvent raisonné faux; ils ont admis comme vrais plusieurs écrits supposés. Empressés d'amener les païens à la foi chrétienne, ils se sont souvent rapprochés des opinions vulgaires; ils ont pris dans le sens le plus commun des termes qui en avaient un très-différent dans les écrits des apôtres, comme celui de mystère en parlant des sacrements, et celui d'oblation pour désigner l'Eucharistie. De là sont nés une multitude de dogmes qui ne sont point dans le nouveau Testament; mais comme c'étaient des subtilités que le peuple n'entendait pas, il a eu des mœurs plus pures et une Religion plus saine que ceux qui étaient chargés de l'enseigner.

Le Clerc couronné cet exposé perfide, moitié socinien et moitié calviniste, en disant que la sincérité d'un historien l'o-

blige à faire ces aveux ; mais cette sincérité n'est qu'une hypocrisie malicieuse , il faut la démasquer.

1° Ce portrait des Pères du second siècle est bien différent de celui qu'en a tracé Beausobre, lorsqu'il a relevé l'intelligence, la capacité, la sage critique avec lesquelles ces Pères ont procédé pour distinguer les livres authentiques de l'Écriture-Sainte d'avec les livres apocryphes. (Voyez ci-dessus notre cinquième preuve.) Le Clerc n'a pas vu qu'en déprimant le caractère et les qualités personnelles de ces témoins il affaiblissait d'autant la certitude du jugement qu'ils ont porté sur le mérite des livres saints. Mais un mécréant n'est presque jamais guidé dans ses écrits que par l'intérêt du moment.

2° Puisque les miracles opérés par les apôtres prouvaient qu'ils étaient inspirés par le Saint-Esprit, nous demandons pourquoi les miracles faits pendant le second et le troisième siècle, par les fidèles et par les pasteurs, ne prouvaient pas qu'ils étaient aussi remplis du Saint-Esprit, quoiqu'ils ne l'eussent pas reçu avec la même plénitude que les apôtres. Jésus-Christ n'avait pas promis à ces derniers l'esprit de vérité pour eux seuls, ni pour un temps, mais pour toujours. Il leur avait dit : « Je vous ai choisis afin que vous alliez faire du fruit » et que ce fruit soit durable, » *ut fructus vester maneat* ; mais ce fruit n'a été que passager, suivant l'opinion de notre dissertateur, il a commencé à se détruire immédiatement après la mort des apôtres.

3° Si ce qu'il dit est vrai, il ne l'est pas que Dieu ait conservé sain et sauf le fond ou le capital du Christianisme. Comme Le Clerc, Socinien déguisé, n'admet ni la Création, ni la Trinité, ni l'Incarnation, ni la Rédemption dans le sens

propre , ni la transmission du péché originel, ni l'éternité des peines de l'enfer , etc. ; le fond de son Christianisme se réduit presque à rien : l'unité de Dieu , l'immortalité de l'âme ; le bonheur futur des justes , la mission de Jésus-Christ , la suffisance de l'Écriture interprétée à sa manière , voilà tout son symbole. Or , Dieu , selon lui , n'en a pas conservé purs tous les articles dans le second siècle , puisque l'on y a commencé à enseigner la Trinité des personnes en Dieu , la nécessité de la tradition , le culte des martyrs, etc. ; autant d'erreurs destructives du Christianisme Socinien.

Nous ne contesterons pas au critique que les apôtres n'aient reçu , avec le don des langues, la faculté d'entendre et de parler l'ancien hébreu. Cette connaissance leur était nécessaire pour convaincre les docteurs juifs qui auraient pu leur opposer les oracles de l'Écriture, suivant le texte original. Mais alors les apôtres en paraîtront plus coupables aux yeux de Le Clerc et de ses pareils. Convaincus de la nécessité de savoir l'hébreu, les apôtres n'ont commandé à personne de l'apprendre ; connaissant toute l'imperfection de la version des Septante , ils n'ont chargé personne d'en faire une meilleure ; en se servant de celle-là , ils lui ont concilié un respect que sans cela on n'aurait pas eu pour elle. S'ils ont bien fait de se prêter ainsi au besoin des hellénistes, pourquoi leurs disciples ont-ils ma fait au second siècle de suivre leur exemple ? Nous ne le concevons pas. On nous cite avec emphase ces paroles de saint Paul à Timothée ( Epit. II, ch. III, v 15. ) : « Comme vous  
« connaissez dès l'enfance les saintes Ecritures, elles peuvent  
« vous instruire pour le salut, par la foi en Jésus-Christ. Toute  
« Ecriture divinement inspirée est utile pour enseigner , pour  
« reprendre , pour corriger, pour instruire dans la justice ,



« pour rendre parfait un homme de Dieu, et le rendre propre à toute bonne œuvre. » Mais on ne fait pas attention que Timothée, né en Lycaonie, d'un père gentil, élevé par une mère et par une aïeule juives, n'avait pu lire l'Écriture-Sainte que dans la version des Septante ; cependant cela suffisait, selon saint Paul, pour lui donner la science du salut, pour le mettre en état d'enseigner, pour faire de lui un pasteur parfait. Comment cela ne suffisait-il plus aux Pères du second siècle ? Autre mystère. Disons hardiment que s'il avait paru pour lors une nouvelle version grecque de l'ancien Testament, elle aurait été rejetée par les Juifs hellénistes, prévenus d'estime pour celle des Septante, et accoutumés à la lire ; qu'elle aurait été suspecte même aux Gentils convertis, dès qu'ils auraient su qu'il y en avait une plus ancienne. C'est ce qui arriva au quatrième siècle, lorsque saint Jérôme entreprit de donner une nouvelle version latine sur l'hébreu.

5° Du moins les Pères grecs du second siècle et du troisième entendaient le texte grec du nouveau Testament ; et il est à présumer qu'ils le lisaient encore plus souvent que l'ancien. Comment cette lecture ne les a-t-elle pas détrompés des erreurs qu'ils puisaient dans la traduction de celui-ci, faite par les Septante ? Plusieurs protestants ont dit que quand il ne nous resterait que le seul évangile de saint Mathieu, c'en serait assez pour fonder notre foi. Il est bien étonnant que le nouveau Testament tout entier n'ait pas pu préserver de toute erreur les disciples des apôtres et leurs successeurs.

6° Suivant le sentiment des Protestants, saint Paul a encore très-grièvement péché en recommandant aux fidèles de garder la tradition ; il devait, au contraire, leur défendre d'y avoir égard, puisque, c'est là une source intarissable d'er-

reurs. Mais quelle est celle des fausses traditions citées par Le Clerc qui est passé en dogme dans l'Eglise, et a été généralement adoptée? Car c'est ici le point de la question. Jamais on ne s'est avisé d'appeler tradition le sentiment particulier d'un ou deux Pères de l'Eglise, mais le sentiment du plus grand nombre, confirmé et perpétué par l'enseignement de l'Eglise. Saint Irénée, est le seul qui ait cru que Jésus-Christ avait vécu plus de quarante ans, et il fondait cette opinion sur l'Evangile (*Jean* ch. viii, v. 57.); les Millénaires appuyaient la leur sur l'Apocalypse, et les Quatuordecimes pouvaient se prévaloir de ce que Jésus-Christ avait dit : (*Luc* ch. xxii v. 16) : « Je ne mangerai plus cette Pâques jusqu'à ce qu'elle s'accomplisse dans le royaume de Dieu. » Or, il l'avait mangée le quatorzième de la lune de Mars. Lorsqu'un Protestant vient nous dire : *fiez-vous après cela aux traditions*, un Déiste peut ajouter sur le même ton : *Fiez-vous après cela à l'Ecriture-Sainte, sur laquelle on a étayé toutes les erreurs possibles.*

7° Si les pères du second siècle étaient en général ignorants, crédules, mauvais raisonneurs, incapables d'entendre et d'interpréter l'Ecriture-Sainte, les apôtres ont été bien mal inspirés par le Saint-Esprit, lorsqu'ils ont choisi de tels hommes pour leur succéder. N'y en avait-il donc point de plus capables? Saint Irénée nous en donne une idée fort différente, *Contra hier.* Liv. III, ch. iii, v. 1). Il devait les connaître, puisqu'il avait vécu avec eux. Le Clerc convient cependant (n° 22) que le Christianisme fit de grands progrès dans ce siècle, par les restes de miracles opérés par les disciples des apôtres, par la réfutation des erreurs des païens, par la constance des martyrs, par la pureté des mœurs des Chr-

tiens. Quoi ! Dieu a employé ces moyens surnaturels pour propager une doctrine qui se corrompait déjà, et dont les erreurs allaient croître pendant quinze siècles entiers ? C'est une supposition non moins absurde qu'impie.

Enfin, nous prions Le Clerc de nous dire où les fidèles du second siècle, instruits par les pasteurs de ce temps là, avaient puisé des mœurs plus pures, et une religion plus saine que celles de ceux qui étaient chargés de les enseigner ; est-ce encore dans le texte hébreu de l'Écriture-Sainte ? On est tenté de croire que Le Clerc était en délire, lorsqu'il a écrit ces inepties. Mosheim n'a été guère plus raisonnable ; il soutient que les Chrétiens ont été imbus de plusieurs erreurs, dont les unes venaient des Juifs, les autres des païens ; donc il ne faut pas croire, dit-il, « qu'une opinion tient à la doctrine chrétienne, parce qu'elle a régné dès le premier siècle et du temps des apôtres. » Il met au rang des erreurs Judaïques l'opinion de la fin prochaine du monde, de la venue de l'Ante-Christ, des guerres et des forfaits dont il serait l'auteur, du règne de mille ans, du feu qui purifierait les âmes à la fin du monde. Il attribue aux païens ce que l'on pensait des esprits ou génies bons ou mauvais, des spectres et des fantômes, de l'état des morts, de l'efficacité du jeûne pour écarter les mauvais esprits, du nombre des cieux, etc. « Il n'y a rien de tout cela, dit-il dans les écrits des apôtres ; c'est ce qui prouve la nécessité de nous en tenir à l'Écriture-Sainte, plutôt qu'aux leçons d'aucun docteur, quelque ancien qu'il soit. » Ce critique avait-il réfléchi avant d'écrire ?

1° S'il entend seulement que parmi les premiers Chrétiens quelques particuliers ont retenu des opinions juives ou païen-

nes, qui n'étaient contraires à aucun dogme du Christianisme, nous ne disputerons pas; nous n'avons aucun intérêt à savoir quels ont été les sentiments de chaque individu converti par les apôtres ou par leurs successeurs. S'il veut que ces opinions indifférentes aient été assez communes pour former une tradition parmi les docteurs Chrétiens, nous nous inscrivons en faux contre cette supposition.

2<sup>o</sup> Si elle était vraie, et que les apôtres ne se fussent pas attachés à réfuter ces erreurs, ils en seraient responsables, et ce serait à eux qu'il faudrait s'en prendre. Aussi les incrédules ont-ils attribué aux apôtres mêmes toutes les erreurs dont Mosheim veut charger les premiers Chrétiens, et ils ont prétendu les trouver dans les écrits du nouveau Testament. Ils ont soutenu que la fin du monde prochaine est enseignée par Jésus-Christ (Mat. ch. **xxiv**, v. **34**); saint Paul (I, Thes. ch. **iv**, v. **14**) par saint Pierre (Ép. **II**, ch. **III**, v. **9** et suiv.) La venue et le règne de l'Antechrist sont prédites, (**II**, Thes., ch. **II**, v. **3**; I, Joan., ch. **II**, v. **18**). Le règne de mille ans est promis, (Apoc., ch. **xx**, v. **6** et suiv.; **II**, Petr., ch. **III**, v. **13**). Saint Paul a parlé du feu purifiant (I Cor., ch. **III**, v. **13**), et saint Pierre (*Ibid.*, v. **7** et **10**). La distinction entre les bons anges et les mauvais est enseignée clairement dans les livres de l'ancien et du nouveau Testament. On a jugé des inclinations des mauvais anges par ce qui en est dit dans le livre de Tobie (ch. **IV**, v. **8**, et ch. **VI**, v. **8**, etc.) Il est parlé des fantômes, (Mat., ch. **xiv**, v. **26**; et Luc, ch. **xxiv**, v. **37**). On a raisonné sur l'état des morts, d'après la parabole du mauvais riche (Luc, ch. **xvi**, v. **22**), d'après un passage de saint Pierre (Épît. **I**, ch. **III**, v. **19**), et d'après ce que dit saint Paul de la résurrection future. L'efficacité du jeûne est fondée sur l'exem-

ple de Jésus-Christ, de saint Jean-Baptiste, des apôtres et des prophètes; il est fait mention du troisième ciel (II Cor., ch. xii, v. 2 et 4).

Quoique parmi ces opinions il y en ait de vraies, de fausses, ou de douteuses, nous défions les Protestants de les réfuter par l'Écriture seule. Une preuve que les anciens Pères, qui ont suivi les uns ou les autres, les ont puisées dans l'Écriture, et non ailleurs, c'est qu'ils citent l'Écriture, et point d'autres livres. La fureur de nos adversaires est d'attribuer toutes les erreurs aux fausses traditions; nous soutenons que quand il y en a eu, elles sont venues de fausses interprétations de l'Écriture, et que c'est la tradition seule qui a décidé, entre les différentes interprétations, quelles étaient les vraies et quelles étaient les fausses. Ils cherchent à tromper, en disant qu'ils s'en tiennent à l'Écriture; encore une fois l'Écriture, et l'interprétation de l'Écriture, ne sont pas la même chose.

3<sup>o</sup> Mosheim lui-même, en réfutant le système erroné d'un auteur moderne sur le mystère de la sainte Trinité, lui oppose le silence de l'antiquité (*Dissert. sur l'Hist. Eccles.* tom. II, p. 564). Si le témoignage des anciens ne prouve rien, leur silence prouve encore moins. Il y a plus : Ce critique, réfutant l'ouvrage de Taland, intitulé *Nazarenus*, en 1722, blâme en général la mauvaise foi de ceux qui, pour se débarrasser du témoignage des Pères, commencent par leur reprocher des erreurs, des infidélités, de l'ignorance, etc; il dit qu'en suivant cette méthode, il ne reste plus rien de certain dans l'histoire, et c'est justement celle qu'il a suivie dans tous ses ouvrages. *Vindiciæ antiquæ Christianorum disciplina*, etc., (Sect. I, ch. v, § 3, p. 92).

4<sup>o</sup> Ce critique n'est pas pardonnable d'attaquer, par de simples probabilités, ce que nous lisons dans les anciens, touchant l'innocence et la pureté des mœurs des premiers Chrétiens; plusieurs auteurs païens en sont convenus, et Le Clerc avoue que c'est une des causes qui ont contribué à étendre les progrès du Christianisme pendant le second siècle. Mosheim dit qu'en y ajoutant foi, nous nous exposons à la dérision des Incrédules. Que nous importe le mépris des insensés? C'est lui-même qui livre notre religion aux sarcasmes de ses ennemis, en voulant prouver que dès l'origine elle a été un chaos d'erreurs empruntées des Juifs et des païens.

Il a montré peu de sincérité en parlant de la règle de foi de l'Église romaine. « Ses docteurs, dit-il, prétendent unanimement que c'est la parole de Dieu écrite et non écrite, ou en « d'autres termes, que c'est l'Écriture et la tradition; mais « ils ne sont point d'accord pour savoir qui a droit d'inter- « prêter ces deux oracles. Les uns prétendent que c'est le « pape, les autres que c'est le concile général; qu'en atten- « dant, les évêques et les docteurs ont droit de consulter les « sources sacrées de l'Écriture et de la tradition, et d'en tirer « des règles de foi et de mœurs pour eux et pour leur trou- « peau. Comme il n'y aura peut-être jamais de juge pour « concilier ces deux sentiments, nous ne pouvons espérer de « connaître jamais au vrai la doctrine de l'Église romaine, ni « de voir acquérir une forme stable et permanente à cette re- « ligion » (*Hist. Eccl.*, XVI<sup>e</sup> siècle, sect. III, 1<sup>re</sup> partie, ch. I, § 22; *Thèse sur la validité des ordin. anglicanes* ch. III et suiv.) On voit ici dans tout son jour le génie artificieux de l'hérésie.

1<sup>o</sup> Aucun catholique n'a jamais nié que la décision d'un

concile général, touchant le sens de l'Écriture et de la tradition, en fait de dogmes et de mœurs, ne soit une règle de foi invariable; ainsi toutes les décisions du concile de Trente sur ces deux chefs sont incontestablement reçues par tous les Catholiques sans exception; et quiconque oserait les attaquer, serait condamné comme hérétique. Sur tous ces points, les Protestants sont donc bien assurés de connaître au vrai la doctrine de l'Église romaine. En y ajoutant le symbole placé à la tête de ce concile, quel dogme y a-t-il sur lequel un protestant puisse ignorer ce que nous croyons? (Bossuet, *Réponse à un mémoire de Leibnitz, touchant le concile de Trente; Esprit de Leibnitz*, tom. II, pages 97 et suivantes.)

2° Tout théologien catholique reconnaît qu'une décision du souverain pontife en matière de foi et de mœurs, adressée à toute l'Église, reçue par tous les évêques ou par le très-grand nombre, soit par une acceptation formelle, soit par un silence absolu, a autant d'autorité que si elle était portée dans un concile général; parce que le consentement des pasteurs de l'Église, dispersés dans leurs sièges, n'a pas moins de force que s'ils étaient rassemblés; il ne fait pas moins tradition. Toute la différence, c'est que, dans le premier cas, ce consentement est moins solennel et moins promptement connu que dans le second. En vertu de son caractère, et du serment qu'il a fait d'enseigner et de défendre la foi catholique, tout évêque est essentiellement obligé de réclamer contre une décision du pape qui lui paraîtrait fautive. Si, dans ce siècle, il y a eu quelques théologiens qui ont contesté ces principes, c'étaient des demi-protestants; ils sont regardés par l'Église universelle comme des hérétiques. Les Protestants l'ont si bien

compris, que depuis les dernières décisions des papes sur les matières de la grâce, ils n'ont pas cessé de répéter que l'Église romaine professe hautement le pélagianisme; cependant ces décisions n'ont pas été données dans un concile général.

3° Il n'importe en rien de savoir s'il y a des docteurs catholiques qui portent plus loin l'autorité du pape, et qui soutiennent que sa décision a force de loi, indépendamment de toute acceptation; ces docteurs n'en sont pas moins soumis à une décision acceptée, ou à celle d'un concile général; ils n'en sont pas moins persuadés de la nécessité de consulter l'Écriture-Sainte et la tradition des siècles passés. Y a-t-il aujourd'hui une décision des papes, en matière de foi ou de mœurs, de laquelle on puisse douter si elle a été acceptée ou rejetée?

4° C'est nous qui sommes réduits à ignorer quelle est la croyance des sectes protestantes: tout particulier y jouit du droit d'entendre l'Écriture-Sainte comme il lui plait, pourvu qu'il ne fasse pas de bruit; aucun n'est obligé de se conformer à la confession de foi de sa secte; toutes en ont changé plus d'une fois, elles peuvent bien en changer encore. C'est donc à nous d'assurer que leur religion n'aura jamais une forme stable et permanente; elles ne subsistent que par la rivalité qui existe entre elles, et par la haine qu'elles ont toutes jurée à l'Église romaine. La forme de la nôtre est stable et permanente depuis les apôtres; les divers conciles tenus dans les différents siècles n'ont rien décidé que ce qui était déjà cru auparavant; ils n'ont point établi de nouveaux dogmes, puisqu'ils ont tous fait profession de s'en tenir à la tradition. Cette règle invariable assure la perpétuité et la stabilité de notre religion jusqu'à la fin des siècles.

Basnage, dans son *Histoire de l'Église* (liv. IX, ch. v, vi



et VII), a fait une espèce de traité très-long et très-confus contre l'autorité de la tradition. Il prétend que l'ancienne Eglise n'admettait des traditions qu'en matière de faits, d'usages et de pratiques : nous avons prouvé le contraire, et nous avons fait voir qu'en matière même de doctrine la tradition se réduit à un fait sensible, éclatant et public.

Il nous oppose un grand nombre de Pères de l'Eglise, en particulier saint Irénée et Tertullien ; nous avons montré qu'il n'en a pas compris le sens. Il en allègue d'autres qui disent, comme saint Cyrille de Jérusalem (Catéch. IV), en parlant du Saint-Esprit, qu'on ne doit rien expliquer touchant nos divins mystères, qu'on ne l'établisse par des témoignages de l'Ecriture. Ce Père ajoute : « Ne croyez pas même ce que je vous dis, si je ne vous le prouve par l'Ecriture-Sainte. » Saint Cyrille avait raison, et nous pensons encore comme lui. Il parlait à des fidèles dociles, il était assuré qu'ils ne lui contesteraient pas le sens qu'il donnait aux paroles de l'Ecriture. Mais si ce Père avait eu pour auditeurs des sectateurs de Macédonius, qui niaient la divinité du Saint-Esprit, qui auraient disputé sur le sens de tous les passages, qui lui en auraient opposé d'autres, etc., comment aurait-il prouvé le vrai sens, sinon par la tradition ? Lui-même recommande aux fidèles de garder soigneusement la doctrine qu'ils ont reçue par tradition ; il les avertit que s'ils nourrissent des doutes ils seront aisément séduits par des hérétiques. (Catéch. V, à la fin.)

Lactance (*Divin. inst.*, liv. VI, ch. XXI) argumente contre les Païens, qui ne faisaient aucun cas de nos Ecritures, parce qu'ils n'y trouvaient pas autant d'art ni d'éloquence que dans leurs poètes et dans leurs orateurs. Quoi donc ! dit-il, Dieu, créateur de l'esprit, de la parole et de la langue, ne peut-il

« pas parler? Par une providence très-sage, il a voulu que  
« ses leçons divines fussent sans fard, afin que tous enten-  
« dissent ce qu'il disait à tous. » Par ce passage, les Protes-  
tants triomphent. Mais la simplicité du style de l'Écriture  
met-elle les vérités qu'elle enseigne à la portée de l'intelli-  
gence de tout le monde? Si cela était, pourquoi tant de dis-  
putes sur les passages mêmes qui paraissent les plus clairs?  
Pourquoi tant de commentaires, de notes, d'explications chez  
les Protestants mêmes? Le seul premier verset de la Genèse a  
donné lieu à des volumes entiers, et le sens en est encore con-  
testé aujourd'hui par les Sociniens. Ces courtes paroles de  
Jésus-Christ : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » sont  
entendues par les Protestants dans trois sens différents.

Lactance n'avait à justifier que la simplicité du style de  
l'Écriture, il n'est point entré dans la question de savoir si tout  
le monde pouvait entendre l'hébreu, s'assurer de la fidélité des  
versions, saisir le vrai sens de tous les passages essentiels sans  
danger de se tromper. Vainement on nous répètera ses paro-  
les : « Dieu ne peut-il donc pas parler ? » Il le peut sans doute,  
puisqu'il l'a fait; mais encore une fois il n'a changé ni la  
nature du langage humain, ni la bizarrerie de l'esprit des  
hommes; il a parlé aux uns en hébreu, aux autres en grec;  
donc il a voulu qu'il y eût des interprètes pour les peup-  
les qui n'entendaient ni l'un ni l'autre. Le seul interprète in-  
faillible est l'Église, tout autre est suspect et sujet à l'er-  
reur.

Basnage observe que les Pères se servaient contre les héré-  
tiques de l'argument négatif, et leur opposaient le silence de  
l'Écriture dans les disputes; mais que ceux-ci le rétorquaient  
aussi contre les Pères. Il établit neuf ou dix règles pour dis-

cerner les cas dans lesquels cet argument est ou solide ou sans force. Comme ces prétendues règles ne servent qu'à embrouiller la question, nous nous bornons à soutenir que cet argument était solide contre les hérétiques qui en appelaient toujours à l'Écriture, comme font encore les Protestants, et qui ne pouvaient citer aucune tradition certaine en leur faveur, mais qu'il ne prouve rien contre les Pères ni contre les Catholiques, parce que chez eux la tradition de l'Église a toujours suppléé au silence de l'Écriture ou à son obscurité.

Il entreprend de réfuter la règle que donne Vincent de Lérins, savoir, que ce qui a toujours été cru partout doit être regardé comme véritable ; qu'il faut consulter l'antiquité, l'universalité et le consentement de tous les docteurs : *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est..... Sequamur universalitatem, antiquitatem, consensionem* ( *commonit.* ch. II. )

Basnage y oppose :

1<sup>o</sup>. Que si l'on doit mettre au nombre des docteurs les apôtres et leurs disciples, il faut donc en revenir à consulter leurs écrits. Qui en doute ? Mais la question est de savoir si lorsqu'ils gardent le silence, ou ne s'expliquent pas assez clairement, on ne doit pas suivre le sentiment de ceux qui leur ont succédé, et qui font profession de n'enseigner que ce qu'ils ont appris de ces premiers fondateurs du Christianisme. Nous soutenons avec Vincent de Lérins qu'on le doit, et nous l'avons prouvé.

2<sup>o</sup> Il dit que l'on ne peut jamais connaître le sentiment de l'universalité des docteurs, puisque ceux qui ont écrit ne sont pas la meilleure partie de ceux qui auraient pu écrire et dont on ignore les opinions. Nous répondons en premier lieu que quand un concile général a parlé, on ne peut plus douter de

l'universalité de la croyance. En second lieu, que ceux qui n'ont pas écrit pensaient comme ceux qui ont écrit, puisqu'ils n'ont pas réclamé. Toutes les fois qu'un évêque ou un docteur s'est écarté du sentiment général de ses collègues, il a été accusé et condamné, ou pendant sa vie, ou après sa mort. L'histoire ecclésiastique en fournit cent exemples.

3° Il objecte que parmi ceux qui ont écrit il n'y en a souvent que deux ou trois qui aient traité une question, et encore n'ont-ils parlé qu'en termes obscurs ; que s'ils faisaient autorité, les hérétiques en auraient pu citer de leur côté ; qu'enfin ce petit nombre a pu se tromper. Nous répliquons que quand trois ou quatre docteurs de réputation, placés quelquefois à cent lieues l'un de l'autre, se sont exprimés de même sur un dogme, sans exciter nulle part aucune réclamation, nous sommes certains que tous les autres ont été de même sentiment. Tout évêque, tout pasteur, s'est toujours cru essentiellement obligé à veiller sur le dépôt de la foi, à élever la voix contre quiconque y donnait atteinte, à écarter de son troupeau tout danger d'erreur ; les apôtres le leur avaient formellement commandé, et leur en avaient donné l'exemple. Aujourd'hui les Protestants leur font un crime de ce zèle toujours attentif et prévoyant ; ils disent que les Pères étaient des hommes inquiets, soupçonneux, jaloux, querelleurs, toujours prêts à taxer d'hérésie quiconque ne pensait pas comme eux. Tant mieux, pouvons-nous leur répondre, c'est ce qui rend la tradition plus certaine, aucune erreur n'a pu naître impunément. De là même il s'en suit que les hérétiques n'ont jamais pu citer des docteurs qui aient pensé comme eux, sans avoir fait du bruit et sans avoir été notés. Que chacun des docteurs catholiques ait été capable de se tromper,

cela ne fait rien à la question ; nous sommes sûrs qu'ils ne se sont pas trompés, dès qu'ils n'ont pas été blâmés et censurés,

Quel docteur mérita jamais mieux d'être ménagé qu'Origène? non-seulement on ne lui a passé aucune erreur, mais on ne lui a pas pardonné ses doutes. Si donc quelques-uns n'avaient parlé qu'en termes obscurs, on les aurait forcés de s'expliquer. Basnage en impose, lorsqu'il dit que saint Augustin donnait la même réponse que lui aux sémi-Pélagiens qui alléguaient en leur faveur le sentiment des anciens Pères. Rien n'est plus faux. Ce saint docteur a toujours fait profession de suivre la doctrine des Pères qui l'avaient précédé, et il le prouve en citant leurs ouvrages. Lorsque saint Prosper lui objecta leur autorité touchant la prédestination, il répondit d'abord que ces saints personnages n'avaient pas eu besoin de traiter cette question, au lieu qu'il avait été forcé d'y entrer pour réfuter les Pélagiens (liv. *de prædest. sanct.* ch. xxiv n° 27.) Mais après y avoir mieux pensé, il fit voir que les anciens Pères ont suffisamment soutenu la prédestination gratuite, en enseignant que toute grâce de Dieu est gratuite (Liv. *de dono persever.* ch. xix et xx, n° 48-51) Par là même nous voyons de quelle prédestination il s'agissait. Donc saint Augustin était bien éloigné de vouloir s'écarter de leur sentiment, et quand il serait vrai qu'il s'est exprimé autrement qu'eux, nous en serions en droit de soutenir qu'il a pensé comme eux. « Ils ont gardé, dit-il, ce qu'ils avaient trouvé « établi dans l'Eglise; ils n'ont enseigné que ce qu'ils avaient « appris, et ils ont été attentifs à enseigner à leurs enfants « ce qu'ils avaient reçu de leurs pères. » (Contra *ful.*, liv. II, n° 34.)

Lorsque certains théologiens déclarent qu'ils s'en tiennent au sentiment de saint Augustin seul, sur les matières de la grâce et de la prédestination, ils méritent qu'on leur demande s'ils sont soudoyés par les Protestants pour annuler la tradition des quatre premiers siècles de l'Église, et pour supposer que ce saint docteur en a établi une nouvelle qui a subjugué toute l'Église. C'était ce que voulaient Luther et Calvin. Que Basnage et ses pareils taxent de semi-pélagianisme Vincent de Lérins, cela ne nous surprendra pas; ils ne lui pardonneront jamais la netteté, la force, la sagacité avec laquelle il a établi l'autorité de la tradition; mais que des théologiens, qui se disent Catholiques, appuient cette accusation, et n'en voient pas les conséquences, cela est très-étonnant.

Si nous avions trouvé des objections plus fortes dans quelques auteurs protestants, ou ailleurs, nous ne les aurions pas passées sous silence; mais ce que nous avons dit suffit pour démontrer que nos adversaires, en attaquant la tradition, n'ont pas seulement compris le véritable état de la question <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ces réflexions sont empruntées à Bergier.



**MINUCIUS FÉLIX.**

**T. IV.**

1





# NOTICE

## SUR MINUCIUS FÉLIX.

---

Tout ce que nous savons de Marcus Minucius Félix, c'est qu'il était né païen ; qu'il fut un des plus célèbres avocats et jurisconsultes de Rome sous l'empire de Septime Sévère ; et qu'après sa conversion il fit servir à la défense de la foi chrétienne le talent oratoire qui le distinguait.

Le seul ouvrage qui nous reste de lui est un dialogue sur la religion, intitulé *Octavius*. Il est écrit dans le genre des dialogues de Cicéron sur la nature des dieux. Comme l'auteur ne met en scène que trois personnages, on pourrait plus justement regarder son ouvrage comme un véritable plaidoyer. Le christianisme a son adversaire et son défenseur. Un juge est choisi ; c'est Minucius lui-même : il s'était converti après Octavius, qui joue le rôle de défenseur ; et la conversion de Cécilius, qui attaque, est le résultat de la discussion. Ce dernier personnage a-t-il réellement existé ? ou bien l'apologiste a-t-il seulement voulu donner à son ouvrage la forme de deux discours contradictoires, depuis longtemps employée dans les écoles d'éloquence ? Nous n'entreprendrons pas de décider la question.

La première supposition est la plus probable, s'il faut voir

avec certains auteurs, dans le Cécilius dont nous parlons, ce prêtre de Carthage qui, éclairé par Octavius, convertit à son tour Saint Cyprien.

Il serait remarquable alors de voir trois amis, hommes de lettres, célèbres dans le barreau, amenés l'un par l'autre à la religion chrétienne, déposant à ses pieds tous leurs préjugés et embrassant sa cause comme la plus belle à défendre.

On croit assez communément que l'ouvrage qui nous occupe fut composé dans les premières années du troisième siècle, à l'époque où Septime Sévère lança contre les Chrétiens le fameux édit qui amena la cinquième persécution et fit couler le sang de tant d'illustres martyrs. Cet empereur, comme on le sait, s'était d'abord montré favorable aux Chrétiens; mais effrayé de leurs progrès et tremblant pour les dieux de l'empire, il était devenu l'ennemi le plus acharné de la religion nouvelle qui s'élevait sur les ruines de toutes les autres.

Les esprits attentifs suivaient ce mouvement; ils s'étonnaient de voir cette religion se multiplier par les moyens mêmes employés pour la détruire; frappés de ce prodige autant que des autres preuves qui parlaient si haut en sa faveur, ils portèrent les derniers coups à l'idolâtrie par de nombreux écrits.

Le livre de Minucius résume parfaitement l'époque. Rien n'est plus piquant que de voir placés en regard les uns des autres tous les préjugés de la philosophie et du paganisme contre la religion chrétienne et les arguments victorieux qu'elle leur opposait. Cécilius, défenseur zélé du culte de ses pères, ne voit dans le culte qui s'introduit qu'une nouveauté des plus dangereuses. Il n'oublie rien de ce qui peut relever le premier et abattre le second. On sent que mal instruit c'est tout ce que l'esprit humain pouvait dire de plus spécieux. La réplique d'Octavius est pleine de dignité: il se contente de répondre directement aux objections. Il n'en perd pas une, et tout ce qu'il dit suffit pour obliger l'adversaire d'admirer, et lui faire comprendre que, s'il est de bonne foi, un pas de plus va le mettre en possession de la vérité.

C'est assurément une des plus ingénieuses comme des plus éloquentes apologies que l'antiquité ecclésiastique nous ait laissés.

sées. L'auteur des martyrs s'en est habilement servi dans l'attaque d'Hiérocles et dans la réplique d'Eudore.

Saint Jérôme donne de grands éloges à ce plaidoyer : Est-il quelque chose de grand, de beau dans les profanes, s'écrie-t-il, que Minucius n'ait fait entrer dans son livre ? *Quid gentilium scripturarum admisit intactum ?*

Peut-être n'y trouve-t-on pas toute la pureté de langage qui distingue les beaux jours de la littérature romaine ; néanmoins, dit l'abbé de Gourcy, on peut, sans être accusé de se livrer à l'enthousiasme de traducteur, regarder l'*Octavius* comme un monument rare d'élégance, de dialectique et de goût pour l'époque ou il a été écrit.

Erasme l'avait cru perdu, parce que des copistes du moyen-âge l'avaient joint au *traité d'Arnobé contre les gentils*, dont il faisait le huitième livre. Adrien Junius et d'autres critiques relevèrent cette méprise : ce fut le célèbre jurisconsulte Baudoin qui fit le premier imprimer séparément l'*Octavius* à Heidelberg en 1560, avec une dissertation qui en prouvait l'authenticité.

Il existe plusieurs traductions françaises de cet intéressant ouvrage. Celles de Guillaume Du Mas et de Perrot d'Ablancourt, publiées en 1637, ont bien vieilli. On regrette que M. de Gourcy se soit borné à ne faire qu'une analyse. La traduction la plus récente et la plus estimée est sans contredit celle de M. Antoine Perricaud de l'Académie royale de Lyon. C'est peut-être une témérité d'oser en publier une nouvelle après la sienne.

Nous n'avons voulu que suivre l'invitation qu'il a faite d'essayer après lui ; mais nous sommes loin de nous croire cette main plus habile qu'il souhaitait à l'auteur.

L'*Octavius* a eu un grand nombre d'éditions : les meilleures sont celles *Cum notis variorum*, Leyde, 1672 et 1709, in-8. — *Ex iterata recensione*, Jo. Davisii 1712, in-8. *Ex recensione*, J.-J. Lindneri, 1773 in-8. C'est le texte de cette dernière édition, approuvée par les meilleurs critiques allemands, que nous avons suivi. L'*Octavius* n'est pas le seul ouvrage qui soit attribué à Minucius Félix. Il existe, dit saint Jérôme, un autre dialogue sous son nom, intitulé *Du Destin*, ou contre les devins ; mais,

bien que le style de cet ouvrage soit d'un homme éloquent , ce n'est pas celui de l'*Octavius*.

Tout porte à croire que Minucius se proposait de donner une suite à l'ouvrage qui nous reste de lui. « J'ai bien encore, dit Cécilius, quelques difficultés particulières qui ne m'empêchent pas d'ouvrir les yeux à la vérité, mais qu'il m'importe d'éclaircir pour que je sois parfaitement instruit, je vous les poserai demain, car le soleil est sur son déclin, » Ce nouvel ouvrage, s'il a existé, n'est point parvenu jusqu'à nous, la beauté du livre qui nous reste ferait regretter davantage celui que nous aurions perdu.

#### *Doctrine de Minucius Félix.*

Entre les raisons dont Minucius Félix se sert pour prouver l'existence de Dieu, il appuie beaucoup sur l'idée que nous en avons dès notre naissance, et sur le consentement général de tous les peuples. Ce Dieu, dit Minucius, est un, immense, infini, éternel, invisible, purement spirituel, et n'a point d'autre nom que celui de Dieu; lui seul se connaît, il est incompréhensible aux hommes, mais il voit toutes leurs actions et leurs pensées les plus secrètes. L'homme est libre de sa nature, son âme immortelle, et son corps, après avoir été réduit en poussière, ressuscitera; celui des impies sera condamné aux flammes éternelles. Il remarque, comme les autres apologistes, que les Chrétiens ne se croyaient pas permis de voir mettre à mort un homme, et qu'ils s'abstenaient du sang des animaux; que plusieurs d'entre eux gardaient la sainteté du célibat jusqu'à la mort; que les autres ne se mariaient qu'une fois, et n'avaient d'autre fin dans le mariage que d'avoir des enfants, quelques-uns même s'abstenaient des plaisirs les plus légitimes. En répondant à l'objection des païens, que les Chrétiens n'avaient point de temples, il ne nie point qu'ils n'eussent certains lieux pour y faire l'exercice de leur religion; il était même notoire que les Chrétiens s'assemblaient. Cécilius le dit nettement, et Tertulien, qui vivait en même temps, parle des églises des Chrétiens

## NOTICE SUR MINUCIUS FÉLIX.

et de l'autel sur lequel on offrait des sacrifices au Seigneur. Mais ces lieux ressemblaient plutôt à des écoles qu'à des temples tels que ceux des païens, qui n'étaient jamais sans idoles ni sans autels propres à y brûler des victimes. Il paraît même que dès-lors les Chrétiens rendaient dans leurs églises ou dans leurs maisons quelque respect à la figure de la croix, puisque les païens leur en faisaient un crime ; et si les Chrétiens n'avaient eu aucune sorte d'images, Cécilius n'aurait pas dit qu'ils n'en avaient point de connues, mais absolument qu'ils n'en avaient point. Minucius Félix ne laisse pas de dire que les Chrétiens n'adoraient point la croix dans le sens que le disaient les païens, qui, au rapport d'Origène, reprochaient aux Chrétiens d'adorer tous ceux qui mouraient sur la croix, et apparemment encore l'instrument de leur supplice. Au reproche que les Chrétiens réservaient leurs parfums pour les morts, Minucius ne répond rien : ce qui fait voir que les Chrétiens s'en servaient effectivement dans les sépultures. Il dit qu'il y a des esprits malins qui, après avoir perdu la beauté et les avantages de leur nature en se plongeant dans les vices, tâchent, pour se consoler, d'y précipiter les autres, et de les éloigner ainsi de Dieu, dont ils se sont séparés par leur révolte. Ce sont eux, ajoute-t-il, qui produisent ce que les magiciens opèrent d'étonnant, qui nous surprennent par leurs enchantements, qui font qu'on voit ce qu'en effet on ne voit point, et qu'on ne voit pas ce qu'on voit ; ils inspirent les prophètes des païens, ils habitent dans leurs temples, ils se glissent quelquefois dans les entrailles des bêtes, gouvernent le vol des oiseaux, président au sort, et rendent des oracles mêlés de plusieurs mensonges. Ce sont eux encore qui troublent la vie et tourmentent les hommes de différentes manières, comme ils sont contraints de l'avouer dans les exorcismes faits au nom du seul et vrai Dieu. Enfin il reproche aux païens de ne punir que les actions criminelles, tandis que chez les Chrétiens on défendait même les pensées mauvaises.



# MINUCIUS FÉLIX.

---

## L'OCTAVE DE MINUCIUS FÉLIX.

Quand je me livre à mes réflexions, et que je me rappelle le souvenir d'Octave, de cet ami le plus vrai, le plus fidèle, je sens je ne sais quoi de si doux et de si tendre dans cette pensée, que je crois moins me rappeler le passé que recommencer ces heureux jours. Son image est d'autant plus gravée dans mon cœur et dans tous mes sens, qu'elle est maintenant plus éloignée de mes yeux. Et ce n'est pas sans raison qu'un homme si distingué, si religieux, a laissé au fond de mon âme, en me quittant, ce regret immense. Il m'aima toujours d'un amour si vif et si tendre, que dans nos jeux comme dans les affaires sérieuses, sa volonté ne contrariait jamais la mienne, et que nos sentiments se trouvaient toujours dans une parfaite harmonie. Vous auriez cru qu'un même esprit animait deux corps : il était le seul confident de mes faiblesses, le seul témoin de mes erreurs; et lorsqu'affranchi de mes ténèbres, je passai de la nuit du mensonge au jour de la sagesse et de la vérité, il ne refusa point de me suivre; que dis-je? il fit bien mieux, il me devança.

En me reportant vers cette époque d'une vie passée au sein de la plus étroite amitié, ma pensée s'est surtout arrêtée à ce



discours qu'il tint à Cécilius, alors engagé dans de vaines superstitions, et dont la force dans cette grave discussion le convertit au Christianisme.

Octave était venu à Rome pour traiter de ses affaires et pour me voir ; il avait laissé maison, femme, enfants. Ces derniers étaient dans cet âge d'innocence qui leur donne tant de grâce lorsqu'ils essayent de former des sons qu'ils ne rendent qu'à demi, parole si douce d'une langue novice qui bégaye et s'interrompt. Je ne pourrais dire quels furent les transports de ma joie lorsque je le vis arrivé ; elle était d'autant plus vive que j'étais loin de m'attendre au bonheur de voir cet ami si parfait.

Après deux jours donnés à l'assiduité des entretiens pour satisfaire les premiers besoins du cœur, et nous dire mutuellement mille choses qu'une absence réciproque nous laissait ignorer, nous convînmes d'aller à Ostie, séjour enchanteur, où j'espérais trouver à la faveur des bains de mer un moyen aussi sûr qu'agréable pour dissiper un certain fond d'humeur dont j'étais tourmenté. Les vacances avaient fait succéder au travail du barreau le plaisir des vendanges ; c'était le moment où l'automne, après les chaleurs brûlantes de l'été, nous offre sa douce température. Nous nous dirigeons un matin, dès le point du jour, vers la mer, en suivant le rivage pour respirer cet air frais et pur qui rend au corps sa vigueur, et goûter le plaisir si doux qu'on trouve à fouler le sable qui cède mollement sous les pas. Cécilius était avec nous ; il aperçoit chemin faisant une statue de Sérapis, et aussitôt, selon l'usage du vulgaire superstitieux, il porte sa main à la bouche et la baise.

En vérité, mon cher Marcus, me dit Octave, ce n'est pas le fait d'un homme vertueux de laisser dans les ténèbres d'un vulgaire ignorant un ami qui ne vous quitte pas, et de souffrir qu'à la lumière de ce beau jour de la vérité il vienne se heurter contre des pierres, oui des pierres façonnées en statues, couvertes d'essences et couronnées de fleurs ; vous le savez bien, c'est sur vous autant que sur lui-même que rejait la honte d'un pareil aveuglement.

Tout en discourant de la sorte, nous traversions la ville, et déjà nous étions en liberté sur le bord de la mer. De petites vagues qui venaient mourir doucement sur le sable semblaient l'applanir pour la promenade. La mer ne cesse pas d'être un peu agitée lors même que les vents se taisent; elle ne poussait point alors vers ses bords des ondes blanches et écumeuses; c'était plutôt des vagues doucement émues. Nous goûtions un plaisir extrême à voir leurs détours venir nous mouiller lorsque nous étions au bord de l'eau, que le flot tantôt se jouait à nos pieds, et que tantôt replié et revenant sur lui-même il allait se perdre au sein de la mer.

Nous avançons à pas tranquilles, trompant la longueur de la route par le charme des récits. Ces récits étaient des histoires d'Octave qui nous parlait de la navigation. Lorsque nous eûmes fait un assez long chemin, nous suivîmes les mêmes sinuosités de la rive en retournant sur nos pas. Arrivés à l'endroit où de petits navires, retirés à l'écart et élevés au-dessus de la vase, reposaient sur des poutres, nous vîmes de jeunes enfants, qui, pleins d'ardeur, faisaient à l'envi l'un de l'autre rouler des pierres sur la surface de la mer. Ce jeu consiste à choisir sur le rivage une de ces petites pierres aplaties que polit le mouvement des flots; on la dispose entre ses doigts du côté plat; ensuite penché aussi bas qu'on le peut et presque à terre on la lance sur l'eau. Cette espèce de trait rase et effleure le dos de la mer, selon l'impulsion légère qui le fait glisser. Ou bien il fend les flots, vole à leur surface, plonge et ressort tant qu'un bond longtemps prolongé le soutient. L'enfant dont la pierre se porte plus loin et rebondit le plus de fois se proclame vainqueur.

Octave et moi nous nous amusions de ce spectacle. Cécilius n'y prêtait aucune attention et ne souriait point à cette lutte; mais rêveur, chagrin, se tenant à l'écart, il faisait lire sur son visage je ne sais quelle douleur secrète. Qu'avez-vous? lui dis-je; je ne vous reconnais plus. Où est donc cette vivacité, cette gaîté qui brillait dans vos yeux, même au milieu des affaires les plus sérieuses? Le reproche que vous a fait Octave,

reprit-il, est un aiguillon qui me pique et m'importune ; accuser mon ami de négligence à mon égard, c'est faire plus adroitement retomber sur moi, quoique d'une manière indirecte, le blâme d'ignorance.

Je n'en resterai pas là, je demande raison à Octave de toute cette affaire. S'il veut qu'un homme de la secte qu'il attaque soutienne la lutte avec lui, il verra qu'il est plus facile de disputer entre amis que de combattre en vrais philosophes. Allons nous asseoir sur le môle qui protège les bains contre les flots, sur ces rochers qui s'avancent dans la mer ; nous pourrions nous délasser de la fatigue et discuter plus à notre aise. On s'assied ainsi qu'il l'avait proposé, mais de manière que j'occupais le milieu, car ils s'étaient placés à mes côtés, non par respect, par déférence ou cérémonie ( car toujours l'amitié nous trouve ou nous rend égaux ) mais me prenant pour arbitre, ils avaient voulu que je fusse plus près d'eux pour mieux les entendre et séparer les deux antagonistes.

Alors Cécilius commença en ces termes :

Mon cher Minucius, bien qu'il ne vous reste plus aucun doute sur l'affaire qui nous divise, puisqu'après avoir examiné avec soin les deux systèmes, vous avez condamné l'un pour suivre l'autre, il vous faut cependant apporter ici un esprit impartial, tenir la balance d'un juge plein d'équité, et ne pas suivre la pente qui vous entraînerait plus d'un côté que d'un autre, de peur que votre jugement ne parût moins le résultat de nos raisons que l'expression de vos propres sentiments. Si vous voulez siéger ici comme un homme entièrement neuf, qui ne sait rien des deux partis, il me sera facile de vous prouver qu'ici-bas tout est incertain, douteux, problématique, vraisemblable plutôt que vrai.

C'est pourquoi il est moins étonnant de trouver des hommes qui, découragés dans la recherche de la vérité, cèdent sans examen à la première opinion qui se présente. Il serait plus extraordinaire d'en rencontrer qui persévèrent dans leurs recherches avec un zèle opiniâtre. Mais ne doit-on pas gémir et s'indigner de voir des gens sans études, sans lettres, dans

l'ignorance des arts, si ce n'est des plus abjects, prononcer sur le principe des choses, sur la nature humaine, pendant que la philosophie qui possède un si grand nombre d'écoles, est encore à délibérer depuis tant de siècles sur ces graves questions. Et ce n'est pas sans raison : il y a si loin de la faiblesse de l'homme à la connaissance de Dieu ! Aussi ce qui demeure suspendu au-dessus de nos têtes dans les cieux, ce qui est enseveli sous nos pieds dans les abîmes de la terre, est un secret impénétrable pour nous. Il ne nous est pas donné de le savoir, et il serait même impie de vouloir le sonder. Nous serions assez heureux, assez sages, si nous savions, selon les maximes d'un ancien philosophe, nous connaître davantage nous-mêmes ; mais si, nous livrant à un vain travail, à des recherches insensées, nous voulons franchir les limites imposées à notre faiblesse ; si, jetés sur la terre, nous allons, dans les transports d'une ambitieuse audace, nous élancer par de-là les cieux, du moins ne nous forgeons pas de vains fantômes, ne mêlons pas à ce premier égarement des terreurs imaginaires. Qu'il y ait eu, dans le principe, des éléments générateurs rassemblés au sein de la nature, faut-il pour cela un Dieu créateur ? Que les diverses parties de cet univers aient été formées, arrangées, réunies par un concours fortuit, est-il besoin d'un Dieu qui en soit l'architecte ? Que le feu ait allumé les astres, que le ciel se soit déployé de lui-même, que la terre se soit affermie par son poids, que les eaux, par leur pente naturelle, aient pris leur cours vers la mer, quel rapport dans tout cela avec votre religion nouvelle, cet épouvantail qui n'est après tout qu'une superstition ?

L'homme, la brute, tout ce qui naît, vit et respire, est un assemblage spontané des éléments, et se résout, se décompose en ces mêmes éléments, puis s'évanouit. Ainsi, tout reflue à sa source, tout revient à son principe, sans ouvrier, sans juge, sans créateur. Ainsi, des semences ignées qui se réunissent naissent sans cesse de nouveaux soleils. Ainsi, les vapeurs exhalées de la terre forment les brouillards ; ou bien elles s'assemblent et s'épaississent, et de là les nuages qui

s'élèvent; ou elles descendent, et alors la pluie tombe, le vent siffle, la grêle se précipite. Le choc des nues fait gronder le tonnerre, briller l'éclair, jaillir la foudre. Ces feux si redoutés tombent au hasard et sans choix sur les montagnes, sur les arbres, sur les lieux sacrés et profanes; ils frappent l'homme pieux comme le scélérat. Que dirai-je de ces tempêtes inconstantes, soudaines, qui dans leur cours impétueux ne respectent aucun ordre de choses, et détruisent tout sans distinction? De ces naufrages qui confondent la destinée des bons et des méchants sans considération des mérites? De ces incendies qui n'épargnent pas plus la vie du juste que celle du pervers? De ces pestes qui corrompent l'air du ciel, et promènent la mort sur toutes les têtes? Des fureurs de la guerre, où les plus braves succombent les premiers? Dans la paix, le vice marche de pair avec la vertu; que dis-je, c'est lui qui est en honneur, de sorte qu'à l'égard de plusieurs, vous ne savez pas s'il vaut mieux détester leurs crimes qu'envier leur prospérité.

Si une Providence gouvernait le monde, ou si quelque divinité commandait avec empire, verrait-on jamais un Denys Phalaris sur le trône, un Rutilius, un Camille dans l'exil, un Socrate condamné à boire la ciguë? Voilà les arbres chargés de fruits mûrs; voilà la moisson qui jaunit; déjà le raisin se colore sur la vigne; et tout à coup surviennent des pluies, des grêles qui gâtent et détruisent tout. Ou la vérité se dérobe sous des nuages épais qui ne laissent percer que des lueurs incertaines, ou plutôt tout est le jouet d'un aveugle destin. Le hasard commande partout sans autres lois que ses caprices. Puisqu'on ne trouve qu'incertitude dans la nature, ou rien de certain que l'empire de la fortune, tout ce que nous pouvons faire de mieux et de plus honorable, c'est de nous en tenir aux leçons de nos pères comme aux plus sûrs garants de la vérité, c'est de suivre la religion établie, c'est d'adorer les dieux que nous avons appris à craindre avant même de les connaître; c'est de ne pas nous ériger en juges de ces dieux, mais de nous en rapporter à nos ancêtres, qui, dans un siècle encore simple et voisin de l'enfance du monde, méritèrent d'avoir

ces mêmes dieux pour rois et pour amis. Aussi l'histoire nous fait-elle voir chez tous les peuples, dans chaque province comme dans chaque empire, un culte national, des dieux indigènes : Eleusis adore Cérès; la Phrygie, Cybèle; Épidaure, Esculape; la Chaldée, Bélus; la Syrie, Astarté; la Tauride, Diane; les Gaules, Mercure; Rome, tous les dieux. Grâce à la piété des Romains, leur empire et leur puissance embrassent tout l'univers, et s'étendent par delà les limites de l'océan et des contrées où le soleil finit son cours; récompense des vertus religieuses pratiquées jusque dans le tumulte des camps. Le rempart le plus sûr des villes était le respect pour les dieux, la chastété des vierges, les nombreuses distinctions accordées aux prêtres. On a vu le Romain assiégé, sans autre asile que le Capitole, continuant d'adorer ces dieux qui semblaient déclarés contre lui et que d'autres auraient blasphémés, passer, sans autre arme que le bouclier de la religion, à travers les Gaulois étonnés de sa superstitieuse audace; et dans l'ivresse de la victoire, après avoir forcé les remparts ennemis, tomber aux pieds des divinités vaincues, chercher partout des dieux hospitaliers pour en faire les siens, ériger des autels aux dieux mânes et même aux dieux inconnus. C'est en adoptant les cultes de toutes les nations que Rome a mérité d'être la reine du monde.

De là cet esprit religieux qui s'est maintenu constamment, et qui, loin de s'altérer, s'est accru avec la succession des âges. Car le respect qui s'attache aux institutions religieuses est toujours en proportion de leur antiquité.

VII. Toutefois, je ne craindrai pas de l'avouer, si je me trompe, je préfère mon erreur à la vôtre. Ce n'est pas sans raison que nos ancêtres s'occupèrent avec tant de soin à consulter les augures, à lire dans les entrailles des victimes, à consacrer des temples et instituer des sacrifices. Interrogez nos annales, et vous verrez qu'il se sont fait initier aux mystères de toutes les religions, soit pour rendre grâce aux dieux de leurs bienfaits, soit pour détourner leur courroux prêt à sévir, soit pour le désarmer, quand il faisait sentir ses rigueurs. J'en at-

teste la mère des dieux, dont l'arrivée en Italie rétablit l'honneur d'une dame romaine et délivra la ville des terreurs de la guerre. J'en atteste les statues consacrées à ces deux frères qu'on représenta tels qu'ils parurent sur les bords d'un lac, quand ils vinrent, montés sur des chevaux hors d'haleine, couverts d'écume, vomissant la flamme, annoncer la défaite de Persée, le jour même qu'ils l'avaient vaincu. J'en atteste ces jeux que le courroux de Jupiter, révélé en songe à un homme du peuple, a remis en honneur; j'en atteste ce dévouement de Décius, dont l'effet fut certain; j'en atteste ce Curtius qui combla de son corps et de sa gloire la profondeur du gouffre entr'ouvert où il s'était élançé avec son cheval : nos augures négligés n'ont que trop souvent attesté la présence des dieux. De là vient que l'Alia est un nom si funeste; que l'entreprise de Claudius et de Junius contre les Carthaginois, fut moins un combat qu'un triste naufrage; que Flaminius, pour s'être moqué des augures, vit le lac de Trasimène s'enfler et rougir du sang romain; que Crassus, pour avoir insulté aux furies et mérité leur courroux, nous força de redemander nos aigles aux Barbares. Je passe sous silence une multitude de faits anciens; je ne parle pas de nos chants poétiques sur la naissance des dieux, sur leurs présents et leurs bienfaits. J'omets nos grandes destinées annoncées par les oracles, de peur que l'antiquité ne vous paraisse trop fabuleuse. Parcourez ces temples fameux qui sont tout à la fois la gloire et le boulevard de Rome. Ce qui les rend augustes, c'est la présence des dieux domestiques ou étrangers qui les habitent, bien plus que la magnificence et les offrandes qui les décorent. C'est là que nos prophètes, pleins des choses du ciel, et mêlés à la Divinité, prédisent l'avenir, éclairent sur les dangers, présentent la guérison aux malades, des espérances aux affligés, des secours aux malheureux, des consolations dans l'infortune, des soulagements dans les travaux. Même pendant le repos de la nuit nous les voyons, nous les entendons, nous les reconnaissons ces dieux que notre bouche impie repousse, insulte pendant le jour.

VIII. Puisque tous les peuples s'accordent à reconnaître des

dieux immortels, bien que l'origine et la nature de ces dieux soient incertaines, je ne puis supporter l'audace impie, la sagesse orgueilleuse de ces hommes qui s'efforcent de renverser ou d'affaiblir une religion ancienne, utile, salutaire. Qu'un Théodore de Cyrène, qu'un Diagoras, son devancier, dès longtemps flétri du surnom d'athée, aient essayé, en professant qu'il n'y a pas de dieux de détruire dans les cœurs toute crainte de la divinité, tout respect pour elle, c'est-à-dire de saper les uniques fondements de la société; jamais, quelque couleur qu'ils aient prêté à ce système impie, en le décorant du beau nom de philosophie, jamais ils ne feront autorité; l'abdéritain Protagoras, pour avoir traité cette question d'un ton léger plutôt qu'impie, fut chassé de toute l'Attique, et les Athéniens brûlèrent publiquement ses ouvrages. Et l'on pourrait voir, sans gémir profondément (pardonnez à la chaleur d'un zèle qui s'exprime peut-être avec trop de liberté) des hommes d'une secte misérable, maudite, désespérée, s'élever audacieusement contre ces dieux, se recruter dans la lie du peuple, parmi des femmes crédules et faciles à tromper, pour former, avec ces nobles auxiliaires, une ligue impie qu'ils cimentent dans des assemblées nocturnes, non par des sacrifices, mais par des sacrilèges, des jeûnes solennels, des repas de chair humaine? Race ténébreuse, ennemie du grand jour, muette en public, d'une loquacité sans fin dans le secret. Ils méprisent nos temples qu'ils veulent faire passer pour les tombeaux de nos dieux; du sein de leur misère, il nous prennent en pitié; à peine couverts de haillons, ils foulent d'un pied superbe les honneurs de nos pontifes et leur pourpre suprême.

Audace inconcevable! prodige de démençe! ils bravent les tortures placées sous leurs yeux et redoutent un avenir incertain. Ils craignent de mourir après la mort, et ils vont à la mort sans la craindre; ainsi le trompeur espoir de revivre les séduit et les élève au-dessus de toutes les frayeurs.

IX. Comme le mal est plus fécond et se propage plus vite à l'aide des mauvaises mœurs qui s'étendent tous les jours de plus en plus, les mystères affreux de cette coalition impie se ré-



pandent partout. Il faut l'avoir en horreur, il faut l'extirper maintenant qu'elle se manifeste ; ses partisans se reconnaissent à des signes secrets, et s'aiment mutuellement presque avant de se connaître. C'est comme une religion de débauche qui les unit partout où ils se rencontrent. Ils s'appellent indistinctement frères, sœurs, afin qu'à la faveur de ces noms sacrés les impudicités ordinaires soient des incestes. C'est ainsi que leur fanatisme, vain et insensé, se fait gloire du crime. Si tout ce qu'on leur attribue était calomnie, la renommée dont le regard est si perçant ne leur imputerait pas tant de forfaits abominables pour lesquels la décence n'a pas d'expressions. J'entends dire qu'ils adorent, sur la foi de je ne sais qu'elle absurde persuasion, la tête consacrée de l'animal le plus ignoble, la tête d'un âne ; culte bien digne des mœurs qui l'ont fait naître. D'autres racontent qu'ils honorent le membre viril du président ou du prêtre, et qu'ils l'adorent comme celui de leur propre père.

J'ignore si tout cela est faux, mais le secret mystérieux de leurs sacrifices nocturnes ne justifie que trop ces soupçons. Dire qu'un homme puni du dernier supplice pour ses crimes, que le bois infâme d'une croix, est l'objet de leur culte, c'est dire qu'ils ont l'autel qui convient à des misérables, à des scélérats, et qu'ils adorent ce qu'ils méritent. Ce qui se passe à la réception d'un adepte, est connu de tout le monde et n'est pas moins monstrueux.

Pour mieux surprendre ceux qui sont sans défiance, on apporte dans l'ombre de la nuit un enfant couvert de farine. L'adepte qu'on doit initier, trompé par l'apparence et invité à frapper, croit porter des coups innocents et fait à son insu des blessures profondes qui tuent l'enfant. O crime ! tous à l'instant hument le sang avec avidité et partagent ces membres qu'ils se disputent à l'envi. Voilà par quelle victime ils cimentent leur union ; voilà par quelle communauté de crime ils s'engagent à un mutuel silence. De semblables sacrifices ne sont-ils pas mille fois plus affreux que tous les sacrilèges ! Leurs repas sont connus ; tous les auteurs en parlent ; le plaidoyer de

l'orateur de Cirta en fait foi. Dans un jour solennel, ils se réunissent pour manger ensemble. Tous se rendent au banquet, avec leurs enfants, leurs femmes, leurs sœurs, sans distinction d'âge ni de sexe. Après avoir fait succéder les mets, lorsque le festin s'est échauffé, que l'ivresse allume leur lubricité incestueuse, ils attachent un chien au candelabre qui les éclaire et le provoquent, en lui jetant quelques mets, à s'élançer au delà de l'espace mesuré par sa chaîne; le flambeau, témoin importun, est renversé et s'éteint; alors ils enveloppent d'impudiques ténèbres l'infâmie de leurs unions contractées dans l'ombre et au hasard. C'est ainsi qu'ils deviennent tous incestueux dans la conscience, s'ils ne le sont point tous par le fait, puisque tous désirent ce qui peut résulter de l'acte auquel ils se livrent.

X. Je ne vais pas plus loin et à dessein, je n'ai déjà que trop parlé. L'obscurité même dont s'enveloppe cette religion impie ne laisse aucun doute sur tous ces faits, ou du moins sur la plupart. Et pourquoi tant chercher à cacher, à dérober à tous les regards les objets de leur culte? Ce qui est honnête aime le grand jour, le crime seul cherche les ténèbres. Pourquoi n'ont-ils point de temples, ni d'autels, ni d'images connus? Pourquoi ce silence en public et ces réunions clandestines? Il faut que ce qu'ils adorent et cachent avec tant de soin soit criminel ou honteux. D'où vient, quel est, où est enfin ce Dieu unique, solitaire, délaissé, qu'aucun état libre, aucun peuple, pas même la superstition romaine, n'a connu? Je ne vois que la misérable nation des Juifs qui fasse profession d'adorer un seul Dieu; du moins c'est au grand jour, elle a des temples, des autels, un culte, des sacrifices. Et toutefois ce Dieu a si peu de pouvoir, qu'il est captif des Romains aussi bien que son peuple. Mais quelles chimères, quelles absurdités ces Chrétiens n'ont-ils pas imaginées! Ils nous disent que leur Dieu, qu'ils ne peuvent ni voir ni montrer, fait l'examen le plus exact des mœurs, de la conduite, des paroles, des pensées les plus secrètes; qu'il se promène en tous lieux, qu'il est présent partout; ils le font poursuivre dans chacune de vos actions, dans tous les endroits

que vous habitez. Mais, occupé de tout l'univers, comment peut-il embrasser tous les détails, ou bien, partagé entre tous les détails, comment peut-il surveiller l'ensemble ? Dirai-je que ces Chrétiens menacent la terre, les astres, le monde entier, d'un vaste embrasement, et qu'ils en prédisent la ruine comme si l'ordre éternel établi par les lois de la nature pouvait être bouleversé, la chaîne sacrée qui lie tous les éléments se briser, cet édifice immortel de la terre et des cieux s'anéantir.

XI. A cette doctrine extravagante que n'ajoutent-ils pas ? ils forgent des contes absurdes, rêves de la vieillesse en délire ; ils disent qu'après leur mort ils renaîtront de leurs cendres, de leur poussière. Je ne puis vous exprimer avec quelle confiance ils ajoutent foi à leurs propres mensonges ; à les entendre vous les croiriez déjà ressuscités. Double mal, double folie ! ils annoncent une fin à ce ciel, à ces astres qui ne changent pas, que nous laissons dans l'état où nous les avons trouvés ; et ils promettent l'éternité à des êtres qui ne sont plus, à des morts, à nous enfin qui ne naissons que pour mourir. Voilà pourquoi ils abhorrent nos bûchers, et qu'ils s'élèvent contre l'usage de brûler les corps ; comme s'ils n'étaient détruits que par la flamme, comme si le seul ravage du temps et des années ne suffisait pas pour les réduire en poudre. Eh ! qu'importe en effet pour ces corps d'être mis en pièces par les bêtes, ou engloutis dans les flots, ou ensevelis sous la terre, ou consumés par les flammes ! S'il leur reste quelque sentiment, toute sépulture est pour eux un supplice ; s'ils n'en conservent point, la plus prompte est la plus salutaire.

Par suite de l'erreur qui les abuse, ces hommes se promettent à eux seuls, après la mort, comme s'ils étaient les seuls gens de bien, une vie éternellement heureuse, et condamnent le reste des hommes, comme autant de criminels, à des supplices sans fin. Que de réflexions à joindre à celles-ci, si je n'avais hâte de finir ce discours. Les criminels, les pervers, ce sont eux-mêmes, je l'ai déjà dit, et je ne me mets plus en peine de le prouver.

Mais quand j'accorderais qu'ils sont justes, l'opinion la plus commune, c'est que le crime comme l'innocence doit être imputée au destin. Tel est aussi votre sentiment ; car, si les autres rapportent au destin tout ce que nous faisons, vous, vous le rapportez à votre Dieu ; n'est-ce pas la même chose ? Vous dites qu'on n'est point de votre secte seulement pour le vouloir, mais aussi par le choix de votre Dieu ; vous en faites donc un juge inique, qui punit dans l'homme l'ouvrage du destin et non celui de la volonté. Je voudrais maintenant savoir de vous comment se fera votre prétendue résurrection ; sera-ce avec des corps ? et lesquels ? est-ce avec les mêmes ou avec de nouveaux ? ou bien sans corps ? Mais sans corps, si je ne me trompe, il n'y a plus ni âme, ni sentiment, ni vie. Avec le même corps ? mais il n'existe plus, il est depuis long-temps détruit. Avec un autre ? il naîtra donc un nouvel homme ? ce n'est plus le premier qui se relève de ses ruines. Tant de générations ont passé ! depuis un si grand nombre de siècles écoulés jusqu'à nous, est-il revenu un seul homme du tombeau, du moins comme Protésilas seulement avec un congé de quelques heures pour servir de preuve ? Ce sont là les rêves d'un cerveau malade, les consolations chimériques offertes par une poésie mensongère avec le charme des vers où se joue l'imagination ; et votre crédulité n'a pas rougi d'en faire honneur à votre Dieu.

XII. L'expérience du présent ne suffit-elle pas pour vous détromper de l'illusion de ces belles promesses et de la frivolité de pareilles espérances ? Malheureux ! apprenez par ce que vous souffrez dans la vie ce que vous avez à attendre après la mort. Vous le voyez, la plupart d'entre vous, et de votre aveu les plus vertueux, sont dans la misère, souffrent de la faim, du froid, des rigueurs d'un pénible travail, et votre Dieu le permet ou feint de ne pas s'en appercevoir : il ne veut donc pas ou il ne peut pas secourir les siens ; dès lors il est impuisant ou injuste. Toi qui rêves une immortalité posthume, en l'attendant tu es pressé par les dangers, brûlé par la fièvre, déchiré par la douleur. Et tu ne sens pas encore ta misère ? et tu ne reconnais pas ton néant ? malheureux ! tout contre ton

gré accuse ta faiblesse, et toi seul ne veux pas en convenir !

Passons sur les maux qui sont le partage de l'humanité ; mais ces menaces , ces châtimens , ces tortures , ces croix qu'il ne s'agit pas d'adorer mais de souffrir , ces feux que vous vous plaisez d'annoncer et que vous redoutez , votre Dieu saura-t-il vous en préserver ? Où est-il ce Dieu qui vient au secours des morts et qui ne peut secourir les vivans ? Les Romains sans son aide ne commandent-ils pas ? ne règnent-ils point ? ne sont-ils pas les maîtres du monde entier et de vous-mêmes ? Toujours inquiets , craintifs , vous vous interdisez les plaisirs les plus honnêtes ; vous n'assistez point à nos spectacles ; vous fuyez nos fêtes ; jamais on ne vous rencontre dans nos repas publics. Nos combats sacrés , les mets offerts sur nos autels , le vin versé en libation , tout cela vous fait horreur. Vous ne croyez pas à nos dieux et vous en avez peur ; vous ne couronnez pas vos têtes de fleurs , vous ne répandez pas d'essences sur vos corps ; vous réservez les parfums pour les funérailles ; vous vous faites scrupule de déposer des couronnes sur les tombeaux. Pâles , tremblans , dignes de pitié , et surtout de la commisération de nos dieux , que vous êtes à plaindre ! Infortunés , qui ne ressuscitez point , et qui , en attendant , ne vivez pas ! S'il vous reste du bon sens , de la pudeur , cessez d'interroger la marche des cieux , de vouloir deviner les secrets de la nature , les destinées du monde. Contentez-vous de regarder à vos pieds , n'est-ce pas assez pour des êtres grossiers , ignorans , barbares ; il ne vous a pas été donné de connaître les ressorts secrets des affaires humaines , à plus forte raison vous est-il refusé de discourir sur les choses divines.

XIII. Du moins prenez modèle sur Socrate , si la manie de philosopher vous possède , et s'il se trouve parmi vous quelques esprits assez élevés pour oser suivre le premier des sages. On sait la réponse qu'il fit quand on l'interrogeait sur les corps célestes : « Ce qui est au-dessus de nous , disait-il , ne nous regarde pas. » Aussi est-ce à bon droit qu'il a mérité d'être proclamé par l'oracle le plus sage des hommes ; mais il comprenait le sens de l'oracle , il sentait que si on le plaçait

au-dessus des autres, c'était moins pour avoir tout appris que pour savoir qu'il ne savait rien. La science suprême, en effet, c'est de savoir reconnaître son ignorance. Et voilà le principe d'où sont partis Arcésilas, Carnéade, et la plupart des philosophes académiciens, qui commencent si prudemment par le doute dans les plus graves questions : manière de philosopher glorieuse pour le sage, sans danger pour l'ignorant. La prudente lenteur de Simonide Mélicus n'est pas seulement à admirer, mais à suivre. Pressé par le tyran Hiéron de lui dire ce qu'il pensait des dieux, quelle était leur nature, d'abord il demanda un jour pour y réfléchir, puis deux, puis quatre; et enfin il répondit au tyran étonné de tant de délais, que plus il approfondissait la question, plus la vérité s'obcurcissait pour lui. Mon opinion à moi, c'est qu'il faut laisser les choses douteuses pour ce qu'elles sont; et lorsque tant et de si beaux génies restent dans le doute, ne pas prendre parti si vite et si témérairement, de peur d'introduire une superstition ridicule et d'anéantir tout sentiment religieux.

XIV. Ainsi parla Cécilius; et se mettant à sourire, car la chaleur de son discours avait fait tomber sa mauvaise humeur, il ajouta : Maintenant qu'ose répondre Octave de la race de Plaute, sans contredire le premier des boulangers s'il n'est pas le dernier des philosophes. — Cessez, lui dis-je, à propos de Plaute, de vous applaudir aux dépens d'Octave; vous ne devez pas faire trophée de votre éloquence, avant d'avoir entendu votre adversaire. D'ailleurs, ce n'est point pour la gloire mais pour la vérité que vous combattez ici. Votre harangue si variée et si subtile m'a vivement intéressé; mais elle m'a suggéré des réflexions d'un ordre plus élevé qui se rattachent moins à la discussion présente qu'à la manière de discuter en général. Je remarque avec peine que le talent de l'orateur et les artifices de l'éloquence embrouillent souvent les questions les plus claires. C'est un inconvénient qui résulte, comme on le sait, de la molle facilité des auditeurs; ils se laissent entraîner par le charme des paroles qui détournent leur attention du fond

des choses, ils admettent sans choix tout ce qu'on leur dit, et arrivent à confondre le faux avec le vrai, d'autant plus aisément qu'ils ne savent pas que le vraisemblable couvre souvent le mensonge, et que ce qui paraît à peine croyable recèle la vérité. Plus ils croient facilement ce qu'on leur dit, plus ils rencontrent de gens habiles qui leur font croire tout ce qu'ils veulent. Toujours dupes de leur imprudence, au lieu de s'en prendre à la faiblesse de leur jugement, ils se plaignent que tout est incertain; et par une erreur qui tient toujours au même fond de faiblesse, ils finissent par tout condamner; ils préfèrent ne se prononcer sur rien et rester dans un doute universel plutôt que de prendre parti dans des questions qui les trompent toujours. Gardons-nous bien de poursuivre de cette haine tout raisonnement. Elle va jusqu'à faire concevoir aux plus simples, je ne sais quel mépris, quelle aversion pour tous les hommes; leur imprudente crédulité les expose à être trompés par des personnes qui leur semblaient de bonne foi; une erreur entièrement semblable leur rend toutes les autres suspectes, et la crainte que leur inspirent les hommes pervers, ils l'éprouvent à l'égard de ceux qu'ils avaient jugés les plus vertueux.

C'est pourquoi nous sommes souvent assez embarrassés. Toute question à examiner se présente sous deux faces: d'un côté se trouve la vérité, mais obscure; de l'autre, une merveilleuse subtilité qui, par l'abondance des paroles, fait l'illusion d'une démonstration solide et convaincante. Il nous faut donc ici tout peser, et avec toute la maturité possible, de manière à faire au talent sa part d'éloge, et à démêler la vérité pour l'approuver et l'adopter.

— XV. Vous manquez, reprit Cécilius, aux devoirs d'un juge impartial; vous ne devez point, par un préambule de cette nature, affaiblir la force de mon discours; d'autant plus qu'il ne touche pas Octave, puisqu'il n'a pas encore parlé et qu'il lui trace sa ligne pour me réfuter, si toute fois il le peut.

— Si je ne me trompe, lui répondis-je, c'est dans l'intérêt de tous deux que je me suis permis ces réflexions générales, sur

lesquelles tombent vos reproches. J'ai voulu faire entendre que je ne me prononcerais qu'après l'examen le plus scrupuleux, et que c'était moins la beauté des formes que la solidité du fond qui ferait pencher la balance.

Mais c'est trop longtemps partager l'attention, ainsi que vous vous en plaignez. Écoutons, dans le plus grand silence, notre cher Octave qui s'apprête à parler.

— XVI. Je le ferai de mon mieux, reprit Octave, nous devons ici réunir nos efforts pour qu'un langage, tout de vérité, vienne, comme une onde pure, laver la tache qu'on voudrait, à force d'amères injures, imprimer sur notre front. Je ne dissimulerai point qu'au premier abord les idées de mon cher Cécilius m'ont tellement paru flotter au hasard dans le vague et dans l'indécision, qu'il m'aurait été difficile de décider si c'était son érudition qui s'embarrassait ou l'erreur qui le faisait chanceler. Tantôt il a posé en principe l'existence des dieux, tantôt il l'a remise en question. Il a varié au point que l'incertitude de ses principes laissait ma réponse plus incertaine encore, parce qu'elle ne lui offrait aucun point d'appui.

Je ne crois pas, je ne veux pas croire, qu'il y ait aucune ruse dans mon cher Cécilius. La simplicité de son caractère repousse l'astucieuse habileté du siècle. Que dirai-je donc pour le justifier à mes yeux ? Comme celui qui ne sait pas le chemin direct pour aller à un endroit, s'arrête incertain lorsqu'il arrive au point où ce chemin se partage en plusieurs, ainsi qu'il arrive souvent, et n'ose en choisir un ni les essayer tous ; de même l'homme qui n'a rien de fixe dans l'esprit sur la vérité, perd toute idée, ne sait plus où il est, quand on lui jette quelque doute perfide et trompeur.

Faut-il s'étonner que Cécilius, dans ce flux et reflux d'opinions humaines qui se combattent et s'excluent, se soit vu ainsi emporté, balloté, flottant au hasard. Mais, pour le sauver de ses perpléxités, je vais l'instruire et le convaincre par la réfutation même de tout ce qu'il a avancé. Je tâcherai de le suivre pas à pas, malgré tous ses écarts. Une seule vérité bien établie deviendra un point d'appui qui ne lui laissera plus



ni doute ni incertitude sur le reste. Comme ce cher frère n'a pu contenir la peine, le dépit, la douleur, l'indignation qu'il éprouvait en voyant des gens pauvres, grossiers, ignorants, discuter des choses du ciel, je veux qu'il sache que tous les hommes, sans distinction d'âge, de sexe, de rang, sont nés avec l'usage de la raison et de l'intelligence; qu'ils tiennent cette aptitude, non du hasard, mais de la nature; que les philosophes eux-mêmes et les hommes célèbres par la découverte des sciences et des arts, ont aussi passé pour des êtres vils, méprisables, ignorants, avant que leur génie eût livré un nom glorieux à la renommée; que nous n'avons rien reçu des riches, esclaves de leurs biens et plus accoutumés à regarder l'or que le ciel; que ce sont ces pauvres qu'on méprise qui ont découvert la sagesse et transmis la science de siècle en siècle. Le génie ne s'achète pas, il ne s'acquiert pas même par l'étude, il tient à l'âme, il naît avec elle. Il ne faut donc pas voir avec dépit, avec indignation qu'un homme, quelqu'il soit, ait son opinion, la développe, raisonne sur les choses divines. Ce n'est point l'autorité de celui qui discute, mais la vérité, objet de la discussion, qu'il faut examiner avant tout. Plus le langage est simple, plus la vérité est lumineuse. La pompe et les grâces du style sont un fard trompeur qui la déguise. C'est par elle même qu'elle se soutient comme l'unique base de l'équité.

17. Je ne rejette pas le principe que Cécilius, avant tout, s'est efforcé d'établir; c'est-à-dire que l'homme doit se connaître, s'étudier lui-même, examiner ce qu'il est, d'où il vient, pourquoi il existe; s'il est un composé d'éléments ou un ingénieux mélange d'atomes, ou plutôt si c'est Dieu qui l'a créé, formé, animé; voilà le terme inconnu du problème que nous ne pouvons atteindre et bien dégager, sans avoir sérieusement examiné l'ensemble. Car dans l'univers, tout se tient, tout se lie, tout s'enchaîne, et l'on n'entend rien à la nature humaine si l'on n'a point cherché à se rendre compte de la nature divine, comme on ne peut réussir à poser les lois d'un état particulier si on ne connaît bien les lois qui régissent la grande société humaine, le monde entier. Ce qui nous distingue sur-

tout des bêtes, c'est que nous ne sommes pas nés comme elles, courbées, inclinées vers la terre, les yeux tournés vers leur pâture; nous avons le front élevé, le regard dirigé vers le ciel, et de plus la raison et la parole par lesquelles nous pouvons concevoir, connaître, imiter Dieu. Nous serait-il permis d'ignorer les clartés divines que le ciel porte en quelque sorte à nos yeux et à tous nos sens? Ne serait-ce pas un sacrilège, et un sacrilège des plus criminels, que de chercher dans la boue de cette terre ce que nous ne pouvons trouver que dans les sublimes régions du ciel?

Ceux qui veulent que l'ordre si parfait de ce bel univers vienne, non d'une intelligence divine, mais du concours de certains corps rapprochés par le hasard, me semblent privés de la raison, du sentiment et même de la vue.

Quoi de plus clair, de plus manifeste, de plus éclatant, quand on élève ses regards au ciel, qu'on les abaisse au-dessous des cieux, qu'on les porte autour de soi, que l'existence de cette raison supérieure qui anime, meut, alimente, gouverne toute la nature? Voyez le ciel! qu'il est vaste dans son étendue! qu'il est rapide dans sa révolution! il est parsemé d'étoiles pendant la nuit, ou bien éclairé par le soleil pendant le jour; vous comprendrez alors combien est admirable, parfait, cet équilibre que le souverain modérateur sait maintenir. Voyez comme la course circulaire du soleil fait l'année; comme la lune, par sa clarté progressive, décroissante, défailante, mesure le mois. Que dirai-je du retour successif des ténèbres et de la lumière, qui nous donne alternativement le repos et le travail? C'est aux astronomes à nous parler avec plus de développement des étoiles, qui règlent le cours de la navigation, ou qui ramènent le temps du labourage et des moissons.

Non-seulement il a fallu une intelligence supérieure, un ouvrier divin pour créer, pour former, pour disposer chacune de ces merveilles, il faut encore, pour les étudier, les comprendre, les apprécier, une grande force de raison et d'esprit.

Parlerai-je de la succession des saisons et des fruits, si

constante dans sa variété même ? Tout ici ne révèle-t-il pas un père, un auteur divin, et le printemps avec ses fleurs, et l'été avec ses moissons, et l'automne avec ses fruits murs et délicieux, et l'hiver avec ses olives si nécessaires ? Tout ce bel ordre subsisterait-il long-temps s'il n'était maintenu par une raison souveraine ?

Pour que l'hiver ne régnât pas seul avec ses neiges qui nous auraient glacés, l'été avec ses feux qui nous auraient dévorés, avec quelle prévoyance le printemps et l'automne ont été placés comme milieux si justes et si sages que, dans la révolution de l'année revenant sur elle-même, le passage d'une saison à une autre est presque insensible et inaperçu.

Contemplez la mer. Elle est arrêtée par la loi écrite sur ses bords. Voyez comme toutes les plantes tirent leur vie des entrailles de la terre. Considérez l'océan : l'alternative du flux et du reflux le maintient dans une continuelle agitation. Voyez les fontaines : elles coulent sans s'épuiser. Observez les fleuves : ils vont, et rien n'arrête leur cours. Que dirai-je de l'heureuse disposition des montagnes en droite ligne, de la pente sinueuse des collines, de la vaste étendue des plaines ? Parlerai-je de la diversité des défenses chez les animaux ? ceux-ci sont armés de cornes, ceux-là sont munis de dents ; les uns pourvus de serres, les autres hérissés d'aiguillons ; quelques-uns échappent par l'agilité de leur course, d'autres par la rapidité de leur vol. C'est sur-tout la beauté de la forme humaine qui atteste un Dieu pour auteur. Voyez cette stature droite, ce visage élevé, ces yeux placés au sommet comme des sentinelles, et les autres sens disposés dans le reste du corps comme dans une forteresse.

XVIII. Le détail de chaque merveille nous mènerait trop loin. Il n'est pas un seul membre dans l'homme qui n'ait sa grâce ou son utilité. Ce qui doit le plus étonner, c'est que nous avons tous le même visage, avec des traits différents. Quelle merveille que la manière de naître, que le désir de la reproduction ? Ne viennent-ils pas de Dieu, l'un et l'autre ? Comme la mamelle se gonfle de lait à mesure que l'enfant se développe

au sein de sa mère, comme sa frêle existence se fortifie à la faveur de la nourriture abondante que lui offre ce lait ! Dieu ne veille pas seulement sur l'ensemble, mais encore sur chaque partie de l'univers. La grande Bretagne est presque sans soleil, mais elle est réchauffée par les tièdes vapeurs de la mer répandue autour d'elle. Le Nil tempère la sécheresse de l'Égypte; l'Euphrate fertilise la Mésopotamie; l'Indus, dit-on, ensemence et arrose l'Orient. Lorsque vous entrez dans une maison et que vous y voyez tout à sa place, orné et décoré avec soin, vous pensez aussitôt que là préside un maître, supérieur à tout ce qui frappe vos regards. Ainsi, dans le palais du monde, puisque vous voyez un ciel, une terre, une providence, un ordre, une loi, croyez donc à l'existence d'un maître, d'un créateur de tout l'ensemble, plus beau, plus parfait que tous les astres, que tous les objets dont se compose cet univers. Peut-être n'avez-vous aucun doute sur la Providence, mais pensez-vous qu'il importe plutôt d'examiner si l'empire des cieux est soumis au commandement d'un seul ou à l'autorité de plusieurs : question facile à résoudre, si l'on fait attention que les choses de la terre ont leur modèle dans les cieux. Jamais partage de royaume n'a commencé de bonne foi et n'a fini autrement qu'avec du sang.

Je laisse de côté les Perses, faisant du hennissement de leurs chevaux un augure pour arriver à l'empire. Je ne parle point des deux frères Thébains et de leur histoire, morte aujourd'hui. Elle est bien plus connue l'histoire de ces deux autres frères, toujours en guerre pour une royauté de cabanes et de bergers. Les combats d'un beau-père et d'un gendre sont fameux dans tout l'univers. La fortune d'un si vaste empire était trop petite pour ces deux hommes. Voyez les animaux. Les abeilles n'ont qu'un roi; les troupeaux qu'un chef; les bœufs, les chevaux qu'un seul guide. Et vous voulez que dans le ciel la souveraineté soit divisée, que le pouvoir de l'empire éternel, le seul véritable, soit mis en pièces et partagé entre plusieurs ! N'est-il pas évident que le Dieu, auteur de tout, n'a ni commencement ni fin; que s'il donne l'être à tous, il s'est donné l'é-

ternité; qu'avant ce monde, il était un monde à lui-même; qu'il commande à tout par sa parole, qu'il règle tout par sa sagesse, qu'il accomplit tout par sa puissance? On ne peut le voir, il est trop éclatant pour nos yeux; ni le saisir, il est trop pur pour nos mains; ni se le figurer, il est trop au-dessus de nos sens. Immense, infini, lui seul connaît tout ce qu'il est. Notre esprit est trop étroit pour le concevoir. Nous exprimons l'idée la plus digne de lui, lorsque nous le proclamons au-dessus de toute expression. Dirai-je ce que je pense? Prétendre connaître la grandeur de Dieu, c'est la diminuer; croire ne pas la diminuer, ce n'est point la connaître. Ne cherchez pas un nom à Dieu, Dieu est son nom. Les noms sont nécessaires, quand il existe une multitude d'êtres qu'il faut distinguer les uns des autres par des signes particuliers. Mais Dieu est seul; ce seul mot, Dieu, embrasse tout. Si j'e l'appelais père, vous le croiriez terrestre; roi, vous le soupçonneriez charnel; seigneur, vous le supposeriez mortel; écarter de lui ces noms d'emprunt et surajoutés, et vous entrevoyez l'éclat de sa lumière. Que dirai-je? J'ai pour moi le consentement de tous les hommes. Le peuple, quand il tend les mains vers le ciel, ne prononce que le mot Dieu. J'entends dire partout : Dieu est grand, Dieu est vrai, plaise à Dieu! Ce langage que la nature apprend au vulgaire, n'est-ce pas celui du chrétien, professant sa foi? Ceux qui veulent un Jupiter souverain ne se trompent que de nom; il sont d'accord avec nous sur l'unité de puissance.

XIX. Mais j'entends aussi les poètes qui célèbrent un seul père des dieux et des hommes, et répètent que l'âme est telle que l'a faite ce Dieu, principe de toutes choses. Que dit Virgile, le poète de Mantoue? Quoi de plus clair, de plus vrai, ou du moins de plus près de la vérité que ces paroles : « Dès le commencement, dit-il, un souffle divin entretient la vie du ciel, de la terre, et de toutes les autres parties du monde. Cette âme répandue partout fait tout mouvoir. De là les hommes, les animaux et toutes les bêtes. » Et ailleurs, il appelle Dieu, cette âme, ce souffle. Voici ses paroles : « Dieu, dit-il, pénètre partout, au sein de la terre, des mers, dans

« les profondeurs des cieux. De là les hommes et les animaux ;  
« de là les pluies et les feux. » Disons-nous que Dieu soit  
autre chose qu'une âme, un esprit, une intelligence ? Passons  
en revue, s'il vous plaît, les opinions des philosophes, et vous  
reconnaitrez que s'ils diffèrent de langage, ils s'entendent et  
s'accordent parfaitement sur le fond des choses pour établir la  
même idée.

Je laisse là ces anciens d'un génie encore inculte que leurs  
maximes ont fait appeler du nom des sages. Commençons  
par Thalès de Milet, celui des philosophes qui parla le premier  
des choses célestes. Il dit que l'eau est le principe de tout, et  
que Dieu est cette intelligence qui a tout fait avec l'eau ; mais  
que cette vertu de l'eau et de l'esprit émanée de Dieu est trop  
élevée, trop sublime, pour que l'homme puisse y atteindre. Vous  
voyez que l'opinion du premier philosophe est entièrement  
d'accord avec la nôtre. Anaximène, et après lui Diogène d'Apol-  
lonie, enseignent que l'air est Dieu ; ils le font immense, infi-  
ni, et sous ce dernier rapport ils ont le même sentiment que  
nous de la divinité. La description que fait Anaxagore, ce  
mouvement qu'il suppose imprimé par un esprit infini, con-  
vient parfaitement à Dieu. Le Dieu de Pythagore est aussi un  
esprit répandu par toute la nature, attentif à tout, et d'où  
tous les êtres empruntent la vie. On sait que Xénophanes dé-  
finit Dieu, l'infini uni à l'intelligence ; qu'Antisthène assigne  
des dieux à chaque nation, mais en reconnaît un principal  
pour toute la nature ; que Speusippe appelle Dieu une certaine  
force vitale qui gouverne tout. Parlerai-je de Démocrite, le  
premier inventeur des atômes ? N'appelle-t-il pas Dieu, et la  
nature qui envoie les images, et l'intelligence qui les reçoit ?  
Straton aussi appelle la nature, Dieu ; et cet Épicure, qui fait  
des dieux oisifs, ou plutôt qui les anéantit, met cependant la  
nature au-dessus de tout. Aristote varie : toutefois il reconnaît  
une seule puissance et appelle Dieu tantôt l'esprit, tantôt le  
monde, quelquefois il assujétit le monde à Dieu. Héraclide  
n'est pas plus fixe ; malgré ses variations, il donne à Dieu une  
intelligence divine. Théophraste, Zénon, Chrysippe, Cléante,

fort peu d'accord avec eux-mêmes, sont tous ramenés à reconnaître l'unité d'une Providence.

Cléante, parlant de Dieu, en fait tantôt un esprit, tantôt l'âme, tantôt l'air, quelquefois la raison elle-même. Zénon, son maître, veut que la loi naturelle et divine, ou l'éther, ou bien la raison, soient le principe de tout; et quand il dit que Junon est l'air, Jupiter le ciel, Neptune la mer, Vulcain le feu, et qu'il fait voir aussi des dieux dans les autres éléments, il réfute et confond victorieusement l'erreur publique de l'idolâtrie. Chrysippe dit presque la même chose. Il considère Dieu comme une force divine, une nature rationnelle, le monde lui-même, ou l'inévitable destin. Il imite Zénon dans ses interprétations physiologiques des fables d'Hésiode, d'Homère, d'Orphée. Vous trouvez dans Diogène de Babylone le même système pour expliquer l'enfantement de Jupiter, la naissance de Minerve et les autres événements de cette nature, dont il fait des noms de choses plutôt que des divinités. Xénophon déclare qu'on ne peut savoir la manière d'être du vrai Dieu, qu'il ne faut donc pas chercher à la connaître. Ariston de Chios enseigne qu'elle est incompréhensible. Tous deux ont eu le sentiment de la majesté divine, par là même qu'ils ont désespéré de la comprendre. Le langage de Platon sur Dieu, pour la pensée comme pour l'expression, est plus clair et plus positif. Il serait vraiment divin, si le mélange de quelques idées politiques ne venait l'affaiblir. Aux yeux de Platon, dans le *Timée*, Dieu, par son nom même, est le père du monde, le créateur de l'âme, l'architecte du ciel et de la terre. Il apprend avant tout que, s'il est difficile de le connaître à cause de son incroyable et infinie puissance, il est impossible d'en parler publiquement lorsqu'on l'a connu. Ce langage est presque le nôtre. Nous reconnaissons un seul Dieu, nous disons qu'il est l'auteur de toutes choses, et nous n'en parlons jamais en public, à moins qu'on ne nous interroge.

XX. Je viens de passer en revue les opinions de presque tous les philosophes, dont le plus beau titre de gloire est d'avoir, sous des noms divers, reconnu un seul Dieu; d'où il résulte,

pour tout homme qui pense, que les Chrétiens d'aujourd'hui sont des philosophes, ou que les philosophes d'autrefois étaient des Chrétiens.

Si le monde est gouverné par une providence et conduit par la volonté d'un seul Dieu, comme nous venons de le prouver, il ne faut pas qu'une antiquité ignorante, émerveillée de ses fables et séduite par elles, nous entraîne dans ses égarements, puisqu'elle est réfutée par ses propres philosophes qui, avec la sanction du temps, ont encore l'avantage de la raison. Nos pères ont été si faciles à recevoir toutes sortes de mensonges, qu'ils ont admis, avec une inconcevable crédulité, les prodiges les plus absurdes, tel qu'une scylla à plusieurs corps, une chimère à différentes formes, une hydre sans cesse renaissante de ses fécondes blessures, des centaures, hommes et chevaux tout ensemble. Ils accueillaienent avec avidité toutes les fictions de la renommée. Que dirons-nous de ces rêves d'une vieillesse délirante, de ces métamorphoses d'hommes enoiseaux, en bêtes, en arbres, en fleurs; certes, si elles s'étaient jamais faites, elles se feraient encore; et dès lors qu'elles ne peuvent se faire, c'est une preuve qu'elles n'ont jamais été possibles. Nos ancêtres ont été tout aussi crédules, tout aussi imprudents dans leur grossière simplicité, lorsqu'ils ont adopté leurs dieux. Ils ont rendu un culte religieux à leurs rois; ils ont voulu les contempler dans leurs images, après leur mort, et conserver leur mémoire dans leurs statues; et les objets de leur consolation sont devenus à leurs yeux des êtres sacrés. Avant que le monde fut ouvert au commerce, que les nations eussent mêlé leur culte et leurs mœurs, chaque peuple honorait, comme un citoyen digne de mémoire, ou son fondateur, ou un capitaine célèbre, ou une reine pudique, supérieure à son sexe, ou un bienfaiteur, ou l'inventeur de quelque art utile. Par ce moyen, on donnait une récompense aux morts et un exemple à la postérité.

XXI. Lisez les récits des historiens et les écrits des philosophes, et vous serez, comme moi, frappé de cette vérité. Evhémère montre très-bien que toutes ces divinités sont des hommes



défilés pour leurs vertus ou leurs bienfaits ; il rappelle le jour de leur naissance, leur patrie, leurs tombeaux ; il fait ainsi l'histoire des dieux de chaque province. Il nous parle d'un Jupiter de Crète, d'un Apollon de Delphes, d'une Isis de Pharos, d'une Cérés d'Eleusis. Prodicus nous apprend qu'on a mis au rang des dieux les hommes qui, par leurs voyages ou leurs découvertes en agriculture, avaient rendu de grands services à l'humanité. Persée, dans ses recherches philosophiques, fait les mêmes observations. Il appelle du même nom, et les fruits récemment découverts, et les hommes qui en firent la découverte, comme on le voit par ce langage d'un poète comique : Vénus languit sans Bacchus et Cérés. Le grand Alexandre de Macédoine écrit à sa mère, dans un ouvrage remarquable, qu'un prêtre égyptien, intimidé par sa puissance, lui avait dévoilé ce secret, que leurs dieux n'étaient que des hommes ; il place Vulcain à la tête de tous ces hommes défilés, et ensuite la famille de Jupiter. Voyez le sistre d'Isis changé en hirondelle, le tombeau vide de Sérapis ou Osiris, dont les membres furent dispersés. Considérez enfin et les sacrifices et les mystères, et vous apprendrez quels furent les événements tragiques, la mort, les funérailles, les gémissements, les plaintes de ces tristes dieux. Isis, avec son Cynocéphale et ses prêtres rasés, pleure, regrette, cherche partout son fils qu'elle a perdu. Les prêtres isiaques, dans leur affliction, se frappent la poitrine et imitent la douleur d'une mère éplorée. L'enfant se retrouve, et aussitôt Isis se réjouit, ses prêtres tressaillent de joie, Cynocéphale, auteur de la découverte, en est tout fier. Ainsi, tous les ans, ils ne cessent de perdre ce qu'ils trouvent et de retrouver ce qu'ils perdent. N'est-il pas ridicule de pleurer ce qu'on adore et d'adorer ce qu'on pleure ?

Ce culte, autrefois sacré en Égypte, l'est maintenant à Rome. Cérés, portant un flambeau allumé, errant çà et là, entourée de serpents, cherche, le cœur plein de trouble et d'anxiété, sa fille Proserpine, enlevée par surprise et déshonorée. Voilà les mystères d'Eleusis. Ceux de Jupiter que sont-ils ? Une petite chèvre est sa nourrice. Il est dérobé à l'avidité

de son père, qui veut le dévorer. Les corybantes font retentir leurs cymbales, pour que le père n'entende pas les cris de l'enfant. J'ai honte de parler de Cybèle du mont Didyme qui, vieille et difforme, (elle était déjà mère de plusieurs dieux), et ne pouvant attirer entre ses bras l'amant adultère, trop malheureusement cher à son cœur, le mutila pour en faire un dieu eunuque. Voilà pourquoi les eunuques et les prêtres de Cybèle, l'adorent par le supplice de cette mutilation. Car, ce sont là des supplices véritables plutôt que des sacrifices.

Que dirai-je de la forme et de la figure de vos dieux ? Elles en montrent tout le ridicule et l'infamie ? Vulcain est un dieu boiteux et débile ; Apollon, après tant de siècles, est imberbe ; Esculape a une forte barbe, quoique fils d'Apollon, toujours jeune ; Neptune a les yeux verts ; Minerve les a bleus ; les yeux de Junon sont ceux d'un bœuf ; Mercure a des ailes aux talons ; Pan, des pieds crochus ; Saturne, des pieds chargés de fers ; Janus, deux visages, comme s'il voulait marcher à reculons ; Diane la chasseresse, une robe retroussée ; Diane d'Éphèse, de nombreuses et grosses mamelles ; Diane Trivia, trois têtes et plusieurs mains qui en font un monstre. Que dirai-je de votre Jupiter ? On le représente tantôt barbu, tantôt sans barbe. S'appelle-t-il Hammon ? il a des cornes ; Capitolin ? il porte des foudres ; Latiaris ? il est couvert de sang ; Férétrien ? on ne peut l'approcher. A quoi bon l'énumération de tous vos Jupiters ? il suffit de dire : Autant de noms, autant de monstres. Pour briller sous le nom de vierge, parmi les feux célestes, Érigone se pend ; pour vivre, les Dioscôres meurent tour à tour ; pour se relever dieu, Esculape se fait foudroyer ; pour dépouiller l'homme, Hercule se brûle sur le mont OËta.

Voilà les absurdités et les erreurs dont nous avons hérité de l'ignorance de nos pères. Le grand malheur, c'est qu'elles sont devenues le fond même de nos études et de notre éducation. Nous nous en pénétrons surtout par la lecture des poètes, dont l'autorité a fait à la cause de la vérité un tort qu'on ne saurait exprimer. Ce n'est pas sans raison que Platon

bannit de sa république, qui n'existe que dans ses livres, le jameux Homère; mais toutefois après l'avoir comblé d'éloges et chargé de couronnes. Dans sa guerre de Troie, ce poète, plus qu'aucun autre, a trop assimilé vos dieux aux hommes, bien que ce ne soit ici qu'un jeu de son esprit. Il les a divisés en deux camps qu'il met aux prises. Il blesse Vénus, il enchaîne le dieu Mars, il fait couler son sang, il l'oblige à fuir. Il montre Jupiter délivré par Briarée des autres dieux qui voulaient le garotter, pleurant en pluie de sang son fils Sarpédon, qu'il ne peut arracher à la mort, embrasé d'amour par la ceinture de Vénus, et plus épris de Junon que d'aucune de ces amantes adultères. Ailleurs, Hercule transporte des fumiers hors d'une étable; Apollon fait paître les troupeaux d'un roi appelé Admète; Neptune relève des murailles pour un certain Laomédon, et, maçon infortuné, il se voit frustré du fruit de son travail. Dans un autre poète, on forge, sur une enclume, les foudres de Jupiter et les armes d'Énée, comme si le ciel, les foudres, les éclairs n'existaient pas longtemps avant que Jupiter reçût le jour dans l'île de Crète, comme si un cyclope pouvait imiter les flammes de la véritable foudre, comme si ce Jupiter ne devait pas les craindre. Que dirai-je de cet adultère de Vénus et de Mars, mis au grand jour; de cette infâme passion de Jupiter pour Ganymède, consacré dans le ciel? On a sans doute inventé, transmis toutes ces turpitudes, pour concilier au crime une autorité divine. Par le charme trop séduisant de ces mensonges et de ces fictions, on corrompt l'esprit des enfants, où se fortifie et se conserve jusque dans un âge très-avancé l'impression profonde laissée par ces fables. Ces infortunés vieillissent dans leurs préjugés; et, ne voyant rien au-delà, ils n'arrivent point à la vérité, qui se présente toujours à ceux qui la cherchent.

Que Saturne, le père de cette race, de cet essaim de dieux, n'ait été qu'un homme, tous les auteurs de l'antiquité, grecs et romains, l'attestent. Nous l'apprenons de Népos et de Cassius, dans leur histoire; Thallus et Diodore l'ont dit aussi. Ce Saturne, fuyant la Crète pour échapper à la fureur de son

fil, aborda en Italie, où il fut accueilli par Janus. Grec d'origine, et poli par les arts, il en enseigna plusieurs à ces peuples incultes et ignorants; il leur apprit à tracer des lettres, à marquer la monnaie d'une effigie, à forger des instruments. Il voulut que la contrée qui lui avait offert un asile fût appelée Latium, parce qu'elle l'avait caché.

C'est de lui que la ville de Saturnie prit son nom, comme Janiculum prit celui de Janus; l'un et l'autre voulant laisser à la postérité un long souvenir. Saturne est donc un homme qui fuit, un homme qui se cache; c'est le père d'un homme et le fils d'un homme. S'il fut appelé fils du ciel et de la terre, c'est qu'il vécut en Italie sans parents connus. Comme aujourd'hui nous disons tombés du ciel ceux qui nous arrivent soudainement; et sortis de la terre, les inconnus qui nous paraissent d'une origine ignoble. Jupiter, son fils, régna sur la Crète; là il eut des enfants, là il mourut. On visite encore l'autre de Jupiter; on montre encore son tombeau, et sa mortalité est mise au grand jour par la nature des sacrifices qu'on lui offre.

XXIII. Il est inutile, je crois, de descendre à chacun des autres dieux en particulier, et de développer toute la suite de cette prétendue race divine, puisque la mortalité prouvée dans les pères a passé, par l'ordre même de la succession, dans le sang des fils, à moins que vous n'en fassiez des dieux après leur mort. Ainsi Romulus est Dieu grâce au parjure de Proculus; ainsi Juba est Dieu grâce à la volonté des Maures; ainsi des autres dieux qui furent déifiés de la sorte, et dont la consécration est moins une preuve de divinité qu'un dernier honneur rendu à leur autorité finie. Assurément, c'est bien contre leur gré qu'on leur donne ce titre; ils aimeraient mieux rester hommes; quelques vieux qu'ils soient, ils craignent de devenir dieux. Un dieu n'est pas mortel, dès-lors on ne peut faire un dieu de celui qui n'est plus, ni de ceux qui sont nés de lui, puisque tout ce qui naît doit mourir.

Un être divin n'a ni commencement ni fin. Si ces dieux sont nés autrefois, pourquoi n'en voyons-nous plus naître au-

jour d'hui? Est-ce que Jupiter est trop vieux; Junon, stérile; Minerve aurait-elle blanchi sans devenir mère? ou plutôt, toute cette génération de dieux n'a-t-elle pas fini dès qu'on a cessé de croire à toutes ces fables? Au reste, si les dieux pouvaient s'engendrer les uns des autres, il n'y aurait pas de raison pour qu'ils finissent; dès-lors nous aurions plus de dieux qu'il n'existe d'hommes; l'air, le ciel ne pourrait pas plus les contenir que la terre les porter. Il est donc certain que tous ces dieux sont des hommes, puisque nous lisons leur naissance dans l'histoire, et que nous connaissons leur mort.

Doutez-vous que le peuple ne prie, n'adore publiquement leurs statues qu'il voit consacrées? L'imagination de la multitude ignorante n'est-elle pas égarée par la beauté des formes qu'elles tiennent de l'art, éblouie par l'éclat de l'or, émerveillée par le brillant que leur prête la blancheur de l'argent et de l'ivoire?

Si on voulait considérer comment se fabriquent tous ces simulacres, on rougirait d'avoir eu peur d'une matière habilement déguisée par l'ouvrier pour devenir un Dieu. Ce dieu de bois, reste peut-être d'un bûcher ou d'un gibet, est dressé, taillé, raboté, scié. Ce Dieu d'or ou d'argent, n'est souvent, comme celui que fit faire un certain roi d'Égypte, qu'un vase immonde qu'on forge, qu'on frappe à coups de marteaux, et qui reçoit sa figure sur une enclume. Pierre, il est taillé, sculpté, poli par un homme impur; il ne sent ni l'injure de sa naissance, ni les honneurs qui lui viennent ensuite de votre piété. Mais peut-être que, bloc de pierre, ou morceau de bois, ou lingot d'argent, il ne peut encore faire un Dieu; quand le devient-il? Voilà qu'on le fond, qu'on le taille, qu'on le sculpte; Attendez, ce n'est pas encore un Dieu; on le soude, on l'éleve, on le met en place; est-il Dieu? non pas encors; mais on le pare, on le consacre, on le prie; ah! le voilà Dieu enfin, puisque l'homme le veut et on fait l'inauguration.

XXIV. Combien les animaux muets, par le seul instinct de la nature, sont plus justes appréciateurs de vos dieux; je veux parler ici des rats, des hirondelles, des milans; ils les savent

insensibles, alors ils les rongent, ils sautent dessus, ils s'y perchent, et si vous ne les chassez ils feraient leurs nids dans la bouche même de ces dieux. Les araignées leur couvrent le visage de leurs toiles, elles en suspendent les fils à leur tête. Vous les nettoyez, vous les frottez, vous les grattez, tant vous soignez, tant vous protégez les dieux de votre façon ! Aucun de vous ne se dit qu'il faut connaître Dieu avant de l'adorer. Vous vous hâtez, en aveugles, d'obéir à vos pères ; vous aimez mieux embrasser l'erreur commune que d'écouter votre raison ; vous craignez sans connaître. Dans l'or et l'argent, on a consacré l'avarice ; de vaines statues sont devenues des êtres importants, grâce à leur forme.

Ainsi est née la superstition romaine. Et dans les rites dont se compose le culte, si vous les passez en revue, combien vous en trouverez qui font rire, combien qui font pitié ? Parmi vos prêtres, les uns courent nus çà et là au fort de l'hiver, d'autres marchent gravement, la tête couverte d'un bonnet, portant aux bras de vieux boucliers, se déchirant la peau, promenant des dieux qui demandent l'aumône le long des rues. Ce temple ne peut s'ouvrir que deux fois par an. Dans cet autre on ne peut mettre le pied sans crime. Quelques-uns sont interdits aux hommes ; ceux-là cessent d'être sacrés par la présence d'une femme ; qu'un esclave se trouve à certaines cérémonies, c'est un sacrilège qui demande expiation.

Telle statue ne peut être couronnée que par une femme qui n'a connu qu'un mari ; telle autre par une femme plusieurs fois mariée. On cherche avec grande dévotion celle qui compte le plus d'adultères. Que dirai-je de celui qui fait des libations de son propre sang, et qui prie par les blessures dont il se couvre ? ne lui vaudrait-il pas mieux être profane que religieux à ce prix ! Ceux qui se mutilent n'offensent-ils pas les dieux qu'ils pensent apaiser ! Car si vos dieux voulaient des eunuques, ils pourraient en créer et vous dispenser d'en faire. Ne voit-on pas que ce sont des esprits malades, des hommes dépourvus de sens et de raison, qui donnent dans ces folies ; que ceux qu'elles égarent se prêtent un mutuel appui. En

effet, l'erreur commune ne cherche son excuse que dans la multitude des esprits égarés.

XXV. Ainsi, selon vous, cette superstition là même aurait fondé, accru, affermi l'empire romain, et c'est moins par la valeur que par la religion et la piété qu'il serait devenu puissant. Oui, sans doute, l'équité romaine a jeté un grand et noble éclat sur le berceau de cet empire.

Rassemblés d'abord par le crime, n'est-ce point à la faveur de l'effroi que répandait leur férocité, que les Romains durent leur accroissement. Une première populace s'attroupe dans une caverne ; là, de toutes parts, accourent des brigands, des scélérats, des incestueux, des assassins, des traîtres. Romulus leur maître et leur chef, pour avoir sur eux la supériorité du crime commet un fratricide. Voilà le noble début de cette pieuse cité. Bientôt après elle enlève, elle trompe, elle déshonore sans aucune pudeur, des filles étrangères, fiancées et promises, de jeunes femmes déjà mariées.

C'est à leurs parents, c'est-à-dire à ses beaux-pères, qu'elle déclare une guerre impie. Elle se hâte de verser le sang auquel elle vient de s'unir. Quoi de plus sacrilège, de plus hardi, de plus audacieux, que cette assurance dans le crime ! Chasser leurs voisins de leur territoire, détruire les villes d'alentour, avec leurs temples et leurs autels, opprimer les captifs, s'accroître par la ruine et par le brigandage ; telle a été la politique de Romulus, des autres rois et des chefs qui vinrent après.

Ainsi, tout ce que les Romains occupent, adorent, possèdent, est le fruit de l'audace. Leurs temples sont bâtis avec les débris des villes, les dépouilles des dieux, le sang des prêtres. Adopter les religions vaincues, les révéler captives après la victoire, c'est leur insulter et les mépriser. Adorer ce qu'on a pris à main armée, c'est consacrer le sacrilège et non des dieux ; pour les Romains autant de triomphes, autant d'impiétés ; autant de trophées sur les nations, autant de dépouilles sur les dieux. Ils furent grands non pour avoir été religieux, mais impunément sacrilèges : et comment, dans les batailles, pou-

vaient-ils compter parmi leurs protecteurs des dieux auxquels ils avaient fait la guerre, qu'ils n'adoraient qu'après avoir atteint le but de leur désir, c'est-à-dire les avoir vaincus ; que peuvent pour vous ces dieux qui n'ont pu soutenir contre vos armes leurs propres adorateurs ? Vos dieux indigènes, nous les connaissons tous. N'est-ce pas Romulus, Picus, Tibérinus, Censur, Pilumnus ? Picumnus Tatius inventa Cloacine et l'adora. A celle-ci Hostilius ajouta la Pâleur et la Crainte. Bientôt après, je ne sais quel autre défla la Fièvre. Et voilà les protecteurs de Rome, la superstition, les maladies et les maux ! Assurément on peut encore ranger parmi ces derniers, et compter au nombre de vos divinités, Acca Laurentia et Flora, ces deux infâmes prostituées. Oui, sans doute, ces dieux vous ont aidé à étendre votre empire, et à vaincre les dieux adorés des nations étrangères. Peut-on supposer que vous ayez eu pour vous, contre ces peuples, le Mars de la Thrace, le Jupiter de Crète, la Junon d'Argos, de Samos et de Carthage ; la Diane de la Tauride, la Cybèle du mont Ida, enfin les monstres plutôt que les dieux de l'Égypte, à moins, peut-être, qu'ils n'aient trouvé chez vous des vierges plus chastes, des prêtres plus saints ? Mais, n'a-t-on pas puni dans plusieurs de vos vierges, comme un inceste horrible, le commerce sacrilège qu'elles ont eu avec des hommes, à l'inçu de Vesta leur déesse ; les autres doivent leur impunité, non à une chasteté mieux gardée, mais à une impudicité plus heureuse. Et n'est-ce pas dans vos temples, entre vos autels, que vos prêtres fixent le prix du crime, trafiquent de l'honneur des femmes, méditent des adultères ?

Vous trouverez plus souvent dans la cellule de vos prêtres, que dans l'asile même de la prostitution, la débauche brûlante de feux impudiques et livrée à toutes les infamies. Avant vous, sous la conduite de la Providence, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs même et les Égyptiens, n'ont-ils pas longtemps régné sans avoir ni pontifes, ni arvaies, ni salliens, ni vestales, ni augures, ni de ces poulets en cage, dont l'appétit ou le dégoût réglait le sort de l'empire.

XXVI. Je viens maintenant à ces augures, à ces auspices



que vous avez recueillis avec tant de soin , et présentés comme toujours négligés avec repentir , observés avec avantage.

Clodius , Junius , Flaminius , perdirent leur armée , dites-vous , parce qu'ils ne jugèrent pas à propos d'attendre le tré-pignement accoutumé des poulets , quand on leur jette du blé. Quoi donc ! est-ce que Régulus , fidèle observateur des augures , ne fut pas fait prisonnier ? Mancinus respecte la religion , et tombé au pouvoir de l'ennemi , il passe sous le joug. Paul-Emile trouve les poulets très-avides , et n'en périt pas moins avec la plus grande partie du peuple romain dans les plaines de Canes. César méprise les augures et les auspices opposés à son passage en Afrique avant l'hiver ; et la mer lui devient plus favorable , la victoire plus facile. Que n'aurais-je pas à vous dire des oracles ! Amphiaraüs prédit ce qui doit lui survenir après sa mort , et ne prévoit pas que sa femme le trahira pour un collier. L'aveugle Tirésias lit dans l'avenir , et ne voit pas le présent. Ennius forge , au sujet de Pyrrhus , les réponses d'Apollon Pythien , lorsqu'Apollon avait déjà depuis longtemps cessé de faire des vers. Cet oracle , si adroit et si ambigu , n'a-t-il pas défailli depuis que les hommes sont plus instruits et moins crédules ? Aussi Démosthènes , qui savait bien que toutes les réponses étaient arrangées , se plaignait que la pythie philippisait. Souvent , me direz-vous , ces auspices et ces oracles ont rencontré la vérité. Je pourrais vous répondre que le hasard peut parfois sembler fort habile et deviner juste à travers une foule de mensonges. Mais j'irai à la source d'erreur et de corruption d'où s'élève le nuage ; j'essayerai d'aller au fond et de le montrer au grand jour.

Il existe des esprits impurs , errants , dans l'espace et de la hauteur des cieux abaissés aux passions fangeuses de la terre. Ces esprits , depuis qu'ils ont perdu la pureté de leur essence , et que le vice est devenu leur élément , ne cessent , pour se consoler de leur malheur , d'y entraîner les autres. Perdus , ils cherchent à perdre ; corrompus , ils veulent répandre l'erreur et la corruption ; séparés de Dieu , ils s'efforcent de nous en éloigner par les religions mauvaises qu'ils introduisent. Que ces

esprits soient des démons, les poètes le disent, les philosophes l'enseignent. Socrate surtout l'a reconnu, lui qui s'était mis aux ordres d'un démon familier, pour les suivre dans tout ce qu'il avait à faire ou à éviter. Les magiciens non-seulement connaissent les démons, mais ils font par eux tout ce qui joue le miracle. Sous leur inspiration et leur influence, ils opèrent certains prestiges, comme de faire voir ce qui n'est pas, ou d'empêcher de voir ce qui est. Hostonès, le premier des magiciens par les œuvres et le langage, s'exprime sur le vrai Dieu avec la majesté qui lui convient, et reconnaît des anges qui sont ses ministres et ses envoyés; il les montre près de son trône dans un si profond respect, qu'au moindre signe de sa tête, au moindre de ses regards, ils tremblent et frissonnent.

Le même magicien nous apprend qu'il existe des démons terrestres, errants çà et là, ennemis du genre humain. Platon, qui trouve si difficile de découvrir le vrai Dieu, reconnaît sans peine des démons et des anges; dans son dialogue du Banquet, il cherche à définir leur nature: il veut qu'elle tienne le milieu entre les substances périssables et les natures immortelles; c'est-à-dire entre le corps et l'esprit, qu'elle soit un mélange de terre et de vapeurs légères, « C'est d'elle, ajoute-t-il, » qu'émane l'amour, qu'il se forme et se glisse dans les cœurs, » soulève les sens, remue les passions, allume l'ardeur des désirs.

Or, ces esprits impurs, c'est-à-dire les démons, ainsi que l'ont montré les magiciens, les philosophes et Platon lui-même, se tiennent cachés sous les statues et les idoles que vous consacrez. Par leur inspiration, elles acquièrent pour ainsi dire l'autorité d'une divinité présente. Tantôt ils entrent dans vos devins ou habitent vos temples; tantôt ils animent les entrailles des victimes, conduisent le vol des oiseaux, dirigent les diverses espèces de sorts et rendent des oracles enveloppés de mensonges. Car ils trompent et sont trompés, soit qu'ils ne voyent pas clairement la vérité, ou que la voyant, ils n'osent la publier contre eux-mêmes. Du ciel, ils vous rabaissent vers la terre; du vrai Dieu, ils vous détournent vers les choses ma-

térielles. Ils troublent la vie, inquiètent le sommeil; esprits subtils et déliés, ils se glissent furtivement dans les corps, les dérangent par les maladies, effrayent les imaginations, torturent les membres, afin de nous forcer à les adorer, et après s'être engraisés du sang des victimes et de l'odeur de leur chair, placée sur des autels, ils paraissent avoir guéri ceux auxquels ils cessent de nuire. Ils sont eux-mêmes ces furieux que vous voyez courir dans les rues et ces devins qui se roulent à terre, s'agitent comme des bacchantes et font tant de folies dans vos temples! Le sujet de la fureur est différent, mais l'inspiration démoniaque est la même. D'eux encore vient ce que vous avez dit de Jupiter redemandant en songe les jeux oubliés, des dioscures vus à cheval, de la barque suivant la ceinture d'une matrone; la plupart d'entre vous n'ignorent pas que les démons le disent eux-mêmes et ne s'en cachent pas, toutes les fois que nous les chassons des corps ou par la torture de nos paroles, ou par la ferveur de nos prières. Saturne, Sérapis, Jupiter et tout ce que vous adorez de démons, vaincus par la douleur, déclarent ce qu'ils sont en présence même des vôtres, et n'osent mentir pour couvrir leur confusion. Vous les avez pour témoins, ils déposent contre eux en faveur de la vérité. Adjurés au nom du seul et vrai Dieu, les malheureux frissonnent involontairement dans les corps qu'ils possèdent; ils en sortent brusquement ou s'en retirent peu à peu selon que la foi du patient favorise leur fuite, ou selon le bon plaisir de celui qui le guérit. Aussi fuient-ils précipitamment l'approche des Chrétiens qu'ils attaquaient de loin autrefois par votre ministère dans les assemblées; et comme il est naturel de haïr ceux que l'on redoute, et de leur nuire si on le peut, ils se glissent dans l'esprit d'un vulgaire ignorant, et la crainte leur fait semer des haines secrètes contre nous; c'est ainsi qu'ils s'emparent des âmes, qu'ils assiègent les cœurs, afin qu'on nous haïsse avant de nous connaître, de peur qu'après nous avoir connus, on ne puisse s'empêcher de nous imiter, ou se résoudre à nous condamner.

XXVIII. Quoi de plus inique que de juger comme vous le

faites ce qui est nouveau pour vous, ce que vous ne connaissez pas. Nous aussi nous avons été ce que vous êtes ; dans notre aveuglement, dans notre stupide ignorance, nous pensions comme vous. Nous croyions que les Chrétiens adoraient des monstres, dévoraient des enfants, mêlaient l'inceste à leurs festins. Nous ne faisons pas attention que ces fables monstrueuses, soufflées par les démons, n'avaient jamais été ni examinées ni prouvées, que depuis si longtemps personne n'avait trahi le secret, lorsqu'on pouvait compter sur le pardon du crime et sur la récompense de la révélation ; que telle est l'innocence des Chrétiens, que lorsqu'ils sont les accusés, loin de rougir et d'avoir peur, ils regrettent de ne l'avoir pas été plutôt ! Les sacrilèges, les incestueux et même les paricides trouvaient en nous des avocats et des défenseurs. Pour les Chrétiens, nous ne pensions pas même qu'on dût les écouter. Dans notre barbare pitié, nous sévissions avec plus de rigueur, nous les torturions pour les obliger à nier ce qu'ils confessaient et les dérober à la mort par ce désaveu. Ainsi, l'usage de la torture à leur égard était renversé ; elle ne cherchait plus à arracher la vérité, elle forçait au mensonge. Si un Chrétien plus faible que les autres se laissait vaincre à la douleur, au milieu des angoisses du supplice, et désavouait sa religion, nous prenions son parti comme si, pour avoir abjuré le nom qu'il porte, il s'était lavé de tous ses crimes. Ne voyez-vous pas maintenant que nous avons pensé comme vous, et fait tout ce que vous faites aujourd'hui ? Cependant, si la raison, et non l'inspiration du démon, présidait à ces jugements, il faudrait contraindre les Chrétiens, non à dire qu'ils ne le sont pas, mais à confesser leurs incestes, leurs infamies, leurs sacrilèges, leurs infanticides. Voilà les fables dont les mêmes démons rebattent sans cesse les oreilles de la multitude, pour exciter contre nous l'horreur et l'exécration. Rien ici ne doit étonner. Comme la renommée, qui se nourrit des bruits semés dans le peuple, meurt en présence de la vérité, que font les démons ? Ils sement, ils alimentent sans cesse la calomnie. Alors vous entendez répé-

ter cette fable absurde que nous adorons comme un dieu la tête d'un âne. S'il faut être insensé pour se faire un pareil culte, ne faut-il pas être plus insensé encore pour le croire, à moins qu'il ne soit question de vous, qui, dans les étables, consacrez tous les ânes avec votre déesse Épone; de vous, qui les dévorez pieusement avec Isis; de vous, qui tout à la fois immolez et adorez des têtes de bœufs et des têtes de moutons; de vous, enfin, qui placez dans vos temples des dieux moitié hommes et moitié bœufs, des dieux à visage de chien ou de lion. Ne faites-vous pas paître et n'adorez-vous pas le bœuf Apis avec les Égyptiens? Condamnez-vous leurs sacrifices en l'honneur des serpents, des crocodiles, des oiseaux et d'autres bêtes? La superstition ne va-t-elle pas jusqu'à punir de mort l'homme qui tuerait un de ces dieux? Ces mêmes Égyptiens, ainsi que plusieurs d'entre vous, ne redoutent pas moins leur Isis que l'âpreté des oignons; leur Sérapis, que le bruit indécent qui sort de l'homme. L'inventeur de la fable qui nous fait adorer le membre viril d'un prêtre, nous impute ses propres infamies. Un pareil culte conviendrait mieux, je pense, chez des hommes hideusement impudiques, où les deux sexes prostituent tous leurs membres, où l'extrême lubricité s'appelle savoir vivre, où l'on envie la licence des courtisannes, où l'impureté des embrassements se porte à des horreurs qu'on ne saurait décrire, où la langue est immonde lors même qu'elle se tait, où l'on éprouve toute la lassitude de l'impudicité avant d'en ressentir la honte. Chose affreuse! Les infâmes commettent un crime que l'âge le plus tendre ne pourrait souffrir, que la tyrannie la plus dure n'oserait imposer!

XXIX. Pour nous, il ne nous est pas même permis d'écouter ces horreurs. Plusieurs d'entre nous trouvent honteux que nous en parlions quand il s'agit de nous défendre. Ce que vous imputez à des hommes chastes et pudiques nous paraîtrait impossible si vous n'en offriez pas des exemples.

Vous nous reprochez d'adorer un criminel sur la croix. Vous êtes bien loin de la vérité, si vous pensez qu'un homme

ait pu se faire adorer des Chrétiens, ou qu'un scélérat ait mérité qu'ils le crussent Dieu.

Qu'il est à plaindre celui qui place sa confiance dans un mortel? il perd tout avec ce mortel. Nous laissons cette folie aux Égyptiens. Ils choisissent un homme parmi eux et l'adorent. Ils le consultent dans toutes leurs entreprises; ils le supplient dans toutes leurs prières; ils immolent des victimes en son honneur. Et cet homme, Dieu pour les autres, est toujours, qu'il le veuille ou ne le veuille pas, homme pour lui-même; s'il peut tromper la bonne foi d'autrui, il ne saurait tromper la sienne. Une basse et honteuse flatterie ne se borne pas à donner aux rois et aux princes les noms de grand, d'illustre, ainsi qu'il est permis; elle les appelle des dieux; comme si l'honneur pour le grand homme n'était pas l'hommage le plus vrai, et l'amour pour l'homme de bien le tribut le plus doux.

Ils invoquent donc la divinité de ces hommes, ils tombent à genoux devant leurs images, ils implorent leur génie, disons mieux, leur démon. Ils trouvent plus sûr de se parjurer par le nom de Jupiter que par celui de leurs rois.

Nous n'adorons ni ne désirons la croix; mais vous qui, du bois, faites des dieux, peut-être adorez-vous aussi des croix de bois comme faisant partie de ces dieux. Et que sont vos étendards, vos drapeaux, les enseignes de vos légions, sinon des croix dorées et chargées d'ornements. Vos trophées de la victoire ne présentent pas seulement la forme d'une croix, mais encore l'image d'un crucifié. Une image bien naturelle de la croix se trouve dans le navire qui fend l'onde avec ses voiles déployées, ou qui glisse doucement avec les rames en repos sur ses bords. Dressez-vous un joug, vous représentez une croix. Vous la représentez encore lorsque, les mains étendues, vous invoquez Dieu dans la sincérité de votre âme. La représentation de la croix est donc une expression qui se trouve dans la nature, ou qui fait le fond de votre culte.

XXX. Je veux arriver maintenant à ceux qui disent ou qui pensent que l'initiation, chez les Chrétiens, se fait par le sang et par le meurtre d'un enfant. Pouvez-vous croire que parmi nous,

un corps si tendre, si délicat, soit destiné à des coups assassins ; que ce premier sang d'une créature si jeune, d'un être qui est à peine un homme, trouve quelqu'un qui veuille le faire jallir, le verser, le boire ? Nul autre ne peut le croire que celui qui peut l'oser. Mais je vous vois tantôt exposer aux bêtes féroces, aux oiseaux de proie, vos enfants nouveaux-nés ; tantôt, par un genre de mort affreux, par la strangulation, leur ôter la vie. Il est des femmes parmi vous qui, à l'aide de certains breuvages, font mourir dans leurs entrailles l'homme encore en germe, et deviennent infanticides avant d'être mères. Grâce aux leçons de vos dieux, du ciel jusqu'à vous descendent ces forfaits. Saturne n'a point exposé ses enfants, mais il les a dévorés. C'est à bon droit que dans certaines contrées de l'Afrique, des pères lui sacrifient leurs fils, en étouffant leurs cris à force de caresses et de baisers, pour ne pas offrir au dieu une victime qui se lamente. C'était une coutume des habitants de la Tauride, près du Pont, et d'un roi d'Égypte nommé Busiris, d'immoler leurs hôtes. Les Gaulois sacrifient à Mercure des victimes humaines, ou inhumaines, si vous l'aimez mieux. Les Romains, dans certaines circonstances, enterrent tout vivants un homme et une femme de la nation gauloise, un homme et une femme grecs d'origine. Aujourd'hui encore, c'est par l'homicide que vous adorez Jupiter Latiaris, digne fils de Saturne, il s'engraisse du sang des criminels, des scélérats. Je croirais volontiers que c'est de ce dieu que Catilina apprit à faire un pacte de sang avec ses complices ; Bellone, à demander le sang des mortels en libation ; d'autres, à guérir de l'épilepsie avec le sang d'un homme, remède pire que le mal. Sont-ils moins impies que celui qui, dans l'arène, dévorerait la bête sauvage encore teinte du sang de nos semblables, ou bien engraisée de leurs membres et de leurs entrailles ? Pour nous, il ne nous est permis ni de voir le meurtre, ni d'en écouter le récit. Nous avons tant d'horreur de verser le sang humain que, dans nos aliments, nous nous abstenons même du sang des animaux qui nous servent de nourriture.

Et cette fable si rebattue de nos banquets incestueux est en-

core une invention de la ligue infernale, pour flétrir d'une pareille infamie la gloire de notre chasteté, et, par l'effroi de cette horrible idée, aliéner de nous les esprits, avant qu'ils aient pu connaître la vérité. Aussi votre Fronton ne le dit point comme un témoin qui affirme ce qu'il a vu, mais comme un auteur qui lance un sarcasme. Et d'où l'idée en est-elle venue, sinon des usages qui se trouvent encore parmi vous? En Perse, on peut être le mari de sa mère; en Egypte, chez les Athéniens, épouser sa sœur. On fait vanité de l'inceste dans vos histoires et dans vos tragédies, et vous mettez votre bonheur à les lire et à les écouter. Adorez-vous autre chose que des dieux incestueux qui se sont unis à leurs mères, à leurs filles, à leurs sœurs? Voilà pourquoi l'inceste se trahit souvent chez vous et s'y commet toujours. Même sans le savoir, malheureux que vous êtes! vous pouvez vous précipiter dans ce crime, puisque votre lubricité se jette sur toutes les femmes, puisque vous semez partout vos enfants, puisque vous abandonnez à la pitié publique ceux mêmes qui naissent dans vos mains. Est-il possible que vous ne rencontriez pas votre sang, que la méprise ne vous livre point à ceux qui vous doivent le jour? C'est contre le témoignage même de votre conscience, que vous arrangez cette fable qui nous accuse d'inceste. Chez nous la pudeur est dans l'âme, et non pas seulement sur le visage. Nous demeurons volontiers dans les liens du mariage, mais nous n'en contractons qu'un seul, comme nous ne connaissons qu'une seule femme, dans l'unique désir d'avoir des enfants, autrement nous n'en connaissons aucune. Non seulement la pudeur, mais encore la sobriété préside à nos festins. Nous n'y savourons pas les mets avec délices, nous ne les prolongeons point par les charmes du vin. Chez nous, une grave modestie tempère la gaité. Pudiques dans leurs paroles, et plus encore dans leurs mœurs, la plupart d'entre nous se glorifient d'une virginité inviolablement conservée. Nous sommes si éloignés de l'inceste, que plusieurs rougissent même des plaisirs légitimes d'une chaste union.

On ne doit point nous reléguer dans les derniers rangs du



peuple, si nous ne voulons pas de votre pourpre et de vos dignités ; ni nous juger factieux, si nous ne cherchons que la vertu, si nous sommes aussi paisibles, réunis que séparés ; ni nous donner pour des parleurs sans fin dans le secret, si c'est vous qui avez honte ou qui craignez de nous écouter en public. Notre propagation toujours croissante n'est point une preuve d'erreur, mais un témoignage glorieux. Quand la vie est pure comme la nôtre, les amis restent et les autres arrivent. Ce n'est point, comme vous le pensez, à des marques extérieures, mais à l'innocence et à la modestie que nous nous reconnaissons ; un mutuel amour nous unit. Nous ne savons pas ce que c'est que la haine, et voilà ce qui vous irrite. Nous nous appelons frères, comme enfants d'un même père, comme partageant la même foi, comme héritiers d'une même espérance, et voilà ce qui excite votre envie. Car vous ne vous connaissez pas entre vous ; vous vous déchirez mutuellement, vous ne vous reconnaissez frères que pour le parricide.

XXXII. Pensez-vous que nous cachions l'objet de notre culte, parce que nous n'avons ni temples ni autels ? Sous quelle forme représenter Dieu, si l'homme lui-même, aux yeux de la raison, est son image ? Quel temple lui ériger, lorsque le monde qu'il a fait ne peut le contenir ? Enfermerai-je dans l'étroite enceinte d'un petit édifice la majesté d'un si grand Dieu, lorsque moi, simple mortel, je serais plus à l'aise hors de cette enceinte ? Ne vaut-il pas mieux lui dédier un temple dans notre esprit, lui consacrer un autel dans notre cœur ? Offrirai-je au souverain maître des victimes qu'il a destinées pour notre usage, lui renverrai-je ses propres dons ? Ne serait-ce pas une ingratitude ? Une âme droite, une conscience pure, une foi sincère, voilà les seules offrandes dignes de lui. Vivre dans l'innocence, c'est le prier ; pratiquer la justice, c'est lui faire des libations ; s'abstenir de l'injustice, c'est se concilier sa faveur. Tel est notre culte, tels sont nos sacrifices ; le plus juste parmi nous est le plus religieux. Nous ne pouvons, dites-vous, ni voir, ni montrer le dieu que nous adorons ; c'est par là même que nous le croyons Dieu, parce que, sans le voir, nous sentons qu'il existe.

Sa puissance, nous l'avons toujours sous les yeux, dans ses œuvres, dans les révolutions de la nature. La foudre, le tonnerre, l'éclair, la sérénité du ciel la manifestent. Les vents qui ébranlent, qui agitent, qui bouleversent tout, les voyez-vous ? Le soleil fait tout voir, voyez-vous quelque chose dans le soleil ? Il éblouit de ses rayons, il affaiblit la vue de celui qui le contemple ; le regardez-vous trop long-temps, il vous aveugle. Et vous pourriez soutenir l'éclat du Dieu, créateur de ce soleil, du Dieu, source de la lumière, vous qui vous dérobez à ses éclairs, vous qui fuyez devant sa foudre ? Vous prétendez le voir avec des yeux de chair, et vous ne pouvez voir ni toucher cette âme qui vous fait vivre et parler ?

Vous dites : mais ce Dieu ignore les actions des hommes ; rélégué dans le ciel, peut-il nous suivre tous, peut-il nous connaître chacun en particulier ? Tu te trompes, ô homme ! ou l'on t'abuse. Comment Dieu serait-il loin de toi, puisque le ciel, la terre, tout ce qui existe hors de ce monde visible est rempli de sa présence ; il est en tous lieux. Nous l'avons non seulement près de nous, mais encore en nous-mêmes.

Regarde encore le soleil : attaché à la voûte céleste, il se répand sur toute la terre, tout y ressent également sa présence ; il est partout, il se mêle à tout, et rien n'altère la pureté de sa lumière. A plus forte raison Dieu, auteur de tous les êtres, les embrasse tous de ses regards, pénètre tous les secrets, voit dans les ténèbres et jusque dans nos pensées, autre région ténébreuse. Nous n'agissons pas seulement sous ses yeux, mais si j'ose le dire, nous vivons en lui et avec lui.

XXXIII. Ne nous flattons pas de former une grande multitude ; nous nous croyons innombrables et nous sommes bien peu devant Dieu. Nous faisons des divisions de peuples, de nations ; tout ce monde, aux yeux de Dieu, ne fait qu'une famille. Les rois, par leurs ministres, connaissent tout dans leurs états ; Dieu n'a pas besoin d'intermédiaire. Encore une fois, nous ne vivons pas seulement sous la majesté de ses regards, mais dans son sein. Vous dites encore : qu'est-il revenu au peuple juif d'avoir élevé à ce Dieu unique un temple, des autels,

de l'avoir honoré par la pompe de son culte superstitieux ? Vous êtes dans une grande erreur à l'égard de ce peuple, si l'ignorance ou l'oubli des faits passés, ne vous laisse voir que ceux qui se sont accomplis de nos jours. Tant que les Juifs servirent avec un cœur chaste et religieux le Dieu que nous servons nous-mêmes ( car c'est le Dieu de tous les peuples ), tant qu'ils suivirent ses salutaires ordonnances, leur nombre, petit d'abord, s'est multiplié à l'infini. De pauvres, ils sont devenus riches; d'esclaves, rois puissants; faibles, sans armes, ils ont écrasé, sous les ordres de ce Dieu et à la faveur des éléments, les multitudes armées qui les poursuivaient dans leur fuite. Relisez leur histoire ou bien les auteurs romains, s'ils ont plus de charmes pour vous. Laissons-là les anciens, si vous le voulez, et apprenez de Flavius Josèphe et d'Antoninus Julianus ce qu'étaient les Juifs. Vous saurez que leur ruine vient de leur aveuglement, que tout ce qui leur est arrivé leur avait été prédit longtemps d'avance, s'ils persévéraient dans leur incrédulité. Vous comprendrez alors qu'ils ont abandonné Dieu avant que Dieu les abandonnât; que ce Dieu n'a point subi avec eux le joug du vainqueur, comme vous le dites avec impiété, mais qu'il les a livrés à leurs ennemis comme des transfuges de sa loi.

XXXIV. A l'égard de l'embrâsement du monde, si vous ne croyez pas, ou si vous avez peine à croire qu'un feu soudain doive tomber du ciel, vous partagez l'erreur du simple vulgaire. Qui des philosophes doute ou ignore que tout ce qui naît finit, que tout ce qui commence meurt, que le ciel, avec tous les astres qui l'embellissent, par là-même qu'il a reçu l'être, doit le perdre un jour? L'opinion constante des Stoiciens, n'est-elle pas que l'eau douce des fontaines ou celle de la mer est le principe de vie pour l'univers, qu'il cessera d'être par la violence du feu, qu'il doit s'embrâser quand il aura perdu son humidité? N'est-ce pas le sentiment des Épicuriens, sur la conflagration des éléments et la ruine du monde?

Platon enseigne que les diverses parties qui le composent, subissent alternativement des inondations et des embrâsements, et après avoir dit que le monde est éternel, indissoluble, il

ajoute que néanmoins le Dieu qui l'a fait peut seul le briser et l'anéantir. Est-il étonnant en effet, que ce vaste édifice puisse être détruit par celui qui l'a élevé? Vous voyez donc que vos philosophes pensent comme nous. Nous n'avons pas suivi leurs traces, mais ils ont mêlé à leurs écrits quelque ombre de vérité, prise à nos divins prophètes qu'ils ont imités. C'est ainsi que vos sages les plus illustres, Pythagore le premier, mais Platon principalement, vous ont transmis, altéré et mutilé, le dogme de la résurrection. N'enseignent-ils pas qu'après la dissolution des corps, les âmes seules subsistent à jamais, qu'elles passent plusieurs fois dans de nouveaux corps. A cette erreur absurde, ils en ajoutent une autre qui vient encore affaiblir la vérité. Ils osent dire que l'âme humaine entre dans le corps de la brute, des bêtes, des oiseaux; opinion plus digne d'un bouffon qui plaisante, que d'un philosophe qui médite.

Dans le dessein que nous nous proposons, il nous suffit de vous montrer vos sages d'accord, en quelque manière, avec nous sur le fond des choses. N'est-ce pas le comble de la folie, de la stupidité, d'oser dire que Dieu qui a fait l'homme ne peut le refaire; que l'homme n'est rien après sa mort, comme il n'était rien avant sa naissance; que, sorti du néant, il n'en peut sortir une seconde fois? Est-il plus facile de donner l'être à ce qui ne l'a point, que de reproduire ce qui l'a reçu? Pensez-vous que les objets s'anéantissent pour Dieu, parce qu'ils se dérobent à nos yeux débiles? Tout corps se dessèche en poussière, ou se résout en eau, ou se réduit en cendres, ou s'évanouit en vapeurs. Il est soustrait à nos yeux, mais Dieu s'est réservé la garde des éléments qui le composent. Nous ne craignons pas, ainsi que vous le pensez, les outrages de la sépulture, mais nous préférons la coutume d'inhumer les corps, comme la plus ancienne et la meilleure.

Voyez-vous comme la nature entière, pour nous consoler, semble occupée de la résurrection future et en reproduit devant vous les images. Le soleil se couche et se lève; les astres fuient et reviennent; les fleurs meurent et renaissent, les arbres vieillissent et se couvrent de nouvelles feuilles; les se-

mencées se corrompent pour revivre. Ainsi le corps dans le tombeau , comme l'arbre dans l'hiver , cache un principe de vie sous une apparence trompeuse de mort. Pourquoi ce désir empressé qu'il revive au fort de l'hiver ? Le corps a son printemps qu'il faut savoir attendre. Je sais que la plupart des hommes , sentant ce qu'ils méritent ont plutôt le désir que la certitude de n'être rien après leur mort ; ils aimeraient mieux être anéantis que de revivre pour le supplice. Leur illusion s'augmente et de leur extrême licence durant la vie et de la longue patience de Dieu qui les laisse impunis. Ils ne songent pas que ses jugemens sont d'autant plus sévères qu'ils sont plus lents.

XXXV. Pendant vos savants dans leurs livres, vos poètes dans leurs vers, vous parlez d'un fleuve de feu, des replis multipliés du Styx aux flammes dévorantes, préparées pour servir à d'éternels supplices et connues par les révélations des démons ou par les oracles des prophètes. Car ils n'ont pas tiré d'une autre source les vérités qu'ils vous ont transmises. Voilà pourquoi, chez vos poètes, Jupiter jure avec un religieux respect par des rives brûlantes, par un gouffre ténébreux. Il pressent les supplices qui l'attendent avec ses adorateurs et il frissonne ; supplice sans mesure comme sans bornes. Là un feu intelligent brûle les membres et les répare, il dévore et nourrit, il ressemble à celui de la foudre qui atteint et ne consume pas ; au Vésuve, à l'Étna, aux autres volcans qui s'embrasent et ne s'épuisent pas. Ce feu vengeur s'entretient, non de ce qu'il enlève à ceux qu'il dévore, mais des inextinguibles et déchirantes douleurs de ces malheureux. Que ceux qui ne connaissent pas Dieu méritent d'être punis comme des coupables, des impies, quel autre qu'un profane peut ici élever un doute, puisque ce n'est pas un moindre crime d'ignorer que d'offenser le père de tous les hommes, le maître de toutes choses. Sans parler de l'ignorance de Dieu qui suffit pour mériter le châtiment, comme sa connaissance sert pour obtenir le pardon, comparez les Chrétiens avec vous autres ; quand vous rencontrez parmi nous des hommes au-dessous de leurs principes, combien ne les trouvez-vous pas encore supérieurs à vous ?

Vous défendez l'adultère et vous le commettez ; nous, nous ne naissons hommes que pour nos épouses. Chez vous le crime commis est le seul puni, chez nous la seule pensée de le commettre est déjà un crime ; vous craignez des témoins, nous ne craignons que notre conscience qui nous suit partout, enfin les prisons régorgent des vôtres, et là pas un seul Chrétien autre qu'un défenseur ou un transfuge du Christ.

XXXVI. Que personne ne cherche dans le destin ni consolation ni excuse ; faites, si vous voulez, de l'événement l'œuvre de la fortune ; l'esprit est toujours libre. Aussi dans l'homme est-ce la conduite et non la condition qui est jugée. Qu'est-ce que le destin, sinon l'arrêt que Dieu a prononcé sur chacun de nous ? Dieu prévoit l'avenir, dès lors il règle les destinées des hommes d'après les mérites et les qualités qu'il a prévus. Ainsi donc il punit, non la naissance, mais les dispositions. C'est assez sur le destin, trop peu peut-être pour la circonstance ; mais nous agiterons cette question une autre fois avec plus de développement et de clarté. On nous dit presque tous pauvres ; nous en faisons gloire, loin d'en rougir. L'abondance énerve, la privation fortifie. Est-il pauvre celui qui n'a besoin de rien, qui n'envie pas le bien d'autrui, qui a Dieu pour trésor ? Le vrai pauvre, c'est l'homme qui possédant beaucoup désire encore d'avantage. Je dirai tout ce que je pense : personne ne vit aussi pauvre qu'il est né ; les oiseaux trouvent leur nourriture sans avoir rien en propre ; chaque jour fournit à leur subsistance ; toutefois ils sont nés pour nous. Nous possédons tout, dès lors que nous ne désirons rien. On marche d'un pas d'autant plus libre qu'on a moins de charge. Ainsi, dans le voyage de la vie, le plus à l'aise c'est l'homme dont la pauvreté allège le fardeau, et non celui qui gémit sous le poids des richesses ; si nous les jugions bonnes, nous les demanderions à Dieu ; il pourrait sans doute nous en accorder, puisque tout est à lui. Mais nous aimons mieux les mépriser que les posséder, nous désirons plutôt l'innocence du cœur ; nous demandons, avant tout, la patience ; nous voulons être vertueux plutôt que prodigues. Si nous passons par les maux de la vie, c'est

pour nous l'occasion non d'une peine mais d'un combat ; la souffrance fortifie le courage , l'infortune est l'école de la vertu , la vigueur de l'esprit et du corps s'engourdit si elle n'est exercée par l'épreuve. Tous vos héros , que vous proposez comme autant de modèles , ont reçu de l'adversité leur lustre et leur éclat. Ne croyez pas que Dieu soit impuissant pour nous secourir ou qu'il nous dédaigne , puisqu'il est le maître de tout et qu'il aime les siens. Mais il explore , il visite chacun de nous par l'adversité , il éprouve le caractère par le péril , il interroge ainsi notre cœur jusqu'au dernier soupir , sûr comme il l'est que rien ne peut lui échapper. La tribulation est pour nous ce que le feu est pour l'or ; elle nous fait connaître.

XXXVII. Quel beau spectacle pour la Divinité que la vie d'un Chrétien qui se mesure avec la douleur , qui tient ferme devant les menaces , devant les supplices , devant les tortures ; qui se rit de l'appareil bruyant du trépas et lui insulte ; qui lève hardiment l'étendard de sa liberté contre les rois et les empereurs ; qui ne cède qu'à Dieu dont il relève ; qui , triomphant et victorieux , brave le tyran dont l'arrêt l'envoie à la mort ; oui , c'est lui le vainqueur , puisqu'il a conquis ce qu'il désire. Quel soldat ne défie pas hardiment le péril sous les yeux de son général ? car personne n'est couronné avant l'épreuve. Et cependant ce général ne peut donner ce qu'il n'a pas ; il peut honorer la vaillance , il ne saurait prolonger la vie. Le soldat de Dieu n'est ni délaissé dans le combat , ni éteint dans la mort. Ainsi donc nous pouvons paraître malheureux , nous ne pouvons l'être en effet. Vous-même n'élevez-vous pas jusqu'au ciel les héros du malheur ; par exemple un Mucius Scévola , qui aurait succombé au milieu des ennemis s'il n'eût puni lui-même sa main , pour s'être égarée en préparant la mort d'un tyran ? Combien des nôtres ont enduré , sans pousser la moindre plainte , le supplice du feu qui consumait , je ne dis pas une de leurs mains , mais tout leur corps , lorsqu'il était en leur pouvoir d'échapper au bourreau ? Que fais-je ? Je compare ces hommes avec Muclus , avec Aquilius , avec Régulus ; mais chez nous de tendres enfants , de faibles femmes , se jouent des croix , des tourments ,

des bêtes féroces, de toutes les horreurs des supplices, avec une patience qui ne peut venir que du ciel. Vous ne comprenez pas, insensés ! que personne ne veut souffrir de telles douleurs sans raison, ou ne peut endurer de pareilles tortures sans un secours divin. Peut-être que la vue de tant d'hommes plongés dans l'ignorance de Dieu, et qui, cependant, nagent au sein de l'opulence, ou brillent de l'éclat des honneurs, ou jouissent d'un pouvoir sans bornes, vous impose ? Quelle est votre erreur ! ils ne sont parvenus à cette grande élévation que pour tomber de plus haut ; vous voyez-là des victimes qu'on engraisse pour l'autel, qu'on pare de fleurs pour le sacrifice. Ils semblent élevés au faite des grandeurs et de la puissance, pour trafiquer plus librement du pouvoir et tout sacrifier à des passions d'une licence effrénée dans leurs caprices. Mais sans la connaissance de Dieu, quel solide bonheur peut exister, puisque la mort est toujours là ? Semblable à un songe, cette ombre de félicité s'évanouit avant qu'on ait pu la saisir. Êtes-vous roi ? vous redoutez autant que vous êtes craint ; quelque nombreuse que soit la garde qui veille à vos côtés, dans les revers vous êtes seul. Êtes-vous riche ? il est dangereux de se fier à la fortune, tant de provisions pour le court trajet de la vie sont moins un secours qu'un embarras. Vous êtes fier de votre pourpre et de vos faisceaux ? C'est une vaine erreur de l'homme, une trompeuse illusion, de ne briller que par la pourpre, et d'être vil par le cœur. Vous vous glorifiez de votre naissance, vous vantez vos aïeux ? Mais nous naissons tous égaux, la vertu seule fait les différences. Nous qui ne sommes rien que par l'innocence de notre vie et de nos mœurs, c'est à bon droit que nous fuyons vos plaisirs, vos pompes, vos spectacles ; nous en connaissons l'origine, elle découle de vos sacrifices, nous en proscrivons les perfides attrait. Qui n'a point horreur, dans vos jeux curules, de la démence d'un peuple furieux qui se déchire ; dans vos combats de gladiateurs, des leçons d'homicide publiquement données ? vos théâtres offrent-ils aux regards moins de fureur, moins de turpitude ? n'est-ce pas là qu'elle est



portée à son comble ? Tantôt l'acteur peint l'adultère ou le met sous les yeux ; tantôt un histrion lascif fait passer dans le cœur les honteux amours qu'il représente ; il deshonne vos dieux en leur prêtant de langoureux soupirs, des haines, des infamies, ou bien il provoque vos larmes par l'hypocrisie de sa douleur, par l'imposture de son geste et de son visage ; ainsi donc vous voulez l'homicide en réalité sur l'arène, et vous en allez pleurer le mensonge au théâtre.

XXXVIII. Le mépris que nous montrons pour les restes de vos sacrifices et pour le vin répandu sur vos autels, ne décelez point en nous la crainte ; il manifeste une noble indépendance. Nous savons bien que rien ne corrompt les productions de la nature, car les présents de la divinité sont inaltérables : toutefois nous ne touchons à aucune de vos offrandes, parce que nous ne voulons pas qu'on puisse supposer que nous rougissons de notre Dieu et que nous avons des intelligences avec les démons auxquels vous sacrifiez. Qui nous croirait insensibles aux charmes des fleurs que le printemps fait éclore, quand on nous voit cueillir la rose, le lys, et toutes les autres fleurs d'un vif éclat ou d'un doux parfum ; nous usons de ces fleurs semées çà et là en les prenant isolées pour en respirer l'odeur, ou bien en les entrelaçant pour les placer devant nous ; mais si nous n'en couronnons pas nos fronts, veuillez nous le pardonner, nous avons coutume de respirer une fleur par l'odorat et non par l'extrémité de la tête ou par les cheveux. Nous ne déposons pas de couronnes sur les tombeaux, n'en soyez pas surpris ; c'est à plus juste titre que nous pourrions nous étonner de vos usages à l'égard des morts. S'il leur reste du sentiment, pourquoi les brûler ? S'ils n'en ont plus, à quoi bon des fleurs ? Heureux, ils n'en ont pas besoin ; malheureux, ils n'en jouiront pas. Nos obsèques sont aussi simples que notre vie, nous n'entourons pas la tombe de couronnes qui se flétrissent ; nous attendons de Dieu même une couronne de fleurs éternelles, dont rien ne peut ternir l'éclat. Modestes et nous reposant sans inquiétude au sein de sa libéralité, nous vivifions l'espérance du bonheur qu'il nous promet dans une autre vie, par la foi en

sa majesté divine, toujours attentive aux besoins d'ici bas. Ainsi donc, nous ressuscitons pour le bonheur, et, dès cette vie, nous vivons heureux par la contemplation de cet avenir.

Que Socrate, ce bouffon d'Athènes, professe hautement ne rien savoir, et se glorifie d'avoir pour lui le suffrage du plus imposteur des démons ; qu'Arcésilas, et Carnéades, et Pyrrhon, et toute la secte académique flottent encore dans le doute ; que Simonide éternise ses délais ; que me fait tout cet orgueil de vos philosophes ? je le méprise. Pour eux, que sont-ils autre chose que des corrupteurs, des adultères, des tyrans, et toujours d'éloquens parleurs contre les vices qui les souillent ? Nous n'affichons pas la sagesse sur nos fronts, nous la portons dans nos cœurs. Nous ne disons pas de grandes choses, nous laissons parler notre vie ; nous nous glorifions d'avoir trouvé ce que ces philosophes ont vainement cherché avec tant d'efforts. Pourquoi donc nous montrer ingrats ? Que pouvons-nous désirer de plus, si la connaissance du vrai Dieu était un fruit mûr pour nos jours ? jouissons de notre bonheur, réglons notre vie sur la sagesse ; que la superstition soit réprimée, l'impiété confondue, que la vraie religion triomphe.

XXXIX. Quand Octave eut fini de parler, nous restâmes quelque temps dans l'étonnement et dans le silence, les yeux attachés sur lui. J'admiraï avec transport comme il avait su fortifier de preuves, d'exemples, d'autorités, certaines choses qu'on sent mieux qu'on ne pourrait les exprimer, terrasser les méchants avec leurs propres armes, c'est-à-dire avec celles des philosophes, et montrer que la découverte de la vérité est aussi facile qu'elle est consolante.

XL. Tandis que, silencieux, je repassais en moi-même ce que je venais d'entendre, Cécilius s'écria : « Je félicite de tout mon cœur notre cher Octave, mais je me félicite surtout moi-même ; « aussi je n'attends pas la décision du juge. Nous triomphons « tous deux, j'ai droit de le dire pour ma part ; car s'il « m'a vaincu, j'ai vaincu l'erreur. Pour le fond de la question, « j'admets une Providence, je me rends au vrai Dieu, je

« reconnais avec vous la vérité de votre religion , qui est désor-  
« mais la miennne. Il reste bien encore quelques difficultés ,  
« mais elles ne contredisent pas le fond des choses , elles n'exi-  
« gent qu'un plus ample développement pour compléter mon  
« instruction. Comme le jour baisse , c'est demain que je veux  
« m'en expliquer avec vous , comme sur tout le reste , avec  
« plus de loisir et de liberté. »

XLI. « Et moi , m'écriai-je à mon tour , dans ce triomphe  
« de tous les nôtres , je m'applaudis plus que personne ; mon  
« ami triomphe pour moi en particulier , puisqu'il m'épargne  
« l'odieuse nécessité de porter un jugement. Toutefois mes  
« éloges ne pourraient égaler son mérite. Le témoignage d'un  
« homme , et d'un seul homme , est trop peu de chose. Sa  
« plus belle récompense lui vient de Dieu qui parlait par sa  
« bouche , et dont le secours l'a fait vaincre.

Nous nous retirâmes ensuite , heureux et pleins de joie , Cé-  
cilius d'avoir cru , Octave d'avoir vaincu , et moi de la conver-  
sion de l'un et de la victoire de l'autre.

---

# **SAINT CLÉMENT.**



# NOTICE

## SUR SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

---

Titus-Flavius Clément serait né à Athènes, selon les uns, ou à Alexandrie, selon les autres. L'époque précise de sa naissance n'est pas mieux connue. Nous ne pouvons douter cependant qu'il n'ait vécu sous Commode, puisque dans ses *Stromates* il arrête à la mort de ce prince la chronologie des empereurs romains; preuve presque indubitable qu'il travaillait à cet ouvrage pendant les courts instants du règne de Pertinax. Un passage de son *Exhortation aux Gentils* nous apprend qu'il avait été élevé dans les superstitions du paganisme. Nous savons par saint Jérôme qu'après la mort de Panthène, son maître, il gouverna l'école chrétienne fondée par saint Marc à Alexandrie. Située entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, dans la plus belle position du monde, touchant d'un côté à la Méditerranée, de l'autre au golfe Arabe, Alexandrie était depuis plus d'un siècle le domicile, et, pour ainsi dire, la patrie de tous les hommes distingués dans les lettres et dans les sciences. Étrangère aux troubles qui agitaient l'empire, et peu curieuse de savoir qui l'emporterait d'Avidius Cassius, de Pescennius Niger ou de Septime Sévère, cette ville philosophique n'avait d'autre ambition que de posséder le sceptre de la science, laissant à Athènes celui de la haute éloquence. Sans compter tous les philosophes, les rhéteurs,

les philologues qu'elle réunissait, c'est là qu'Apollonius donnait des leçons de grammaire, qu'Appien écrivait l'histoire romaine, que Plutarque étudiait sous Ammonius la philosophie qu'il devait enseigner à l'empereur Adrien, que Ptolémée enfin, le plus illustre de tous, Ptolémée, chronologiste, géographe et astronome, fonda le fameux système de la sphère, adopté par le monde entier jusqu'à celui de Copernic. L'étude des sciences trouvait un aliment perpétuel dans la lecture de la plus précieuse collection de livres dont il soit fait mention dans l'antiquité. Non loin de là les solitudes de l'Égypte offraient une retraite où le sage pouvait se livrer à la méditation, sous un ciel pur, à la vue de ces monuments qui avaient vu passer un si grand nombre de générations. Il n'est donc pas étonnant que le Christianisme, qui cherche la lumière avant tout, ait fondé un établissement dès le principe au milieu de cette cité populeuse et amie de la science. Le temps n'était pas fort éloigné où il devait chasser la philosophie de la capitale de l'Égypte, et l'envoyer mourir à Athènes auprès des tombeaux de Socrate et de Platon.

Saint Clément contribua plus que tout autre à ce grand succès de la foi chrétienne. Saint Jérôme le regarde comme l'homme le plus érudit de son siècle. En outre, tous les auteurs ecclésiastiques s'accordent à louer sa sainteté et la pureté de sa doctrine. Saint Cyrille, dans son écrit contre Julien, lui rend ce témoignage qu'il s'attachait partout aux traces des saints apôtres. Saint Épiphane, Eusèbe, Sozomène parlent de lui avec les plus grands éloges. Enfin le célèbre Origène et Alexandre, évêque de Jérusalem, furent ses disciples. Voici en quels termes ce dernier parle de lui dans une lettre adressée aux habitants d'Antioche au sujet de l'ordination du confesseur Asclépiade : « Mes maîtres et mes frères, je vous transmets cette lettre par « l'entremise de Clément, bienheureux prêtre, homme illustre « et éprouvé, comme vous le savez et comme vous le verrez. « Venu ici par l'ordre de la Providence divine, il a confirmé « et augmenté l'Église de Dieu. » Nous ignorons sur quel fondement Eusèbe fait Clément d'Alexandrie parent du pape saint Clément. Le premier ne parle point de cette parenté, dont sans

doute il eût été fier, dans le passage où il donne à ce saint pontife le nom d'apôtre : ce qui ne signifie pas, ainsi qu'il le déclare dans ses *Stromates*, disciple de Jésus-Christ, mais homme apostolique. Saint Clément d'Alexandrie ayant été instruit dans la foi par des hommes qui avaient vécu avec Jean, Pierre, Jacques et Paul, est placé au rang des successeurs des apôtres. Voilà à peu près tout ce que nous savons sur saint Clément d'Alexandrie, dont on s'accorde à placer la mort sous l'empereur Sévère, dans les premières années du troisième siècle.

Ce Père est celui qui a le plus écrit de tous ceux dont la traduction a paru jusqu'aujourd'hui. Le caractère qui lui est propre est l'érudition. On remarque dans ses ouvrages une connaissance très-approfondie de la science sacrée et de la science profane. Saint Clément n'est étranger à aucune partie de l'histoire et de la philosophie. Nourri de la lecture des poètes de l'antiquité, il les cite toutes les fois que leur témoignage est nécessaire dans les questions qu'il traite. Sa lecture est principalement intéressante en ce qu'il rappelle sans cesse le souvenir et les écrits de ses prédécesseurs dans la foi. Aussi ses paroles sont-elles d'un grand poids pour éclaircir les difficultés de l'histoire ecclésiastique. Les longs fragments, par exemple, qu'il nous cite du pape saint Clément, dissipent les doutes qu'on pourrait élever sur l'authenticité des écrits de ce pontife : il en est de même du livre *du Pasteur*, dont la traduction a paru dans le premier volume de cette publication. Il fait mention des quatre évangiles reçus par l'Église longtemps avant lui. Il nous retrace le tableau des mœurs des premiers Chrétiens. Il nous expose les doctrines que la tradition avait transmises d'âge en âge jusqu'à lui. Les mêmes hérésies condamnées par Irénée dans la Gaule celtique le sont en Égypte par Clément, et il est probable que ces deux hommes n'ont jamais eu ensemble le moindre rapport : tant il est vrai que l'Église n'a varié à aucune époque sur les points importants ! Enfin, les ouvrages de saint Clément d'Alexandrie sont une mine précieuse où le philosophe, l'historien, le chronologiste, l'antiquaire peuvent puiser une infinité de matériaux.

Des écrits de saint Clément, il nous reste *l'Exhortation aux*



*Gentils, le Pédagogue, les Stramates et un traité intitulé : Quel riche peut être sauvé?*

L'*Exhortation* est le traité le plus complet que les Pères aient publié contre l'idolâtrie. Dans aucun écrit de saint Clément on ne rencontre plus de feu, de verve et d'originalité avec plus d'ordre. Le genre de cet écrit appartient à la polémique. L'auteur y répand à pleines mains le sel de la satire et de l'ironie. Ce n'est plus le ton modéré de saint Justin, ni la gravité philosophique d'Athénagore ; c'est une suite de sarcasmes et d'invectives contre l'Olympe. Cette différence vient sans doute de ce que les deux Pères dont nous venons de parler s'adressaient à l'empereur Marc-Aurèle, tandis que saint Clément parlait au peuple d'Alexandrie. Dans cette *Exhortation*, il se propose un double but : d'abord, de détourner les Grecs de l'idolâtrie ; ensuite, de les amener au Verbe, fils de Dieu, c'est-à-dire, les retirer des idées terrestres et matérielles qui faisaient le fond du paganisme, du culte des passions honteuses que les païens adoraient dans la personne des faux dieux pour les spiritualiser et les conduire à pratiquer les vertus sévères enseignées par le Christianisme.

Dans son préambule, saint Clément fait un appel aux Grecs pour les inviter à glorifier le vrai Dieu au nom du Verbe et à le remercier de la révélation faite aux hommes. Il emploie les plus brillantes couleurs pour charmer les Grecs qui accusaient sans doute le Christianisme de sécheresse. Il ne peut penser qu'ils soient insensibles à la voix de la vérité, eux qui croient que les bêtes sauvages se sont laissées attendrir par la lyre d'Orphée et d'Amphion. Qu'ils se hâtent donc d'abandonner le fabuleux Hélicon, le Cythéron et les fictions surannées de la mythologie, pour voir descendre la vérité du haut du ciel et entendre le chœur des prophètes. Cette vérité, dont la voix est plus harmonieuse que celle des poètes, dissipera les erreurs où ils sont plongés. Alors ils laisseront tomber le thyrsé de leurs mains : ils jetteront le lierre qui ceint leurs fronts et ils iront habiter la montagne de Sion, d'où est partie la loi que Dieu a donnée aux hommes. Lui aussi, il était, comme eux, livré à l'erreur. Il était, comme dit l'apôtre, incrédule, errant, en proie à ses passions, lorsque la bonté de notre Seigneur

lui est apparue, non à cause de ses œuvres de justice, mais dans sa miséricorde infinie. Au reste la loi qu'il leur apporte n'est pas nouvelle ; elle existait avant la création même du monde. Car au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il est vrai qu'il y a peu de temps que le Verbe, sous le nom de Christ, a paru sur la terre ; mais il existait de toute éternité comme Dieu, et il était, comme il est encore aujourd'hui, le principe divin de toutes choses. Nous aussi nous sommes les images du Verbe ; avant d'avoir été faits chair et même avant la création du monde, nous existions dans la pensée de Dieu ; nous étions déjà créés pour lui. En effet, par cela même qu'on doit exister, on existe déjà aux yeux de Dieu. Ainsi, ce n'est pas seulement aujourd'hui que le Verbe a eu pitié de nos misères, c'est au commencement du monde. Seulement il a attendu, pour venir nous sauver, que nous fussions sur le point de périr. Jean a été son précurseur. Il était la voix de celui qui crie dans le désert. Quant au Christ, il est la porte : il est impossible de voir Dieu autrement que par le Christ.

Après cet exposé de la doctrine évangélique, saint Clément s'attache à démontrer aux Grecs l'absurdité du paganisme. Il fait voir qu'il est impossible d'ajouter la moindre foi aux oracles. Ces oracles eux-mêmes n'existent plus. La fontaine de Castalie et celle de Colophon sont devenues muettes. La Pythie ne rend plus de réponses. Les oracles de Claros, de Dydime, d'Amphiaräus, d'Amphiloque se sont tus. On ne cherche plus la vérité dans les entrailles des victimes, dans le vol des oiseaux, dans l'orge ou dans la farine. Qui s'occupe aujourd'hui des interprètes des songes, des nécromanciens de l'Étrurie, des hurlements des chiens, du croassement des corbeaux ? Tous ces moyens de tromper les hommes sont tombés en désuétude.

Passant ensuite aux mystères de Cérès et de Bacchus, il déclare qu'il ne se contentera pas de les divulguer, comme on l'a prétendu d'Alcibiade ; mais qu'il va les mettre à nu pour en faire voir à tous les regards la monstrueuse impiété. Il établit que ces mystères si révévés des païens n'ont d'autre fondement que les impudicités de Jupiter, de Cérès et de Bacchus. A l'appui de

son opinion, il invoque le témoignage d'Orphée, à la fois prêtre et poète. Il prouve que les symboles en usage dans ces mystères ont pour objet de rappeler les obscénités qui les ont fait instituer.

Il indique l'origine de l'idolâtrie, qu'il attribue à plusieurs causes. Les uns, induits en erreur par le spectacle de la nature, et contemplant les mouvements de ces grands corps qui roulent au-dessus de nous, ont pris les ouvrages du Créateur pour le Créateur lui-même. D'autres, en recueillant les productions de la terre, ont été tellement charmés d'un si grand bienfait, qu'ils ont regardé comme des dieux les hommes qui leur ont appris à ensemer la terre et à cultiver la vigne. Ainsi les Athéniens ont établi le culte de Cérès, et les Thébains celui de Bacchus. Il y en a qui, redoutant le juste salaire de leurs crimes, ont offert des sacrifices aux furies et aux génies qu'ils croyaient chargés de venger les forfaits. Mais ce sont les poètes qui ont principalement accredité ces superstitions dans l'esprit des peuples. Les fables d'Homère, et le poème où Hésiode raconte la génération des dieux, ont fait admettre les douze grands dieux et tout leur cortège. La philosophie elle-même n'a-t-elle pas déifié la crainte, l'amour, la joie, l'espérance? Enfin les hommes ont mis au rang des dieux ceux qui ont détourné de leur tête de grands fléaux, comme les Dioscure, Hercule et le médecin Esculape.

Pour se convaincre que les personnages adorés sous le nom de dieux ne sont que des hommes, il n'y a qu'à examiner ce que les poètes nous racontent sur la naissance, la vie et la mort de ces prétendus dieux. On compte jusqu'à trois Jupiter, trois Minerve et on ne sait combien d'Apollon. Les dieux ont parmi eux des médecins et des forgerons. Ils ont subi le joug de l'esclavage comme des ilotes. Apollon a servi à Phères, Hercule à Sardes, Neptune et Apollon sous Laomédon. Encore s'ils n'étaient pas les plus impudiques et les plus corrompus de tous les êtres! Lorsque l'on entend Homère nous parler de leurs adultères, de leurs incestes, de leurs indécents éclats de rire au milieu des festins, qui ne serait tenté de s'écrier : « O impiété! ô athéisme! » Les femmes qui adorent ces dieux voudraient-elles que leurs maris et leurs fils leur ressemblassent? Quoi! les Grecs suspendent dans l'in-

térieur de leurs maisons des tableaux qui représentent ces impudetés, ils les portent sur leurs anneaux ! Pensent-ils honorer la Divinité en s'excitant au crime ? Mais ces dieux ne sont pas seulement impudiques, ils sont cruels et atroces. Le sang humain ruisselle sur leurs autels. L'homme leur immole son semblable dans des sacrifices abominables. Les Grecs ne voient-ils pas clairement que ces monstres, qu'ils croient des dieux, sont au contraire leurs plus mortels ennemis, pour se réjouir ainsi des massacres et se désaltérer de sang humain ? Une autre erreur des païens, c'est d'adorer la matière. Les Scythes adorent un sabre ; les Arabes, une pierre ; les Perses, un fleuve. La sculpture et la peinture ont augmenté cette maladie déplorable de l'esprit humain. A mesure que l'art a fait des progrès, l'erreur a pris de nouveaux accroissements. D'abord, l'image de Junon à Samos n'était qu'un simple morceau de bois. Bientôt, Euclide érigea une statue à cette fausse divinité. Plus tard, l'or et l'ivoire, sous la main de Phidias, prirent la forme de Jupiter à Olympie et celle de Minerve à Athènes. Le marbre de Paros est beau sans doute ; mais il n'est pas Neptune. L'ivoire est beau ; mais il n'est pas Jupiter. La terre a été donnée aux enfants des hommes pour qu'ils la foulent aux pieds ; mais non pour qu'ils l'adorent. Tels sont les arguments à l'aide desquels saint Clément bat en brèche le paganisme. Enfin, dans une éloquente invective contre les dieux adorés à Alexandrie, il prédit la ruine prochaine du temple et de la statue de Sérapis, la plus fameuse divinité des Égyptiens.

Aujourd'hui que les dernières traces du polythéisme ont entièrement disparu, et que l'histoire des dieux grecs et romains est reléguée dans l'instruction classique pour l'intelligence des poètes et des écrivains de l'antiquité, il nous semble qu'il ne fallait pas de bien grands efforts de talent et de courage pour détruire des superstitions aussi ridicules que honteuses. Mais, pour juger de l'importance de la lutte que les premiers Pères ont eue à soutenir, il faut se reporter au temps où ils parlaient. Lorsque le Christianisme parut, l'idolâtrie était répandue par toute la terre. L'aveuglement était si général, que les Juifs eux-mêmes, dépositaires

taires des promesses divines, étaient toujours portés à imiter les autres peuples à cet égard. « Faites-nous des dieux semblables aux dieux des autres nations, disaient-ils à leurs chefs; qu'ils marchent à notre tête. » Et pourtant les Juifs, par leurs lois, leurs institutions, leurs coutumes, étaient un peuple tout-à-fait séparé des autres. Il fallait donc que ce penchant à l'idolâtrie fût bien irrésistible, pour étouffer des sentiments que l'éducation leur avait si fort inculqués. Chez les nations, les philosophes essayaient quelquefois d'attaquer l'idolâtrie, mais avec une extrême réserve; car la prison, le bannissement et la mort même, étaient souvent la récompense de leur amour pour la vérité. Aussi Platon évite d'exprimer son opinion sur les dieux; il se contente de dire que sur toutes ces choses il faut s'en rapporter aux anciens, lors même que leurs idées seraient dénuées de vraisemblance. Les poètes tragiques et comiques avaient également besoin de faire une grande attention aux paroles qu'ils mettaient dans la bouche de leurs personnages; car une sédition aurait pu éclater au milieu de la représentation, et, malgré l'amour du peuple pour les spectacles, l'acteur et peut-être l'auteur auraient payé de leur vie une licence poétique. Le Christianisme seul osa combattre de front l'idolâtrie, et il ne triompha de son adversaire qu'après une lutte de trois siècles.

Mais reprenons la suite de l'exhortation adressée aux Grecs par saint Clément d'Alexandrie. Après avoir renversé les arguments des païens, il lui reste à prouver que la philosophie est incapable de conduire l'homme à la découverte de la vérité. Il n'est pas hors de notre sujet de faire connaître ici les nouveaux adversaires que le Christianisme avait à combattre dans la personne des philosophes. A cette époque, ce n'étaient plus ni Platon, ni Aristote, ni Zénon, qui tenaient le sceptre de la philosophie à Alexandrie. Vers la fin du premier siècle, en même temps que le Christianisme commençait à étendre rapidement ses conquêtes, il se formait dans cette ville une nouvelle secte de philosophes, connue sous le nom d'Éclectique. Cette secte n'affichait point la prétention d'inventer quelque chose de nouveau en philosophie : son but, au contraire, était de former une seule opi-

nion de toutes les opinions des philosophes, et de réunir toutes les écoles dans une seule. Laisant de côté le scepticisme et beaucoup de dogmes d'Épicure qui n'entraient pas dans le plan qu'elle se proposait de suivre, elle aspirait à composer un tout uniforme des opinions souvent opposées des Platoniciens, des Péripatéticiens, des Stoïciens, en mettant Platon au premier rang et en inscrivant même ce nom révérend sur le fronton de son école. A cet amalgame étrange des divers systèmes des philosophes, la nouvelle secte joignit les idées religieuses éparées dans les poésies d'Orphée et de Musée, le dogme de la transmigration des âmes de Pythagore, les secrets des mystères de l'Égypte, inventés, dit-on, par Hermès, et les opinions que l'Orient attribue à ses anciens mages. C'est ainsi que les nouveaux Platoniciens se firent un corps de doctrines grossi de tous les systèmes qu'ils puisèrent non-seulement dans la philosophie des Grecs, mais encore dans celle des peuples que les Grecs appelaient barbares. L'ancien polythéisme ne tarda pas non plus à se revêtir d'une autre forme entre leurs mains. Jupiter fut le feu, Junon l'air, Neptune l'eau, Cérès et Bacchus les biens que la terre produit; enfin toutes les divinités de la mythologie ne furent plus que les membres divers d'un Dieu unique dont l'âme était répandue dans toutes les parties du monde. Ce qui rendait le néo-platonisme extrêmement dangereux, c'est qu'on pouvait y rapporter toute espèce de religion et qu'il admettait même quelques dogmes du Christianisme dont on détournait le sens en les expliquant d'une manière mystique et allégorique. Cette secte, qui enfanta beaucoup d'imposteurs, produisit aussi quelques hommes d'un vrai mérite, et entr'autres Athénagore, Hermias, saint Clément d'Alexandrie qui, éclairés par la foi, devinrent les plus redoutables adversaires des auteurs de leurs anciens co-sectaires.

Dans son *Exhortation aux Gentils*, saint Clément énumère toutes les opinions des différentes sectes de philosophie sur le principe du monde, et il en conclut avec raison que les philosophes, même les plus éclairés, n'ont vu la vérité qu'en songe, quoiqu'il leur soit arrivé quelquefois de dire des choses conformes à la vérité, avec l'inspiration de Dieu; car tout ce qui est

vrai émane de Dieu. Quant aux véritables philosophes, il n'y en a pas d'autres que Moïse, David, Isaïe, Jérémie. Une auguste vocation se fait entendre en ce moment à tous les peuples de la terre. Ceux qui sont sourds à cet appel commettent un grand péché. « Mais, s'écrient les Grecs, c'est une chose abominable que de fouler aux pieds les coutumes qu'on a reçues de ses ancêtres. Que diront nos pères dans leurs tombeaux, en voyant leurs fils condamner leurs maximes? — Si vos pères ont suivi une mauvaise route, leur répond saint Clément, pourquoi vous égarer sur leurs pas? Rien de plus contraire à la véritable piété que la coutume. Quoi! la coutume ferait repousser aux Grecs le plus grand bienfait que Dieu ait accordé aux hommes! Ils ont vieilli dans le culte des démons, qu'ils se rajeunissent dans le culte du vrai Dieu. Dieu les mettra au nombre de ses enfants. »

Saint Clément termine son discours en invitant les Grecs à abandonner leurs erreurs pour se livrer entièrement au Christ, unique précepteur de la vérité.

Le *Pédagogue* est divisé en trois livres. Cet ouvrage, selon toute apparence, était destiné aux catéchumènes dont saint Clément dirigeait l'instruction comme successeur de saint Panthène. C'est pour cette raison qu'il l'intitule *Pédagogue*. On sait que le mot *pédagogue* ne se prenait pas chez les anciens dans l'acception que nous donnons à ce mot. Le pédagogue était chargé de diriger les mœurs et de régler la conduite des jeunes gens qui lui étaient confiés. Ces fonctions, loin d'être méprisées, étaient au contraire en grande vénération. *Pedagogi non negligendi*, dit Cicéron, *sed quodam modo colendi*. Si donc les pédagogues étaient l'objet d'une espèce de culte, saint Clément a pu sans inconvénient donner ce titre à Jésus-Christ; car le pédagogue qu'il fait parler n'est rien moins que le Sauveur des hommes, le Verbe incarné. Sous le voile de ce nom divin, saint Clément trace des règles de conduite aux catéchumènes de l'école fondée par saint Marc, qui n'étaient pas, comme aujourd'hui, des enfants que l'on dispose à la première communion; mais des hommes faits, conquis la plupart sur le paganisme ou la philo-

sophie. Saint Clément entre dans les détails les plus circonstanciés sur ce qui concerne la nourriture et les vêtements. Il indique même les heures du coucher et du lever, la manière de passer la nuit. En parlant du travail et du délassement, il marque les occupations qui regardent les hommes et celles qui conviennent aux femmes. Il recommande à tous la pureté, la modestie, la frugalité. Cet ouvrage est surtout précieux en ce qu'il représente le tableau des mœurs chrétiennes au second siècle.

Passons maintenant aux *Stromates*, ouvrage qui a le plus contribué à la réputation de saint Clément d'Alexandrie. Le mot *Stromates* signifie *Tapisseries*; en donnant ce titre à son livre, l'auteur a voulu dire sans doute qu'il mettrait de la variété dans son sujet, pour éviter l'ennui et la sécheresse qui s'attachent aux ouvrages philosophiques. Saint Clément donne aussi à cet ouvrage, dans plusieurs endroits, le titre de *Souvenirs*. Au reste, il ne l'a point composé, nous dit-il, dans l'intention d'acquérir une vaine gloire, mais pour ne point perdre la mémoire des choses qu'il a eu le bonheur d'entendre de la bouche des hommes qui avaient vécu avec les saints apôtres. Il a voulu amasser des provisions pour le temps de sa vieillesse. Ce qu'il va mettre au jour n'est que l'ombre et le reflet de la lumière que ces hommes de Dieu répandaient de tous côtés.

Il serait difficile de trouver dans l'antiquité chrétienne quelque chose qui éveillât plus la curiosité et en même temps qui fût plus propre à faire connaître et aimer les vertus chrétiennes, que ces sept livres des *Stromates*. La science profane y est portée au plus haut degré. Les opinions philosophiques de toutes les écoles sont mises en parallèle avec les doctrines évangéliques et viennent rendre hommage à la supériorité du Christianisme sur la philosophie. Ce que dit l'auteur sur les mœurs des premiers Chrétiens, et en particulier sur le martyre, suffirait pour le classer parmi les historiens de cette époque. Son livre sur les symboles est plein de ces traits de lumière de nature à éclairer la marche incertaine de la science au milieu des ténèbres de l'archéologie. Toutes ces choses sont exposées et déduites avec une originalité piquante qui leur prête le plus vif intérêt. Afin qu'on n'oublie pas que



saint Clément ne fait briller le flambeau de la philosophie que pour conduire son lecteur à la foi, le portrait du parfait Chrétien se rencontre à chaque instant sous mille traits différents. Saint Clément lui donne le nom de *Gnostique*, et il faut expliquer d'abord ce qu'il entend par ce mot. Les personnes qui n'ont pas lu cet auteur et qui le jugent d'après les déclamations dont il a été l'objet de la part des écrivains protestants, ont confondu ce Gnostique avec les Gnostiques si justement condamnés par saint Irénée et par saint Clément lui-même, dans son troisième livre des *Stromates*, où il dit que ces Gnostiques se croient les enfants de Dieu par excellence, et en conséquence libres de tout faire et de prendre leurs fantaisies pour des inspirations divines. Saint Clément indique, ainsi que saint Irénée, Prodicus comme le chef de cette hérésie. Il n'y a donc aucune espèce de rapport entre ces Gnostiques, appelés faux Gnostiques par saint Clément, et le Gnostique qu'il présente comme le modèle du vrai Chrétien. On peut même ajouter que ce n'est pas sans raison que saint Clément donne le nom de Gnostique au Chrétien qu'il nous dépeint, et qu'il ne l'appelle ainsi que pour l'opposer aux prétendus Gnostiques de l'hérésie des Valentiniens. Quel est donc le Gnostique de saint Clément? C'est celui qui tout à la fois *sait, pratique et enseigne* (*Stromates*.) C'est le fidèle imitateur des apôtres auxquels Jésus-Christ a révélé sa doctrine. Tel est, au jugement de l'auteur, le Gnostique qui ne s'est perfectionné dans la philosophie et dans les sciences que pour se perfectionner dans l'étude de la religion. En traçant le portrait de son Gnostique, saint Clément faisait le sien sans y prendre garde, ou du moins il rendait sur le papier l'idée qu'il avait conçue et l'image de la perfection à laquelle on peut atteindre en suivant les lois de l'Évangile. Lorsque nous exprimons ainsi, nous sommes d'accord avec les auteurs ecclésiastiques, qui tous nous donnent ce savant écrivain comme un saint homme : en un mot, il paraît qu'il était tel qu'il décrit son Gnostique.

On croit généralement que les *Stromates* sont un ouvrage qui manque d'ordre, où saint Clément traite les matières qui se présentent à son imagination sans suite et sans enchaînement dans les

idées. Cependant ses idées nous paraissent se lier depuis le premier livre jusqu'au septième. Si l'on veut se donner la peine de supprimer les digressions, on trouvera cet ouvrage parfaitement coordonné dans son ensemble. Nous allons essayer de prouver notre assertion dans une courte analyse.

Le premier livre des *Stromates* est consacré à l'histoire de la philosophie, et à démontrer que les livres de Moïse sont antérieurs de beaucoup à tous les ouvrages de l'antiquité. Saint Clément pose d'abord un principe qui devrait être professé par toutes les personnes qui s'occupent de philosophie : « Les connaissances humaines, dit-il, ne sont pas moins un don de Dieu que la connaissance des choses divines, et la philosophie ne présente d'utilité qu'autant qu'elle prête la main à la religion. » Ce n'est donc pas seulement un philosophe qui va parler, c'est un Chrétien qui ne se sert de la philosophie que pour amener les hommes à la vérité chrétienne. Animé de cet esprit, saint Clément nous déroule le tableau de l'histoire de la philosophie grecque depuis les sept sages jusqu'à Épicure ; il passe en revue les sectes ionique, italique, éléatique. « Mais que la Grèce ne soit pas si fière, ajoute-t-il, l'invention de la philosophie ne vient pas d'elle. Les premiers philosophes étaient des barbares. Thalès et Pythagore ne sont pas d'origine grecque. Leurs dogmes, ils les ont pris dans l'Égypte, où le premier s'est fait initier aux mystères et où le second a séjourné une grande partie de sa vie. C'est donc de l'Orient que découle toute la philosophie ancienne, et principalement des livres mosaïques connus en Égypte depuis longtemps. » Cette assertion conduit saint Clément à une longue dissertation sur la chronologie des temps anciens, et il prouve, l'histoire à la main, que Moïse est non-seulement antérieur aux poètes et aux philosophes, mais encore à la plupart des dieux de la Grèce. Cette dissertation est suivie d'une vie de Moïse telle que les historiens de l'Égypte la rapportent. Saint Clément aurait pu sans doute arrêter sa dissertation chronologique aux philosophes ; mais par une disposition particulière aux savants et aux philologues, il continue sa chronologie jusqu'à la mort de Commode, et il marque

cent quatre-vingt-quatorze ans et un mois depuis la naissance du Sauveur jusqu'à la mort de cet empereur, ce qui revient à l'année 192 de notre ère, qui diffère de deux ans avec le comput adopté par saint Clément d'Alexandrie. Des réflexions curieuses sur les diverses opinions touchant l'époque de la naissance et de la mort de Jésus-Christ viennent naturellement se placer sous la plume de saint Clément.

En tête de son second livre, saint Clément prévient ses lecteurs qu'il ne recherche pas la beauté du langage. Il veut nourrir l'esprit plutôt que charmer les oreilles, persuadé qu'un écrivain qui songe à orner ses phrases a peu d'attention pour le fond des choses. Reprenant ensuite son sujet où il l'a laissé avant de présenter le tableau chronologique de l'histoire du monde, lorsqu'il a établi que les livres des Grecs ont été écrits postérieurement à ceux de Moïse, il énumère les larcins que la philosophie a faits à l'Écriture-Sainte, et il applique aux philosophes cette parole de Jésus-Christ dans l'évangile de saint Jean : « Tous ceux qui sont « venus avant moi sont des voleurs, » voulant exprimer par là que c'était le Verbe qui avait parlé par la bouche des prophètes, longtemps avant son incarnation, et que les philosophes s'étaient emparés de leurs idées pour les donner comme si elles leur appartenaient. Justin le martyr soutenait les mêmes opinions avant saint Clément. Ce philosophe chrétien disait aux Grecs, en attaquant l'idolâtrie, que ces superstitions avaient été blâmées autrefois par le Verbe parlant par la bouche de Socrate. Saint Clément d'Alexandrie ajoute « que non-seulement les païens ont emprunté à nos livres saints leurs miracles, qu'ils attribuent à leurs fausses divinités, mais que les philosophes y ont puisé leurs principaux dogmes sur la crainte de Dieu et sur une infinité d'autres pensées qui se rapportent à l'espérance et à la charité. » Il met en parallèle un grand nombre de passages tirés des livres saints avec des passages tirés des livres des philosophes, pour faire voir ce que les seconds doivent aux premiers. « Mais, reprend-il, on ne peut parvenir à la connaissance de Dieu que par la foi : celui qui ne croit pas ne comprend pas. « Aussi combien les philosophes, malgré tous leurs larcins,

« sont-ils inférieurs au vrai Chrétien ! Il n'y a que le Chrétien  
« qui connaisse Dieu. Les philosophes n'ont qu'une fausse sci-  
« ce, et la fausse science nuit d'autant plus à la véritable  
« qu'elle en usurpe le nom. Le Chrétien est le seul qui pratique  
« le précepte de l'aumône. En faisant du bien à ses frères, il se  
« rapproche autant que possible de Dieu, qui est l'auteur et le  
« dispensateur de tous les biens. » Saint Clément fait une belle  
digression sur l'aumône et sur la loi judaïque qui prescrivait à  
la cinquantième année l'annulation de tous les contrats empor-  
tant transmission de propriété. Le Chrétien, ajoute-t-il, est le  
seul qui s'élève contre la barbare coutume d'exposer les enfants.  
Il est le seul qui conçoit la dignité de l'union de l'homme et de  
la femme. Les philosophes et les législateurs ont cru tout faire en  
plaçant cette institution, les uns sous la protection des lois, les  
autres sous celle de la morale publique. Le Christianisme lui a  
donné sa perfection en l'élevant à la dignité de sacrement. Dans  
ce livre, l'auteur discute en passant les opinions des philoso-  
phes sur le souverain bien. Suivant lui, il n'y a que Platon qui  
se soit approché de la vérité, en disant que le souverain bien  
consiste dans la ressemblance avec Dieu.

Le troisième livre est un des plus intéressants à cause des faits  
historiques qu'il contient. Il est particulièrement dirigé contre  
les hérétiques. C'est la question sur le mariage par laquelle se  
termine le second livre, qui amène saint Clément à parler des  
diverses opinions des hérétiques. Ces hérétiques s'accordaient  
tous à combattre cette institution, mais sous des points de vue  
entièrement opposés. Les uns, comme les Basilidiens, les Mar-  
cionites, les Encratites ou Continents, proscrivaient l'union des  
sexes, parce que, suivant eux, le monde ayant été formé d'une  
mauvaise matière, il ne fallait pas le peupler. Les autres, comme  
les Carpocratiens et les Epiphaniens, voulaient que les femmes  
fussent communes ainsi que tous les biens en général, et ils ap-  
puyaient cette opinion par les doctrines non-seulement les plus  
contraires à la loi de Dieu, mais encore les plus effrayantes pour  
la paix publique et le bon ordre. Communauté et égalité, telle  
était la maxime de ces derniers : saint Clément combat les uns

et les autres de la même manière que l'avait fait saint Irénée dans son livre contre les hérésies. Il défend le mariage contre les Basilidiens et la continence contre les Carpocratens. Il fait voir que les premiers ont étendu le principe de la continence au-delà des bornes ; que proscrire le mariage en haine de la créature est un horrible blasphème contre l'auteur des choses. Quant aux seconds, il fait voir qu'ils ne sont pas moins condamnables que les premiers pour avoir méconnu le principe de la continence au point de regarder le plaisir comme la seule et unique règle de conduite. Enfin, il déclare que le moyen de concilier la chasteté avec le mariage est de rendre pieuse et sainte l'union conjugale. Suit un admirable éloge de la pureté chrétienne. Cette pureté est bien supérieure à la continence des philosophes. Il y a cette différence entre l'une et l'autre, que la première consiste à éteindre le germe des passions et la seconde à les combattre en les laissant subsister. Il est impossible de posséder la continence chrétienne sans la grâce de Dieu. C'est dans ce livre que se trouve la mention faite par saint Clément des quatre évangiles reconnus et admis par l'Église.

Le quatrième livre traite du martyre, et c'est, à notre avis, celui où saint Clément a répandu le plus d'éloquence. N'oublions pas qu'il écrivait sous Sévère et qu'il était nécessaire de soutenir les Chrétiens au milieu des persécutions. Cette circonstance prête un grand intérêt aux instructions de saint Clément d'Alexandrie ; en les lisant, nous découvrons le secret de ce courage qui étonne notre faiblesse. A cette époque, il ne s'agissait pas seulement d'instruire les Chrétiens dans la religion ; il fallait encore les les exercer au martyre. Tout-à-l'heure saint Clément parlait des vertus qui distinguent le vrai Chrétien ; maintenant il nous déclare qu'il lui en reste encore une à acquérir pour arriver à la perfection, c'est d'avoir le courage de mourir pour la foi. Pour être parfait, au martyre de la confession il faut joindre le martyre du sang. Le Gnostique doit donc se disposer de longue main au martyre, afin de ne pas être épouvanté un jour par les menaces des tyrans, ni affaibli par l'aspect du supplice. Il faut d'abord qu'il s'étudie à séparer son âme de son corps autant que possible

pour se préparer à la dernière séparation, qui est la mort. En effet, la dignité de l'homme consiste dans son âme ; son corps est attaché à la terre ; mais son âme tend vers le ciel. Cette vie, qui unit le corps à l'âme, est une mort. La vie, c'est la séparation du corps d'avec l'âme. Ainsi, le martyr abandonne son corps ; son âme reste libre. La mort même est une jouissance pour lui, parce qu'elle lui ouvre la porte du ciel. Dieu soutient son courage au milieu des tourments. Les païens ne nuisent point aux Chrétiens en les faisant mourir ; si ces derniers sont raisonnables, ils doivent au contraire des remerciements à ceux qui les persécutent.

Il paraît qu'il y avait des hérétiques qui n'admettaient que le martyre de la confession et qui rejetaient le martyre du sang comme un suicide. Mais, comme il était impossible de confesser sans s'exposer à la mort, il arrivait que ceux qui professaient cette doctrine ne confessaient pas jusqu'à la fin. Saint Clément repousse avec raison une pareille opinion ; cependant il déclare que ceux qui s'offrent d'eux-mêmes à la mort ne sont pas martyrs. Il les compare aux gymnosophistes de l'Inde, qui se précipitent inutilement dans un bûcher. « Les Chrétiens, dit-il, ne doivent pas « se présenter aux juges sans être appelés, parce qu'il nous est « interdit de nous faire aucun mal à nous-mêmes et consé- « quemment d'être complices du mal que les autres peuvent nous « faire. » De même dans son *Pédagogue*, il avait défendu aux Chrétiens de saluer publiquement leurs frères du nom de Chrétiens, de crainte d'éveiller la persécution contre les fidèles. S'il réfute l'opinion de ceux qui rejetaient le martyre comme un suicide, il attaque à plus forte raison celle de Basilide, qui affirmait que le martyre était un supplice employé par Dieu pour nous punir de nos fautes. « Si le martyre est un châtiment, s'é- « crie saint Clément, la foi chrétienne et la doctrine, qui nous « ordonne de la confesser, sont aussi des châtiments. Que devient « alors l'amour de Dieu ? où est la gloire du confesseur ? où est « la honte du rénégat ? » C'est ainsi que saint Clément excite et retient tour à tour le zèle des Chrétiens en leur ordonnant de confesser la foi au milieu des plus cruels supplices en même

temps qu'il leur défend de s'exposer volontairement à la mort.

Saint Clément traite ensuite de la perfection, et il fait le portrait de son Gnostique. « Les apôtres sont les véritables Gnostiques, parce qu'ils possédaient tout à la fois la connaissance, la prédication, la justice, la vérité. Le Gnostique, même en songe, a l'amour de Dieu, parce qu'il s'est fait une habitude d'agir conformément à la loi de Dieu. Le Gnostique est juste en toute circonstance sans être dirigé par la crainte des châtimens. Il ne commettra pas le mal, lors même qu'il pourrait se soustraire à l'œil de Dieu, ce qui est impossible. De même, s'il fait le bien par le seul espoir de la récompense que Dieu promet aux bons, il ne serait pas parfaitement bon. Il ne se laisse diriger ni par la crainte ni par l'espérance. Il ne considère pas ce qu'il aura à gagner en faisant le bien. Il est uniquement entraîné par l'amour de celui qui existe éternellement. »

C'est dans ce livre que saint Clément d'Alexandrie nous rapporte presque tout entière la première lettre du pape saint Clément aux Corinthiens, et qu'il nous déclare que quoique saint Paul n'ait paru qu'après l'ascension du Seigneur, ses écrits sont néanmoins inspirés par le Saint-Esprit, tout aussi bien que les livres de l'ancien Testament.

Le cinquième livre est consacré à faire voir que tous les signes et les symboles que nous rencontrons dans l'ancien Testament ne sont autre chose que la figure de Jésus-Christ. Cette proposition conduit saint-Clément à une longue et savante dissertation sur les symboles. Le symbolisme vient de l'orient; il a été inventé pour distinguer les sages de la multitude. Les Egyptiens, dans leurs mystères, avaient leur sanctuaire dont il n'était pas permis d'approcher; les Hébreux, le voile du temple; les philosophes anciens ne parlaient que par symboles. Il serait impossible d'énumérer toutes les figures énigmatiques et tous les symboles renfermés dans l'Écriture-Sainte. A l'occasion des symboles, saint Clément entre dans beaucoup de détails sur les hiéroglyphes. Selon lui, les Égyptiens avaient trois langues. La première était le langage proprement dit, celui qui s'exprimait par la réunion des consonnes et des voyelles. La seconde était symbolique,

mais simplement symbolique. Ainsi, par exemple, si l'on voulait exprimer le soleil, on formait un signe qui ressemblait au soleil, et ainsi de suite. La troisième était symbolique et métaphorique tout ensemble. Par exemple, si l'on voulait exprimer le soleil, on représentait un scarabée, parce que cet insecte reste six mois sur la terre dans son état parfait et six mois caché sous la terre dans son état de larve. Si l'on voulait exprimer les astres, on figurait des serpents, à cause de leur course oblique. Cette langue était particulièrement consacrée à l'histoire des dieux et des anciens rois, aux inscriptions des temples. Saint Clément donne l'interprétation d'une de ces inscriptions. A Diospole, ville d'Égypte, on voyait sur la porte d'un temple un enfant, un vieillard, un épervier, un poisson, un crocodile. L'enfant était le signe de la naissance, le vieillard celui de la mort, l'épervier celui de Dieu, le poisson celui de la haine, le crocodile celui de l'impudence. Le tout réuni signifiait : Vous qui naissez et mourez, Dieu hait l'impudence. Saint Clément donne également la clé de beaucoup d'autres signes hiéroglyphiques. Il interprète aussi les figures représentées sur les habits des prêtres hébreux et celles des cérémonies usitées dans les sacrifices. Ce traité sur les symboles est sans contredit un des ouvrages les plus curieux qui nous reste de l'antiquité.

Dans les sixième et septième livres, saint Clément s'occupe presque exclusivement à décrire son Gnostique, dont il n'a présenté, dit-il, que les principaux traits dans son *Pédagogue*. Le septième livre contient des détails du plus haut intérêt sur les hérésies. Saint Clément nous fait voir qu'elles sont nouvelles, tandis que la doctrine de l'Église est ancienne. Jésus-Christ a paru sous Auguste, et la prédication des apôtres a continué jusqu'à la fin du règne de Néron. Les auteurs des hérésies se sont montrés sous les Antonins. Au lieu d'être les successeurs des apôtres ; ils ne sont donc que des novateurs. Ces traits historiques méritent d'autant plus d'attention qu'ils sont conformes avec ce qui nous est rapporté par saint Irénée au sujet des hérésies.

Dans l'ouvrage intitulé *Quel riche sera sauvé*, on lit avec un grand intérêt un trait de la vie de saint Jean : c'est la conver-



sion d'un voleur par le saint apôtre. Cette histoire est trop connue pour que nous en parlions.

Le livre composé par saint Clément sur la pâque ne nous est point parvenu non plus que ses *Hypothèses* ou *Institutions*. Eusèbe nous apprend que ces deux ouvrages retraçaient le souvenir des anciennes traditions apostoliques. On lisait dans les Institutions que saint Luc avait traduit pour les Grecs l'épître de saint Paul aux Hébreux telle que nous la possédons aujourd'hui. Saint Clément nous donnait aussi l'origine des quatre évangiles. Suivant lui, ceux qui contiennent les généalogies, c'est-à-dire ceux de saint Mathieu et de saint Marc, auraient paru les premiers. Quant à l'origine de l'évangile de saint Marc, voici comment il l'expose. Saint Pierre prêchait publiquement à Rome la grande nouvelle de l'avènement de Jésus-Christ ; il disait ce qu'il avait vu et entendu touchant le Verbe de vie. Ses auditeurs qui étaient en très-grand nombre, prièrent saint Marc, son disciple, qui l'avait suivi de très-loin et qui se rappelait parfaitement bien ses prédications, de consigner par écrit les paroles de saint Pierre. Saint Marc écrivit donc l'Évangile et il en distribua des exemplaires à ceux qui les lui demandaient. Saint Pierre le sut, et il ne s'opposa point à ce que fit saint Marc sans cependant l'y exhorter. Depuis, il autorisa la lecture de cet écrit dans les églises. Quant à saint Jean, qui est le dernier des évangélistes, comme il voyait que ses devanciers avaient dévoilé principalement les choses qui regardent le corps et l'humanité du Christ, il composa un évangile spirituel, d'après l'exhortation de ses amis et sous l'inspiration de l'esprit divin. Ces détails nous semblent très-précieux.

Nous ferons remarquer que le récit de saint Clément sur la cause qui porta saint Jean à écrire son évangile se trouve confirmé par le témoignage de saint Chrysostôme dans sa préface du commentaire sur saint Mathieu. Après avoir fait observer que saint Luc exprime lui-même la cause qui l'a porté à écrire son évangile en disant qu'il a voulu nous laisser une preuve de la vérité des choses qui nous sont enseignées, voici ce que saint Chrysostôme dit de l'Évangile de saint Jean : « Saint Jean a gardé le silence sur la cause qui l'a déterminé à écrire l'évan-

« gile ; mais si nous en croyons la tradition qui est parvenue de  
« nos pères jusqu'à nous, ce ne fut pas sans un motif particulier  
« qu'il se mit à écrire. Voyant que les autres avaient principale-  
« ment insisté sur l'humanité de notre Seigneur, et concevant  
« qu'il y avait du danger à se taire sur sa divinité, en outre,  
« poussé par l'esprit du Christ, il se mit à écrire l'Évangile dans  
« cette idée. Cela est clair d'après la manière dont il nous ra-  
« conte l'histoire de Jésus-Christ, et même d'après son préam-  
« bule. Aussi ne commence-t-il point son évangile par en bas,  
« comme les autres ; mais il débute d'en haut, ainsi que l'esprit  
« le poussait. Son livre est monté tout entier sur ce ton, et ce  
« n'est pas seulement dans son préambule, c'est dans tout le  
« cours de son évangile qu'il est plus élevé que les autres. »

Photius accuse saint Clément de grandes erreurs dans ses Institutions ; mais n'est-il pas permis d'en douter, lors qu'Eusèbe et beaucoup d'autres auteurs ecclésiastiques ne parlent de ce livre qu'avec éloges ? Rufin le regarde comme très-catholique, quoiqu'il lui reproche quelques erreurs.

Le style de saint Clément d'Alexandrie est d'une grande élégance dans son *Exhortation aux Gentils*, et il s'élève de temps en temps à la plus haute éloquence dans ses *Stromates*. Comme il traite de matières philosophiques et de choses abstraites, il est fort difficile à traduire. Cependant il n'est pas à beaucoup près aussi obscur que les écrivains protestants l'ont prétendu.

---



# DOCTRINE

## DE SAINT CLÉMENT.

---

### *Sur l'Écriture.*

Saint Clément enseigne que les écrivains sacrés, tant de l'ancien que du nouveau Testament, n'ont rien écrit que par l'inspiration du Saint-Esprit, soit les choses qu'ils ont apprises de Dieu, soit les choses qu'ils savaient d'eux-mêmes, et qui étaient connues de tout le monde; que bien que l'Écriture-Sainte soit claire et intelligible à tous selon le sens grammatical, la vérité ne laisse pas d'y être enveloppée d'obscurités en plusieurs endroits, afin qu'elle ne soit connue que de ceux à qui il est donné de la connaître. Il déclare que Moïse est l'auteur du Pentateuque; que les Proverbes, le livre de la Sagesse et l'Écclésiastique sont de Salomon; que ce dernier est canonique, de même que celui de Job. Il cite les livres d'Esther, de Judith et des Machabées, sans dire qui en sont les auteurs: mais il attribue à Esdras le quatrième de ceux qui portent son nom. A l'exemple de quelques anciens, il cite les Proverbes sous le titre de la Sagesse. Il attribue à saint Marc l'évangile de ce nom, à saint Luc les Actes des apôtres et la traduction grecque de l'épître aux Hébreux; cette épître à saint Paul; à saint Jude celle que nous avons de lui, et à saint l'Apocalypse

Jean. Il cite aussi la première épître de cet apôtre, qu'il nomme *la grande*, pour la distinguer de la seconde, qui est plus petite; et la première de saint Pierre. On trouve dans ses écrits beaucoup de leçons de l'Écriture, différentes de celles que nous lisons dans nos exemplaires. Quelquefois il cite des passages sans marquer d'où ils sont tirés, et il y en a que l'on ne trouve point dans nos Bibles. Il dit que l'amour et la crainte font la différence des deux testaments; que la version de l'Écriture faite sous Ptolémée-Philadelphie par les Septante, est l'ouvrage du Saint-Esprit; il n'admet que quatre évangiles.

*Sur la tradition.*

Un autre canal par lequel la doctrine de Jésus-Christ nous a été communiquée, c'est la tradition. Elle est fondée sur le témoignage des apôtres et de leurs successeurs. Chacun d'eux ayant reçu cette semence divine, comme un fils reçoit l'héritage de son père, elle est parvenue jusqu'à nous. Quiconque se révolte contre la tradition de l'Église, pour se jeter dans des opinions humaines, cesse d'être fidèle à Dieu.

*Sur la Trinité des personnes en Dieu, la divinité du Fils et du Saint-Esprit. Sur la divinité de Jésus-Christ, le temps de sa naissance, et son impassibilité.*

Saint Clément distingue nettement trois personnes en Dieu, qu'il nomme Trinité, et leur attribue également l'immensité, ce qui ne laisse aucun lieu de douter qu'il ne les ait reconnues pour Dieu. Le Père est le Seigneur et le créateur de toutes choses, tout-puissant et en tout lieu. Le Fils réunit en lui toutes les perfections. Il est la sagesse et la vertu du Père, la science, la vérité. Renfermé dans le sein du Père avant tous les temps, il en est, pour ainsi dire, sorti, premièrement

pour créer le monde , ensuite pour se faire homme. Saint Clément nomme *génération* cette prolation extérieure du Verbe par laquelle Dieu dit : *que la lumière soit faite*. Parlant de la nature du Fils , il dit qu'elle est la plus parfaite , la plus sainte , la plus rapprochée de celle du Tout-Puissant. Par où il semblerait qu'il distingue la nature du fils de Dieu de celle du Père , et qu'il la croit moins parfaite , s'il ne disait ailleurs que le Père et le Fils sont un, c'est-à-dire , Dieu ; qu'il y a entre eux une égalité parfaite de toutes choses ; que le Fils est dans le Père ; que tout est en lui , de même que dans le Père et dans le Saint-Esprit. La qualité de ministre du Père , d'instrument de Dieu , qu'il donne encore au Fils , n'enferme aucune imperfection , et ne signifie autre chose , sinon que Dieu a tout fait par son Verbe , qui , parce qu'il procède du Père , est appelé son ministre dans la création du monde , quoiqu'elle soit également l'ouvrage de l'un et de l'autre. Dans un autre endroit , saint Clément paraît dire que le Verbe a été enseveli avec Jésus-Christ. Mais le vrai sens de ces paroles est que Jésus-Christ , en qui le Verbe était uni hypostatiquement à la nature humaine , est mort et a été enseveli selon cette nature , et qu'il est ressuscité , selon la même nature humaine , par la puissance de la nature divine. C'est dans le même sens que saint Pierre a dit que Jésus-Christ , étant mort en sa chair , est ressuscité par l'Esprit. Au reste , il marque clairement la divinité de Jésus-Christ ; et pour montrer l'accomplissement de la prophétie de Daniel , touchant la venue du Messie , il fait , comme nous l'avons dit , une supputation des temps , jusqu'au règne de Vespasien , et compte en tout quatre cent quatre-vingt-six ans quatre mois. Il entend par les semaines de Daniel des semaines d'années , et par les années , des années solaires ; il met la naissance de Jésus-Christ en la vingthuitième année du règne d'Auguste ; son baptême , et le commencement de sa prédication en la quinzième de Tibère. A prendre à la lettre ce qu'il dit de l'humanité de Jésus-Christ , on croirait qu'il ne l'a pas crue sujette aux besoins de la vie , tels que la faim et la soif. Cependant il reconnaît ailleurs que

Jésus-Christ a souffert véritablement dans sa chair, et non en apparence ; en sorte qu'on doit expliquer ce qu'il dit de l'impassibilité du Sauveur par le pouvoir qu'il avait sur lui-même. Dans nous, les passions préviennent ordinairement notre volonté, et s'emparent des puissances de notre âme souvent malgré nous, au lieu que Jésus-Christ en était le maître. C'était volontairement qu'il avait faim et soif, ayant le pouvoir de conserver son corps sans le secours de la nourriture matérielle. Il dit qu'il est le seul juge des hommes, parce qu'il est le seul qui n'ait point péché.

*Sur la sainte Vierge, sur les anges et la gloire des saints. Sur le démon.*

Il rejette l'opinion de quelques-uns, qui disaient que la sainte Vierge avait enfanté comme les autres femmes. Il distingue différents degrés dans les anges, et dit qu'il y a des anges préposés pour conduire ceux qui vont au ciel ; qu'il y en a d'autres placés de distance en distance depuis le firmament jusqu'à nous, et d'autres destinés pour nous garder. Il semble distinguer le ciel où sont les bienheureux, du troisième ciel dans lequel saint Paul fut ravi. Il soutient, contre les Gnostiques, que le salut est pour tous les fidèles ; mais il ne nie pas qu'il doive y avoir entre eux différents degrés de gloire suivant la différence de leurs mérites. Il croit que l'ange à qui l'on donne le nom de diable, soit parce qu'il calomnie les hommes, soit parce qu'il dénonce les pécheurs, pouvait faire pénitence de son apostasie ayant le libre arbitre.

*Sur la nature de l'homme, sur le libre arbitre et la nécessité de la grâce.*

L'homme est aussi doué du libre arbitre, étant raisonnable de sa nature. Il a toutefois besoin du secours de la grâce pour faire le bien, pour nourrir de bonnes pensées, pour connaître

Dieu, pour surmonter les tentations, pour embrasser la foi, pour vivre dans la continence. Il enseigne que la grâce ne nécessite point le libre arbitre. L'âme, une des parties dont l'homme est composé, n'est point engendrée comme le corps. La plus noble de ses facultés est le pouvoir qu'elle a de choisir. Elle est immortelle, celle des impies comme celle des justes.

*Sur les causes et les remèdes du péché. Sur les effets de la charité et de la crainte.*

Le péché est une injustice volontaire ; l'ignorance et la cupidité en sont les causes. Mais il est en notre pouvoir de réprimer les mouvements de l'une, et de dissiper les ténèbres de l'autre, en travaillant à nous instruire. Nous pouvons effacer nos péchés par l'aumône et par la foi ; et la crainte du Seigneur nous donnera de l'éloignement pour le mal. Celui qui n'a point ouï prêcher la parole de Dieu, ne sera pas puni pour n'y avoir point obéi ; mais celui qui l'ayant ouïe, demeure dans l'incrédulité, sera puni, surtout si son incrédulité est volontaire et de son choix. Il distingue deux sortes de justice ; l'une, qui est le fruit de la charité ; l'autre, de la crainte du Seigneur ; et deux sortes de craintes, l'une chaste et filiale, l'autre servile. Nos bonnes œuvres ne seront pas sans récompense ; elles nous accompagneront dans le ciel.

*Sur l'Église et ses ministres.*

Il n'y a qu'une véritable Église, qui est l'ancienne, et qui renferme les justes, selon le décret de Dieu. Les hérésies sont postérieures, et s'efforcent de la diviser en plusieurs parties. Dans elle seule est la doctrine la plus exacte, conformément aux divines Écritures. Les mauvais Chrétiens, les Chrétiens qui ne le sont que de nom, ne laissent pas d'en être membres ; mais ils n'en ont pas l'esprit ni la sainteté. On donnait aux Églises matérielles le nom de maisons du Seigneur. L'évêque en était le chef, il devait n'avoir été marié qu'une fois, de même que



ceux que l'on choisissait parmi les personnes mariées pour être prêtres ou diacres. Saint Clément ne dit point en termes exprès si l'évêque, depuis son ordination, était obligé à la continence; mais il fait assez entendre que tel était l'usage de l'Église, lorsqu'il dit que les apôtres, qui avaient été mariés et avaient eu des enfants, saint Pierre et saint Philippe, par exemple, vécurent dans le célibat depuis qu'ils eurent été appliqués au ministère de l'apostolat.

*Sur le sacrement de Baptême et de Confirmation,  
et sur l'Eucharistie.*

On se préparait au Baptême par la pénitence, et l'on y était régénéré par la triple immersion. L'effet de cette régénération est de nous purifier de nos péchés, de dissiper nos ténèbres, de régler nos mœurs, et de nous remplir de cette sainte et salutaire lumière, par le moyen de laquelle nous connaissons les choses divines. Nous appelons frères tous ceux qui sont régénérés de cette sorte. Le nouveau baptisé recevait ensuite le sceau du Seigneur, c'est-à-dire la Confirmation, que l'on regardait comme la perfection de la vertu du Chrétien. Le pain et le vin que Melchisédech offrit en sacrifice étaient la figure de l'Eucharistie. Ceux qui y participent dignement sont sanctifiés dans leur corps et dans leur âme par la coopération du Verbe et du Saint-Esprit. Car l'Eucharistie est la propre chair du Verbe incarné. C'est pourquoi il nous ordonne de nous dépouiller de l'homme charnel et corrompu, de nous abstenir des anciens aliments pour participer à la nouvelle nourriture qu'il nous a préparée, afin que la présence du Sauveur, que nous renfermons dans nos cœurs, puisse sanctifier notre chair et purifier toutes nos inclinations et tous nos désirs. Saint Clément ne pouvait mieux marquer sa croyance sur la présence réelle. Ce qu'il ajoute est encore une preuve qu'il ne doutait pas que Jésus-Christ ne l'eût enseignée par ces paroles : « Mangez ma chair et buvez mon sang. » Peut-être, dit-il, souhaitez-vous qu'on vous donne une explication plus commune. La chair est

un symbole allégorique du Saint-Esprit, parce que c'est lui qui a formé le corps du Sauveur : le sang nous désigne le Verbe, qui est le principe de la vie, etc. Dans quelques Églises, après que l'Eucharistie avait été partagée, selon la coutume, on laissait aux fidèles la liberté d'en prendre une partie, avec la faculté de communier ou de s'abstenir de la communion, selon qu'ils le jugeraient à propos, mais en supposant toujours en eux de saintes dispositions.

*Sur le mariage, sur les secondes noces et la virginité.*

Saint Clément prescrit sur l'usage du mariage les mêmes règles que l'apôtre; mais il remarque que l'on ne peut montrer par l'Écriture qu'aucun des anciens ait connu son épouse dans le temps qu'elle était enceinte ou quelle allaitait son enfant. Il reconnaît que les secondes noces sont permises, et dit que celui qui se remarie ne pèche point. Cependant il les nomme fornication, soit à cause de l'esprit d'incontinence qui conduit, pour l'ordinaire, ceux qui s'engagent plusieurs fois dans le mariage, soit parce que, comme il le dit lui-même, celui qui se marie une seconde fois ne parvient pas à l'état de perfection que l'Évangile nous propose. Il veut que celui qui s'est engagé dans le mariage y persévère, et que celui qui a résolu de garder la virginité demeure vierge, chacun de ces deux états ayant ses avantages. La polygamie était permise aux anciens; dans le temps où il était besoin que les hommes se multipliasent; mais elle ne l'est plus présentement.

*Sur le serment et sur le mensonge, sur les images, sur les heures de prières et les jours de jeûne.*

Il définit le serment une affirmation dans laquelle on prend Dieu à témoin de la vérité de ce qu'on avance. On ne doit point jurer, et le mensonge est interdit en toute occasion, fût-il nécessaire pour sauver sa vie. Il croit cependant qu'il y a de certaines circonstances où il est permis de feindre; et il auto-

rise son opinion de l'exemple de saint Paul, qui, pour gagner les Juifs et se les rendre favorables, circoncit Timothée, quoique dans tous ses discours il s'efforçât de faire voir l'inutilité de la circoncision. Il dit que les Chrétiens ne conservaient aucune figure sensible et matérielle de la Divinité; ce qui apparemment a donné lieu à Photius de dire qu'il parlait des images dans un de ses Traités. Ils célébraient les divins mystères pendant la nuit, pour y apporter plus d'attention; mais ils ne laissaient pas d'avoir plusieurs heures réglées pendant le jour pour prier, savoir, tierce, sexte et none. On se tournait vers l'orient, et la posture ordinaire, en priant, était de lever la tête et les mains au ciel : on faisait même quelques mouvements des pieds, en répondant à la conclusion de la prière. On jeûnait deux fois la semaine, le mercredi et le vendredi.

*Sur l'utilité de la philosophie.*

Saint Clément dit que Dieu a donné la philosophie aux Grecs, afin qu'elle leur servit de préparation à l'Évangile, comme il a donné la loi aux Hébreux. Il semble même dire qu'avant la venue de Jésus-Christ la philosophie les justifiait. Mais si l'on fait attention à toute la suite de son raisonnement sur cette matière, on verra qu'il était très-éloigné d'attribuer une si grande vertu à des sciences purement humaines. Car, 1<sup>o</sup> il dit qu'il en est de la philosophie des Grecs par rapport à la connaissance de la vérité, comme d'un homme qui veut marcher sans pieds. 2<sup>o</sup> Il s'explique sur cette justice prétendue, et dit que celle que produisait la philosophie était imparfaite, ou plutôt qu'elle n'était qu'une disposition éloignée pour acquérir la vraie justice, de même que la grammaire est une disposition à la philosophie, et le degré un moyen pour monter à un étage supérieur. 3<sup>o</sup> Il dit en termes exprès qu'il n'y avait point de salut à espérer pour les philosophes, s'ils ne quittaient le culte des idoles et ne croyaient en Jésus-Christ; que sans la foi toutes leurs bonnes œuvres ne leur serviraient de rien pour le salut. 4<sup>o</sup> S'il avait cru que la philosophie seule justi-

fiât les Grecs, il n'aurait pas dit que Dieu avait permis que nos divines Écritures fussent traduites en leur langue, afin de leur ôter tout prétexte d'avoir ignoré la vérité qu'il leur était facile de connaître. Le raisonnement de saint Clément se réduit donc à celui-ci : que la philosophie, n'étant autre chose que la recherche de la vérité, contribue beaucoup à nous la faire trouver. C'est pourquoi il l'appelle ailleurs le fondement de la philosophie chrétienne.

*Sur Adam, sur les Apôtres et sur la Pâque.*

Il dit qu'Adam est sorti parfait des mains de Dieu ; que s'il est déchu de la justice dans laquelle il avait été créé ce fut par sa faute, Dieu l'ayant laissé le maître de choisir le bien ou le mal ; que lorsqu'on dit qu'il a été fait à l'image et ressemblance de Dieu, c'est-à-dire de son Verbe, qu'il a perdu par le péché les prérogatives de sa naissance, étant devenu sujet à la mort ; que l'élection des apôtres n'a pas eu lieu en raison de leur mérite, mais parce qu'ils étaient propres au ministère auquel Dieu devait les employer ; que Jésus-Christ ne baptisa que saint Pierre, et que les autres apôtres se baptisèrent l'un l'autre ; qu'après sa résurrection il communiqua le don de la science à saint Pierre, afin qu'eux-mêmes le communiquassent ensuite aux autres apôtres, aux soixante-dix disciples ; que saint Jacques ayant prié pour celui qui l'avait traduit devant les tribunaux, le persécuteur se convertit et souffrit le martyre avec ce saint apôtre. Un ancien auteur cite saint Clément pour prouver que Jésus-Christ ne mangea point l'agneau pascal la veille de sa mort.

*Sur le Purgatoire et sur quelques autres points importants.*

On peut encore remarquer que saint Clément a cru que les fidèles qui mouraient sans avoir entièrement expié leurs péchés en ce monde devaient les expier en l'autre, avant que d'en-

trer dans le ciel; que le disciple à qui Jésus-Christ dit : « Sui-  
 « vez-moi, et laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs  
 « morts, » était Philippe; que les actions des infidèles sont  
 défectueuses, faute d'être rapportées à une fin légitime; qu'a-  
 près le jour du jugement les anges seront déchargés du soin  
 de ceux qui leur étaient confiés; que Jésus-Christ a prêché  
 l'Évangile dans les enfers à ceux d'entre les Gentils qui avaient  
 bien vécu sans le secours de la loi, parce qu'ils se tenaient à  
 eux-mêmes lieu de la loi; que la foi sans les bonnes œuvres ne  
 nous sauve pas; que tous les hommes naissent avec le péché  
 originel; que les Ébionites ne se servaient que d'eau dans la  
 célébration de l'Eucharistie; que quelques-uns célébraient le  
 jour de la naissance de Jésus-Christ au 25 décembre, et que  
 les disciples de Basilide fêtaient aussi le jour de son baptême,  
 et passaient la nuit qui précède ce jour en lectures; qu'Adam,  
 Abraham, Isaac et plusieurs autres anciens ont prédit l'avenir;  
 que de raconter aux enfants les fables des poètes et autres sem-  
 blables fictions, c'est leur inspirer de l'amour pour l'impiété.

*Jugement des écrits de saint Clément.*

Il y a dans les ouvrages de saint Clément quelques fautes  
 contre la pureté de la doctrine et la vérité de l'histoire. Par  
 exemple, il y enseigne que les anges, épris de l'amour des fem-  
 mes, leur révélèrent des mystères qu'ils auraient dû tenir se-  
 crets; que Jésus-Christ prêcha pendant un an, et qu'il est mort à  
 l'âge de trente et un ans; que les apôtres ont, à l'exemple du  
 Sauveur, annoncé l'Évangile dans les enfers. Peut-être avait-il  
 puisé ces sentiments dans quelques livres apocryphes; car il  
 en cite plusieurs, entre autres ceux de la sibylle d'Hydaspe,  
 l'Évangile selon les Hébreux, les prédications de saint Pierre,  
 les traditions de saint Mathieu, etc. Il a coutume de rappor-  
 ter dans ses discours les sentiments et les propres paroles des  
 philosophes et des hérétiques. Souvent il cite l'Écriture de mé-  
 moire, et joint plusieurs passages ensemble, sans dire de quel  
 livre ils sont tirés; ce qui fait que l'on trouve dans ses écrits

beaucoup de leçons de l'Écriture différentes des nôtres , et qu'il cite quelquefois un passage entier sans nom, quoique le passage soit tiré de plusieurs auteurs. Il explique ordinairement l'Écriture dans le sens allégorique, à l'exemple de Philon. La philosophie des Stoïciens est celle qu'il paraît avoir suivie; mais il ne laisse pas de la combattre sur certains points, surtout en ce que ces philosophes disaient que les hommes égalaient Dieu en vertu. Dans tous ses écrits, il s'étend beaucoup plus sur la morale que sur le dogme, et c'est apparemment une des raisons pour laquelle ils étaient entre les mains de tout le monde dès le temps d'Eusèbe. Le pape Gélase les mit au rang des apocryphes, sans doute à cause des erreurs dont les hérétiques avaient rempli les livres des Hypotyposes.

---



## DISCOURS AUX GENTILS.

On dit d'Amphion de Thèbes et d'Arion de Metymne, qu'ils étaient si habiles dans la musique que, par la seule puissance de leurs accords, celui-ci attirait les poissons; l'autre élevait les murs de Thèbes. Ces fables sont encore dans la bouche des Grecs et répétées en chœur dans leurs fêtes. On raconte du chantre de la Thrace qu'aux accents de sa voix, les bêtes farouches déposaient leur férocité, et les arbres des forêts marchaient à sa suite. Je pourrais vous entretenir d'autres fables et vous parler d'autres musiciens, je veux dire d'Eunone de Locres et de la cigale de Pitho. Toute la Grèce était rassemblée pour célébrer à Pitho la défaite du fameux serpent chantée par Eunone : avait-il composé une ode ou une élégie sur ce sujet ? je n'en sais rien. Le combat venait de commencer. C'était dans la saison de l'été, quand les cigales, excitées par la chaleur du soleil, chantent sous les feuilles dans les bois et sur les montagnes ; leurs chants affranchis de mesure célébraient, non le serpent terrassé, mais le dieu son vainqueur, et surpassaient les accords d'Eunone. Une de ses cordes vint à se rompre : à l'instant une cigale saute sur sa lyre, s'y pose comme sur une branche d'arbre, et continue de chanter. Le musicien se met en harmonie avec elle, et répare ainsi la corde qu'il a perdue.

Ainsi donc, d'après la fable, des sons mélodieux charmèrent une cigale. Une statue d'airain représentait Eunone,



avec une lyre et la cigale son émule ; on la voit accourir, on croit l'entendre. Et les Grecs n'ont pas fait difficulté de la croire capable de cette imitation musicale.

Vous avez ajouté foi à ces fables ; l'on a pu vous persuader que des bêtes se laissaient à ce point charmer par la musique ; c'est la vérité seule, malgré sa vive clarté, qui passe pour mensonge et qui rencontre chez vous des incrédules.

Et l'Hélicon, et le Cithéron, et les montagnes de l'Odryse, et les initiations des Thraces, tous ces mystères de déception ont reçu un culte divin, ont eu des hymnes en leur honneur. Je vous l'avoue, les malheurs que chantent vos poètes tragiques remuent toute la sensibilité de mon âme, bien qu'ils ne soient que des fables ; ils mettent en scène tous les maux de l'humanité. Mais voulez-vous m'en croire ? et ces fables, et ces poètes ceints du lierre de Bacchus, sans frein dans leur ivresse et dans leur délire, au milieu des orgies, et la troupe des satyres, et la multitude des bacchantes furibondes ; enfin tout ce ramas de dieux surannés, enfermons-les dans l'Hélicon, dans le Parnasse, vieilliss eux-mêmes et aujourd'hui sans honneur.

A leur place faisons descendre du ciel sur la montagne du vrai Dieu, au milieu du chœur sacré des prophètes, la vérité ou la raison aux clartés si vives.

Qu'elle inonde les hommes de sa lumière, et dissipe les ténèbres où ils sont ensevelis. Qu'elle leur tende une main amie, c'est-à-dire qu'elle leur rende l'intelligence pour les tirer de l'erreur et les remettre dans la voie du salut. Qu'ils lèvent les yeux vers le ciel, qu'ils se dégagent des ombres de la mort, qu'ils désertent l'Hélicon et le Parnasse, et n'habitent plus désormais que les hauteurs de Sion. C'est de Sion que viendra la loi, c'est de Jérusalem que sortira la parole du Seigneur. La parole de Dieu, c'est le Verbe descendu du ciel, et couronné comme un athlète sur la scène du monde.

Mon Eunone à moi ne fait entendre ni les accents de Terpan-dre ou de Capiton, ni les accords de la Phrygie ou de la Lydie, ou de la Doride ; mais un chant d'une suavité nouvelle, une mélodie toute céleste, une harmonie immortelle et divine ;

c'est le cantique nouveau de la tribu de Lévi. « Il dissipe « la tristesse, désarme la colère, fait oublier tous les maux. » Je ne sais quoi de doux, de persuasif, se mêle à ce saint cantique, et pénètre au fond des cœurs ; c'est un baume qui vient en guérir toutes les plaies.

A mes yeux votre Orphée de Thrace, votre Amphion de Thèbes, votre Arion de Métymne, n'étaient pas des hommes, ils n'en méritaient pas le nom ; mais des imposteurs qui se servirent des charmes puissants de la musique pour dégrader la nature humaine et de la séduction des prestiges dûs aux démons pour corrompre les mœurs. Ils ont, les premiers, amené l'homme aux pieds des statues ; ils ont érigé en divinités les crimes et les maux, et leur ont dressé des autels.

C'est sur la pierre et sur le bois, dont vous faites des idoles qu'ils ont élevé le triste édifice de la corruption générale, et, cette noble indépendance de l'homme qui se promenait librement sous la voûte des cieux, ils l'ont enchaînée par la perfide mélodie de leurs accords, et placée sous le joug de la plus honteuse servitude.

Qu'il est différent le chantre merveilleux dont je parle. Il est venu, et à l'instant il a brisé nos chaînes, détruit la cruelle tyrannie du démon ; il nous a fait passer sous un autre joug, le plus doux, le plus facile à porter, celui de la piété. Il a relevé vers le ciel le front des hommes tristement courbé vers la terre ; lui seul a pu attendrir la barbarie, apprivoiser l'homme, de tous les animaux le plus féroce. Les oiseaux sont légers, les serpents trompeurs, les lions furieux, les pourceaux impurs, les loups rapaces ; le bois et la pierre sont insensibles : l'homme plongé dans l'ignorance est plus stupide encore. J'en atteste cette parole prophétique d'accord avec la vérité, déplorant le malheur de l'homme, usé par la rouille de l'ignorance et de l'insensibilité : Dieu peut des pierres mêmes susciter des enfants à Abraham.

La vérité ne parlait plus au cœur des hommes ; ils lui opposaient toute la dureté du marbre depuis qu'ils portaient à la pierre le tribut de leur foi et de leurs hommages. C'est alors

que ce Dieu, touché d'une misère si profonde, fit sortir de la pierre, c'est-à-dire du cœur des Gentils, un germe de piété, le sentiment de la vertu.

Les imposteurs, les hypocrites, habiles à se déguiser, toujours en embuscade pour surprendre la justice, il les appelle *race de vipères*. Mais que le repentir touche leur cœur, qu'ils suivent le Verbe, de serpents qu'ils étaient, ils seront des hommes divins. Il en appelle d'autres *loups couverts de peaux de brebis*, désignant par là les hommes rapaces et avides. Eh bien ! toutes ces natures si féroces, toutes ces pierres si dures se sont amollies, sont devenues les hommes les plus doux. Et voilà l'œuvre de notre chanter céleste et de ses divins accords.

Et nous aussi, pour me servir du langage de l'Écriture, nous étions autrefois insensés, incrédules, égarés, asservis à nos passions et à nos plaisirs, pleins de malice et d'envie, dignes de haine, et nous haïssant les uns les autres. Mais, depuis que la clémence du Dieu Sauveur a paru sur la terre, nous avons été sauvés, non pour nos œuvres de justice, mais par sa miséricorde. Admirez donc la puissance de ces nouveaux accords, ils transforment en homme la brute sauvage, la pierre insensible. Ceux qui étaient comme morts, qui n'avaient plus part à la vraie vie, n'eurent pas plutôt entendu ce chant céleste, qu'ils se sentirent renaître, et sortirent de leur tombeau.

N'est-ce pas le Verbe, ce chanter des cieux, qui a mis ce bel ordre, ce bel ensemble dans l'univers, qui a enseigné aux éléments en désaccord à former un concert admirable, de sorte que ce monde est tout harmonie. Il a déchaîné les flots de l'océan et leur a défendu d'envahir la terre. Celle-ci flottait au hasard comme un navire, il l'a fixée au milieu des eaux, jetées autour d'elle comme un rempart. Ainsi que le musicien qui sait adoucir les modes doriens par ceux de la Lydie, il a tempéré la violence du feu par le contact de l'air, et l'âpre rigueur du froid par l'étroite alliance du feu ; il a lié, il a tempéré les unes par les autres toutes les parties du monde, comme en musique, les derniers tons se fondent avec les premiers, par une gradation merveilleuse. Vous retrouvez dans l'univers le par-

fait ensemble de ce chant immortel qu'a fait entendre le Verbe, de ce concert divin où tout se tient, s'harmonise, se répond, la fin avec le milieu, le milieu avec le commencement. Ce ne sont plus les accords du chantre de Thrace, semblables à ceux dont Tubal fut l'inventeur, mais les accents qu'imitait David, et qu'inspirait le Dieu qui fit le monde. Le Verbe de Dieu, né de David, bien qu'il fut avant lui, a rejeté la harpe, la lyre, tous les instruments inanimés. Mais accordant avec l'Esprit-Saint et le monde, et l'homme qui est à lui seul un monde, mettant en harmonie son corps et son âme avec ce même esprit, il a fait une lyre vivante, un instrument à plusieurs voix pour célébrer le Dieu créateur ; il chante, et l'homme, principale voix du concert, lui répond. Car c'est de lui qu'il est dit : « Vous « êtes tout à la fois ma lyre, ma flûte, mon temple ; » lyre, par l'harmonie des accords ; flûte, par le souffle de l'Esprit saint, temple, par la présence du Verbe. Celle-ci résonne, celle-là soupire, dans l'autre habite le Seigneur. Aussi David, dont les mains royales touchaient la lyre, exhortait l'homme à la vérité, et le détournait du culte des démons. Il ne les chantait pas dans ses sublimes cantiques, lui qui les chassait par les sons d'une lyre qui ne savait pas tromper, lui qui n'avait besoin que de faire retentir ses cordes harmonieuses pour délivrer Saül de l'esprit malin qui le torturait, et rendre la paix à son cœur.

L'homme, fait à l'image de Dieu, n'est pas le seul instrument animé, merveilleux : il en est un autre plus saint, plus complet, sans la moindre discordance ; c'est la sagesse souveraine, c'est le Verbe de Dieu descendu du ciel. Que veut cette lyre, le Verbe divin, notre souverain maître ? Quel est le but de ces accords nouveaux ? Rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, redresser les boiteux, ramener dans les voies de la justice ceux qui s'égarèrent, révéler Dieu à ceux qui l'ignorent, détruire la corruption, dompter la mort, réconcilier avec leur père des enfants rebelles. Cette lyre divine est tout amour pour l'homme : le Verbe a pitié de lui, il l'exhorte, il le presse, il l'aiguillonne ; il l'avertit de ses écarts, il le protège contre

ses ennemis, il le couvre de sa miséricorde; elle déborde sur lui comme d'un vase; c'est peu de l'instruire, elle lui montre le ciel comme récompense; la sienne à lui c'est le bonheur de nous sauver. L'esprit de mensonge se nourrit de nos larmes, se repait de notre mort; mais la vérité, comme l'innocente abeille, qui jamais ne flétrit la fleur sur laquelle elle repose, se réjouit de notre salut. Vous voyez l'étendue de ses promesses, vous connaissez la tendresse de son amour; venez donc à ce Dieu, prenez part à ses faveurs, emparez-vous de la grâce.

Mais ce cantique, ce concert dont je vous parle, ne les croyez pas nouveaux à la manière d'un vase qu'on façonne, d'un édifice qu'on élève. Car ils étaient avant l'astre du jour. Au commencement était le Verbe, il était en Dieu, et le Verbe était Dieu. C'est l'erreur qui est ancienne, dites-vous, la vérité est nouvelle. Que des chèvres prophétiques fassent des Phrygiens un peuple très-ancien; que les poètes donnent aux Arcadiens une existence antérieure à la lune; que les Égyptiens, à leur tour, nous racontent leurs rêves et prétendent que leur terre a vu naître les hommes et les dieux: toutefois aucun de ces peuples ne peut se vanter d'être né avant ce monde. Eh bien! nous étions avant qu'il fut fait, notre future existence était déjà déterminée; nous vivions dans la pensée de Dieu.

Nous sommes les êtres raisonnables sortis du Verbe divin, l'éternelle raison; nous tirons de lui notre origine. Par lui, nous sommes donc les premiers de tous; car le Verbe était au commencement. Il existait avant que les bases du monde fussent posées, dès lors il a toujours été ce qu'il est, le principe fécond, la pensée divine de toutes choses. Mais, comme il a voulu paraître sur la terre dans ces derniers temps, sous le nom de Christ, ce nom si saint, si auguste qu'il avait reçu dès les premiers jours, voilà pourquoi nous l'appelons le cantique nouveau, la doctrine nouvelle.

Ainsi donc le Verbe, c'est-à-dire le Christ, ne nous a pas seulement donné la vie, car il était en Dieu; mais il nous l'a

donnée heureuse. Il a paru sur la terre ce Verbe, seul tout à la fois, Dieu et homme, pour nous apporter tous les biens. A son école, les mœurs s'épurent, l'homme se sanctifie et passe à une vie éternelle, selon ces divines paroles d'un de ses apôtres : « La grâce du Sauveur s'est révélée à tous pour nous apprendre à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, et à vivre dans le siècle avec tempérance, avec justice, avec piété, attendant toujours l'heureux objet de notre espérance, et l'avènement glorieux du grand Dieu, notre Sauveur Jésus-Christ. » Le voilà donc ce cantique nouveau chanté par le Verbe, qui n'était pas seulement au commencement, mais avant le commencement de toutes choses ; sa lumière a brillé sur nous : il vient d'apparaître ce Dieu sauveur qui existait dès longtemps ; il s'est manifesté celui qui est l'être renfermé dans l'être. Le Verbe qui était dans Dieu, le Verbe par qui tout a été fait, a paru sur la terre, il est devenu le précepteur des hommes. Comme créateur, il nous a donné la vie ; comme docteur, il nous apprend à bien vivre ; comme Dieu, il nous ouvre l'éternité.

Ce c'est point d'aujourd'hui qu'il s'est attendri sur nos maux ; il les a pris en pitié dès les premiers jours du monde. S'il a paru dans les derniers temps, c'est que nous nous enfonçons dans la mort, nous allons périr. Car, jusqu'à ce jour, le perfide serpent n'a cessé, par ses funestes enchantements, de séduire les hommes et de les retenir dans la plus honteuse et la plus déplorable servitude. Sa cruauté ressemble à celle de ces rois barbares qui enchaînaient leurs captifs à des cadavres, les laissant pourrir ensemble dans cet affreux embrassement de la vie et de la mort. S'emparer de l'homme dès son berceau, comme fait le démon, ce cruel tyran, le prosterner au pied de vaines statues, de ridicules idoles, l'attacher par le lien honteux de la superstition à la pierre ou au bois, n'est-ce pas accoupler les vivants avec les morts et les jeter dans un commun tombeau pour s'y corrompre et pourrir ensemble ?

Le séducteur n'a pas changé : Vous le trouvez le même à toutes les époques ; comme il a entraîné autrefois Ève dans la

mort, il y précipite encore aujourd'hui ses enfants; mais le Verbe est toujours notre appui et notre vengeur. Le salut qu'il nous annonçait dès le commencement, d'une manière symbolique, mais aujourd'hui sans figure, et dans les termes les plus clairs, il nous presse de nous en emparer. Fuyons, nous dit-il par un apôtre, fuyons le prince des puissances de l'air, fuyons l'esprit qui agit maintenant sur les enfants d'incrédulité; mais fuyons entre les bras du Dieu sauveur qui nous appelle au salut par tant de prodiges opérés dans la terre d'Égypte et dans le désert, tel que le buisson ardent, telle que la nuée lumineuse, esclave obéissante, qu'une grâce toute divine attachait aux pas des Hébreux.

Les rebelles au cœur dur, il les presse par la crainte. Ceux qui savent écouter, il les amène par la raison à la raison même, qui est le Verbe : il leur parle tantôt par Moïse, ce maître plein de sagesse, tantôt par Isaïe, cet ami de la vérité; enfin, par le chœur harmonieux de tous les prophètes. Là il emploie le reproche, ici la menace; il donne des larmes à ceux-ci, il charme ceux-là par ses chants. Médecin habile, il guérit les malades, les uns par une boisson amère, les autres par un doux breuvage. Il soulage la douleur, tantôt par un baume qui l'adoucit, tantôt par le fer qui ouvre la veine. Ailleurs il taille la plaie, ici il la brûle. Que ne fait-il pas pour guérir le membre qui souffre. Ce Dieu sauveur emploie tous les langages, essaye de tous les moyens pour amener l'homme au salut. Il avertit par ses menaces, il réveille par ses reproches; il attire par ses chants, il s'attendrit et pleure lui-même. Il fait entendre sa voix du milieu d'un buisson, quand il faut le langage des prodiges; il épouvante par le feu de la colonne suspendue dans les airs; il en fait jaillir la flamme, signe tout à la fois de colère et de clémence; flambeau qui éclaire l'homme docile, foudre qui écrase le rebelle.

Mais, comme la bouche humaine est un interprète du ciel plus noble qu'un buisson ou une colonne, il a fait entendre la voix des prophètes, ou plutôt il parlait lui-même par Isaïe, par Hélié, par d'autres hommes qu'il inspirait; et qui lui pré-

taient leur voix. Si vous refusez d'ajouter foi aux prophètes, si vous placez et les hommes et le feu de la colonne ou du buisson au rang des fables, il parlera lui-même ce Verbe qui, possédant la nature divine, n'a pas cru que c'était usurpation de sa part de s'égaliser à Dieu, et qui s'est anéanti, Dieu de miséricorde, pour sauver l'homme.

O homme! le Verbe lui-même te parle à haute voix, pour te faire rougir de ton incrédulité. Dieu fait homme, il t'apprend comment l'homme peut devenir Dieu.

Quelle conduite plus étrange que la notre! Un Dieu nous exhorte sans cesse à la vertu et nous repoussons le salut qu'il nous offre; nous foulons aux pieds ses bienfaits. Jean ne nous presse-t-il pas d'accourir à ce Dieu? A-t-il été autre chose qu'une voix qui ne savait que presser, exhorter les hommes? Demandez-lui, en effet, ce qu'il est? d'où il vient? Il dit qu'il n'est pas Hélié. Il déclare qu'il n'est pas le Christ, mais une voix qui crie dans le désert. Qu'est-ce donc que Jean? Nous pouvons le dire maintenant, c'est une voix, la voix du Verbe, qui exhorte sans cesse et crie dans le désert. Que proclamez-vous, ô voix! Parlez-nous aussi. Rendez droits les sentiers du Seigneur, nous dit-elle. Jean est donc le précurseur; c'est la voix qui précède le Verbe, c'est la voix d'exhortation qui ouvre le chemin du salut, c'est la voix qui appelle à l'héritage céleste. Par elle, la créature stérile et abandonnée est devenue féconde. Fécondité prédite par la voix de l'ange, qui fut un autre précurseur, annonçant la bonne nouvelle à la femme stérile, comme Jean l'annonçait au désert. Grâce à cette voix de salut, la femme stérile devient mère, et la terre qui ne donnait que des ronces produit des fruits. Ces deux voix qui précèdent le Seigneur, l'une de l'ange et l'autre de Jean, ne désignent-elles pas le salut tenu en réserve, et la vie éternelle, ce fruit de notre fécondité qui nous reste à cueillir, depuis que le Verbe a paru sur la terre. L'Écriture réunit ces deux voix et nous explique tout le mystère par ces paroles : « Réjouis-toi, « stérile qui n'enfantas pas; pousse des oris de joie, toi qui n'as « vais pas d'enfants; l'épouse abandonnée est devenue plus fé-



« conde que celle qui était mariée. » L'ange nous annonce un époux ; Jean nous montre tout à la fois un cultivateur et un époux ; car c'est le même qui épouse la femme stérile et qui cultive la terre abandonnée, fécondant et le désert et la stérilité par une vertu toute divine.

La femme libre, je veux dire l'épouse, se glorifiait de ses nombreux enfants, mais son infidélité lui a ravi sa florissante postérité. Une autre épouse restait stérile, une terre restait sans culture, celle-ci reçut un cultivateur, celle-là un époux. L'une donne du fruit, l'autre des fidèles ; toutes deux fécondées par la vertu du Verbe. La stérilité et le désert sont encore le partage de ceux qui restent dans leur incrédulité. C'est pourquoi Jean, le héraut du Verbe, nous annonce son avènement et veut que nous soyons prêts. Voilà ce que signifiait le silence de Zacharie, il attendait ce fruit précurseur du Christ. Le Verbe, cette lumière de vérité, devait, par l'Évangile, rompre le silence des obscurités prophétiques.

Désirez-vous le voir, ce Dieu de vérité ? Purifiez-vous comme il le demande. Il ne faut ici ni couronne de laurier, ni banderoles de pourpre ou de laine. Que la justice, unie à la tempérance, soit votre parure ; que votre âme respandisse de l'éclat de la vertu et vous trouverez Jésus-Christ. Je suis la porte, dit-il, voilà ce qu'il faut apprendre à ceux qui veulent parvenir à la vérité, et par elle, voir s'ouvrir devant eux toutes les avenues du ciel. Les portes du Verbe ou de le raison sont intelligentes, et la clé qui les ouvre, c'est la foi. Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura bien voulu le révéler. Nul doute que celui qui nous a ouvert la porte auparavant fermée ne fasse briller à nos yeux les merveilles cachées au fond du sanctuaire ; ceux que le Christ y conduit peuvent seuls les connaître. Lui seul nous découvre les mystères de Dieu.

II. Ne vous occupez plus dès lors de ces repaires impies, de ces profondes cavernes habitées par le mensonge, ni de la chaudière de Thesprostis, ni du trépied de Cirra, ni de l'airain retentissant de Dodône. Laissez dans ses déserts de sable

ce fameux chêne autrefois si vénéré, son oracle consulté de toutes parts et aujourd'hui dans l'oubli, avec l'arbre imposteur et tous ces contes d'une vieillesse en délire. Elle ne parle plus maintenant votre fontaine de Castalie, elle se tait aussi celle de Colofon ; toutes ces ondes prophétiques, sont muettes, elles ont été, mais trop tard ; publiquement dépouillées de leur faste orgueilleux ; elles se sont écoulées, et avec elles toutes leurs fables.

Vantez-nous encore, je vous le permets, vos autres oracles divins, ou plutôt délirants, tels que ceux de Pithon, de Didyme, d'Amphiaräus, d'Apollon, d'Amphiloque ; faites, si vous voulez, des êtres sacrés de tous ces imposteurs qui expliquent les prodiges, qui consultent le vol des oiseaux, qui interprètent les songes ; amenez-moi devant votre Apollon ceux qui devinent les événements à l'inspection de l'orge et de la farine, vos ventriloques encore aujourd'hui si révérends ; mais non, que les sanctuaires de l'Égypte, que les magiciens de l'Étrurie, qui évoquent les mânes, restent à jamais ensevelis dans leurs ténèbres. Quelle folle, quelle duperie chez vous autres infidèles ! On fait servir à ce commerce d'imposture et de mensonge jusqu'aux chèvres, jusqu'aux corbeaux. On dresse les unes à deviner, les autres à répondre.

Et que sera-ce, si je mets aussi vos mystères au grand jour ? Je ne les profanerais pas, je l'espère, comme on en fit autrefois le reproche au jeune Alcibiade. Je veux par le Verbe de la vérité, dévoiler tout ce qui s'y cache d'imposture. Ceux qu'on appelle vos dieux et que vous honorez par ces mystères, je vais les mettre en scène, et les livrer aux regards du spectateur qui verra la vérité.

Voici d'abord des furieux qui, dans un pieux délire, au milieu des orgies de Bacchus, célèbrent un Dionysus Ménole, et dévorent en son honneur les chairs crues des victimes qu'ils viennent d'immoler et dont ils se partagent les lambeaux ; couronnés de serpents, ils hurlent d'une manière horrible le nom d'Ève. Serait-ce cette Ève par qui le mensonge est entré dans le monde ? Comme l'emblème des orgies bach-

ques est un serpent mystérieusement consacré, si vous faites bien attention au sens du terme hébreu, vous verrez que le mot Ève fortement accentué signifie serpent femelle.

Cérès et Proserpine sont représentées dans une espèce de drame religieux. La ville d'Éleusis éclaire, la nuit durant, par des flambeaux leurs courses vagabondes, leur enlèvement, leur désespoir.

Je crois nécessaire de donner ici l'étymologie des mots *orgies et mystères*: orgie vient d'*orgé*, mot grec qui signifie colère et rappelle la fureur de Cérès contre Jupiter; mystère vient d'un autre mot grec qui veut dire exécration et rappelle la haine vouée à Bacchus: si vous aimez mieux qu'il dérive du nom d'un Athénien appelé Myon et tué à la chasse, selon le témoignage d'Apollodore, je ne vous envie plus des mystères dont l'origine et la gloire viennent d'un tombeau; libre à vous de faire venir le mot mystère de *mutéria*, qui signifie récit de chasse; il suffit de changer deux lettres. Aussi bien, ces récits et d'autres semblables sont des filets où viennent se prendre comme à la chasse ceux qui se distinguent, en Thrace par leur férocité, en Phrygie par leur démente, en Grèce par leur superstition. Qu'il périsse à jamais l'auteur de ce délire si funeste au genre humain; n'importe que ce soit ou Dardanus qui enseigna les mystères de la mère des dieux, ou Ection qui introduisit en Thrace les orgies avec leurs rites mystérieux, ou Midas de Phrygie qui répandit dans tous ses états les fables mensongères qu'il tenait d'un certain Odryse. Il ne me séduira pas ce Cyniras de Chypre, qui voulant à toute force faire une déesse de la plus fameuse courtisane de la contrée, n'eut pas honte de tirer des ténèbres et de produire au grand jour les voluptueuses orgies de Vénus.

Quelques auteurs prétendent que c'est un certain Mélampé, fils d'Amythaon, qui apporta de l'Égypte dans la Grèce, le culte de Cérès, dont le deuil est célébré par des hymnes et des élégies.

Je regarde avec raison comme les fléaux du monde les inventeurs de toutes ces fables impies, de toutes ces funestes su-

perstitutions ; ils ont jeté , par là , dans la vie humaine les germes du crime et de la mort.

Mais le temps est venu de démasquer le mensonge et l'imposture. Si vous étiez du nombre des initiés , vous ririez , vous vous moqueriez plus que personne de tant d'absurdités si vénéérées par le vulgaire. Oui , je mettrai au grand jour , sous les yeux de tous , ces mystères d'iniquité qui se cachent et s'enveloppent de ténèbres. Peut-on rougir de révéler ce que vous ne rougissez pas d'adorer ? Cette enfant de l'écume de la mer , née près de Chypre et les délices de Cyniras , je veux dire votre Vénus , surnommée Philomèdeé , parce qu'elle est née du membre viril qui fut arraché à Uranus et qui demeura tellement lascif , tout séparé qu'il était du corps de ce dieu , qu'il fit violence à l'onde de la mer ; ne redevient-elle pas dans la célébration de ses mystères la digne production du membre , organe de la volupté ? Aussi présente-t-on à ceux que l'on initie dans l'art de se prostituer un peu de sel et un phallus comme symbole des voluptés de la mer et de sa noble progéniture ; les initiés de leur côté , donnent à Vénus une pièce de monnaie , comme on donne à une prostituée le prix du crime.

Et les mystères de Cérès que présentent-ils autre chose que l'incestueux commerce de Jupiter avec Cérès , dirai-je maintenant sa mère ou de sa femme ? De là , dit-on , lui est venu le surnom de Brimo , qui veut dire furieuse. Que voyez-vous encore dans ces mystères ? un Jupiter qui supplie , du fiel qu'on avale , un cœur qu'on arrache et des turpitudes qu'on ne peut exprimer.

Les Phrygiens célèbrent de semblables mystères en l'honneur d'Atys , de Cybèle et des Corybantes. On raconte que Jupiter arracha les testicules d'un bélier et les jeta dans le sein de Cérès , lui laissant croire qu'il s'était mutilé volontairement , pour expier sur lui-même l'outrage et la violence dont il s'était rendu coupable à son égard. Les glorieux symboles de cette initiation qu'on étale si volontiers , nous feraient rire , malgré notre envie de pleurer , à la vue de vos mystères dévoilés. « J'ai

« mangé du tambour, répète-t-on, j'ai bu de la cymbale, j'ai porté la coupe, je suis entré secrètement dans le lit nuptial. » Les nobles symboles ! les augustes mystères ! Et le reste, vous le dirai-je ? Cérès conçoit de Jupiter et met au monde une fille qu'on appela Coré ou Proserpine ; et voilà que ce Jupiter, après avoir corrompu la mère, corrompt la fille ; c'est ainsi qu'il répare son premier crime. Il est tout à la fois le père et le corrupteur de Coré ; pour arriver à ses fins il s'était caché sous la forme d'un serpent, de manière cependant qu'on pût encore le reconnaître. Quel est, en effet, le symbole offert aux initiés dans les mystères bachiques ? Un Dieu qui se glisse furtivement dans leur sein, et ce Dieu, c'est un reptile qu'on retire du sein des adeptes. Preuve incontestable de la lubricité de Jupiter ; Proserpine accouche et met au monde un taureau, comme le chante un poète, fervent adorateur des idoles : « Le taureau est père du dragon et le dragon père du taureau : le pâtre cache son aiguillon dans la montagne. » Que veut-il faire entendre par cet aiguillon ? N'est-ce pas l'élégante fêrule que les prêtres du dieu entourent de feuillage ?

Vous rappellerai-je Proserpine cueillant des fleurs, sa corbeille, son enlèvement par Pluton, sa disparition dans un trou, les truies du pauvre Eubulus englouties sous la terre avec les deux déesses. Voilà pourquoi, dans les Thesmophores, on chasse des porcs à la manière des Mégariens. Les femmes, dans toutes les villes, célèbrent cette fable par différentes fêtes connues sous les noms de Thesmophores, de Scirrophores. Elles chantent l'enlèvement de Proserpine sur des tons divers et d'une manière tragique.

Les mystères de Bacchus sont atroces ; on raconte que les Curètes dansant armés autour du jeune Bacchus, des Titans qui s'étaient glissés dans l'assemblée, attirèrent l'enfant par l'appât de quelques petits présents, le saisirent et le mirent en pièces, comme nous l'apprenons du poète Orphée. Ils lui donnèrent, nous dit-il, un sabot, un disque, d'autres objets d'amusement qui exercent le corps, des pommes dor, cueillies dans le jardin des Hespérides. Mettre sous les yeux les futiles symboles

de ces mystères, n'est-ce pas les frapper du ridicule qu'ils méritent ! Eh bien ! boules, disque, sabot, pommes, miroir, toison, voilà ce que j'ai à vous offrir. Minerve qui détacha furtivement le cœur de Bacchus et l'enlawa, fut surnommée Pallas du mot grec *Pallein*, qui veut dire. remuer, agiter, parce que le cœur vibre et palpita. Les Titans, qui avaient mis en pièces le jeune dieu, jettèrent ses membres dans une chaudière placée sur un trépied, les firent bouillir, les passèrent à une broche, et les soumirent à l'action de Vulcain. Jupiter survint tout à coup, car en sa qualité de dieu, il avait senti cette fumée de chairs rôties que vos dieux hument avec bonheur et dont ils s'honorent, ainsi qu'ils l'avouent eux-mêmes.

Dans sa colère, Jupiter foudroya les Titans, et chargea Apollon d'ensevelir son père. Apollon obéit sur le champ. Il transporta les membres déchirés sur le mont Parnasse, où il leur donna la sépulture.

Voulez-vous vous arrêter un moment aux orgies des Corybantes ?

Ils tuèrent leur troisième frère, enveloppèrent sa tête d'un lambeau de pourpre et le portèrent ainsi couronné, sur un bouclier d'airain, au pied du mont Olympe où ils l'ensevelirent.

Voilà donc vos mystères, des meurtres, des funérailles ! Les prêtres, appelés Anactolètes ou rois des sacrifices, par les hommes intéressés à leur donner ce nom, ajoutent des prodiges qui augmentent encore l'effroi. Ils défendent, par exemple, de servir sur la table du persil avec sa racine entière, parce que cette plante est sortie, disent-ils, du Corybante assassiné. Même superstition de la part des femmes qui célèbrent les Thesmophores ; elles évitent avec un soin extrême de manger les pépins d'une grenade, elles croient que la grenade est née du sang de Bacchus (On appelle aussi les Corybantes, Cobires, du nom de ce frère qu'ils ont égorgé. Les deux fratricides fuyant leur patrie, emportèrent avec eux la boîte qui renfermait les membres virils de Bacchus et s'établirent en

Étrurie, colporteurs de cette précieuse marchandise ; là, ils donnent de hautes leçons de vertu en exposant à la vénération publique la boîte et ce quelle contenait.

Quelques-uns croient, et leur opinion n'est pas dénuée de fondement, que Bacchus fut appelé Atys pour avoir été ainsi mutilé. Faut-il s'étonner que les Étrusques, ces peuples barbares, se soient fait initier à ces honteux mystères, quand nous voyons Athènes et toute la Grèce, je rougis de le dire, adopter l'indigne et dégoûtante fable de Cérès. Elle avait longtemps erré, cherchant sa fille Proserpine ; excédée de fatigue, abattue par la douleur, elle se reposa sur le bords d'un puits près d'Éleusis, bourg de l'Attique. Tout ce que fit Cérès dans sa douleur est interdit aux initiés, on ne veut pas qu'ils se lamentent avec elle pendant les sacrifices. Eleusis était alors habitée par des indigènes dont voici les noms : Baubon, Dysaules, Triptolème, Eumolpus et Eubuleus. Triptolème était pâtre ; Eumolpus, berger ; Eubuleus, gardeur de pourceaux. D'Eumolpus sont descendus les Eumolpides et cette noble race d'interprètes sacrés qui florissaient à Athènes. Baubon (puisque j'ai commencé il faut continuer), Baubon reçut chez elle Cérès et lui présenta à boire un breuvage qu'elle venait de préparer. Cérès dans sa douleur refusa le breuvage et la coupe ; Baubon ne peut supporter ce refus, elle se croit méprisée, et, soulevant sa robe, elle se découvre avec impudeur aux yeux de la déesse : eelle-ci s'épanouit à cette vue, et, dans sa joie, elle prend la coupe et la vide. Voilà les mystères secrets de nos illustres Athéniens. C'est Orphée lui-même qui les décrit. Je citerai ses paroles afin que les initiés connaissent l'infâmie de ces mystères par l'initiateur lui-même !

« Elle dit, puis écartant sa robe, elle découvre à Cérès ce qui  
 « ne se montre jamais ; le jeune Inachus était là, Cérès mise en  
 « belle humeur, le jette entre les bras de Baubon ; lui souriant  
 alors et oubliant ses chagrins elle accepte la coupe et boit le  
 breuvage préparé.

Voici l'espèce de mot d'ordre des mystères d'Eleusis : j'ai jeuné, j'ai bu le breuvage, j'ai pris du panier, j'ai remis la

coupe dans la corbeille et de la corbeille dans le panier. Magnifique spectacle, digne d'une déesse; digne assurément de la nuit et du feu, bien digne de la race des Erecthides, si magnanimé ou plutôt si vaniteuse, et je puis ajouter digne des autres Grecs qui trouveront après le trépas un sort auquel ils sont loin de s'attendre; du reste, Héraclite d'Éphèse annonce à ces coureurs de nuit, à ces magiciens, à ces bacchantes, à ces fanatiques, tout ce qui leur doit arriver; et ce qu'il leur annonce, c'est le feu pour supplice.

Les initiations à ces mystères sont des impiétés; rien de plus ridicule que les lois et l'opinion qui les consacrent; ces mystères du serpent ne sont qu'une erreur superstitieuse qui se déguise sous un vain masque de religion et couvre des rites affreux d'un extérieur de piété trompeur et adultère.

Que recèlent ces corbeilles mystérieuses? il est temps de dévoiler leurs sublimes secrets; vous y trouvez du sésame, des pyramides, des pelotes de laine, des gâteaux portant l'empreinte de plusieurs sortes de boucliers, des grumeaux de sel; ce n'est pas tout: vous y voyez encore le serpent, symbole de Bacchus bassarien, des grenades, de la moëlle d'arbre, des fêrules avec du lierre, de la farine, enfin, des pavots. Voilà ce que vous appelez de saints mystères. Ceux de Thémis ne sont pas moins vénérables dans leurs symboles: c'est de l'origan, c'est une lampe, c'est une épée, c'est un peigne, emblème honnête et mystérieux de ce qu'on ne saurait nommer. O honte, ô impudeur, qui ne sait pas rougir! Autrefois la nuit prêtait ses voiles à la volupté; c'est elle maintenant qui révèle aux initiés les secrets de la débauche, le feu de mille flambeaux accuse toutes ces infâmies: éteins ces feux que tu portes à la main, misérable sycophante! respecte ces flambeaux, cette lumière que tu portes à la main; elle trahit ton Inachus, souffre qu'une nuit épaisse couvre sa turpitude, honore les orgies du voile des ténèbres; le feu ne sait pas feindre: il accuse, il punit, il exécute l'ordre qu'il a reçu.

Voilà les mystères des athées. C'est à bon droit que j'ap-



pelle de ce nom des hommes qui vivent dans l'ignorance du vrai Dieu, et vont porter leurs adorations, le dirai-je ? à un enfant mis en lambeau, à une femme qui se lamente, aux parties du corps pour lesquelles la pudeur n'a pas de nom. Ils sont coupables d'une double impiété ; d'abord ils ne connaissent pas Dieu, puis qu'ils ignorent quel est le véritable, et par une suite de cette erreur, ils supposent l'existence à ce qui ne l'a pas. Ils se font des dieux de je ne sais quels êtres chimériques, qui ne sont qu'un vain nom ; aussi l'apôtre nous disait pour humilier notre orgueil : « Vous étiez étrangers à l'alliance divine, sans espérance, sans dieu dans ce monde. »

Gloire et honneur au roi des Scythes ; il s'appelait, je crois, Anacharsis, mais n'importe le nom ; ce roi perça de ses flèches un de ses sujets qui, pour introduire dans la Scythie les mystères de la bonne déesse en honneur à Cizique, battait du tambour, et faisait retentir la sonnette pendue à son cou, imitant le prêtre qui fait la quête du mois. Corrompu par les arts de la Grèce, il voulait communiquer à ses compatriotes les mœurs efféminées qui l'avaient amolli.

Il faut que je dise ici toute ma pensée ; je ne puis voir sans étonnement qu'on nous donne pour des athées certains philosophes, tels qu'Evemère d'Agrigente, Nicanor de Chypre, Mélius d'Hippone, Diagoras, Théodore de Cyrène, plus rapproché de notre époque, et beaucoup d'autres d'une vie sage et réglée, dont l'œil pénétrant démêlait mieux que le reste des hommes tout le faux de l'idolâtrie ; s'ils n'ont point découvert la vérité, du moins ils ont signalé l'erreur. Germe précieux, ou plutôt aurore naissante de la grande lumière qui devait se lever sur ces intelligences ! Un de ces philosophes disait aux Égyptiens : « Si de votre Apis vous faites un dieu, ne le pleurez pas ; si vous le pleurez, n'en faites pas un dieu. » Un autre, qui faisait cuire quelque légume à son foyer, prit un Hercule de bois et lui dit : « Allons, Hercule, un peu de complaisance, soutiens pour moi un treizième combat, tu en as bien soutenu douze pour Eurysthée ; sers à préparer le dî-

ner de Diagoras, » et aussitôt il le jette au feu comme un bois inutile. Les deux extrêmes de l'ignorance sont l'impiété et la superstition, c'est à les éviter que doivent tendre nos efforts ; aussi Moïse, cet interprète sacré de la vérité, veut qu'on tienne à distance de l'assemblée du peuple de Dieu, l'eunuque de naissance, l'homme mutilé et le fils de la courtisane ; par les deux premiers il entend l'athée, l'homme sans Dieu et dès lors sans principe de vie ; par le dernier, il désigne l'idolâtre qui se crée une multitude de dieux à la place du seul vrai Dieu, à peu près comme le bâtard adopte plusieurs pères faute de connaître son véritable père. Il existait autrefois entre le ciel et l'homme une société toute naturelle qui fut longtemps comme violée et interrompue par l'ignorance, mais qui tout à coup s'est dégagée des ténèbres et a brillé d'un nouvel éclat. Cette alliance du ciel et de la terre est ainsi exprimée par un poète : « Le voyez-vous ce ciel immense, qui de ses bras humides embrasse la terre ? » Parlant du Dieu du ciel, il s'écrie : « O vous qui avez la terre pour char, et votre trône au-dessus de la terre, qui que vous soyez, l'homme ne peut vous voir. » Mais pourquoi d'autres maximes aussi fausses que pernicieuses sont-elles venues détourner d'une vie céleste l'homme, enfant des dieux, en égarant, vers des objets terrestres, son cœur et sa pensée ?

Les uns, ne prenant conseil que de leurs yeux, et trompés par l'aspect du ciel et le mouvement des astres, les déifièrent dans les premiers transports de leur admiration. Croyant qu'ils marchaient, ils les appelèrent des dieux ; de là les honneurs divins que l'Inde rendit au soleil, et la Phrygie à la lune. D'autres, plus charmés des productions de la terre qui nous servent de nourriture, ont adoré le blé, sous le nom de Cérés, la vigne, sous le nom de Bacchus ; l'une eut des autels dans Athènes, l'autre dans Thèbes. Ceux-là, frappés des maux qui marchent à la suite du crime, ont déifié le malheur et le châtement. Les poètes tragiques imaginèrent des Furies, des Euménides, des Mânes, des Dieux infernaux et vengeurs du crime. Plusieurs philosophes ont imité les poètes, en faisant des divinités

de certaines affections de l'âme, telles que l'amour, la crainte, la joie, l'espérance; comme Épiménide l'ancien, qui dressa dans Athènes des autels à l'outrage et à l'impudeur. L'imagination, selon les circonstances, a personnifié d'autres êtres moraux et en a fait des dieux, comme les Furies, Clotho, Lachesis, Antropos, Auxo, Thallo, ces divinités d'Athènes. Une sixième cause introduisit de nouveaux dieux; on en compte douze qui lui doivent leur origine, sans comprendre les divinités qui appartiennent à la théogonie d'Hésiode, et celles qui composent la théologie d'Homère. Reste une septième et dernière source, je veux parler de la reconnaissance pour des bienfaits signalés, rendus à l'humanité. Les hommes, dans leur ignorance du Dieu dispensateur de tous biens, admirent des Dioscorides sauveurs, un Hercule, fléau des monstres, un Esculape, médecin. Voilà par quelles voies glissantes et périlleuses l'homme, s'écartant de la vérité, tomba du ciel dans un abîme.

Je veux maintenant vous placer en face de vos dieux pour que vous les connaissiez à fond et que sortant des voies de l'erreur vous repreniez le chemin du ciel : « Nous aussi nous « étions des enfants de colère, dit l'apôtre; mais Dieu riche « en miséricordes, dans l'excès de son amour pour nous, nous « a vivifiés par le Christ lorsque nous étions morts par le pé- « ché. » Car le Verbe vivant et enseveli avec le Christ, est aujourd'hui élevé en gloire avec Dieu. Ceux qui restent incrédules sont appelés enfants de colère, parce que la colère du ciel est leur partage, dès lors qu'ils repoussent le bienfait de la grâce; nous ne sommes plus enfants de colère parce que brisant les liens de l'erreur nous nous sommes jetés avec transport entre les bras de la vérité, autrefois enfants d'iniquité, aujourd'hui vrais fils de Dieu, grâce à la clémence du Verbe. « Prenez donc pour vous seuls les paroles du poète d'Agri- « gente, l'orsqu'il s'écrie :

« Infortunés que tourmente sans cesse l'aiguillon des re- « mords, où trouverez-vous un baume salutaire à d'amères « douleurs? »

Presque tout ce qu'on rapporte de vos dieux est fiction et

mensonge, ce qui passe pour vrai appartient à des hommes dégradés qui vécurent dans le crime.

« Néants superbes, en quittant le chemin de la vérité vous n'avez plus de route certaine, vous fuyez à travers des ronces et des épines. Pourquoi donc errer à l'aventure? renoncez à toute étude vaine, laissez la nuit, saisissez la lumière. »

Voilà ce que vous dit la Sibylle poète et prêtresse tout à la fois. Voilà ce que vous répète la vérité elle-même qui vient aujourd'hui faire tomber ces masques horribles et effrayants, sous lesquels se cachent vos dieux sans nombre, et qui réfute tant d'erreurs que des ressemblances de noms avaient introduites. Vous avez des auteurs qui parlent de trois Jupiters, l'un né de l'air, en Arcadie; les deux autres de Saturne : l'un de ceux-ci naquit en Arcadie comme le premier, l'autre en Crète. Quelques-uns comptent jusqu'à cinq Minerves; la première était d'Athènes et fille de Vulcain; la deuxième, d'Égypte et fille de Nilus; la troisième, fille de Saturne, passe pour avoir inventé l'art de la guerre; la quatrième naquit de Jupiter, les Messéniens la nomment Coryphasie, du nom de sa mère; la dernière reçut le jour de Pallas et de Titanis, fille de l'Océan : celle-ci, monstre d'impiété, égorgea son père et se fit de sa peau, comme d'une toison, une horrible parure. Aristote reconnaît un premier Apollon, fils de Vulcain et de Minerve, ainsi Minerve n'est plus vierge; un deuxième, né en Crète et fils de Corybas; un troisième, fils de Jupiter; un quatrième, Arcadien et fils de Silène, les Arcadiens l'appellent Nomius; il parle après ceux-ci d'un Apollon libyen, fils d'Ammon. Le grammairien Didyme en ajoute un sixième, fils de Magnès; et combien d'autres Apollons ne compterons-nous pas aujourd'hui ! Elle est innombrable la multitude de ces mortels bienfaiteurs de leurs semblables et appelés du même nom que ceux qui précèdent. Faut-il énumérer tous les Esculapes, tous les Mercures, tous les Vulcains dont parlent vos fables? Ce serait me rendre fastidieux et fatiguer vainement vos oreilles d'une foule de noms. Suivez de près vos dieux : patrie, profession,

vis, tombeau, tout vous convaincra que c'étaient des hommes. Ce Mars, si célèbre chez vos poètes, ce dieu sanguinaire, destructeur des villes, fléau de l'humanité, transfuge de tous les partis, ennemi juré de la paix, était de Sparte, selon le témoignage d'Épicharme; Sophocle veut qu'il soit né en Tharce, d'autres en Arcadie; si on en croit Homère, il fut enchaîné pendant treize mois. « Mars, dit-il, essuya cet affront. » Œtus et le brave Éphialtes, fils d'Aloës, le lièrent avec une forte chaîne : il resta treize mois garroté dans une prison d'airain. »

Honneur aux habitants de la Carie qui lui sacrifient des chiens ! Pour vous, Scythes, continuez d'immoler des ânes à ce dieu. Apollodore et Callimaque nous apprennent que Phœbus voit à son lever les contrées hyperboréennes offrir des ânes au dieu Mars. Phœbus, disent-ils ailleurs, se réjouit de ces gras et succulents sacrifices. Vulcain, que Jupiter précipita de l'Olympe, tomba du séjour de la lumière dans l'île de Lemnos, où il se fit forgeron ne pouvant plus marcher; ses jambes brisées fléchissaient sous lui, dit un poète. Vous n'avez pas seulement un forgeron parmi vos dieux, vous avez aussi un médecin, mais un médecin qui aime l'argent. Il s'appelle Esculape; j'emprunte ici les paroles du poète de la Béotie, je veux dire Pindare. Ce dieu se laissa séduire par l'éclat de l'or qu'on fit briller à ses yeux et qui lui fut promis s'il voulait rappeler un mort à la vie; mais à l'instant même le fils de Saturne foudroya le dieu avare et le mort ressuscité : la foudre embrasée les étouffa tous deux. Écoutez les plaintes d'un personnage d'Euripide : « Oui, Jupiter a fait mourir son fils Esculape, « il l'a écrasé de son tonnerre; le corps sillonné de la foudre est « enterré dans les plaines de Cynosyris. » On lit dans Pausanias que Neptune est révéré à Ténédos, comme médecin, que Saturne fut transporté en Sicile, où il reçut les honneurs de la sépulture. Patrocle de Thurium et Sophocle le jeune, racontent dans trois tragédies l'histoire des Dioscorides. C'étaient des hommes mortels comme nous, s'il en faut croire Homère; la terre de Lacédémone, nous dit-il, les enferma dans son sein; cette

patrie leur fut toujours chère. Selon l'auteur d'un poème sur l'île de Chypre, Castor était mortel, le destin l'avait dévoué à la mort comme le reste des hommes ; mais Pollux en qualité de fils de Mars reçut le privilège de l'immortalité. Je ne vois ici qu'une fiction poétique ; ce que dit Homère des dieux fils de Léda me paraît plus digne de foi. Ce même poète fait d'Hercule une simple idole : « Hercule, dit-il, ce héros fameux par tant d'exploits. » D'après ces paroles, nul doute qu'aux yeux d'Homère, Hercule ne fût qu'un homme. Le philosophe Jérôme qui a tracé son portrait, remarque qu'il était d'une petite taille et d'une grande force, et qu'il avait les cheveux crépus. Selon Dicoearque, il était svelte, nerveux, noir ; il avait le nez aquilin, les yeux bleus, les cheveux épais ; il vécut cinquante-deux ans et finit sa vie par les honneurs du bûcher sur le mont *Æta* où se firent ses funérailles.

Voulez-vous savoir ce qu'étaient les Muses, ces filles de Jupiter et de Mnémosyne, selon Alexandre, révérees comme déesses par les poètes et les autres écrivains, invoquées par toutes les villes qui leur élevèrent des temples ? C'étaient des esclaves qui furent achetées par Mégaclo, fille de Macar, roi des Lesbiens, toujours en querelle avec sa femme. Mégaclo était malheureuse du sort cruel de sa mère ; que ne devait-elle pas souffrir en effet ? Il lui vint à la pensée d'acheter ces esclaves au nombre de neuf. Elle les appela Muses d'un mot grec emprunté au dialecte éolien, et leur apprit à chanter les exploits des anciens héros et à s'accompagner de la guitare ; la douceur de leur voix et la mélodie de leurs accords charmaient Macar et calmaient sa colère. Mégaclo reconnaissante pour sa mère qui n'avait plus à souffrir de son mari, leur éleva des statues de bronze et leur fit rendre des honneurs divins dans tous les temples. Voilà ce qu'étaient les Muses. C'est Myrsille de Lesbos qui nous apprend leur histoire.

Connaissez maintenant les amours de vos dieux, leur incroyable intempérance selon la fable ; sachez leurs blessures, leurs chaînes, leurs joies, leurs combats, que dirai-je encore ?

servitude, festins, embrassements, larmes, passions, grossières voluptés; sachez tout. Appelez ici Neptune et tout le chœur des Néréides qu'il a deshonorées, Amphitrite, Amymone, Alopé, Mélanippe, Aleyon, Hyppothoé, Chione et tant d'autres dont la multitude innombrable ne suffisait pas à sa lubricité. Appelez Apollon, je veux parler de Phoebus, ce chanteur si pur, ce conseiller si sage; mais ce n'est pas ce que vous diront Stéropé, Aréthuse, Arsinoé, Zeuxippe, Prothoé, Marpisse, Hypsipyle, car Daphné seule put échapper au devin et à l'outrage. Qu'il vienne après tous les autres ce grand Jupiter, que votre suffrage honore du titre de père des dieux et des hommes; il était si voluptueux qu'il se jetait sur toutes les femmes et assouvissait sur toutes sa lubricité; il n'était rien moins pour elles que le bouc à l'égard des chèvres du pays des Thmutes.

Divin Homère, vos poèmes me transportent. Selon vous, « le fils de Saturne, aux yeux d'azur, fait un signe de tête, il agite sa chevelure d'ambrosie sur son front immortel, et « l'Olympe tremble dans toute sa vaste étendue. »

Homère, vous faites Jupiter bien grand, vous lui supposez un mouvement de tête d'une majesté imposante. Mais, mon cher Homère, présentez-lui la moindre occasion, et le voilà qui se dément, et voilà sa belle chevelure couverte d'ignominie! A quels excès ne se porta point ce Jupiter, qui passa tant de nuits voluptueuses avec Alcmène? et qu'était-ce que neuf nuits pour son incontinence! il eût trouvé trop courte une vie tout entière passée dans les voluptés qui nous ont donné le dieu destructeur des monstres. Or, ce fils, ce vrai fils de Jupiter, conçu dans cette longue nuit, cet Hercule qui n'acheva ses douze travaux qu'après un long temps, n'eut besoin que d'une seule nuit pour deshonorer les cinquante filles de Testius. C'est ainsi qu'il fut tout à la fois le corrupteur et le mari de tant de jeunes vierges: aussi les poètes l'appellent avec raison un infâme, un misérable.

Je ne rappellerai ni ses adultères, ni ses turpitudes avec de jeunes enfants: l'énumération nous mènerait trop loin. Vous saurez que la lubricité de vos dieux n'a pas même épargné

l'enfance : l'un aime Hylas, l'autre Hyacinthe; celui-ci Pélops, celui-là Chrysispe, cet autre Ganymède.

Femmes, adorez ces dieux, demandez des maris aussi chastes dans leurs mœurs; jeunes enfants, croissez dans la piété envers ces mêmes dieux, devenez hommes à leur sainte école, qui place sous vos yeux l'image de tous les crimes. Oui, je l'accorde, me dira-t-on, les dieux mâles donnent dans tous les excès de l'incontinence; mais Homère nous assure que les déesses retirées dans leurs palais sont des modèles de pudeur, qu'elles rougissent jusqu'au fond de l'âme du scandale donné par Vénus surprise en adultère. Eh bien! ces déesses mènent une vie encore plus dissolue; elles vivent elles-mêmes en adultère, l'Aurore avec Tithon, la Lune avec Endymion, Nériss avec Æacus, Thétis avec Pélé, Cérès avec Jason, Proserpine avec Adonis. Vénus, après le déshonneur imprimé sur son front par sa conduite avec Mars, ne garde plus de mesure : elle passe entre les bras de Cinyras, elle épouse Anchise, elle attire Phaëton dans ses pièges, elle aime Adonis. Elle fut aussi la rivale de Junon. Ces deux déesses, pour avoir la pomme d'or, ne rougissent pas de se livrer toutes nues aux regards du berger qui devait juger quelle était la plus belle.

Disons un mot de vos combats, de vos réunions solennelles près des tombeaux. Je veux parler des jeux isthméens, néméens, pythiens, olympiques. A Pytho, on adore le serpent pythien; il a donné son nom au concours qu'il attire. Près de l'isthme, la mer avait rejeté un cadavre informe et défiguré; c'était celui de Mélicerte. Aussi pleure-t-on Mélicerte dans les jeux isthméens. A Némée, on avait rendu les derniers devoirs au jeune Arquémone, et on appela néméens les combats livrés près de sa tombe. Et votre fameuse ville de Pise, ô Grecs! est-elle autre chose que le tombeau d'un cocher de la Phrygie? N'est-ce pas le Jupiter de Phidias qui donne aux jeux olympiques toute leur importance, grâce encore à un tombeau, à celui de Pélops?

On peut croire que vos mystères, aussi bien que vos oracles, étaient des combats institués pour honorer les morts. Ils



eurent ensuite, les uns et les autres, une grande publicité. Les mystères qui se célèbrent à Sagra et dans Alimonte, bourg de l'Attique, n'ont point d'influence hors d'Athènes. Mais les jeux et les phallus consacrés à Bacchus ont corrompu les mœurs publiques et sont l'opprobre du monde entier. Bacchus désirait descendre aux enfers; mais comment y descendre? il n'en sait pas le chemin. Un certain Prosymnus s'offrit de l'indiquer, moyennant une récompense, honteuse en elle-même, mais belle aux yeux de Bacchus. C'est une turpitude infâme qu'il lui demandait. Le dieu ne rejette pas la proposition : il s'engage par serment à accomplir les conditions voulues, s'il échappe aux dangers du voyage. Instruit du chemin, il part et revient; mais il ne retrouve plus Prosymnus, il était mort. Bacchus, pour s'acquitter envers lui, se rend à son tombeau, taille un rameau de figuier en forme de membre viril, et remplit sa promesse par une obscénité qu'on n'ose nommer.

Les phallus, érigés en l'honneur de Bacchus dans toutes les villes, sont un monument mystérieux de cette infamie. « Ceux qui ne fêtent point ce dieu et ne chantent point d'hymnes en son honneur, dit Héraclite, sont outragés dans leurs parties secrètes avec la dernière indécence. » Voilà ce Pluton, voilà ce Bacchus qu'on honore par des transports de fureur et de délire, moins, je crois, pour le plaisir de l'ivresse que pour se conformer à l'usage de ces honteuses cérémonies, qui dans le principe furent établies en mémoire de certains mystères de débauche.

Ainsi donc, vous vous faites des dieux d'hommes esclaves de leurs passions; mais plusieurs furent, à la lettre, de vrais esclaves, comme les Ilotes chez les Lacédémoniens. Est-ce qu'Apollon ne fut pas esclave d'Admète à Phères; Hercule d'Omphale à Sardes? Est-ce que Neptune n'était pas aux gages d'un certain Laomédon de Phrygie, aussi bien qu'Apollon, qui fut traité en esclave inepte et ne put obtenir d'un premier maître d'être mis en liberté? Par ces dieux esclaves furent relevés les murs de Troie.

Homère n'a pas craint de dire que Minerve, un flambeau

d'or à la main, marchait devant Ulysse pour l'éclairer. Nous lisons que Vénus remplissait près d'Hélène le rôle d'une servante déhontée; qu'elle approcha d'elle un siège en face de son amant adultère pour l'inviter au crime. Panyasis parle de plusieurs autres dieux qui furent, comme ceux-ci, les très-humbles valets des hommes. Voici ses paroles: « Cérès essuya  
« cet affront aussi bien que le célèbre Vulcain, aussi bien que  
« Neptune, et Apollon à l'arc d'argent. Ils furent contraints  
« de servir pendant un an de faibles mortels. Le fier Mars lui-  
« même ne put s'affranchir de cette loi imposée par son père. »

Il raconte d'autres faits qui suivent ceux-ci. Il faut aussi vous faire voir ces mêmes dieux, languissant d'amour, en proie à de violentes passions et à tous les maux qu'éprouvent les hommes. Ils avaient un corps mortel: c'est Homère qui nous l'apprend, et il le prouve quand il introduit sur la scène Vénus blessée et poussant d'horribles cris; quand il nous montre Mars lui-même percé au ventre par Diomède.

Ornyte, selon Polémon, ensanglanta Minerve. Pluton lui-même fut atteint d'une flèche lancée par Hercule, ainsi que nous l'apprenons encore d'Homère. Panyasis raconte un semblable exploit d'Augéas d'Elée. Il dit aussi que le même Hercule fit couler dans la sablonneuse d'Ilos le sang de Junon qui préside aux mariages; mais il était juste que cet Hercule eût son tour: aussi, comme nous le montre blessé à la main par les enfants d'Hippocoon. S'il y a des blessures, il y a du sang. Et quel sang! c'est le plus noir de tous; ce sang que les poètes appellent ichor est un sang corrompu. D'après cela il faut des soins, des aliments, mille autres choses indispensables: aussi je vois qu'il est question de festins, qu'on parle d'ivresse, de joie, de voluptés. Et pourquoi de ces voluptés d'hommes, pourquoi des enfants, pourquoi du sommeil, s'ils ne connaissent ni mort, ni besoin, ni vieillesse? Jupiter, en Éthiopie, partagea la table d'un mortel, table barbare, impie: il avait été reçu par l'arcadien Lyaon, et là il se rassasia de chair humaine. Il faut tout dire, c'était contre son gré: ce dieu ne savait pas que cet hôte lui avait servi son propre fils, qu'il venait d'égorger. Nyctime était son

nom. L'admirable personnage, que ce Jupiter savant dans l'avenir, hospitalier, favorable aux suppliants, plein de clémence, adoré des mortels, vengeur des crimes ! Disons plutôt injuste, sans frein, sans pitié, sans loi, violent, atroce, impudique, corrupteur, adultère. Et pouvait-il être autre chose, puisqu'il était homme ?

Il me semble que toutes vos fables ont bien vieilli : Jupiter n'est plus ni dragon, ni eygne, ni aigle. Ce n'est plus un homme livré à l'amour, ni un dieu qui vole sous la forme d'un oiseau. Il ne cherche plus de jeunes enfants, il n'est plus prodigue de tendresse, il n'use plus de violence, bien qu'il existe grand nombre de femmes plus gracieuses que Lédà, plus belles que Sémélé ; une multitude de jeunes adolescents mieux faits et mieux élevés que le pâtre de Phrygie. Où est maintenant l'aigle, où est le cygne, où est Jupiter lui-même ? Il a vieilli avec ses ailes d'emprunt. Ce n'est plus qu'il se repente de ses amours, ni qu'il ait appris la tempérance ; mais toute l'imposture vous est aujourd'hui dévoilée. Lédà est morte, l'aigle est mort, le cygne est mort. Cherchez votre Jupiter, mais pour cela ne montez pas au ciel : fouillez la terre. Callimaque de Crète vous dira, dans ses hymnes, où il est enterré. « Grand roi, s'écrie-t-il, les Crétois vous ont élevé un tombeau. » Car il est mort, souffrez que je vous le dise, il est mort comme Lédà, comme le cygne, comme l'aigle, comme le serpent ; il est mort comme meurt l'homme, et l'homme voluptueux. Si je ne me trompe, les esprits nourris de tant d'absurdités sont amenés aujourd'hui en dépit de leurs passions, à reconnaître combien grandes étaient leurs erreurs sur les dieux, témoin ce vers d'Homère : « Vous n'êtes sorti ni d'un chêne antique, ni d'un rocher, mais de la race des hommes. » Cependant vous les verrez dans l'exacte vérité, chêne et pierre. Staphyle dit qu'on adore à Sparte un certain Agamemnon sous le nom de Jupiter. Phanocle, dans son livre intitulé *Des Amours ou des Beautés*, rapporte qu'Agamemnon, roi des Grecs, fit élever le temple de Jupiter Argyne en l'honneur d'un jeune homme de ce nom qu'il aimait éperduement. « Les Arcadiens, dit Callimaque dans son *Livre des Causes*, adorent une Diane qu'on sur-

« nomme l'étouffée. Une autre Diane est honorée à Methymne « sous le nom de Condylite. » Sosibius nous apprend qu'un temple est élevé, dans la Laconie, à Diane la goutteuse. Polémon parle d'un Apollon béant, d'un Apollon buveur, dont la statue se voit en Élide. Les Éléens sacrifient aussi à un Jupiter chasse-mouche. Les Romains donnaient ce surnom à Hercule, et lui sacrifiaient, ainsi qu'à la Peur et à la Fièvre, qu'ils mettaient au nombre de ses compagnons. Je ne parle pas des Argiens, adorateurs, comme les habitants de la Laconie, d'une Vénus qui pille les tombeaux ; ni des Spartiates, qui se prosternent devant une Diane appelée la tousseuse. D'où pensez-vous que nous tirons ces faits ? nous les empruntons aux ouvrages que vous lisez tous les jours. Refuserez-vous de reconnaître vos écrivains parce qu'ils s'élèvent ici comme des témoins qui déposent contre votre incrédulité ? Infortunés qui livrez à ces futilités impies votre vie tout entière, dès lors elle n'est plus la vie ! N'a-t-on pas adoré dans Argos un Jupiter chauve, et dans Chypre un Jupiter vengeur ? Les Argiens ne sacrifient-ils pas à Vénus la rôdeuse ; les Athéniens, à Vénus la courtisane ; les Syracusains, à Vénus Callipyge ? Le poète Nicandre se sert d'un mot qu'on ne peut répéter. Je passe sous silence un Bacchus choiropsale : Sicyone l'adore comme le président des parties secrètes de la femme, comme l'inspecteur des turpitudes, comme le protecteur de toutes les saletés de la débauche. Voilà, d'un côté, vos dieux ; voilà, de l'autre, les hommes qui se jouent de la Divinité, ou plutôt qui s'abusent eux-mêmes et se couvrent d'infamies.

J'aime mieux l'Égypte avec ses grossiers animaux qu'elle adore dans les villes et dans les campagnes, que la Grèce avec les dieux que je viens de vous montrer. Ceux de l'Égypte ne sont que des bêtes brutes, et non des adultères, des monstres d'impureté. Aucun des dieux égyptiens ne connaît ces honteuses voluptés qui font rougir la nature. Je n'ajoute plus rien à ce que j'ai dit des dieux de la Grèce ; vous les connaissez suffisamment. Je parle maintenant des dieux de l'Égypte. On compte dans cette contrée une multitude de cultes et de reli-

gions. Sienné adore le poisson Pagra; Éléphantine, le poisson Méote; Oxyrhynchus, le poisson dont elle a pris le nom; Héracléopolis, l'ichneumon; Saïs, un mouton; Lycopolis, un loup; Cynopolis, un chien; Memphis, le bœuf Apis; Mendès, un bouc. Vous autres Grecs, bien supérieurs aux Égyptiens (pour moi, je n'ose pourtant pas dire que je vous mets fort au-dessous d'eux), vous qui les plaisantez tous les jours, qu'êtes-vous donc? ne rendez-vous aucun culte aux animaux? Mais la Thessalie adore les cigognes: c'est un culte reçu des ancêtres. Mais les Thébains adorent les belettes; ils croient qu'une belette aida Hercule à venir au monde. Que dirai-je! est-ce que les Thessaliens n'adorent pas aussi les fourmis? La fable leur a fait croire que Jupiter avait pris la forme de cet insecte pour s'approcher d'Euryméduse, cette fille de Clitor dont il eut Myrmidon. Polémon raconte que les habitants de la Troade révèrent les souris de leurs contrées appelées smynthes; et la raison de ce culte, c'est que les souris rongèrent les cordes des arcs de leurs ennemis: de là le surnom de Smynthe donné à l'Apollon troyen. Héraclide, dans son livre sur la construction du temple de l'Arcanie, où se trouve le promontoire d'Actium et le temple d'Apollon Actius, rapporte qu'on immolait un bœuf aux mouches, et que ce sacrifice précédait tous les autres. Je ne tairai pas les Samiens, qui, selon Euphorion, adorent une brebis; ni les habitants de la Phœnosyrie, dont les uns adorent des colombes et les autres des poissons. Ces derniers déploient dans leur culte autant de pompe que les Éléens dans celui de Jupiter.

Je vous ai assez fait voir que ce ne sont point des dieux que vous adorez. Mais il importe d'examiner si ce ne seraient pas des démons que vous regardez comme dieux secondaires. Si les démons sont des esprits impurs, d'insatiables gloutons, dans chaque ville vous avez de ces démons indigènes qui se font rendre des honneurs divins: ainsi Edemus chez les Cythiens, Callistagoras à Ténos, Anius en Élide, Strablacus en Laconie. A Phalères, on adore un héros représenté sur la poupe d'un navire. A l'époque où l'on se battait avec tant d'acharnement

contre les Mèdes, la Pythie ordonna aux Platéens de sacrifier à Androcrate, à Démocrate, à Cyclée, à Leucon. Si vous voulez y faire attention, vous trouverez bien d'autres démons semblables. « La terre, dit Hésiode, compte jusqu'à trois fois six mille esprits immortels qui veillent à la garde de l'homme. » Ces gardiens que sont-ils ? Veuillez nous l'apprendre, grand poète de la Béotie ! Il est clair que ce sont les démons dont je viens de vous parler. Apollon, Diane, Latone, Cérès, Proserpine, Pluton, Hercule, Jupiter, qui reçoivent de plus grands honneurs, sont des démons d'un ordre plus relevé. O vieillard d'Ascras ! ils nous gardent, et pourquoi ? Est-ce de peur que nous ne nous sauvions, ou plutôt, exempts de crimes, ne veulent-ils pas nous conserver purs ? Alors on pourrait dire comme le proverbe : le père incorrigible veut corriger son fils.

Ah ! s'ils nous protègent, assurément ce n'est point parce qu'ils nous aiment ; ce sont de vrais flatteurs qui veulent notre perte et s'attachent à nous, attirés par l'odeur des sacrifices. Sachez leur gourmandise, ils ne s'en cachent point : la vapeur des libations et des victimes, s'écrient-ils, est un tribut d'honneur qui nous appartient. Et si les dieux de l'Égypte ( je veux dire les chats et les belettes ) pouvaient parler, ne tiendraient-ils pas le langage d'Homère, ce langage si poétique, tout parfumé de l'odeur des viandes et plein d'amour pour l'art qui les apprête ? Voilà vos génies, vos dieux, ceux que vous nommez demi-dieux, comme on appelle mulets les demi-ânes ; car vous ne manquez pas de termes pour exprimer ces alliances impies. Ajoutons que vos dieux sont des génies cruels, ennemis des hommes : non contents de les aveugler et de les corrompre, ils se font du carnage et du meurtre une sorte de volupté. Les combats sanglants du Cirque, les innombrables batailles où des nations s'entretuent pour le fantôme de la gloire, font les délices de ces dieux, qui se repaissent à loisir de sang et de carnage. Lorsqu'ils tombent sur des peuples ou sur des villes comme des fléaux dévastateurs, ils en exigent des libations de sang humain. Le Messénien Aristomène immole à Jupiter Ithomète trois cents hommes, et se croit fort agréable au ciel par

cette triple hécatombe, qui comptait une noble et illustre victime, Théopompe, roi de Lacédémone. Les habitants de la Chersonnèse taurique sacrifient à l'Artémise de la contrée tous les étrangers qu'ils peuvent saisir quand la mer les jette sur leurs parages. Euripide, votre poète tragique, a mis en scène l'inhumanité de ces sacrifices. Monime, dans son livre *des Merveilles*, rapporte qu'à Pella, ville de la Thessalie, on immole un Achéen à Pélée et à Chiron. Nous savons d'Anticlède, dans son livre intitulé *des Retours*, que les Lyciens, peuples de la Crète, sacrifient des hommes à Jupiter. Dosidas nous apprend qu'on offrait à Bacchus de semblables victimes. N'oublions pas les Phocéens. Pythocle, dans son troisième livre de la *Concorde*, nous dit qu'ils brûlaient un homme sur l'autel de la Diane taurique. Rappellerai-je l'Athénien Érechthée et le Romain Marius, qui sacrifièrent leurs filles, l'un à Proserpine, comme le rapporte Démocrate dans son troisième livre des *Aventures tragiques*, et l'autre aux dieux averronnes, selon Dorothee, dans son quatrième livre de l'*Histoire d'Italie*? Connaissez à ces traits l'amour que vous portent les démons. Comment leurs adorateurs ne seraient-ils pas des hommes saints et purs? Les uns bénissent ces démons comme des libérateurs, les autres leur demandent le salut, ils ne voient pas que leurs hommages s'adressent à ceux qui les perdent. Ils ne voient pas qu'ils commettent un meurtre quand ils leur offrent des sacrifices. Le lieu ne change pas la nature de l'action. Que vous sacrifiez un homme à Diane, à Jupiter, dans un lieu saint, ou que vous l'immoliez à la Vengeance, à l'Avarice, aux démons, sur un autel ou sur un grand chemin, n'appellez pas l'homme assassiné une victime sacrée? Votre action n'est pas un sacrifice, c'est un meurtre, un homicide. O hommes les plus sages des hommes, vous fuiriez à l'aspect d'une bête féroce, à la rencontre d'un ours ou d'un lion; comme le voyageur qui, « pressant du pied, dit le poète latin, un serpent qu'il n'a pas vu d'abord sous les ronces, recule tout à coup saisi d'effroi. » Et quand vous voyez, quand vous comprenez ce que sont les démons, des génies funestes, perfides, les plus cruels ennemis

de l'homme, vous ne reculez point, vous ne fuyez pas ! Quel bien peuvent vous faire des êtres malfaisants ? Mais je puis vous montrer des hommes meilleurs que vos dieux, c'est-à-dire vos démons. Est-ce que Solon, Cyrus, ne valent pas mieux que le divin Apollon ? Votre Phœbus aimait les offrandes et non les hommes ; il trahit Crésus son ami, il en oublia les présents, et jugez s'il tenait beaucoup à la gloire ; il mena lui-même Crésus au bûcher par le fleuve Alys. C'est ainsi que les démons conduisent au feu leurs amis, leurs adorateurs. O hommes plus vrais, plus amis des hommes que le divin Apollon, ayez compassion de cet infortuné prince attaché sur le bûcher : Solon, dites hardiment la vérité. Pour vous, Cyrus, faites éteindre le feu ; mais vous, Crésus, devenez sage à l'école du malheur. Quel être ingrat vous adorez ? il prend votre or et s'en va. Oui, Solon, en toutes choses, voyons la fin ; prince, ce n'est pas un démon, mais un homme qui vous donne ce conseil. Les oracles de Solon ne sont pas obscurs ; il vous sera facile maintenant de le comprendre ; instruit sur un bûcher par les leçons de l'expérience, vous aurez reconnu que lui seul vous portait la vérité.

Je me demande avec étonnement dans quelle intention les auteurs de ces extravagances ont répandu ces funestes superstitions et autorisé par des lois le culte de ces mauvais génies. Que ce soit Phoronée ou Mériops ou tout autre qui leur ait élevé des temples, des autels, et offert les premiers des sacrifices, il est certain que depuis leur époque les hommes se sont fait des dieux pour les adorer. On place l'amour parmi les plus anciens ; toutefois personne n'avait songé à lui rendre des honneurs divins avant Charmus, qui dressa un autel dans l'académie, au jeune adolescent qu'il aimait et qu'il souilla après s'en être rendu possesseur. C'est ainsi que la plus honteuse passion fut appelée amour et placée au rang des dieux. Les Athéniens ignoraient ce qu'était Pan avant de l'avoir appris de Philippide. Est-il étonnant que la superstition une fois établie soit devenue un foyer de corruption, que négligée dans le principe, elle ait pris tous les jours de nouveaux ac-



croisements; elle a grossi comme un torrent qui a tout emporté, elle a enfanté une foule de démons, elle a immolé des hécatombes, elle a réuni des multitudes d'hommes, élevé des statues, bâti des temples. Mais je ne tairai pas ce qu'étaient ces édifices parés du beau nom de temples; c'était des tombeaux; oui, des tombeaux ont été appelés temples. Foulez donc aux pieds ces superstitions : quoi! vous ne rougiriez pas d'adorer des tombeaux. Le tombeau d'Acrisius est à Larisse, dans le temple de Minerve, au sommet de la citadelle; celui de Cécrops est dans la citadelle d'Athènes, comme nous l'apprend Antiochus, au neuvième livre de son histoire. Erichthone n'a-t-il pas reçu la sépulture dans le temple de Pallas; Immer, fils d'Eumolpe et de Daïra, sous la citadelle d'Eléusis, dans l'enceinte du temple de Cérés, aussi bien que les filles de Céléé? Parlerai-je des femmes Hyperboréennes? Deux d'entre elles, appelées l'une Hyperroque et l'autre Laodice, sont ensevelies dans une chapelle de Diane, qui fait partie du temple d'Apollon, à Délos. Cléarque, selon Léandre, a un tombeau dans un temple d'Apollon Didyme, qui se voit encore à Milet. Passerai-je sous le silence le sépulcre de Leucophryné qui, selon le témoignage de Zénon Myndien, est enterrée à Magnésie, dans le temple de Diane? Oublierai-je l'autel d'Apollon, qu'on voit à Thelmesse, et qui s'élève sur le tombeau du devin Thelmissis? Ptolémée, fils d'Agésarque, raconte dans le premier livre de l'histoire de Ptolémée Philopator, que Cyniras et ses descendants ont leur tombeau à Paphos, dans le temple de Vénus. L'Énumération de tous les tombeaux révévés comme des temples serait infinie. Si le délire d'un pareil culte ne vous fait pas rougir, vous êtes de vrais morts, dès lors que vous adorez des morts, et partout vous portez vos funérailles. O infortunés, peut-on vous dire avec un de vos poètes, quel est votre aveuglement? Vous marchez la tête enveloppée des ombres du tombeau.

Si vous considérez les statues en elles-mêmes, vous comprendrez s'il est rien de plus extravagant que la coutume qui vous prosterne devant ces êtres insensibles, vains ouvrages de l'homme. Autrefois les Scythes adoraient une épée; les Arabes,

une pierre; les Perses, un fleuve. Antérieurement à ces peuples, dans d'autres contrées, on élevait des pièces de bois d'une grande hauteur et des colonnes de pierres appelées Zoana, qui veut dire polies avec soin. L'image de la Diane d'Icare ne présentait qu'un morceau de bois brute; à Thespis, celle de Junon Cythéronienne n'était qu'un tronc informe; une autre de Junon, à Samos, ne fut dans le principe, selon Aëthlius, qu'une solive dont on a fait depuis une statue sous le préteur Proclée. Quand les statues commencèrent à prendre une forme humaine, on les appela Brété, du mot *brotos*, qui veut dire homme. Nous apprenons de Varron qu'à Rome, la première statue de Mars fut une lance; c'était bien avant que la sculpture eût atteint la perfection merveilleuse mais funeste qu'elle eut depuis. Il est à remarquer qu'à mesure que cet art s'est développé l'erreur a fait des progrès; avec le bois, la pierre et toute autre matière, on a fait des statues à figure humaine, on s'est prosterné devant elles; le mensonge a voilé la vérité. Vous ne pouvez en douter après tout ce que nous avons dit; s'il fallait de nouvelles preuves ne les refusons pas.

On sait que le Jupiter Olympien et la Minerve d'Athènes, ouvrage de Phidias, sont faits d'or et d'ivoire. Olympique rapporte, dans son livre des antiquités de Samos, que la statue de Junon est sortie du ciseau d'Euclide. Nul doute que Scopas n'ait fait d'une pierre, appelée Luceneus, deux des statues que les Athéniens appellent vénérables, et que Calos ne soit l'auteur de la statue du milieu. Nous l'apprenons de Polémon dans son quatrième livre à Timée; le même écrivain a prouvé que les statues de Jupiter et d'Apollon qu'on voit à Patare, en Lycie, sont de Phidias, aussi bien que les lions qui les entourent. Voulez-vous que ce soit plutôt de Bryxis, je vous l'accorde, n'en parlons plus. Il était aussi sculpteur, dites-vous; eh bien ! mettez au bas le nom de celui des deux que vous voudrez. Selon le témoignage de Philocore, les statues de Neptune et d'Amphitrite, hautes de neuf pieds et adorées dans l'île de Ténos, sont les ouvrages de l'athénien Télésius. Démétrius, dans le second livre de son histoire de Delphes, dit

que la statue de Junon, qu'on trouve à Tirynthe, a été faite avec le bois d'un poirier, par un sculpteur nommé Argus. On va s'étonner d'apprendre que le Palladium ou effigie de Pallas que l'on appelle Diopète, qui veut dire descendue du ciel et qui passe pour avoir été enlevée de Troie par Diomède et par Ulysse, et cachée chez Démophon, ait été faite des os de Pélops, comme le Jupiter Olympien des os d'un animal de l'Inde. Je citerai mon auteur, c'est Denys; voyez ce qu'il raconte dans la cinquième partie de son ouvrage intitulé le *Cycle*. Apelles, dans son histoire de Delphes, dit qu'il existait deux images de Pallas, faites de main d'homme. J'ajouterai pour qu'on ne croie pas que l'omission vient de l'ignorance, que la statue de Bacchus le morisque ou l'insensé, fut tirée d'une pierre appelée Philète, par le ciseau de Simon, surnommé Eupalame, comme nous l'apprenons d'une lettre de Polémon. On parle encore de deux autres sculpteurs originaires de Crète, si toutefois ma mémoire me sert bien. L'un se nommait Scyle et l'autre Dipène: ils ont fait les statues des Dioscorides qui sont à Argos, la statue d'Hercule que possède Tirhynte et celle de Diane la munichienne, que révere Sicyone.

Mais pourquoi m'arrêter à ces petits détails, quand je puis vous dire ce qu'était le grand dieu de l'Égypte, ou plutôt le principal des démons, supérieur à tous, et pour cette raison l'objet d'un culte universel, ainsi que nous le savons? Je veux parler ici du dieu Sérapis; on a osé dire qu'au moins celui-ci n'était pas de main d'homme. Des auteurs assurent que c'était une statue de Pluton, dont les habitants de Sinope avait fait présent à Ptolémée Philadelphie, en reconnaissance du blé qu'il leur avait envoyé dans un temps de famine; que Ptolémée l'accepta et la fit placer sur le promontoire appelé maintenant Racotis, où est le temple de Sérapis. Tout près de là est un champ. La fameuse courtisane Blitichis étant morte à Canope, Ptolémée fit transporter et ensevelir son corps dans le temple dont je viens de parler. D'autres croient que ce Sérapis est une statue qui fut transportée du royaume du Pont à Alexandrie, avec une pompe extraordinaire. Isidore est le seul qui raconte

qu'elle fut envoyée à Ptolémée par les habitants de Séleucie, voisine d'Antioche, parce qu'il les avait aussi nourris dans un temps de disette. Il arriva, je ne sais comment, qu'Athénodore, fils de Sandon, qui voulait donner à cette statue la plus haute antiquité, fut amené à reconnaître qu'après tout elle était, comme les autres, l'ouvrage de l'homme. Il rapporte que Sésostris, après avoir subjugué grand nombre de villes grecques, rentra dans ses états, amenant avec lui une multitude d'habiles ouvriers; qu'il leur fit faire une statue magnifique d'Osiris, son aïeul; que l'ouvrage fut particulièrement recommandé aux soins d'un certain Briaxis, différent de l'Athénien de ce nom; que son art sut mettre en œuvre les matières les plus variées et les plus diverses. On lui avait fourni de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, de l'étain; on avait également mis à sa disposition toutes les pierres précieuses que produit l'Égypte, telles que le saphir, l'aimalite, l'émeraude, le topaze. Il broya, mêla, fondit ensemble toutes les matières et les peignit en bleu; voilà pourquoi la statue paraît un peu noire; il joignit à ce mélange ce qui restait des parfums employés à la sépulture d'Osiris et d'Apis; il en fit le dieu Sérapis, dont le nom annonce assez cette communauté de tombeau. L'ouvrage, ainsi composé d'Osiris et d'Apis, prit ce nom d'Osirapis. L'Égypte et la Grèce s'enrichirent d'une nouvelle divinité, grâce aux soins d'un empereur romain qui agréa à leur foule déjà si nombreuse l'objet de ses amours et ses plus chères délices, son Antinoüs qui devait figurer parmi les plus beaux d'entre les dieux, et qu'il consacra avec la même piété que Jupiter avait consacré Ganimède. Comment réprimer une passion qu'aucune crainte, aucun frein n'arrête? Elles reçoivent aujourd'hui dans Rome les honneurs d'un culte tout divin, ces nuits sacrées d'Antinoüs, dont l'infamie était bien connue du prince qui les avait passées sans dormir près du jeune enfant. Pourquoi placer au rang des dieux celui qui n'a d'autre titre à cet honneur que la prostitution qu'il a subie? Pourquoi cet ordre de le pleurer comme s'il était ton fils? Que signifient ces éloges donnés à sa beauté. Rien n'est plus

vil qu'une beauté flétrie par le crime. O homme ! garde-toi d'exercer sur ce don du ciel un odieux empire ; épargne la jeunesse dans sa fleur ; si tu la veux toujours belle , conserve-la toujours pure. Sois le roi de la beauté plutôt que son tyran. Qu'elle demeure libre , et je reconnais la beauté en toi-même dans ton respect inviolable pour son image sacrée , et j'adore la beauté souveraine dont toutes les autres ne sont qu'un reflet. Le tombeau de celui que tu aimais est devenu un temple et une ville. On dit maintenant la ville et le temple d'Antinotis. Chez vous , les tombeaux et les temples sont également admirés. Pyramides , mausolées , labyrinthes , qu'est-ce autre chose que les temples des morts , que les tombeaux des dieux ?

Je veux faire parler ici l'autorité prophétique de la Sibylle. Les oracles ne viennent pas d'Apollon , que les nations abusées ont faussement appelé dieu ou prophète ; mais du grand Dieu que la main de l'homme ne saurait représenter avec la pierre ni par aucune image. La sibylle avait annoncée la ruine des temples , car elle dit en propres termes que celui de Diane , à Éphèse , sera renversé par un tremblement de terre : « Éphèse « éplorée fera retentir ses rivages de ses gémissements , elle « pleurera son temple et ses yeux le chercheront en vain. » Elle dit de celui d'Isis et de Séraphis qu'il n'en restera pas pierre sur pierre , qu'ils seront dévorés par le feu : « Isis , « déesse infortunée , je te vois sur les bords de ton fleuve so- « litaire , silencieuse , éperdue sur les sables de l'Achéron. » Ensuite elle ajoute : « Et toi Sérapis , assis sur la pierre , quelle « sera ta douleur ? Il ne restera de toi que de vastes ruines au « sein de la malheureuse Égypte. »

Si vous attachez peu d'importance aux oracles de la Sibylle , écoutez au moins un de vos philosophes , Héraclite d'Éphèse , reprochant aux statues leur insensibilité : « Quand vous les « priez , dit-il , c'est comme si vous vous adressiez à des mu- « railles. » N'est-ce pas , en effet , une absurdité monstrueuse d'adorer des pierres , de les placer à la porte des maisons , comme si elles étaient douées de la vie et de quelque pouvoir.

On révere Mercure comme un dieu, on lui donne l'intendance des chemins, on en fait un portier; si vous leur faites cette injure parce qu'elles sont insensibles, pourquoi les adorer comme des dieux? Si vous les croyez insensibles, pourquoi les mettre devant les portes pour leur faire garder vos maisons? Les Romains qui attribuent à la fortune le succès de leurs plus grandes entreprises, et qui la vénèrent comme la plus puissante déesse, l'ont placée au milieu des immondices; ils lui ont consacré un cloaque, sans doute, comme le temple le plus digne d'une semblable divinité. La pierre, le bois, l'or, se soucient peu de l'odeur des victimes ou de leur sang ou de leur fumée, on ne fait que les salir quand on les enfume ainsi par honneur. Au fond, il n'y a là ni honneur, ni outrage. Les statues insensibles sont au-dessous des plus vils animaux. Comme elles sont privées de sentiment, je n'ai jamais pu comprendre comment est venu dans l'esprit de quelqu'un de les adorer, et j'ai plaint la folie de ceux qui étaient tombés les premiers dans cette inconcevable erreur; je les ai jugés les plus malheureux des hommes. On sait que certains animaux n'ont pas l'usage de tous leurs sens, comme les vers et les chenilles; il en est dont l'organisation est fort incomplète, comme la taupe et l'araignée qui naît sourde et muette, selon Oricandre. Toutefois ils l'emportent de beaucoup sur vos idoles et vos statues qui sont entièrement stupides; car ces animaux sont au moins doués d'un sens, tel que l'ouïe ou le tact, ou le goût, ou l'odorat; mais vos statues ne sont douées d'aucun sens. Plusieurs animaux sont privés de la vue, de l'ouïe, et de la voix, comme les huîtres; mais ils vivent, mais il croissent, ils éprouvent même les influences de la lune. Vos idoles ne peuvent ni agir, ni se remuer, ni sentir. On les lie, on les cloue, on les perce, on les fond, on les lime, on les coupe, on les taille, on les polit. Les statuaires font violence à la terre, quand leur art l'oblige de sortir de sa nature et lui concilie des honneurs divins. Ceux qui font des dieux n'adorent, à mon avis, ni les dieux, ni les démons; leur culte s'adresse à la terre dont se fait la statue, et à l'habileté qui la façonne. Une statue, qu'est-ce autre chose qu'une terre

inanimée qui reçoit sa forme des mains d'un ouvrier? Chez nous, on n'adore pas d'image corporelle faite d'une matière vile et grossière, mais Dieu qui n'est vu que par l'esprit; et voilà le seul vrai Dieu.

Les insensés! ils adorent des pierres, et quand ils ont reconnu par l'expérience, dans l'infortune et le malheur, combien cette matière brute est indigne des honneurs divins, ils n'en vont pas moins à leur perte, poussés par la nécessité ou par une crainte superstitieuse. Tandis qu'ils méprisent ces idoles sans vouloir paraître les mépriser, ils sont convaincus de leur impuissance par les dieux même auxquels ont les dédié et qui ne les défendent pas.

Voyez Denys-le-jeune, ce tyran de la Sicile. Il enleva à Jupiter son manteau d'or et lui en fit donner un de laine, disant d'un air moqueur que le dieu s'en trouverait mieux, parce que ce manteau serait plus léger pour l'été et plus chaud pour l'hiver. Antigone de Cizique manquant d'argent, fit fondre une statue de Jupiter d'or massif, et haute de cinq coudées, qu'il remplaça par une autre d'une matière moins précieuse et seulement dorée. Les hirondelles et les autres oiseaux viennent en foule se percher sur vos idoles et les salissent de leurs ordures, sans respect, ni pour Jupiter Olympien, ni pour Esculape d'Épidaure, ni pour la Minerve d'Athènes, ni pour le grand Sérapis d'Égypte. Quoi! vous n'avez pas encore appris des oiseaux jusqu'à quel point vos idoles sont insensibles!

Les voleurs, les ennemis font des irruptions, et poussés par l'amour de l'or, ils brûlent les temples, pillent les offrandes, fondent les dieux. Si un Cambyse ou un Darius, ou quelqu'autre fou se portent à ces attentats et tuent l'Apis de l'Égypte, je ris qu'on ait tué le dieu du pays, mais je m'indigne, si on l'a fait par le vil motif de l'intérêt. Oublierai-je le crime ou condamnerai-je l'avarice de l'homme, sans parler de l'impuissance du dieu. Le feu, les tremblements de terre ne craignent et ne respectent pas plus les démons et leurs statues que les cailloux dont les flots se jouent sur le rivage. Le feu est ici un bon argument, il guérit à merveille de la superstition. Vou-

lez-vous sortir de l'état de démente, le feu vous ramènera à la raison ; il a brûlé le temple d'Argos avec la prêtresse Chrysis, et celui de Diane à Éphèse, qui déjà l'avait été par les Amazones. Souvent il a dévoré le fameux Capitole de Rome ; dans Alexandrie, il n'a pas plus respecté le temple de Sérapis ; dans Athènes, il n'a rien laissé de celui de Bacchus ; à Delphes, une tempête dévasta le temple d'Apollon, et plus tard un feu intelligent le consuma. Que devez-vous voir dans ces événements ? un présage de ce que le feu vous promet.

Est-ce que les ouvriers qui fabriquent les statues ne vous apprennent pas assez, pour peu que vous ayez de bon sens, à mépriser une matière inerte et stupide. Phidias d'Athènes grava ces mots sur le doigt de Jupiter Olympien, *Le beau secourable à tous*. Et l'éloge s'adressait, non à Jupiter, mais au jeune enfant objet de sa passion. Praxitèle, si on en croit Possidius, auteur d'un ouvrage sur la ville de Cnyde, fit la Vénus qu'on voit dans cette ville, sur le modèle d'une certaine Cratine qu'il aimait, pour que les malheureux habitants adorassent la maîtresse de Praxitèle. Quand Phrynée, cette fameuse courtisane de Thespie, était dans la fleur de sa beauté, tous les peintres donnaient les traits de son visage aux statues de Vénus, comme les statuaires d'Athènes empruntaient ceux d'Alcibiade pour représenter Mercure. Voyez maintenant si vous voulez adorer des prostituées.

Si je ne me trompe, c'est pour ces raisons que d'anciens rois, méprisant toutes ces fables, profitèrent du moment où ils n'avaient rien à craindre de leurs sujets pour se proclamer dieux. Ils faisaient comprendre par là que leur gloire leur avait acquis l'immortalité. C'est ainsi que Célyx fut nommé Jupiter par Alcione sa femme, et qu'à son tour, Alcione fut nommée Junon par Célyx, son mari ; on donnait à Ptolémée-Quatre et à Mitrivate roi de Pont le nom de Bacchus. Alexandre voulait passer pour le fils d'Ammon et qu'on le représentât avec des cornes, ne craignant pas de deshonorer par ce signe honteux la majesté de la figure humaine. Non-seulement des rois, mais de simples particuliers ont pris le titre de dieux ; témoin le médecin Chéné-



crate qui se fit surnommer Jupiter. Qu'est-il besoin de parler d'Alexarque, ce professeur de grammaire, au rapport d'Aríte de Salamine, qui se fit peindre sous les traits du soleil. Vous parlerai-je de Nicagoras ; il était né à Zélée, et vivait du temps d'Alexandre. Nicagoras était appelé Mercure, il portait les insignes de ce dieu, il s'en glorifie lui-même. Des villes, des nations entières ont fait livrer au ridicule tout ce qui se dit des dieux, lorsque de basses flatteries divinèrent certains hommes, et que ceux-ci, dans leur orgueil, se firent rendre des honneurs divins. Il fut décrété à Cynosargis que le Macédonien de la ville de Pella, Philippe, fils d'Amyntas, serait adoré, bien qu'il eût le cou rompu, une cuisse cassée et un œil crevé. Démétrius fut proclamé dieu, et à l'endroit où il descendit de cheval, en entrant dans Athènes, on lui bâtit un temple sous le nom de Démétrius Catabate, c'est-à-dire qui descend. Il eut partout des autels, on se disposait même à le marier avec Minerve, mais il refusa la main d'une statue, et méprisant la déesse, il monta à la citadelle avec la courtisane Lamia, et, dans le lit de Minerve, il insulta à la vierge surannée, et lui montra la jeune prostituée dans toute son impudeur.

Il ne faut point en vouloir à Hippon s'il eut la prétention d'immortaliser sa mort ; il avait ordonné de graver sur son tombeau ce vers élégiaque :

Ci-git Hippon, que les Parques, en le faisant mourir, ont rendu l'égal des dieux immortels,

Hippon, vous nous montrez très-bien l'erreur des hommes. S'ils n'ont pas voulu vous croire quand vous leur parliez, maintenant que vous n'êtes plus, qu'ils deviennent vos disciples. Vous avez entendu l'oracle prononcé par Hippon, il en faut peser tous les mots. Comme ceux que vous adorez furent des hommes, ils ont subi les loi de la mort, le temps et la fable les ont comblés d'honneurs. On se blase, je ne sais comment, sur les biens qu'on possède ; la jouissance en amène le dégoût. Ceux qu'on laisse derrière soi reprennent faveur, grâce à l'imagination ; parce que, dans l'obscurité où on les voit, à la

distance où ils se trouvent, on aperçoit moins leurs défauts. Alors on est désanehéte des uns et dans l'admiration des autres ; ainsi donc les anciens morts, fiers de l'autorité que le temps concilie à l'erreur, sont devenus dieux chez leurs descendants. Vos mystères, vos grandes assemblées, et les chaînes, et les blessures, et les pleurs de vos dieux sont des preuves de ce que j'avance.

Infortuné que je suis ! s'écrie Jupiter, il ne m'est donc pas donné d'arrêter l'ordre du destin, ni d'empêcher que celui des hommes qui m'est le plus cher ne soit vaincu par ce Patrocle, fils de Menœtius.

Vous le voyez, la volonté de Jupiter est sans force ; vaincu, il pleure à cause de Sarpédon. C'est avec raison que vous appelez vos dieux des idoles et des démons. N'est-ce pas le nom que leur donne votre Homère, qui accorda tant d'injustes honneurs à Minerve et à vos autres divinités. Elle remonta, dit-il, dans l'Olympe vers Jupiter et les autres démons. Comment pouvez-vous encore les regarder comme des dieux, ces démons impurs, horribles, que tous reconnaissent pour des êtres terrestres, fangeux, enfoncés par leur propre poids dans la matière, et sans cesse errants autour des tombeaux ? Là, ils apparaissent comme des spectres dans les ténèbres, de vains simulacres, des ombres creuses, d'affreux fantômes ; voilà vos dieux. Parlerai-je des idoles au pied boiteux, au visage ridé, au regard louche et de travers, qu'on prendrait plus volontiers pour les filles de Thersite que pour celles de Jupiter. Aussi je trouve fort piquant ce mot de Blon : « Pourquoi, dit-il, de-  
« mander à Jupiter de beaux enfants puisqu'il ne peut s'en  
« donner à lui-même. »

Monstrueuse impiété ! l'essence incorruptible, vous l'avilissez autant qu'il est en vous ! la sainteté par excellence, vous lui réservez l'infection du tombeau ! vous dépouillez Dieu même de sa propre nature ! Pourquoi ces honneurs divins à des êtres qui ne sont rien moins que des dieux ? Pourquoi ce mépris du ciel et cette vénération pour la terre ? Qu'est-ce autre chose que l'or, l'argent, le diamant, le fer, le cuivre, l'ivoire, les

pierreries? Tout cela n'est-il pas de la terre, ou né de la terre? Est-ce que tous ces objets qu'embrassent vos regards ne sont pas sortis du même sein, n'ont pas une mère commune, qui est la terre? Pourquoi donc, ô insensés, car j'ai besoin de le redire sans cesse, pourquoi adresser l'outrage au ciel, et attacher le respect et la piété à la terre? Pourquoi vous faire des dieux terrestres, leur donner place dans vos hommages bien avant le Dieu incréé, et vous plonger dans de si profondes ténèbres? Le marbre de Paros est beau, mais ce marbre n'est pas Neptune. L'ivoire a de l'éclat, mais ce n'est pas encore Jupiter. La matière réclame le secours de l'art; est-ce que Dieu en a besoin? L'art vient et donne la forme: la matière a par elle-même un certain prix, une certaine valeur; la forme seule lui concilie la vénération. Ainsi la statue que vous adorez est de l'or, du bois ou de la pierre, et si vous remontez jusqu'à son origine, elle est de la terre qui a reçu sa figure des mains d'un ouvrier. Pour moi, j'ai appris à fouler aux pieds la terre et non pas à l'adorer. Car il ne m'est pas permis d'attacher l'espérance de mon âme à ce qui n'a point d'âme.

Approchez-vous d'une idole; il vous suffira d'un regard pour sortir de l'erreur qui vous abuse. On reconnaît vos dieux à l'opprobre de leur figure. Ainsi, on reconnaît Bacchus à sa peau de tigre, Vulcain à son marteau, Cérès à sa tristesse, Ino à sa vigne, Neptune à son trident, Jupiter à son oiseau, Hercule à son bûcher. Voyez-vous une statue dans une honteuse nudité? vous êtes sûr que c'est une Vénus. Pygmalion de Chypre se prit d'amour pour une statue d'ivoire; elle représentait Vénus et elle était nue, sa beauté l'enflamma; il eut commerce avec elle. Nous l'apprenons de Philostephané. Il y avait à Chypre une autre Vénus; celle-ci était de pierre, elle était aussi fort belle, elle eut un amant qui l'épousa. Notre auteur est ici Possidius. Le premier, a écrit sur l'île de Chypre, le second sur la ville de Cnide. Vous trouverez dans leurs ouvrages les faits que nous venons de rapporter; ils nous montrent quelle est la puissance de l'art pour séduire, pour enflammer d'amour et entraîner dans l'abîme ceux qu'il a séduits. Oui, l'art a un

pouvoir magique, mais si grand qu'il soit il ne trompera pas ceux qui ont du bon sens et qui prennent la raison pour guide. L'art a si bien par fois reproduit la nature qu'on a vu des pigeons voler vers d'autres pigeons dont une toile fidèle représentait l'image ; des chevaux hennir à l'aspect d'autres chevaux qui n'étaient qu'en peinture. On dit qu'une fille se passionna pour un portrait, qu'un jeune homme se prit aussi d'amour pour une statue de la ville de Cnide. L'art avait donc trompé l'œil des spectateurs. Jamais une personne de bon sens n'aurait eu commerce avec une statue ; jamais elle ne se serait ensevelie dans un tombeau avec un cadavre ; jamais elle n'aurait aimé un démon ou une pierre. Mais l'art vous trompe par d'autres prestiges, il vous porte non pas à aimer des images, des statues, mais à les adorer ; il en est des portraits comme des statues. Qu'on admire l'art qui les a produits, rien de mieux ; mais qu'il ne trompe pas l'homme au point de s'offrir comme la vérité. Un cheval s'est arrêté sans broncher, une colombe a suspendu son vol, elle est restée sans mouvement. La vache de Dédale, faite de bois, enflamme un taureau sauvage, et l'art qui avait trompé cet animal le jette après sur une femme pour en assouvir la passion. C'est à ces excès de fureur que le mauvais usage de l'art a porté des fous, des insensés. Ceux qui nourrissent des singes et qui les instruisent s'étonnent qu'on ne puisse les tromper avec des statues de terre ou de cire, revêtues d'ornements de jeunes filles. Vous avez donc moins d'esprit que les singes, vous qui vous laissez tromper par des figures de pierre, de bois, d'or et d'ivoire.

Les ouvriers qui fabriquent ces jouets si dangereux, je veux dire les sculpteurs, les statuaires, les peintres, les orfèvres, les poètes, en produisent des quantités incroyables ; ils remplissent les champs de statues, les forêts de nymphes, Oréades, et Hamadriades, les fontaines et les fleuves de Naiades, la mer de Néréides. Les magiciens se vantent d'avoir les démons aux ordres de leur impiété, au point d'en faire des valets, et de savoir, par la vertu de certaines paroles, les contraindre à obéir. Les noces de vos divinités, leurs accouchements, leurs adul-

tères, chantés par vos poètes; leurs festins, racontés par vos auteurs comiques, leurs ris immodérés dans la joie du vin, me forcent à m'écrier, quand je voudrais me taire : O impiété! vous avez fait du ciel une scène de théâtre. Dieu est devenu par vous un drame, vos personnages ont été les démons; dans cette comédie, vous avez joué ce qu'il y a de plus saint. L'impudeur de vos superstitions a livré aux sarcasmes les plus mordants le culte de la Divinité. Le premier de vos poètes, prenant sa lyre, ouvre merveilleusement bien la scène. Homère, chante-nous, tu sais, l'hymne admirable dont je veux parler, les amours furtifs de Mars et de Vénus, lorsqu'ils s'unirent dans le palais de Vulcain, et qu'ils souillèrent la couche de ce Dieu par tant de secrètes voluptés. Ou plutôt, Homère, cesse de pareils chants, ils ne sont pas honnêtes, ils enseignent l'adultère. Pour nous autres, nous ne voulons pas même que ce nom souille nos oreilles. Connaissez les Chrétiens; nous portons partout dans nos cœurs, comme dans un temple vivant et animé, l'image de Dieu qui nous parle, qui nous conseille, qui nous accompagne, qui se mêle à toute notre vie, qui partage toutes nos douleurs, qui console toutes nos misères. « Nous « avons été offerts et consacrés à Dieu par Jésus-Christ; nous « sommes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation « sainte, un peuple d'acquisition; car nous n'étions pas autre- « fois le peuple de Dieu. » Nous le sommes aujourd'hui, et comme le dit saint Jean, notre origine est céleste. Nous avons tout appris de celui qui est venu d'en haut. Nous connaissons l'économie des desseins de Dieu sur l'homme, le grand mystère du Dieu qui a revêtu notre nature, et nous nous exerçons à marcher dans une vie nouvelle. Mais chez vous, avec vos dieux, quelles mœurs! Vous foulez aux pieds toute pudeur; les lubricités des esprits infernaux respirent sur tous les murs; vous vous livrez à la volupté avec tant de fureur que ses plus honteuses images décorent vos appartements, et que vous faites de l'impudicité même un acte religieux. Mollement étendus sur une couche voluptueuse, vous vous plaisez à repaître vos regards de la nudité de Vénus, surprise au milieu de ses em-

brassements adultères. Vous gravez sur des anneaux l'oiseau lascif qui voltigeait autour de Lédæ. Vous imprimez l'impudicité avec les sceaux dont vous faites usage; ils reproduisent les turpitudes de Jupiter. Les tableaux n'ont de prix à vos yeux que par les obscénités qu'ils retracent. Voilà une légère esquisse de votre vie molle et corrompue. Voilà votre théologie toute d'impureté; voilà la doctrine d'infamie et de débauche que vous enseignent vos dieux, et qu'ils mettent en pratique avec vous. On croit facilement ce qu'on aime, a dit un orateur athénien. Ne parlons point de ces autres images multipliées autour de vous, de ces petits dieux Pans, de ces jeunes filles sans voile, de ces satyres ivres et chancelants, de ces objets dont l'impudeur même rougirait. Ces honteuses peintures se retrouvent partout, et partout vous y attachez sans honte vos impudiques regards; une sorte de respect religieux les conserve avec un soin extrême suspendues aux murailles. Ne dirait-on pas, qu'au sein de la famille, vous avez consacré les images des dieux comme des trophées d'impureté? Vous y faites peindre les postures obscènes d'une Philénis avec le même soin que les combats d'Hercule. Renoncez à ces mœurs. Faites mieux : oubliez ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu. Vos oreilles se sont prostituées; vos yeux ont fait le crime: chose inouïe, le regard avant le corps est souillé d'adultère.

Vous faites violence à la nature de l'homme; vous livrez à l'opprobre ce qu'il a de divin; vous restez incrédules pour vous abandonner sans frein aux voluptés; vous croyez aux idoles par amour de leurs dissolutions; vous résistez à notre Dieu parce que votre corruption s'effraie de l'innocence qu'il exige. Ce qui élève l'âme, vous l'avez en haine; ce qui la dégrade obtient vos respects. Vous êtes d'oisifs contemplateurs de la vertu et d'intrépides athlètes du vice. Ainsi donc, pour me servir des paroles de la Sibylle, les seuls heureux au jugement de tous, ce sont les hommes qui savent aussitôt détourner leurs regards de ces temples, de ces autels, vains monuments de pierres brutes; de ces dieux de marbres, ouvrages des hom-

mes, souillés du sang de toutes sortes d'animaux égorgés en leur honneur.

Pour nous, il nous est clairement défendu d'exercer un art qui pourrait tromper les hommes. Vous ne ferez, dit un prophète, aucune image, soit des choses qui sont au ciel, soit des choses qui sont sur la terre. C'est qu'en effet nous pourrions nous exposer à prendre pour des dieux la Cérés de Praxitèle, et Proserpine, et le mystérieux Inacchus, ou plutôt à déifier l'art de Lycippe et le talent d'Apelles qui revêtirent la matière de si belles formes et lui concilièrent des honneurs divins. Vous vous appliquez avec un soin extrême à donner à la statue toute la perfection possible, et vous ne faites rien pour éviter d'être stupides à la manière de l'idole. Le prophète confond cette inconcevable insouciance par ces mots aussi clairs que précis, lorsqu'il dit que tous les dieux des nations sont les images des démons ; mais c'est Dieu qui a fait les cieux et tout ce qui est au ciel. Après des paroles aussi formelles, concevez-vous que les hommes aient pu se tromper au point d'adorer l'œuvre du Créateur au lieu du Créateur lui-même, et de prendre pour des dieux, au mépris de toute raison, de simples créatures qui ne servent qu'à marquer le cours des temps et des saisons. L'art humain élève des édifices, construit des navires, bâtit des maisons, anime la toile sous ses pinceaux. Mais comment raconter les œuvres de Dieu ? Voyez le monde entier : la voûte céleste, le soleil, c'est Dieu qui les a faits. Les anges et les hommes sont les ouvrages de ses mains. Quelle est sa puissance ! il a voulu, et le monde a été fait. Lui seul l'a créé parce qu'il est le seul vrai Dieu, et pour le créer il lui suffit de vouloir, parce qu'en lui la volonté est toujours suivie de l'effet, et par là sont confondus tous les philosophes, qui ont parfaitement compris que l'homme était fait pour contempler le ciel, mais qui se sont égarés au point d'adorer les astres du ciel qui frappent leur vue. S'ils ne sont pas les ouvrages de l'homme, ils sont faits pour l'homme. Au lieu d'adorer le soleil, cherchez l'auteur du soleil ; au lieu de faire un Dieu de l'univers et de lui rendre des honneurs divins, élevez-vous jusqu'au Dieu qui a fait le monde.

Pour arriver au salut, il ne reste plus à l'homme d'autre refuge que la sagesse divine ; une fois qu'il est parvenu là, il est comme dans un sanctuaire où il n'a plus rien à craindre de la fureur des démons. Qu'il fasse donc tous ses efforts pour y parvenir.

Parcourons, si vous le voulez, les opinions que les philosophes débitent sur le compte des dieux. Voyons s'il ne nous arrivera pas de reconnaître que la philosophie elle-même, par une vaine confiance en ses forces, a défié la matière ; et si nous ne pourrons pas établir, en passant, que lorsqu'elle a rendu des honneurs divins aux démons, elle avait entrevu la vérité comme on peut voir les objets dans un songe. Ces philosophes nous ont laissé leurs systèmes sur les principes générateurs des choses ; l'un admet l'eau, c'est Thalès de Milet ; l'autre admet l'air, c'est Anaximène de la même ville. Il fut suivi par Diogène d'Apollonie. Parménide d'Élée inscrivit le feu et la terre parmi les dieux. Hyppase de Métaponte et Héraclite d'Éphèse exclurent la terre et ne reconnurent que le feu. Empédocle d'Agrigente introduisit une multitude de dieux, et outre les quatre éléments il compta la Haine et l'Amitié. Tous ces philosophes sont des athées dont la folle sagesse portait ses adorations à la matière. Ils n'ont peut-être pas révérendé la pierre et le bois, mais ils ont révérendé la terre d'où vient le bois et la pierre ; ils n'ont peut-être pas fait d'image de Neptune, mais ils ont adoré l'eau ; et qu'est-ce que Neptune, sinon une substance liquide que l'on boit ? C'est de là que vient le nom de Neptune, comme celui de Mars dérive d'un mot grec qui signifie l'action de s'élever contre un ennemi et de le tuer. Peut-être est-ce de là qu'est venue la coutume qu'ont certains peuples de représenter Mars sous l'emblème d'une épée qu'ils enfoncent dans la terre, et à laquelle ils offrent des sacrifices. On trouve cette coutume établie chez les Scythes, selon le témoignage d'Eudoxe, dans le second livre du *Tour de la terre*. Des Scythes, elle passa chez les Sarmates, qui adorèrent une épée, comme Icésius le rapporte dans son livre des *Mystères*. Héraclite et ses sectateurs adorèrent le feu



comme le principe générateur de toutes choses. Quelques-uns l'appelèrent Vulcain ; les Mages des Perses et plusieurs autres habitants de l'Asie en firent l'objet de leur culte. Les Macédoniens l'adorèrent aussi, comme Diogène l'assure dans le premier livre de l'*Histoire des Perses*.

A quoi bon parler des Sarmates qui, au rapport de Symphodore dans le livre des *Mœurs étrangères*, rendent au feu des honneurs divins ? Est-il nécessaire de rappeler les Perses, les Mèdes, les Mages ? Dinon assure qu'ils sacrifient dans un lieu découvert, parce qu'ils ne reconnaissent point d'autres figures ni d'autres images des dieux que le feu et l'eau. Je ne tairai point leur ignorance qui, en pensant éviter une erreur, tombe dans une autre. Ils ne croient point, comme les Grecs, à la divinité de la pierre ou du bois ; ils ne croient pas non plus, comme les Égyptiens, à celle des rats et des Ibis ; mais ils pensent avec les philosophes que l'eau et le feu sont les images de la Divinité. Béroze fait voir néanmoins très-clairement dans le second livre de l'*Histoire des Chaldéens*, qu'après une longue suite d'années ils finirent par adorer des simulacres humains, et que ce fut Artaxerxès, fils de Darius et petit-fils d'Ochus, qui introduisit cet usage ; après avoir élevé dans Babylone une image de Vénus Tanaïde, il l'exposa aux adorations des habitants de Suse, d'Ecbatane, de Damase, de Sardes, de la Perse et de la Bactriane. Que les philosophes avouent donc qu'ils sont les disciples des Perses, des Sarmates, des Mages ; que c'est à leur école qu'ils ont puisé leur impiété avec le culte de leurs principes générateurs. Ignorant le véritable auteur de toutes choses et de ces principes eux-mêmes, ils ont, dans leur ignorance, porté leurs hommages à ces éléments faibles et indignes, comme les appelle l'apôtre, et créés uniquement pour servir à l'usage des hommes. Parmi les philosophes qui ont négligé ces éléments pour s'élever à de plus hautes contemplations, il en est qui ont admis l'infini comme principe. De ce nombre était Anaximène de Milet, Anaxagore de Clazomène et Archélaüs d'Athènes. Mais ils ont cru qu'il y avait une intelligence au-dessus de l'infini. Leucippe de Milet et Métrodore

de Chio semblent avoir reconnu deux principes, le plein et le vide. Démocrite l'Abdérain jadopte ces deux principes et en ajoute un troisième, les images des choses. Alcmaon de Crotona a cru que les astres étaient animés et qu'ils étaient des dieux. Je dévoilerai leur extravagance, et particulièrement celle de Xénocrate de Chalcédoine qui fit entendre que les sept planètes étaient des dieux, et que le monde, composé de tout cela, était un huitième dieu. Passerai-je sous silence les Stoïciens, qui ont déshonoré leur philosophie en prétendant que la Divinité se mêle à toute la matière, si abjecte qu'elle puisse être? Puisque nous avons abordé la question, il sera peut-être utile de dire un mot des Péripatéticiens. Le père de cette école, ignorant quel est le Père de toutes choses, appelle âme de l'univers celui que l'on nomme le Dieu suprême. Il ne s'aperçoit pas qu'en attribuant à l'univers la divinité, il s'établit en contradiction flagrante avec ses principes. En effet, borner d'une part les soins de la Providence au globe lunaire, et de l'autre ériger le monde en Dieu, par conséquent regarder comme dieux des éléments où la Divinité n'est pas, quel témoignage plus manifeste d'erreur et de mensonge! Un disciple d'Aristote, Théophraste d'Erésus, nomme Dieu tantôt le ciel, tantôt l'Esprit. Je laisse avec plaisir Épicure de côté, puisque ce philosophe, ne reconnaissant qu'un Dieu sans intervention dans les choses humaines, se montre impie sur tous les points. Pourquoi rappeler ici Héraclide le pontique? Il est emporté constamment dans les images de Démocrite.

Ici se présente à mes yeux une multitude incommensurable de faux sages qui introduisent sur la scène des milliers de démons, comme autant d'épouvantails, vaines fictions imaginées par les auteurs des fables, ridicules inepties faites pour amuser la crédulité des vieilles femmes. Loin de nous la pensée de livrer de pareils discours à l'oreille des hommes, nous qui ne permettons pas même que l'on berce avec des fables l'enfant qui vagit, ainsi que s'exprime le langage ordinaire, de peur de développer en même temps que lui l'impiété professée par des hommes qui, plus inhabiles et plus novices que l'enfant au berceau, ne

laissent pas néanmoins d'applaudir à leur propre sagesse. En effet, je te le demande au nom de la vérité, ceux qui ont cru en toi pourquoi les soumetts-tu à la corruption et à une mort non moins funeste que déshonorante pour eux ? Pourquoi peuples-tu la vie humaine de simulacres idolâtriques en attribuant une divinité menteuse aux vents, à l'air, au feu, à la terre, à la pierre, au bois, au fer, et jusqu'à ce monde lui-même ? Pourquoi, élevant tes yeux au ciel avec le secours non de l'astronomie, mais de cette astrologie dont le vulgaire fait tant de bruit, courbes-tu les hommes que tu égares devant les corps célestes que tu leur donnes faussement pour des dieux ? Pour moi, il me faut un Dieu qui règne en souverain sur les intelligences, qui gouverne la famine, qui ait créé le monde, et qui ait allumé le flambeau du soleil. Que dirai-je enfin ? je cherche l'ouvrier et non pas ses œuvres. Qui de vous prendrai-je pour auxiliaire dans cette discussion ? Eh bien ! soit, j'accepte Platon. Dis-nous donc, ô Platon, par quelle méthode il faut aller à Dieu. « Dé-  
 « couvrir le Père et le créateur de l'univers, est chose difficile ;  
 « et après qu'on l'a trouvé, il est impossible à la parole humaine  
 « de proférer son nom. » Pourquoi cela, ô Platon, je te le demande à toi-même ? « C'est qu'on ne peut le définir. » Très-bien, ô grand homme ! tu as mis le doigt sur la vérité ; mais ne te rebute pas, je t'en conjure, et marche avec moi à la découverte du bien. Le genre humain, et principalement ceux qui se sont exercés à l'étude des lettres, entendent une voix d'en haut qui les contraint de confesser, même contre leur volonté, qu'il existe un Dieu unique, qui n'a jamais eu de commencement et n'aura point de fin ; qui réside au-dessus de nous, dans quelque région de la plaine céleste, comme dans un centre d'observation d'où il règle l'univers.

« Parle ! quelle idée dois-je me former du Dieu, qui voit  
 » tout l'univers, mais inaccessible lui-même à l'œil d'aucun  
 « mortel ? »

dit Euripide. Par conséquent Ménandre est tombé dans une grave erreur lorsqu'il s'est écrié :

« Soleil, il convient de t'honorer comme le premier des

« dieux , puisque c'est par toi que nous voyons tous les autres  
« dieux.

Ce n'est pas le soleil qui m'apprendra le vrai Dieu ; c'est le Verbe de la vie , c'est le soleil de l'âme , à qui seul il est donné d'éclairer mon intelligence et de dissiper les ténèbres de mon enfoncement. Aussi Démocrite a-t-il eu raison de dire : « Par-  
« mi les hommes dont l'esprit est cultivé , il s'en trouve peu  
« qui lèvent encore aujourd'hui leurs mains vers celui que nous  
« autres Grecs nous appelons l'Air. La nature tout entière pro-  
« clame l'existence de Jupiter. C'est Jupiter qui connaît tout ,  
« qui donne et enlève tout ; c'est lui qui est le monarque univer-  
« sel. » Platon est du même avis Il s'exprime ainsi quelque  
part sur la Divinité : « Tout est soumis à la puissance du roi  
« universel , il est le principe de tous les biens. » Quel est donc  
le roi universel ? Dieu qui est la mesure de la vérité pour tous  
les êtres. De même que la mesure comprend les objets qui se  
mesurent sur elle , ainsi l'homme qui a conçu Dieu dans son  
cœur mesure et comprend la vérité elle-même. Voilà pourquoi  
Moïse , cet homme d'une sainteté si éminente , a dit : « Vous  
« n'aurez point en réserve plusieurs poids , l'un plus grand et  
« l'autre moindre. Vous aurez un poids juste , véritable. » Il  
savait que Dieu est la balance , la mesure et le nombre de tou-  
tes choses. En effet , les simulacres de l'injustice et de l'iniquité  
sont cachés dans un lieu secret de la maison , et pour ainsi  
dire , dans les immondices de l'âme. Mais le Dieu unique , le  
Dieu véritable que le législateur hébreu désigne par cette jus-  
te et unique mesure , toujours égal à lui-même dans son im-  
passible immutabilité , mesure et pèse toutes choses au poids  
de sa justice , en maintenant dans l'équilibre les différentes  
parties de la nature. « Dieu , suivant une ancienne tradition <sup>1</sup>  
« est le commencement , le milieu et la fin de tous les êtres ;  
« il marche toujours en ligne droite , conformément à sa na-  
« ture , en même temps qu'il embrasse le monde. La justice le

<sup>1</sup> La tradition orphique.

« suit constamment , vengeresse des infractions faites à la loi divine <sup>1</sup>. »

Où donc , ô Platon , as-tu appris cette importante vérité ? A quelle source as-tu puisé les magnifiques paroles dont tu te sers pour exposer quel est le culte que nous devons à Dieu ? Je t'entends. « Les nations barbares en savent plus que les Grecs sur la religion. » Tu as beau cacher le nom de tes maîtres , nous savons quels furent tes instituteurs. Tu as appris la géométrie de la bouche de l'Égypte ; tu as demandé à Babylone les secrets de l'astronomie ; la Thrace t'a livré ses magiques évocations ; l'Assyrie t'a enseigné beaucoup d'autres connaissances. Mais ta science des lois , dans ce qu'elle a de conforme à la raison , tes sentiments sur la Divinité , tu les dois au peuple hébreu.

« On ne l'a jamais vu , séduit par de vaines illusions , adorer avec le reste des hommes , troupe frivole et inconstante , des simulacres d'or , d'airain , d'argent , d'ivoire , de bois , ou de pierre , ni courber le genou devant des hommes transformés en dieux. Loin de lui cette prostitution ! Les Hébreux lèvent vers le ciel des mains pures aussitôt qu'ils ont quitté la couche de leur repos , et qu'ils ont lavé leur corps dans une eau virginale. Un Dieu immortel et qui gouverne l'univers , voilà celui qu'ils adorent. »

Mais , sans te borner aux témoignages de Platon , convoque au milieu de nous , ô Philosophie , la multitude des autres philosophes qui ne proclament comme Dieu que le Dieu unique et véritable , réellement inspirés par son esprit quand ils se sont élevés jusqu'à la vérité. Le dogme qui suit appartient-il à Antisthène le Cynique ? Non , il sort de la bouche de l'Antisthène élevé à l'école de Socrate. « Dieu ne ressemble à qui que ce soit , dit-il : impossible par conséquent qu'une image le fasse connaître à personne. » Mais voilà que l'Athénien Xénophon proclame , en termes assez intelligibles , une partie de la vérité , tout prêt à lui rendre le même témoignage que Socrate , si la

<sup>1</sup> Platon , *Lois* , livre V.

cigüe de Socrate n'était là pour l'arrêter. Il ne laisse pas néanmoins d'écrire ces mots : « La grandeur et la puissance appartiennent incontestablement à l'être qui ébranle la nature ou la pacifie à son gré. Quelle est sa forme ? elle échappe à nos regards. Le soleil épanche ça et là ses rayons ; cependant il ne se laisse pas contempler impunément. Le mortel qui fixe sur lui un œil présomptueux est ébloui par ses splendeurs. » Où le fils de Gryllus a-t-il puisé tant de sagesse ? Les accents de la prophétesse des Hébreux sont-ils parvenus jusqu'à son oreille ?

« Quel œil de chair pourra contempler le Dieu immortel et véritable, qui réside dans les hauteurs des cieux ? Demandez à l'homme, frêle créature, s'il peut regarder en face la lumière du soleil et en soutenir la majesté ? »

Écoutons Cléanthe de Pisade, philosophe stoïcien, qui en nous exposant non pas une théogonie poétique, mais une théologie véritable, ne nous a point dissimulé ses sentiments sur la Divinité :

« Quel est le bien suprême, dis-tu ? Apprends-le de ma bouche. C'est ce qui est réglé, juste, saint, pieux, maître de soi, utile, beau, convenable, austère, rigide, toujours avancé, supérieur à la crainte, exempt de douleurs, étranger à la souffrance, salutaire, agréable, d'accord avec soi-même, illustre, vigilant, doux, permanent, inimitable, irrépréhensible, éternel. Esclave grossier, tout homme qui s'attache à l'opinion et qui espère en tirer quelque profit !

Ces paroles montrent bien, si je ne me trompe, quel est Dieu. Elles ne manifestent pas moins que le torrent de la coutume et de l'opinion conduit à une honteuse servitude les infortunés qui aiment mieux s'abandonner au cours des idées vulgaires que de suivre Dieu.

Mais gardons-nous de passer sous silence les témoignages de Pythagore. « Il n'y a qu'un Dieu. Il ne réside pas, comme quelques-uns le soutiennent, en dehors du mouvement de la nature ; il est tout entier dans l'économie générale du monde, tout entier dans tout l'univers, surveillant de tout ce qui

« naît, union de tous les êtres, éternellement subsistant, créa-  
 « tout de ses œuvres et de toutes les puissances qui relèvent  
 « de lui, flambeau du ciel, père de toutes choses, esprit et vie  
 « de tout ce qui est, mouvement universel. » Ces témoignages  
 que les philosophes ont écrits sous l'inspiration de Dieu et que  
 nous avons choisis à dessein, suffiront pour élever à la con-  
 naissance de Dieu quiconque n'a pas entièrement fermé les yeux  
 à la vérité.

Mais c'est trop peu que les dépositions favorables de la  
 Philosophie. Appelons à notre aide la Poésie elle-même, qui,  
 livrée aux frivolités et aux mensonges, ne rendra que difficile-  
 ment témoignage à la vérité, disons mieux, confessera aux  
 pieds de la Divinité ses aventureux écarts dans le domaine de  
 la fable. Prenons le premier venu d'entre les poètes. C'est  
 Aratus, qui déclare que la puissance de Dieu pénètre par-  
 tout :

« A lui s'adressent nos premiers et nos derniers hommages  
 « pour le maintien de l'harmonie universelle. Salut à toi, père  
 « des humains, être merveilleux dans ta grandeur et source  
 « de tous les biens ! »

Le vieillard d'Ascre désigne ainsi Dieu :

« Il est le chef et le monarque universel : nul autre immor-  
 « tel ne possède ce glorieux privilège. »

Mais la scène tragique elle-même nous dévoile la vérité :

« Si vos regards s'élèvent vers l'éther et vers le ciel, croyez  
 « que vous avez vu Dieu, » dit Euripide.

Le fils de Sophille, Sophocle, parle ainsi :

« Dans la vérité, il n'y a qu'un Dieu, oui, il n'y a qu'un Dieu,  
 « qui a fait le ciel et la terre, et la mer azurée, et les vents  
 « impétueux. Mais, dans l'égarément de notre cœur, vains mor-  
 « tels que nous sommes, nous avons dressé aux dieux des sta-  
 « tues, comme pour trouver dans ces images de bois, d'airain,  
 « d'or, d'ivoire, une consolation à nos maux. Nous leur offrons  
 « des sacrifices ; nous leur consacrons des fêtes pompeuses ; et  
 « après cela, nous nous applaudissons de notre piété. »

C'est ainsi que Sophocle proclamait la vérité sur la scène ,

en face des spectateurs, dont il pouvait redouter la colère. Le fils d'Œagre, Orphée le Thrace, tout à la fois poète et interprète des dieux, après avoir exposé le mystère des fêtes de Bacchus, et tout le culte idolâtrique, change brusquement de langage au profit de la vérité, et entonne, quoique tardivement, l'hymne sacré :

« Je déchirerai les voiles pour ceux qui ont la permission  
 « de voir : profanes, qui que vous soyez, fermez les portes  
 « du sanctuaire ! O toi, Musée, fils de la brillante Sélène,  
 « prête une oreille attentive à mes accents ; je vais te révéler  
 « des secrets sublimes. Que les préjugés vains et les affections  
 « de ton cœur ne te détournent point de la vie heureuse. Fixe  
 « tes regards sur le Verbe divin ; ouvre ton âme à l'intelligen-  
 « ce, et marchant dans la voie droite, contemple le roi du  
 « monde unique, immortel. »

Puis, le poète poursuit en termes plus manifestes encore :

« Il est un ; il est de lui-même ; de lui seul tous les êtres sont  
 « nés ; il est en eux et au-dessus d'eux : invisible à tous les  
 « mortels, il a les yeux ouverts sur tous les mortels. »

Ainsi chante Orphée : il reconnaît enfin l'égarément de ses pensées :

« Mais toi, ô homme, si fécond en expédients, ne tarde pas  
 « davantage. Reviens sur tes pas, et désarme la colère de la  
 « Divinité. »

En effet, si les Grecs sur lesquels est tombée quelque étincelle du Verbe divin, ont promulgué une faible partie de la vérité, ils attestent par là même qu'elle renferme une puissance qu'il est impossible de comprimer ; mais ils accusent en même temps leur propre faiblesse, puisqu'ils ont manqué le but. Qui ne voit par conséquent que vouloir agir et parler sans l'intervention du Verbe, c'est ressembler au malade qui essaie de marcher avec des jambes perclues ?

Ah ! du moins, puisse le ridicule dont vos poètes, entraînés par la force de la vérité, couvrent vos dieux jusque sur la scène comique, vous déterminer à embrasser le salut ! Le poète Méandre nous dit, dans la pièce intitulée *le Cocher* :



« Fi d'un Dieu qui court les rues dans la compagnie d'une  
« vieille femme ; fi de cet homme qui se glisse dans les mai-  
« sons , ses tablettes de mendiant à la main ! »

L'allusion tombe ici sur les prêtres qui allaient quêter de porte en porte pour Cybèle. De là, l'ingénieuse réponse d'Antisthène :  
« Je ne me pique pas de nourrir la mère des dieux quand les  
« dieux refusent de la nourrir <sup>1</sup>. » Le même poète comique s'in-  
digne contre une coutume de son temps , et poursuit dans *le Prêtre*, avec non moins de finesse que de vérité, l'aveuglement de ses contemporains :

« Si l'homme peut, avec le bruit de ses cymbales et de ses  
« tambours , conduire le Dieu partout où bon lui semble ,  
« quiconque est armé de ce pouvoir est supérieur au Dieu  
« lui-même. Rêves d'une folle confiance ! Pures imaginations  
« de l'homme !

Mais que dis-je ? Ménandre n'est pas le seul qui tienne ce lan-  
gage. Homère , Euripide , beaucoup d'autres poètes , convain-  
quent de néant tous vos dieux , et ne leur épargnent jamais l'i-  
ronie , dès que l'occasion s'en présente. Écoutez-les ! Ici ,  
Minerve a le *regard effronté d'un chien* ; là , *Vulcain botte des  
deux jambes*. Ailleurs , Hélène poursuit Vénus de cette impré-  
cation :

« Puisses-tu ne jamais remettre les pieds dans l'Olympe !

Homère insulte ainsi ouvertement au dieu des vendan-  
ges :

« Pendant que Bacchus est en proie à ses fureurs , l'étran-  
« ger souleva contre le fils de Jupiter ses nourrices égarées.  
« Toutes jettèrent le thyrsé , à l'instigation du cruel Lycur-  
« gue. »

Euripide ne se montre-t-il pas le digne élève de Socrate,  
lorsque , les yeux uniquement fixés sur la vérité , il brave ainsi  
l'opinion des spectateurs ? Tantôt il s'attaque « à cet Apollon ,

<sup>1</sup> Plusieurs manuscrits portent la négation. Nous avons adopté cette  
leçon comme donnant à la réponse du philosophe quelque chose de plus  
piquant.

« qui, placé au point central de la terre, rend aux hommes des oracles infallibles. »

« Poussé par ses conseils, s'écrie-t-il, j'ai immolé ma mère. C'est un infâme; traînez-le au supplice, et qu'il soit mis à mort. Le crime appartient à lui seul. Pour moi, je suis innocent; j'ignorais où étaient la justice et la vertu.

Tantôt il nous montre sur la scène un Hercule *furieux*; ailleurs il en fait un débauché, *plein de vin, et que nul aliement ne peut rassasier*. Faut-il s'en étonner quand on le voit, déjà gorgé de viandes, « manger des figues vertes, et pousser des cris extravagants qui excitaient la pitié même d'un Barbare? » Dans Ion, il livre à la publicité du théâtre l'infamie des Dieux.

« N'est-ce pas une révoltante injustice, que les législateurs de la terre vivent eux-mêmes sans aucune loi? Si, par impossible, qu'importe cependant?, je dirai la vérité, si, par impossible, les hommes vous châtiaient de vos adultères, toi, Neptune et toi, roi suprême de l'Olympe, il y a longtemps que les temples seraient vides sur la terre.

Maintenant que nous avons parcouru successivement les matières qui précèdent, il est temps d'arriver aux écrits des prophètes. C'est qu'en effet la vérité a pour fondement leurs oracles, où se manifeste le culte que nous devons rendre à Dieu. Les divines Écritures et les sages institutions conduisent au salut par des routes abrégées. Simples et sans fard, dégagées de tout ornement ambitieux, ignorant l'art des vaines flatteries, elles rappellent de son tombeau l'homme étouffé par les vices, en lui apprenant à mépriser les vicissitudes et les tribulations de la vie, en guérissant d'une seule et même parole ses maladies diverses, en le tenant en garde contre les pièges ennemis, et en le poussant, comme par la main, au salut qui est placé sous nos yeux au terme de la carrière. Que la Sibylle, à la tête de tous, vienne donc chanter en ce moment le cantique du salut.

« Il s'est levé sur l'univers, immobile dans les hauteurs des cieux. Accourez, ô mortels! cessez de poursuivre l'ombre et

« les ténèbres. Voici la douce lumière du jour; voici le flambeau qui brille sans nuage. Debout donc! que la sagesse illumine vos intelligences. Il n'y a qu'un Dieu. De sa puissante main partent les ondées, les vents, les tremblements de terre, la foudre, les pestes, les famines, les maux de toute nature, les neiges et les frimas. Mais à quoi bon tous ces détails? Monarque du ciel, Seigneur de la terre, il est véritablement celui qui est. »

Vous le voyez, le mal a été assimilé aux ténèbres, et la connaissance de Dieu à la lumière du soleil. Comparaison inspirée par Dieu, et qui nous apprend lequel des deux nous devons choisir! Le mensonge, en effet, ne s'évanouit point devant la simple apparition de la vérité qu'on lui oppose; il n'est repoussé et mis en fuite que par l'exercice de la vérité.

Au reste, la haute sagesse du prophète Jérémie, disons mieux, l'Esprit saint qui parlait par sa bouche, nous fait connaître Dieu en ces termes : « Penses-tu que je sois Dieu de près, et que je ne sois plus Dieu de loin? Si un homme se cache dans les ténèbres, ne le verrai-je pas? Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre, dit le Seigneur? » Écoutez maintenant Isaïe : « Qui a mesuré le ciel dans le creux de sa main? qui a soutenu de trois doigts la masse de la terre? » Considère, ô homme, la grandeur de Dieu et sois frappé d'admiration! Adorons celui auquel le prophète a dit : « A ton aspect, les montagnes s'écouleront; elles seront consumées comme tout ce que le feu dévore. » « Voilà, poursuit le prophète, le Dieu qui a le ciel pour trône, la terre pour marche-pied. Qu'il ouvre la profondeur des cieux, l'épouvante te saisira. » Voulez-vous entendre quel sort un autre prophète prédit aux idoles? « En ce temps, leurs simulacres seront traînés à la face du soleil; ils seront la pâture des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre; les objets qu'ils ont aimés et servis seront putréfiés par le soleil et la lune; leur ville sera livrée à l'incendie. » « Le monde, ajoute-t-il, et tous les éléments seront enveloppés dans la même ruine. La terre vieillira, le ciel passera; mais la parole de Dieu de-

« meure éternellement. » Dieu veut-il se manifester par la voix de Moïse? « Voyez, voyez que je suis seul et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que moi. C'est moi qui tue, et moi qui fais vivre; moi qui frappe et moi qui guéris; nul ne peut s'arracher de ma main. » Vous plaît-il d'entendre un autre organe de la Divinité? tout le chœur des prophètes se lève pour chanter sur le même ton que Moïse. Je ne crains pas de vous citer les paroles que l'Esprit saint place sur les lèvres d'Osée<sup>1</sup> : « Voici celui qui forme les montagnes et qui déchaîne les tempêtes; ses mains ont créé la milice du ciel. » Ailleurs, Isaïe fait entendre ces accents; car je ne veux pas oublier ce témoignage : « Je suis le Seigneur de justice et d'équité. Rassemblez-vous; venez et approchez, vous, les élus d'entre les nations. Soyez témoins de l'ignorance de ces hommes, qui élèvent un bois taillé de leurs mains, et qui adorent un Dieu impuissant à les sauver. » Puis, un peu plus bas : « N'est-ce pas moi le Seigneur? Hors de moi, il n'y a pas de Dieu. Est-il un autre juste, un autre sauveur que moi? Tournez vos cœurs vers moi et vous serez sauvés, vous qui habitez les extrémités de la terre. Je suis le Dieu fort; il n'y en a point d'autre. J'ai juré par moi-même. » Mais voilà qu'il s'irrite contre les adorateurs des idoles : « A qui comparez-vous votre Dieu? s'écrie-t-il. Quels traits formeront son image? Le fondeur ne fait-il pas vos dieux? L'orfèvre ne les couvre-t-il pas d'or, ou ne les orne-t-il pas de ciselures, etc? » Cessez donc de vous prosterner devant de muets simulacres, et prévenez dès ce moment l'effet de ces menaces : « Les idoles, et tous les dieux forgés par la main des hommes, pousseront des cris de détresse; » ou, pour mieux dire, les insensés qui ont placé leur confiance dans la matière, puisque la matière est incapable de sentiment. Le Seigneur fera plus. « Il ébranlera les villes qui sont habitées, et il rassemblera dans sa main toutes les contrées de la terre comme un faible nid d'oiseaux. » Voulez-vous que je vous révèle les mystères et les oracles énoncés par le plus

<sup>1</sup> Erreur de copiste : ce passage appartient au prophète Amos.

sage d'entre les Hébreux? « Le Seigneur m'a possédée ( la sagesse ) au commencement de ses voies. — Le Seigneur donne la sagesse ; de sa bouche se répandent et la prudence et le savoir. — Paresseux, jusqu'à quand seras-tu couché? Quand te réveilleras-tu de ton sommeil? — Si tu es actif et laborieux, la moisson coulera pour toi comme une source. » Le Verbe paternel est le flambeau du bien, le Seigneur qui distribue à tous la lumière, la foi et le salut. « Car celui qui a fait la terre par sa puissance, dit Jérémie, a relevé par sa sagesse l'univers qui était tombé. » La sagesse, en effet, ou le Verbe de Dieu, nous trouvant prosternés devant les idoles, nous replaça debout pour nous appeler à la connaissance de la vérité. C'est par là qu'elle a commencé de nous relever après notre chute. De là vient que Moïse, afin de nous détourner de la servitude idolâtrique, nous crie avec sagesse : « Écoute, Israël; le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur. Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul. » Comprenez donc enfin, ô hommes, et cédez aux avertissements que le bienheureux David vous donne dans ses psaumes : « Embrassez la loi sainte, de peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous ne périssiez dans votre voie, quand sa colère s'allumera soudain. Heureux tous ceux qui ont mis leur confiance dans le Seigneur ! » Mais, qu'ai-je entendu? le Seigneur, dont la miséricorde pour nous est immense, fait retentir à nos oreilles les accents du salut. On dirait le chant martial qui réveille le courage de l'armée avant le combat. « Enfants des hommes, jusques à quand resterez-vous plongés dans la torpeur? Pourquoi poursuivez-vous les vanités et embrassez-vous le mensonge? » Quelles sont ces vanités? quel est ce mensonge? Le saint apôtre du Seigneur va nous répondre dans ce passage, où il condamne les gentils : « Ils sont inexcusables, dit-il, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu et ne lui ont point rendu grâces; mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements. Ils ont transporté à l'image d'un homme corruptible l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu immortel, et ils ont adoré

« la créature au lieu du Créateur. » Par conséquent, puisque ce Dieu est le même qui a créé dès le commencement le ciel et la terre, vous qui, ne connaissant pas Dieu, rendez au ciel les honneurs divins, ne méritez-vous pas le titre d'impies? Prêtez encore l'oreille aux oracles prophétiques : « Le soleil s'éteindra; les cieux s'obscurciront; mais l'Eternel brillera dans toute l'étendue des siècles. Les vertus des cieux seront ébranlées; les cieux eux-mêmes seront roulés comme une tente que l'on déploie et que l'on replie (ainsi s'exprime la bouche inspirée), et la terre fuira d'épouvante devant la face du Seigneur. »

Il me serait facile de produire ici des passages presque innombrables empruntés aux Écritures dont pas un seul point ne passera sans avoir son accomplissement, puisqu'elles émanent de l'Esprit saint, qui est comme la bouche du Seigneur : « Mon fils, ne négligez pas plus longtemps la correction du Seigneur, et ne vous laissez point abattre lorsqu'il vous reprend. » O bonté ineffable de Dieu envers les hommes ! il nous parle non comme un maître à ses disciples, non comme un Seigneur à des esclaves, non comme un Dieu à des hommes, mais comme un père tendre à ses enfants. Eh quoi ! Moïse lui-même avoue qu'il fut épouvanté et demeura tout tremblant » quand il entendit parler du Verbe ! Et vous qui entendez le Verbe en personne, vous ne tremblez pas ? vous n'êtes aucunement ébranlé ? Ne vous déterminerez-vous pas enfin à l'adorer et à recueillir les enseignements de sa bouche ; qu'est-ce à dire ? ne vous hâtez-vous pas de marcher à la conquête du salut, en redoutant sa colère, en affectionnant sa grâce, en suivant les espérances qu'il place devant vous, afin que vous évitiez le jugement ? Approchez, approchez mes fils ; car « à moins de devenir comme de petits enfants et d'être renouvelés, » ainsi que parle l'Écriture, vous ne pourrez ni retrouver votre père véritable, « ni entrer dans le royaume des cieux. » A quel titre, en effet, l'étranger pourrait-il être admis ? Mais qu'il soit inscrit sur les rôles de la cité, qu'il reçoive le droit de bourgeoisie, qu'il retrouve son père, aussitôt, si je ne me trompe, il demeure

dans la maison paternelle; il est institué héritier, et l'enfant de l'adoption partage le royaume de son père avec le fils légitime et bien-aimé. La voilà, « cette assemblée des premiers-nés » qui se compose de nombreux enfants soumis. Les voilà, « ces premiers-nés qui sont inscrits dans le ciel, et « qui célèbrent avec des myriades d'anges les solennités du Très-Haut. » Oui, nous sommes ses premiers-nés, et ses amis véritables, nous Chrétiens qui avons été ses premiers disciples, nous qui les premiers avons connu le Seigneur, qui les premiers avons brisé le joug du péché et rompu le pacte par lequel nous étions enchaînés au démon.

Mais, hélas! il en est un grand nombre qui affichent d'autant plus d'impiété que Dieu se montre plus compatissant et plus généreux. Eh quoi! d'esclaves que nous étions, Dieu nous a faits ses enfants, et les ingrats dédaignent d'entrer dans sa famille! O incroyable démence! Rougissez-vous donc du Seigneur? Il vous offre l'émancipation, et vous vous précipitez dans l'esclavage. Il vous présente le salut; et vous, vous couvrez tête baissée à la mort. Tenez, s'écrie-t-il, la vie éternelle est à vous, et vous: Nous aimons mieux attendre des supplices éternels, répondez-vous; et vous embrassez pour dernière espérance le feu que « le Seigneur a préparé pour Satan « et ses anges. » Aussi le bienheureux apôtre nous presse-t-il en ces termes: « Je vous en conjure par notre Seigneur, ne vivez « plus comme les Gentils qui marchent dans la vanité de leurs « pensées, qui ont l'esprit plein de ténèbres, qui sont entièrement éloignés de la vie de Dieu à cause de l'ignorance où ils « sont et de l'aveuglement de leur cœur. N'ayant aucune espérance, ils s'abandonnent à la dissolution, pour se plonger « avec une ardeur insatiable dans toute sorte d'impuretés et « d'avarice. » Je le demande, quand un témoin si vénérable a convaincu par l'invocation du nom sacré l'extravagance des hommes, quelle autre espérance peut-il rester aux incrédules, sinon le jugement et la condamnation? Toutefois le Seigneur ne les abandonne point à leur malice. Exhortations, prières, menaces, encouragements, admonitions, il n'épargne rien pour

les arracher à leurs ténèbres et à leur sommeil. Sa voix leur crie : « Éveillez-vous ; sortez de votre assoupissement ; levez-vous du milieu de ces morts où vous dormez, et le Christ vous éclairera de sa lumière ; » le Christ, soleil de la résurrection, « qui a été engendré avant l'étoile du matin, » et nous a départi la vie réelle par la splendeur de son flambeau. Gardez-vous donc de mépriser le Verbe, de peur que, l'avoir méprisé, ce ne soit vous être méprisés vous-mêmes sans le savoir. Car l'Écriture dit quelque part : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme à Mériba, au jour de la tentation dans le désert, alors que vos pères m'ont tenté et ont mis ma puissance à l'épreuve. » Sa puissance à l'épreuve, dit-il ! comment cela ? L'Esprit saint va l'expliquer : « Pendant quarante ans ils ont vu mes œuvres ; c'est pourquoi j'ai supporté avec dégoût cette génération et j'ai dit : C'est un peuple dont le cœur est égaré ; ils ne connaissent pas mes voies. C'en est fait, je l'ai juré dans ma colère ; jamais ils n'entreront dans mon repos ! » Eh bien ! les voilà, les menaces ! les voilà, les exhortations ! les voilà, les châtiments !

Pourquoi convertissons-nous la miséricorde en colère ? Pourquoi n'ouvrons-nous pas les oreilles aux enseignements du Verbe ? Pourquoi ne cherchons-nous pas à recevoir Dieu dans le sanctuaire d'une âme sans tache ? Sa promesse deviendra pour vous un immense bienfait, si aujourd'hui vous entendez sa voix. Au reste, cet *aujourd'hui* s'étend à chaque jour que le Seigneur nous fait, aussi longtemps qu'il est possible de nommer *aujourd'hui*. Le jour actuel et le temps d'apprendre subsistent jusqu'à la dernière consommation de toutes choses. Par conséquent, le véritable aujourd'hui, c'est-à-dire le jour indéfectible de Dieu, se prolonge jusque dans la longueur de l'éternité. *Obéissons* donc constamment à *la voix* du Verbe divin, puisque *aujourd'hui* signifie l'éternité. Qui dit jour dit lumière ; or, la lumière des hommes, c'est le Verbe aux rayons duquel nous voyons Dieu. C'est à bon droit que *la grace sera répandue avec abondance* sur ceux qui ont eu la foi et qui ont bien réglé leurs mœurs. Mais les incrédules « qui s'égareront



« dans la rébellion de leur cœur, et qui n'ont pas connu les « voies » que le divin précurseur les avertit de rendre droites, Dieu s'irrite contre leur résistance et n'a pour eux que des menaces. Quel en sera l'accomplissement ? Les Hébreux errants dans le désert sont le symbole du sort qui les attend. L'Écriture nous dit « qu'ils n'entrèrent pas dans leur repos à cause « de leur incrédulité, » avant que, dociles au successeur de Moïse, ils n'eussent appris à la fin par une tardive expérience, qu'ils ne pouvaient être sauvés qu'en croyant à Jésus.

Mais le Seigneur, dont la tendresse pour le genre humain est immense, envoie le *Paraclet* pour exhorter *tous les hommes à la connaissance de la vérité*. Cette connaissance, quelle est-elle ? La *piété* envers Dieu. « Mais la piété, nous dit Paul, « est utile à tout ; c'est elle qui a la promesse de la vie présente « et de la vie future. » Si la vie éternelle était mise en vente, ô hommes, à quel prix l'achèteriez-vous ? sachez-le cependant ! quand même vous donneriez le Pactole tout entier qui roule des flots d'or, d'après vos traditions fabuleuses, vous n'auriez pas payé le salut à sa juste valeur. Toutefois, que le découragement ne vous abatte point. Vous pouvez, si bon vous semble, acheter ce trésor inestimable par des richesses qui vous soient personnelles, je veux dire l'ardeur de la charité et de la foi, dignes de contrebalancer les dons du Seigneur. Oui, Dieu reçoit avec plaisir cet échange. « Car nous espérons « au Dieu vivant, qui est le sauveur de tous les hommes et « principalement des fideles. » Mais la foule des mortels, attachée au rocher du monde comme l'algue des mers à l'écueil qui domine les flots, dédaigne l'immortalité. Je crois voir ce vieillard d'Ithaque qui, au lieu de soupirer après la patrie céleste et véritable, après les rayons de la lumière réelle, poursuivait de ses vœux une *vaine fumée*.

La piété, pour assimiler l'homme à Dieu, du moins dans la mesure de sa faiblesse, lui assigne pour maître convenable Dieu qui seul peut dignement élever l'homme jusqu'à lui. Il connaissait bien la divinité de cette doctrine, l'apôtre qui écrivait ainsi à Timothée ! « Pour vous, vous avez été instruit dès vo-

« tre enfance dans les lettres saintes , qui peuvent vous éclairer  
 « pour le salut par la foi qui est en Jésus-Christ. » Comment  
 serait-il possible, en effet, que ces *lettres* ne fussent pas saintes,  
 quand elles font des saints et presque des dieux ? De là vient que  
 l'apôtre déclare divinement inspirées ces Écritures , ou ces volumes  
 formés par la réunion des *lettres* et des syllabes *sacrées*. Laissons-le  
 parler lui-même : « Toute Écriture inspirée  
 « de Dieu est utile pour enseigner , pour reprendre , pour cor-  
 « riger , et pour conduire à la piété et à la justice, afin que  
 « l'homme de Dieu soit parfait et disposé à toutes les bonnes  
 « œuvres. » Assurément , quelles que soient les exhortations  
 des autres saints, jamais elles ne produiront sur nous la même  
 impression que le Seigneur lui-même , qui a tant aimé le genre  
 humain. Il ne se propose d'autre but que le salut des hommes. Il les  
 presse , il les pousse dans ces voies. « Le royaume des  
 « cieux est proche , » leur crie-t-il incessamment. Il réveille par  
 ces mots l'attention des hommes qui n'ont pas fermé leur cœur  
 à la crainte. L'apôtre du Seigneur , voulant exhorter les Macé-  
 doniens dans une circonstance semblable , interprète ainsi ce  
 passage : « Le Seigneur s'avance , prenez garde d'être surpris  
 « les mains vides. »

Et vous , êtes-vous donc tellement étrangers à la crainte , je  
 me trompe , tellement enracinés dans l'incrédulité , que , refusant  
 toute foi au Seigneur , et encore plus à Paul , même quand  
*il conjure au nom de Jésus-Christ* , vous ne vouliez *ni voir* ,  
 ni *goûter* que le Christ est Dieu ? La foi vous servira d'introdu-  
 cteur , l'expérience de guide , l'Écriture de maître. « Venez ,  
 « mes enfants , vous dira-t-elle , écoutez-moi ; je vous appren-  
 « drai la crainte du Seigneur. » Puis , elle ajoute brièvement ,  
 pour ceux qui sont déjà imprégnés de la foi : « Quel est l'homme  
 « qui veut la vie , qui soupire après les jours de bonheur ? »  
 — Seigneur , nous répondons à votre appel , nous écrierons-  
 nous ! nous adorons le bien ; nous voulons imiter ceux qui l'hon-  
 norent. Écoutez donc , vous qui êtes *éloignés* ; écoutez , vous  
 qui êtes *proches*. Le Verbe n'a jamais été caché pour qui que  
 ce soit. Flambeau universel , il luit indistinctement « pour tous

« les hommes, » et devant ses rayons indéfectibles il n'y a pas de Cimmérien<sup>1</sup>. Hâtons-nous de conquérir le salut par la régénération ! Prenant pour modèle l'unité de l'essence divine, hâtons-nous de nous confondre, nombreux fidèles, dans l'unité d'un seul et même amour, et, désireux de contempler l'essence souverainement bonne à la bonté de laquelle nous participons, marchons également dans l'unité. En effet, le concours de voix nombreuses formant, après la dissonnance et la variété, une harmonie divine, monte au ciel comme un concert unique à la suite du Verbe, maître et chef du chœur, et se repose dans la même vérité, en disant : « Mon Père ! mon Père ! » Tel est le premier cri légitime qui, poussé par les enfants de Dieu, est accueilli là haut par la faveur de Dieu.

Mais je vous entends. Il vous en coûte de renverser les coutumes qui vous ont été transmises par vos ancêtres ; c'est un sacrifice qui répugne à la raison. Eh bien ! à ce prix, pourquoi votre jeunesse ne s'alimente-t-elle plus du lait qu'une nourrice offrit aux lèvres de votre enfance ? Pourquoi augmenter ou diminuer l'héritage de vos pères, au lieu de le garder scrupuleusement tel qu'ils ont pu vous le léguer ? Pourquoi ne vous vois-je plus jouer sur le sein paternel, ou vous livrer à ces jeux puérils qui appelaient sur vous le rire des spectateurs quand vous étiez dans les bras de vos mères ? Pourquoi enfin dépouiller de vous-mêmes et sans le secours d'aucun maître les langes ainsi que les habitudes du premier âge ? Si les transports des passions, toujours dangereux, souvent mortels, nous font éprouver quelque plaisir cependant, pourquoi, quand il s'agit de la vie, ne rénoncez-vous pas à

<sup>1</sup> Les Cimmériens étaient d'anciens peuples de la Campanie qui vivaient de pillage et demeuraient dans des antres inaccessibles à la lumière. On imagina de là que leur pays était plongé dans l'obscurité et continuellement privé de la clarté du jour. Aussi Plutarque assure-t-il que cette contrée fournit à Homère ses plus belles descriptions de l'enfer et du royaume de Pluton. Virgile et Ovide y placèrent le Styx, le Phlégéthon et les demeures des ombres.

ees mœurs désordonnées, impies, pleines d'angoisses, pour entrer dans les voies de la vérité, dussent vos pères en frémir de douleur ? Pourquoi enfin, répudiant la coutume comme on chasse hors de sa poitrine un poison homicide, ne cherchez-vous pas votre père véritable ? La mission la plus belle à nos yeux, c'est de vous prouver que cette extravagante et misérable coutume est la plus cruelle ennemie de la piété. En effet, que n'a-t-il pas fallu pour vous amener à prendre en horreur et à repousser la plus excellente des grâces que le Seigneur ait pu apporter à l'humanité tout entière ? Emportés par le tourbillon de la coutume, et mettant une garde à vos oreilles, chevaux indociles à la rêne et mordant le frein, vous avez refusé d'écouter la voix de la raison, impatients de renverser du haut du char les Chrétiens vos maîtres et vos guides. Ce n'est pas tout. Poussés par votre extravagance jusqu'aux abîmes de la mort, vous avez crié : Malédiction au Verbe sacré de Dieu ! Aussi qu'est-il arrivé ? vous avez reçu le juste salaire du choix que vous avez fait. Sophocle vous apprend quelle en est la nature :

« Un esprit sans consistance, des oreilles inutiles, de vaines pensées. »

Vous ignorez une vérité supérieure à toutes les autres. La voici. Les hommes de bien et fidèles à honorer le Seigneur, recevront en échange du culte qu'ils ont rendu à la bonté souveraine, des récompenses pleines de douceur. Les méchants, au contraire, ne peuvent attendre que des châtimens en retour de leur méchanceté. Il y a mieux. Des supplices terribles sont réservés au prince du mal, suivant la menace de Zacharie : « Il te réprimera, le Jéhovah qui a choisi Jérusalem. Tu n'es qu'un tison arraché du feu. » Quelle étrange maladie pousse donc ainsi les hommes à une mort volontaire ? Pourquoi se précipitent tumultuellement autour de ce tison fatal, avec lequel ils seront infailliblement brûlés, quand ils avaient la faculté de vivre suivant les préceptes divins, au lieu de suivre le torrent de l'opinion publique ? Car avec Dieu l'on trouve la vie, mais que leur reviendra-t-il de s'être égarés avec la démente

de la coutume ? Un tardif repentir au milieu d'inexprimables supplices par delà le tombeau. Au reste, que la superstition engendre la mort et que la piété conduise au salut, l'insensé lui-même ne l'ignore pas. Regardez les idolâtres. Quelques-uns paraissent en public avec une chevelure négligée ; leurs vêtements en lambeaux sont couverts d'une immonde poussière. Ils renoncent à l'usage des bains ; ils laissent croître démesurément leurs ongles, et affectent des manières sauvages. Plusieurs vont même jusqu'à mutiler leur chair : ridicules personnages dont les actions manifestent à elles seules que les temples des idoles ont été primitivement des prisons ou des tombeaux. A les voir se livrer ainsi bien moins à des œuvres de piété qu'à des tortures dignes de compassion, ne semble-t-il pas qu'ils portent le deuil de leurs dieux plutôt qu'ils ne leur rendent hommage ! Pour vous, l'aspect de ces misères ne vous ouvrira-t-il pas les yeux ? Ne lèverez-vous pas enfin vos regards vers celui qui est le Seigneur et le maître universel ? N'êtes-vous pas résolu à vous échapper de ces tombeaux, pour vous réfugier dans les bras de la miséricorde qui est descendue des hauteurs du ciel ? Dieu, en effet, pareil à l'oiseau qui accourt avec empressement autour de sa jeune couvée quand elle tombe du nid, soutient par sa miséricordieuse bonté le vol de sa créature. Qu'un serpent funeste vienne à dévorer les petits de l'oiseau, la mère voltige çà et là, pleurant les gages de sa tendresse. Dieu fait plus. Il va chercher le remède ; il l'applique sur les blessures du malade ; il chasse la bête féroce, et recouvrant le fils de sa tendresse, il l'aide doucement à rentrer dans son nid. Voyez encore les chiens. Quand ils s'aperçoivent qu'ils sont égarés, ils interrogent avec la sagacité de leurs narines les traces de leur maître. Les chevaux eux-mêmes qui ont renversé leur cavalier obéissent et reviennent au premier appel de sa voix. « Le taureau connaît son maître ; l'âne son étable ; Israël m'a méconnu : mon peuple est sans intelligence. » Mais le Seigneur ?... Le Seigneur ! Il oublie la grandeur de l'outrage ; il vous offre encore sa miséricorde ; il ne demande que votre repentir.

Mais répondez ! vous êtes l'ouvrage de Dieu ; c'est à lui que

vous devez votre âme; rien chez vous qui n'appartienne au Très-Haut. Connaissez-vous après cela une absurdité plus révoltante que de porter vos hommages à un autre maître, que d'honorer un tyran à la place d'un monarque, le mal à la place du bien? Au nom de la vérité, qui jamais a pu, sans avoir perdu le sens, abandonner le bien pour s'attacher au mal? Qui fuira la compagnie de Dieu pour vivre dans celle des démons? Quel est celui qui, pouvant s'inscrire parmi les enfants de Dieu, préfère la honte de l'esclavage? Qui enfin marche tête baissée vers les abîmes de la perdition, lorsqu'il peut être citoyen du ciel, habiter le paradis, parcourir librement les régions célestes, et participer à la fontaine intarissable d'où jaillit la vie éternelle, emporté parmi les airs sur une *nuée brillante*, et contemplant, comme autrefois Élie, la pluie du salut? Mais la foule des hommes, se roulant à la manière des reptiles dans la fange et les marais, s'y repaît d'extravagantes et honteuses voluptés. Vils mortels, qui méritent moins le nom d'hommes que celui de pourceaux! L'animal immonde, dit-on, préfère le borbier à l'eau la plus limpide, et, dans la démence de ses appétits, il convoite, selon l'expression de Démocrite, les hideux mélanges. Gardons-nous donc de nous précipiter dans les chaînes de la servitude, ou de nous abaisser jusqu'à l'ignominie du pourceau. Loin de là! légitimes enfants de la lumière, levons les yeux vers la lumière; regardons-la face à face, de peur que le Seigneur, ainsi que le soleil accuse la dégénération de l'aigle, ne surprenne en nous les traces de la batarde.

Pleurons donc nos fautes; passons des ténèbres de l'ignorance au grand jour de la connaissance, de l'égarement à la raison, de l'intempérance à la tempérance, de l'injustice à la justice, de l'impiété à l'adoration du vrai Dieu. C'est une belle expérience à tenter que de passer au service de Dieu. Sans doute, des biens nombreux sont proposés comme récompense à ceux qui pratiquent la justice et poursuivent de leurs efforts la vie éternelle; mais les biens les plus éminents sont ceux que le Seigneur a désignés lui-même par la bouche du prophète Isate :

« L'héritage des enfants est le partage de ceux qui s'attachent au Seigneur. » Aimable et magnifique héritage! Il n'est ni l'or, ni l'argent, ni la pourpre que le ver dévore, ni aucune des richesses terrestres que le voleur dérobe dans son admiration insensée pour une vile matière. Quel est donc cet héritage? C'est le trésor du salut, vers la conquête duquel il nous faut marcher, une fois devenus les amis du Verbe. De là descendent jusqu'à nous les bonnes actions, pour s'envoler avec nous sur les ailes de la vérité. Cet héritage, qui n'est pas autre que le don de la vie éternelle, l'éternelle alliance de Dieu nous le met entre les mains.

Ce Dieu, qui est notre véritable père, car il nous chérit de l'amour le plus tendre, ne cesse pas un seul moment de nous exhorter, de nous avertir, de nous reprendre, de nous aimer. Qui s'en étonnerait? Il veille incessamment à notre conservation; il nous fait entendre les plus salutaires conseils. « Donnez vos cœurs à la justice, dit le Seigneur. Vous tous qui avez soif, venez vers les eaux; vous tous qui êtes dans l'indigence, hâtez-vous; achetez et nourrissez-vous; venez, vous recevrez sans échange le lait et le vin. » Purification, salut, illumination de l'âme, il réveille nos langueurs sur chacun de ces points. Je crois l'entendre nous crier : « O mon fils, je te donne la terre, la mer et le ciel; tous les animaux qu'ils renferment sont à toi. Toi seulement, ô mon fils, aie soif de ton père. Dieu se révélera gratuitement à tes yeux; car la vérité ne s'achète point à prix d'argent. » Vous l'entendez! les oiseaux qui peuplent l'air, les poissons qui nagent dans les eaux, les animaux qui habitent la terre, Dieu vous les donne. Ils ont été créés par le Père céleste, pour que vous en usiez avec actions de grâces et reconnaissance. Que l'enfant illégitime, que le fils de la perdition, dont le cœur est résolu d'adorer Mammon, achète ces biens à prix d'argent, à la bonne heure! mais vous, vous êtes l'enfant légitime; ils vous sont remis comme un héritage qui est à vous. N'aimez-vous pas le Père dont la grâce *opère encore*? N'est-ce pas à vous qu'a été faite cette promesse : « La terre demeurera à perpétuité, »

parce qu'elle n'est pas exposée à la corruption? « Toute la terre « est à moi ; » mais elle vous appartiendra, si vous recevez votre Dieu. Aussi l'Écriture annonce-t-elle cette joyeuse nouvelle à ceux qui croient : « Les saints du Seigneur hériteront « de la gloire de Dieu et de sa puissance. » Elève la voix, ô bienheureux Paul, et dis-nous quelle est cette gloire? « Une « gloire que l'œil n'a jamais vue, que l'oreille n'a jamais entendue ; telle, enfin, qu'il n'en est jamais monté de semblable dans le cœur de l'homme. Ils tressailleront d'allégresse « dans le royaume du Seigneur pendant toute l'éternité. Ainsi « soit-il. »

Maintenant, ô hommes, vous avez entendu, d'une part, quelle est la grandeur des promesses divines; de l'autre, quelle est la grandeur des supplices. Grâces et supplices, tels sont les moyens par lesquels le Seigneur forme l'homme et le conduit au salut. Que tardons-nous encore? Pourquoi ne nous mettons-nous pas à l'abri du châtement? Pourquoi n'ouvrons-nous pas la main au don sacré? Pourquoi ne choisissons-nous pas ce qui vaut le mieux, c'est-à-dire le Seigneur préférablement au mal, et la sagesse préférablement à l'idolâtrie? Pourquoi n'échangeons-nous pas la vie contre la mort? « Voilà que j'ai placé sous vos yeux la mort et la vie. » Le Seigneur vous met à l'épreuve afin que vous *choisissiez la vie*. Père tendre, il nous presse d'obéir à Dieu. « O Sion ! si tu veux, si tu écoutes « ma voix, tu jouiras des fruits de la terre. » Telle est la récompense qu'il attache à la soumission. « Mais si, indocile et « rebelle, tu irrites ma colère, le glaive te dévorera. » Telle est la sentence qu'il prononce contre l'opiniâtreté qui refuse d'obéir. Ainsi a parlé la bouche du Seigneur, c'est-à-dire la loi de la vérité, le Verbe de Dieu.

Voulez-vous que je vous donne un sage et utile conseil? Accordez-moi votre attention. Je m'expliquerai avec toute la clarté dont je suis capable. Vous auriez dû, ô hommes, quand vous réfléchissiez sur le bien, invoquer les dépositions d'un témoin incorruptible et inné, de la foi, qui choisit par une spontanéité rapide et naturelle ce qui vaut le mieux, et non



pas chercher avec tant de labeur s'il faut suivre ses inspirations. Qui de vous, par exemple, met en doute s'il faut s'enivrer? cependant vous vous plongez instinctivement dans l'ivresse avant que la réflexion vous vienne. Doit-on faire tort à autrui? que vous importe? vous commettez la violence et l'outrage le plus promptement qu'il vous est possible. Mais faut-il honorer Dieu? faut-il obéir à ce Dieu sage et au Christ? Il n'y a donc que ces questions sur lesquelles vous hésitez. Voilà où vous croyez que la délibération est à propos, sans penser aucunement à ce qui convient à Dieu ni à la vérité. Ah! pour devenir sobres, croyez du moins à nos paroles comme vous croyez à l'ivresse; pour acquérir la vie, croyez à nos paroles comme vous croyez à la colère et à l'injustice. Que si, dociles à la foi qui parle au fond de toutes les vertus, vous vous déterminez enfin à obéir, je produirai devant vous une foule surabondante de témoignages, fournis par le Verbe, pour solliciter votre acquiescement. Vous donc, car telle est la préoccupation de vos mœurs nationales, qu'elles vous ont éloignés complètement jusqu'ici de l'étude de la vérité, prêtez une oreille attentive à ce qui va suivre.

La foi! A ce mot, ne vous laissez pas surprendre par une mauvaise honte, qui ne peut qu'être funeste à l'homme et le détourner du salut. Dépouillons donc nos vêtements sans rougir, et combattons avec des armes légitimes dans l'arène de la vérité, ayant pour juge le Verbe saint et pour ordonnateur des jeux l'éternel modérateur de l'univers. L'immortalité, en effet, quelle récompense plus auguste! brille placée au bout de la carrière. On parlera de nous avec mépris, me répondrez-vous peut-être! Et que vous importent les clameurs de quelques misérables, tirés de la lie du peuple, qui conduisent les chœurs impies de la superstition et dans leur extravagance courent tête baissée vers l'abîme, insensés fabricateurs d'idoles, stupides adorateurs de la pierre? Voilà les hommes qui osèrent transformer les mortels en dieux! Ce sont eux qui inscrivent comme treizième divinité ce conquérant macédonien dont Babylone montre encore le tombeau. Aussi ne puis-je refuser mon admi-

ration au sophiste divin qui portait le nom de Théocrite. Paraissant sur la place publique après la mort d'Alexandre, il dit à ses concitoyens, pour les faire rougir des vaines opinions qu'ils se formaient sur le compte des dieux : « Rassurez-vous, « ô hommes, aussi longtemps que vous verrez les dieux mourir avant vous. » Il n'en faut point douter ; ceux qui se forgent des divinités corporelles et palpables, en mêlant à leurs adorations la matière et tout ce qui est créé, sont beaucoup plus malheureux que les démons ; car Dieu n'est pas injuste comme ces derniers. Il est la justice infinie ; et l'être qui lui ressemble le plus, c'est le mortel le plus juste. « Accourez donc, « mercenaires de toute espèce, qui, dans votre aveugle admiration pour la fille de Jupiter, déesse au visage terrible et protectrice du travail, l'adorez en déposant à ses pieds des criables ; » insensés qui rendez les honneurs divins à des pierres taillées par votre ciseau. Approchez, vous aussi, Phidias, Polyclète, Praxitèle, Apelle, vous tous qui exercez des arts mécaniques, terrestres artisans de la terre ; car une prophétie l'annonce : « Les choses iront mal ici-bas, lorsque les peuples mettront leur foi dans les statues ; » approchez donc, je ne cesserai de vous renouveler cette invitation ; approchez, vils artisans. En est-il un seul parmi vous qui ait jamais façonné une image vivante et animée, ou qui, avec l'argile, ait assoupli une chair délicate et flexible ? Qui de vous a liquéfié la moëlle des os ? qui de vous en a consolidé la charpente ? qui de vous à étendu les nerfs ? qui de vous a enflé les veines ? qui de vous les a injectées de sang ? qui de vous a recouvert de peau le corps tout entier ? qui de vous a jamais placé le regard dans ces yeux formés par vos mains ? qui de vous a soufflé une âme dans la muette effigie ? qui de vous l'a imprégnée des sentiments de la justice ? qui de vous enfin lui a dit : tu seras immortelle ? C'est le noble artisan de l'univers ; c'est le Père, auteur de toutes choses, qui seul a créé l'homme, statue vivante et animée. Mais pour votre dieu olympien, image de cette image et bien différent de la vérité, il n'est que le stupide ouvrage des mains attiques. En effet, l'image de Dieu, c'est son Verbe, fils véri-

table de la suprême Intelligence, Verbe divin, lumière archétype de la lumière. L'homme, à son tour, est l'image du Verbe. Pourquoi cela? Parce qu'il y a dans l'homme une intelligence véritable, ce qui a fait dire qu'il est *formé à l'image et à la ressemblance de Dieu*, puisqu'il est réellement assimilé au Verbe par son cœur et son intelligence, et conséquemment doué de raison.

Il est donc manifeste que les images de l'homme visible et terrestre, c'est-à-dire les statues qui essaient de reproduire la figure humaine, ne sont que de vaines et fragiles représentations auxquelles manquent la vie et la vérité. Aussi je ne puis trop déplorer l'extravagance de la vie humaine quand je la vois se ruer avec une ardeur si aveugle sur la matière. Oui, la coutume qui vous courbe sous le joug de la servitude et vous enchaîne à des soins aussi stériles que dépourvus de raison, trouve son aliment dans la crédulité publique. O ignorance cachée au fond de ces rites impies et de ces imitations mensongères, c'est toi qui poussas le genre humain à se forger des idoles, toi qui attiras sur lui de terribles fléaux en peuplant la terre de mille formes fantastiques et de démons si divers, toi qui attachas au front de leurs adorateurs le signe de la mort éternelle !

Recevez donc l'eau sainte du Verbe; venez vous purifier, vous qui êtes couverts de souillures; lavez-vous des taches de la coutume dans la rosée véritable; car tous ceux qui montent au ciel doivent être purs. Hommes, cherchez par la plus commune des investigations celui qui vous a faits. Enfants, reconnaissez votre père ! Quoi de plus légitime ! Mais vous, dont le cœur se fond dans de honteux plaisirs, persistez-vous dans vos péchés ? A qui le Seigneur dira-t-il : « Le royaume des cieux est à vous ? » Il est à vous, si vous le voulez, dès que vous aurez pris la résolution d'obéir à Dieu. Oui, il est à vous, pourvu que vous consentiez à croire, et à suivre la voie abrégée de la prédication. Les habitants de Ninive ouvrirent autrefois leur cœur à la sainte parole. Les pleurs de leur repentir firent succéder à la ruine qu'ils attendaient les mer-

veilles de leur salut. — Mais par quel moyen, me dites-vous, le ciel s'ouvrira-t-il devant moi? — Le Seigneur est la voie; voie étroite, il est vrai, mais qui part du ciel; voie étroite, il est vrai, mais qui remonte au ciel; voie étroite, que la terre méprise et dédaigne, mais qui ne laisse pas d'être large et adorée dans les cieux. Sans doute, à qui n'a jamais entendu nommer le Verbe, il sera pardonné en faveur de son ignorance. Mais celui qui en connaît les oracles et qui s'opiniâtre dans une incrédulité volontaire, plus son intelligence est riche de lumières, plus ses connaissances lui seront fatales, puisqu'il sera condamné au tribunal de sa propre science pour avoir refusé de choisir ce qu'il y avait de meilleur.

La nature de l'homme d'ailleurs l'enchaîne à Dieu par des relations particulières. Nous ne contrainsons point le taureau à chasser, ni le chien à labourer. Nous disposons de ces animaux dans la mesure de l'instinct que Dieu leur a départi. Ainsi, recueillant dans l'homme, qui est fait pour contempler le ciel, dans l'homme, plante née là haut dans les régions de l'éternité, les privilèges inhérents à sa nature et par lesquels il règne sur le reste des animaux, nous l'exhortons à servir Dieu et à faire ici-bas des provisions qui l'accompagnent dans toute l'éternité. Laboure la terre, lui disons-nous, si telle est ta profession; mais pendant que tu remues la terre, travaille à connaître celui qui l'a créée. Nautonnier, va fendre les flots de la mer; mais avant de prendre en main le gouvernail, invoque le pilote de la terre et des cieux. Faut-il marcher sous l'aigle des Césars? écoute avant tout le monarque dont la voix ne commande rien que de juste. Revenez donc enfin à vous-mêmes, comme l'on revient de l'engourdissement de l'ivresse et du sommeil. Si peu que vous ouvriez les yeux, reconnaissez quel fruit il vous revient de ces pierres devant lesquelles vous vous courbez, et des dépenses que vous consacrez stérilement au culte de la matière. Vous jetez à pleines mains vos richesses dans le gouffre de l'ignorance, de même que vous précipitez votre vie dans la mort, dernier abîme où s'engloutit votre chimérique espoir. Mais hélas! telle est la force de l'ha-

bitude qui vous tyrannise, que vous ne savez ni prendre pitié de vous-mêmes, ni vous rendre aux conseils de ceux que vos erreurs touchent de compassion. Entraînés par la coutume, vous courez à une ruine volontaire jusqu'à votre dernier moment. Pourquoi cette opiniâtreté ? « C'est que la lumière est venue dans le monde ; mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière ; » quand, pour les purifier de l'orgueil, des richesses et de la crainte, il ne fallait que cette exclamation du poète :

« Où porté-je tous ces trésors ? ou m'égaré-je moi-même ? »

Si donc après avoir répudié les fictions extravagantes, vous avez fermement résolu de vous affranchir aussi du joug de l'habitude, dites à la vaine opinion :

« Songes et fantômes, adieu ! vous n'étiez que des chimères ! »

En effet, ô hommes ! pourquoi vous imaginer que Typhon est Mercure, Andocide et Amyet ? N'est-il pas visible aux yeux de tous que ce sont autant de pierres comme Mercure lui-même ? Si l'arc-en-ciel et le cercle qui environne la lune ne sont plus des dieux, mais de simples phénomènes produits par l'air ou par les nuages ; si vous effacez aussi de ce nombre le jour, le mois, l'année, le temps qui se forme de ces diverses périodes, il s'ensuivra que le soleil et la lune, dont le cours mesure les intervalles mentionnés tout-à-l'heure, ne sont pas davantage des dieux. Quel homme, s'il n'a l'esprit aliéné, inscrira parmi les dieux le jugement, le supplice, la vengeance ? Plus de Furies ! plus de Parques ! plus de Destin, puisque la république, la gloire et Plutus, que les peintres représentent aveugle, descendent de l'Olympe. La Honte, l'Amour, et Vénus des dieux ! Mais à ce titre il faut aussi que la turpitude, l'amour, la beauté, le commerce de la chair, montent au même rang. Vous ne prostituerez plus maintenant le nom de Dieu au sommeil et à la mort, ces deux frères jumeaux, dans le langage de vos poètes, puisqu'ils ne sont que des accidents naturels à tous les animaux. Laissez là votre Fortune, votre Sort, vos Parques ! Si la Dispute et le Combat ne sont plus des dieux, il faut également re-

fuser ce titre à Mars et à Ényo. Si les éclairs, les foudres, et les nuages ont perdu la qualification divine, pourquoi la conserver au feu, à l'eau, aux étoiles errantes ou comètes qui sont engendrées par une certaine disposition de l'air ? que celui qui fait de la fortune une déesse, en fasse une aussi de l'action ! Par conséquent, si aucune de ces appellations mensongères, si nul de ces simulacres dressés par la main des hommes et dépourvus de sentiment, n'est le Dieu véritable, s'il existe en nous-mêmes, le fait est constant, je ne sais quel invincible préjugé de la puissance divine, il ne nous reste plus qu'à confesser que le Dieu unique et véritable est le seul qui soit et qui ait été. Fermer les yeux à cette vérité, c'est ressembler à ceux qui ont bu de la mandragore<sup>1</sup> ou quelque poison semblable.

Mais à vous, que Dieu vous accorde de revenir de votre sommeil et de connaître le Dieu véritable. Ne prenez plus pour la Divinité l'or, la pierre, le bois, l'action, la maladie, la passion et la crainte. Car la terre est couverte de milliers de démons, qui ne sont ni immortels, ni mortels, puisqu'ils ne participent pas plus à la vie qu'à la mort. Simulacres de bois ou de pierre, que les hommes vénèrent comme leurs maîtres légitimes, ils deshonnorent et souillent la vie de leurs adorateurs par une coutume extravagante. « Mais la terre et tout ce qu'elle renferme, nous dit l'Écriture, appartient au Seigneur. »

Pourquoi donc, en jouissant des bienfaits sacrés, avez-vous le courage d'ignorer qu'elle est la main qui vous les envoie ? Renonce à cette terre qui est la mienne, vous criera le Seigneur. Interdis-toi cette eau que ma bonté fait jaillir ! Ne touche point à ces moissons que je cultive. O homme, restitue à Dieu les aliments qui te nourrissent. Reconnais ton Seigneur. Tu es l'œuvre particulière de ses mains. A quel titre une créature sur laquelle il a des droits de propriété lui deviendrait-elle étrangère ? Le domaine aliéné, en perdant la propriété, perd en même temps sa

<sup>1</sup> Plante soporative. Chez les Grecs, on disait proverbialement de ceux qui étaient nonchalants par habitude, ou qui avaient manqué d'activité dans une affaire, qu'ils avaient bu de la mandragore.

vérité. A vous voir ainsi privés de tout sentiment, ne dirait-on pas que vous avez éprouvé le sort de la fabuleuse Niobé, ou, pour vous parler un langage plus mystique, que vous ressemblez à celle que les anciens appelaient l'épouse de Loth? Femme infortunée! Les Écritures nous apprennent qu'éprise d'amour pour Sodome, elle fut changée en bloc de pierre. Mais qu'étaient-ce que les habitants de cette ville? des impies qui ne connaissaient pas Dieu, des hommes durs de cœur, et pleins de stupidité.

Imaginez-vous que Dieu vous adresse ces paroles : Ne regardez pas la pierre, le bois, les oiseaux, les serpents, comme des objets plus sacrés que les hommes. Loin de là, tenez les hommes pour véritablement sacrés; n'estimez les bêtes que ce qu'elles sont. Les hommes, en effet, dans le lâche aveuglement de leurs pensées, croient que Dieu promulgue ses oracles par la voix d'un corbeau ou d'un geai, mais qu'il garde le silence par la bouche de l'homme. Dès lors ils rendent les honneurs divins à un misérable oiseau qu'ils transforment en interprète et en messager de Dieu; mais l'homme, créature de Dieu, l'homme qui, bien qu'il ne glousse ni ne croasse, fait au moins entendre le langage de la raison; l'homme, qui les instruit avec miséricorde, et les pousse à la pratique de la justice, ils le poursuivent en barbares; ils s'efforcent de l'immoler, sans être retenus ni par l'espérance des bienfaits célestes, ni par la crainte des châtimens. Pourquoi tant d'inhumanité? Ils n'ont pas foi en Dieu pas plus qu'ils ne comprennent sa puissance.

Quelle est la grandeur de l'amour de Dieu pour les hommes? quelle est l'intensité de sa haine pour le crime? les paroles humaines ne sauraient l'exprimer. De même que la colère alimente le supplice du pécheur, la miséricorde comble de bienfaits ceux qui font pénitence. Mais être abandonné de l'assistance de Dieu, c'est de tous les malheurs le malheur le plus terrible. De là vient que parmi les envahissemens de l'esprit malin, il n'en est pas de plus formidable pour nous que la cécité, qui ferme nos yeux à la contemplation du ciel, et la surdité, qui nous rend complètement inhabiles à entendre les divins enseignemens.

Aussi, vous qui êtes comme mutilés pour la vérité, aveugles d'esprit, et sourds d'intelligence, vous restez plongés dans l'apathie, sans douleur, sans indignation, sans nul désir de voir le ciel et l'architecte du ciel, sans chercher à entendre, ni à connaître le père et le créateur de toutes choses, sans appliquer enfin votre cœur à la conquête du salut. Quiconque est en marche vers la connaissance de Dieu, ne se laisse retarder par aucun obstacle, ni par la perte de ses enfants, ni par la détresse de l'indigence, ni par l'obscurité du nom. Car le possesseur de la véritable sagesse n'aspire point à s'en délivrer « par le tran-  
« chant du fer ou de l'airain. » Il la préfère à tout ce que renferme le monde. Le Christ est partout salutaire. Le zéléteur du juste, étant l'ami de celui auquel rien ne manque, ne manque de rien lui-même, attendu que le trésor de sa félicité il l'a placé dans lui-même et dans Dieu, là où il n'y a ni *ver*, ni *voleur*, ni *pirate*, mais l'éternel distributeur des biens. C'est donc à bon droit que l'Écriture vous compare à ces serpents qui ferment les oreilles à la séduction des enchantements. « Ils ressem-  
« blent au serpent et à l'aspic qui ferment l'oreille pour ne  
« point entendre la voix de l'enchanteur dont la parole peut  
« les adoucir. »

Mais vous, laissez-vous prendre aux charmes de la sainteté; recevez la douceur de notre Verbe; rejetez le poison homicide, afin qu'il vous soit donné de vous dépouiller de la mort comme à ces reptiles de renouveler leur jeunesse. Écoutez mes accents; ne fermez point vos oreilles, ne murez point votre intelligence; mais gravez au fond de vos cœurs les paroles qui sortent de notre bouche. L'immortalité est un merveilleux remède. Ah! de grâce ne rampez plus à la manière des serpents, « car les ennemis du Seigneur baiseront la poussière  
« de ses pieds » dit l'Écriture. Détachez vos yeux de la terre; regardez le ciel, admirez les merveilles divines, cessez de dresser des pièges sous les pas du juste et d'entraver *la route de la vérité*. *Soyez prudents* et sans malice; peut-être que le ciel vous donnera les ailes de la simplicité, car il donne des ailes aux enfants de la terre, afin de vous aider à sortir de ces re-



traitez pour aller habiter au ciel. Seulement repentez-vous de tout votre cœur, afin que tout votre cœur s'ouvre à la réception du Seigneur. « Peuples, espérez en lui dans tous les « temps, répandez devant lui votre âme, dit-il » à ceux qui sont revenus récemment de leur impiété; il est plein de miséricorde, et il fait abonder la justice.

O homme, crois à l'Homme-Dieu! ô homme, crois au *Dieu vivant*, qui a souffert et qui est adoré! Esclaves, croyez à celui qui est mort. Hommes, qui que vous soyez, croyez à celui qui seul est le Dieu de tous les hommes. Croyez, et vous recevrez le salut pour récompense de votre foi. « Cherchez Dieu, « et votre âme vivra. » Quiconque cherche Dieu, s'occupe de son salut. Avez-vous trouvé Dieu? vous possédez la vie. Cherchons-le donc pour vivre réellement. Le prix de cette découverte, c'est la vie dans le sein de Dieu. « Qu'ils se réjouissent, « qu'ils tressaillent d'allégresse en vous, tous ceux qui vous « cherchent; » qu'ils redisent éternellement : Gloire à Dieu! Quel hymne magnifique en l'honneur de Dieu, que l'immortalité de l'âme chrétienne, qui est munie des enseignements de la justice, et porte gravés au fond d'elle-même les augustes caractères de la vérité! Je le demande, où faut-il graver la justice ailleurs que dans l'âme du sage? Quel autre sanctuaire ouvrirez-vous à la pudeur, à la charité, à la mansuétude? Vous tous qui êtes marqués de ces empreintes divines, ne l'oubliez pas, vous êtes placés aux plus propices barrières de la sagesse, pour vous élancer de là dans l'arène de la vie et des tribulations. La sagesse! elle est le port du salut à l'abri de la tempête. La sagesse! elle donne aux enfants de bons pères, quand ils se sont jetés dans le sein du Père; aux pères, de bons fils, quand ils ont connu le Fils; aux épouses, de bons époux, quand ils ont tourné leurs regards vers l'époux; aux esclaves, enfin, de bons maîtres, quand ils ont brisé la chaîne du plus honteux esclavage!

O combien la bête est plus heureuse que l'homme égaré par l'erreur! L'animal est plongé dans la même ignorance que vous; oui, sans doute; mais l'animal ne trahit pas la vérité.

Je ne vois point parmi les bêtes un peuple d'adulateurs ; connaissez-vous des poissons qui adorent les faux dieux ? où sont les oiseaux qui vénèrent des idoles ? Ne pouvant s'élever à la connaissance de Dieu , puisque l'intelligence leur manque , ils n'admirent du moins que la beauté d'un ciel unique. Eh quoi ! ne rougirez-vous pas , enfin , de vous être ravalés au-dessous de l'animal dépourvu de raison , vous qui avez consumé tant de siècles dans l'impiété ? Vous avez passé par le berceau , par l'adolescence , par la jeunesse ; la maturité a disparu. Vertueux , vous ne l'avez pas encore été. Parvenus au déclin de votre carrière , honorez du moins votre vieillesse. A ce moment solennel où la vie échappe , embrassez du moins la sagesse , reconaissez Dieu , afin que le dernier terme de votre existence s'empare du commencement du salut. Vous avez vieilli dans le culte de vos fausses divinités ; venez vous rajeunir dans le culte du vrai Dieu. Le vrai Dieu vous inscrit au nombre des enfants qui ont gardé leur innocence.

Que l'Athénien suive les lois de Solon ! que l'habitant d'Argos obéisse à Phoronée , et le Spartiate à Lycurgue. Vous , si vous êtes Chrétiens , vous avez le ciel pour patrie , et Dieu pour législateur. Mais quelles sont nos lois ? « Vous ne tuerez point. — Vous ne commettrez point l'adultère. — Vous ne souillerez point l'enfance. — Vous ne déroberez point. — Vous ne porterez point faux témoignage. — Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. » Puis viennent , pour compléter ces oracles , d'autres lois conformes à la raison , et de saintes paroles qui sont gravées dans le cœur de tous les hommes. Ainsi , par exemple : « Vous aimerez le prochain comme vous-même. — Si quelqu'un vous frappe sur la joue , présentez-lui l'autre. — Vous ne convoiterez pas ; car quiconque a regardé une femme pour la convoiter , a déjà commis l'adultère. » Répondez ? Ne vaut-il pas mieux que l'homme s'interdise dès l'origine la convoitise des objets défendus , plutôt que de posséder l'objet de ses convoitises ?

Mais vous , l'austérité du salut épouvante votre pusillanimité. Les mets délicats flattent notre palais ; nous les préférons à

cause de l'attrait naturel que le plaisir a pour nous, tandis que les aliments amers, quoiqu'ils révoltent les sens, entretiennent ou rétablissent la santé. Il y a mieux ; l'âpreté des remèdes fortifie souvent un estomac débile. Il en va de même de même de la coutume. Elle caresse et chatouille par une douceur apparente ; mais elle conduit à l'abîme ; la vérité, au contraire, nous emporte vers les cieux. Rude et austère au début, elle n'en est pas moins la meilleure nourrice de la jeunesse ; tantôt gynécée recommandable par la gravité des mœurs ; tantôt sénat consacré par la sagesse et la prudence. Qu'il soit difficile de l'aborder, ou qu'elle réside hors de la portée des hommes, ne le croyez pas ; elle est près de nous ; elle habite dans nos maisons, et, comme l'insinue Moïse, l'homme orné de la sagesse est tout entier dans ces trois organes, la main, la bouche, le cœur. Tel est le véritable symbole de la vérité. Pour l'embrasser complètement, il faut le concours de ces trois choses : prudence, action, parole. Mais la foule des plaisirs, en voltigeant autour de mon imagination, m'écartera de la sagesse, dites-vous. Ne craignez rien. Vous passerez sans qu'il vous en coûte, et avec le regard du dédain, à côté des frivolités de la coutume, à peu près comme le jeune homme brise les hochets qui ont diverti son enfance.

Au reste, la puissance divine, en brillant sur l'univers avec une incroyable rapidité et une bienveillance qui ouvre à tous un libre accès, a rempli le monde de la semence du salut. Non ; ce n'est pas sans le concours d'une éternelle Providence qu'a été accomplie par le Seigneur, dans un si court intervalle de temps, une si prodigieuse révolution ; par le Seigneur, méprisé en apparence, mais adoré de fait, expiateur, sauveur, miséricordieux, Verbe divin, Dieu véritable sans aucun doute, égal au maître de l'univers, parce qu'il était son fils et que « le « Verbe était en Dieu. » La prédication proclame-t-elle sa doctrine, la foi l'accueille ; s'incarne-t-il pour revêtir la forme de la créature et jouer sur la scène de notre monde le rôle de l'humanité, la foi reconnaît encore à travers ces voiles obscurs l'athlète qui combat légitimement, et qui aide sa créature dans

ce duel terrible. Né de la volonté elle-même du Père, et descendu parmi tous les hommes avec une diffusion plus rapide que celle des rayons solaires, il fit aisément resplendir sur le monde le flambeau de la connaissance divine. D'où venait-il ? qui était-il ? Il le manifesta par sa doctrine et par ses miracles. Il est le médiateur entre Dieu et l'homme, le pacificateur universel, le Sauveur du genre humain, le Verbe sacré, la fontaine d'où jaillissent la vie et la paix, la source qui s'épanche sur toute la terre, et, pour le dire en un mot, la source par laquelle a été produite l'universalité des êtres, *vaste océan de biens*.

Maintenant, si vous le permettez, contempons à son origine elle-même la grandeur du bienfait divin. Habitant du paradis, le premier homme se jouait autrefois dans la liberté de son innocence, parce qu'il était l'enfant chéri de Dieu. Mais une fois qu'il se fut soumis à la volupté, car le serpent désigne la volupté vice aux inclinations terrestres, qui rampe sur le ventre, et doit alimenter la flamme, séduit par les plaisirs corrupteurs, l'enfant grandit en rébellion, se souleva contre son père et fit rougir Dieu de son ouvrage. Quel fut le pouvoir de la volupté ? L'homme, qui avait été créé libre à cause de sa pureté originelle, se trouva enchaîné dans les liens du péché. Mais le Seigneur veut briser ses chaînes. O profondeur du mystère ! il revêt un corps tel que le nôtre, triomphe du serpent, réduit en servitude la mort qui régnait en souveraine, et, par une merveille où se perd l'imagination, montre libre et affranchi ce même homme qui avait été séduit par la volupté et garrotté par la corruption. Les chaînes sont tombées de ses mains. Prodige ineffable ! Dieu succombe et l'homme se relève. L'hôte déchu du paradis reçoit une récompense plus belle : le ciel s'ouvre à lui pour salaire de son obéissance.

Puisque le Verbe en personne est descendu parmi nous, qu'avons-nous besoin désormais de fréquenter les écoles des philosophes ? Pourquoi visiter encore Athènes, la Grèce et l'Ionie pour interroger laborieusement leur science ? Si nous voulons prendre pour maître celui qui a rempli l'univers par les

merveilles de la puissance, de la création, du salut, de la grâce, de la législation, de la prophétie et de la doctrine, nous reconnaitrons qu'il n'est pas une seule doctrine qu'il ne communique, et le Verbe a fait de l'univers un sanctuaire qui parle aussi éloquemment qu'Athènes et les écoles les plus vantées de la Grèce. Pour vous qui, ajoutant foi aux mensonges de la fable vous persuadez que le Crétois Minoë s'entretint familièrement avec Jupiter, vous sera-t-il si difficile de croire que les Chrétiens, en devenant les disciples de Dieu, sont les dépositaires de la véritable sagesse, de celle que les philosophes les plus illustres n'ont fait que bégayer en termes obscurs, tandis que les disciples du Christ l'ont recueillie et prêchée à la terre. Dans le Christ d'ailleurs, point de division ni de partage, si je puis ainsi parler. Il n'est ni Barbare, « ni juif, ni grec, ni homme, « ni femme. » Il est l'homme nouveau, transformé par le Saint-Esprit de Dieu.

De plus, les autres conseils ou préceptes manquent de portée et ne traitent que des questions particulières. Faut-il s'engager dans les liens du mariage ? Doit-on se mêler d'administration publique ? Est-il bon d'engendrer des enfants ? Tels sont les points qu'ils débattent. Il n'en est pas de même de la doctrine qui conseille la piété. Seule universelle, elle seule embrasse l'ensemble et le plan de la vie qu'elle dirige en toute circonstance jusqu'à son dernier moment. Si nous la prenons pour guide, la vie éternelle ne nous fera pas défaut « La philosophie, « selon le langage des anciens, est une admonition permanente « qui concilie l'éternel amour de la sagesse ; mais le précepte « du Seigneur illumine les yeux de l'homme. » Recevez donc le Christ, recevez le sens de la vue ; recevez la lumière,

« Afin de connaître complètement Dieu et l'homme. »

« Le verbe qui nous éclaire est plus doux que l'or, plus précieux que les pierreries, plus désirable que le miel le plus « délicieux. » Et comment ne serait-il pas désirable, celui qui a produit au grand jour l'intelligence humaine ensevelie jusque là dans les ténèbres, et qui a aiguisé le regard de l'âme, où se reflètent ses rayons. De même que si le soleil voilait sa lumière,

tous les autres astres disparaîtraient dans une nuit éternelle, de même, sans le bienfait de la révélation et de la lumière du Verbe, qui est venue nous inonder, il n'y aurait aucune différence entre nous et les animaux, victimes engraisées dans les ténèbres, pour être bientôt la pâture de la mort. Recevons donc la lumière afin de recevoir Dieu en même temps. Recevons la lumière, et devenons les disciples du Seigneur. N'a-t-il pas fait cette promesse à son père : « Je raconterai votre nom à mes frères, je publierai vos louanges au milieu de leur assemblée ? » Verbe éternel, racontez-moi, je vous en conjure, le nom de Dieu, votre père; publiez ses louanges. Vos enseignements communiquent le salut; votre cantique m'apprendra qu'en cherchant Dieu je me suis égaré jusqu'ici. Mais, ô Seigneur, quand vous me prenez par la main pour me conduire à la lumière, lorsque je trouve Dieu par votre assistance et que je reçois de vous la connaissance du Père, je deviens votre *co-héritier*, puisque vous n'avez pas rougi de m'avoir pour frère.

Secouons donc, il en est temps, cette apathique léthargie; écartons les ténèbres qui, placées devant nos yeux comme un nuage, nous interceptent les splendeurs de la vérité; contemplons le Dieu véritable, mais auparavant adressons-lui cette respectueuse acclamation : « Salut, ô lumière descendue des hauteurs du ciel pour briller aux yeux des hommes plongés dans les ténèbres et enfermés dans les ombres de la mort, lumière plus pure que celle du soleil, plus agréable que toutes les douceurs de la vie présente ! » Cette lumière n'est rien moins que la vie éternelle, et quiconque y participe possède la vie. La nuit fuit la clarté des cieux, et se cachant de frayeur devant le jour du Seigneur, lui cède l'empire. Partout est répandue la lumière indéfectible, et l'Occident croit enfin à l'Orient. Voilà le prodige que signifiait la *création nouvelle*. En effet, le *soleil de justice* dont le char parcourt l'univers visite également tout le genre humain, à l'exemple de son Père, « qui fait lever son soleil sur tous les hommes indistinctement, » et répand sur chacun d'eux la rosée de la vérité. Le Verbe a transporté l'Occident au Levant; en clouant la mort à sa pro-

pre croix, il l'a montrée transformée en la vie ; divin agriculteur, il a suspendu au firmament l'homme arraché par lui au trépas ; il a changé la corruption en incorruptibilité, et sous sa main la terre est devenue le ciel. Comment a-t-il accompli cette rénovation ? « En annonçant la félicité ; en excitant les peuples « à l'œuvre par excellence ; en rappelant à leur mémoire quelle « est la vie véritable ; » en nous investissant du magnifique et divin héritage que nulle violence ne peut enlever ; en élevant l'homme jusqu'à Dieu par la céleste doctrine ; « en donnant à « l'intelligence humaine des lois qu'il a gravées dans notre « cœur. » De quelles lois l'apôtre entend-il parler ? Les voici : « Tous connaîtront Dieu, depuis le plus petit jusqu'au plus « grand. Je serai un Dieu propice, dit le Seigneur, et je ne « me souviendrai plus de leurs péchés. »

Adoptons les lois qui portent la vie en elles : Dieu nous presse, obéissons ; connaissons-le, afin qu'il nous soit propice. Rendons-lui, quoiqu'il n'ait pas besoin de notre salaire, une amonbie purifiée, je veux dire un culte de piété, qui soit comme le loyer que lui offre notre reconnaissance pour le domicile de la terre.

« Renvoyons-lui de l'or pour de l'airain, de riches hécatombes pour quelques victimes. »

Regardez ! pouvait-il vous livrer la terre à un prix moins élevé ? Il vous accorde, en outre, l'eau pour vous servir de boisson, la mer et les fleuves pour naviguer, l'air pour respirer, le feu pour aider l'industrie humaine, le monde pour être votre habitation. Est-ce tout ? Il vous permet d'envoyer de la terre des colonies dans le ciel. Encore un coup, pour des bienfaits si multipliés et des créations si diverses, quel modique retour il vous demande ! Les malades qui croient à la puissance de la magie reçoivent avec respect des amulettes qu'ils attachent à leur cou et des enchantements qu'ils estiment salutaires. Pour vous, vous dédaignez même de suspendre à vos poitrines le Verbe céleste, notre Sauveur ; et, incrédules aux enchantements divins, vous ne voulez pas vous affranchir des passions, qui sont les maladies de l'âme, ni du péché, qui est la mort

éternelle. Hommes chez lesquels le sentiment et la vue sont émoussés, vous vivez dans les ténèbres, pareils à ces animaux qui se creusent des demeures souterraines, sans autre souci que votre nourriture et environnés de corruption. Mais il y a une vérité qui vous crie : « La lumière sortira des ténèbres. » Que la lumière resplendisse donc enfin dans la partie secrète de l'homme, je veux dire dans son cœur ; oui, que les rayons de la science se lèvent et illuminent de tout leur éclat l'homme intérieur, le disciple de la lumière, l'ami du Christ, et son *co-héritier*, surtout quand le nom auguste et vénérable d'un père compâtissant qui n'impose à ses enfants que des obligations douces et salutaires ; sera parvenu à la connaissance d'un fils bon et religieux. Qui se laisse diriger par lui excelle en toutes choses ; il marche à la suite du Très-Haut, il obéit au Père, il reconnaît son égarement, il aime Dieu, il chérit le prochain, il accomplit le précepte, il a droit à la récompense, il la revendique hautement.

Le dessein éternel de Dieu, c'est de sauver le genre humain : voilà pourquoi le Dieu de la miséricorde lui a envoyé le bon pasteur. Le Verbe, ayant dévoilé la vérité, manifesta aux hommes les mystères du salut, afin qu'ils se sauvassent par le repentir, ou qu'ils fussent condamnés par le jugement, s'ils refusaient de se soumettre. La voilà cette prédication de la justice, bonne nouvelle pour les cœurs dociles, sentence de mort pour les rebelles. Et quoi ! la trompette des combats rassemblera ses légions et proclamera la guerre ; et le Christ, qui entonne jusqu'aux dernières limites du monde le cantique de la paix, n'aura pas le droit de rassembler sa pacifique milice ? Il n'en est rien, ô homme ! Il a convoqué sous ses drapeaux, par la voix de son sang et de sa doctrine, les paisibles combattants auxquels il a ouvert le royaume des cieux. La trompette de Jésus-Christ, c'est son évangile. La trompette sacrée a retenti, nos oreilles se sont ouvertes à ses accents. Revêtons donc les armes de la paix : « Prenons la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi, le casque du salut, et l'épée spirituelle qui est le glaive de Dieu. » C'est ainsi que l'apôtre nous pré-



pare à de généreux combats. Telles sont nos armes, impénétrables à tous les coups. Protégés par elles, marchons intrépidement contre l'ennemi, éteignant les *traits enflammés de l'esprit malin* par les flèches que le Verbe a trempées dans l'eau réparatrice, répondant aux bienfaits sacrés par le cantique de la reconnaissance, et honorant le maître de l'univers par son Verbe divin. Il vous a promis son assistance. « Vous achèverez à peine de m'invoquer, dit-il lui-même, que je vous crierai : « Me voici ! » ô sainte et bienheureuse puissance par laquelle Dieu habite avec les hommes ! Il faut donc tout à la fois imiter et adorer la meilleure comme la plus noble des natures. Or, on ne peut imiter Dieu qu'en l'honorant par la sainteté ; on ne peut l'honorer qu'en l'imitant. Par conséquent le céleste et divin amour ne s'attache véritablement aux hommes que quand la beauté réelle, excitée par le Verbe divin, a resplendi dans une âme. Mais voilà le point capital. Le salut marche du même pas que la volonté sincère ; la vie éternelle et la libre détermination s'enchaînent, pour ainsi parler, dans des nœuds indissolubles. Point d'autre exhortation à la vérité que celle qui, semblable à l'ami le plus tendre, veille à nos côtés jusqu'à notre dernier soupir, et qui, compagne toujours fidèle, escorte l'âme alors qu'elle remonte pure et entière vers la céleste patrie.

Dans quel but vous exhorté-je, sinon pour que vous obteniez le salut ? Le Christ n'a pas d'autre vœu. Pour tout dire en un mot, il vous accorde la vie. Mais quel est ce Christ ? Je vous l'apprendrai en peu de mots ; il est le Verbe de la vérité, le Verbe de l'incorruptibilité, il régénère l'homme en le ramenant à la vérité, il est l'aiguillon du salut ; c'est lui qui chasse la corruption, c'est lui qui bannit la mort ; c'est lui qui a bâti dans l'homme un sanctuaire vivant pour y ériger Dieu. Purifiez ce temple de tout votre pouvoir ; abandonnez au vent et à la flamme les plaisirs et la mollesse, comme des fleurs périssables. Cultivez prudemment, au contraire, les fruits de la tempérance ; consacrez-vous vous-même à Dieu comme les prémices de la moisson, afin que tout soit à lui, le bienfait et la reconnaissance du bienfait. Il convient au disciple du

**Christ de paraître digne du trône et d'en avoir été jugé digne en effet.**

Fuyons la coutume, fuyons-la comme le nautonnier évite un promontoire fécond en naufrages, comme il se dérobe aux menaces de Charybde, ou bien aux séductions des mensongères sirènes. La coutume ! elle étouffe l'homme dans ses bras ; elle le détourne de la vérité ; elle le pousse hors des chemins de la vie. De quel nom appeler ce fléau ? filet captieux, crible de la perdition, fosse où tombe l'imprudent, gouffre où tout va s'engloutir.

« Poussez votre navire loin de cette fumée et par-delà ces vagues mugissantes. »

Compagnons qui sillonnez les mêmes flots, ah ! fuyons cette mer où bouillonnent des volcans. L'île est pleine de périls. Voyez-vous les débris et les cadavres qui couvrent ses bords. La volupté seule, riante courtisane, attire les passagers par les sons enivrants d'une musique populaire et commune :

« Viens, ô noble Ulysse, gloire et orgueil des Grecs !  
« aborde vers ce rivage, afin d'y entendre une harmonie divine. »

Vous l'entendez, ô nautonnier ! elle vous flatte, elle vante votre célébrité ; mais la femme impudique essaie d'enchaîner à son char l'orgueil et la gloire de la Grèce. Laissez-la se repaître de cadavres : l'Esprit saint nous vient en aide par son assistance. Passez dédaigneusement auprès de la volupté, sans vous laisser prendre à ses caresses.

« Que la femme qui se glisse sous votre toit ne vous séduise  
« pas par la douceur de son langage et la beauté de ses formes. »

Passez outre, en fermant l'oreille à ses chants : ils donnent la mort. Dites un mot, et vous êtes sauvés. Attachez-vous au bois du salut, et vous serez affranchis de toute corruption. Le Verbe du Seigneur sera votre pilote et l'Esprit saint vous dirigera vers le port de la céleste félicité. C'est alors que vous contempleriez mon Dieu ; alors que vous serez initiés aux sublimes mystères et à ces délices dont le ciel a le secret et qui me sont

réservés, « délices telles que l'oreille n'en a point entendu de « semblables, et qui jamais ne sont montées dans l'intelligence « de l'homme. »

« Je crois voir briller dans les cieux deux soleils ; une double Thèbes se montre à mes regards, » s'écriait un ancien, agité par des transports idolâtriques et énivré d'une pure chimère. J'ai pitié de ce furieux et je me garderais bien d'exhorter au salut qui demande le calme de la raison un esprit ainsi aliéné. « Le Seigneur veut la conversion du pécheur et non « sa mort. » Viens donc, ô insensé, non plus le thyrses à la main, ni la couronne de lierre sur la tête. Jette le turban de ton Dieu ; dépouille les ornements de ses fêtes ; reprends ta raison. Je te dévoilerai le Verbe et les mystères du Verbe, en adoptant tes images et tes symboles. Voici la montagne sainte et chérie de Dieu, qui n'a point, comme votre Cithéron, fourni matière aux mensonges de la fable, mais qui est consacrée par les prodiges de la vérité. Montagne sanctifiée par la sagesse ! chastes ombrages habités par la pudeur. Là ne s'égareront point, dans les aveugles transports de Bacchus, les sœurs de Sémélé, frappées par la foudre, ces Ménades initiées par l'impure dilacération des victimes. A leur place, tu trouveras les filles de Dieu, vierges éclatantes d'innocence, qui célèbrent les vénérables mystères du Verbe, en formant des chœurs d'une pudique sobriété. Les justes chantent alternativement un hymne en l'honneur du maître de l'univers. Les jeunes filles font résonner le luth sacré ; les anges célèbrent Dieu ; les prophètes proclament leurs oracles ; d'harmonieux concerts retentissent ; on poursuit le thyrses d'une course rapide ; les élus volent, saintement désireux de retrouver promptement leur père. Approche ; ma main te présente le bois sur lequel tu peux appuyer tes pas chancelants. Hâte toi donc, ô Tirésias, commence de croire, tes yeux se rouvriront à la lumière. Le Christ qui rend la vue aux aveugles, brille plus éclatant que le soleil. Avec la foi, la nuit fuira de ta paupière ; la flamme infernale s'éteindra ; la mort se retirera vaincue. Infortuné vieillard, toi qui ne peux contempler ta patrie terrestre tu contempleras la magnifi-

cence des cieux. O mystères véritablement saints ! O clartés pures et sans mélange ! Aux rayons de ces torches nouvelles, j'envisage la beauté du ciel et les grandeurs de Dieu. En recevant l'initiation, je reçois la sainteté. C'est le Seigneur qui est ici l'hiérophante ; il marque du sceau de sa lumière le prêtre qu'il illumine, et il remet entre les mains de son Père l'adepte qui a cru, pour que son père le conserve dans toute la longueur des siècles. voilà quelle est la célébration de nos mystères. Viens donc, si bon te semble, recevoir l'initiation chrétienne. Alors, de concert avec les anges et pendant que Dieu le Verbe mêlera ses chants aux nôtres, vous formerez des chœurs de danses joyeuses autour de celui qui n'a jamais commencé et qui ne finira jamais, autour du Dieu unique et véritable.

Ce Jésus éternel, unique grand-pontife du Dieu unique, c'est-à-dire du Père, intercède au ciel pour tous les hommes et sur la terre ne cesse de les exhorter. « Prêtez l'oreille, ô nations, » ou plutôt, hommes qui que vous soyez, qui avez reçu la raison en partage, Grecs et Barbares, écoutez-moi ! Je convoque le genre humain tout entier, dont je suis le créateur par la volonté de mon Père. Venez vous ranger sous les lois d'un seul Dieu et d'un seul Verbe. Qu'il ne vous suffise pas de vous élever au-dessus de l'animal stupide, puisque, de tous les êtres condamnés à mourir, vous êtes les seuls que ma magnificence gratifie de l'immortalité. Je veux en effet, oui je veux vous honorer de ce privilège en vous arrachant, par une faveur complète, à l'ignominie de la corruption. Mais je vous communique en même temps le Verbe, c'est-à-dire la connaissance de Dieu. Je me donne à vous sans réserve. Dessein de Dieu, pensée et harmonie du Père, Fils, Christ, Verbe éternel, voilà ce que je suis, le bras du Seigneur, la puissance universelle et suprême, la volonté du Père ! Le passé m'a entrevu déjà plus d'une fois, mais sous des images affaiblies et dégénérées. Je viens donc, ô hommes, vous réformer d'après ce modèle primitif, afin que vous deveniez semblables à moi. Approchez ! ma main bienfaisante épanchera sur vos membres le

parfum de la foi pour qu'ils répudient la corruption et la mort ; je vous montrerai, sans voile et dans sa rigide beauté, la justice par laquelle vous vous élèverez jusqu'à Dieu. « Vous tous qui « êtes fatigués et qui ployez sous le faix, venez à moi, je vous « soulagerai. Prenez mon joug sur vos épaules, et apprenez « de moi que je suis doux et humble de cœur. Vous trouve- « rez le repos de vos peines ; car mon joug est plein de dou- « ceur et mon fardeau est léger. »

Hâtons-nous ! marchons à grands pas, ô hommes, simulacres amis de Dieu, effigies formées à la ressemblance du Verbe ! Hâtons-nous ! marchons à grands pas, adoptons le guide bien-faisant qui nous montre l'incorruptibilité au bout de la carrière, et commençons de chérir le Christ. Il attela jadis au même joug l'âne et le fils de l'âne. Aujourd'hui, courbant sous le joug de Dieu l'humanité tout entière, cocher divin, il pousse notre char vers l'immortalité, se hâtant ainsi d'accomplir les symboliques promesses du passé. Jadis il entra triomphalement dans Jérusalem ; aujourd'hui le conquérant remonte vers les cieux. Ah ! quel sublime spectacle pour les regards de Dieu le Père, que son Fils éternel rapportant à ses pieds les trophées de sa victoire ! Réveillons donc en nous l'ambition du bien ; sachons aimer Dieu, et assurons-nous à jamais la possession des trésors impérissables, qu'est-ce à dire ? de Dieu et de l'éternité. Nous avons le Verbe pour auxiliaire ; mettons notre confiance dans le Verbe. Que nous importent les richesses et la gloire de la terre ? Ne connaissons d'autre passion que la vérité du Verbe. Dieu pourrait-il nous voir avec plaisir, d'une part, n'attacher aucun prix aux trésors les plus estimables, et de l'autre, esclaves volontaires de la démence, prostituer notre admiration au délire, à l'ignorance, à l'aveuglement, à l'idolâtrie et à la plus hideuse impiété ? Car j'applaudis aux enfants des philosophes, quand je les entends proclamer que le sacrilège et l'impiété se trouvent au fond de toutes les œuvres produites par la démence. Il y a mieux. Compter l'ignorance parmi les différentes espèces de folie, n'est-ce pas confesser que le genre humain est une vaste multitude d'insensés ? Il ne faut

donc pas mettre en question, vous dira le Verbe, lequel vaut mieux de persister dans sa folie ou de revenir à la sagesse. Loin de là ! Zélateurs de la sagesse, et invinciblement attachés à la vérité, une fois connue, marchons de toutes nos forces à la suite de Dieu, bien persuadés que l'universalité des êtres lui appartient, comme ils lui appartiennent en effet. De plus, comme la plus noble de toutes les propriétés divines, c'est l'homme sans contredit, jetons-nous dans ses bras, aimons le Seigneur et n'oublions pas que telle doit être l'occupation de notre vie tout entière.

S'il est vrai qu'entre les amis tout soit commun, et que l'homme soit l'ami de Dieu, glorieux privilège que lui a conquis la médiation du Verbe, ce qui appartient à Dieu est devenu la propriété de l'homme, puisque dans la merveilleuse amitié de Dieu et de l'homme tout est devenu commun. Maintenant à qui donner le nom d'opulent, de sage, d'illustre ? Au Chrétien seul, qui sert pieusement son maître. Lui seul est l'image de Dieu ; lui seul a été formé à sa ressemblance, puisque l'intervention du Christ l'a élevé à la justice, à la sagesse, à la sainteté, et par conséquent, à la ressemblance avec Dieu. Bienfait insigne que le prophète exprimait par ces paroles : « Je « le déclare, vous êtes tous des dieux et les fils du Très-Haut ! » L'adoption, en effet, est pour les Chrétiens, mais pour les Chrétiens seuls. Dieu, qui est le père de ceux qui l'écoutent, repousse les rebelles qui l'outragent. Voulez-vous donc savoir comment se gouvernent les disciples du Christ ? « Leurs discours ressemblent à leurs pensées, leurs actions à leur discours, et leur « vie à leurs actions. » Les jours de ceux qui connaissent Jésus-Christ s'écoulent dans une succession de biens non interrompue.

Mais nous en avons dit assez, j'imagine. Peut-être même qu'épanchant les inspirations que Dieu nous suggérait, nous nous sommes laissé trop emporter à notre amour pour les hommes et au désir de les exhorter au salut, qui est le premier de tous les biens. Peut-on achever sans regret les discours où se révèlent les mystères de la vie qui n'aura jamais de fin ? Il ne

vous reste donc plus qu'à choisir entre le jugement et la réconciliation. Lequel vaut le mieux ? Je ne crois pas qu'il soit possible de délibérer longtemps entre ces deux extrémités : la mort peut-elle entrer en comparaison avec la vie ?

---

# LE PÉDAGOGUE.

---

## LIVRE PREMIER.

---

### CHAPITRE PREMIER.

Qu'est-ce que le Pédagogue?

Il y a trois choses dans l'homme : Les mœurs, les actions, les passions. Les mœurs, le Verbe en réclame la direction, comme nous exhortant. Il est le chef de la religion, la pierre fondamentale de l'édifice de la foi. C'est par lui que, remplis de joie et abjurant nos vieilles erreurs, nous devenons jeunes pour le salut, chantant avec le prophète : « Que le Dieu d'Israël est bon pour ceux dont le cœur est droit ! » Quant à toutes nos actions, le Verbe règne sur elles comme précepteur. Nos passions, il les guérit comme consolateur. Ce Verbe, ainsi multiplié, n'est qu'un seul et même Verbe, arrachant l'homme aux habitudes mondaines dans lesquelles il a été élevé, et le conduisant à l'unique voie de salut, qui est la foi. Ce guide céleste, le Verbe, je lui donne le nom de Verbe qui exhorte, en tant qu'il nous appelle au salut. Excite-t-il dans nos cœurs des élans impétueux ? Je l'appelle proprement le Verbe, donnant à la partie



le nom du tout. Il est dans la nature de toute religion d'exhorter les hommes ; toute religion fait naître dans notre âme, qui est une émanation de Dieu, un ardent amour de la vie présente et de la vie future. Maintenant, comme le Verbe est tout à la fois médecin et précepteur, et que, conséquent avec lui-même, il anime ceux qu'il a convertis dans le principe et leur promet la guérison des blessures de leurs âmes, il me paraît convenable de réunir tous ses titres dans un seul et de l'appeler le *Pédagogue*. Le *Pédagogue* veut la pratique et non la théorie. Son but est d'orner les âmes de vertus et non de science. Il exige qu'on soit sage et non savant.

Ce n'est pas que le Verbe ne nous ouvre également les trésors de la science ; mais il ne débute pas ainsi. Lorsqu'il nous explique et nous révèle les dogmes de la religion, sans doute qu'il instruit ; mais le *Pédagogue* veut la pratique avant tout. Aussi s'occupe-t-il d'abord de former nos mœurs ; bientôt il nous invite à rechercher les choses qui nous sont nécessaires pour la vertu, en nous donnant les préceptes d'une morale pure, et en montrant aux fils, comme terme de comparaison, le tableau des fautes commises par leurs pères. Ces deux moyens sont de plus grande efficacité : l'un, qui est le mode d'exhortation, nous dispose à la soumission ; l'autre, qui consiste à présenter ces comparaisons, a un double effet, à cause des objets différents qu'il met en regard. Le premier effet est de nous porter à embrasser la vertu par la force de l'exemple ; le second effet est de nous porter à repousser le vice en nous inspirant de l'horreur pour lui.

La guérison de nos âmes suit nécessairement les instructions qui résultent de la vue de ces tableaux. C'est ainsi que le *Pédagogue* fortifie nos âmes, en y faisant couler comme un baume adoucissant, et qu'en nous donnant des préceptes salutaires pour nous conduire à la parfaite connaissance de la vérité, il prescrit en quelque sorte un régime à notre faiblesse. Ce sont deux choses bien différentes que la santé de l'âme et la science. L'une s'opère par la guérison ; l'autre, par l'instruction. Lorsque notre âme est malade, qu'elle ne s'avise donc pas de s'ap-

procher de la science avant d'être revenue à une parfaite santé. Car on ne gouverne pas de la même manière ceux qu'il s'agit d'instruire et ceux qu'il s'agit de guérir ; mais aux premiers , on donne ce qui convient pour la science ; aux seconds , ce qui convient pour la guérison. Comme donc ceux qui sont malades de corps ont besoin du médecin , ainsi ceux dont l'âme est malade ont besoin du Pédagogue pour guérir leurs passions. Ce n'est que plus tard qu'ils auront besoin des leçons d'un maître pour les initier aux secrets de la science et achever de meubler leur âme , capable dès lors de recevoir les révélations du Verbe. Vous voyez donc que le Verbe s'étudie à nous mener à la plus haute perfection par une gradation aussi salutaire que raisonnable ; vous voyez , dis-je , que ce Verbe , si plein d'amour pour l'homme , use d'une admirable économie , d'abord en nous exhortant , ensuite en nous dirigeant , enfin en nous instruisant.

## CHAPITRE II.

Ce sont nos péchés qui nous rendent nécessaire l'assistance  
du Pédagogue.

Notre Pédagogue , mes chers enfants , est semblable à Dieu le père , dont il est le fils impeccable , irrépréhensible. Son âme n'est pas l'esclave des passions. C'est un Dieu revêtu de la figure humaine , qui n'est taché d'aucune souillure , soumis sans réserve à la volonté paternelle ; Verbe-Dieu qui est dans le Père , qui est à la droite du Père , qui est Dieu avec un corps. C'est une image pure et sans tache , à la ressemblance de laquelle doivent tendre tous nos efforts. Il est entièrement affranchi de toutes les passions humaines ; il est le seul qui nous juge , parce qu'il est le seul qui ne pèche point. Faisons donc tous nos efforts pour pécher le moins possible. Ce que nous devons faire avant tout , c'est de nous débarrasser des passions et des maladies de notre âme ; ensuite , il faut éviter de tomber facilement dans l'habitude du péché. Le premier degré de la perfection est de ne pas

pécher du tout; mais cette impeccabilité est l'attribut de Dieu. Le second, qui est le propre de l'homme sage, est de ne jamais pécher volontairement. Le troisième, est d'éviter de tomber fréquemment dans des fautes involontaires; il appartient à ceux-là seulement qui se laissent instruire et diriger par le Pédagogue. Le quatrième, enfin, est de ne pas rester longtemps dans l'état de péché; mais le retour au bien par la pénitence exige de nouveaux combats.

Les paroles suivantes, que le Pédagogue place dans la bouche de Moïse, me paraissent renfermer un sens admirable : « Si quelqu'un meurt subitement en votre présence, votre tête sera souillée et devra être rasée. » Il appelle le péché involontaire une mort subite. C'est une tache qui, selon lui, souille la pureté de l'âme; et, pour l'enlever, il y applique le remède le plus prompt, en ordonnant que la tête du pécheur soit rasée à l'instant même; c'est-à-dire que les ténèbres de l'ignorance, qui obscurcissent la raison, dont le siège est dans le cerveau, soient dissipées et détruites, afin que, libre du poids du vice de la même manière que la tête est débarrassée de cette épaisse forêt de cheveux, l'âme revienne rapidement à la vérité par la pénitence. Quelques paroles plus loin, il ajoute : « L'aveuglement dure encore pendant les premiers jours; » voulant nous faire entendre qu'il s'agit ici des péchés qui se commettent contrairement à la raison. D'une part, il appelle involontaire ce qui est subit, irréfléchi; d'une autre part, il fait voir que tout péché est un acte contre la raison. C'est pour cela que le Pédagogue emploie tous ses soins à le défendre et à le prévenir. Examinez à ce sujet cette manière de s'exprimer si familière à l'Écriture : « C'est pour cela que le Seigneur dit. » Ces mots, *c'est pour cela*, ne vous montrent-ils pas que, parce que vous avez péché, vous serez jugés et punis. Vous les retrouvez à chaque instant dans la bouche des prophètes : « Si vous n'aviez point péché, vous n'auriez pas été menacés. » Et c'est pour cela que le Seigneur dit : « Comme vous n'avez point prêté l'oreille à ces discours, voici ce que dit le Seigneur; » et « Voilà pourquoi le Seigneur dit. » Ces prophéties n'ont pas d'autre

but que de nous porter, d'un côté, à l'obéissance et de nous détourner, d'un autre côté, de la désobéissance; et de nous faire voir qu'à cause de l'une nous serons récompensés, et qu'à cause de l'autre nous serons punis.

L'ancienne loi procédait à notre instruction par la menace; notre Pédagogue guérit les maladies de notre âme par les exhortations. L'art de guérir les maladies du corps est appelé proprement la médecine; elle est le résultat de la sagesse humaine. Le Verbe, issu du Père, est le seul médecin des infirmités humaines; il guérit par un saint enchantement les maladies de l'âme. « Sauvez, ô mon Dieu! s'écrie le roi prophète, sauvez « votre serviteur qui espère en vous; ayez pitié de moi, Seigneur, car mes cris et mes plaintes ne cesseront pas de s'élever vers vous tout le jour. » La médecine, dit Démocrite, guérit les maladies du corps; la sagesse guérit les âmes des passions qui la troublent. Oui, mais notre Pédagogue, qui est la sagesse même, qui est le Verbe du Père, qui a créé l'homme, a soin de toutes ses créatures. Il guérit tout à la fois le corps et l'âme, et suffit à nos besoins comme médecin et comme sauveur. « Levez-vous, dit-il au paralytique, emportez le lit « sur lequel vous êtes couché et rentrez dans votre maison. » Aussitôt celui qui ne pouvait marcher, se lève, et rentre chez lui sans soutien. Il dit à un mort : « Lazare, sortez de la « tombe. » Le mort sort de sa tombe, tel qu'il était avant d'être malade, faisant en quelque sorte l'apprentissage de la résurrection future. Non-seulement il guérit le corps; mais il guérit l'âme par ses préceptes et ses grâces. Quant à nous, aussitôt que nous avons été créés par sa pensée, nous avons reçu de sa sagesse l'organisation la meilleure et la plus solide. Cette sagesse a d'abord créé le ciel et la terre, s'est occupée à tracer la rotation circulaire du soleil et le mouvement des astres, dans le but d'être utile à l'homme. Ensuite, elle a formé l'homme lui-même, l'objet unique de tous ses soins. Et regardant cet ouvrage comme le plus beau de la création, elle lui a donné la sagesse et la prudence pour gouverner son âme. Elle a orné son corps de beauté et de proportions convena-

bles. Quant aux actions des hommes, elle a répandu en elles la droiture et le bon ordre qui provient d'elle-même.

### CHAPITRE III.

De la bonté du Pédagogue et de son amour pour les hommes.

Le Seigneur nous est utile et nous aide en toutes choses comme homme et comme Dieu; nous remettant nos péchés, comme Dieu; nous enseignant de ne pas pécher, comme homme. C'est avec justice que l'homme est aimé de Dieu, puisqu'il est sa créature. Il a jugé à propos de ne se servir que d'un ordre pour tirer les autres créatures du néant; ses mains ont pétri l'homme; par un souffle, il lui a communiqué quelque chose qui n'est propre qu'à lui. Puisqu'il a bien voulu nous créer à son image, il est évident qu'il l'a fait, ou à cause de l'excellence de notre nature, ou par un autre motif également digne de sa sollicitude et de son amour. S'il nous a créés à cause de la bonté de notre nature, ce Dieu, la bonté même, a aimé en nous ce qui est bon; car il y a effectivement dans l'homme quelque chose d'aimable, et c'est ce qui provient du souffle de Dieu. Si c'est par un autre motif, c'est sans aucun doute que, sans cette création, les autres ouvrages de Dieu, privés de la faculté de connaître et d'adorer leur auteur, n'eussent point assez hautement rendu témoignage à sa perfection. Dieu n'aurait point créé les choses pour lesquelles il a créé l'homme, si l'homme lui-même n'avait point été créé. Ainsi, Dieu a créé les choses matérielles, pour un motif tout-à-fait étranger à ces choses mêmes, et seulement à cause de l'homme. Il savait ce qu'il allait faire, et il a fait ce qu'il a voulu; car il n'est rien qu'il ne puisse faire. L'homme, créature de Dieu, est donc un être aimable par lui-même. Or, Dieu ne saurait s'empêcher d'aimer effectivement tout ce qui mérite d'être aimé. Il nous aime donc; et comment ne nous aimerait-il pas, puisque, de son sein paternel, il envoie vers nous son fils unique, cette source inépuisable d'amour et de foi? Le

Seigneur lui-même avoue cet amour, lorsqu'il dit en s'adressant à nous : « Mon Père vous aime parce que vous m'avez aimé. » Il l'avoue encore lorsque, s'adressant à son Père, il lui dit : « Vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. » Ainsi donc vous apparaissent la volonté du Pédagogue, la nature de ses secours, et la manière tendre et affectueuse dont il vous invite au bien et vous détourne du mal. Il est clair encore que ce Verbe divin exerce en votre faveur un autre office dont le but est de vous instruire dans les choses cachées, spirituelles et mystérieuses.

Mais comme il n'est pas question dans ce moment de cet enseignement, il me suffit ici de vous faire observer combien il est juste de payer de retour un Dieu dont l'amour nous conduit au souverain bien, et de conformer notre vie à ses commandements, non-seulement en exécutant ce qu'il nous ordonne, ou en évitant de faire ce qu'il nous défend, mais en cherchant à lui ressembler de la manière la plus parfaite qu'il nous soit possible, à l'aide des exemples qu'il met sous nos yeux, soit pour les imiter, soit pour les fuir. Nous errons, en effet, dans cette vie comme dans des ténèbres profondes et nous n'y saurions marcher sans l'appui d'un guide qui ne se trompe point, d'un guide sûr et fidèle. Ce guide par excellence est le Pédagogue. Ce n'est point, comme dit l'Écriture, un aveugle conduisant d'autres aveugles dans le précipice, c'est le Verbe dont la vue perçante pénètre les plus secrets replis de notre cœur. Comme donc il n'y a point de lumière qui n'éclaire, point de moteur qui ne fasse mouvoir quelque chose, point de force aimante qui n'afme avec ardeur, il est impossible aussi que le souverain bien ne soit point utile aux hommes, et qu'il ne les conduise pas au salut. Tirons donc nos préceptes de ses exemples et de ses œuvres. Le Verbe a été fait chair pour mieux nous enseigner la pratique et la théorie de la vertu. Qu'il soit notre unique loi ; regardons ses préceptes et ses avis comme la voie la plus courte et la plus directe pour nous conduire à l'éternité. Ses commandements ne respirent que la persuasion, et la crainte en est bannie.

## CHAPITRE IV.

Le Verbe instruit également les hommes et les femmes.

Embrassons donc de plus en plus cette obéissance salutaire; livrons-nous tout entiers au Seigneur; attachons-nous fortement aux cordages du vaisseau de la foi, et soyons bien persuadés que les vertus qu'elle nous ordonne de suivre sont l'égal apanage de l'homme et de la femme. S'ils ont, en effet, un seul et même Dieu, ils ont aussi un seul et même Pédagogue, une seule et même Église. La modération, la tempérance, la pudeur sont des vertus communes aux deux sexes. Ils se nourrissent des mêmes aliments, ils s'unissent par le mariage; la respiration, la vue, l'ouïe, l'intelligence, l'espérance, la disposition à écouter les commandements de Dieu, la charité, tout leur est commun. Si l'homme et la femme ont le même genre de vie, ils ont également part aux mêmes grâces et au même salut. Ils sont aimés de Dieu avec le même amour, instruits avec les mêmes soins. « Les enfants de ce siècle, nous dit le Seigneur, épousent des femmes, et les femmes des maris; c'est la seule différence qu'il y ait entre eux. Mais après la résurrection, cette différence n'existera plus dans le ciel. » Les récompenses, destinées aux vertus qui font de la société chrétienne une sainte communauté, ne sont pas plus promises à l'homme qu'à la femme; elles le sont à l'homme en général, et on peut dire qu'il n'y a aucune différence entre l'un et l'autre, si ce n'est celle qu'établit la concupiscence.

Aussi nous voyons que le mot générique d'homme comprend l'homme et la femme; c'est pour cela, je crois, que les Athéniens donnent le nom d'enfant aussi bien aux jeunes garçons qu'aux jeunes filles. Si Ménandre est une autorité à laquelle je peux m'en rapporter, voici les paroles qu'il met dans la bouche d'un père dans sa pièce intitulée *Rapizoméne* : « Ma fille,

« car il m'est bien doux de t'appeler mon enfant. » Ils donnent également le nom d'agneau aux mâles et aux femelles, cet animal si faible et si doux qu'il est le symbole de la simplicité. Quant à nous, le Seigneur lui-même nous pait dans les siècles des siècles. *Amen*. Ni les troupeaux ne peuvent vivre sans berger, ni les enfants sans Pédagogue, ni les serviteurs sans maître.

### CHAPITRE V.

Tous ceux qui marchent dans les voies de la vérité sont enfants de Dieu.

Il n'est pas besoin d'expliquer que la *pédagogie* a pour but la conduite des enfants, c'est-à-dire leur instruction; l'étymologie seule de ce mot le prouve assez. Mais il nous reste à examiner quels sont les enfants dont parle l'Écriture, et à les placer sous la direction d'un Pédagogue. Ces enfants, dont parle l'Écriture, c'est nous. Elle nous donne souvent le nom d'enfants, employant à ce sujet une foule d'allégories diverses qui expriment toutes la même pensée, pour nous faire voir sous plus d'une forme quelle doit être la simplicité de notre foi. « Comme le Seigneur, nous dit l'Évangile, se fut arrêté sur le rivage, il adressa ces paroles à ses disciples qui étaient occupés à pêcher : Mes enfants, n'avez-vous là rien à manger? » Le Seigneur appelle ici ses enfants ceux que l'usage et une longue habitude de vivre avec eux lui ont rendus familiers. « Alors, nous dit encore l'Évangile, on lui présenta de petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains et qu'il les bénit. Or, ses disciples les repoussaient; mais Jésus leur dit : Laissez ces petits enfants, et ne les empêchez pas de venir à moi; car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. » Le Seigneur nous explique le sens de sa pensée, lorsqu'il nous dit ailleurs : « Si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Il ne parle point ici d'une régénération allégorique, il parle de la simplicité qui



est naturelle aux enfants et il nous recommande de devenir simples comme eux. L'esprit prophétique nous désigne également sous le nom d'enfants de Dieu. Voyez ce que dit l'Évangile : « Une foule d'enfants coupait des branches d'olivier et de « palmier ; et, sortant au-devant du Seigneur, ils s'écriaient : « Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom » du Seigneur ! » C'est-à-dire, lumière, gloire, louange et supplications au Seigneur ! car tel est le sens du mot *hosanna*, si on le traduit de l'hébreu en grec.

Il me semble que l'Évangile a cité la prophétie qui précède pour nous faire honte de notre paresse et de notre lenteur. Vous l'avez certainement remarqué : « C'est de la bouche des « enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle, que vous « avez fait sortir mes louanges. » C'est encore pour cette raison que le Seigneur, prêt à se rendre auprès de son Père, excite ses disciples à l'écouter plus attentivement, et s'efforce de leur inspirer un plus ardent amour de ses instructions, leur faisant sentir qu'il ne tardera pas à les quitter, et qu'en conséquence ils doivent dévorer avec plus d'avidité la parole de la vérité, et se hâter de jouir de sa présence, tant qu'il n'est pas encore parti pour le ciel. De nouveau donc, il les appelle ses petits enfants. « Mes petits enfants, leur dit-il, je suis avec « vous pour peu de temps encore. » Il compare de nouveau le royaume des cieux à des enfants assis dans la place publique et qui crient à d'autres enfants : « Nous avons joué de la « flûte pour vous, et vous n'avez point dansé ; nous avons « pleuré et vous n'avez point gémi. » Vous trouvez dans l'Évangile mille autres passages semblables et conformes à celui-ci. Mais ce sentiment n'est pas seulement celui de l'Évangile ; il est encore celui des prophètes. Écoutez ce que dit David : « Enfants, louez le Seigneur ; louez le nom du Seigneur. » Écoutez encore ce que l'Esprit saint met dans la bouche d'Isaïe : « Me voici, et les enfants que Dieu m'a donnés. »

Vous vous étonnez que le Seigneur appelle des gentils ses enfants ; vous ignorez sans doute que les Attiques, qui ont un nom différent pour les filles libres et les filles esclaves, les

réunissent cependant quand elles sont jeunes sous une appellation commune, à cause de la fleur de leur âge. Lorsque le Seigneur nous dit que les agneaux seront à sa droite, il entend de simples enfants, plus semblables en effet à des agneaux et à des brebis qu'à des hommes. Le Seigneur a donné la préférence à ce terme d'agneau, pour faire voir que, dans l'homme, la douceur et la simplicité d'esprit sont la marque de l'innocence. De même, lorsqu'il nous compare à des veaux qui têtent leur mère ; à une colombe innocente et sans fiel, ce sont des figures qu'il emploie pour nous désigner. Tantôt il nous ordonne par la bouche de Moïse d'offrir en expiation de nos péchés deux petits de colombes ou une paire de tourterelles. Il nous donne cet ordre afin de nous faire sentir que l'innocence du jeune âge, l'inexpérience du mal, la facilité à oublier les injures, si naturelle aux enfants, sont des vertus infiniment agréables à Dieu ; le semblable s'expie par son semblable. La timidité naturelle aux colombes est une image de la crainte que le péché doit nous inspirer. Que le Seigneur nous appelle ses petits, l'Écriture l'atteste assez lorsqu'elle s'exprime ainsi : « Comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes. » De cette manière nous sommes les petits du Seigneur ; et ce terme de tendresse dont se sert le Verbe, ce terme tiré de la faiblesse de l'enfance exprime d'une manière mystique et admirable quelle doit être la simplicité de notre âme. Il n'est point de nom doux et tendre que le Seigneur ne nous donne et qu'il ne répète à chaque instant. Mes enfants, mes petits, mes petits enfants, mes fils ; mes chers fils, peuple récent, peuple nouveau. « Un nouveau nom, dit-il, sera donné à mes serviteurs. » Nouveau, c'est-à-dire éternel, sans souillure, simple, ingénu, véritable, couvert de bénédictions sur toute la face de la terre.

Il nous appelle encore allégoriquement de jeunes poulains, voulant dire que nous ne sommes pas soumis au joug du vice, et que nous n'avons point été domptés par la malice ; voulant dire que nous sommes simples, et que nous bondissons seulement pour courir vers notre Père ; que nous vivons dans l'heureuse ignorance de ces passions furieuses qui rendent l'homme

semblable aux bêtes; que notre âme est libre et innocente comme celle des enfants qui viennent de naître; que nous courons vers la foi et la vérité; que nous sommes prompts pour arriver au salut; que nous méprisons et foulons aux pieds les richesses et les voluptés du monde. « Tressaille d'allégresse, « fille de Sion; pousse des cris de joie, fille de Jérusalem; « voilà que ton roi vient vers toi, juste, doux et sauveur, « monté sur une ânesse et sur le fils de l'ânesse. » L'Écriture ne se contente pas de se servir du terme d'ânon, elle ajoute que cet ânon était né depuis peu, exprimant ainsi avec simplicité comment le Christ est nouveau selon la chair, et éternel selon sa génération divine. Comme le Seigneur dirige cet animal faible et timide, il nous donne à nous qui sommes ses enfants, la nourriture et la direction qui nous conviennent. L'enfance de cet animal est l'image de la nôtre. « Il attacha, dit « l'Écriture, l'ânon à la vigne. » C'est-à-dire qu'il attache au Verbe un peuple simple et nouveau. C'est le Verbe qui est la vigne; comme la vigne produit le vin, le Verbe donne son sang; et de ces deux breuvages salutaires à l'homme, l'un nourrit son corps, l'autre guérit son âme et la sauve. Qu'il nous appelle ses agneaux, l'Esprit saint le témoigne par la bouche d'Isaïe : « Il gouverne son troupeau comme un pasteur vigilant; il rassemble ses agneaux et les presse dans ses bras. » Les agneaux, qui sont ce qu'il y a de plus timide et de plus doux dans tout le troupeau, sont une figure allégorique de cette simplicité enfantine qui plaît au Seigneur.

Nous-mêmes, nous donnons à ce qu'il y a de plus beau et de plus précieux parmi les biens de ce monde, à l'éducation, des noms dont l'étymologie est tirée du mot enfant, et nous honorons du nom de *Pédagogie*, gouvernement de l'enfance, l'art qui, ayant pour but l'étude de la vertu, nous apprend à la pratiquer. Le Seigneur lui-même nous révèle tout ce qu'il y a de grand et de noble dans la qualification d'enfants qu'il nous donne, lorsqu'il résout la question qui s'était élevée entre les apôtres : « Quel est le plus grand dans le royaume des « cieux ? » Car, ayant placé un petit enfant debout au milieu

d'eux, il leur dit : « Quiconque s'humiliera comme ce petit enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux? » Ce n'est donc pas, comme plusieurs l'ont pensé, parce que les enfants sont incapables de réfléchir et de faire usage de leur raison que le Seigneur nous les présente pour modèles, et il faut bien se garder d'entendre en ce sens ces autres paroles : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu. » Non, cette interprétation serait extrêmement vicieuse. Depuis que nous sommes les enfants du Seigneur, nous ne nous traînons plus dans la fange; nous ne rampons plus sur la terre comme des serpents; c'est-à-dire que nous ne nous livrons pas tout entiers, comme auparavant, à la bassesse des grossiers appétits de notre corps; notre âme s'élançe vers le ciel. Nous avons renoncé au monde et au péché; nous ne touchons plus la terre que du bout du pied; et il semble que nous ne soyons encore dans ce monde que pour marcher à la poursuite de cette sagesse divine que les méchants regardent comme une folie.

Ne connaître que Dieu seul pour père, être simple, ingénu, innocent, sans artifice, sans détours, tels sont les caractères de la véritable enfance. Aussi est-ce à ceux qui sont déjà avancés dans la doctrine du Verbe que le Seigneur ordonne de rejeter loin d'eux tout souci importun des choses nécessaires à la vie, et d'imiter les petits enfants qui laissent ce soin à leur père. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les paroles suivantes : « Ne vous inquiétez point pour le lendemain; à chaque jour suffit sa peine. » C'est-à-dire quittez tout soin inutile, attachez-vous seulement à votre père. Votre père vous donnera tout ce dont vous aurez besoin. Celui qui accomplit ce précepte est véritablement enfant; il l'est aux yeux du monde et aux yeux de Dieu. Le monde, en effet, le méprise comme un insensé; Dieu l'aime comme son enfant. S'il n'y a qu'un seul maître, comme dit l'Écriture, et si ce maître est dans le ciel, il en résulte nécessairement que ceux qui sont sur la terre ne doivent porter que le nom de disciples. Qui le peut nier? La science et la perfection sont l'apanage du Seigneur; l'ignorance

et la faiblesse sont le nôtre. A Dieu la charge d'instruire ; à l'homme, celle d'apprendre.

Cependant les prophètes donnent le nom d'homme à tout ce qui est parfait, c'est-à-dire achevé, consommé soit dans le bien, soit dans le mal. La prophétie dit par la bouche de David, en parlant du démon : « Le Seigneur abhorre l'homme de sang. » David lui donne le nom d'homme parce que le démon est parfait et consommé dans le mal. Le nom d'homme est aussi donné au Seigneur pour exprimer la perfection de sa justice. Voici, en effet, ce que dit l'apôtre dans une de ses épîtres aux Corinthiens : « Je vous ai fiancés à cet unique époux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure. » Il s'explique encore plus clairement dans son épître aux Éphésiens, et il y éclaireit en ces termes la question qui nous occupe : « Jusqu'à ce que nous parvenions tous par l'unité de la foi et de la connaissance du fils de Dieu, à être l'homme parfait et à atteindre la nature complète de l'âge de Jésus-Christ, afin que nous ne soyons plus flottants comme des enfants et que nous ne nous laissions plus emporter à tout vent de doctrine par la malice des hommes et par l'adresse qu'ils ont à nous envelopper dans l'erreur ; mais que, préférant le langage de la vérité en toute charité, nous croissions en Jésus-Christ. » L'apôtre s'exprime ainsi pour arriver à l'édification du corps de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est la tête et l'homme en quelque sorte, le seul qui soit parfait et consommé dans la justice. Mais nous, qui sommes des enfants, nous devons prendre garde d'être emportés par les vents de l'hérésie et ne point ajouter foi aux paroles de ceux qui nous instruisent d'une manière contraire aux doctrines de nos pères. Le seul moyen de devenir parfaits est d'accepter Jésus-Christ pour notre chef, et de faire partie de son Église.

Je dois faire remarquer ici, à propos du terme d'enfant, *népios*, qu'on ne donne pas ce nom aux insensés ; on les appelle *néputioi*. Quand on dit *népios*, c'est la douceur qu'on veut exprimer. *Népios* est composé de la syllabe *né* et de *épios*, qui veut dire doux. C'est ce que le bienheureux saint

Paul exprime clairement en ces termes : « Lorsque nous aurions pu vous être à charge comme apôtres de Jésus-Christ, nous avons été doux (*épiot*) au milieu de vous, semblables à des petits enfants qu'une nourrice échauffe sur son sein. » L'enfant est naturellement simple et doux ; mais ceux qui sont enfants selon Dieu ajoutent à cette douceur une simplicité qui ignore la ruse et la dissimulation, un cœur plein de droiture et d'élevation. C'est là le véritable fondement de la simplicité et de la vérité. « Sur qui arrêterai-je mes regards, dit le Seigneur, si ce n'est sur l'homme doux et tranquille? » Les jeunes gens parlent avec une franchise en quelque sorte virginale ; on ne remarque dans leurs discours ni ruse ni dissimulation. De là vient que nous avons coutume d'appliquer aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, des épithètes qui expriment la flexibilité et la douceur de leur caractère. Quant à nous, ce n'est point la faiblesse de notre âge qui nous rend semblables aux enfants, mais la facilité avec laquelle nous nous laissons persuader et conduire au bien, l'absence de toute espèce de fiel et de tout mélange de perversité. L'ancienne génération est perverse et a le cœur dur ; la nouvelle l'a simple et innocent comme celui d'un enfant. C'est nous, dis-je, qui sommes cette génération nouvelle, et l'apôtre exprime vivement combien lui plaisent cette simplicité et cette innocence, lorsque, dans son épître aux Romains, il définit, pour ainsi dire, en ces termes, le véritable caractère de l'enfance : « Je désire que vous soyez sages dans le bien et simples dans le mal. »

Dans le mot *népiot*, qui veut dire enfant, la particule *né* n'est point privative, quoique les grammairiens décident que telle est ordinairement la force de cette particule. Si donc quelques personnes, se fondant sur le sens faux qu'ils attribuent au mot *népiot*, nous traitaient d'insensés, ce serait Dieu lui-même qu'ils blasphémeraient, en regardant comme des insensés ceux qui se réfugient dans le sein de Dieu. Si, au contraire, en nous appelant *népiot*, ils veulent parler de notre simplicité, nous acceptons volontiers leur qualification. La simplicité de l'enfance remplace en nous l'orgueil de la raison, de-

puis que les lumières du nouveau Testament nous ont éclairés. Nous devons depuis peu au Christ la véritable connaissance de Dieu. « Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui « le Fils aura voulu le révéler. » Nous sommes donc un peuple nouveau, distingué de l'ancien peuple. Nous sommes jeunes, parce que nous avons appris à connaître les nouveaux biens. Nous trouvons dans la loi nouvelle une source intarissable de vie, une jeunesse qui ne connaîtra jamais la vieillesse, une vigueur sans cesse renaissante pour nous élever à la connaissance de Dieu, une paix imperturbable. Il est nécessaire, en effet, que les disciples d'un Verbe nouveau soient nouveaux comme lui, et que ceux qui s'attachent à celui qui est éternel deviennent incorruptibles aussi bien que lui. Notre vie ressemble à un printemps perpétuel, parce que la vérité qui est en nous ne connaît point la vieillesse, et que cette vérité, qui se répand dans toutes nos actions, nous renouvelle sans cesse.

La sagesse qui nous éclaire est comme un arbre toujours vert. Cette sagesse est éternellement la même, loin d'être changeante et variable. « Les enfants, dit le prophète, seront portés entre ses bras et consolés sur ses genoux. Comme une mère console son enfant, ainsi je vous consolerais. » De la même manière qu'une mère rassemble ses enfants autour d'elle, ainsi nous nous réunissons autour de l'Église qui est notre mère. Tout ce qui est jeune et faible encore nous inspire un vif intérêt, nous charme, nous touche, nous attendrit par cette faiblesse même qui réclame nos secours. Nous sommes naturellement disposés à soulager les êtres qui ont besoin de nos soins. Comme donc les pères et les mères ne voient rien de plus doux que leur progéniture ; les chevaux, leurs jeunes poulains ; les vaches, leurs petits veaux ; les lions, leurs lionceaux ; la biche, son faon ; l'homme, son enfant : ainsi le Père commun de tous les êtres reçoit avec plaisir ceux qui se réfugient dans son sein. Les voyant pleins de douceur et régénérés par le Saint-Esprit, il les adopte comme ses enfants, il les aime, il les secourt, il combat pour eux, il les défend et leur donne le doux nom de fils. Isaac me semble être l'image des véritables enfants ; le nom

d'Isaac veut dire le rire. Un jour qu'il jouait avec Rebecca, son épouse et son soutien, un roi examinait leurs jeux avec une curieuse attention. Ce roi, dont le nom était Abimélech, me semble être l'image de cette sagesse, bien au-dessus de celle du monde; sagesse qui se plait à étudier les mystères renfermés dans les jeux et l'éducation des enfants. Le nom de Rebecca se traduit par celui de patience. Quels jeux aimables! quelle sage instruction! le rire est secouru par la patience, et le roi, qui les considère, s'étonne et admire l'esprit de ceux qui sont enfants selon Dieu, et dont toute la vie est un exercice de patience et de douceur. Ces jeux renferment je ne sais quoi de mystérieux et de divin.

Héraclite suppose que son dieu Jupiter jouait ainsi. Quoi de plus convenable, en effet, à un homme sage et parfait, que de jouer, pour ainsi dire, et de se réjouir dans l'attente des biens véritables, et de célébrer des fêtes en l'honneur de Dieu! Cette prophétie peut signifier encore que nous devons nous réjouir, comme Isaac, à cause de notre salut. Délivré de la crainte de la mort, il joue avec son épouse, image de l'Église qui est notre soutien, pour nous aider à nous diriger vers le salut. On donne à l'Église le nom d'*upomoné*, qui signifie patience, stabilité, soit qu'on veuille dire par là qu'elle demeure éternellement dans une joie inaltérable, soit qu'on exprime qu'elle se soutient par la patience et la constance des fidèles qui la composent, et qui, membres de Jésus-Christ, rendent constamment témoignage à sa divinité par de perpétuelles actions de grâces. Ce serait donc là ce jeu mystérieux de la joie et de la patience pour consoler et soutenir les fidèles tout à la fois. Jésus-Christ, qui est notre roi, contemple nos jeux du haut de sa gloire, et lorsque, pour me servir des termes de l'Écriture, il voit à travers la fenêtre nos actions de grâces, nos bénédictions, notre joie, cette patience qui prête son appui à tout, l'ensemble enfin, la réunion de toutes ces choses, il reconnaît son Église, et, lui montrant sa face, il lui donne la perfection qui lui manquait.

Mais quelle est cette fenêtre au travers de laquelle se montre



le Seigneur? Cette fenêtre est la chair dont il s'est revêtu. Lui-même est Isaac; car Isaac (nous pouvons encore le prendre en ce sens) est le type et la figure du Seigneur, comme enfant et comme fils. Il est en effet le fils d'Abraham, comme le Christ est le fils de Dieu. Victime offerte en holocauste comme le Seigneur; quoique son sacrifice n'ait pas été accompli, ainsi que celui du Christ, il a porté le bois qui devait le consumer comme Jésus-Christ le bois de sa croix. Son rire mystérieux exprime la joie dont le Seigneur doit nous remplir en nous délivrant de la corruption et de la mort par l'effusion de son sang. Isaac n'est point immolé, afin de laisser au Seigneur la plus noble part du sacrifice. On peut même dire qu'en ne mourant pas, il fait voir la divinité et l'immortalité du Christ. De même qu'Isaac échappe à la mort, de même Jésus-Christ sort du tombeau, victorieux et impassible.

Je citerai encore un autre passage qui appuie et défend, on ne peut mieux, le sujet que je traite. Le Saint-Esprit, prophétisant par la bouche d'Isaïe, donne le nom d'enfant à Jésus-Christ : « Voilà qu'un enfant nous est né; un fils nous est donné; il porte sur son épaule le signe de sa domination et est appelé l'ange du grand conseil. » Quel est cet enfant? C'est celui que nous imitons en nous faisant enfants. L'Esprit saint, par la bouche du même prophète, nous raconte et nous fait admirer la grandeur de cet enfant divin. Il l'appelle l'admirable, le conseiller, Dieu, le fort, le Père éternel, le prince de la paix. Il lui donne ce nom, parce qu'il sait compléter notre éducation; et que la paix qu'il apporte au monde n'aura point de fin. Quelle puissance dans ce Dieu! quelle perfection dans cet enfant! Comment les instructions que nous recevons de cet enfant ne seraient-elles pas parfaites, ces instructions, dis-je, qu'il nous donne comme Pédagogue, à nous qui sommes ses enfants? Il étend sur nous ses mains, ses mains qui ont répandu la foi dans le monde. Saint Jean, le plus grand des prophètes entre les enfants des femmes, rend aussi témoignage de cet enfant : « Voici, dit-il, l'agneau de Dieu. » Et, en effet, l'Écriture qui donne le doux nom d'agneau aux petits enfants,

donne également au Verbe qui est Dieu, qui s'est fait homme à cause de nous, et qui a voulu nous ressembler en tout, le nom d'agneau de Dieu, de fils de Dieu, d'enfant du Père,

## CHAPITRE VI.

Contre ceux qui pensent que le nom d'enfant nous est donné comme une marque de la faiblesse naissante de notre instruction.

Il doit, sans doute, nous être permis de reprendre ceux qui se plaisent à reprendre les autres. Le nom d'enfant ne nous est point donné, parce que notre instruction est encore faible et méprisable, comme nous le reprochent ceux à qui leur science inspire un orgueil insensé. Non, sans doute; car du moment où nous fûmes régénérés, nous reçûmes cette perfection à laquelle tendaient tous nos efforts; nous avons reçu la lumière, c'est-à-dire la connaissance de Dieu. Est-ce être imparfait que de connaître ce qui est parfait; et me reprendra-t-on, si j'avoue que je connais Dieu? Le Verbe lui-même l'a dit : celui qui connaît Dieu est libre. A l'instant même où le Seigneur recevait le baptême, une voix descendit du ciel, et, rendant témoignage à l'amour que Dieu lui portait, s'écria : « Tu es mon fils bien-aimé; je t'ai engendré aujourd'hui. » Interrogeons donc les sages. Le Christ régénéré aujourd'hui est-il parfait; ou, ce qui est le comble de l'absurdité, lui manque-t-il quelque chose pour l'être? Dans cette dernière hypothèse, il aurait dû apprendre quelque chose. Mais il n'est pas convenable de croire qu'il ait eu la moindre chose à apprendre, étant Dieu. Y a-t-il eu quelqu'un de plus grand que le Verbe? Le maître par excellence a-t-il eu besoin d'un maître? Ou plutôt nos adversaires ne seront-ils pas forcés d'avouer, même en dépit d'eux, que le Verbe né d'un Père parfait, est parfait lui-même, et qu'il a été parfaitement régénéré d'après un ordre préexistant et mystérieux? Pourquoi donc, s'il était parfait, fallait-il qu'il fût baptisé? Il le fallait, disent-ils, afin qu'étant homme, il remplît tous les devoirs imposés à l'humanité. D'ac-

cord. Du moment qu'il est baptisé par Jean, il devient parfait. Je l'accorde encore. N'a-t-il point encore appris de lui quelque chose? Nullement. Le baptême a suffi pour le rendre parfait, l'Esprit saint est descendu sur lui pour le sanctifier. Telle est la vérité.

La même chose nous arrive à nous qui sommes, si je puis m'exprimer ainsi, des copies de ce divin modèle. Baptisés, nous recevons la lumière; éclairés, nous sommes faits enfants de Dieu; enfants de Dieu, nous devenons parfaits; parfaits, nous devenons immortels. « Je l'ai dit, vous êtes tous les fils « du Très-Haut. » Plusieurs noms divers distinguent cette opération divine et mystérieuse. On l'appelle grâce, illumination, perfection, baptême. Baptême, parce qu'elle efface et lave nos péchés; grâce, parce qu'elle nous remet les peines que nos péchés méritent; illumination, parce qu'elle nous fait voir cette lumière sainte et salutaire au travers de laquelle nous apercevons les choses divines; perfection, parce qu'il ne manque rien à celui qui la reçoit. Que manque-t-il, en effet, à celui qui connaît Dieu? Ne serait-il pas absurde d'appeler grâce de Dieu une grâce qui ne serait point parfaite et entière? Un Dieu parfait peut-il nous accorder des grâces imparfaites? Non. Comme la création de toutes choses a eu lieu en même temps que l'ordre qu'il a donné, nous n'avons besoin que de sa volonté pour recevoir la pleine et entière effusion des grâces. Lorsque Dieu agit, ce qui paraît le temps aux yeux des hommes disparaît devant lui par la force de sa volonté. La fin du mal est le commencement du salut.

Nous autres Chrétiens, nous sommes les seuls qui soyons parfaits dès notre début dans la carrière. Nous vivons aussitôt que nous nous sommes soustraits à l'empire de la mort. Le salut consiste à suivre Jésus-Christ, parce que ce qui est en lui est la vie. « En vérité, en vérité, je vous le dis; celui qui « écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie « éternelle, et il ne sera point condamné. » Il a passé de la mort à la vie. Ainsi la perfection dans la vie repose sur la foi et sur la régénération. Dieu, en effet, n'est jamais ni faible ni

impuissant. Comme donc sa volonté est l'ouvrage même de ses mains, et que sa volonté s'appelle le monde, ainsi sa volonté est le salut de l'homme, et cette volonté s'appelle l'Église. Il a connu, dès le commencement, ceux qu'il a appelés et sauvés. Ils ont été appelés et sauvés tout à la fois. « C'est Dieu lui-même, dit l'apôtre, qui vous a instruits. » N'est-ce pas un crime de penser que ceux qu'il instruit restent imparfaits? Ce que nous apprenons de lui, c'est l'éternel salut que nous recevons de notre éternel rédempteur à *qui grâces en soient rendues dans les siècles des siècles. Amen.* A peine sommes-nous baptisés que les ténèbres qui nous aveuglaient se dissipent et que la lumière de Dieu nous éclaire.

Nous sommes semblables à ceux qui viennent de s'éveiller d'un profond sommeil, ou plutôt à ceux qui, faisant tomber une taie de dessus leurs yeux, ne se donnent point pour cela la faculté visuelle qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de se donner, mais rendent la liberté à leur prunelle en la débarrassant de l'obstacle qui empêchait la lumière d'y pénétrer. Ainsi le baptême, en nous lavant de nos péchés, qui sont comme d'épaisses ténèbres, ouvre notre âme à l'esprit divin. L'œil de notre âme devient aussitôt clair et lucide; l'Esprit saint descend en nous, et nous voyons clairement les choses divines. Nous sommes capables d'apercevoir les choses éternelles et la lumière éternelle. Le semblable cherche son semblable; ce qui est saint est naturellement porté à aimer celui qui est la source de la sainteté, et proprement appelé la lumière. « Car, vous étiez autrefois ténèbres, vous êtes maintenant lumière dans le Seigneur. » C'est pour cela, je pense, que les anciens Grecs appelaient l'homme *phóta*, c'est-à-dire lumière. Mais, disent-ils, il n'a point encore reçu la plus parfaite des grâces. J'en conviens; mais il marche dans la lumière, et les ténèbres ne l'arrêtent point dans sa marche. Il n'y a point de milieu entre la lumière et les ténèbres. La résurrection est la fin dernière des croyants. Il ne s'agit d'autre chose pour eux que de recueillir le fruit de la promesse. La fin et les moyens ont l'un et l'autre une époque différente. Comme le temps et l'éternité

ne sont point une seule et même chose, non plus que le deuil et la jouissance. Il est vrai que l'un conduit à l'autre, et qu'ils n'ont tous deux qu'une visée. Mais je dirai que le désir est la foi qui prend naissance dans le temps, et que la jouissance est la possession de la promesse qui durera dans les siècles des siècles. Le Seigneur nous révèle lui-même la stabilité de l'état du salut : « Quiconque voit le fils et croit en lui a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. »

Nous sommes parfaits autant que nous pouvons l'être en ce monde, que Jésus-Christ appelle ici le dernier jour, et dont la durée est subordonnée à la volonté de son Créateur. La foi est la perfection de la doctrine. « Celui qui croit au fils a la vie éternelle. » Si donc la vie éternelle est le prix de la foi, peut-on dire qu'il y ait quelque chose au-dessus de la possession de ce prix ? La nature de la foi est d'être entière et parfaite. S'il lui manquait quelque chose, elle ne serait point ; elle ne peut être faible et défectueuse. Elle n'attend pas les croyants dans l'autre monde ; c'est dans celui-ci qu'elle leur donne des arrhes à tous et indistinctement ; en sorte que c'est pour avoir cru d'abord dans ce monde ce qui arrivera à la résurrection, que nous serons récompensés ; afin que cette parole s'accomplisse : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. » La foi suppose nécessairement une promesse ; la perfection de la promesse est son accomplissement. La lumière donne la science, la science produit le repos, repos éternel dont la possession satisfait et termine nos désirs. Comme l'inexpérience est corrigée par l'expérience, et le doute détruit par la certitude, les ténèbres le sont nécessairement par la lumière. Les ténèbres sont cette ignorance qui nous entraîne dans le péché en fermant nos yeux à la vérité ; la lumière est cette science qui dissipe l'ignorance et nous communique la faculté de voir. Vous le voyez, rejeter le mal c'est déjà connaître le bien. Le bandeau que l'ignorance avait attaché sur nos yeux est arraché par la science ; les liens qui nous retenaient dans le mal sont brisés, d'un côté, par la foi de l'homme ; d'un autre côté, par la grâce de Dieu.

Le baptême, comme un remède souverain, guérit nos pé-

chés ; oui, tous sans exception, et il en fait disparaître jusqu'à la moindre trace. Il arrive, par la grâce de la lumière qui se répand en nous, que nous ne sommes plus les mêmes qu'avant d'avoir reçu le baptême. Si la science nous apparaît en même temps que la lumière, si la lumière vient tout à coup illuminer notre esprit, si, de grossiers et ignorants que nous étions tout à l'heure, nous méritons en un instant d'être appelés disciples, est-ce là un effet de l'instruction que nous avons reçue ? Il serait difficile d'en marquer le temps. L'instruction que nous recevons par le sens de l'ouïe nous conduit à la foi. La foi nous est enseignée par le Saint-Esprit, en même temps que nous recevons le baptême. Que la foi, en effet, soit l'universel salut du genre humain, et que la justice et la bonté de Dieu se communiquent également à tous les hommes, l'apôtre saint Paul nous l'assure en ces termes : « Or, avant que la foi fût venue, nous étions sous la garde de la loi, qui nous retenait pour nous préparer à la foi qui devait être révélée. » Ainsi la loi a été d'abord notre Pédagogue en Jésus-Christ, afin que la foi nous justifiat. La foi étant venue, la loi n'est plus notre Pédagogue.

Ne savez-vous pas que nous ne sommes plus sous l'empire de cette loi sévère qui nous gouvernait par la crainte, et que nous sommes, au contraire, sous la conduite du Verbe, qui est le Pédagogue du libre arbitre ? L'apôtre ajoute ensuite des paroles qui nous font voir que Dieu n'a aucune acception de personne : « Vous êtes tous enfants de Dieu, par la foi, en Jésus-Christ. Car vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous vous êtes revêtus de Jésus-Christ. Il n'y a plus de juif ni de gentil, d'esclave ni d'homme libre, plus d'homme ni de femme ; car vous êtes tous un en Jésus-Christ. » Non-seulement les vrais gnostiques et ceux qui ne forment qu'une âme avec le Verbe, mais tous ceux qui ont rejeté loin d'eux les désirs charnels, sont égaux devant Dieu et vivent dans son esprit. Le même apôtre écrit ailleurs : « Car nous avons été baptisés dans le même esprit pour faire un seul corps, soit juifs ou gentils, soit esclaves ou libres, et nous buvons tous du même breuvage. »

Il n'est point hors de propos ici d'emprunter les paroles et le sentiment de ceux qui veulent que le retour au bien provienne de ce que l'âme est purgée de ses souillures ; en sorte que revenir au bien ou quitter le mal serait la même chose. Car, de ce qu'un homme se tourne vers le bien, il suit nécessairement qu'il doit se repentir d'avoir mal fait ; il est donc ramené à la vertu par le repentir. C'est ainsi que nous-mêmes, touchés du repentir de nos fautes, et renonçant au péché et à ses suites désastreuses, nous sommes lavés par le baptême, et que nous courons à la lumière éternelle, comme des enfants à leur père. C'est encore pour cela que notre Sauveur s'écrie, transporté d'une joie sainte : « Je vous rends gloire, mon père, Seigneur  
 « du ciel et de la terre, parce que vous avez caché ces choses  
 « aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux  
 « petits. » Il nous appelle enfants et petits, parce que nous sommes plus disposés à marcher vers le salut que les sages du monde ; ces faux sages, qui, fiers de leur sagesse, s'aveuglent eux-mêmes dans les fumées de leur orgueil. Il s'écrie donc, dans un transport de joie, et comme étant lui-même au nombre de ces enfants chéris : « C'est justice, ô mon père, puisque  
 « telle est votre volonté. » De là vient que ce qu'il a caché aux sages et aux prudents du siècle, il l'a révélé aux enfants. Nous sommes donc à juste titre enfants de Dieu, nous qui, après avoir dépouillé le vieil homme, quitté la tunique du vice, et revêtu l'incorruptibilité de Jésus-Christ, afin de devenir un peuple nouveau et saint, conservons l'homme pur et incorruptible, régénérés que nous sommes et purifiés de la souillure du vice, comme des nourrissons de Dieu.

L'apôtre saint Paul a décidé cette question en termes fort clairs, lorsqu'il a dit, dans sa première épître aux Corinthiens : « Mes frères, ne soyez point sans prudence et sans discernement comme les enfants ; mais soyez comme des enfants pour le vice, et comme des hommes faits pour la prudence. » Ces expressions du même apôtre, dont il se sert en parlant de lui-même : « Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant ; » ces mots signifient la conduite

qu'il menait, sous l'empire de l'ancienne loi, alors que ses paroles et ses actions n'étaient pas celles d'un homme simple; mais celles d'un insensé; alors qu'il persécutait les disciples du Verbe, qu'il outrageait le Verbe lui-même par des injures et des blasphèmes. Il faut remarquer ici que le mot *népios*, qui veut dire enfant, se prend aussi dans le sens de fou ou insensé. « Mais lorsque je suis devenu homme, ajoute-t-il, je me suis dégagé de tout ce qui était de l'enfance. » L'apôtre ne parle point ici d'un âge moins avancé, ni du temps que la nature a fixé à la vie de l'homme. Il ne fait point allusion à ces sciences profondes et abstraites où les hommes faits peuvent seuls atteindre; il ne méprise pas non plus cette véritable enfance, dont, au contraire, il annonce le nouveau règne dans tous ses écrits. Mais il appelle enfants ceux qui, soumis à la loi, sont troublés par de vaines craintes, comme les enfants le sont par des masques de théâtre. Au contraire, il nous appelle hommes faits, nous qui, maîtres de notre volonté, obéissons au Verbe et croyons en lui; nous qui, sauvés par son choix volontaire, n'éprouvons pas de folles terreurs, mais une crainte sage et réglée. L'apôtre rend témoignage de cette vérité, lorsqu'il dit que les Juifs sont héritiers, suivant l'ancien Testament; et nous, suivant la promesse: « Je dis plus: Tant que l'héritier est encore enfant, il ne diffère en rien du serviteur, quoiqu'il soit le maître de tous; mais il est sous la puissance des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps marqué par son père; ainsi nous, lorsque nous étions encore enfants, nous étions assujettis aux premiers éléments qui ont été enseignés au monde. Mais lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son fils formé d'une femme et soumis à la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, et que nous devinssions par lui enfants de Dieu. »

Voyez comme il appelle enfants ceux qui sont soumis à la crainte et au péché, comme il appelle fils, et ensuite hommes faits ceux qui vivent sous la foi, afin de les mieux distinguer des enfants; c'est-à-dire de ceux que la loi gouverne. « Aucun de vous, dit-il au même endroit, n'est plus esclave, mais



« fils ; et s'il est fils, il est aussi héritier par la grâce de Dieu. » Que manque-t-il donc au fils qui hérite ? Voici l'explication qu'on peut donner à ces paroles de saint Paul : « Quand j'étais encore enfant, c'est-à-dire quand j'étais Juif ( l'apôtre, en effet, était juif de naissance ), je pensais en enfant, parce que je suivais la loi ; lorsque je suis devenu homme, je me suis dégagé de tout ce qui était de l'enfance, c'est-à-dire de la loi. Maintenant je pense en homme, c'est-à-dire d'une manière digne du Christ, que l'Écriture appelle l'homme par excellence, comme nous l'avons déjà dit ; je me suis dégagé de tout ce qui était de l'enfance. » Mais l'enfance, selon le Christ, est la perfection. Nous devons donc ici défendre notre enfance contre l'enfance de la loi ; et ici nous devons encore donner l'interprétation des paroles suivantes du même apôtre : « Je vous ai fait boire du lait comme à des enfants dans le Christ ; je ne vous ai pas donné une autre nourriture parce que vous n'en étiez pas alors capables ; et à présent même vous ne l'êtes pas encore. » Je ne crois pas qu'il faille entendre cette parole d'une manière judaïque, et je lui opposerai cet autre passage de l'Écriture : « Je vous conduirai dans une terre fertile où coulent le lait et le miel. » Un doute extrême naît de la comparaison de ces deux passages. Si le commencement de la foi en Jésus-Christ est l'enfance désignée par le lait, et si cette enfance doit être méprisée comme futile et de nul prix, comment se fait-il que le repos accordé après le festin à l'homme parfait et au vrai Gnostique soit figuré par le lait, qui semble ne devoir être que le soutien de l'enfance ? Ne pourrait-on pas éclaircir la difficulté que présentent ces deux passages, en lisant le premier de la manière suivante : « Je vous ai donné un breuvage en Jésus-Christ, » et ajouter, après un court intervalle, « comme à des enfants, » afin que de la séparation que j'indique dans la prononciation il résulte ce sens : Je vous ai instruits en Jésus-Christ, j'ai fait couler dans votre âme une nourriture simple, naturelle, spirituelle, telle qu'est le lait, qui est la nourriture des animaux, jaillissant de mamelles pleines d'amour, comme une fontaine de sa source. Ainsi, on en-

tendra le passage de l'apôtre de la manière suivante : « Comme  
 « les nourrices prodiguent leur lait aux enfants naissants ;  
 « ainsi que je vous ai nourris du Verbe, du lait de Jésus-  
 « Christ, en versant dans votre âme une nourriture spiri-  
 « tuelle. »

Le lait est donc le plus parfait des aliments, et il conduit à la vie éternelle. De là vient que l'Écriture nous promet le lait et le miel après la cessation de nos fatigues. C'est avec justice également que le Seigneur promet le lait aux justes, afin de prouver que le Verbe est deux choses tout à la fois, l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. Il semble qu'Homère ait deviné, comme malgré lui, cette nature mystérieuse du lait, lorsqu'il donne aux hommes vertueux, un nom qui signifie qu'ils se nourrissent de lait. On peut encore prendre dans le même sens cette parole du même apôtre : « Et moi, mes frères,  
 « je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais  
 « comme à des personnes encore charnelles ; et comme des en-  
 « fants en Jésus-Christ. » L'apôtre entend par les personnes spirituelles ceux qui croyaient déjà au Saint-Esprit, et par les personnes charnelles, les catéchumènes, qui n'étaient pas encore purgés de leurs anciennes erreurs. Il les appelle charnels, parce que leurs pensées, comme celles des Gentils, étaient encore des pensées selon la chair. « Puisqu'il y a parmi vous des  
 « jalousies et des disputes, n'est-il pas visible que vous êtes char-  
 « nels et que vous vous conduisez selon l'homme ? » C'est donc pour cela qu'il leur dit : Je vous ai nourris de lait, » c'est-à-dire j'ai répandu en vous, par une instruction, des connaissances qui vous serviront de nourriture pour la vie éternelle. Ce mot, je vous ai donné à boire du lait, est le symbole de la félicité parfaite qu'ils attendent. En effet, les hommes faits boivent, et les enfants têtent. « Mon sang, dit le Seigneur, est un  
 « véritable breuvage. » Lors donc que l'apôtre dit qu'il nous a donné à boire du lait, n'est-il pas clair qu'il veut parler de cette joie parfaite, c'est-à-dire la connaissance de la vérité qu'on trouve dans le Verbe, qui est notre lait, notre nourriture ? Ces mots qu'il ajoute, « je ne vous ai pas nourris de viandes soli-

« des, parce que vous n'en étiez pas encore capables, » peuvent signifier, sous la figure d'une plus forte nourriture, cette grande révélation qui aura lieu dans la vie future, lorsque nous verrons Dieu face à face. — « Car maintenant, dit le même apôtre, nous voyons comme à travers un miroir, nous verrons alors face à face. » Poursuivant le même sujet, il ajoute : « Mais vous ne le pouvez pas maintenant, car vous êtes encore charnels. Vos pensées, vos désirs, vos amitiés, vos jalousies, vos colères enfin sont toutes charnelles. » Car nous ne serons plus alors dominés par la chair, comme quelques uns l'ont pensé, mais ayant avec notre chair un visage semblable à celui des anges, nous verrons la promesse face à face.

Comment donc, si l'accomplissement de cette promesse nous attend au sortir de la vie, comment peuvent ils se vanter de savoir « des choses que l'œil n'a point vues, que l'esprit humain ne saurait comprendre, » puisque tout ce qu'ils savent ils l'ont appris par le ministère des hommes plutôt que par le ministère du Saint-Esprit ? Comment comprendraient-ils ces mystères qui n'ont été révélés qu'à celui qui fut ravi au troisième ciel, mystères impénétrables qu'on lui ordonna de couvrir d'un profond silence ? Mais si c'est la sagesse humaine qui les fait parler, et c'est le seul motif que nous puissions leur prêter, ne peut-on pas dire qu'ils tirent une vaine gloire de leur science ? Écoutez la règle que prescrit l'Écriture : « Que le sage ne se glorifie point dans sa sagesse, ni le fort dans sa force ; mais que celui qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur. » Nous donc que le Seigneur a instruits, nous nous glorifions dans le nom du Christ. Comment donc ne pas supposer que l'apôtre a parlé ici du lait que l'on donne aux enfants, puisque nous sommes les pasteurs qui gouvernons les églises à l'image du bon pasteur, et que vous êtes les brebis qui nous sont confiées ? En disant que le Seigneur est le lait du troupeau, ne dit-on pas allégoriquement qu'il en est le gardien ? Mais appliquons de nouveau notre esprit au véritable sens de ces paroles : « Je ne vous ai nourris que de lait, et non point d'une nourriture solide,

« parce que vous n'en étiez pas alors capables. » C'est-à-dire que vous ne soupçonniez pas qu'il y eût d'autre nourriture que le lait qui est cependant une nourriture aussi substantielle que les autres. Car le Verbe est tour à tour doux et fluide comme le lait, tour à tour compacte et resserré comme les autres aliments. En y réfléchissant bien, nous comparerons le lait à la prédication de la parole divine qui coule et se répand de tous côtés, et la nourriture solide à la foi qui, aidée de l'instruction, devient le fondement inébranlable de toutes les actions. Par cette nourriture, notre âme se change pour ainsi dire en un corps ferme et solide. Telle est la nourriture dont le Seigneur nous parle dans l'évangile selon saint Jean, lorsqu'il nous dit : « Mangez ma chair et buvez mon sang. » Cette nourriture est une image évidente de la foi et de la promesse. Par ce breuvage et cet aliment l'Église, semblable à un homme formé de plusieurs membres, est arrosée et solidifiée. Elle nourrit son corps et son âme : son corps, de foi ; son âme, d'espérance. Elle devient comme le Seigneur, qui est un composé de chair et de sang. L'espérance est le sang de la foi, c'est elle qui l'anime et la fait vivre dans notre âme. Détruisez l'espérance, la vie de la foi s'éteint comme celle d'un homme qui perd son sang.

Si quelques personnes veulent s'opiniâtrer à dire que l'apôtre, sous le symbole du lait, a entendu parler des premières instructions qui sont comme la première nourriture de l'âme, et que par les aliments plus solides il a entendu les connaissances spirituelles qui leur servent de degré pour arriver à une plus haute science, qu'ils sachent, lorsqu'ils disent que la chair et le sang de Jésus-Christ sont une nourriture solide, que cette science, dont ils sont si vains, les abuse. Le sang est, en effet, la première chose qui se fasse dans la formation du corps de l'homme. C'est même pour cela que quelques philosophes n'ont pas craint de le regarder comme l'essence de l'âme. Le sang, après que la femme a conçu, change de nature comme par une espèce de coction. Il s'épaissit, il se décolore, il perd de la vie. L'amour matériel croît en même temps pour assurer l'existence de l'enfant. Le sang est plus fluide que la chair ; car il

est comme une espèce de chair liquide, et le lait est la partie la plus douce, et la plus subtile du sang. Cependant il n'est que du sang qui a changé de forme : ou c'est le sang que la mère fournissait dans son sein au fœtus par l'étroit canal qui sert à nourrir l'enfant, ou c'est le sang de l'écoulement mensuel qui, trouvant fermé son passage ordinaire, monte vers les mamelles qui commencent de là à se gonfler, par l'ordre de Dieu, auteur de la génération et qui nourrit tout : là, changeant de nature, à l'aide d'une douce chaleur, il s'élabore en une nourriture très-agréable à l'enfant. Le lait provient donc du sang. De toutes les parties du corps, il n'y en a point qui aient autant de rapports ensemble que la mamelle et l'utérus. Lorsque, par suite de l'accouchement, le canal qui servait à transmettre la nourriture à l'enfant se trouve coupé, le sang ne reprend pas pour cela son ancien cours ; mais il s'élance avec impétuosité vers les mamelles, il les gonfle, il les tend par la quantité d'humours qu'il y amasse ; et alors il se forme en lait, à peu-près comme nous voyons le sang se changer en pus à la surface d'un ulcère. Partant des veines nombreuses qui traversent en tous sens les mamelles, le sang se réfugie dans les réservoirs naturels ou se forme le lait. Ce sang, agité par les esprits vitaux, blanchit comme blanchissent les vagues de la mer lorsque bouleversées par le souffle impétueux des vents, elles vomissent leur écume sur le rivage. Cependant la substance du sang ne change pas, pour nous servir de l'expression des poètes.

C'est ainsi que l'eau des fleuves, lorsqu'elle est emportée par un courant rapide et qu'elle lutte contre les vents, se change à sa surface en une blanche écume qui rejaille au loin sur ses rives. C'est ainsi que la salive blanchit dans notre bouche sous l'influence de notre haleine. Qu'y aurait-il donc d'extraordinaire à prétendre que le sang pût prendre cette couleur éclatante à l'aide de la chaleur intérieure ? Le lait ne change pas de substance, mais de qualités ; et certes vous ne trouverez pas d'aliment qui soit plus nourrissant, plus doux et plus blanc que le lait. Le lait est donc semblable en tout à la nourriture spirituelle, qui est douce comme la grâce, nourrissante comme la

vie, blanche comme le Christ. Nous avons déjà prouvé que le sang du Verbe possède toutes les propriétés du lait. Le Christ nous offre son sang de la même manière que le lait est fourni à l'enfant après l'accouchement. Les mamelles, qui se tenaient droites et fermes, il semble qu'elles soient instruites à lui présenter une nourriture facile à prendre, nourriture élaborée précédemment par la nature. C'est ainsi que le fidèle puise le lait du salut. Les mamelles ne sont pas pleines d'un lait disposé d'avance, comme les sources qui contiennent une onde pure : le lait s'y élabore à mesure que les aliments changent de nature, et il en jaillit. C'est ainsi que Dieu, nourricier et père de tous les êtres engendrés et régénérés, prépare de ses propres mains la nourriture la plus convenable à l'enfant nouveau-né ; comme la manne, aliment céleste des hommes, était répandue du haut du ciel pour les anciens hébreux. De là vient sans doute que les nourrices donnent encore aujourd'hui le nom de manne au premier lait qui s'épanche de leur sein. Au reste, les femmes enceintes, lorsqu'elles deviennent mères, donnent naturellement du lait. Notre Seigneur Jésus-Christ, le fruit d'une vierge, n'appelle point heureuses les mamelles d'une femme. Il n'en tire point sa subsistance : mais, envoyé du haut du ciel, comme une rosée, par un père plein de bonté et d'amour pour les hommes, il se donne lui-même aux hommes sages, comme une nourriture spirituelle.

O miracle mystique ! Il n'y a qu'un Père, un Verbe, un Saint-Esprit. Ce Dieu unique est le père de tous les êtres, et il est présent par tout. Il n'y a qu'une mère qui soit vierge, c'est l'Église, à qui j'aime de donner ce nom. C'est la seule mère qui n'ait point eu de lait parce qu'elle est la seule qui n'ait point été femme. Elle est tout ensemble vierge et mère, pure comme une vierge, tendre comme une mère. Elle appelle et réunit autour d'elle ses enfants, qu'elle nourrit du lait de sa parole ; elle n'a point eu de lait parce que le corps de Jésus-Christ est la nourriture qu'elle donne à ses enfants, à ce peuple nouveau que les souffrances du Seigneur ont produit, dont lui-même a enveloppé le corps naissant et qu'il a lavé de son sang pré-

cieux. O saint enfantement! ô soins admirables! le Verbe est tout pour l'enfant à qui il a donné la naissance. Il est son père et sa mère, son Pédagogue et sa nourrice. « Mangez ma chair, « nous dit-il, et buvez mon sang. » C'est la nourriture exquise que le Seigneur nous donne : il offre sa chair, il verse son sang, afin que ses enfants ne manquent de rien pour se nourrir et pour croître.

O mystère qui surpasse la raison. Il nous ordonne de dépouiller l'homme charnel et corrompu; de nous abstenir des anciens aliments, afin que, participant à la nouvelle nourriture qu'il nous a préparée, et le recevant lui-même dans notre sein, lui notre Père et notre Sauveur, nous puissions par sa présence purifier notre âme des passions! Désirez-vous de ces mystères une explication moins savante et plus commune? Écoutez ce que je vais vous dire. Le Saint-Esprit, qui a formé la chair du Sauveur, est le symbole de la chair; le sang nous désigne le Verbe. Le Seigneur, qui est à la fois l'esprit et le Verbe, car le Verbe s'est répandu dans la vie, comme un sang riche et fécond, le Seigneur est la réunion du Verbe et de l'Esprit. Le Seigneur, qui est à la fois l'Esprit et le Verbe, est la nourriture des enfants. Cet aliment est notre Seigneur Jésus-Christ; cet aliment est le Verbe de Dieu; cet aliment est l'Esprit fait chair, la chair céleste sanctifiée, le lait du Père, la seule nourriture des enfants; le Verbe qui est notre ami et notre nourricier, dont le sang a coulé pour nous, le Sauveur de l'humanité, par qui nous croyons en Dieu, par qui nous courons nous désaltérer à la mamelle du Père, dont le lait nous fait oublier nos peines. C'est lui seul qui dispense à ses enfants le lait de l'amour. Heureux, véritablement heureux ceux qu'il abreuve et nourrit de cette mystérieuse boisson!

Voilà pourquoi l'apôtre saint Pierre disait : « Dépouillez-  
« vous donc de toute sorte de malice, de tromperie, de dissi-  
« mulation, d'envie et de médisance; et comme des enfants  
« nouvellement nés, désirez le lait spirituel, afin qu'il vous  
« fasse croître pour le salut, si toutefois vous avez goûté com-  
« bien le Seigneur est doux. » Nos adversaires prétendent-ils

que le lait n'est point un aliment solide ? il est facile de leur prouver qu'ils se trompent et qu'ils n'ont pas bien étudié les opérations mystérieuses de la nature. Lorsque l'hiver resserre les pores du corps, et ne laisse à la chaleur intérieure aucune issue pour s'exhaler, les aliments bien digérés portent une grande abondance de sang dans les veines, d'autant plus que le corps ne perd rien par la transpiration. De là vient que les nourrices ont plus de lait en cette saison qu'en toute autre ; car nous avons prouvé un peu plus haut que le sang se change en lait dans les femmes enceintes, sans que ce changement altère en rien sa substance. Il en est de même de la chevelure des vieillards, qui devient blanche, de blonde qu'elle était auparavant. Pendant l'été, au contraire, les pores étant plus ouverts, cette circonstance est cause que la nourriture se digère plus rapidement ; aussi le lait est moins abondant, et le sang pareillement, parce que la nourriture n'y contribue pas tout entière.

Si les aliments préparés par la chaleur naturelle se changent en sang, et si le sang se convertit en lait, on ne peut nier que le sang ne soit la matière première du lait, comme le vin vient de la vigne. A peine sommes-nous sortis du sein de nos mères, qu'on nous donne du lait, symbole de la nourriture dont le Seigneur fait vivre nos âmes ; à peine sommes-nous régénérés, que nous sommes bercés de l'espérance du repos dans la céleste Jérusalem qu'on nous annonce, où il doit pleuvoir du miel et du lait, suivant l'Écriture : marquant ainsi par un aliment matériel la nourriture spirituelle qui nous est promise. « Car le corps ne s'y nourrira point d'aliment, » comme dit l'apôtre. Mais la nourriture dont il est parlé ici sous l'emblème du lait, nourrit les habitants de la cité céleste et ceux qui conduisent les chars des anges, et elle a pour objet de nous ouvrir les portes du ciel. Comme le Verbe est une source d'où jaillit la vie, et qu'il est appelé un fleuve d'huile, c'est pour continuer cette allégorie que saint Paul lui donne avec raison le nom de lait, et qu'il ajoute : « Je vous ai donné à boire. » Car le Verbe se boit ; le Verbe, nourriture de vérité. La bois-



son est certainement un aliment liquide; la même substance peut fournir à boire et à manger, selon les diverses manières de l'envisager; le lait condensé sert d'aliment, le lait liquide sert de boisson. Je ne veux point présentement chercher d'autres exemples; il me suffit de dire que la même substance peut donner deux espèces d'aliment. Le lait seul suffit pour nourrir les petits enfants; il les désaltère et les nourrit. « J'ai à manger, dit le Seigneur, d'une nourriture que vous ne connaissez point; ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé. » Voici donc encore une autre espèce de nourriture, allégorique comme le lait, la volonté de Dieu.

Bien plus, il a donné le nom de calice aux souffrances destinées à sa passion; à ce calice amer qu'il devait boire seul et jusqu'à la lie. Ainsi la nourriture de Jésus-Christ, c'était l'accomplissement de la volonté de son Père. A nous autres qui sommes enfants, à nous autres qui suçons en quelque sorte le lait du Verbe, le Christ est notre nourriture. Les Grecs se servent du mot *masnusiai*, pour exprimer l'action d'un enfant qui cherche la mamelle de sa mère. Nous ressemblons à ces enfants, lorsque nous recherchons le lait du Verbe, dont la tendresse pour nous est inépuisable. Enfin le Verbe déclare lui-même qu'il est le pain des cieux: « En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point donné le pain du ciel; mais mon Père vous donne le véritable pain du ciel; car le pain de Dieu, c'est celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde. Le pain que je vous donnerai est ma chair, ma chair que je donnerai pour la vie du monde. » Remarquez ici le mystère de ce pain que Jésus-Christ appelle sa chair. Comme un grain de blé est ensemencé, et pousse avant de s'élever en épi, de même elle sortira du tombeau. Elle sera également une nourriture qui comblera l'Église de joie, comme le blé, lorsqu'il se trouve transformé en pain par la cuisson.

Mais nous traiterons plus ouvertement de cette matière au livre de la résurrection. Le Seigneur a dit: « Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair. » Or, la chair est arrosée par le sang, à qui l'on donne allégoriquement le nom de vin. Il

faut savoir que le pain , coupé par petits morceaux et jeté dans du vin trempé , attire le vin à lui et laisse l'eau. Ainsi la chair du Seigneur , qui est le pain des cieus , attire le sang ; c'est-à-dire qu'elle nourrit pour l'incorruptibilité ceux qui aspirent au ciel , et qu'elle abandonne à la corruption les passions charnelles. On représente le Verbe sous plusieurs allégories. On l'appelle chair , pain , sang , lait , tout ce qui nourrit et désaltère , parce que le Seigneur se donne à nous qui croyons en lui , sous toutes ces formes , pour nous faire jouir de lui. Qu'on ne me blâme donc point de donner le nom de lait au sang de notre Seigneur , puisque l'Écriture lui donne aussi le nom de vin : « Celui qui lave sa robe dans le vin et son manteau dans le sang de la vigne. » L'Écriture dit qu'elle aimera dans son esprit le corps du Verbe , comme elle nourrira dans son esprit ceux qui ont faim du Verbe. Que le sang fait le Verbe ou la parole , cela est prouvé par le sang d'Abel , qui crie vers Dieu. Le sang n'élèverait point la voix , si le sang n'était pas le Verbe. L'ancien juste est l'image et le type du nouveau juste ; l'ancien sang qui crie vengeance , crie vengeance pour le nouveau. Le sang qui est le Verbe , interpelle Dieu , pour indiquer les souffrances futures du Verbe.

Mais la chair et le sang qui est en elle sont arrosés de lait , en retour de ce qu'ils le produisent , et lui doivent une nouvelle reproduction. Car la formation de l'enfant , dans le sein de sa mère , a lieu par suite du mélange de la semence de l'homme avec le sang de la femme , après la purification mensuelle. Cette semence a la faculté de réunir le sang en globules autour d'elle , comme la presure fait coaguler le lait , et forme enfin une substance , qui devient le corps de l'enfant , ni trop froide , ni trop ardente ; une nature bien tempérée est généralement productive ; les tempéraments dont les qualités sont extrêmes , sont une cause de stérilité. C'est ainsi que le grain pourrit dans une terre trop délayée par les eaux , et qu'il se flétrit dans une terre excessivement sèche. Au contraire , une terre où les sucs abondent , ni trop humide , ni trop ferme , conserve le grain et le fait pousser. Quelques naturalistes établissent

que la semence des animaux est l'écume de leur sang. Aussi Diogène Apolloniate a appelé ces opérations *aphrodisia*, mot qui veut dire provenant de l'écume.

Il est donc clair, d'après ce que nous venons de dire, que le sang est la substance du corps humain. D'abord, le sang déposé dans l'utérus est une espèce de substance humide et laiteuse. Cette substance devient compacte et se fait chair ; elle devient embryon et prend vie. C'est le même sang qui nourrit l'enfant, lorsqu'il a vu le jour. Il est dans la nature du sang de couler en lait. Le lait est la source de la nourriture pour l'enfant. C'est la marque par où l'on connaît qu'une femme est véritablement mère, et le principe de cette tendresse naturelle qu'elle a pour ses enfants. C'est pourquoi le Saint-Esprit, qui était dans l'apôtre, nous dit mystiquement en se servant du langage du Seigneur : « Je vous ai donné du lait à boire. » Si, en effet, nous sommes régénérés dans le Christ, celui qui nous a régénérés nous nourrit du lait qui lui est propre, c'est-à-dire de sa parole. Car il est juste que celui qui donne la vie prenne aussitôt le soin de nourrir l'enfant à qui il l'a donnée. Comme cette régénération est toute spirituelle, il faut aussi que la nourriture le soit. Nous sommes donc intimement unis à Jésus-Christ ; d'abord, nous sommes ses parents et ses alliés par son sang, qui lui a servi à nous racheter ; nous sympathisons avec lui par la parole dont il nous nourrit ; enfin, nous serons incorruptibles, si nous voulons suivre ses institutions. « Il arrive souvent que  
« les nourrices ont pour les enfants qui leur sont confiés un  
« amour plus vif et plus tendre que les véritables mères de ces  
« enfants. » Ce sang donc, qui est la même substance que le lait est le symbole de la passion et de la doctrine de Jésus-Christ.

Chacun de nous est donc en droit de se glorifier d'être enfant de Dieu et de s'écrier : « Je me glorifie d'être issu d'un bon  
« père et d'un sang illustre. » Il est évident que le lait se forme du sang, comme nous l'avons déjà prouvé. Ce qui arrive aux vaches et aux brebis en est encore une autre preuve. En effet, ces animaux, durant la saison du printemps, où l'air est plus

humide et où les herbes qui les nourrissent, tout imprégnées de rosée, ont plus de suc, se remplissent d'abord de sang, comme on peut le voir à la grosseur des veines de leurs mamelles entièrement tendues. Cette abondance de sang produit aussi une grande abondance de lait. Au contraire, en été, leur sang, brûlé et desséché par la chaleur, fournit peu de lait : aussi les traites sont elles moins abondantes qu'au printemps. Il y a de grands rapports entre le lait et l'eau, comme entre la nourriture spirituelle et le baptême spirituel. Les personnes qui mêlent un peu d'eau froide dans leur lait en éprouvent de suite d'heureux résultats. L'affinité qui existe entre l'eau et le lait ne permet pas à ce dernier de s'aigrir, à cause de l'espèce de sympathie que ces deux liqueurs ont entr'elles. Il y a entre le lait et l'eau le même rapport à peu près qu'entre le Verbe et le baptême. Le lait qui est celui de tous les liquides qui supporte le mieux le mélange de l'eau, purifie le corps de l'homme, comme le baptême purifie l'âme par la remise des péchés. On mêle encore le lait et le miel, et ce mélange est une nourriture agréable pour le corps et le purge en même temps. Le Verbe, la parole tempérée par l'amour des hommes, nous guérit tout-à-la fois de nos passions et nous purge de nos vices. Ces paroles : « Ses discours couleront plus doux que le miel, » me paraissent pouvoir être appliquées au Verbe, qui est le miel. Les prophètes, en mille passages, élèvent la douceur du Verbe au-dessus de celle d'un rayon de miel. On mêle enfin le lait avec le vin doux. Ce mélange est fort salutaire pour le corps : il me présente l'image des passions corrigées par une union avec la pureté. Le vin attire les sérosités du lait et tous les corps étrangers qui pourraient le troubler et l'altérer. Telle est aussi l'union spirituelle de la foi avec l'homme qui est sujet aux passions. Elle étouffe la malignité de ses concupiscences charnelles, le conduit à l'éternité et lui fait partager l'immortalité de Dieu. Il en est qui se servent de la partie grasse du lait qu'on appelle beurre pour nourrir le feu de leur lampe. C'est encore une allégorie représentant la miséricorde infinie du Verbe lumineux qui seul nourrit, fait accroître, et éclaire les enfants. C'est

pour cela que l'Écriture dit du Seigneur : « Il les a nourris des productions des champs ; ils ont exprimé avec leur bouche le miel de la pierre et l'huile du rocher, le beurre des vaches et le lait des brebis et la graisse des agneaux. » Et plus loin on lit : « voici ce qu'il leur a donné. » Un autre prophète prédisant la naissance de l'enfant, disait : « Il mangera le beurre et le miel. » Je me surprends souvent à admirer l'audace de ceux qui ne craignent pas de se regarder comme parfaits et vrais Gnostiques, qui sont enflés de leur vaine science, et qui ont d'eux-mêmes une opinion beaucoup plus haute que l'apôtre n'avait de son propre mérite. Voyez, en effet, ce qu'il dit : « Non que j'aie déjà atteint jusque-là, ou que je sois déjà par fait, mais je poursuis ma course pour tâcher de parvenir où Jésus-Christ m'a destiné en me prenant. Non, mes frères, je ne pense point être encore arrivé au but. Mais tout ce que je prétends, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi et m'avancant vers ce qui est devant moi je m'efforce d'atteindre le but pour remporter le prix auquel Dieu m'a appelé d'en haut par Jésus-Christ. » L'apôtre ne se croit parfait que parce qu'il a renoncé à son ancienne vie pour s'attacher à une meilleure ; il ne se vante point d'avoir des connaissances parfaites, mais il désire la perfection. Voilà pourquoi il ajoute : « Nous donc qui voulons être parfaits soyons dans ce sentiment, » nous donnant ainsi à entendre que la perfection consiste à renoncer au péché et à être régénéré dans la loi de celui qui est seul parfait pour marcher dans une voie tout-à-fait différente de celle qu'on a laissée par-derrière soi.

## CHAPITRE VII.

Quel est notre Pédagogue et quelle est son institution.

Après avoir démontré que nous sommes tous appelés enfants par l'Écriture sainte ; que ce nom a été principalement donné par allégorie à ceux qui suivent les traces de Jésus-Christ ; qu'il

n'y a que Dieu, le père de l'univers, qui soit parfait ; que le Fils est en lui et le père dans le Fils, nous dirons maintenant, pour suivre un ordre méthodique quel est notre Pédagogue. Son nom est Jésus ; mais lui-même se donne souvent le nom de pasteur : « je suis, dit-il le bon pasteur. » Métaphore prise des bergers qui conduisent les troupeaux. Celui qui conduit les enfants doit être regardé comme un Pédagogue : c'est un pasteur qui gouverne les enfants. Les enfants peuvent être comparés à des brebis pour la simplicité. « Ils ne formeront plus, dit-il, qu'un seul troupeau, et il n'y aura qu'un seul pasteur. » Le Verbe est donc à bon droit appelé Pédagogue, puisqu'il nous conduit au salut, nous qui sommes ses enfants. C'est évidemment de lui-même qu'il parle, lorsqu'il prête ces paroles au prophète Osée : « Je suis votre instituteur. » L'institution est la religion qui est l'enseignement du culte divin, et la science qui nous conduit à la vérité. C'est une règle et une méthode de vie qui nous fait arriver au ciel.

Le mot d'institution se prend dans plusieurs sens. C'est l'action de celui qui est dirigé et instruit, aussi bien que celle de celui qui dirige et instruit. Ce mot se prend aussi dans le sens de conduite et enfin pour les choses même qu'on ordonne de faire telles que les préceptes. Qu'est-ce donc que l'institution divine ? C'est une direction que la vérité nous prescrit elle-même pour nous conduire à la contemplation de Dieu. C'est un modèle d'actions saintes qu'elle met incessamment sous nos yeux pour nous faire persévérer dans la justice. Comme un bon général gouverne sagement sa phalange et prend soin de la vie de chacun de ses soldats, comme un sage pilote dirige le gouvernail de son navire de manière à sauver tous ceux qui le montent, ainsi le Verbe Pédagogue, plein de sollicitude pour ses enfants, les conduit dans une route qui doit assurer leur salut. En un mot, tout ce que nous demandons raisonnablement à Dieu nous sera accordé si nous obéissons au Pédagogue. Comme le pilote ne cède pas toujours aux vents, mais lutte contre eux et leur résiste en opposant la proue de son navire à la violence de la tempête, ainsi le Pédagogue ne cède

jamais au souffle inconstant des lois de ce monde, et il n'expose pas plus son enfant au choc violent et brutal des passions, que le pilote n'expose son vaisseau à être brisé par les rochers. Mais il ne déploie les voiles qu'au vent prospère de la vérité et il s'attache à maîtriser le gouvernail de son enfant ; c'est-à-dire qu'il s'empare de ses oreilles pour que le mensonge n'y pénètre jamais, jusqu'à ce qu'il l'ait conduit sain et sauf dans l'heureux port du royaume des cieux. Les coutumes auxquelles ils donnent le nom de coutumes de leurs ancêtres, passent rapidement ; les institutions divines durent éternellement.

Phœnix, dit-on, fut le précepteur d'Achille, et Adraste celui des enfants de Crésus. Alexandre eut pour précepteur Léonide, et Philippe Nausithoüs. Mais Phœnix brûlait pour les femmes d'un amour insensé. Les crimes d'Adraste l'avaient fait bannir. Léonide ne put étouffer dans le cœur d'Alexandre l'arrogance macédonienne, ni Nausithoüs guérir Philippe du vice de l'ivrognerie. Le Thrace Zopire ne réprima point l'impudicité d'Alcibiade. Zopyre d'ailleurs était un esclave acheté à prix d'argent. Les enfants de Thémistocle eurent pour précepteur Sicimus, esclave frivole et effeminé, inventeur d'une danse à qui les Grecs ont donné son nom. Personne n'ignore que les rois de Perse confiaient l'éducation de leurs enfants à quatre hommes choisis parmi les plus distingués de la nation, et qu'on appelait instituteurs royaux ; mais ces enfants des rois de Perse n'apprennent qu'à tirer de l'arc, et, à peine parvenus à l'âge de puberté, on les voit semblables à des béliers, se livrer à toutes sortes d'impudicités avec leurs sœurs, leurs mères et une infinité de femmes qu'ils rassemblent dans leur palais, sous le nom d'épouses et de concubines. Mais notre Pédagogue est Jésus, Dieu saint, le Verbe, chef suprême de l'humanité tout entière, Dieu plein de douceur et de clémence.

C'est de lui que l'Esprit saint dit quelque part dans le cantique : « Le Seigneur a fourni à son peuple dans le désert tout ce dont il avait besoin ; il l'a défendu contre la soif et la faim

« dans des lieux arides et sauvages ; il l'a instruit , il l'a gardé  
 « comme la prunelle de son œil. De même que l'aigle protège  
 « ses petits et leur donne des marques de sa tendresse , ainsi  
 « le Seigneur a étendu ses ailes sur son peuple et il l'a pris , et  
 « il l'a porté sur ses épaules. Le Seigneur seul fut son guide et  
 « aucun Dieu étranger n'était avec lui. » Ces paroles de l'É-  
 criture font , il me semble , connaître notre Pédagogue et la  
 manière dont il nous conduit. Il avoue lui-même qu'il est effec-  
 tivement notre Pédagogue , lorsqu'il dit de sa propre bouche :  
 « Je suis le Seigneur ton Dieu , qui t'ai tiré de la terre d'É-  
 « gypte. » Qui donc a le pouvoir de faire entrer et de faire sortir ?  
 N'est-ce point le Pédagogue ? Il apparut à Abraham et lui  
 dit : « Je suis le Seigneur ton Dieu , sois agréable à mes yeux. »  
 Ensuite il lui donne les meilleurs avis qu'un Pédagogue puisse  
 donner à un enfant qui lui est cher : « Sois irrépréhensible  
 « lui dit-il , et j'établirai une alliance entre moi et toi ; ainsi  
 « qu'entre ta race. » Ces paroles sont bien le signe d'une amitié  
 bienveillante et protectrice tout à la fois. Je trouve en Jacob  
 une frappante image du Pédagogue. C'est pour cela que Dieu  
 lui dit : « Voilà que je suis avec toi , je te garderai partout où  
 « tu iras , je te ramènerai en cette terre ; et je ne te délaisserai  
 « point jusqu'à ce que j'aie accompli tout ce que je t'ai pro-  
 « mis. » On dit encore que Dieu lutta avec lui : « Il demeura  
 « seul , et voilà qu'un homme lutta avec lui jusqu'au matin. »

Cet homme était le Pédagogue qui agissait et souffrait , qui  
 instruisait son élève , l'exerçant à soutenir et à repousser les  
 attaques de l'esprit malin. Les paroles suivantes font assez con-  
 naître que c'était le Verbe , le Pédagogue du genre humain ,  
 qui était alors l'adversaire de Jacob : « Jacob l'interrogea , et il  
 « lui dit : Dis-moi quel est ton nom ? et il lui répondit : pour-  
 « quoi me demandes-tu mon nom ? » Dieu , qui ne s'était pas  
 encore fait homme n'avait pas encore de nom. « Jacob appela  
 « ce lieu du nom de Phanuel , disant : j'ai vu le Seigneur face  
 « à face et mon âme a été délivrée. » Le verbe est la face de  
 Dieu , il l'éclaire et nous la fait connaître. Jacob fut surnommé  
 Israël du jour où il eut vu le Seigneur son Dieu. C'est encore



le Verbe qui est avec lui et qui lui dit longtemps après : Ne crains pas d'aller en Égypte.

Voyez comme le Pédagogue accompagne en tout lieu le juste, comme il l'exerce au combat et lui apprend à vaincre son ennemi ! C'est encore lui qui instruit Moïse à bien remplir le ministère de Pédagogue. Le Seigneur dit, en effet : « J'effacerai de mon livre quiconque aura péché contre moi ; mais , toi , va , conduis ce peuple où je t'ai dit. » Le Seigneur était dans la personne de Moïse, le Pédagogue de l'ancien peuple ; mais il est par lui-même celui du nouveau, et se montre à lui face à face. « Voilà que le Seigneur dit à Moïse : Mon ange marchera devant toi. » Cet ange représente sa puissance évangélique comme Verbe, son autorité et sa dignité comme Dieu. Le jour, dit-il, où je les visiterai, je leur ferai porter la peine de leurs crimes ; c'est-à-dire le jour où je leur apparaîtrai comme juge, je mesurerai le chatiment à l'offense. Le Verbe est, en effet, tout ensemble notre Pédagogue et notre juge : il juge et punit ceux qui désobéissent ; mais, plein d'une tendre bonté, il ne leur tait point leurs péchés, au contraire il les leur montre et les leur reproche, afin de les exciter à la pénitence. Le Seigneur, ne désire pas la mort, mais le repentir des pécheurs. Il les menace pour nous instruire, il nous montre le chatiment pour nous détacher du péché. Quels crimes n'ont-ils pas commis ? Ils ont massacré des hommes dans leur colère, ils ont mutilé des animaux ; colère horrible et abominable ! Quel maître est donc plus doux et plus humain que le Verbe ? La crainte était le mobile de l'ancienne loi, l'amour est celui de la nouvelle. La crainte s'est changée en amour. Le Verbe était un ange terrible ; il est le doux, le tendre Jésus. Tu craindras, disait-il, le Seigneur ton Dieu ; il dit maintenant : Tu l'aimeras. Voici donc ses nouveaux ordres . Ne péchez plus comme autrefois, accoutumez-vous à bien faire, fuyez le mal, faites le bien, brûlez d'amour pour la justice et d'horreur pour l'iniquité. Cette nouvelle alliance est une suite de l'ancienne. Ne lui reprochez donc pas sa nouveauté. « Ne dites pas, dit le Seigneur, dans Jérémie, ne dites pas que je

« suis jeune. Avant que je vous eusse formé dans le sein de  
« votre mère, je vous ai connu, avant que vous en fussiez  
« sorti, je vous ai sanctifié. » Cette prophétie, appliquée à  
l'homme, peut signifier ceux que Dieu voyait et savait fidèles,  
avant la création du monde, ces élus de Dieu, qui sont ap-  
pelés ses enfants, parce que, appelés depuis peu au salut, ils  
ont depuis peu accompli sa volonté. L'Esprit divin ajoute :  
« Je t'ai établi prophète pour les nations, prophétise et ne  
« prends pas pour une injure un nom nouveau qui convient à  
« ceux qui le sont. » La loi est l'ancienne grâce que le Verbe  
donnait aux hommes par le ministère de Moïse. Remarquons  
la manière dont l'Écriture s'exprime à ce sujet. La loi a été  
donnée par Moïse, c'est-à-dire par le Verbe, dont Moïse était  
le serviteur et l'envoyé ; voilà pourquoi la loi n'a duré qu'un  
temps. Mais la grâce et la vérité nous sont venues directement  
de Jésus-Christ ; voilà pourquoi la nouvelle grâce est éternelle.  
L'Écriture dit de la loi qu'elle a été donnée, elle ne dit point  
de la vérité, qui est la grâce du Père, et l'éternel ouvrage  
du Verbe, qu'elle ait été donnée ; elle dit qu'elle a été faite par  
Jésus-Christ sans lequel rien n'a été fait. Moïse, animé d'un  
esprit prophétique, voit le Verbe dans l'avenir ; et, cédant à  
sa perfection, il recommande au peuple d'obéir fidèlement  
aux préceptes de ce nouveau guide. « Dieu, leur dit-il, sus-  
« citera du milieu de vous un prophète semblable à moi. »  
Il parle ici de Josué ; mais nous savons que Josué est, dans  
l'Écriture, la figure de Jésus-Christ. Il donne au peuple les  
conseils qu'il sait leur devoir être utiles : « Vous écouterez  
« ce prophète, leur dit-il ; celui qui ne l'écouterait point,  
« sera puni. » Cette prophétie nous apprend le nom de no-  
tre divin Pédagogue et nous montre son autorité. Elle met  
entre ses mains les marques de sa sagesse, de son empire  
et de sa puissance. Ceux que le Verbe ne guérira point par  
la persuasion seront menacés ; ceux que les menaces ne  
guériront point seront châtiés ; ceux que le châtiment trouvera  
incorrigibles, le feu de l'enfer les dévorera. Un rejeton naîtra  
de la tige de Jessé. C'est le Pédagogue, plein de sagesse, de

douceur et d'autorité. Il ne jugera point, selon les vains discours, les vaines opinions des hommes ; mais il rendra justice à l'humble, et confondra les orgueilleux. « Le Seigneur, disait « David, m'a châtié avec sévérité, mais il ne m'a pas laissé « en proie à la mort. » Être châtié par le Seigneur, c'est être instruit par le Pédagogue, c'est être délivré de la mort. Le même prophète dit encore : vous les conduirez avec une verge de fer. C'est la même pensée qui agite l'apôtre lorsqu'il dit aux Corinthiens : « Lequel aimez-vous mieux, que je vous aille voir, « le reproche à la bouche ou avec charité et dans un esprit « de douceur ? Le Seigneur, dit David, va faire sortir de Sion « le sceptre de votre autorité. » Le même prophète dit ailleurs : « Votre houlette me fortifie, votre verge me console. » La puissance du Pédagogue est donc, vous le voyez, une puissance, grave, vénérable, consolante et salutaire.

### CHAPITRE VIII.

Contre ceux qui croient que celui qui est juste n'est pas bon.

Il est des hommes qui s'élèvent ici contre nous, prétendant que Dieu n'est pas bon parce qu'il effraie, menace et châtie. Ils ne comprennent point ces paroles de l'Écriture : « Celui « qui craint Dieu se convertira en son cœur, » et ils oublient que par un excès d'amour le Seigneur s'est fait homme pour nous sauver. Lorsque le prophète lui adresse avec abandon cette prière pleine de tristesse « Souvenez-vous de nous « parce que nous ne sommes que poussière, » c'est comme s'il lui disait, ayez pitié de nous, vous qui, ayant revêtu notre chair, en connaissez toute la faiblesse. Comment donc accuser notre bon et divin Pédagogue de ne pas nous aimer, lui qui, par un excès de clémence et d'amour, souffre pour ainsi dire dans les souffrances de chacun de nous ? Il n'est rien que Dieu haisse, car il ne peut haïr une chose et la vouloir en même temps ; il ne peut point vouloir qu'elle

ne soit pas et être la cause qui la fait exister. Son aversion seule suffit pour qu'elle ne soit pas. Or, il n'est rien que Dieu n'ait créé, il n'est donc rien que Dieu haïsse. Ce que je dis de Dieu, je le dis du Verbe; car le Verbe et Dieu ne font qu'un. Lui-même l'a dit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, » et le Verbe était Dieu. » Dieu ne hait aucune de ses créatures : il les aime donc toutes, et principalement l'homme, la plus noble qui soit sortie de ses mains, la seule qui soit capable de le connaître, de l'aimer et de le servir. L'homme est donc l'objet de l'amour de Dieu, et par conséquent de celui du Verbe. Celui qui aime, s'efforce d'être utile à l'objet aimé. Ce qui est utile est préférable à ce qui ne l'est pas. Rien n'est préférable à ce qui est bon; ce qui est bon est donc utile. Dieu est bon, Dieu donc est utile et sa bonté, qui se communique à nous naturellement, nous est utile en toutes choses. Dieu ne nous est pas seulement utile, il prend encore soin de nous; il ne prend pas seulement soin de nous, il nous sert avec la plus tendre sollicitude. Cette tendre sollicitude prouve qu'il nous secourt volontairement et avec joie; mais l'envoi qu'il fait du Verbe le prouve encore mieux, du Verbe qui a pour les hommes la même bienveillance que le Père. Ni Dieu n'est bon ni la justice bonne, précisément pour quelque vertu qui soit en lui ou en elle: Dieu est appelé bon parce qu'il est la bonté même; la justice est bonne parce que sa nature est de l'être. Elle n'est point agréable, elle est utile; car elle n'accorde rien à la faveur et donne tout au mérite. Mais, disent nos adversaires, si Dieu est bon et aime les hommes, d'où vient qu'il s'irrite contre eux et les punit? Expliquons ceci en aussi peu de mots que nous le pourrons. Cette explication ne sera pas d'un faible secours aux enfants. Les passions cèdent souvent à la rigueur et à la sévérité des préceptes, elles meurent devant la crainte des supplices. Les réprimandes sont à l'âme ce que la chirurgie est au corps; elles guérissent nos passions les plus invétérées; elles purifient notre âme des souillures d'une vie impudique et licencieuse; elles coupent les chairs de l'orgueil comme les instruments de chi-

rurgie coupent les chairs malades de notre corps ; elles nous ramènent ainsi à la sainteté qui est notre état naturel , et nous conduisent au salut. Un chef d'armée qui punit les crimes de ses subordonnés , tantôt par l'amende , tantôt par la prison , quelquefois du dernier supplice , agit ainsi pour assurer son empire dans l'esprit des autres par la crainte des mêmes châtimens. Il en est de même du Verbe , ce maître de tout l'univers ; il s'efforce de ramener à lui , par des exemples menaçans , ceux que leurs passions en éloignent ; il n'oublie rien pour les ramener à l'obéissance , pour les délivrer de l'esclavage et de l'erreur , pour leur faire vaincre leur ennemi et les faire entrer dans le séjour paisible de l'éternelle paix. Comme il persuade , exhorte et console , il loue , il blâme , il reproche. N'est-ce pas un admirable artifice , et peut-on dire que ces reproches qui sont une marque de bienveillance en soient , au contraire , une de haine ? sans doute nos amis et nos ennemis nous reprochent également nos fautes ; mais ceux-ci le font par raillerie et ceux-là par bienveillance. Dieu donc ne hait point les hommes parce qu'il les menace , puisque , pouvant justement les perdre , il est mort pour les sauver. Il se sert de la menace comme d'un fouet pour nous réveiller. Au moment de punir il s'arrête , il exhorte encore. Ceux que la louange n'émeut point , il les blâme ; ceux que le blâme laisse insensibles , il s'efforce , par la menace , de les conduire à la vérité. « Il réveille d'un sommeil profond et semblable à la mort. » Il exprime d'une manière allégorique ses soins innombrables pour nous , lorsqu'il dit : « Je suis la vraie vigne , et mon père est le vigneron ; il retranchera toutes les branches qui ne portent point de fruit en moi , et il émondera toutes celles qui portent du fruit , afin qu'elles en portent davantage. » Toute vigne qui n'est point taillée devient sauvage et cesse de produire. Il en est de même de l'homme , et comme le vigneron retranche avec soin les rameaux inutiles de la vigne , ainsi le Verbe retranche de notre âme les passions mauvaises qui la corrompent. Lorsqu'il reprend ceux qui pèchent , c'est leur salut qu'il considère ; il les reprend d'une manière conforme à leur esprit et à leurs

mœurs, ceux-ci d'une manière forte et sévère, ceux-là avec douceur et tendresse. « Ayez bon courage, dit Moïse, quand le Seigneur vous éprouve ; il s'est approché de vous, afin que sa crainte vous retienne et que vous ne péchiez point.

Platon dit admirablement : « C'est être bon envers les coupables que de les châtier, car le châtiment les corrige et les rend meilleurs. » Cette pensée de Platon prouve que la justice et la bonté sont une seule et même chose. La crainte elle-même nous est utile. « L'esprit qui craint Dieu vivra. » L'espérance produit la crainte, la crainte produit le salut. Le même Dieu, qui est le Verbe, nous punit et nous juge. C'est de lui que le prophète Isaïe a dit : « Le Seigneur l'a livré pour nos péchés ; » C'est-à-dire que le Seigneur l'a choisi pour corriger et châtier les pécheurs. Lui seul a le pouvoir de nous remettre nos péchés, parce que Dieu l'a nommé notre Pédagogue ; lui seul peut discerner l'obéissance de la désobéissance à ses lois. Ses menaces prouvent clairement qu'il n'a aucune intention de nous faire du mal, aucun désir de les accomplir, mais qu'il s'efforce de nous inspirer une frayeur salutaire du péché. Elles prouvent, dis-je, sa bienveillance envers nous, puisque, nous montrant sans cesse le châtiment, il le diffère aussi longtemps qu'il le peut. Le serpent, qui est mauvais, mord aussitôt qu'il est blessé. Dieu, qui est bon, avertit longtemps avant de frapper. J'assemblerai sur eux les maux et j'épuiserai sur eux mes flèches. Ils périront par la faim et ils seront la pâture des oiseaux de proie. J'enverrai contre eux la rage des bêtes féroces, la fureur des serpents et de tous les animaux qui rampent sur la terre. Le glaive les dévastera au-dehors, et au-dedans l'épouvante. Dieu ne s'irrite point contre nous, comme quelques-uns le pensent, mais son inépuisable bonté ne se lasse pas de nous montrer le chemin qu'il faut suivre, le chemin qu'il faut éviter.

N'est-ce pas un soin admirable, effrayer pour n'avoir pas à punir ? La crainte du Seigneur dissipe le péché, et celui qui est sans crainte ne pourra devenir juste. Le Seigneur ne nous punit point dans un esprit de colère, mais dans un esprit de jus-

tice. Sa justice est toute à notre intérêt et notre avantage. Chacun de nous choisit le supplice lorsqu'il choisit le péché; la faute de ce choix nous appartient et ne peut être imputée à Dieu. Que si notre injustice fait paraître davantage la justice de Dieu, que dirons-nous? « Dieu, pour parler selon l'homme, « n'est-il pas injuste de nous punir? Non, sans doute; car si « cela était, comment serait-il le juge du monde?. Écoutez-le « quand il menace : Si j'aiguise mon épée comme la foudre, et « si mon bras s'arme du jugement, je me vengerai de mes en- « nemis et je leur paierai leur salaire. J'enivrerai mes flèches « de leur sang, et mon épée dévorera leur chair et s'abreuvera « du sang des tués. » Ceux donc qui ne haïssent ni le Verbe ni la vérité, ceux qui ne haïssent point leur propre salut, n'auront point de part à ces cruelles vengeances. Pourquoi Dieu les traiterait-il en ennemis? « La crainte du Seigneur est la couronne de la sagesse. » Le Verbe nous rend raison de sa conduite dans ce passage du prophète Amos : « Je vous ai détruits « comme autrefois le Seigneur avait détruit Sodome et Gomor- « rhe; vous avez été comme un tison arraché à l'incendie, et « vous n'êtes pas revenus à moi, a dit le Seigneur. » Voyez comme le Seigneur cherche partout le repentir; comme ses intentions bienveillantes brillent à travers ses menaces : « Je détournerai ma face de dessus eux, et je leur montrerai ce qui « est en eux. Là, en effet, où regarde Dieu, là est la paix et « la vertu. » Là où il cesse de regarder, pénètrent le vice et le désordre; la malignité humaine, contenue et étouffée par sa présence, reparait dès qu'il se retire. « Considérez donc, dit l'apôtre, la bonté et la sévérité de Dieu; sa sévérité envers « ceux qui sont tombés, et sa bonté envers vous, si toutefois « vous persévérez dans l'état où sa bonté vous a mis; autre- « ment vous serez aussi retranché. » Celui qui est bon de sa nature, hait naturellement le vice et se plaît à châtier ceux qui s'y abandonnent; car le châtement leur est bon et utile. La vengeance divine est une punition du crime commis, punition avantageuse au coupable. Comment, sans cela, la vengeance plairait-elle à Dieu, lui qui nous ordonne de prier pour

ceux qui nous offensent. La bonté de Dieu n'a pas besoin d'être prouvée ; tout le monde la reconnaît et l'avoue. Je n'aurai besoin, pour prouver sa justice, que de vous mettre sous les yeux ce passage de l'Évangile : « Afin que tous ils soient un, « comme vous, mon père, en moi, et moi en vous, qu'ils soient « de même un en nous, afin que le monde croie que vous m'a-  
 « vez envoyé ; et je leur ai donné la gloire que vous m'avez  
 « donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un. Je  
 « suis en eux et vous êtes en moi, afin qu'ils soient consom-  
 « més dans l'unité. » Dieu est un au-delà de l'un et au-dessus même de l'unité, de sorte que cette particule, *vous*, a une force démonstrative pour faire connaître ce Dieu, être unique, qui est, qui a été, et qui sera ; ce nom d'être renferme ces trois différences de temps. Que ce Dieu qui est unique soit aussi le seul qui soit juste, le même Évangile le prouve : « Mon  
 « père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez don-  
 « nés soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent la gloire  
 « que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant  
 « la création du monde. Père juste, le monde ne vous a point  
 « connu ; mais moi je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que  
 « vous m'avez envoyé, et je leur ai fait connaître votre nom,  
 « et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'a-  
 « vez aimé soit en eux et moi en eux. » « Je suis, dit-il ail-  
 « leurs, le Seigneur ton Dieu, le Dieu fort, le Dieu jaloux,  
 « poursuivant l'iniquité des pères sur les enfants, l'iniquité de  
 « ceux qui me haïssent ; et faisant miséricorde mille fois à  
 « ceux qui m'aiment et gardent mes commandements. » C'est lui qui place les uns à sa droite, les autres à sa gauche.

Nous attribuons la bonté au père et la justice au Fils, qui est le Verbe du Père, parce que ces vertus sont inséparables comme leurs personnes, et que leur puissance est infinie et égale comme leur amour. Il jugera l'homme selon ses œuvres, nous faisant auparavant connaître Jésus, qui est sa justice ; et Jésus nous faisant connaître son Père, qui est sa bonté. La miséricorde et la colère l'accompagnent, car il est aussi patient que puissant ; et menace pour pardonner. Sa miséricorde et sa co-



lère ont un même but, le salut des hommes. Le Fils de Dieu nous dit que la bonté de son Père s'étend également sur les bons et sur les méchants. « Soyez donc, dit-il, miséricordieux  
 « comme votre père est miséricordieux. Personne n'est bon,  
 « si ce n'est mon Père, qui est dans les cieux, qui fait lever  
 « son soleil sur les bons et sur les méchants, et fait pleuvoir  
 « sur les justes et sur les injustes. C'est lui qui a fait le soleil  
 « et les nuages qui donnent la pluie; il les distribue à toutes  
 « ses créatures dans une même proportion, prouvant ainsi à la  
 « fois sa miséricorde, sa justice et son unité. » « Je verrai les  
 « cieux, dit le prophète, qui sont l'ouvrage de vos mains. Ce-  
 « lui qui a créé les cieux habite dans les cieux; et, le ciel est  
 « votre demeure. » Le Seigneur priant son Père, lui dit :  
 « Notre Père, qui êtes dans les cieux. » La demeure des cieux  
 appartient à celui qui les a créés Notre Seigneur Jésus-Christ  
 est donc le fils du Créateur, c'est-à-dire de celui qui est juste,  
 puisque la justice du Créateur n'est mise en doute par personne.  
 Saint Paul comprend ainsi cette justice et cette bonté réunies,  
 et les explique en ces termes, afin de rendre témoignage à la  
 vérité : Mais maintenant la justice que Dieu donne sans la loi  
 nous a été découverte; elle a été attestée par la loi et les  
 prophètes, et cette justice que Dieu donne par la foi en Jésus-Christ  
 est pour tous ceux et sur tous ceux qui croient en  
 lui; car il n'y a point de distinction, parce que tous ont pé-  
 ché et n'ont rien dont ils puissent se glorifier, si ce n'est en  
 Dieu; étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption  
 qu'ils ont en Jésus-Christ. Ce qui est juste est nécessairement  
 bon. Voilà pourquoi il est écrit : La loi est sainte, le pré-  
 cepte est saint, juste et bon. La justice et la bonté forment  
 le pouvoir divin. « Personne dit-il n'est bon, si ce n'est le  
 « Père. » Mais le Fils, qui est dans le Père, n'est-il pas bon  
 aussi, et n'est-ce pas le sens de ces paroles : « Personne n'a  
 connu le Père ? » car le père était tout avant que le Fils vint  
 au monde. Il n'y a donc qu'un seul Dieu, bon, juste, créateur,  
 père et fils tout ensemble, à qui grâces soient rendues dans les  
 siècles des siècles. *Amen.* Il est naturel à la douceur du Verbe

de menacer ceux qu'il veut sauver. C'est un digne remède de sa bonté toute divine, de nous faire rougir de nos fautes et de nous en détourner par la honte. Si le blâme est utile, les menaces le sont aussi. Elles réveillent l'âme de l'engourdissement où elle périrait, et bien loin de la blesser mortellement, elles la ramènent à la vie par une légère douleur. La sagesse du Pédagogue éclate en mille façons différentes ; il rend témoignage en faveur des bons, il les connaît, les appelle à lui, et les rend meilleurs. Ceux, au contraire, qui vont l'offenser, il les en détourne et leur montre le droit chemin où ses nouvelles lois les vont diriger. Est-il une grâce plus grande que ce témoignage qu'il rend de nous ? C'est notre Sauveur qui rend témoignage devant notre juge. Nous devons même lui savoir gré de sa colère, si l'on peut appeler colère les avertissements pleins de bienveillance que son amour pour nous lui fait nous donner, et songer que si Dieu ressent nos passions, c'est qu'il s'est fait homme pour nous sauver.

## CHAPITRE IX.

Il appartient à la même puissance de faire du bien et de punir justement. — De la méthode qu'emploie le Verbe pour nous conduire.

Notre Pédagogue emploie toutes ses forces ; notre Verbe divin, toute sa sagesse, pour nous conserver. Il avertit, il réprimande, il blâme, il accuse, il menace, il guérit, il promet, il donne, ne négligeant rien pour enchaîner et détruire le désordre de nos désirs. Pour tout dire, en un mot, le Seigneur agit envers nous comme nous agissons nous-mêmes envers nos enfants. « As-tu des fils, dit la sagesse, instruis-les avec soin et accoutume-les au joug dès leur enfance. As-tu des filles ? » conserve la pureté de leur corps et ne leur montre pas un « visage trop riant. » Celui qui ne reprend pas ses enfants dans leurs fautes, de peur de les affliger, ne les aime point. Ce-

lui, au contraire, qui les reprend avec sévérité leur bâtit un long bonheur sur un chagrin d'un moment. Le Seigneur ne nous désire point la volupté de la terre, qui passe si vite, mais la béatitude du ciel, qui ne passe point.

Étudions donc avec soin les leçons du Verbe, et cherchons dans les livres saints sa méthode de nous instruire qu'il y a gravée lui-même. Il avertit d'abord, et ses premiers avertissements sont comme mêlés d'un tendre blâme, bien propre à faire revivre la sagesse dans les cœurs qui l'ont oubliée. Écoutez-le lui-même dans l'Évangile : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues  
« les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés vers toi, com-  
« bien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une  
« poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas  
« voulu ! » Écoutez-le dans Jérémie : « Ils ont adoré le bois  
« et la pierre, ils ont brûlé leur encens devant Baal. » C'est ici une des plus grandes preuves de la bonté de Dieu, qui, connaissant tout l'orgueil, toute l'insolence du peuple révolté contre lui et contre sa loi, ne laisse pas d'en avoir pitié et de l'exhorter à la pénitence par la bouche d'Ézéchiël : « Fils de  
« l'homme, tu habites au milieu des scorpions, parle-leur ce-  
« pendant, peut-être t'écouteront-ils. » Écoutez-le dire à Moïse :  
« Va, et dis à Pharaon de laisser mon peuple ; mais je sais  
« qu'il ne le laissera point aller. » Le Seigneur, vous le voyez, connaît l'avenir ; mais il nous laisse toute notre liberté, afin de nous offrir l'occasion d'une pénitence volontaire. Ne se lassant jamais d'avertir, il dit à son peuple, par la bouche d'Isaïe : « Ce  
« peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » Il fait suivre ses avertissements répétés d'un blâme accusateur :  
« Ils m'honorent sans raison, enseignant les doctrines et les  
« commandements des hommes. » Ce blâme montre à la fois le péché, et le remède qu'il faut employer pour en effacer la souillure. Le blâme est un reproche jeté aux actions honteuses. En voici un exemple dans Jérémie : « Ils sont devenus comme des  
« chevaux qui courent et qui hennissent après les cavales :  
« chacun d'eux a poursuivi la femme de son voisin. » « Ne  
« visiterai-je donc point ces crimes, dit le Seigneur ; et mon

« âme ne se vengera-t-elle pas de cette nation ? » Il joint partout aux reproches un motif de crainte, parce que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. « Ne les visiterai-je point, dit-il encore, par la bouche d'Osée ; eux qui se sont mêlés à d'impudiques courtisanes et aux sacrifices des initiés, eux qui, comprenant toute l'horreur de leurs crimes n'ont pas laissé de les commettre ? » Leur crime est bien plus grand, puisqu'ils le connaissaient et qu'ils l'ont commis volontairement et avec réflexion. L'intelligence est l'œil de l'âme. Le nom d'Israël, donné au peuple choisi, signifie qui voit Dieu, c'est-à-dire qui le connaît. La plainte est un blâme adressé à la négligence et au mépris. Le Pédagogue l'emploie dans ce passage d'Isaïe : « Cieux, écoutez ; terre, prête l'oreille, le Seigneur a parlé. J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils se sont révoltés contre moi. Le taureau connaît son maître ; l'âne, son étable ; Israël m'a méconnu. » N'est-ce pas une indignité que celui qui a connu Dieu ne connaisse pas son maître ? que le bœuf et l'âne, qui sont des animaux pesants et stupides, connaissent la main qui les nourrit et qu'Israël ne la connaisse point ? Après plusieurs plaintes semblables, il ajoute, par la bouche de Jérémie : « Et ils m'ont abandonné, dit le Seigneur. » Le blâme se change ensuite en une accusation véhémence. C'est de ce remède que se sert le Pédagogue dans ce passage d'Isaïe : « Malheur aux enfants déserteurs ! Vous ne m'avez pas appelé dans vos conseils, vos traités n'ont pas été scellés de mon esprit. » Il se sert de la crainte pour resserrer les cœurs, de la menace pour les ouvrir. C'est ainsi qu'on serre fortement les laines qu'on veut teindre, afin que la couleur les pénètre mieux. Lorsque la foi s'affaiblit et semble prête à s'éteindre, il jette au milieu des pécheurs l'horrible image de leurs péchés. « Vous avez, leur dit-il, dans Isaïe, vous avez abandonné le Seigneur et excité l'indignation du Saint d'Israël. » « Leur crime, dit Jérémie a rempli le ciel de stupeur et frappé la terre d'épouvante. Mon peuple a fait deux maux : il m'a abandonné, moi, source d'eau vive, pour se creuser des citernes, fosses entr'ouvertes,

« qui ne peuvent retenir l'eau. Jérusalem, dit-il encore, s'est  
 « enfoncée dans son péché ; c'est pourquoi elle est devenue  
 « chancelante : tous ceux qui l'honoraient l'ont méprisée, parce  
 « qu'ils ont vu son ignominie. » Lorsque l'image de leur crime  
 a rempli d'horreur les coupables, le Pédagogue les console et  
 les encourage comme il le fait dans ces paroles de Salomon, où  
 brille sa tendresse pour ses enfants : « Mon fils, ne repousse  
 « point les instructions du Seigneur et ne t'irrite point contre  
 « ses reproches : le Seigneur châtie celui qu'il aime, il punit le  
 « fils qu'il reçoit en grâce, mais le pecheur fuit le reproche et  
 « le châtement. » L'Esprit saint fait dire au prophète : « Que le  
 « juste me frappe, je reconnais sa miséricorde : ses reproches  
 « sont un parfum exquis. »

Le châtement est un blâme qui rend l'intelligence à ceux qui  
 l'avaient perdue. C'est un remède que le Pédagogue connaît et  
 qu'il met souvent en usage. « Combien de temps crierai-je sans  
 « être écouté ? Leurs oreilles sont comme celles des incirconcis ;  
 « semblable aux nations infidèles, ce peuple est incirconcis de  
 « cœur. Il n'y a plus d'obéissance dans mon peuple, il n'y a  
 « plus de foi dans mes fils. » Il attend encore cependant, il at-  
 tend leur retour. Quelle admirable patience ! Mais enfin il se  
 montre, et sa parole devient plus forte et plus inclusive. C'est  
 alors qu'il s'écrie : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophè-  
 \* tes et lapides ceux qui sont envoyés vers toi. » Cette répéti-  
 tion redouble l'horreur du crime et la gravité du reproche.  
 Comment, en effet, celui qui connaît Dieu en peut-il persécuter  
 les ministres ? « A cause de vos crimes, leur dit-il, votre  
 « maison deviendra déserte. Je vous dis : vous ne me verrez  
 « plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au  
 « nom du Seigneur. Si, en effet, vous n'êtes point touché de  
 « ma bonté ; si vous ne la reconnaissez point, vous reconnaf-  
 « trez mon pouvoir. »

Il maudit quelquefois ceux qu'il veut ramener. La malédic-  
 tion est un discours énergique et un remède violent. En voici  
 deux exemples : « Malheur, dit Isaïe, à la nation perverse, au  
 « peuple chargé de crimes, à la race d'iniquité, à ces enfants

« corrupteurs ! » « Serpents , race de vipères , dit l'évangéliste « saint Jean. » L'accusation , dans la bouche de Dieu , est un blâme dirigé contre ceux qui commettent l'injustice. C'est encore un autre genre de remède que le roi David et le prophète Jérémie emploient dans les passages suivants : « Un peuple que « je ne connaissais point , dit le saint roi , m'a servi ; il a prêté « une oreille attentive à ma voix. Mes enfants , devenus rebel- « les , ont menti contre moi ; ils se sont écoulés , ils ont rompu « leurs digues. » « J'ai donné à Israël l'écrit de répudiation , « dit Jérémie , et la perfide Juda n'a pas craint. La maison « d'Israël m'a méprisé , et la maison de Juda a menti envers le « Seigneur. » Quelquefois , par un artifice tendre et secourable , il rappelle et déplore les châtimens terribles dont les pécheurs endurcis deviennent la proie. Entendez les plaintes de Jérémie : « Comment est-elle assise solitaire , la ville pleine « de peuple ? Elle est devenue comme veuve , la maîtresse des « nations. La reine des cités est tributaire ; elle a été vue pleu- « rant dans la nuit. » Quelquefois il ajoute au blâme de cruelles injures. Écoutez encore le prophète Jérémie : « Tu t'es « montrée comme une courtisane frappante de beauté et de « vices. Tu ne m'as point appelée dans ta demeure , moi ton « père , et le gardien de ta virginité , courtisane , dis-je , impu- « dente et empoisonneuse. » Il n'insulte à ses débauches , que pour la rappeler à la pudeur. Quelquefois il s'indigne contre ses fils mêmes , que ses faveurs énorgueillissent outre mesure. Nous reconnaissons l'emploi de ce remède , dans les deux passages suivants de Moïse et d'Isaïe. « Fils coupables , dit le « premier , race dépravée et perverse ; c'est donc là ce que tu « rends au Seigneur , peuple fou et stupide ? N'est-ce pas lui qui « est ton père , qui t'a possédé , qui t'a fait et qui t'a créé ? » « Tes princes , dit Isaïe , sont rebelles et les compagnons des « brigands ; ils aiment les présents , et recherchent un salaire. « Ils ne rendent point justice à l'orphelin. » Pour tout dire , en un mot , ces divers artifices qu'il emploie pour nous effrayer , sont comme une source et une fontaine de salut. Comme sa nature est d'être bon , sa volonté est de nous sauver. Sa miséri-

corde s'étend sur toute chair. Il nous menace, il nous châtie pour nous conduire, comme un bon pasteur son troupeau. Il aime et secourt tous ceux qui s'attachent à sa doctrine ; mais il s'affectionne plus tendrement à ceux qui s'y livrent avec plus d'ardeur. C'est ainsi qu'il conduit à travers le désert les six cents mille hommes qu'il a rassemblés. Tantôt il les frappe dans la dureté de leur cœur ; tantôt il les avertit avec une douceur toute divine. Sa bonté patiente ne se lasse jamais ni de punir, ni de pardonner, et il les environne jusqu'à la fin, de sa miséricorde et de sa justice comme d'un rempart. Comme ses miséricordes sont sans mesure, ses reproches le sont aussi. Il est beau, sans doute, de ne pas pécher ; mais il est bon aussi, quand on a péché, de se repentir et de faire pénitence. Il en est de même de la santé qui est préférable, sans doute, à la convalescence, sans que pour cela la convalescence soit à mépriser. « N'éloigne pas le châtiment de l'enfant, disait Salomon ; car si tu le frappes de la verge, il ne mourra point ; tu le frapperas de la verge et tu délivreras son âme de la mort. »

Les reproches sont comme des coups qui pénètrent l'âme, et, la châtiant de ses crimes, l'empêchent de mourir. Ils inspirent la modération et la tempérance à ceux que la violence de leurs passions est au moment d'emporter. Platon était tellement persuadé de l'efficacité des reproches, pour empêcher le vice ou pour le guérir, qu'il assure que les plus criminels et les plus vicieux d'entre les hommes sont toujours ceux qui les ont repoussés ; les plus vertueux, au contraire, ceux qui les ont écoutés avec docilité et reconnaissance. Si les princes et les magistrats ne sont point un objet de crainte aux bons citoyens, comment Dieu le serait-il pour ceux qui ne l'offensent point ? « Si vous faites le mal, craignez, dit l'apôtre. » C'est pour cela que le même apôtre, imitant les discours de Dieu, fait aux Églises d'aigres reproches, certain qu'il est de sa force et de la faiblesse de ceux qui l'écoutent. C'est encore pour cela qu'il dit aux Galates : « Suis-je devenu votre ennemi pour avoir dit la vérité ? » Celui qui se porte bien n'a

pas besoin de médecin, mais bien celui qui est malade. Nous donc, qui luttons en cette vie contre une multitude sans cesse renaissante de passions honteuses et de désirs criminels; nous, que les flammes du vice, allumées dans notre âme, menacent à chaque instant de dévorer, ne sommes-nous pas malades, n'avons-nous pas besoin d'un médecin? Ce médecin, c'est le Sauveur. Les remèdes qu'il nous donne ne sont pas toujours doux et agréables, ils sont quelquefois acres et violents. Il emploie la crainte, comme il ferait le suc d'une racine amère et bienfaisante, pour arrêter les envahissements du péché qui ronge notre cœur. L'amertume de ce remède n'en détruit pas la salutaire influence. Malades donc, nous avons besoin de ses secours pour guérir; égarés, de sa main pour nous diriger; aveugles, de sa lumière pour voir; il désaltère ceux qui ont soif, et leur donne à boire des eaux d'une fontaine vivifiante, qui apaisent d'avance toute soif à venir. Il donne la vie à ceux qui sont morts; il est le pasteur des brebis; il est le maître des enfants.

La nature humaine tout entière a besoin de ses innombrables et divins secours. Sans lui nos péchés demeurent en nous, nous oppriment et nous condamnent; avec lui nous sommes séparés de la paille et nous devenons le pur froment qui remplit les greniers célestes. Il tient le van dans sa main, et il nettoiera son aire; il amassera son froment dans le grenier, et il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra point. Voulez-vous comprendre et sentir toute la sagesse avec laquelle le divin pasteur, le Pédagogue tout-puissant, le Verbe paternel, nous instruit et nous dirige, réfléchissez à l'allégorie sous laquelle il se présente à nous, disant de lui-même qu'il est le pasteur des brebis; c'est-à-dire le Pédagogue des enfants. Voyez-le expliquant aux prêtres, par la bouche d'Ézéchiël, la tendre sollicitude dont il est animé pour son troupeau; sollicitude admirable qu'ils doivent prendre pour modèle : « Je ferai paître mes brebis moi-même, je chercherai celles qui étaient perdues, je relèverai celles qui étaient tombées, je banderai les plaies de celles qui étaient blessées, et elles paîtront dans de fer-



« tiles pâturages sur les montagnes d'Israël. » Tels sont les soins du bon pasteur. Paissez-nous, Seigneur, comme des brebis ; paissez-nous de votre miséricorde et de votre justice. Conduisez-nous sur votre montagne sainte, à cette Église qui est élevée au-dessus des nues et qui touche le ciel. « Je serai moi-même leur pasteur, je demeurerai auprès d'eux, les entourant comme la robe entoure le corps ; ils m'appelleront, et je leur dirai : Me voici. » Vos bontés, Seigneur, ont été plus rapides que mon espérance. « Ils marcheront, dit le Seigneur, et ils ne tomberont point. » Nous ne tomberons point parce que, pour arriver là où la chute n'est plus possible, il nous prête l'appui de son bras. Telle est sa bonté infinie. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. Aussi l'Évangile nous le montre accablé de fatigue, ne reculant devant aucune des souffrances qu'il s'est imposées pour notre salut, et promettant de donner son sang pour la rédemption de plusieurs. N'est-ce pas le véritable caractère du bon pasteur ? n'est-ce pas une libéralité magnifique, donner sa vie pour son troupeau ? De quelle utilité n'est-il pas aux hommes ? de quelle bienveillance ne fait-il pas preuve envers eux, lui qui, pouvant être leur maître, a mieux aimé se faire homme pour être leur frère, et mourir pour les sauver ? Il crie vers nous dans sa justice : « Si vous venez directement à moi, je viendrai directement à vous : si vous y venez par des chemins détournés, j'entrerai dans ces mêmes chemins. » Ces chemins détournés signifient les reproches qu'il fait aux pécheurs ; les chemins droits, sa bonté, qui est constante et inaltérable. « Parce que j'ai appelé et que vous vous êtes éloignés, dit le Seigneur ; parce que vous avez dédaigné mes conseils et négligé ma menace. » Les reproches qu'il nous fait nous sont donc de la plus grande utilité. « Race indocile et rebelle, dit David ; race dont le cœur n'a pas été droit et dont l'esprit n'a pas été fidèle au Seigneur. » Telles sont les causes qui appellent enfin le châtement ; mais la bonté de Dieu retarde, autant qu'elle peut, l'heure de la justice, afin de laisser au coupable un dernier moment pour la désarmer et éviter la mort.

Voyez la cause de ces menaces : ils ont oublié ses bienfaits et les miracles qu'il a manifestés. Quand il les frappait, alors ils le cherchaient, ils revenaient à lui, ils l'imploraient avec ardeur, ils se souvenaient que le Seigneur était leur force, et le Très-Haut leur appui. Ainsi la crainte seule les convertissait, et ils méprisaient sa bonté. On méprise la bonté parce qu'elle est toujours bienfaisante; on respecte la bonté unie au pouvoir et à la justice. Il y a deux espèces de crainte. L'une, qui est mêlée de respect, c'est celle que les sujets ont de leurs princes et nous de Dieu; celle que les fils sages et vertueux éprouvent devant leurs parents : « Un cheval indompté devient intraitable, « et l'enfant abandonné à lui-même devient téméraire. » L'autre espèce de crainte est mêlée de haine; c'est celle que les esclaves ont de leurs maîtres; celle que les Hébreux avaient du Seigneur, qu'ils regardaient comme leur maître bien plus que comme leur père.

Les respects volontaires et spontanés ont bien plus de prix devant le Seigneur que les hommages contraints et forcés. Dieu est miséricordieux, il aura pitié des pécheurs; il les guérira, et ne les perdra point; il retiendra sa colère, il n'allumera point toute son indignation. Vous le voyez, la justice du Fils brille dans ses reproches; la bonté du Père, dans ses miséricordes. David, ou plutôt l'Esprit saint qui parle par sa bouche, réunit ainsi ces deux vertus dans un seul et même Dieu : « La « justice et le jugement sont le fondement de votre trône; la « miséricorde et la vérité marchent devant votre face ». Le prophète avoue qu'il appartient au même pouvoir de juger et de faire du bien. Ce double pouvoir constitue la Divinité : il n'est pas plus possible de le diviser que de la diviser elle-même. Direz-vous au miroir qui vous montre votre laideur que c'est lui qui la cause? Accuserez-vous le médecin qui vous annonce une maladie de l'avoir fait naître? Non sans doute. Ne regardez donc pas comme votre ennemi celui qui vous reproche vos crimes; car il le fait pour vous les faire haïr et pour vous empêcher d'en commettre de nouveaux. Dieu est bon par lui-même et juste à cause de nous. Sa justice naît de sa bonté. Il

ne nous laisse donc point ignorer ce qui est juste, mais il envoie son propre fils pour nous l'apprendre. Avant d'être créateur, il était Dieu, il était bon. C'est parce qu'il est Dieu qu'il a voulu être créateur; c'est parce qu'il est bon qu'il a voulu être père. L'amour est le principe de la justice. Leur réunion fait luire le soleil dans les cieus et descendre le Fils sur la terre. Le Fils lui-même nous annonce en ces termes cette inséparable union de la justice et de la bonté : « Personne n'a connu le Fils, si ce n'est le Père, et personne n'a connu le Père, si ce n'est le Fils. » Cette connaissance mutuelle que le Père et le Fils ont éternellement l'un de l'autre est le symbole de la justice primitive. La justice descend enfin elle-même au milieu des hommes, les excitant à la pénitence dans la personne du Verbe et dans les écrits des prophètes. Le Verbe est son corps, et la loi sa parole. Elle est donc bonne; mais vous n'obéissez point à Dieu. A qui donc la faute? Prenez-vous-en à vous seul des châtimens que vous vous attirez; c'est vous qui appelez le juge.

## CHAPITRE X.

Comment le même Dieu, par le même Verbe, nous détourne du péché par la menace, et nous sauve par l'exhortation.

Après avoir montré que l'action rigoureuse du Verbe sur la nature humaine est bonne et salutaire, et qu'elle s'étend nécessairement jusqu'à la pénitence et à la défense du péché, nous montrerons quelle est sa douceur, car nous avons déjà prouvé sa justice. Les instructions par lesquelles sa volonté paternelle s'efforce de nous conduire au salut, en nous faisant connaître ce qui est bon et utile pour y parvenir, sont de plusieurs sortes : les unes expriment l'éloge, les autres le blâme. Ce sont les mêmes exhortations sous une forme différente; car elles ont le même but et nous prouvent l'égalité de son amour et de sa justice. Après avoir montré l'usage qu'il fait du blâme, montrons celui qu'il fait de l'éloge et de l'exhortation. Ce der-

nier moyen d'instruction est celui qu'il préfère, parce qu'il est le plus conforme à sa douceur naturelle. Voici donc de ses exhortations à ce qui est bon et utile un exemple pris dans Salomon : « Je vous exhorte et j'élève la voix pour instruire les enfants des hommes; écoutez-moi, je vous dirai des choses dignes de votre attention. » Il conseille ce qui est salutaire : les bons conseils déterminent les bons choix. « Heureux l'homme, nous dit-il par la bouche de David, qui n'est pas entré dans le conseil de l'impie, qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs, et qui ne s'est point assis dans la chaire de dérision, mais qui repose son amour dans la loi du Seigneur ! »

Tout conseil s'appuie sur un exemple. Celui qui conseille prend tantôt ses exemples dans le passé, comme on ferait si on rappelait les châtimens qui frappèrent les Israélites coupables du crime d'idolâtrie par l'adoration du veau d'or; tantôt on les prend dans le temps présent, comme le fait le Seigneur lorsqu'il répond à ceux qui lui demandaient : Êtes-vous celui qui doit venir ou en attendons-nous un autre ? « Allez raconter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres ! heureux celui qui ne sera point scandalisé en moi ! » Ce sont là les miracles que David prédisait en ces termes : « Nous avons vu et entendu. » Tantôt celui qui conseille prend ses exemples dans l'avenir. « Ceux qui tomberont dans le péché, nous dit-il, seront jetés dans les ténèbres extérieures : là il y aura des pleurs et des grincemens de dents. » Tous ces exemples prouvent que Dieu n'épargne aucun soin pour nous sauver. Il console les pécheurs pour ralentir l'ardeur qui les porte au mal et pour leur rendre l'espérance. Il leur dit donc, par la bouche d'Ézéchiël : « Si vous vous convertissez de tout votre cœur, et si vous me dites : Mon Père; je vous écouterai comme un peuple saint. » Il leur dit ailleurs : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Le Seigneur nous exhorte évidemment à la

vertu dans ce passage de Salomon. « Heureux l'homme qui  
 « trouve la sagesse, et l'homme qui est riche en prudence !  
 « Celui qui cherche la sagesse la trouve et la goûte quand il  
 « l'a trouvée. » Le prophète Jérémie fait ainsi l'éloge de la pru-  
 dence : « Heureux, dit-il, le peuple d'Israël, à qui il a été  
 « donné de connaître ce qui est agréable à Dieu ! » C'est au  
 Verbe, qui nous rend heureux et prudents, que nous devons  
 cette connaissance dont le même prophète exalte encore le prix  
 dans un autre endroit : « Écoute, Israël, les ordres qui don-  
 « nent la vie, écoute, afin de devenir prudent. » Sa bienveil-  
 lance envers les hommes, et les récompenses qu'il leur prépare,  
 s'ils marchent dans ses voies, brillent dans les promesses qu'il  
 fait à son peuple par la bouche de Moïse : « Je vous introduirai  
 « dans cette terre fertile que j'ai juré à vos pères de vous don-  
 « ner. » « Je vous conduirai sur ma montagne sainte et je vous  
 « comblerai de joie, dit-il encore par la bouche d'Isaïe. »

L'espérance d'une vie heureuse est encore une autre espèce  
 d'instruction. « Heureux celui qui ne pêche point, disait David,  
 « il sera comme l'arbre planté près du courant des eaux, qui  
 « donne des fruits en son temps, et dont les feuilles ne tombent  
 « point. » Les paroles qui suivent semblent annoncer le mys-  
 tère de la résurrection : « Toutes les entreprises de l'homme de  
 « bien lui succéderont. » Il veut nous rendre bons, afin que  
 nous lui donnions le pouvoir de nous rendre heureux. Aussi  
 nous montre-t-il le châtement de l'autre côté de la balance et  
 l'égalité de sa justice : « Il n'en est pas ainsi des impies, dit-il,  
 « paille légère que le vent emporte. » Après nous avoir avertis  
 que les pécheurs seront punis, que leurs œuvres périront comme  
 la paille et la poussière livrées à la fureur des vents, le Péda-  
 gogue nous montre le supplice pour nous détourner du péché  
 qui le produit, et nous montre la récompense pour nous exci-  
 ter à la mériter. Il nous fait connaître la route que nous devons  
 suivre. Si vous marchez dans la voie du Seigneur, vous habite-  
 rez le séjour de l'éternelle paix. Il promet aux uns la récom-  
 pense de leurs bonnes œuvres, aux autres le pardon de leurs  
 crimes. « Convertissez-vous, nous crie-t-il, convertissez-vous. »

Sa bonté nous excite à une pénitence sincère qui satisfasse sa justice. Il remet lui-même dans le bon chemin ceux qui se sont égarés. Voici ce que dit le Seigneur : « Arrêtez-vous et voyez ,  
« demandez les voies éternelles du Seigneur, choisissez la voie  
« droite, suivez-la, et vous trouverez la sanctification de vos  
« âmes. » Il dit encore, dans ce même désir de nous conduire  
au salut par la pénitence : « Si tu fais pénitence, le Seigneur  
« purifiera ton cœur et le cœur de tes fils. » J'aurais pu, en  
cette matière, appuyer mon sentiment de celui des philosophes  
qui disent que la vertu doit être louée et récompensée, le vice  
blâmé et puni ; mais comme la plupart d'entre eux n'ont aucune  
idée du véritable bonheur et de la bienveillance de Dieu en-  
vers les hommes, comme plusieurs séparent ce qui est bon de  
ce qui est juste, j'ai cru devoir dire tout ce que j'ai dit et ne  
pas m'appuyer de leur témoignage.

Je pourrais ajouter que la louange et le blâme à l'égard  
des hommes sont parfaitement placés dans la bouche du Pé-  
dagogue divin, puisque la folie appartient à l'homme et la  
sagesse à Dieu, et que la sagesse parfaite est la seule qui mé-  
rite de véritables louanges. Mais je ne veux point me servir de  
ce moyen. J'ajoute seulement que la louange et le blâme me  
paraissent les remèdes les plus nécessaires à l'homme et les plus  
propres à le guérir de ses faiblesses. A ceux dont le mal est in-  
vétéré, la guérison lente et difficile, il faut adresser sans relâ-  
che des reproches, des injures et des menaces, comme on em-  
ploie, pour travailler le fer, le feu, le marteau et l'enclume.  
A ceux au contraire, qui marchent facilement et comme d'eux-  
mêmes dans les voies de la vérité et de la justice, il suffit  
d'adresser de tendres louanges. Les louanges font croître la  
vertu comme l'eau des fleuves les arbres. Le philosophe Pytha-  
gore, qui avait bien compris ces vérités, les exprime en ce  
peu de mots : « Si tu fais le mal, blâme-toi ; rejouis-toi si tu  
« fais le bien. » Le blâme est un avertissement donné à l'âme  
pour la réveiller. L'étymologie des mots grecs qui expriment  
l'avertissement et le blâme implique ce sens. Du reste, les  
préceptes qui portent l'homme au bien et le détournent du

mal sont innombrables. « Il n'est point de paix pour les impies, dit le Seigneur. » Salomon instruit ainsi les enfants : « Mon fils, si les pécheurs cherchent à te séduire, fuis leurs caresses ; s'ils disent : Viens avec nous, dressons des embûches de mort, tendons des pièges à l'innocent qui l'est en vain ; comme l'enfer, engloutissons-le tout vivant ; comme la fosse, dévorons-le tout entier. » Ces paroles contiennent une allusion frappante à la passion de notre Seigneur. Enfin, par la bouche du prophète Ézéchiël, il nous apprend quelles règles il faut suivre, quels commandements il faut garder pour avoir la vie : l'âme qui a péché mourra. « Si un homme est juste, s'il agit selon l'équité et la justice ; s'il ne mange point sur les montagnes, et s'il ne lève point les yeux vers les idoles de la maison d'Israël ; s'il ne souille pas la femme de son prochain ; s'il ne s'approche pas de sa femme au jour de sa souffrance ; s'il ne contriste personne ; s'il rend son gage à son débiteur, s'il ne ravit rien par violence ; s'il donne de son pain à celui qui a faim ; s'il couvre de ses vêtements ceux qui sont nus ; s'il ne prête point à usure et ne reçoit pas plus qu'il n'a donné ; s'il détourne sa main de l'iniquité et s'il rend un jugement équitable entre un homme et un homme ; s'il marche dans la voie de mes préceptes et garde mes jugements pour accomplir la vérité, celui-là est juste, et il vivra de la vie, dit le Seigneur Dieu. » Voilà le vrai modèle de la vie chrétienne et une admirable exhortation pour nous faire remporter le prix de l'éternelle béatitude.

## CHAPITRE XI.

Que le Verbe remplissait l'office de Pédagogue au moyen de la loi et des prophètes.

Nous avons montré, autant que nous l'avons pu, combien est grand l'amour du Verbe pour les hommes, et innombrables les moyens dont il se sert pour les instruire. Lui-même, en se

comparant à un grain de moutarde qu'on sème, et qui devient un grand arbre, a exprimé d'une manière admirable la nature et les effets merveilleux de sa divine parole. Sa parole, semée dans les cœurs, y germe, y croît, y grandit, les remplissant des lumières de la raison et de la magnificence de la sainteté, tandis que, par la mordante acreté de ses reproches, elle les guérit et les purifie des souillures du péché. Comme le miel, par son trop de douceur, produit la bile; comme le trop de bonté engendre le mépris qui devient l'occasion du mal, la moutarde, au contraire, par sa bienfaisante amertume, diminue la bile, c'est-à-dire la colère, détruit le flegme, c'est-à-dire le faste et l'orgueil. Les âmes nourries de cette divine parole brillent donc d'une santé éternelle et toujours égale. Le Verbe se servit d'abord de Moïse pour remplir son office de Pédagogue; plus tard, il se servit des prophètes. Moïse est lui-même un prophète. La loi est comme un maître sévère pour les enfants révoltés que le frein a peine à retenir. « Rassasiés, dit l'apôtre, ils se levèrent pour se réjouir. » Le mot grec dont l'apôtre se sert pour exprimer *rassasiés* signifie aussi remplis de foin. Il emploie ce terme à dessein, afin de faire sentir que leurs aliments étant semblables à ceux des bêtes, leur conduite et leurs jeux l'étaient aussi. C'est pour cela que la loi se servait de la crainte pour les détourner du mal et les conduire au bien. Elle préparait ainsi leurs oreilles à s'ouvrir aux instructions futures du vrai Pédagogue, de ce même Verbe divin qui nous instruit maintenant par la douceur, et qui se prêtait alors à la malignité de leur nature, en les instruisant par les terreurs de la loi.

Les terreurs de la loi ont cessé à l'avènement du Christ. « Le Christ donc, comme l'a dit l'apôtre saint Paul, seul bon, « seul juste, seul vrai, Fils et Verbe de Dieu, dont il est l'image et la ressemblance parfaite, est notre unique Pédagogue. Dieu nous a mis entre ses mains et recommandés à ses soins, comme un bon père recommande ses fils à l'amitié de leur frère. » Il nous a en ces termes ordonné de lui obéir : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affec-



« tion ; écoutez-le. » Comment ne l'écouterions-nous pas ? Trois qualités brillent au plus haut degré dans ce divin Pédagogue pour attirer et mériter notre confiance : la science, la bienveillance, et une liberté absolue de tout dire que lui seul peut posséder. La science, c'est la sagesse de son père. Toute sagesse vient de Dieu et demeure éternellement. La liberté de parler, il a tout créé, et sans doute le créateur a le droit de parler à ses créatures. Tout a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui ; la bienveillance, il s'est sacrifié pour nous ; la bienveillance n'est pas autre chose que la volonté de faire du bien à son prochain, dans le seul intérêt de son prochain même.

## CHAPITRE XII.

Le Pédagogue mêle avec une sagesse admirable, dans ses instructions paternelles, la douceur et la sévérité.

Ces instructions terminées, notre bon Pédagogue Jésus nous donne les règles d'une vie sainte et pure qui nous rende semblables à lui. Ces règles ne sont ni trop sévères ni trop indulgentes ; et en nous les donnant, il a soin de nous inspirer la force qui nous est nécessaire pour les mettre en pratique. Il a formé l'homme de terre, il l'a régénéré par l'eau, il l'a sanctifié par l'esprit ; enfin il l'a placé, par la puissance de sa parole et la sainteté de ses préceptes, dans la route du salut ; il l'a fait son fils d'adoption ; et par sa seule présence sur la terre, changeant en une flamme pure et céleste tout ce qu'il y a de terrestre en lui, il a accompli dans toute son étendue cette magnifique promesse : « Faisons l'homme à notre image et à notre « ressemblance. » Oui, cet oracle de Dieu, c'est le Christ qui l'a accompli, changeant le vieil homme en un homme nouveau, la créature mortelle en une créature divine. Nous donc, fils d'un bon père, accomplissons sa volonté ; élèves d'un bon Pédagogue, obéissons à sa parole ; faisons si bien que toute notre vie soit une image vraie et frappante de la vie salutaire de notre

Sauveur. Méditons dès à présent les formes célestes de cette vie, dont l'imitation, nous élevant au rang des anges, nous environne et nous pénètre d'une joie incorruptible comme d'un parfum précieux ; cette vie, dis-je, heureux symbole de la bienheureuse immortalité. Suivons, sans nous lasser jamais, les traces de ce divin guide qui, connaissant seul le véritable bonheur, est aussi le seul qui puisse et qui veuille nous le procurer. Contentons-nous de peu pour vivre, méprisons tout bien superflu, rejetons loin de nous tout fardeau inutile, afin d'être toujours prêts à reconquérir notre céleste patrie. N'est-ce point là le sens de ces paroles : « Ne vous mettez pas en peine du « lendemain ? » Tout disciple du Christ, content du sort dans lequel son divin maître l'a placé, doit se servir lui-même et trouver suffisante sa nourriture de chaque jour. Les doctrines du Christ n'inspirent point l'inquiétude et les soucis, mais la paix et la tranquillité. Les inquiétudes se trouvent dans le tumulte des richesses du monde ; les soucis cuisants, dans ses vaines délices. La paix et la charité, ravissantes sœurs, vivent loin du bruit des affaires dans une fraternelle union : le Verbe suffit seul à leur nourriture ; le Verbe seul apprend à l'homme les douceurs d'une vie simple et frugale. Seul il lui inspire le mépris du faste, l'amour d'une sage liberté, la bienveillance envers ses frères, l'ardent désir de la vertu. Il le conduit des plaines de la terre aux montagnes du ciel ; mais comme sa bonté envers nous est infatigable, il faut que notre obéissance envers lui et notre amour de la vertu le soient aussi. A cette condition nous deviendrons tels, que nous aurions pu espérer de devenir.

Comme les hommes, dans le monde, adoptent divers genres de vie qui indiquent et font reconnaître leur profession, la vie chrétienne a des marques particulières qui la distinguent entre toutes. C'est d'abord un amour ardent, généreux, désintéressé, pour la vertu, et une volonté forte de ne s'en écarter jamais. Les vrais Chrétiens ne font rien qui ne soit dicté par une saine et droite raison. Démarche, sommeil, nourriture, tout est réglé chez eux par la décence et l'honnêteté. Toute leur conduite,

simple et uniforme, est également éloignée d'une folle ardeur, et d'une mollesse honteuse. Tel est le fruit des doctrines de leur divin maître, du Sauveur généreux des hommes, à qui nous donnons le nom de Verbe parce que c'est sa parole qui nous guérit et qui nous sauve. Dans sa parole, en effet, sont contenus tous les remèdes souverains dont il se sert pour dissiper les ténèbres qui obscurcissent notre raison, et que sa bonté nous administre toujours dans le moment le plus opportun. Nous reprochant le mal que nous nous faisons à nous-mêmes par nos offenses envers Dieu, nous découvrant les causes de nos passions, arrachant jusqu'à leur dernière racine celles qui s'opposent au libre exercice de la raison et de la vertu, nous montrant celles qui nous menacent sans cesse et contre lesquelles il faut incessamment nous défendre, il a des remèdes souverains pour toutes les maladies de notre âme et de notre cœur, et ne nous en épargne aucun. C'est que le salut de la nature humaine est l'ouvrage le plus grand, le plus magnifique de Dieu. Les malades s'irritent contre le médecin qui ne leur découvre point la cause de leur maladie et ne fait rien pour les délivrer. Mais notre divin maître nous épargne-t-il les avertissements, les menaces et les remèdes? Comment donc ne lui rendrions-nous pas chaque jour de notre vie de tendres actions de grâces? Il semble que l'homme, cet animal doué de raison, ne se doive occuper que des choses du ciel. Mais, forcé par sa nature de vivre sur la terre, il faut qu'il y vive d'une manière conforme aux règles éternelles de la vérité, et qu'en suivant les maximes de son divin maître, maximes si pleines de justice et de bienveillance, il ne se lasse jamais de les admirer. Nous surtout, qui nous attachons ici à les expliquer et à vous porter à les suivre, nous devons vous donner toujours l'exemple de l'obéissance et faire si bien que nos actions ne démentent jamais nos discours.

## CHAPITRE XIII.

Les actions vertueuses sont conformes à la raison : le péché y est contraire.

Tout ce qui est contraire à la droite raison est péché. Les passions, disent les philosophes, sont des mouvements violents de l'âme qui n'obéissent point à la raison. Le fils de Dieu étant la raison même, la désobéissance envers lui produit nécessairement le péché, et l'obéissance envers lui produit la vertu. La vertu est, en effet, un mouvement doux et régulier de l'âme, toujours soumis et en toute circonstance à l'empire de la raison. Lorsque le premier homme pécha et désobéit à Dieu, il devint, dit l'Écriture, semblable aux bêtes. Ayant manqué volontairement aux lois de la raison, c'est avec justice qu'il est comparé aux animaux qui ne les suivent point. De là vient que la sagesse compare l'adultère à un cheval furieux qui poursuit la cavale sans que le cavalier puisse le retenir. « L'homme, » dit-elle encore, ne parle plus. La parole est la marque de la raison; la perte de l'une entraîne celle de l'autre. » L'homme, ainsi, devient semblable aux bêtes, que leur grossier instinct commande et livre à tous leurs appétits, sans qu'elles puissent jamais les retenir et leur commander. Le véritable devoir de l'homme doit donc être d'obéir à la raison. Cette obéissance est dirigée par des règles certaines, dont le but est de lui faire aimer et connaître la vérité. La fin de la piété et de la religion est le repos éternel dont on jouit en possédant Dieu; notre fin est le commencement de l'éternité. Ce sont les œuvres de l'homme, et non ses discours, qui témoignent de son obéissance à la piété et à la vertu. C'est donc de bien agir qu'il faut avoir soin. Les actions véritablement chrétiennes sont inspirées par un jugement droit et solide, enflammé de l'amour de la vérité; l'âme qui les conçoit ordonne au corps de les exécuter. Tout Chrétien doit surtout avoir une volonté

ferme et constante de suivre en cette vie Dieu et le Christ, volonté qui ne s'écarte jamais de la vertu, afin de vivre éternellement. La vie chrétienne, dont nous posons ici les bases, est donc une suite et un enchaînement d'actions raisonnables et vertueuses; enchaînement que rien ne peut rompre, et que nous appelons la foi. Elle se compose des préceptes du Sauveur, sentences divines, avertissements spirituels, écrits pour le salut de tous les hommes, et qui reviennent vers celui qui les explique aux autres, comme la balle retourne vers celui qui l'a lancée. De ces préceptes, les uns sont pour régler la vie civile, les autres la vie vertueuse. Les premiers ont été souvent expliqués. Nous allons nous occuper des seconds, et apprendre à vivre selon la vertu pour arriver à la vie éternelle, à l'aide des secours que nous donneront les maximes des livres saints.

---

## LIVRE SECOND.

---

### CHAPITRE PREMIER.

Des règles qu'il faut observer en mangeant.

Poursuivant donc le but que nous nous sommes proposé d'atteindre, et choisissant à cet effet les divers passages de l'Écriture, qui peuvent le plus appuyer nos instructions, nous décrirons brièvement quel doit être, et se montrer tous les jours de sa vie, celui qui porte le nom de Chrétien. La première chose à examiner, c'est nous-mêmes, et l'harmonie à établir entre notre âme et notre corps, de manière que la matière obéisse toujours à l'esprit. Il est facile de se convaincre, par la contemplation et une étude assidue de notre nature, que notre devoir est de mépriser les choses extérieures, et de maintenir notre âme pure et notre corps chaste. Libres ainsi des liens qui nous attachent à la terre, nous marcherons directement et sans détour à la connaissance de Dieu; et quoi de plus noble et de plus utile?

Mais il est des hommes qui vivent seulement pour manger, semblables aux animaux privés de raison, dont le ventre est toute la vie. Mangez pour vivre, nous dit le Pédagogue; un plaisir brutal n'est point votre but; soutenez votre corps puisqu'il le faut, mais n'oubliez pas que vous êtes nés pour être immortels et incorruptibles. Il faut donc faire un choix éclairé

entre les aliments qui sont à notre usage. Les plus simples sont les plus convenables. Point de recherche, point d'apprêt, point d'artifice; la vérité et le nécessaire, non le mensonge et la volupté. La santé et les forces constituent essentiellement la vie humaine, et l'aliment le plus simple est aussi celui qui les conserve le mieux, parce que, facile à digérer, il entretient le corps souple, libre et dispos. Je ne veux point dire ces forces outrées et misérables, qu'une nourriture nécessaire à leur état impose aux athlètes, mais une santé et des forces toujours justes, égales et proportionnées. Nous devons donc nous abstenir de ces aliments dont les qualités nuisibles dérangent les habitudes du corps, et troublent les fonctions de l'estomac, après avoir d'abord souillé et corrompu le goût par l'art détestable et funeste avec lequel ils ont été préparés. Cet art impur, qui dessèche rapidement les sources de la vie, il est des hommes qui osent l'appeler besoin de vivre et de se nourrir. C'est en vain que l'habile médecin Antiphane affirme que cette variété de mets est presque l'unique cause de toutes les maladies, ils s'irritent contre cette vérité, et, poussés par je ne sais quelle vaine gloire, ils méprisent, ils rejettent tout ce qui est simple, frugal, naturel, et ils font chercher avec anxiété leur nourriture au-delà des mers. Mais hélas! je les plains de leur maladie, et je les entends qui célèbrent leurs folles délices. Rien n'échappe à leur avidité; ils n'épargnent ni peines, ni argent. Les murènes des mers de Sicile, les anguilles du Méandre, les chevreaux de Mélos, les poissons de Sciato, les coquillages de Pélore, les huîtres d'Abydos, et jusqu'aux légumes de Lipare; que dirai-je encore? les bettes d'Ascrée, les pétoncles de Métymne, les turbots d'Attique, les grives de Daphné et les figues de Chéli-doine, pour lesquelles le Perse insensé envahit la Grèce avec une armée de cinq cent mille hommes; enfin les oiseaux du Phase, les faisans d'Égypte, les paons de Médie, ils achètent et dévorent tout. Ils font de ces mets recherchés des ragoûts plus recherchés encore qu'ils regardent l'œil enflammé et la bouche béante. Tout ce qui marche sur la terre, tout ce qui nage dans les eaux, tout ce qui vole dans les espaces immenses

de l'air, suffit à peine à leur voracité. Inquiets, avides, insatiables, ils enveloppent le monde entier de leur volupté comme d'un réseau. Au bruit des viandes qui sifflent et bouillonnent sur les fourneaux enflammés, ils mêlent les cris d'une joie tumultueuse; ils s'agitent, ils se pressent à l'entour, hommes voraces et omnivores, de qui la bouche semble être de feu. Le pain même, cet aliment simple et facile, n'est point à l'abri de leurs raffinements; ils extrayent du froment les parties les plus nutritives, ils lui ôtent sa force et font ainsi eux-mêmes de cette indispensable nourriture l'opprobre de leur volupté. Leur glotonnerie délicate n'a plus de bornes, ils la poursuivent sous toutes ses faces, ils l'excitent, ils la réveillent, quand elle se lasse, par mille sortes de friandises. On peut dire, il me semble, de pareils hommes, qu'ils sont tout bouche et tout mâchoire. « Ne désirez point les mets des riches, nous dit l'Écriture; leur vie est honteuse et n'a rien de vrai. » Ces mets auxquels ils donnent tous leurs soins ne sont bientôt plus que fumier; mais nous, qui cherchons le pain du ciel, il faut que nous commandions à notre ventre, à tout ce qui lui plaît et le flatte. « Les aliments sont pour l'estomac, et l'estomac pour les aliments; et un jour Dieu détruira l'un et l'autre. » Car il a horreur de la gourmandise.

Les aliments sont le soutien de cette vie charnelle, qui est suivie de la mort; mais il est des hommes qui, se servant d'un langage impie, osent donner le nom d'agape à des repas d'où s'exhale l'odeur de toutes sortes de viandes, déshonorant, par je ne sais quels ragoûts préparés exprès, ce noble et salutaire ouvrage du Verbe, et l'enveloppant misérablement dans le vin, les délices et la fumée. Ils se trompent, s'ils se flattent de pouvoir obtenir par ces repas impurs l'effet des promesses divines. Ces assemblées, qui n'ont d'autre cause et d'autre but que le plaisir, nous leur donnons avec justice les noms de dîner, de souper, de festins, mais le Seigneur ne les a point appelés agapes, c'est-à-dire charités. Aussi nous dit-il lui-même quelque part : « Quand vous serez conviés à des noces, ne prenez pas la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi



« les conviés quelqu'un de plus considérable que vous ; mais  
« quand vous aurez été invité, allez vous mettre à la dernière  
« place. » Et il ajoute : « Lorsque vous donnerez à dîner où  
« à souper, appelez-y surtout les pauvres, les infirmes, les  
« boiteux et les aveugles. » Enfin, il propose cette parabole que  
vous connaissez, « un homme prépara un grand festin où il  
« invita beaucoup de convives. »

Je comprends que la gourmandise cherche à déguiser ses excès sous un nom honorable et spécieux, et qu'elle trouve dans sa folie, comme dit un poète comique, une absurde cause de joie ; car ils n'ont pas appris que Dieu a permis à l'homme le boire et le manger pour la nécessité et non pour le plaisir. Il n'est point dans la nature du corps humain d'être fortifié et entretenu par la variété et la délicatesse des aliments ; nous voyons, au contraire, que les hommes dont la nourriture est la plus simple et la plus commune sont plus sains, plus forts et plus robustes ; les valets le sont plus que leurs maîtres, et les paysans que leurs seigneurs. Ils ne sont pas seulement plus robustes, mais plus sages ; car les philosophes le sont plus que les riches. C'est que leur esprit n'est ni accablé par l'excès des viandes, ni abusé par la volupté. L'agape est une nourriture céleste, un festin raisonnable ; la charité supporte tout, elle espère tout, elle souffre tout, elle ne finira jamais. Heureux celui qui assistera au festin du royaume de Dieu ! Quelle chute, si la charité, qui ne peut mourir et qui habite le ciel, s'abaissait aux honteux plaisirs de la terre ! Pensez-vous que ces repas, qui seront abolis, je les estime quelque chose ? « Et quand je  
« distribuerai toutes mes richesses pour nourrir les pauvres,  
« dit l'apôtre, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert  
« de rien. » Tout dépend de cette vertu ; vous serez parfaits si vous aimez le Seigneur votre Dieu et votre prochain. C'est dans les cieux qu'est le banquet céleste, dont le nom grec signifie repos ; celui de la terre reçoit de l'Écriture le nom de Cène. La Cène est l'œuvre de la charité, mais n'est point la charité elle-même. Elle est la marque d'une bienveillance fraternelle qui se plaît à faire part aux autres de ce qu'elle possède.

N'exposez pas aux médisances des hommes le bien dont nous jouissons, car le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et dans le manger, mais dans la justice, dans la paix, et dans la joie que donne le Saint-Esprit; c'est-à-dire que la nourriture céleste n'est point passagère, mais éternelle. Celui qui en mangera possèdera le royaume de Dieu par la charité de la sainte Eglise qu'il aura méditée ici-bas. Sa charité est une vertu pure et digne de Dieu. Son office est de se communiquer. Sa charité est l'amour de la sagesse et l'observation de ses lois. Les joies charitables des festins terrestres accoutument d'avance aux joies du ciel. La cène donc n'est point la charité; mais il faut qu'elle en dépende entièrement. « Que vos enfants, Seigneur, « qui sont l'objet de votre complaisance, apprennent que « l'homme ne se nourrit pas seulement de fruits, mais que vo- « tre parole conserve ceux qui croient en vous. » Le juste ne vit pas seulement de pain. Que notre table soit simple et frugale, propre à la veille, sans mélange et multitude de mets, digne des maximes du Sauveur. La charité est comme la nourrice et le lien de la société humaine; elle a tout en abondance parce que le nécessaire lui suffit, et comme elle mesure ses aliments à ses besoins, elle a toujours de quoi donner aux autres. Sa santé est le fruit de sa sobriété. Mais ceux qui mangent ou qui boivent au-delà de leurs besoins se détruisent eux-mêmes: leur âme devient inerte et impuissante, leur corps faible et maladif. Cet amour qu'ils montrent pour les mets exquis, recherchés et voluptueux, les couvre de honte et de ridicule. Gourmands, lâches, gloutons, voraces et insatiables, telles sont, avec mille autres, les épithètes déshonorantes qu'ils s'attirent et qu'ils méritent. C'est encore avec raison qu'on flétrit du nom de mouches les flatteurs, les gladiateurs, les parasites, race impure et détestable. Ils vendent au plaisir de leur ventre, les uns leur raison, les autres leur amitié, et ceux-là leur vie; serpents qui rampent sur la terre, monstres à face humaine, mais semblables, par leur infernale voracité, au démon, qui est leur père. Ceux qui les ont appelés prodiges leur ont donné un nom qui leur convient parfaitement, parce que, selon l'étymo-

logie grecque, cette dénomination marque le peu de soin qu'ils ont de leur salut.

Cette vie incessamment livrée aux impurs désirs de la gourmandise, cette recherche assidue des mets exquis, des ragoûts variés sous toutes les formes, n'est-elle pas ce qu'il peut y avoir au monde de plus vil et de plus abject? Ces malheureux ne sont-ils pas réellement des fils de la terre, eux qui mangent comme s'ils n'étaient pas destinés à vivre? Oui, ce sont des malheureux, l'Esprit saint le proclame en ces termes par la bouche d'Isaïe, enlevant d'abord à leurs festins, qui blessent la raison, le saint nom d'Agape qui en serait souillé, en ces termes, dis-je : Mais partout règnent la joie et les plaisirs; on égorge des bœufs et des genisses, on prodigue les vins et les viandes dans la salle des festins : mangeons, buvons, disent-ils, nous mourrons demain. Et le prophète ajoute aussitôt pour faire sentir l'énormité de leur péché, « oui; vous mourrez, a dit la voix du Seigneur à mes oreilles, et votre iniquité ne sera point pardonnée. » Le prophète ne parle point de la mort visible, mais de la mort éternelle, juste châtimement du péché.

Il faut faire ici mention des viandes immolées aux idoles, et dire en quelles circonstances on est obligé de s'en abstenir. Ces viandes, sur le sang desquelles volent les ombres et les esprits infernaux, me paraissent exécrables et abominables. « Je désire, dit l'apôtre, que vous n'ayez aucune société avec les démons. » La nourriture de ceux qui périssent et de ceux qui se sauvent ne doit point être la même. Il faut donc s'en abstenir, non point que nous les craignons, car il n'y a en elles aucune vertu, mais à cause de notre conscience, qui est sainte, à cause de la haine que nous portons aux démons, à qui elles sont dédiées; à cause enfin de la conscience de ceux dont la faiblesse, craignant tout et jugeant mal des choses, est facilement alarmée et blessée. Le manger n'est pas ce qui nous rend agréables à Dieu, car ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme mais ce qui en sort, qui souille l'homme. De sorte que l'usage de toutes sortes de viandes en soi est indifférent. Si nous man-

geons, nous n'aurons rien de plus devant lui, ni rien de moins si nous ne mangeons pas; seulement nous ne devons pas manger avec les démons, nous qui avons été jugés dignes d'une nourriture divine et spirituelle. « N'avons-nous pas, dit l'apôtre, le pouvoir de manger et de boire, et de mener partout avec nous une femme? C'est à nos voluptés qu'il faut commander, afin d'étouffer les mauvais désirs. Mais prenez garde que cette liberté ne soit aux faibles une occasion de chute. »

Nous ne devons donc pas vivre d'une manière dissolue et licencieuse comme l'enfant prodigue dont parle l'Évangile, ni abuser des dons de notre père, mais en faire usage. Il faut leur commander constamment; nous sommes faits pour régner sur eux et non pour en être les esclaves. Rien n'est plus beau et plus désirable que d'élever les yeux en haut vers la vérité et de nous attacher intimement, par la contemplation, à cette nourriture céleste qui ne rassasie jamais; car la nourriture du Christ nous apprend que c'est là la charité qu'il faut embrasser. Mais c'est la chose la plus honteuse et la plus indigne, de s'engraisser comme une brute, pour préparer une victime à la mort; de n'avoir que des pensées terrestres et l'esprit toujours occupé de viandes, mettant tout son bonheur à mener une vie molle et délicate, comptant la bonne chère pour le souverain bien, et faisant plus de cas d'un cuisinier que d'un laboureur. Je ne prétends pas qu'on ne doive avoir aucun soin de sa nourriture, je ne condamne que l'excès et les mauvaises habitudes qui peuvent entraîner des suites funestes. Il faut donc éviter le luxe, se contenter de peu, ou, pour mieux dire, de cela seulement qui est précisément nécessaire. Si un infidèle vous invite à manger chez lui, et que vous y vouliez aller, mangez de tout ce qu'on vous servira sans vous informer de rien, par scrupule de conscience. « Achetez également, et sans aucune recherche vaine et curieuse, de tout ce qui est exposé en vente au marché. » Tels sont les conseils de l'apôtre. Nous ne sommes donc pas forcés de nous interdire certaines viandes, nous pouvons manger de toutes; mais il ne faut avoir pour notre manger ni inquiétude ni

empressement. On peut manger indifféremment de tout ce qu'on sert, pourvu qu'on le fasse avec la réserve qui convient à un Chrétien; honorant celui qui nous a conviés, tenant une conversation simple, chaste et prudente; regardant comme indifférents les mets les plus exquis et les méprisant comme des choses d'une si courte durée. « Que celui qui mange ne méprise  
« point celui qui n'ose manger de tout, et que celui qui ne  
« mange pas ne condamne pas celui qui mange. » L'apôtre explique un peu plus loin la cause de ce précepte : « Celui qui  
« mange, dit-il, le fait pour la gloire du Seigneur; car il en  
« rend grâces à Dieu; et celui qui s'abstient de certaines viandes, s'en abstient en vue du Seigneur, et il rend grâces à Dieu. » De sorte qu'une juste nourriture est une action de grâces.

Or, celui qui rend à Dieu de perpétuelles actions de grâces ne s'abandonne point à de coupables voluptés. Si nous-mêmes nous prions aussi quelques personnes à manger à cause de leur vertu, il faut nous abstenir des mets exquis et recherchés, et leur donner le bon exemple que Jésus-Christ nous a donné. « C'est pourquoi, dit l'apôtre, si ce que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai jamais aucune viande,  
« pour ne pas scandaliser mon frère. » Une légère abstinence peut-être l'occasion du salut d'un homme. N'avons-nous pas la liberté de manger et de boire? Nous savons qu'une idole n'est rien dans le monde, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui est le père, duquel procèdent toutes choses, et qu'il n'y a qu'un seul Seigneur, qui est Jésus-Christ; mais notre science sera cause de la perte de ce frère encore faible pour qui Jésus-Christ est mort. Ceux qui blessent la conscience d'un frère encore faible pèchent contre le Christ. Voilà pourquoi l'apôtre nous ordonne de choisir même ceux de nos frères avec qui nous pouvons manger. « J'ai entendu, dit-il,  
« que si votre frère est impudique, ou avare, ou idolâtre, ou  
« médisant, ou ivrogne, ou ravisseur du bien d'autrui, vous  
« ne mangiez pas même avec lui. La parole est un aliment, et  
« la table des démons nous est défendue de crainte qu'elle ne  
« nous souille. »

Enfin, il est bien de ne pas manger de la viande et de ne pas boire du vin, c'est le conseil de l'apôtre et des Pythagoriciens. Cela est, en effet, plus des bêtes sauvages que de l'homme. Il s'en exhale des vapeurs épaisses et troubles qui obscurcissent l'intelligence. Celui toutefois qui en mange ne pèche point, pourvu qu'il en use modérément ; qu'il ne s'y livre point, qu'il n'en dépende point, et ne les prenne point avec une avidité dévorante, car une voix murmurerà à ses oreilles ces paroles de l'apôtre : « Ne perdez pas, à cause de votre nourriture, celui pour qui Jésus-Christ est mort. » C'est être insensé, que d'admirer les festins publics après avoir goûté les secrètes délices du Verbe ; mais c'est le comble de la folie de suivre des yeux chaque plat avec une telle avidité qu'il semble que les domestiques portent en même temps votre gourmandise. Comment n'est-il pas honteux de se lever de son siège pour regarder les plats, les voir de plus près, et aspirer avidement d'avance l'odeur qu'ils exhalent ? Comment la raison peut-elle souffrir qu'on y porte, qu'on y jette incessamment une main rapace, non point pour s'en nourrir, mais pour s'en remplir et s'en accabler ? Ce sont des animaux immondes plutôt que des hommes ; ils se hâtent tellement de se remplir, que leurs deux joues s'enflent et rendent leur visage monstrueux ; la sueur en découle de tous côtés, parce que l'excès avec lequel ils mangent les gonfle et leur ôte la respiration. Ils mangent avec tant de précipitation et une avidité si indécente, qu'il semble que leur estomac soit un réservoir où ils font un amas et des provisions pour longtemps, au lieu de penser à se nourrir. Tout excès est un mal ; mais l'excès en fait de nourriture est le pire de tous. La gourmandise est une sorte de folie et de rage. Voici les paroles mêmes de l'apôtre contre ceux qui s'abandonnaient à ce vice : « Lors  
« done que vous vous assemblez comme vous faites, ce n'est  
« plus manger la Cène du Seigneur, car chacun y mange ce  
« qu'il a apporté pour le repas sans attendre les autres ; et ainsi  
« les uns n'ont rien à manger pendant que les autres sont dans  
« l'ivresse. N'avez-vous pas vos maisons pour y boire et pour

« y manger ? Pourquoi méprisez-vous l'Église de Dieu et humiliez-vous ceux qui sont pauvres ? » Ces gens insatiables, qui mangent au-delà des bornes de toute pudeur, se couvrent eux-mêmes de honte auprès des riches. Les uns et les autres commettent le mal ; les premiers, en outrageant les pauvres, les seconds en se déshonorant, par leur gourmandise, aux yeux des riches. L'apôtre tonne avec une juste indignation contre ces malheureux qui ont dépouillé toute pudeur et de qui les festins les plus magnifiques ne peuvent assouvir la voracité. C'est pourquoi, mes frères, lorsque vous vous assemblez pour manger, attendez-vous les uns les autres. Si quelqu'un a faim, qu'il mange chez lui, afin que vous ne vous assemblez pas pour votre condamnation.

Il faut donc s'abstenir de toute intempérance, et se garder de toute action basse et servile. Il faut manger avec bienséance et prendre garde de salir ou ses mains, ou sa barbe, ou le siège où l'on est assis. Que l'on ne mange point avec une avidité qui altère les traits du visage ; qu'on ne se tourne point de côté et d'autre ; que l'on porte la main au plat avec modestie et par intervalle ; qu'on ne parle point la bouche pleine, parce que la langue ne peut rendre qu'un son confus et inintelligible. Il ne faut pas non plus boire et manger tout à la fois. Ces deux actions différentes ne doivent point être confondues en une seule. Cela est de la plus grande intempérance. Soit que vous mangiez ou que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. N'oubliez jamais d'avoir devant les yeux la frugalité comme un but que vous voulez atteindre. Il me semble que le Seigneur a voulu exprimer cette vertu, lorsqu'il bénit les cinq pains et les deux poissons dont il fit un repas à ses disciples, nous montrant, par son exemple, qu'il ne faut point rechercher les mets exquis et délicats. Le poisson que prit saint Pierre, sur l'ordre de son maître, est le symbole d'une nourriture frugale, divine et ennemie des passions. Il nous invite, par ce qui sort de l'eau, à goûter l'appât de la justice et à réprimer l'avarice et la luxure. C'est là trouver la pièce d'or dans la bouche du poisson ; c'est combattre la vaine gloire, payer le tribut aux publicains, rendre

à César ce qui est à César, et garder pour Dieu ce qui est de Dieu. Nous n'ignorons pas qu'on peut donner d'autres explications de ce tribut dont parle l'Évangile ; mais ce n'est point le temps d'en parler, et il suffit de les rappeler en poursuivant l'œuvre que nous nous sommes imposé de conduire, par les doctrines du Verbe, à la source divine de la grâce. Tout m'est permis, mais tout ne m'est pas expédient. Ceux qui font tout ce qui leur est permis seront bientôt entraînés à faire ce qui leur est défendu. Comme la justice ne naît point de l'avarice et de la cupidité, de même les délices des festins ne peuvent produire la raison chrétienne. Il faut bannir de nos tables tout ce qui flatte les sens et irrite la volupté. Quoique tout ait été fait principalement pour l'usage de l'homme, il n'est pas bon qu'il use de tout, et toujours : le temps, l'occasion, la manière, les circonstances influent beaucoup sur l'utilité des choses. Cette attention à faire un juste choix est surtout propre à combattre et à détruire la gourmandise, dont les richesses allument et entretiennent les flammes ; non point ces richesses divines qui éclairent l'esprit, mais ces immenses trésors terrestres qui l'aveuglent. Personne ne manque du nécessaire, et l'homme d'ailleurs n'est jamais oublié et méprisé de Dieu. C'est lui qui nourrit les oiseaux, les poissons et tous les animaux de la terre : rien ne leur manque, quoiqu'ils n'aient aucun soin de leur nourriture. Nous leur sommes supérieurs, puisque Dieu nous a établis leurs maîtres, et d'autant plus semblables à Dieu, que nous sommes plus tempérants. Nous n'avons pas été créés pour manger et pour boire, mais pour connaître Dieu. Le juste mange et nourrit son âme, le méchant est insatiable, parce qu'il se livre à des désirs honteux qui n'ont point de fin.

Le luxe et la magnificence des festins ne servent pas seulement à l'usage d'un seul, mais se communiquent à plusieurs ; c'est pourquoi il se faut abstenir des mets qui nous excitent à manger sans faim, et qui trompent notre appétit par une sorte de prestige et d'enchantement. La frugalité n'a-t-elle pas, pour se réjouir modérément, mille mets variés ? Les oignons, les olives, diverses sortes de légumes, le lait, le fromage, les



fruits et mille autres choses qui se cuisent sans aucun apprêt. S'il est nécessaire d'user de quelque viande rôtie ou bouillie, on le peut faire. « Avez-vous là quelque chose à manger, dit le Seigneur à ses disciples après sa résurrection. » et comme ils observaient une austère frugalité, d'après l'exemple qu'il leur en avait donné, ils lui présentèrent un morceau de poisson et un rayon de miel. Après avoir mangé devant eux, il prit ce qui restait et le leur donna. Le miel donc peut être d'usage sur les tables frugales. Les mets les plus propres à la nourriture du Chrétien sont ceux dont on peut user sans feu, parce qu'ils sont toujours prêts; après ceux-ci, ce sont les plus simples, et les plus communs, comme nous l'avons déjà dit un peu plus haut. Un démon gourmand gouverne ceux qui se livrent au luxe des tables et nourrissent eux-mêmes leurs maladies: j'appelle ce démon le démon du ventre; c'est le plus méchant et le plus pernicieux de tous. Il est semblable vraiment au démon appelé ventriloque. Il vaut mieux être heureux que d'avoir un démon qui habite en vous: la félicité est dans l'usage de la vertu. L'apôtre saint Mathieu se nourrissait de légumes et de fruits, et ne faisait usage d'aucune sorte de viandes. Saint Jean, poussant plus loin la frugalité, vivait de sauterelles et de miel sauvage. Saint Pierre s'abstenait de la chair de porc; mais il changea de sentiment après la vision qu'il eut et dont il est parlé dans les Actes des apôtres. Il vit le ciel ouvert, et comme une grande nappe suspendue par les quatre coins qui descendait du ciel en terre, et où étaient toutes sortes de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux du ciel, une voix vint à lui: « Lève toi, Pierre, tue et mange. » Or, Pierre dit: « Non Seigneur, car je n'ai jamais mangé rien d'impur ni de souillé. » La voix, une seconde fois, dit: « N'appelle point impur ce que Dieu a purifié. » Il est donc indifférent en soi de se nourrir d'une chose ou d'une autre. Ce n'est point ce qui entre dans la bouche de l'homme qui le souille, mais le vice de la gourmandise. Et Dieu, qui a créé l'homme, lui a dit: « Tout vous servira de nourriture. » Les légumes avec la charité valent mieux qu'un veau avec le mensonge. C'est nous rappeler clairement

ce qui déjà a été dit , que les légumes ne sont point la charité mais que la charité doit présider à nos repas et que la médiocrité qui est bonne en toutes choses , l'est surtout dans les apprêts d'un festin. Les extrêmes sont dangereux ; la vertu est dans un juste milieu , et en ceci le juste milieu est d'avoir le nécessaire. C'est tout ce qu'il faut pour satisfaire les besoins naturels.

La loi des Juifs leur faisait de la frugalité un de leurs principaux devoirs , et le Pédagogue , par l'organe de Moïse , leur défendit l'usage d'une infinité de choses , défenses dont les motifs spirituels restaient cachés , et dont les causes charnelles auxquelles ils crurent leur étaient ouvertes. Il leur défendit de manger des animaux dont la corne du pied n'est pas fendue , de ceux qui ne ruminent point ; et parmi les poissons , de tous ceux qui n'ont point d'écaillés , de sorte que le nombre des animaux à manger est très-restreint. Il leur défendit encore non-seulement de manger , mais même de toucher les animaux morts , étouffés ou sacrifiés aux idoles. L'habitude des mets délicats étant presque impossible à déraciner , il s'efforce de l'empêcher de naître en contrariant sans relâche ce penchant inné et impétueux de l'homme vers le plaisir. La volupté est presque toujours pour l'homme une source de maux et de chagrins. L'excès des viandes abrutit le corps et hébète l'âme. On dit que les enfants dont on ne satisfait pas tout l'appétit sont ceux qui croissent et qui grandissent le mieux , parce que les esprits qui nourrissent le corps y pénètrent et s'y répandent plus facilement ; tandis que l'excès de la nourriture ferme les passages de la respiration. De là vient que Platon a tellement condamné une vie molle et luxurieuse , qu'il semble avoir fait jaillir dans ses écrits quelques étincelles de la vérité des saintes Écritures. Lorsque je fus venu , dit-il , en Italie , et à Syracuse , et que j'y eus pris connaissance de cette vie prétendue heureuse qu'on y passe dans des festins continuels , elle ne me plut nullement , comme de manger sans mesure deux fois par jour , ne jamais dormir seul la nuit , et mille autres excès de semblables sortes ; car aucun des hommes qui vivent sous le ciel , quelle que

soit l'excellence de son naturel, ne peut être sage et prudent, s'il a pris la funeste habitude de vivre ainsi dès sa jeunesse. Platon avait sans doute appris que le saint roi David, plaçant l'arche sainte dans le tabernacle au milieu de la ville, ordonna des réjouissances publiques et fit distribuer à chaque Israélite un pain cuit sous la cendre et une sorte de gâteau fait à la poêle. Cette nourriture frugale suffit aux Israélites; il faut aux Gentils du superflu. Les gourmands ne s'efforceront jamais d'acquérir la sagesse, parce que leur âme est comme ensevelie dans leur ventre, semblables à ce poisson que les Grecs appellent âne et qui seul entre tous les animaux, au rapport d'Aristote, a le cœur placé dans le ventre. Tels sont ces hommes dont leur ventre est l'unique Dieu; qui font leur Dieu de leur ventre, qui mettent leur gloire dans ce qui devrait les couvrir de honte, qui n'ont de goût que pour les choses de la terre, et à qui l'apôtre prédit un sort funeste par ces paroles : « Hommes dont la fin sera la damnation. »

## CHAPITRE II.

De la modération qu'on doit observer dans le boire.

« Usez d'un peu de vin à cause de votre estomac et de vos fréquentes maladies. » C'est ce que disait l'apôtre à son disciple Timothée, qui ne buvait que de l'eau. Ce conseil était convenable pour un homme dont le corps malade et languissant avait besoin de ce secours pour se rétablir. Mais l'apôtre engage son ami à user modérément de ce remède, dont l'excès lui serait nuisible et nécessiterait d'autres remèdes. La boisson naturelle à l'homme, la plus sobre et celle qui apaise le mieux la soif, c'est l'eau. C'est aussi de l'eau, unique et simple boisson de la tempérance, que le Seigneur fit jaillir du rocher pour désaltérer les Hébreux; car leur vie errante exigeait surtout qu'ils fussent sobres. Plus tard, la sainte vigne produisit la

grappe prophétique , c'est-à-dire le Verbe , dont le sang mêlé avec l'eau , suivant sa volonté , est le signe de ceux qui de l'erreur sont entrés dans le repos. Le sang entre en mélange avec le salut. Le sang du Seigneur est de deux natures , l'un charnel , qui nous rachète de la mort ; l'autre spirituel , qui nous purifie. Boire le sang de Jésus , c'est participer à l'incorruptibilité du Seigneur. L'esprit est la force du Verbe , comme le sang est la force de la chair. Comme le vin se mêle avec l'eau , l'esprit est mêlé avec l'homme. Ce mélange de l'un et de l'autre , je veux dire du Verbe et de la boisson , s'appelle Eucharistie , qui signifie actions de grâces ; et ce sacrement sanctifie l'âme et le corps de ceux qui y participent avec foi , lorsque la volonté divine a mystiquement mélangé , par l'Esprit et le Verbe , ce divin breuvage qui représente l'homme. L'esprit , en effet , s'y mêle à l'âme , et le Verbe à la chair. J'admire ceux qui choisissent un genre austère de vie , ne boivent que de l'eau , et fuient le vin comme ils feraient la menace du feu , et je recommande aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe de s'en abstenir absolument. Mêler les flammes du vin aux flammes de leur âge , ce serait joindre le feu au feu. De ce mélange naissent des appétits grossiers et sauvages , des désirs ardents , des mœurs brûlantes ; cette pernicieuse influence du vin apparaît même sur leur corps , dont il forme et mûrit avant le temps les organes destinés au plaisir ; leurs mamelles s'enflent , leurs parties naturelles grossissent , leur corps nourrit les blessures de leur âme et les force de s'enflammer. Ils se livrent avec fureur aux mouvements désordonnés qui les emportent et étouffent en eux toute modestie. La pudeur n'a plus de bornes que leur ivresse ne méconnaisse et ne franchisse. Il faut donc s'efforcer d'éteindre , par tous les moyens possibles , les désirs naissants des jeunes gens , en éloignant d'eux ce foyer de menaces bachiques et en leur donnant un remède contraire à l'ardeur qui les dévore , remède qui enchaînera leur âme trop ardente , retiendra dans de justes bornes la croissance des membres , et assoupira les flammes de la volupté qui commence à s'éveiller en eux.

Dans la fleur et la vigueur de l'âge, il faut prendre ses repas sans boire, afin que la sécheresse de l'aliment soit comme une éponge qui pompe le trop d'humeurs répandues dans le corps. Se moucher et cracher sans cesse est une marque d'intempérance, parce que l'intempérance est comme la mère des humeurs excessives qui nous affligent. Si la soif les presse, ils y remédieront avec un peu d'eau ; car il ne convient point d'en boire abondamment, de peur qu'elle n'affaiblisse les sucs nutritifs de l'aliment. Beaucoup d'eau nuit à la digestion, un peu la favorise.

L'excès du vin est incompatible avec la méditation des choses célestes ; ennemi de la tempérance, il étouffe et détruit toute sagesse. Le soir, on peut à son souper user d'un peu de vin, parce que d'ordinaire les occupations du soir sont moins sérieuses et demandent moins d'application. L'air devient plus froid et la chaleur naturelle qui s'affaiblit a plus de besoin d'une chaleur étrangère. Mais à cette heure même il n'en faut user qu'avec la plus grande modération, et prendre garde d'aller jusqu'à l'excès.

On peut permettre aux vieillards de boire un peu plus de vin pour réveiller leur vigueur que l'âge a ralentie, et rétablir, par ce remède innocent, leurs forces usées. Les naufrages de l'ivresse ne sont plus guère à craindre pour les vieillards. La raison et l'expérience sont comme des ancres qui les attachent au port, et ils surmontent facilement les tempêtes passionnées que l'ivresse excite et déchaîne. Il leur est même permis de plaisanter avec grâce et modestie durant le repas. Enfin, ils peuvent boire, mais de manière à conserver toujours, avec la mémoire et la raison, un corps droit et immobile qui ne chancelle point sous le poids du vin. Ne vaut-il pas mieux, en effet, s'arrêter avant de tomber ?

Artorius, si je m'en souviens, dans son livre de la *Longue vie*, pense qu'il faut boire seulement pour humecter les aliments, et que c'est le plus sûr moyen de s'assurer une longue vie. Le vin donc doit être employé par les uns comme remède, par les autres comme joie et délassément. Le vin rend un homme, qui a bu un peu plus qu'à l'ordinaire, d'une humeur égale, com-

plaisant envers les conviés, doux et commode envers les domestiques, agréable à ses amis ; mais si on le choque, il repousse aussitôt l'injure par l'injure.

Comme le vin est naturellement chaud et plein d'un suc agréable, pris modérément, sa chaleur dissout les excréments grossiers, et sa bonne odeur corrige les humeurs acres et malignes. Aussi l'Écriture sainte dit-elle avec raison : « Le vin a été créé dès le commencement pour réjouir l'âme et le cœur ; mais il est bon de le mêler avec beaucoup d'eau, afin d'éviter la folie et l'imbécillité de l'ivresse. » L'eau et le vin étant deux ouvrages de Dieu, leur mélange est utile à la santé, parce que la vie consiste dans ce qui est nécessaire et ce qui est utile. Il faut donc mêler à ce qui est nécessaire un peu de ce qui est utile ; c'est-à-dire un peu de vin à beaucoup d'eau. L'excès du vin épaisit la langue, agite les lèvres, tourne et détourne les regards ; les yeux, humides, nagent dans leur orbite comme dans une fontaine ; tout tourne autour d'eux ; ils ne peuvent plus ni compter ni distinguer nettement les objets même les plus proches. Il me semble voir deux soleils, disait le vieillard thébain ivre. C'est que l'œil, agité par la chaleur du vin, multiplie pour lui le même objet en le saisissant plusieurs fois. Il importe peu que ce soit l'œil ou l'objet qui remue, l'effet est le même. C'est l'agitation qui ôte à l'œil la faculté de distinguer. Le pied tremble et fléchit sous le corps comme s'il marchait sur les vagues ; enfin les nausées et les vomissements achèvent et couronnent ces tristes plaisirs.

Le poète tragique l'a dit : l'homme ivre est vaincu par la colère et abandonné par la sagesse ; ses discours, pleins de folie, font plus tard le sujet de sa honte et de ses regrets. Le sage aussi avait dit avant le poète : « Le vin bu avec excès amène la colère, et l'emportement, et la ruine. » C'est pourquoi plusieurs pensent qu'il faut se relâcher un peu dans le festin, et remettre au lendemain les choses sérieuses. Mais moi je pense, au contraire, que la raison surtout y doit présider, afin de nous retenir si nous nous laissons imprudemment tomber, et, de peur que les joies de la table ne nous entraînent et ne

nous fassent descendre jusqu'à la honte de l'ivresse. Si personne ne ferme les yeux avant de se mettre au lit, pourquoi bannir la raison avant de nous mettre à table ; la raison ne doit jamais nous quitter , ni cesser un instant de faire son office ; nous devons l'inviter même à notre sommeil. La parfaite sagesse , qui est la connaissance des choses divines et humaines, qui contient et embrasse tout , est la science et l'art de la vie, en tant qu'elle prend soin du troupeau des hommes , et par cette raison elle nous est toujours présente et accomplit sur nous son bienfaisant office tant que nous vivons. Mais les malheureux qui bannisent toute tempérance de leurs repas, se persuadent que les folles joies auxquelles ils se livrent constituent une vie heureuse, et cette vie n'est qu'une longue débauche dans le vin , l'ordure et l'oisiveté. Vous en pouvez voir quelques-uns , demi-morts , chancelants , couronnés de fleurs comme des amphores, et se passant l'un à l'autre de larges coupes de vin sous un vain prétexte de bienveillance ; d'autres, hébétés par la crapule, tout souillés , le visage pâle et livide , et ajoutant à l'ivresse de la veille encore une ivresse nouvelle. Il est bon, ô mes amis, il est bon que ce ridicule et misérable spectacle nous apprenne à détester ce vice et à régler et épurer nos mœurs , craignant de donner nous-mêmes aux autres ce même spectacle honteux.

On l'a dit avec grâce et justesse : le vin éprouve le cœur des hommes superbes comme l'eau brûlante de la fournaise éprouve le fer. L'excès du vin produit l'ivresse, qui enfante à son tour l'impudence crapuleuse, les dégoûts pesants et pénibles à eux-mêmes, et ces mouvements imprévus de la tête et des membres que la raison ne gouverne plus. La sagesse divine, méprisant cette vie, (si l'on peut appeler vie cette habitude oisive et lâche d'une passion qui éteint toutes les lumières de l'âme), recommande à ses enfants : « Ne sois pas parmi ceux qui  
« s'enivrent de vin et qui se remplissent de viande ; car ceux  
« qui se livrent au vin et qui apprêtent des banquets seront  
« chassés de l'héritage de leurs pères ; la paresse sera vêtue  
« de haillons. Le paresseux est celui qui ne veille point dans  
« la sagesse , et que l'ivresse ensevelit dans le sommeil. Le

« débauché sera vêtu de haillons et deviendra à tous les yeux un objet de dégoût et de mépris. » Le pécheur, en effet, dont le corps est comme ouvert et déchiré par les passions, laisse voir à travers la honte de son âme, et les désirs impurs qui le dévorent et l'éloignent de plus en plus du salut. Voilà pourquoi le sage ajoute : A qui les désirs effrénés ? à qui l'emportement ? à qui les débats ? à qui les regrets inutiles ? Voyez le débauché déchirant lui-même son âme et son corps, mépriser la raison et s'abandonner à l'ivresse. Écoutez les nombreuses et terribles menaces que l'Esprit de Dieu leur adresse. Mais l'Écriture ajoute encore à ces menaces : « A qui les yeux livides ? » N'est-ce point à ceux qui passent leur vie dans les débauches du vin ? à ceux qui les aiment et les cherchent partout ? Ces yeux livides, signes de mort, témoignent qu'ils sont déjà morts devant Dieu. Car l'oubli des choses qui appartiennent à la véritable vie, cet oubli conduit à la mort. De là vient que le Pédagogue, plein de soin pour notre salut, nous crie avec force : « Ne buvez point jusqu'à l'ivresse. » Car comment prierez-vous, si vous êtes ivres ? « Votre bouche ne sait que des paroles impures, et vous ressemblez à un pilote couché et enseveli dans les profondes vagues de la mer. » Le vin, ajoute un poète, est comme un feu qui dévore le cœur de l'homme ; il le trouble, il l'agite, il le soulève avec la même fureur que les vents soulèvent les flots irrités. Il tire ses secrets du fond de son âme, et les répand sur ses lèvres par une maligne influence à laquelle il ne peut résister. Vous le voyez, c'est un naufrage prochain et inévitable. Le cœur est accablé par l'ivresse ; la force du vin est comparée à celle de la mer. Le corps y demeure enseveli comme un navire dans les vagues. La profondeur de sa honte égale la profondeur des flots. Le pilote, c'est-à-dire l'âme, enveloppé et jeté çà et là par la violence de la tempête, se trouve plongé dans de profondes ténèbres qui l'aveuglent, et il s'éloigne de plus en plus du port de la vérité, jusqu'à ce que, donnant contre des rochers cachés sous les flots, il s'y brise, et se perde lui-même dans le gouffre des voluptés.



« Ne vous livrez pas, dit l'apôtre, aux excès du vin d'où naît la dissolution, » L'ivresse et la luxure sont inséparables. Le fils de Dieu changea, il est vrai, l'eau en vin aux noces de Cana, mais il ne permit pas aux conviés de s'enivrer. Le mélange de l'eau et du vin dans le sacrement de l'Eucharistie représente l'union de la loi nouvelle et de la loi ancienne, union qui forme aujourd'hui le vrai culte offert par le Christ, et agréable à Dieu. L'eau est l'ancienne loi, le vin est le sang du Christ qui est le fondement de la loi nouvelle. Les soins de Dieu pour l'homme se sont suivis sans interruption depuis Adam jusqu'à nous. « Le vin est tumultueux et l'ivresse turbulente; quiconque s'y livre ne sera jamais sage, » nous dit l'Écriture. Cependant on en peut boire en hiver contre le froid, et dans les autres saisons comme remède aux maladies de l'estomac. On mange pour apaiser la faim, ainsi on ne doit boire que pour se désaltérer. Enfin, il faut user du vin avec les plus grandes précautions, de peur de tomber, car il n'est rien de plus glissant et de plus dangereux que cet usage. Ainsi notre âme sera pure, sobre et lumineuse. La sobriété de l'âme en fait la sagesse et la force; en cet état elle conserve toutes ses facultés contemplatives; elle n'est point souillée des vapeurs malignes que le vin exhale, ni resserrée et épaissie, si je l'ose dire, en une masse inerte et flottant au hasard, comme les nuages. Pourquoi rechercher les vins de prix? Est-il besoin, pour apaiser la soif, d'un vin ardent et fumeux? Ces vins délicieux qu'on transporte à grands frais sur mer, de Lesbos, de Crète, de Syracuse, ou de quelques contrées de l'Égypte et de l'Italie, il les faut laisser à ces insensés, à qui le désordre de leurs désirs ôte la raison avant même que l'ivresse la leur ait ôtée. Les diverses qualités de ces vins sont innombrables comme leurs noms. Un homme modéré doit se contenter d'une seule espèce de vin. Le vin que produit son pays ne peut-il pas suffire à chacun? Ou faut-il encore imiter ces rois insensés qui envoyaient, jusques dans l'Inde, chercher de l'eau du fleuve Choaspe, eau qui paraît, dit-on, aussi bonne à ceux qui en boivent que le meilleur vin aux ivrognes. L'Esprit saint, par

la bouche du prophète Amos, proclame le malheur des riches. « Malheur à vous, leur dit-il, qui buvez un vin exquis dans de larges coupes, et qui vous étendez mollement sur des lits d'ivoire. » Il faut surtout respecter la pudeur et la bienséance.

La fable nous dit de Minerve qu'elle cessa de jouer de la flûte, parce qu'on n'en peut jouer sans que le visage s'enfle et se défigure. Quelle qu'ait été réellement cette Minerve, les païens en avaient fait la déesse de la bienséance. Il faut tenir la tête ferme en buvant, et ne pas la tourner de côté et d'autre; avaler doucement et sans avidité, et prendre garde de rien répandre sur soi en buvant d'un seul trait. Quand on boit trop brusquement, on fait un bruit désagréable comme si l'on versait quelque liqueur dans un vase d'argile; c'est donner aux assistants le spectacle le plus ridicule et le plus honteux. Rien, d'ailleurs, n'est plus nuisible que cette avidité. Pourquoi donc vous hâter de vous faire du mal? on ne vous ôte point le verre, vous pouvez boire, il vous attend; mais ne vous jetez point dessus, prenez-le posément, et buvez à votre aise. Votre soif s'apaise d'autant mieux par cette sage lenteur, que la boisson a le temps de descendre et de circuler librement dans tous vos membres; et puis, en buvant ainsi, vous vous conduisez avec bienséance. Ce qu'on ôte à l'intempérance n'est pas perdu. « Ne mettez point votre force, dit le sage, à boire beaucoup. » L'excès du vin abrutit l'homme et le rend inutile. Les Scythes, les Celtes, les Ibères et les Thraces, nations belliqueuses, s'adonnent à l'ivrognerie, et croient que ce vice est honorable, et qu'il constitue le véritable bonheur de la vie; mais nous, qui sommes une nation pacifique, nous éloignons de nous le tumulte et les injures, et nous buvons avec décence et sobriété, donnant à nos festins un nom convenable, image de la sainte amitié qui nous unit. Comment pensez-vous que le Seigneur a bu, étant homme? Avec impudence, comme nous, ou avec honnêteté, tempérance et circonspection? Sans doute, il a fait usage de vin; car il l'a béni lui-même et il a dit : « Prenez, et buvez, ceci est mon sang, » le sang de la vigne. Le Verbe,

répandu pour plusieurs et pour la remission des péchés, est le symbole de la joie. Par la sobriété qu'il a montrée, il nous montre quelle doit être la nôtre. C'est bien le vin lui-même qu'il a béni, ses paroles le prouvent. En effet, il dit à ses disciples : « Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai tout nouveau avec vous, dans le royaume de mon Père. » C'est bien du vin qu'il buvait, puisqu'il disait de lui-même, en reprochant aux Juifs la dureté de leur cœur : « Le fils de l'Homme est venu, mangeant et buvant, et ils disent : C'est un homme insatiable et adonné au vin, ami des publicains et des pécheurs. » Ces passages sont des preuves irréfragables contre les erreurs des Encratites.

Que les femmes surtout, se souvenant toujours de la pudeur et de la modestie convenables à leur sexe, ne plongent pas leurs lèvres dans de vastes coupes, et ne baissent pas indécemment la tête sur leur verre de manière à découvrir aux hommes ce qu'elles peuvent de leur cou et de leur sein, imitant leurs débauches et consommant leur vie dans les folles délices du luxe et de la table. Rien de ce qui est honteux et blâmable ne convient à l'homme, à plus forte raison à la femme, à qui la seule pensée de ce qu'elle est, doit inspirer la pudeur. « La femme qui s'enivre excite une grande colère, dit le sage. » Pourquoi ? Parce que sa honte et son ignominie ne seront point cachées. Pour elle, en effet, de la volupté au crime il n'y a qu'un pas. Nous ne défendons point l'usage des coupes d'albâtre, mais toute manière orgueilleuse de s'en servir. Nous voulons qu'on se serve des choses simplement et sans vanité, et qu'on prenne toutes sortes de précautions pour ne jamais rien faire contre la bienséance. Il ne faut en aucune manière permettre aux femmes de montrer nue aux hommes quelque partie que ce soit de leur corps, de peur que tous deux ne tombent, les uns en regardant avec avidité; les autres en attirant avec plaisir ces regards avides. Il faut toujours agir, parler et se conduire comme en la présence de Dieu, de peur encore que l'apôtre, s'irritant contre nous comme autrefois contre les Corinthiens, ne nous dise : « Lors donc que vous

« vous assemblez comme vous faites, ce n'est plus manger la « Cène du Seigneur. » On peut dire, il me semble, des gourmands, des impudiques et des ivrognes, que ce sont des monstres sans tête. Car leur raison ne siège plus dans leur cerveau; mais dans leur ventre, où elle sert de jockey et d'esclave à la colère et à la cupidité. Semblables à cet Elpénor qui se cassa la jambe dans une chute qu'il fit étant ivre, leur cervelle, obscurcie par les fumées du vin, tombe dans le cœur et dans le foie; c'est-à-dire dans la colère et dans la volupté avec plus de rapidité et de force que Vulcain, selon le dire des poètes ne fut précipité par Jupiter du ciel sur la terre. La fatigue, la veille, la colère, les tourments de toute sorte habitent avec l'homme insatiable. L'Écriture sainte nous apprend l'indécence que commit Noé dans l'ivresse, afin de nous détourner, par un exemple frappant, de ce vice honteux. Elle nous apprend aussi, dans le même but, que ceux qui couvrirent sa honte furent bénis de Dieu. Enfin Salomon a renfermé en un seul mot tout ce qu'on peut dire sur cette matière : « Un peu de vin suffit à « un homme sensé et il dormira d'un sommeil paisible. »

### CHAPITRE III.

Il ne faut point rechercher la possession des meubles riches et précieux.

Les vases d'or, d'argent, ou de quelque pierre précieuse, ne sont bons qu'à charmer et séduire les yeux. Leur usage est inutile et vain. Les remplissez-vous d'une liqueur chaude, vous ne pouvez les toucher sans douleur; d'une liqueur froide, la qualité du vase altère celle de la liqueur, et cette riche boisson devient dangereuse. Loin de nous donc les vases de Thérivée et d'Antigone, les coupes bachiques et ces mille sortes de riches bassins et cuvettes dont les usages et les noms sont devenus innombrables. La possession de l'or et de l'argent, soit publique soit particulière, excite l'envie dès qu'on en abuse. Il est rare de l'acquérir, difficile de la garder, plus

difficile encore d'en bien user. Loin de nous encore la vaine gloire que l'on met à posséder des verres de cristal délicatement ciselés. La sainteté de nos lois nous en interdit l'usage ; mais ne nous en plaignons pas , car ils sont si fragiles qu'on n'y peut boire sans craindre de les briser. Point de sièges, de plats, de bassins, d'assiettes, d'aiguières d'argent ; point de meubles de riches métaux pour la table ou d'autres usages que j'aurais honte de nommer ; point de trépieds de cèdre, d'ébène ou d'ivoire ; point de lits à colonnes et à pieds d'argent, ou l'ivoire l'or et l'écaille forment mille figures bizarrement entrelacées ; point de tapis de pourpre et d'autres couleurs précieuses et recherchées, éclatantes preuves d'un luxe orgueilleux, insidieux plaisirs d'une vie lâche, enviée et molle. Ces vaines recherches n'ont rien d'utile et de propre à notre nature. Rappelez-vous ces paroles de l'apôtre : « Le temps est court. »

Enfin il ne faut pas se parer ridiculement et imiter ces insensés que nous voyons dans les fêtes publiques exciter par leur parure l'admiration et l'étonnement, tandis qu'ils sont intérieurement remplis de misère. L'apôtre, en effet, expliquant plus au long la pensée que nous venons de citer, ajoute : « Ainsi il faut que ceux qui ont des femmes soient comme s'ils n'en avaient point ; ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient point. » Si l'apôtre parle ainsi du mariage, dans lequel Dieu a dit : « Croissez et multipliez, » comment ne pensez-vous pas qu'il veut que vous vous défassiez surtout du faste et de l'orgueil ? Jésus-Christ a dit à ce sujet : « Vendez ce que vous possédez et donnez-le aux pauvres, puis venez, et suivez-moi. » Suivez Dieu, dépouillé d'orgueil et d'une pompe momentanée, et possédant ce qui est à vous, ce qui est bon, ce que personne ne vous peut enlever ; c'est-à-dire la foi en Dieu, l'adoration de sa passion et la bienveillance envers les hommes, seules richesses qui soient réelles et précieuses. Pour moi, je loue Platon d'avoir expressément défendu les grandes richesses et tous les meubles dont l'usage n'est pas absolument nécessaire ; voulant que le même meuble servît à des usages différents afin qu'une possession variée ne variât pas nos be-

soins. L'Écriture-Sainte dit quelque part admirablement, dirigeant ses paroles vers ceux qui sont pleins d'orgueil et de complaisance pour eux-mêmes : « Où sont les princes des nations  
« qui dominaient les animaux de la terre ; qui se jouaient des  
« oiseaux du ciel ; qui amassaient l'or et l'argent ; en qui les  
« hommes se confient et qu'ils recherchent sans relâche, et  
« ceux qui travaillent l'argent avec art , et qui en faisaient les  
« plus beaux ouvrages ? Ils ont été exterminés, ils sont  
« descendus dans les enfers. » L'enfer est le prix de l'orgueil.

Lorsque nous avons besoin de quelque outil pour cultiver nos champs, soit bêche soit charrue ou faucille, nous ne les faisons point fabriquer d'or et d'argent ; nous ne regardons point à la richesse, mais au travail auquel ils sont propres. Qui donc empêche que nous pensions de même par rapport aux différents meubles destinés à nos usages domestiques ? Pensez-vous, je vous prie, qu'un couteau de table ne coupe point s'il n'est garni de clous d'argent ou que le manche n'en soit d'ivoire ? Faut-il aller chercher jusqu'aux Indes du fer pour couper notre viande ? L'eau avec laquelle nous lavons nos pieds ou nos mains les nettoiera-t-elle moins bien pour être contenue dans des bassins de terre ? Une table aux pieds d'ivoire portera-t-elle d'ailleurs sans indignation un pain grossier et à vil prix ? Une lampe faite par un potier éclaire-t-elle moins que la lampe faite par un orfèvre ? Pour moi, je dis que le sommeil qu'on prend sur le plus humble grabat n'est pas moins doux que sur un lit d'ivoire. Puisqu'il suffit, pour nous couvrir, des peaux de brebis et de chèvres, pourquoi chercher des tapis de pourpre et d'écarlate ? Quelle vaine erreur, quelle trompeuse apparence du beau et de l'honnête nous aveugle au point de préférer à la sainte frugalité ces folles délices qui nous ont déjà été si fatales ? Voyez : le Christ mangea dans un plat de matière vile et commune ; il fit asseoir ses disciples sur l'herbe, il leur lava les pieds et les leur essuya avec un linge grossier : Dieu sans faste et sans orgueil, quoiqu'il fut le créateur et le maître de toutes choses ! il ne se fit point apporter du ciel un bassin précieux.

Il demande à boire à la samaritaine qui puisait de l'eau dans un puits avec un vase de terre, ne demandant point un vase précieux, et nous montrant qu'il est aisé de se désaltérer. C'est que son but était d'établir l'usage utile de chaque chose, et non une excessive et vaine magnificence. Il mangeait et buvait dans les festins, mais il n'avait garde de creuser la terre pour y chercher de l'argent et de l'or, et se pouvoir servir de ces vases prétendus précieux qui exhalent toujours la rouille et l'odeur du métal dont ils sont formés.

La nourriture, les vêtements, les meubles, en un mot, la vie tout entière du Chrétien, se doivent accorder avec la sainteté de sa foi. Il faut que ses actions soient utilement réglées d'après la personne, l'âge, l'état et le lieu. Puisque nous sommes tous les ministres du même Dieu, il faut que nos biens et nos meubles portent le même caractère d'une vie honnête et frugale, et que chacun de nous en particulier fasse connaître, par une conduite uniforme et réglée, la sincérité d'un même amour et d'une même foi. Les choses qu'on acquiert sans difficulté, on s'en sert de même; on les loue, on les garde, on les prête avec facilité. Les plus utiles sont les meilleures; les plus communes valent mieux que les plus rares. En un mot, les richesses mal administrées sont comme une citadelle de crimes et de vices dont les possesseurs ne peuvent entrer dans le royaume des cieux; malades qu'ils sont de l'incurable maladie du monde, et vivant au milieu de délices qui les enflent d'un fol orgueil. Ceux qui s'efforcent de faire leur salut doivent bien se persuader que l'usage se réduit à l'utile, et qu'il n'y a d'utile que ce qui est absolument nécessaire. C'est une chose bien vaine, que cette insatiable fureur d'amasser et de garder pour son seul usage tant de possessions précieuses. Amasser sans cesse, et ne faire part à personne de ce que l'on possède, c'est mettre le grain dans un tonneau percé, c'est se causer mille maux, c'est se ruiner et se perdre. Rien n'est plus digne surtout de ridicule et de mépris que de satisfaire les nécessités honteuses de la nature dans des vases d'or et d'argent, comme ces femmes riches et fières que leur sot orgueil accompagne

jusque sur leur chaise percée. Pour moi, je voudrais que pendant toute leur vie elles n'estimassent pas plus l'or que du fumier. La convoitise de l'argent est devenue la mère et la nourrice de tous les vices. L'apôtre l'appelle lui-même la racine de tous les maux : « Car, dit-il, l'avarice est la source de tous les maux ; et quelques-uns en étant possédés, se sont égarés de la foi et se sont jetés dans de grandes douleurs. » La pauvreté des passions est la vraie richesse. La grandeur de l'âme ne consiste point à jouir pour soi seul et à s'enorgueillir de ses richesses, mais à les mépriser. Il est honteux au suprême degré de vanter la magnificence de ses meubles. Pourquoi s'enorgueillir de ce que chacun peut acheter au marché ? Mais l'argent de la terre ne peut acheter la sagesse ; c'est une marchandise céleste, et pour se la procurer il faut posséder le Verbe, la seule monnaie qui ait cours dans le ciel.

#### CHAPITRE IV.

De quelle manière il est permis de se réjouir dans les festins.

Il faut bannir des tables, où la raison préside, les excès de toute sorte, et ces longues veilles surtout, qui se plaisent et s'allongent encore dans la médisance et la calomnie, les troubles et les injures. Loin de nous les chaînes honteuses dont nous lient ces nocturnes débauches ! Loin de nous l'amour et l'ivrognerie, passions viles et aveugles ! Les chants libres et déshonnêtes règnent de concert avec l'insolence, dans les festins licencieux. La veille excite l'ivresse, allume les sens, et inspire ainsi l'audace des choses honteuses. Ceux qui se plaisent aux sons lascifs des instruments de musique, aux chœurs, aux danses, aux applaudissements, à tous ces bruits tumultueux et vains, ne se plairont plus à la modestie, à la pudeur, à aucune règle de sagesse et de discipline ; devenus sourds, pour ainsi-dire, à tout autre bruit qu'à celui de ces cymbales et de ces tambours, qui résonnent et reten-



tissent à leurs oreilles pour les tromper et les séduire. Ces festins dissolus sont à mon sens un théâtre d'ivrognerie. « Quittez donc les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière; marchons avec pudeur comme durant le jour, et non dans la débauche et dans les festins, dans les impudicités et dans les dissolutions, dans les querelles et dans les jalousies. » Laissons le chalumeau aux bergers, et la flûte aux adorateurs impurs des idoles. Ces instruments doivent être bannis de nos tables; ils ne conviennent qu'à des brutes ou à des hommes privés de raison. On raconte des biches, que le son d'une flûte les apprivoise, et que les chasseurs les attirent, au bruit du chant, dans leurs filets. Lorsque les chevaux se mêlent aux cavales, on leur chante sur la flûte comme une sorte de chant d'hymen, dont les musiciens ont même fait un genre de musique. Il ne faut ni rien regarder, ni rien écouter de honteux; et pour tout dire, en un mot, nous devons fermer dans notre âme tout accès à l'intempérance, prendre garde à nos yeux, prendre garde à nos oreilles, de peur que la volupté ne les chatouille; fuir les chansons lascives ou trop tendres, et cet art impur d'une musique dégénérée, qui corrompt les mœurs et redouble l'ardeur de la débauche. Nous devons employer les instruments de musique à chanter les louanges de Dieu. « Faites retentir ses louanges, nous dit l'Esprit saint, au son de la trompette, sur la lyre et sur la harpe. Chantez-le en chœur, au bruit des tambours; chantez-le sur l'orgue et sur tous les instruments à corde; que l'air résonne du bruit de vos cymbales. Louez le Seigneur. »

Ces instruments dont parle l'Esprit saint, ce sont la bouche, le cœur, les lèvres et l'esprit de l'homme; car l'homme est un instrument vraiment pacifique. Mais voulez-vous approfondir davantage cette matière, vous trouverez des instruments guerriers qui enflamment les passions, qui allument l'amour, qui irritent et font jaillir la colère. Les Étrusques, dans leurs guerres, employoient la trompette; les Arcadiens, la flûte; les Siciliens, une sorte d'instrument qu'ils appellent *psaltis*; les Crétois, la lyre; les Spartiates, la flûte; les Thraces,

la trompe; les Égyptiens, le tambour; les Arabes, la cymbale. Les Chrétiens n'ont qu'un instrument, qui est le Verbe pacifique que nous offrons à Dieu pour l'honorer, ne nous servant plus de harpe, de trompette, de tambour et de flûte, comme avaient coutume de le faire les peuples avides de guerre et de sang, qui méprisèrent la crainte de Dieu et se réunirent en tumultueuses assemblées, n'épargnant ni soin ni harangues pour exciter leur fureur, ou la rallumer quand elle s'éteignait.

Une double bienveillance doit nous animer dans le festin. Si vous aimez le Seigneur votre Dieu et votre prochain comme vous-mêmes, vous louerez Dieu, d'abord, et lui rendrez des actions de grâces, ensuite vous vous montrerez doux et aimable envers votre prochain. « Que la parole de Jésus-Christ demeure en vous avec plénitude, » nous dit l'apôtre. Cette parole s'accommode et se rend conforme aux temps, aux lieux, aux personnes, et maintenant même elle converse dans les festins. « Instruisez-vous, ajoute l'apôtre, et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur, avec édification, les louanges de Dieu. Quelque chose que vous fassiez, soit en parlant ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le père. » Tels doivent être nos festins, pleins de grâces et d'une joie sainte. Si vous savez jouer du luth ou de la harpe, vous le pourrez faire sans mériter de reproche; car vous imiterez ainsi ce saint roi des Hébreux, si agréable et si cher à Dieu. « Justes, nous dit ce saint prophète, célébrez le Seigneur dans des transports de joie. C'est aux cœurs droits de chanter ses louanges. Chantez le Seigneur sur vos harpes; célébrez le Seigneur sur la lyre à dix cordes. Chantez à sa gloire un cantique nouveau. » Ce nombre dix, qui est le principe de tous les nombres, ne prouve-t-il pas que cet instrument est la figure du Verbe?

Avant de manger comme avant de boire, il est juste de louer Dieu, qui a créé et qui nous donne toutes les choses dont nous nous nourrissons. Avant de nous livrer au sommeil, il

est pieux, il est saint de lui rendre grâces pour tous les bienfaits que nous en avons reçus, et afin de dormir paisiblement sous sa divine protection. Célébrez donc ses louanges; son ordre a tout créé, et aucun de ses ouvrages n'est imparfait ni défectueux. Les anciens Grecs, au milieu de leurs festins et des vases pleins de vin, chantaient, à l'imitation des psaumes des Hébreux, des chansons qui avaient un nom particulier, et que tous répétaient ensemble et d'une seule voix, s'excitant encore à boire les uns les autres dans les intervalles de ce chant. Ceux d'entre eux qui étaient plus habiles dans l'art musical jouaient en même temps de la lyre. Mais loin de nous les chants amoureux; nous ne devons chanter que les louanges de Dieu. « Qu'ils chantent son nom en chœur, nous dit le prophète; qu'ils le proclament sur le tambour et la cithare; que sa louange réside dans l'assemblée des saints; qu'Israël se réjouisse dans son Créateur; que les filles de Sion se réjouissent dans leur roi. » Et le prophète ajouta aussitôt : « Parce que le Seigneur se complait dans son peuple. » Nous admettons donc une harmonie modeste et chaste; mais nous tenons aussi loin que possible, de nos pensées fortes et généreuses, une musique molle et énervante dont les concerts, étudiés et artificieux, nous conduiraient bientôt à la honte d'une vie molle et désordonnée. Les sons graves et sévères bannissent l'impudence et l'ivrognerie. Ce sont ceux qu'il faut employer, et laisser les sons énervants de la musique chromatique aux débauchés qui se couvrent de fleurs et se vantent dans l'insolence et dans le vin.

## CHAPITRE V.

Du rire.

Tout imitateur de choses ridicules ou d'actions risibles sera banni de notre république; car les paroles étant l'expression de la pensée et des mœurs, il est impossible qu'il n'y ait pas quel-

que chose de ridicule dans les mœurs de celui qui se plaît à prononcer de ridicules paroles. C'est ici le cas d'appliquer ce passage de l'Évangile : « Tout arbre bon produit de bons fruits ; et tout arbre mauvais , de mauvais fruits. » Le discours est le fruit de la pensée. Or , si ceux qui excitent le rire doivent être bannis de notre république, il ne peut sans doute nous être permis de l'exciter nous-mêmes ; car il serait absurde que nous imitassions ceux qu'il nous est défendu d'écouter. Mais le comble de l'absurdité serait de nous étudier à paraître ridicules ; c'est-à-dire d'attirer sur nous , de gaieté de cœur, la honte et le mépris. Si personne ne veut travestir son corps comme on le fait sur le théâtre , voudrions-nous travestir notre âme , et cela ouvertement et publiquement ? Ne prenons donc pas un masque ridicule , et surtout gardons-nous bien de vouloir , dans nos discours , être ou paraître ridicules , nous faisant ainsi un jouet de la parole et de la raison , les plus précieuses qualités de l'homme. Ce jeu est méprisable au plus haut degré, puisque ceux qui s'y exercent ne méritent pas même d'être écoutés. D'ailleurs ces discours impertinents ont coutume de conduire à des actions honteuses.

Il faut parler d'une manière polie et agréable ; et loin de chercher à exciter le rire, il faut avoir soin d'en comprimer les éclats. La pudeur et l'honnêteté brillent dans un rire modeste, l'intempérance éclate dans un rire bruyant. N'ôtions rien aux hommes de ce qui leur est naturel , mais réglons-en l'usage sur le temps et les circonstances. Faut-il que l'homme rie toujours parce qu'il est doué de la faculté de rire ? Non sans doute ; car le cheval, qui est doué de celle de hennir, ne hennit pas toujours. L'homme étant un animal raisonnable, il faut qu'il montre en tout une sage mesure , et que ni sa sévérité ni sa joie ne soient excessives. Ce doux relâchement des fibres du visage qui se fait comme par l'harmonie de quelque instrument est appelé d'un mot grec qui signifie sourire. Si le visage des hommes modestes s'épanouit davantage, c'est rire. Les éclats de rire qui défigurent le visage reçoivent un nom différent , quand ce sont des femmes ou des hommes qui les poussent. Le nom que l'on donne au

rire éclatant des femmes signifie un rire immodeste et lascif et il ne convient qu'à des courtisanes. Celui que l'on donne au rire des hommes en exprime l'insolence et l'impureté. L'insensé, quand il rit, élève la voix ; mais le sage sourit à peine, parce que le sage est tout autrement affecté que l'insensé. Il ne faut pas cependant être triste et morose, mais grave et réfléchi. Il vaut mieux que le visage demeure sévère en souriant ; car ce sourire ainsi mitigé prête moins à la raillerie. Il ne faut point sourire de choses honteuses, mais bien plutôt en rougir, de peur que nous ne paraissions nous mêler et consentir à des joies coupables. Si l'on parle devant nous de choses affligeantes, il faut montrer un visage affligé. Ce serait une preuve de cruauté d'en agir autrement. Rien d'ailleurs n'est plus immodeste que de rire toujours. Il ne faut point rire devant des vieillards et des personnes à qui on doit du respect, à moins qu'eux-mêmes n'aient dit quelque chose d'agréable et de plaisant pour nous réjouir. Il ne faut pas non plus rire chez toutes sortes de personnes, ni en toute rencontre, ni pour toutes sortes de sujets. Le ris des femmes et des jeunes gens est aisément regardé comme une injure ; mais d'un autre côté un visage trop rude écarte et effraie tout le monde. L'insolence s'arrête et recule devant une sage gravité. Le vin excite aux plaisirs honteux, à la danse, à la folle joie, et achève de corrompre les mœurs qui commencent à l'être. C'est de ces plaisirs que naissent les paroles licencieuses qui descendent bientôt jusqu'à l'obscénité, et poussent à dire tout haut ce qu'il vaudrait mille fois mieux taire. Les mœurs des hommes corrompus se montrent toutes nues dans la licence que produit le vin ; ils dépouillent par elle toute crainte et toute dissimulation ; par elle leur raison s'affaiblit et semble s'éteindre. Toutes leurs manières sont rudes et à demi-sauvages : leur passion les asservit et les maîtrise.

## CHAPITRE VI.

## Des discours honteux.

Nous devons nous abstenir entièrement de tout discours honteux, et fermer la bouche à ceux qui en prononcent devant nous, tantôt par des regards sévères et méprisants, tantôt par des reproches rudes et amers. « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme; mais ce qui sort de la bouche, c'est là ce qui souille l'homme. » Cette obscénité dans les discours est une marque d'ignorance et d'impiété, de bassesse, d'insolence et de dissolution; il n'y a dans ceux qui les prononcent ni modestie, ni tempérance, ni honnêteté. Les choses honteuses pénètrent dans l'âme par les oreilles comme par les yeux; de là vient que le divin Pédagogue nous aide dans la lutte que nous avons à soutenir, par des discours chastes et modestes. Ces discours sont comme des remparts placés au-devant de nos oreilles pour empêcher le vice de s'y glisser et de porter dans notre âme le trouble et la corruption. Il dirige en même temps nos yeux vers le spectacle des choses honnêtes, nous disant qu'il est préférable que nos pieds soient la cause de notre chute que nos yeux. L'apôtre condamne en ces termes les discours obscènes : « Que votre bouche ne prononce aucune parole mauvaise, mais que tout ce que vous direz soit propre à nourrir la foi et communiquer la grâce à ceux qui vous entendent. Qu'on n'entende parmi vous ni parole deshonnête, ni folle gaieté, ce qui ne convient pas à votre état, mais plutôt des actions de grâces. Si celui qui appelle son frère fou, sera coupable au jugement de Dieu, que dirons-nous de celui qui ne dit que des folies? » N'est-ce pas de lui qu'il est écrit : « Or, je vous dis que toute parole oiseuse que les hommes auront proférée, ils en rendront compte au jour du jugement; car vous serez justifiés par vos paroles, et condamnés par vos paroles? » Quelle est donc la défense de nos oreilles et la sagesse de nos yeux? les conversa-

tions avec les justes, qui ferment toute voie à l'erreur. Les poètes profanes même nous disent que les discours mauvais corrompent les bonnes mœurs. « Le glorieux apôtre nous dit : « Ayez horreur du mal, et attachez-vous constamment au bien; car celui qui vit avec les saints sera sanctifié. » N'écoutez donc, ne dites, ne regardez rien de honteux, et surtout mettez tous vos soins à ne rien faire qui le soit, soit en découvrant ou regardant quelques parties secrètes du corps. Loin de se plaire à considérer la honteuse nudité du juste, la modestie filiale couvrit ce que l'ivresse avait découvert. Il ne faut pas se garder avec moins de soin et d'attention de ces paroles auxquelles doivent être fermées les oreilles de ceux qui ont cru en Jésus-Christ. Le Pédagogue nous les défend d'abord; et cette défense est comme un rempart élevé longtemps d'avance contre les assauts de l'incontinence. C'est avec un art admirable qu'il combat et arrache nos vices. Cette défense : « Vous ne commettrez point d'adultère, » est précédée et fortifiée par celle-ci, « vous ne convoiterez point. » L'adultère, en effet, est le fruit de la convoitise, détestable racine de tout mal. Les mots et les choses obscènes nous sont également interdits, et avec raison, car celui qui se plaît aux mauvais discours désirera bientôt les choses mauvaises; mais celui, au contraire, dont les paroles sont chastes, s'accoutume à repousser courageusement les assauts des passions.

Du reste, nous avons déjà longuement expliqué que la honte n'est point dans les noms des diverses parties du corps humain qui servent à l'acte du mariage ou de la génération. Elles exigent la pudeur et le respect, il est vrai, mais il n'y a point de honte réelle à les nommer et à s'en servir, l'action illégitime est la seule honteuse; car il n'y a de honteux que le vice et les actions qu'il fait commettre. J'appelle donc avec raison discours honteux ceux qu'on se plaît à tenir sur des actions vicieuses, tels que l'adultère, l'amour des garçons ou sur tout autre sujet de même nature. Ce n'est pas que les paroles inutiles et oiseuses soient permises aux Chrétiens : « Le péché abonde dans la multitude des paroles. » Celui qui se tait est

réputé sage, celui qui parle trop est odieux. Celui qui multiplie ses discours hait son âme.

## CHAPITRE VII.

Des devoirs de ceux qui vivent ensemble.

Ne raillons personne; de la raillerie s'élançant en foule les outrages, les querelles, les combats, les inimitiés. L'outrage est principalement au service de l'ivresse; nous l'avons déjà remarqué. On juge d'un homme non-seulement par ses actions, mais encore par ses paroles. « Ne reprends pas ton prochain « lorsqu'il boit en un festin, et ne le méprise pas lorsqu'il se « réjouit, nous dit l'Écriture; car s'il nous est ordonné de con- « verser, surtout avec les saints, à plus forte raison est-ce un « péché de les railler. Les paroles de l'insensé sont comme le « bâton sur lequel l'outrage se repose et s'appuie. » Aussi je ne me lasse point d'admirer ces exhortations de l'apôtre : « Qu'on « n'entende parmi vous ni parole déshonnête ni folle gaité, ce « qui ne convient pas à votre état. » Si c'est la charité qui vous rassemble en un festin, une bienveillance réciproque le doit doucement animer; aucune raillerie déraisonnable, aucun doute insultant ne doit se mêler à la douceur prudente des conversations. Comment, si la charité vous réunit, permettriez-vous à la raillerie de vous diviser et d'allumer en vous de coupables haines? Il est plus sage de se taire que de contredire en ajoutant péché sur péché. « Heureux l'homme qui « n'est point tombé par les paroles de sa bouche et qui n'est « point pressé par le remords du péché, » et le regret d'avoir offensé quelqu'un par ses discours! Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe doivent éviter tout festin, de peur de tomber là où il ne leur est point convenable d'aller. Des propos inaccoutumés, des spectacles peu décents ébranlent leur esprit où la foi est flottante encore. C'est peu de tomber eux-mêmes plus facilement dans le mal par la faiblesse de leur âge, ils entraî-



nent encore la chute des autres en leur offrant ce spectacle doux et périlleux de la jeunesse et de la beauté. De là vient cette maxime du sage : « Ne t'assieds jamais avec la femme « d'un autre, et ne sois pas à table avec elle nonchalamment « appuyé sur le bras ; » c'est-à-dire ne mange pas souvent avec elle. Le sage ajoute immédiatement : « Et ne bois pas de « vin avec elle, de peur que ton cœur ne s'incline vers elle et « que ton sang ne t'entraîne à la perte. » On glisse, en effet, aisément de la liberté qu'inspire le vin, dans le mal. Le sage nomme la femme mariée, parce qu'il y a un plus grand péril à s'efforcer de briser ce lien sacré, qui est la vie de la société. Si quelque nécessité imprévue nous force à les approcher, elles doivent se montrer à nous couvertes d'un voile au-dehors, et de la pudeur au-dedans. Quant à celles qui ne sont point au pouvoir d'un mari, il leur est de la dernière honte de se mêler aux jolies des hommes dans les festins.

Une fois que l'on est entré dans la salle du festin, il y faut rester immobile, silencieux et attentif. Si vous êtes assis, ne changez point vos pieds de place, ne posez point vos jambes l'une sur l'autre, n'appuyez point votre menton sur votre main, c'est une indécence qu'on ne pardonne pas même à des enfants, et c'est une marque de légèreté d'esprit et de caractère que de changer fréquemment de position. La modestie et l'honnêteté consistent à choisir ce qu'il y a de moins recherché dans les mets et dans les boissons, à ne montrer ni empressement ni hardiesse, soit au commencement, soit dans les intervalles du repas. Bien plus, il faut cesser le premier et ne témoigner aucun désir. Voyez les paroles du sage : « Use comme un homme « tempérant de ce qui t'est servi. Cesse le premier par pudeur, « Et si tu es assis au milieu d'un grand nombre de personnes, n'étends pas le premier la main sur la table. »

Il ne faut donc montrer aucune sorte de gourmandise ; et quels que soient nos désirs, nous ne devons tendre la main qu'après un retard qui prouve notre tempérance. Il ne faut ni regarder les mets avec envie ni les saisir avec avidité comme des brutes, ni surtout manger avec excès ; car l'homme ne dé-

vore point, mais se nourrit de pain. Voulez-vous être vraiment modeste ? levez vous et sortez des premiers ; car il est écrit : « Lorsqu'est venu le temps de se lever, ne sois pas le « dernier, et retourne en ta maison. C'est pourquoi les douze « apôtres ayant appelé la multitude des disciples, dirent : Il « n'est pas juste que nous délaissions la parole de Dieu pour « avoir soin des tables. » Les mêmes apôtres écrivaient encore à leurs frères d'Antioche, de la Syrie et de la Cilicie : « Car il « a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne point imposer « d'autres fardeaux que ceux qui sont nécessaires ; que vous « vous absteniez des victimes sacrifiées aux idoles, et du sang « et des chairs étouffées, et de la fornication, toutes choses « dont vous ferez bien de vous garder. » Il faut fuir la licence du vin à l'égal de la cigüe, car ce sont deux poisons mortels. Ne riez ni ne pleurez immodérément. Souvent, après avoir jeté de grands éclats de rire, les gens ivres, par je ne sais quelle folle influence du vin, tout-à-coup descendent aux larmes. La faiblesse et l'insolence sont l'une et l'autre étrangères à la droite raison. Quant aux sages vieillards, qui regardent les jeunes gens comme leurs propres fils, quoiqu'ils ne doivent que bien rarement plaisanter avec eux, ils le peuvent cependant quelquefois, ayant soin de leur adresser quelque douce plaisanterie propre à les instruire de ce qui est beau et honnête. Voient-ils un jeune homme silencieux et modeste ; ils lui peuvent dire poliment et avec grâce : Mon fils, ne cesse pas de parler. Cette douce plaisanterie augmente la modestie du jeune homme et lui montre les bonnes qualités qu'il possède, en lui reprochant faussement les vices qu'il n'a pas. Cette manière d'assurer ce qui est par ce qui n'est pas, est l'invention d'un maître habile. On peut encore, dans le même sens et le même but, reprocher à celui qui est sobre et ne boit que de l'eau, de trop aimer la bonne chère et le vin. Mais si nous nous trouvons parmi des railleurs de profession, laissons passer leurs vains discours, sans y prendre part, comme des coupes pleines. C'est là un jeu glissant et dangereux : « Le repentir est près de la « bouche du téméraire. » Ne vous asseyez point avec l'homme

injuste, n'écoutez point ses vagues accusations, ne soyez point son témoin dans ses calomnies, dans ses médisances, dans sa méchanceté.

Les personnes modestes doivent, il me semble, régler leur silence et leur voix; il leur est permis de répondre et de parler chacune à leur tour. « Le silence est la vertu des femmes; » mais les jeunes gens le peuvent rompre sans péril; s'ils parlent bien, ils sont assez âgés. Vieillard, parle dans les festins, c'est un droit de ton âge, mais parle sans embarras et avec sagesse. Jeune homme, parle aussi, la sagesse te le permet; mais attends d'être interrogé, et que tes réponses soient claires et concises. Crier au lieu de parler, ou parler si bas qu'on ne vous puisse entendre, ce sont les deux choses du monde les plus insensées: l'une est une marque d'insolence, l'autre d'abjection. Ne discutez point avec chaleur pour remporter la victoire dans une vaine dispute de mots. Nous devons éviter avec soin le tumulte et le trouble, c'est là ce que signifient ces paroles du Sauveur: « Que la paix soit avec vous. » Écoutez, avant de répondre, ne parlez point d'un ton mou et languissant, mais simple et modéré; ne soyez ni diffus ni trop bref. La parole même a besoin qu'on lui impose de sages lois; point de clameur ni d'importunes exclamations. Le sage Ulysse châtia l'insolence de Thersite, dont les vociférations privées de sens et de respect, troublaient toute l'armée. La fin d'un grand paroleur est funeste. Tout est usé dans un mauvais plaisant, il n'y a d'entier que la langue qui subsiste pour faire le mal. De là viennent ces sages maximes de l'Écriture: « Là où il y a beaucoup  
« de vieillards, parle peu et ne plaisante pas, » et pour nous prémunir contre l'inutilité des paroles, elle nous recommande de ne pas répéter les mêmes choses dans les prières que nous adressons à Dieu.

Les sifflements, les bruits que l'on fait avec les doigts pour appeler les domestiques, signes évidents d'un manque de raison, sont indignes de tout homme raisonnable. Il ne faut ni cracher fréquemment, et avec effort, ni se moucher dans un festin, de peur de manquer d'égards envers les convives et

d'exciter leur dégoût. Nous ne devons point mettre la crèche à côté du fumier, comme les ânes et les bœufs, ni cracher, moucher et manger à la fois. S'il arrive, par hasard, que l'on éternue ou que l'on rote, il le faut faire avec le moins de bruit possible, de manière à ne pas appeler l'attention même de ses voisins. C'est accuser la plus mauvaise éducation que d'agir autrement. Si l'on est contraint de roter, il le faut faire en ouvrant doucement la bouche, et non point comme des acteurs qui déclament sur un théâtre? Il faut retenir son haleine pour étouffer le bruit que l'on fait en éternuant, de sorte que les secousses de l'air étant arrêtées, on éternue sans que les autres s'en aperçoivent; et l'air, en sortant de la bouche, n'est chargé d'aucun excrément. C'est une marque d'insolence et d'orgueil, de vouloir éternuer avec éclat au lieu d'en diminuer le bruit. Ceux qui nettoient leurs dents ou quelque plaie, sont insupportables à eux-mêmes et aux autres. Ce sont de véritables démangeaisons de brute, que de se frotter les oreilles ou de s'exciter à éternuer. Il faut fuir soigneusement toutes ces turpitudes, et les discours honteux qu'elles font naître. Que la contenance soit grave et modeste, la tête droite et immobile, les mouvements du corps, et les gestes dans le discours, sagement et prudemment réglés. En un mot, le repos, la paix, la tranquillité sont le propre du Chrétien.

#### CHAPITRE VIII.

De l'usage des parfums et des couronnes.

Il ne faut faire usage ni des parfums, ni des couronnes; car ils excitent au plaisir et à une indolence voluptueuse, surtout lorsque la nuit est proche. Je n'ignore point qu'une femme repentante versa sur les pieds du Seigneur, au moment où il se mettait à table, un vase rempli de parfums, et que cette offrande lui fut agréable; je sais aussi que les anciens rois des Hébreux portaient des diadèmes enrichis d'or et de pierres précieuses. Mais cette femme, dont l'offrande fut agréable au Sauveur, ne connaissait point sa doctrine; car elle était encore pé-

cheresse. Ce parfum était ce qu'elle croyait posséder de plus précieux, et elle lui en faisait hommage; elle faisait plus, elle lui essuyait les pieds avec ses cheveux, le plus bel ornement de son corps, et lui offrait, en abondantes libations, les larmes que le repentir lui arrachait. Aussi ses péchés lui furent-ils pardonnés et remis.

Je crois voir, dans ce récit de l'Évangile, comme une image symbolique de la doctrine et de la passion du Sauveur. Ses pieds, inondés de parfums, sont l'image de sa doctrine; de cette doctrine divine qui envahit la terre entière avec une gloire toujours croissante. « Leur langage a retenti jusqu'aux extrémités de la terre. » J'ajouterais même, si je ne craignais de paraître importun, que les pieds du Seigneur arrosés de parfums, ce sont les apôtres, et que ce parfum odoriférant était pour eux l'annonce prophétique des dons futurs de l'Esprit saint. N'est-il pas naturel, en effet, que les apôtres qui ont parcouru tout l'univers et prêché partout l'Évangile, soient appelés par allégorie les pieds du Seigneur? « Adorons-le, dit le Psalmiste, dans l'endroit où ses pieds se sont arrêtés; » ses pieds, c'est-à-dire les apôtres, qui ont annoncé son nom aux nations les plus reculées de la terre. Les larmes de la pécheresse repentante expriment le repentir et la conversion des gentils; ses cheveux détachés, le détachement des vaines parures, les persécutions souffertes pour le Seigneur, avec une invincible persévérance, et le fol amour de la fausse gloire étouffé par la foi nouvelle. C'est encore une figure de la passion du fils de Dieu.

Jésus-Christ, dans un sens mystique, est une source d'huile par où sa miséricorde découle jusqu'à nous. Judas, qui le trahit, est une huile falsifiée dont les pieds du Seigneur furent oints un peu avant de quitter le monde; car c'est la coutume d'oindre les morts. Les larmes nous représentent encore nous qui sommes pécheurs et qui, croyant en lui, en avons reçu le pardon et la rémission de nos péchés. Les cheveux épars sont l'image de la malheureuse Jérusalem, la ville ointe et sacrée, sur laquelle ont pleuré tant de prophétiques lamentations. Le

Seigneur nous montre en ces termes que Judas était un traître et un faux disciple : « Celui qui porte la main dans le plat avec moi, me trahira. » Convive perfidé, ce fut par un baiser qu'il trahit son maître et son Dieu. Hypocrite et menteur, il avait des baisers pleins d'artifice et de fraude, et il accusait, en l'imitant, l'ancienne hypocrisie de ce peuple, duquel il est écrit : « Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » Il est donc assez probable que, comme disciple à qui le Seigneur avait fait miséricorde, Judas était la figure de l'huile; mais, comme traître, d'une huile impure et empoisonnée. Ce parfum, versé sur les pieds du Sauveur, annonçait la trahison de Judas et l'approche de sa passion. Lui-même enfin, lavant les pieds de ses disciples et leur communiquant le pouvoir céleste qui leur était nécessaire pour faire entrer les nations au partage de sa parole et de ses bienfaits, répandit sur eux un parfum dont l'odeur suave a pénétré glorieusement tous les habitants de la terre. Sa passion, en effet, a été pour nous un parfum précieux, et pour les Juifs, un affreux péché. Vous le voyez manifestement dans ce passage de l'apôtre : « Au reste, je rends grâce à Dieu, qui nous fait toujours triompher en Jésus-Christ, et qui répand par nous, en tous lieux, la connaissance de son nom. Nous sommes devant Dieu la bonne odeur de Jésus-Christ, pour ceux qui se sauvent, et pour ceux qui se perdent; aux uns, une odeur de mort pour la mort, et aux autres, une odeur de vie pour la vie. »

Les rois Juifs dont la couronne était d'or diversement incrustée de pierres précieuses, les rois Juifs appelés Christs portaient, sans le savoir, sur leur tête le symbole de son éternelle royauté. Toute pierre précieuse, soit perle, soit émeraude, exprime le Verbe. L'or surtout, qui est incorruptible, exprime son incorruptibilité. Ce fut de l'or que les mages lui offrirent à sa naissance parce que l'or est le symbole de la royauté. Couronne immortelle comme le Dieu dont elle est l'image, couronne dont l'éclat ne passe point comme ces fleurs de nos prairies qu'un même jour voit naître et mourir,

Les sentiments d'Aristippe de Cyrène, philosophe à la vie molle et licencieuse, ne me sont point inconnus. Voici le sophisme qu'il proposait : Le cheval et le chien qu'on oint de parfums ne perdent point leur vigueur, l'homme donc ne doit point la perdre. Mais l'usage puéril des parfums ne serait point aussi blamable dans ces animaux, privés de raison, que dans l'homme qui en est doué.

Il existe de nos jours une infinité de parfums dont la nature et les noms diffèrent : végétal, minéral, royal ; celui qu'on extrait de la cire, celui que donne un arbrisseau d'Égypte. Le poète Simonide n'a point honte de dire dans ses Iambes qu'il employait ces parfums à un usage impudique. Parmi ces parfums, les plus estimés sont celui de Cypre et le nard. Viennent ensuite les essences de lys et de rose et mille autres dont les femmes se servent, soit en pâte, soit secs, soit liquides ; elles s'arrosent et s'inondent de ceux-ci, elles respirent l'odeur de ceux-là. Chaque jour même on en invente de nouveaux, afin de satisfaire et rassasier cet insatiable désir qu'elles ont de paraître belles. Elles en arrosent leurs vêtements, leurs meubles et leurs lits ; elles les brûlent dans l'intérieur de leurs appartements. Il n'est point enfin jusqu'aux vases destinés aux plus vils besoins qu'elles ne forcent à en répandre les voluptueuses odeurs. Ceux donc qui, ne pouvant souffrir cet amour outré des parfums, bannissent des villes bien policées, comme efféminant les hommes mêmes, non-seulement les artisans qui les composent et qui les vendent, mais ceux encore dont le métier est de répandre des couleurs fleuries sur la blancheur des laines, me paraissent avoir bien jugé des dangers de ce luxe impur. C'est un crime, en effet, que d'introduire des habits et des parfums trompeurs dans la ville de la vérité. Parmi les Chrétiens, l'homme doit respirer la probité ; la femme, respirer le Christ, qui est l'onction royale, et non la vaine odeur des parfums terrestres. Que l'odeur divine qui s'exhale de la chasteté soit l'unique parfum dont la femme se pare ; ce parfum l'embellira et la remplira d'une joie spirituelle. Tel est celui que le Christ prépare à ceux qui sont siens, qu'il compose des aromates cé-

lestes et dont il ne dédaigne pas de faire usage, comme il le rappelle dans les chants du prophète roi : « C'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une onction de joie, au-dessus de tous ceux qui doivent y participer : la myrrhe, l'ambre et le sandal s'exhalent de vos vêtements. »

Il ne faut pas cependant que nous ayons pour les parfums la même horreur que les vautours ou les escarbots, dont on dit qu'un peu d'essence de rose les fait mourir. Les femmes peuvent en faire usage, pourvu que ce soit en petite quantité et qu'elles aient soin de choisir ceux dont l'odeur est la moins forte et la moins enivrante; car les prodiguer sans mesure, c'est transporter aux vivants l'usage d'embaumer les morts. L'huile qui est nuisible aux abeilles et aux autres insectes est utile aux hommes; elle excite leur courage, assouplit leurs membres et leur donne dans les jeux guerriers plus d'agilité et de force. Le parfum, au contraire, qui est une huile trop douce, les amollit et les énerve. Aussi, après avoir banni de nos tables les mets recherchés qui corrompent le goût, nous nous garderons bien de permettre l'usage d'aucun objet dont la vue ou l'odeur excite en nous des châtouillements voluptueux, de peur que l'intempérance que nous avons bannie ne rentre dans notre âme par ces sens, comme par une porte que nous lui aurons laissée ouverte. Si l'on objecte que le grand pontife, c'est-à-dire Jésus-Christ, offre perpétuellement à Dieu des parfums, je répondrai qu'il ne faut pas prendre à la lettre ces passages de l'Écriture; ce n'est qu'un parfum spirituel, et la bonne odeur de la charité ou le sacrifice de son corps, qu'il immole sur les autels. Il suffit donc de l'huile, de l'huile simple et naturelle, pour entretenir la moiteur de la peau, relâcher la tension des nerfs et neutraliser les odeurs trop pénétrantes qui s'exhalent par fois du corps de l'homme. L'amour des parfums exquis est comme une nourriture donnée à l'oisiveté et à la mollesse, mollesse qui conduit à la débauche par une pente insensible. Si vous avez un penchant au vice, tout vous y porte et vous y entraîne; c'est comme un réseau qui vous enlace de toutes parts; tout, les repas, le sommeil, la parole, les yeux, les oreilles, la bou-



che, les narines mêmes. Le voluptueux est entraîné par l'odeur pénétrante des parfums et des couronnes, comme l'est un taureau par des anneaux de fer et des cordes.

Cependant, puisque nous condamnons les plaisirs qui ne sont d'aucun usage pour l'utilité de la vie, il est important d'examiner si nous ne pouvons en retirer aucune de l'usage des parfums. Il en est, en effet, quelques-uns qui n'amollissent point, n'excitent point à l'impudicité et à la luxure ; et dont l'usage modéré n'est point incompatible avec l'amour de la tempérance. Ils fortifient le cerveau et l'estomac, ils assouplissent les nerfs, ils sont d'un utile secours contre diverses maladies ; c'est à cet effet qu'il les faut employer, pour ranimer les forces languissantes, combattre les fluxions, les refroidissements et les dégoûts. Une des manières d'en user les plus utiles à la santé, comme le dit quelque part un poète comique, c'est d'en oindre les mains, qui en transmettent au cerveau l'odeur bienfaisante. On frictionne encore utilement, en divers cas, les jambes et les pieds des malades avec des herbes odoriférantes qui échauffent ou rafraîchissent, et dont l'influence salutaire attire vers les parties du corps les moins importantes les humeurs malignes qui embarrassent le cerveau. Mais il faut laisser les plaisirs inutiles aux voluptueux dont ils sont la honte, et qui s'en servent vainement comme d'un aiguillon pour réveiller leurs sens blasés. Il y a une grande différence entre la profusion des parfums et la simple onction : l'une n'appartient qu'aux efféminés, l'autre est souvent utile pour la santé. Le philosophe Aristippe, qui avait coutume de se parfumer, maudissait ces voluptueux qui, par l'abus qu'ils faisaient des bonnes odeurs, en avaient décrié l'usage. « Rends au médecin ce qui lui est dû. Le Très-Haut l'a créé ; car tout remède salutaire vient de Dieu. Le médecin préparera les breuvages. » Telles sont les paroles de l'Écriture, qui nous apprend ainsi que les parfums nous ont été donnés pour notre santé et non pour chatouiller voluptueusement les organes de nos sens. Il faut donc rejeter ce qu'ils ont de voluptueux, et choisir ce qu'ils ont d'utile ; car Dieu lui-même a fait naître les fruits qui produisent l'huile afin que nous y trou-

vions un secours contre les fatigues du travail. Les femmes dont le fol usage est de couvrir leurs cheveux de pommades et de les colorer quand ils sont blancs, les voient blanchir plus vite encore sous l'influence pernicieuse de ces aromates, qui dessèchent leur corps et le maigrissent. Il importe peu que ce soit le défaut de chaleur ou d'humidité qui produise cet effet, il n'en est pas moins réel. Comment donc pouvons-nous aimer des parfums qui absorbent l'humeur dont les cheveux se nourrissent, et qui les blanchissent, nous qui craignons tant de blanchir ? Comme les chiens de chasse découvrent à l'odeur les bêtes fauves qu'ils poursuivent, ainsi les parfums recherchés qu'exhalent les voluptueux les trahissent soudain et nous les font reconnaître. C'est le vin et la débauche qui ont introduit dans les festins ce criminel usage des couronnes. Pourquoi me couronner de fleurs au moment où le doux printemps en revêt toute la nature ? Dans ces prés brillants de rosée et parsemés de fleurs naissantes aux mille couleurs variées, n'est-il pas meilleur de se promener et d'en respirer, comme l'abeille, les suaves exhalaisons ? Pourquoi dépouiller les prairies de leur ornement et s'en faire dans sa maison une ridicule parure ? Pourquoi, dans les festins, charger sa tête de bouquets de roses, de lis, de violettes et de mille autres fleurs ou herbes brillantes ? Cette folie, indigne de tout homme sage, est encore nuisible à tous ceux à qui elle est commune. L'humidité des fleurs refroidit le cerveau, déjà trop froid par lui-même, comme le prouvent assez les divers remèdes que l'expérience des médecins emploie pour le réchauffer. Il est donc absurde et dangereux de le charger de ces couronnes humides qui le refroidissent encore. D'ailleurs ceux qui se couronnent de fleurs se privent ainsi des plaisirs qu'il est de leur nature de procurer à la vue et à l'odorat. Placées sur leur tête, au-dessus des organes de ces sens, comment verraient-ils leurs fraîches couleurs, comment pourraient-ils respirer les doux parfums qu'elles exhalent ? Il est dans la nature de la fleur, comme dans celle de la beauté, de charmer les regards des hommes ; de leur peindre la gloire du Créateur, et de leur faire chanter ses louanges dans la reconnais-

sance de ses bienfaits. Mais ces choses, si douces à voir, sont dangereuses à toucher. Il ne s'en faut approcher qu'avec méfiance ; leur usage d'un jour laisse de longs regrets. Les fleurs refroidissent, la beauté brûle et enflamme quiconque les touche. Enfin des plaisirs qu'elles donnent, un seul est légitime, c'est celui de la vue ; les autres sont trompeurs et criminels. Suivons donc en ceci comme en tout, les instructions de l'Écriture, et que nos plaisirs sur la terre soient aussi purs, s'il est possible, que ceux qu'on goûte dans le paradis.

L'homme est le chef et l'ornement de la femme, le mariage est la couronne de l'homme. Les enfants qui naissent du mariage en sont comme les fleurs que le divin jardinier cueille dans des prairies vivantes. « Les enfants des enfants sont la couronne des vieillards, et les pères sont la gloire des enfants. » Jésus-Christ, qui est le père universel de la nature est le chef et la couronne de l'Église universelle ; les fleurs ont comme les plantes et les racines, des qualités qui leur sont propres. De ces qualités les unes sont utiles, les autres nuisibles ou dangereuses. Le lierre est rafraîchissant. Le noyer exhale une vapeur léthargique qui engourdit et qui endort. L'odeur trop forte du narcisse attaque les nerfs et les affaiblit ; l'odeur plus douce de la rose et de la violette calme et dissipe les pesanteurs du cerveau. Quant à nous, l'ivresse qui naît des parfums ne nous est pas moins défendue que celle que produit le vin. Le safran et le troëne procurent un doux sommeil. Un nombre infini d'autres fleurs réchauffent d'un parfum bienfaisant la froideur du cerveau et dissipent les vapeurs grossières qui s'y condensent. De là vient peut-être que le nom grec de la rose exprime la richesse de ses parfums, richesse prodigieuse qui l'épuise et la flétrit si vite.

Cet usage des couronnes était inconnu aux anciens Grecs. Nous ne le trouvons établi ni chez les amants de Pénélope ni chez les Phéaciens, peuple mou et efféminé. La première fois qu'on en ait distribué, c'est aux athlètes après le combat. D'abord on se contentait de les récompenser par de vifs applaudissements ; ensuite on leur offrit des branches et des feuilles vertes ;

plus tard enfin , lorsque , après les triomphes de la Grèce sur la Perse et sur la Médie , les mœurs publiques se furent amollies et corrompues , on chargea leurs têtes de couronnes.

Ceux qui vivent selon le Verbe , c'est-à-dire selon la raison , doivent s'interdire ce fol usage et ne pas enchaîner leur raison dans son siège même , qui est le cerveau. La couronne , en effet , n'est pas seulement le symbole de cette joie licencieuse qui s'allume dans les festins , elle est encore consacrée au culte impur des idoles. Sophocle appelle le narcissé l'antique couronne des grands Dieux. Sapho couronne les muses de roses. Qu'avons-nous de commun avec les roses de ces divinités païennes ? Le lis est consacré à Junon , et le myrthe à Diane. Ainsi les fleurs qu'un Dieu bienfaisant avait créées pour l'usage des hommes , et dont ils pouvaient jouir , en lui en payant le prix par une juste reconnaissances , leur folie se les est ravies et les a transportées au ministère ingrat des démons. C'est donc un devoir de conscience de s'en abstenir. Ainsi employées , elles trahissent un amour oisif du repos et un lâche dégoût de tout mouvement. De là vient que les païens en couronnent les morts , attestant ainsi que les idoles , à qui ils rendent le même honneur , sont elles-mêmes des dieux morts. Ils ne peuvent sans ces couronnes célébrer les folles orgies de Bacchus , et il semble que cet ornement excite en eux une fureur plus ardente et plus insensée. Il ne faut donc ni communiquer avec les démons , ni couronner la vivante image de Dieu des mêmes fleurs dont on couronne des simulacres morts. On offre , il est vrai , une couronne d'amarante à celui qui se conduit bien ; mais la terre ne produit point cette fleur , c'est une fleur céleste que le ciel seul peut produire. Est-ce à nous d'ailleurs , qui savons que notre Seigneur a été couronné d'épines , est-ce à nous d'insulter aux souffrances adorables de sa passion , en nous couronnant de roses ? Ne serait-ce pas le comble de la déraison et de la folie ? La couronne d'épines du Seigneur était le symbole de notre ancienne stérilité , stérilité qu'il a fait cesser en nous unissant à l'Église , dont il est le chef. Elle est de plus le type de la foi : de la vie , à cause de la substance du

bois; de la joie, à cause du nom de couronne; de la douleur, à cause de l'épine, car il est impossible d'approcher du Verbe sans répandre du sang. Ces bouquets de fleurs tressés en couronne se flétrissent, sèchent et meurent; ainsi est morte la gloire de ceux qui ne crurent point au Seigneur. Ils l'élevèrent cependant et le couronnèrent, attestant ainsi la profondeur de leur aveuglement. Ils appelèrent, ils appellent encore outrage et infamie du Sauveur l'accomplissement d'une prophétie qui fait sa gloire et que la dureté de leur cœur les a empêchés de comprendre.

Ce peuple, qui s'était éloigné des voies du Seigneur, ne l'a point connu quand il s'est présenté à lui. Circoncis de corps, il ne l'était plus de raison et d'intelligence. Les ténèbres dont son orgueil l'avait entouré étaient si épaisses, que la lumière divine n'a pu les percer. Il a méconnu Dieu, il l'a nié, il a cessé d'être Israël. Il a persécuté Dieu, il a follement espéré de pouvoir outrager le Verbe; et celui qu'il a crucifié comme malfaiteur, il l'a couronné comme roi. Mais, dans cet homme qu'ils ont méconnu, ils reconnaîtront le Seigneur, Dieu juste et clément: sa divinité, que leurs outrages se sont efforcés de lui faire manifester à leurs yeux par quelque signe éclatant, eux-mêmes l'ont manifestée et lui ont rendu témoignage en l'élevant en haut et en plaçant sur sa tête, au-dessus de tout nom humain, ce diadème de justice dont l'épine n'a pas cessé depuis sa mort et ne cessera jamais de fleurir. Cette couronne fait la perte des incrédules et le salut des fidèles qu'elle rassemble et qu'elle entoure comme d'un rempart. Elle est la brillante et l'éternelle parure de tous ceux qui ont cru à la glorification du Sauveur; elle punit, elle blesse, elle ensanglante ceux qui l'ont niée. Elle atteste la bonté infinie de Jésus-Christ, qui a chargé sa tête du poids de nos crimes, souffrant ainsi les peines que nous devons souffrir. Car lorsqu'il nous eut délivrés des épines de nos péchés par celles de sa passion; lorsqu'il eut vaincu le démon et anéanti sa puissance, il eut raison de s'écrier: « O mort, où est ton aiguillon? »

Nous cueillons des raisins parmi les épines et des figues sur

lés buissons ; mais les mains du peuple infidèle et stérile vers lequel le Verbe étend vainement les siennes, s'y blessent et s'y déchirent. Ce sujet que je traite est tout plein de mysticité ; car lorsque le Créateur tout-puissant de la nature commença à donner sa loi, et qu'il voulut manifester sa puissance à Moïse, il lui apparut en forme de lumière dans un buisson ardent, qui brûlait sans se consumer. De même lorsque le Verbe eut établi sa loi et cessé de converser avec les hommes, il remonta au ciel, d'où il était descendu, avec une mystique couronne d'épines sur la tête ; unissant ainsi les deux époques de la promulgation de sa loi, afin de prouver que c'est un seul et même Dieu, le père et le fils, principe et fin du siècle, qui les a données. J'ai quitté la manière pédagogique pour prendre la dogmatique ; mais je rentre dans mon sujet et je retourne à ma méthode.

Nous avons prouvé que les fleurs peuvent être employées comme remèdes contre les maladies et pour réjouir modérément la vue, et qu'on ne se doit pas priver de l'utilité des parfums qu'elles exhalent. Si quelqu'un me demande de quelle utilité elles peuvent être à ceux qui ne s'en servent point, je lui répondrai qu'on en compose divers onguents dont l'usage est très-salutaire. L'onguent de lis, par exemple, est chaud et apéritif ; il attire, il humecte, il nettoie, il remue les parties subtiles de la bile, adoucit l'acreté des humeurs. L'onguent de narcisse fait à peu près les mêmes effets que celui de lis. L'onguent de myrthe constipe, mais il corrige les mauvaises odeurs que le corps exhale. L'onguent de rose rafraîchit. Enfin, tous ces parfums nous ont été donnés afin que nous en fassions un bon usage. « Une voix me dit : Écoutez-moi, germes divins ; fructifiez comme les rosiers plantés près du courant des eaux ; répandez des parfums comme le Liban, et bénissez le Seigneur dans ses œuvres. » On pourrait dire encore une infinité d'autres choses sur ce que les parfums nous ont été donnés pour nous être utiles et non pour nous aider à nous plonger dans la mollesse et la volupté. Que si l'on veut accorder encore quelque chose à la faiblesse des hommes, il suffit qu'ils jouis-

sent de l'odeur des fleurs ; mais il ne faut jamais , et en aucun cas , qu'ils s'en tressent des couronnes. Le Créateur apprend lui-même à l'homme , qui est son ouvrage , tous les arts dont il a besoin pour subsister. « Le nécessaire pour la vie de l'homme , » dit l'Écriture , c'est l'eau , le feu et le fer ; le sel , le lait et le « pain de fleur de farine ; le miel et le raisin , l'huile et les vé-  
« tements. » Toutes ces choses sont des biens pour les saints , et elles se changent en maux pour les méchants et pour les pécheurs.

### CHAPITRE IX.

Du sommeil , et de la manière de s'y livrer et d'en jouir.

Il faut maintenant appliquer au sommeil les règles de la modestie chrétienne dont nous sommes ici les précepteurs. Le repas fini , après avoir béni et loué Dieu de ce qu'il a bien voulu nous accorder , avec l'usage des choses nécessaires à la vie , la faveur de passer heureusement le jour , nous nous préparerons au sommeil par la raison , en ayant soin de bannir de nos lits une vaine magnificence : les oreillers , les couvertures enrichies d'or et de broderies , les manteaux précieux , les rideaux et les voiles étincelants d'une pourpre poétique , et mille autres inventions du luxe plus molles et voluptueuses que le sommeil même. Car , outre que cette volupté molle et excitante est aussi honteuse que blamable , il est nuisible à la santé de dormir dans une plume moelleuse où le corps , entraîné par son poids , s'enfonce tout entier , et pour ainsi dire , s'ensevelit. La vive chaleur de cette plume , qui s'élève comme une montagne de chaque côté du corps , arrête la digestion , brûle , et corrompt les aliments. Les lits fermes et tout unis , qui sont comme le gymnase naturel du sommeil , facilitent la digestion , la rendent plus saine et moins incommode , et nous donnent la force , la souplesse et l'agilité dont nous avons besoin pour les actions du lendemain. Il ne faut dormir ni dans des lits à pieds et à colonnes d'argent , qui trahissent un excessif orgueil ; ni dans

des lits enrichis d'ivoire, cette dépouille inanimée de l'éléphant. Ces vaines recherches de l'art, follement appliquées au sommeil, sur lequel elles ne peuvent rien, sont expressément défendues aux disciples du Christ ; ils ne doivent ni les aimer ni les désirer. L'usage de ces meubles n'est point interdit à ceux qui les possèdent ; mais il ne faut point qu'ils s'y attachent avec une folle ardeur et ne les puissent perdre sans chagrin, car ils ne peuvent rien pour leur félicité.

C'est encore une vaine gloire dont l'exemple des cyniques nous fournit une preuve, que de s'exercer, comme Diomède, à dormir à terre sur des peaux de bêtes. Il ne le faut faire que lorsqu'une pressante nécessité y oblige. Ulysse relevait avec une pierre son lit nuptial, qui penchait d'un côté, tant était grande la simplicité primitive des meubles, non-seulement chez les particuliers, mais chez les rois et les chefs de l'ancienne Grèce. Qu'ai-je besoin toutefois d'emprunter de pareils exemples ? Jacob dormait sur la terre, une pierre était son oreiller ; et cependant, dès ce temps-là même, il fut jugé digne d'avoir une vision au-dessus de la nature et de l'intelligence de l'homme. Nous qui vivons selon le Verbe, contentons-nous d'un lit simple et sans faste, convenable à la modération de nos habitudes ; n'ayant absolument que ce qui est nécessaire pour nous protéger, suivant les saisons, contre le froid ou la chaleur. Qu'il ne soit point travaillé avec une vaine et curieuse recherche ; que les pieds qui le supportent soient simples et tout unis. Les innombrables ciselures dont l'art du tourneur les embellit servent souvent de retraite à des insectes nuisibles qui s'y cachent et que la main n'y peut aller chercher pour les détruire. Un lit mou et efféminé ne convient pas à la noble virilité de l'homme ; le sommeil ne doit point être une pleine dissolution, mais un relâchement des forces vitales. Il ne s'y faut point livrer par amour d'une lâche paresse, mais pour se préparer, par le repos, au mouvement et aux affaires. Il faut donc dormir de manière à se réveiller facilement. « Que vos reins soient entourés d'une ceinture et que vos lampes brûlent en vos mains, comme des serviteurs qui attendent que



« leur maître revienne des noces , se tenant prêts à lui ouvrir  
 « dès qu'il frappera à la porte. Bienheureux sont ces serviteurs  
 « que leur maître trouvera veillant quand il viendra. »

Le sommeil est inutile et silencieux comme la mort. Levons-nous donc souvent de notre couche durant la nuit pour louer Dieu. Bienheureux ceux qui veillent en lui et s'assimilent ainsi aux anges que nous appelons vigilants ; c'est-à-dire qui ne dorment point ! Celui qui dort n'a pas plus de prix que celui qui ne vit point. Mais le vrai Chrétien veille dans les ténèbres et le sommeil même, qui n'ont point de pouvoir sur lui ; il veille dans le Dieu qui l'éclaire ; il est le seul qui vive d'une véritable vie. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.  
 « Heureux ceux qui gardent mes voies ! heureux l'homme qui  
 « m'écoute, qui passe les jours à l'entrée de ma maison, et qui  
 « veille au seuil de ma porte ! Ne nous laissons donc point aller  
 « au sommeil comme les autres, mais veillons et soyons sobres.  
 « Car ceux qui dorment, dorment durant la nuit ; et ceux qui  
 « s'enivrent, s'enivrent durant la nuit ; c'est-à-dire dans les té-  
 « nèbres de l'ignorance. » Mais nous qui sommes enfants du  
 jour ; « soyons sobres ; car vous êtes tous des enfants du jour. »

Nous ne sommes les enfants ni des ténèbres ni de la nuit, mais de celui qui, nous apprenant la véritable vie et prenant de nous le plus tendre soin, s'est exercé aux plus longues veilles, et ne s'est réservé de sommeil que ce qui en était indispensable à sa santé. On ne craint les veilles que parce qu'on ne s'exerce point à les soutenir. L'habitude les rend faciles. Il faut éviter de manger trop, afin que le poids des viandes ne nous accable pas dans le sommeil, comme un lourd fardeau accable un nageur dans les ondes. Cette sobriété nous arrachera du sommeil comme d'un abîme, et nous réveillera sans effort à l'heure fixée pour la veille. Le sommeil, semblable à la mort, nous prive de l'usage des sens, et, abaissant nos paupières, empêche la lumière de pénétrer jusqu'à nos yeux. Nous qui sommes les enfants de la vraie lumière, ne nous privons pas volontairement de la douceur de ses rayons, rentrons en nous-mêmes, éclairons l'homme intérieur, contempons le so-

leil de la vérité, et, participant aux flammes qui en découlent, que notre âme veille avec sagesse et prudence dans le sommeil même. L'oppression qui suit la débauche, les bâillements, les nausées, les mouvements forcés et involontaires qu'elle excite éteignent l'œil de l'âme, et peuplent l'imagination de vains fantômes qui la tourmentent. Sous ce poids qui opprime le corps, l'âme elle-même devient insensible et inanimée. L'excès du dormir est nuisible au corps et à l'âme, et quoiqu'il soit selon la nature, il est contraire à ces actions qui vivent et tournent, sans en sortir, dans le cercle de la vérité. Le juste Loth n'eut pas commis un horrible inceste, si, enivré d'avance par ses filles, un lourd et long sommeil ne l'eut accablé. Soyons sobres, et nous dormirons sobrement. N'éteignons point toute la nuit cette lumière de la raison qui veille et habite en nous. Employons surtout la longueur des nuits, lorsque les jours deviennent plus courts, les hommes à l'étude des lettres ou à l'état que nous exerçons, les femmes au travail utile ou de l'aiguille ou du fuseau. En un mot, combattons sans cesse contre le sommeil, et efforçons-nous, en nous accoutumant sans relâche à le vaincre, de lui arracher le plus de notre vie que nous le pourrons; car, semblable à un publicain, il fait deux parts de notre vie, nous laissant l'une et prenant l'autre. Ne nous dédommageons pas, en dormant le jour, des veilles, même les plus longues, que nous aurons soutenues la nuit. Ces assoupissements inquiets, ces bâillements prolongés, ces troubles, ces palpitations, ne sont qu'un dégoût passager de l'âme. L'âme n'a pas besoin de sommeil; car sa nature est d'être dans une perpétuelle activité. Lorsque le corps, auquel elle est unie, s'affaisse et se détend dans le sommeil, n'agissant plus par lui, elle agit et pense par elle seule. De là vient qu'il y a de véritables songes, pensées libres d'une substance spirituelle dégagée du joug des passions, et n'ayant plus entre elle et sa volonté aucun obstacle qui l'empêche de choisir ce qui lui est bon. Si l'âme pouvait complètement cesser d'être active, elle cesserait d'être. C'est pourquoi, lorsqu'elle ne cesse pas d'agir en Dieu et de dompter le corps par les veilles, elle égale la

nature de l'homme à celle de l'ange, unissant par la méditation le ciel à la terre et le temps à l'éternité.

## CHAPITRE X.

### De la procréation des enfants.

C'est aux seules personnes que le mariage unit à juger de l'opportunité de son action. Le but de cette institution est d'avoir des enfants ; sa fin, que ces enfants soient bons : de même que le laboureur sème dans le but de se nourrir, et que la récolte est la fin de son travail. Mais le laboureur qui cultive une terre vivante est bien au-dessus de celui qui cultive une terre morte : l'un travaille seulement pour se nourrir un court espace de temps, l'autre pour entretenir et perpétuer l'univers ; celui-là sème pour lui, celui-ci pour Dieu. Car c'est Dieu qui a dit : « Croissez et multipliez ; » commandement après lequel il faut sous-entendre que l'homme devient l'image de Dieu, en tant qu'il coopère à la génération de l'homme. Toute terre n'est pas propre à recevoir la semence, ni tout laboureur à ensemençer celle même qui est propre à la recevoir. Il ne faut ni semer sur la pierre, ni outrager la semence, qui est le principe de la génération, et la substance par laquelle la nature se conserve et se perpétue dans les voies que Dieu lui a tracées. S'écarter de ces voies, et transmettre ignominieusement la semence dans des vaisseaux qui ne lui sont point naturellement destinés, c'est le comble de l'impiété et du crime. Voyez sous quelle figure le sage Moïse défend l'ensemencement d'un sol infertile : « Vous ne mangerez, dit-il, ni de la chair du lièvre, ni de celle de l'hyène. » Dieu ne veut point que l'homme ait rien de commun avec la nature impure de ces animaux, ni qu'il égale leur lubricité, qui est si ardente, qu'elle les excite sans cesse à la satisfaire avec une sorte de fureur stupide. La femelle du lièvre a, dit-on, autant de matrices qu'elle a vécu d'années ; ainsi, en nous défendant l'usage de la chair de cet

animal, il nous défend l'amour des garçons. On dit de l'hyène qu'elle change annuellement de sexe, et de mâle devient femelle; de là vient que la défense de sa chair équivalait à celle de l'adultère. Pour moi, je suis convaincu que le sage Moïse a eu en vue, par ces défenses, de nous interdire toute ressemblance avec ces animaux; mais je ne crois point à la vérité de ces changements contre nature dont je me suis servi seulement comme d'une image symbolique.

La nature ne peut jamais être violentée à ce point. Ce qu'elle a fait, la passion ne peut le défaire. On corrompt l'usage des choses, on n'en détruit point l'essence. Plusieurs oiseaux changent de voix et de plumage suivant les saisons. Les plumes noires du merle deviennent jaunes, et son chant, qui était doux et harmonieux, se change en un son aigre et désagréable. Le plumage et la voix du rossignol éprouvent aussi des changements analogues; mais on ne voit point que ces divers oiseaux changent de nature, ni que les mâles deviennent femelles. Leurs plumes, semblables à un vêtement nouveau, renaissent avec le printemps, et se teignent de couleurs brillantes, qui s'effacent bientôt après, et se flétrissent comme la fleur sous la rude influence de l'hiver. Leur voix, en même temps, s'affaiblit et s'éteint, parce que leur peau extérieure, resserrée par l'action du froid, comprime les artères de leur gosier, qui ne peut plus rendre qu'un son rauque et étouffé; mais quand vient la belle saison, la douceur de leur voix renaît avec celle de l'air, car leurs artères se dilatent, et lui rouvrent le passage qu'elles lui avaient momentanément fermé. Leur chant, de faible et de languissant, redevient éclatant et harmonieux, et, se répandant au loin de tous côtés, il est l'hymne de la nature renaissant avec le printemps. Il ne faut donc pas croire que l'hyène change jamais de nature, comme on le dit. Le même animal n'a point à la fois le double appareil mâle et femelle de la génération. La nature, qui est toujours égale et constante dans ses voies, ne se prête point aux écarts de notre imagination, et c'est pour n'avoir point réfléchi avec quel soin et quel amour elle conserve les êtres dont elle

est la mère, que quelques hommes ont imaginé follement des hermaphrodites, c'est-à-dire des êtres possédant les deux sexes, moitié homme et moitié femelle, créations monstrueuses qui n'existent réellement point. Seulement, comme l'animal dont je parle, je veux dire l'hyène, est prodigieusement lascif, il a sous la queue, un peu au-dessus du canal par où passent les excréments, une certaine excroissance de chair parfaitement semblable aux parties honteuses de la femelle; mais cette masse de chair n'est qu'une cavité, sans utilité et sans issue, où la fureur lubrique de ces animaux se puisse assouvir quand les conduits naturels s'y refusent avec dégoût, occupés qu'ils sont par la conception du fœtus. Elle est commune au mâle et à la femelle, qui sont l'un et l'autre également et extraordinairement amoureux. Le mâle agit et souffre tour à tour; de sorte qu'il est très-rare de trouver une hyène femelle. Enfin, cet animal conçoit rarement, parce qu'il fait un abus continu et stérile de la semence destinée à reproduire son espèce; de là vient, il me semble, que Platon, dans le *Phèdre*, condamnant l'amour des garçons, appelle brutes ceux qui s'y livrent, parce qu'ils s'accouplent à l'exemple de ces animaux, et ensemencent un sol stérile. « C'est pourquoi, dit l'apôtre, Dieu les a  
 « livrés aux passions de l'ignominie; car les femmes, parmi  
 « eux, ont changé l'usage qui est selon la nature en un autre  
 « qui est contre la nature. Les hommes, de même, rejetant  
 « l'union des deux sexes qui est selon la nature, ont été em-  
 « brasés de désirs les uns pour les autres, l'homme commet-  
 « tant avec l'homme des crimes infâmes, et recevant ainsi  
 « par eux-mêmes la peine qui était due à leur égarement. »

La nature n'a pas permis que dans les animaux, même les plus lubriques, le conduit qui sert à l'éjection des excréments pût servir de passage à la semence; l'urine descend dans la vessie, l'aliment dans le ventre, les larmes dans les yeux, le sang coule dans les veines, les oreilles s'emplissent d'une sorte de boue, les narines servent de conduit à la morve, et le canal intestinal est encore un passage commun aux excréments. Il n'y a que l'hyène à qui la nature ait donné cette excrois-

sance superflue de chair pour assouvir une passion stérile et infructueuse ; mais cette cavité est aveugle et sans issue parce qu'elle n'a point été faite pour la génération. Il est donc défendu à l'homme, cela est clair et manifeste, de s'accoupler avec l'homme. Rien ne lui est permis, ni de ces ensemencements stériles ni de ces accouplements contre la nature et dans une situation qui lui est contraire, ni de ces unions monstrueuses tenant de l'homme et de la femme, et n'étant ni l'un ni l'autre ; car la nature avertit l'homme, par la constitution même de son corps, qu'elle l'a fait pour transmettre la semence et non pas pour la recevoir. Lorsque le prophète Jérémie, ou plutôt le Saint-Esprit parlant par sa bouche, dit que la maison de Dieu est devenue semblable à la caverne de l'hyène, cette énergique allégorie veut nous faire entendre que nous devons détester le culte des idoles, qui sont des dieux morts, à qui l'on offre une nourriture morte, et que la maison du Dieu vivant serait profanée par leur présence. Ainsi Moïse a défendu l'usage de la chair de lièvre parce que cet animal, toujours en chaleur, s'accouple en toute saison et qu'il saillit naturellement sa femelle par derrière et dans une position qui paraît honteuse. La femelle conçoit tous les mois et reçoit le mâle pendant même qu'elle est pleine. Après qu'elle a mis bas, elle s'accouple indifféremment avec tous les lièvres, ne se contentant pas d'un seul mâle, et elle conçoit incontinent, quoiqu'elle allaite encore ses petits. Elle a deux conduits dans sa matrice, parce qu'un seul ne lui saurait suffire pour contenir tout ce qu'elle reçoit. Lorsque l'un de ces conduits est plein, l'autre cherche à se remplir par une inclination naturelle à tout ce qui est vide ; de sorte qu'elle désire le mâle et conçoit encore, toute pleine qu'elle est. Le sage Moïse, sous cette figure allégorique, nous défend la violence des désirs, l'approche des femmes enceintes la fornication, l'adultère, l'impudicité. Ailleurs, parlant naturellement et sans figure, il nous dit : « Tu ne commettras point de fornication et d'adultère, tu ne t'approcheras point d'un homme comme d'une femme. » Il faut observer exactement ces ordres fondés sur la raison, et ne jamais rien nous permet-

tre de contraire aux lois et aux commandements de Dieu. Platon, qui avait lu sans doute ce passage du texte sacré : « Ils « sont devenus comme des chevaux qui courent et qui hennissent après les cavales, » compare les hommes qui s'abandonnent à cette insolente lubricité, et cette lubricité elle-même, à un cheval indompté, furieux et sans frein. Les anges qui entrèrent dans Sodome nous apprendront de quel genre de supplice elle est punie. Ceux qui voulurent les outrager furent dévorés avec leur ville par le feu du ciel, pour nous apprendre, par ce prodige, que le feu est le supplice des impudiques. Les châtimens affligés aux anciens pécheurs sont écrits, comme je l'ai déjà dit, pour notre instruction, afin qu'évitant les mêmes vices, nous évitions les mêmes peines.

Il faut regarder chaque garçon comme notre fils, et les femmes d'autrui comme nos propres filles. La lubricité et la gourmandise sont des passions violentes auxquelles il est difficile, mais honorable, de commander. Si, comme l'avouent les stoïques, la raison ne permet pas au sage de remuer même un doigt seulement, au hasard et sans motif, combien plus les véritables sages, qui sont les Chrétiens, ne doivent-ils pas s'efforcer de commander à ces parties du corps, que la nature a destinées à la génération ? On les a, je pense, appelées honteuses à cause qu'il s'en faut servir avec plus de pudeur que de toutes les autres.

La nature permet l'usage du mariage, comme des aliments, autant qu'il est utile, convenable et nécessaire ; elle permet de souhaiter d'avoir des enfants. Mais ceux qui n'y gardent point de mesure s'éloignent de ses sages intentions par l'abus même qu'ils en font, et ruinent leur santé par des plaisirs que leur excès rend criminels. Par-dessus tout, il est défendu d'user des hommes comme des femmes. C'est à ce crime que Moïse fait allusion, lorsqu'il dit : « qu'on ne doit point semer sur la pierre « et sur les cailloux, parce que le grain n'y saurait germer et « prendre racine. » Ailleurs encore, obéissant au Verbe, qui parle par sa bouche, il dit ouvertement : « Tu ne coucheras « point avec un homme comme avec une femme, car c'est une

« abomination. » Platon, qui avait fondé sa loi sur divers passages de l'Écriture, défend d'avoir commerce avec une autre femme que la sienne. N'approchez point de la femme de votre prochain de peur de vous souiller par ses approches. Fuyez tout commerce adultère, et par conséquent stérile. Ne semez point où vous ne voulez point récolter. N'approchez d'aucune autre femme que de la vôtre, qui peut seule légitimer vos plaisirs par l'intention d'avoir des enfans. Respectez cette participation de l'homme à la puissance créatrice de Dieu, et n'outragez point la semence, qui en est l'instrument, en la répandant contre ce but.

Moïse défend aux Juifs d'approcher de leurs femmes pendant qu'elles sont dans leur temps accoutumé, afin que cette semence créatrice, qui doit bientôt être un homme, ne soit point souillée par le mélange de ce sang impur; car la semence, détournée de sa voie, dégénère aussitôt et perd sa force. Il leur défend aussi l'approche de leurs femmes enceintes jusqu'à ce qu'elles soient délivrées de leur fruit, parce qu'il est contre la raison et contre les lois de ne rechercher que le seul plaisir dans l'acte du mariage. La matrice, avide de concevoir, s'ouvre pour recevoir la semence, et se referme quand elle a conçu. Je nomme sans honte, pour l'utilité de mes lecteurs, ces parties du corps où le fœtus se forme et se nourrit. Comment, en effet aurais-je honte de les nommer, puisque Dieu n'en a point eu de les créer? Une fois que la matrice a conçu, elle se refuse à un plaisir désormais inutile et honteux. Ses désirs, qui s'assouviennent tout à l'heure encore dans des embrassements amoureux, se concentrent en elle-même, et, ne s'occupant plus que de la formation du fœtus, y travaillent de concert avec la nature. Il est donc criminel de la détourner de ce travail légitime par une volupté qui ne l'est point. Cette volupté amoureuse prend mille formes et reçoit mille noms; portée au dernier excès, les Grecs l'appelèrent lubricité, mot qui signifie un penchant public, désordonné et incestueux au plaisir. De ce penchant sont nés une multitude infinie de maladies, le désir des mets délicats et des boissons excitantes, les recherches du luxe, l'a-



mour outré des femmes et ces voluptés innombrables qui obsèdent l'homme, le tyrannisent, et font descendre les mœurs d'un peuple au dernier degré d'infamie.

Mais l'Écriture a soin de nous rappeler que ces vices ne demeurent pas impunis. C'est encore pour cela que le sage dit : « Éloigne de tes serviteurs les espérances vaines et honteuses ; « éloigne de moi les cupidités , ne permets point que l'amour « de la table et des femmes s'empare de moi. » Loin de nous donc les hommes corrompus , leurs maléfices et leurs pièges ! Loin de nous les parasites , les fornicateurs , les courtisanes ou tout autre monstre semblable de volupté ! Ce n'est pas seulement la besace de Cratès , mais notre ville encore , qui leur est fermée. Occupons-nous toute notre vie à semer autour de nous de bonnes œuvres. En un mot , il faut , ou connaître les femmes par le mariage , ou ne les pas connaître du tout. C'est ce qui est ici en question , et ce que j'ai déjà examiné et résolu dans le livre où j'ai traité de la continence. Mais si l'on peut mettre en doute l'utilité même du mariage , comment en permettre les plaisirs sans règle ni mesure ? Ces plaisirs répétés brisent les nerfs de l'homme comme de faibles fils qu'on tire avec trop de violence ; ils obscurcissent les sens et détruisent les forces. Cet effet se remarque dans les animaux même privés de raison et dans tous ceux , soit hommes , soit brutes , qui se livrent à des exercices violents. La privation de ce plaisir conserve entières toutes leurs forces et leur fait vaincre leurs adversaires dans les combats : son usage , au contraire , les leur ravit et énerve leur âme et leur corps. Le sophiste d'Abdère , regardant cet acte comme un mal incurable , l'appelait une courte épilepsie. Ses effets désastreux sont aussi grands que la cause , qui les produit : l'homme , en effet , est arraché de l'homme avec violence. Vous pouvez juger de la grandeur de sa perte par l'affaiblissement qu'il en éprouve. « Voici , dit-il , l'os de mes os et la chair « de ma chair. » Ce qu'il perd dans cet acte étant le principe de la vie , est-il étonnant que cette perte l'épuise ? D'abord l'ébullition de la matière trouble et ébranle tout l'édifice de son corps. Celui donc à qui l'on demandait comment le traitaient

l'amour et les femmes, fit une réponse tout à la fois honnête et enjouée, en disant qu'il les avait fui comme un maître cruel et insensé.

Cependant je n'attaque point l'institution du mariage en elle-même, car c'est le moyen par lequel Dieu a voulu que la race humaine se perpétue. Mais il n'a point dit : Soyez voluptueux, et n'a point voulu que l'homme s'abandonne tout entier à ce plaisir comme s'il n'était né que pour lui. Ces paroles que le Pédagogue met dans la bouche d'Ézéchiël nous doivent remplir de honte : « Circoncisez votre fornication. » Les animaux, privés de raison, ne s'accouplent que dans certains temps : s'abstenir de sa femme de peur d'en avoir des enfants, c'est faire outrage à la nature, dont les intentions doivent toujours être consultées et respectées. Elle nous indique elle-même quel est l'âge propre au commerce des femmes. Elle en exclut les enfants et les vieillards ; ceux-ci ne le peuvent plus, ceux-là ne le peuvent pas encore ; mais elle ne veut pas que les hommes faits abusent à tout moment du plaisir qu'elle leur accorde. Le but du mariage est la procréation des enfants, et non la débauche. Nous marcherons donc sincèrement dans les véritables voies de la nature, si nous enchaînons nos passions et si nous n'empêchons pas, par des artifices impies, la propagation de l'espèce humaine, qui est selon l'ordre et les vues de la providence divine. Il est des femmes, en effet, qui pour ne pas interrompre le cours de leurs débauches, se dépouillent de tout sentiment humain et détruisent leur fruit dans leur sein par des remèdes malfaisants. Ceux à qui le mariage a été permis ont besoin des leçons divines pour jouir de ses privilèges en temps convenable.

Le jour ne doit point éclairer ces actes mystérieux de la nature ; il ne faut les accomplir ni au sortir de l'Église, ni le matin, ni dans les moments destinés à la méditation, à la lecture et à la prière. Le soir, après avoir rendu grâces à Dieu des bienfaits de la journée, il faut jouir du repos qui nous est nécessaire. La nature même ne permet pas toujours cette action : moins elle est fréquente, plus elle donne de plaisir. En-

fin, il faut surtout prendre garde que les ténèbres de la nuit ne nous rendent intempérants et immodestes. La pudeur, qui est comme la lumière de la raison, ne doit jamais cesser d'éclairer notre âme. Si nous observons pendant le jour les règles de la tempérance et que nous les violions la nuit, nous serons comme Pénélope, qui défaisait la nuit l'ouvrage qu'elle avait fait le jour. S'il n'est jamais permis de rien faire contre l'honnêteté à combien plus forte raison est-on obligé de donner à son épouse des exemples de pudeur et d'éviter toute impudicité dans le commerce qu'on a avec elle. Votre chasteté dans l'intérieur de votre maison doit répondre à vos frères de votre chasteté au-dehors. Comment d'ailleurs votre femme pourrait-elle vous croire chaste si vous ne l'êtes pas dans les plaisirs que vous prenez avec elle ? L'amour insensé que vous prétendez lui prouver par vos emportements ne dure qu'un moment et vieillit avec le corps. Souvent même il vieillit avant par lassitude et dégoût d'un plaisir dont un usage modéré aurait sauctifié et prolongé la douceur.

Ignorez-vous que l'amour est une passion volage, sujette au dégoût, au changement, au remords, et qui souvent se tourne en haine ? Ceux qui marchent sur les traces du saint apôtre ne doivent pas même connaître les noms et les mots qui servent à exprimer des choses obscènes et impudiques : « Qu'on n'entende pas même parler parmi vous, de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice comme il convient à des saints. » C'est donc avec raison que quelqu'un a dit que le commerce des femmes n'a jamais été avantageux à personne, et que le plus heureux est celui à qui il n'est point nuisible ; lors même qu'il est légitime il ne laisse pas d'être dangereux, si ce n'est quand il se borne à la procréation des enfants. Quant à celui qui est illégitime, l'Écriture sainte nous dit que la femme débauchée est semblable à un sanglier, et que celle qui est au pouvoir d'un mari est un instrument de mort pour ceux qui l'approchent ; elle compare l'amour des courtisanes à un amour de bouc et de sanglier ; elle dit que commettre clandestinement l'adultère, c'est chercher la mort ; elle maudit la

maison et la ville où se commettent ces infamies. La poésie même profane, tonne hautement contre ces vices : « O ville impure et corrompue, dit-elle, ville souillée d'impudicité et de luxure ! » Elle n'a point assez de termes d'admiration pour ceux qui, se conservant purs au milieu de tant de désordres, n'ont jamais honteusement désiré les plaisirs du lit d'autrui ni enfermé des hommes dans leurs infâmes embrassements :

Plusieurs pensent que les plaisirs contre-nature sont les seuls qui soient des péchés ; d'autres, moins endurcis, avouent que toutes les impudicités sont effectivement des péchés, mais leurs passions les emportent, et les ténèbres servent de voile à leurs vices. Ils déshonorent la sainteté du mariage, et font eux-mêmes de leur femme une impudique courtisane, sourds à ces divines paroles : « L'homme qui sort de son lit, méprisant son âme, et disant : Qui me voit ? Les ténèbres m'environnent et les murailles me couvrent, et nul ne m'a perçait ; qui craindrai-je ? le Très-Haut ne se souviendra pas de mes péchés. » Malheureux ! qui ne craint que les regards des hommes et s' imagine follement pouvoir échapper à ceux de Dieu ! Il ignore ce passage de l'Écriture : « Et cet homme n'a pas su que les yeux du Seigneur, plus lumineux que le soleil, pénètrent toutes les voies des mortels, et la profondeur des abîmes, et l'intime des cœurs et les lieux les plus cachés. » Le Pédagogue les menace encore par la bouche d'Isaïe, leur disant : « malheur à vous, qui voulez cacher vos projets dans la profondeur de vos cœurs ! vous marchez dans les ténèbres et vous dites : qui nous voit ? » En effet, quelqu'un d'entre eux évitera peut-être la lumière sensible du monde ; mais comment pourraient-ils éviter cette lumière intellectuelle qui pénètre tout ? Est-il possible, demande Héraclite, d'échapper aux rayons d'un astre qui ne se couche jamais ? N'espérons donc pas de lui échapper dans les ténèbres, car la lumière habite en nous, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Une pensée honnête et chaste est comme un flambeau dans la nuit. Les pensées des hommes vertueux sont, dans le langage de l'Écriture, des lampes qui ne s'endorment point. S'efforcer de ca-

cher ses actions, c'est pécher, cela est hors de doute ; celui qui pèche fait aussitôt injure, non point tant à son prochain, s'il corrompt sa femme, qu'à lui-même, pour l'avoir corrompue. Devenu plus vil et plus méchant, il est aussi plus méprisé.

Le péché avilit l'homme et le fait descendre au rang de la brute parce qu'il ne sait pas plus qu'elle commander à ses passions et les vaincre : le fornicateur est entièrement mort à Dieu, et son âme, privée de raison, ressemble à un cadavre que le souffle de la vie a abandonné. Il est naturel que ce qui est saint craigne l'approche de tout ce qui peut le souiller, et s'unisse volontiers à ce qui est saint. Le pur seul peut toucher le pur. Craignons, en dépouillant nos vêtements, de dépouiller aussi la pudeur ; cela n'est jamais permis au juste. Notre corps, qui est sujet à la corruption, devient en quelque sorte incorruptible, lorsque cette insatiable cupidité qui nous entraîne aux plaisirs charnels, vaincue par la continence et la haine du mal, n'empêche plus l'homme de marcher dans les voies de la tempérance éternelle. « Les enfants de ce siècle épousent des femmes, et les femmes des maris ; mais ceux qui seront dignes du siècle à venir et de la résurrection des morts ne se marieront point, et ils ne pourront mourir, car ils seront semblables aux anges. »

Platon, philosophe païen, appelle, dans le *Philèbe*, impies et ennemis de Dieu ceux qui, en s'abandonnant au vice, corrompent, autant qu'il est en leur pouvoir de le faire, le Dieu qui habite en eux ; c'est-à-dire leur raison. Ceux donc qui sont sanctifiés et immortels en Dieu ne doivent plus jamais vivre mortellement. Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ ? Arracherai-je donc à Jésus-Christ ses propres membres pour en faire les membres d'une prostituée ? Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit ? en arracherez-vous le Saint-Esprit pour en faire le temple des passions impures ? À Dieu ne plaise. Rappelez-vous que vingt-quatre mille hommes furent punis pour avoir été impudiques, et réfléchissez que leur châtimement a été écrit pour votre instruction. Écoutez ces avertisse-

ments frappants et si souvent répétés du saint Pédagogue : « Ne va pas à la suite de tes désirs, et détourne-toi de ta volonté. Le vin et les femmes font tomber les sages et accusent les hommes sensés. Celui qui se livre aux prostituées sera dans la honte : la pourriture et les vers hériteront de lui, et il sera élevé comme un grand exemple, et son âme sera retranchée du livre de vie. » Ne se lassant pas de nous instruire, il s'écrie ailleurs : « Celui qui haït la volupté se tresse une couronne qui ne se flétrira point. »

Ne vous laissez donc pas vaincre par ces plaisirs impurs, cela est honteux et criminel; ne courez point follement après eux, ne cédez point à des appétits brutaux et ennemis de la raison, ne désirez point vous-même votre souillure et votre honte. L'époux légitime, semblable à un laboureur, a seul le droit d'ensemencer une terre vivante, en choisissant le temps convenable. La raison est, contre ces plaisirs, le remède le plus sûr et le frein le plus solide; la sobriété, qui éteint les flammes de la concupiscence, nous est aussi du plus grand secours. Il ne faut donc ni se vêtir ni se nourrir avec recherche.

Dieu, qui a partagé ses préceptes entre l'âme et le corps, et les choses extérieures, nous permet de nous procurer tout ce dont nous avons besoin pour la conservation de notre corps : par ses soins, l'âme gouverne le corps; lui-même instruit et gouverne l'âme. « Ne vous inquiétez point, dit-il, pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps comment vous vous vêtirez. » La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? « Regardez, ajoute-t-il pour mieux nous instruire, regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? » Voilà pour la nourriture. Voici pour les vêtements : Et pour le vêtement, de quoi vous inquiétez-vous? Considérez comment croissent les lins des champs; ils ne travaillent ni ne filent. Or, je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Quelles richesses cependant furent jamais égales à celles de Salomon,

et quoi de plus beau que les lis et les roses? Si donc Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui aujourd'hui est, et qui demain sera jetée dans la fournaise, combien plutôt vous, hommes de peu de foi! Ne vous inquiétez donc point, disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous? Ces soins excessifs accusent un coupable amour des superfluités et des délices; car il faut manger simplement pour la nécessité. Tout ce qui va au-delà est superflu. « Or, ce qui est « superflu vient du diable, comme le dit l'Écriture. » Ce que l'Évangile ajoute décide nettement la question : « Ne demandez « donc point ce que vous mangerez ou ce que vous boirez, et « ne tâchez point de vous élever : l'arrogance, les délices, les « superfluités transportent l'âme et l'entraînent hors des voies « de la vérité. » Aussi l'écrivain sacré ajoute-t-il immédiatement : « Car les gens du monde cherchent toutes ces choses. » Quels sont donc ces gens du monde? Ce sont tous ceux qui, sans mesure et sans raison, se plongent dans toutes les délices les plus infâmes de la bonne chère et de l'amour. Il ne faut se mettre en peine que de ce qui est précisément nécessaire pour apaiser la faim et la soif; car votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Que s'il est dans l'homme de toujours désirer, au lieu de perdre cette noble faculté à désirer des choses impures, employons-la plutôt avec ardeur à la recherche de la vérité. « Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné. »

Si donc Dieu condamne tout ce qu'il peut y avoir de superflu dans la manière de se vêtir et de se nourrir, de quel œil doit-il regarder l'amour immodéré des vaines parures, les couleurs d'étoffe vives et variées, les pierreries, les métaux précieux et artistement travaillés, et cet artifice des cheveux tressés et bouclés? Que ne doit-il pas dire encore du fard dont on teint les yeux et les joues, des poils que le caprice arrache, et de toutes ces préparations et artifices trompeurs et criminels? Ne peut-on pas dire de ceux qui les aiment et les recherchent ce que nous venons tout à l'heure de dire de l'herbe inutile des champs.

Le monde, en effet, est comme un champ cultivé dont nous

sommes l'herbe que la grâce de Dieu arrose, et qui renaît après qu'elle a été coupée, comme il sera prouvé à plusieurs au jour et au livre de la résurrection. Cette foule, mêlée et tumultueuse, qui s'abandonne à une joie trompeuse et passagère, dont la vie n'a point de durée, follement avide de vains ornements et d'une fausse gloire, et, pour mieux dire, de tout ce qui n'est point la vérité, est comparée au foin et en reçoit le nom, parce que, comme lui, elle n'est bonne qu'à être jetée au feu. Le Seigneur nous propose cette parabole : « Un homme était riche, vêtu de pourpre et de lin, et donnait tous les jours de magnifiques repas. » Voilà le foin. « Et un homme nommé Lazare mendiait, couché à sa porte et couvert d'ulcères, souhaitant de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche. » Voilà l'herbe. Or, il arriva que ce pauvre mourut, et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham ; et le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer, tandis que le pauvre revivait, pour ne plus mourir, dans le sein du Père.

Je loue et j'admire l'ancienne république de Lacédémone, qui permettait aux seules femmes débauchées les habits de pourpre et les ornements d'or ; car, par cette seule raison qu'elle les permettait aux courtisanes, elle empêchait les femmes chastes de les porter. Les archontes d'Athènes, au contraire, ville corrompue et efféminée, foulant aux pieds leur dignité d'hommes et de magistrats, n'avaient pas honte de porter des robes traînantes d'une étoffe précieuse, et de mêler des cigales d'or dans leur chevelure ; accusant ainsi, par l'insolence de leur faste, leur corruption et leurs vices. Une folle émulation s'empara bientôt des peuples de l'Ionie, qui imitèrent ces modes impures, et dont Homère peint la mollesse par l'épithète de *peuples aux robes traînantes*, qui lui sert à les désigner.

Ceux qui recherchent de frivoles parures, préférant ainsi l'apparence du beau à sa réalité, et s'adonnant à une coupable idolâtrie, la vérité les repousse loin d'elle avec horreur, parce qu'ils jugent de la nature de la beauté d'après la seule folie de leurs préjugés et de leurs passions. Leur vie ici-bas n'est autre chose qu'un profond et ignorant sommeil. Mais nous, que Dieu



lui-même a pris soin d'éveiller, comment ne nous efforcerions-nous pas d'atteindre à la connaissance de la vraie beauté et à sa possession, laissant au monde les faux ornements du monde, et jouissant des vrais, en attendant que nous nous endormions du sommeil de paix. Je dis donc que l'homme n'a besoin d'habits que pour se mettre à l'abri du chaud et du froid, et ne pas être incommodé par les intempéries des saisons. Si c'est là l'unique cause de la nécessité de se vêtir, pourquoi les vêtements des femmes seraient-ils différents de ceux des hommes, puisque cette nécessité est commune aux deux sexes, comme celle de se nourrir? Pourquoi la forme de leurs habits serait-elle différente, puisqu'ils en font le même usage?

Les mêmes choses, en effet, doivent pouvoir satisfaire les mêmes besoins, et je ne crains pas de dire que le voile dont les femmes se couvrent les yeux ne serait pas inutile aux hommes; car, quoique la concupiscence s'allume plus facilement dans les femmes à cause de la faiblesse qui leur est naturelle, il arrive cependant que les hommes, par la mauvaise éducation qu'on leur a donnée, sont souvent en cela plus femmes que les femmes mêmes. Exposés donc aux mêmes périls, pourquoi ne prendraient-ils pas les mêmes précautions? S'il faut accorder quelque chose à cette faiblesse naturelle des femmes, permettons-leur l'usage d'étoffes plus douces et moins grossières; mais défendons à leur vanité ces longs vêtements, travaillés avec une curieuse recherche, où brillent et s'entremêlent des fils légers d'or et de soie. Le ver à soie est d'abord un petit ver; mais en peu de temps il devient chenille, et, par une troisième métamorphose, il se change en un papillon à qui les Grecs donnent le nom de *nécudalos*, et il compose un tissu à peu près semblable à la toile de l'araignée. Ces voiles de soie légers et transparents trahissent une faiblesse vaniteuse et un coupable désir de laisser voir aux yeux ce qu'on fait semblant de leur cacher. En effet, loin de couvrir le corps, ils en font ressortir les formes en s'y attachant et s'y imprimant mollement, de sorte qu'il n'y a guère de différence entre une femme ainsi habillée et une femme entièrement nue. Il faut aussi rejeter les couleurs éclatantes.

tâtes ; elles sont inutiles et attirent à la corruption de ceux qui s'en parent de justes reproches. Ces vêtements magnifiques n'ont rien de plus que les autres pour défendre contre le froid : je me trompe , ils ont de plus la honte et le blâme des mauvaises mœurs , et ils affaiblissent bientôt la vue par le plaisir trop vif qu'ils lui donnent.

Les hommes d'innocence et de vérité doivent avoir des vêtements simples comme eux , des vêtements qui soient , si je puis m'exprimer ainsi, blancs comme leur âme. « Je regardais, » dit Daniel , jusqu'à ce que les trônes fussent placés, et l'An-cien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la « neige. » « Je vis sous l'autel, dit saint Jean dans l'Apoca-  
« lypse, les âmes de ceux qui ont donné leur vie pour la parole  
« de Dieu et pour lui rendre témoignage , et on leur donna à  
« chacun une robe blanche. » Si l'on veut se servir d'autres  
couleurs, il faut du moins qu'elles soient naturelles. Les vête-  
ments semblables à des prés émaillés de fleurs ne sont propres  
qu'à la célébration des bacchanales et des autres fêtes païennes.  
Laissons-les donc à ces insensés. Les habits de pourpre, les  
vases d'or et d'argent sont utiles à la pompe des tragédies et  
inutiles à la vie. N'estimerons-nous pas notre vie plus qu'une  
vaine pompe ?

Toutes ces innombrables couleurs de mille différentes sortes sont le fruit d'une pensée pernicieuse qui détourne les vêtements de leur usage naturel, comme pour les faire servir seulement au plaisir des yeux. Loin de nous donc tous les habits où brille l'or, où la pourpre éclate, où flottent les plumes, où la richesse des couleurs se mêle à celle des parfums, et sur lesquels sont imprimées les trompeuses images des fleurs, des plantes et des animaux ! Loin de nous ces vêtements impurs, et l'art corrupteur qui les produit ! Qu'y a-t-il de sage et de beau dans ces femmes chargées de fleurs et imprégnées de fard ? « Ne te glorifie jamais en tes vêtements, dit le sage, ne  
« t'enorgueillis point d'une magnifique illégitime. » L'Évan-gile ajoute par raillerie de ceux qui se couvrent d'étoffes molleuses : « Ceux qui sont vêtus mollement habitent les palais des

« rois ; » c'est-à-dire les palais des rois de la terre, palais périssables, où sont la vaine opinion du bien, la fausse gloire, l'ambition, l'erreur et la flatterie. Mais ceux qui suivent la céleste cour ou règne le Roi des rois ne cessent pas de sanctifier leur corps, afin d'en faire à leur âme un vêtement incorruptible et de se rendre immortels tout entiers. Comme la femme qui ne se marie point s'occupe de Dieu seul, dont aucun soin ne la sépare, ainsi l'épouse chaste partage sa vie entre son Dieu et son mari ; celle qui vit autrement, appartient tout entière à l'homme, et dès lors son mariage n'étant plus dans les voies de Dieu, on peut dire, quoique mariée, qu'elle appartient tout entière au vice. La femme modeste qui aime son mari aime aussi son Dieu. Il n'y a dans son amour et sa piété, qui sont également sincères, ni affectation ni artifice. Mais celle qui préfère à son mari de vains ornements, se sépare à la fois de lui et de Dieu, semblable à cette courtisane d'Argos qui vendit son époux pour une somme d'argent.

Je rends au sophiste de Cée les louanges qui lui sont dues pour avoir fait du vice et de la vertu deux portraits parfaitement appropriés à l'un et à l'autre. Il peint la vertu debout, dans une posture simple et modeste, vêtue d'un habit blanc et parée de sa seule pudeur, véritable modèle d'une femme chaste et vertueuse. Il peint au contraire le vice revêtu d'habits magnifiques, s'énergueillissant de leurs vives et vaines couleurs, et dans une posture indécise et voluptueuse, semblable à celle qu'affectent les courtisanes. Ceux donc qui suivent la raison ne se doivent attacher à aucune honteuse volupté. Quoique le roi-prophète ait dit en parlant du Seigneur : « La myrrhe, l'ambre et le sandal s'exhalent de vos vêtements et des palais d'ivoire, où les filles des rois font vos délices et votre gloire ; la reine, votre épouse, est restée debout à votre droite, revêtue de l'or d'Ophir. » Ces louanges données aux vêtements célestes ne veulent point dire qu'ils soient réellement éclatants de luxe et d'orgueil ; mais c'est une figure de la vraie foi, ornement parfait et incorruptible de ceux qui ont obtenu miséricorde, et de l'Église, dans laquelle Jésus-Christ, inca-

pable d'artifice et de déguisement, brille comme l'or, tandis que les élus y sont représentés par les franges précieuses de ses vêtements.

S'il faut, en faveur des femmes, relâcher quelque chose de cette sévérité, on leur permettra des habits plus commodes, mais point de vaines peintures qui flattent les yeux. Ces couleurs s'évanouissent bientôt, et d'ailleurs les mille préparations qu'on est obligé de faire subir aux laines, en détériorent la nature et en affaiblissent le tissu. Rien n'est plus contraire à une bonne économie, rien n'est encore plus ridicule, que d'admirer ces vêtements bizarres, enfants d'un caprice insensé, voiles, manteaux, écharpes, dont Homère dit que la pudeur est enveloppée et comme étouffée. Rien ne m'indigne plus que de voir tant de richesses si honteusement prodiguées. De quoi le premier homme couvrirait-il sa pudeur dans le paradis? de feuilles et de branches d'arbre; et nous, à qui la laine des brebis a été donnée pour cet usage, faudra-t-il donc qu'en abusant nous nous montrions aussi privés de raison que les brebis mêmes. Que sont les vêtements les plus somptueux? Rien autre chose que les poils de la brebis. Méprisons-les, repoussons-les; la raison divine, qui prend soin de nous éclairer, nous y exhorte et nous l'ordonne. Laissons Milet et l'Italie vanter la richesse de leurs étoffes; laissons une multitude insensée s'y complaire et les rechercher, et n'en ayons ni soin ni souci. Saint Jean, ce bienheureux modèle d'une vie simple et sans artifice, rejeta la laine comme un vêtement trop voluptueux, et choisit, pour se vêtir, le poil rude et grossier des chameaux. Sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage, image des voies simples du Seigneur, qu'il était chargé de préparer et d'ouvrir. Il n'avait garde de se vêtir de pourpre après avoir foulé aux pieds le vain faste du monde. Dans le repos de la solitude, cherchant uniquement son Dieu, il s'était retiré en sa présence, et ne conversait qu'avec lui, libre des soins impurs des hommes mondains et de leurs coupables et honteuses frivolités. Le prophète Élie n'avait point d'autre habit qu'une peau de brebis serrée autour de son corps par une ceinture de

poils. Isaïe allait nu et sans souliers ; mais souvent il se couvrait d'un sac, vêtement de l'humilité. Une ceinture de lin était l'unique habit du prophète Jérémie.

Comme un corps, qui est nu, montre aussitôt sa force et sa vigueur, ainsi la beauté des mœurs, libre de tout ridicule ornement, montre plus vivement la grandeur et la magnificence de l'âme. Il est de la dernière arrogance de porter ces robes traînantes qui embarrassent la démarche et attirent après soi toutes les ordures du sol. Il faut les laisser à ces misérables saltinbanques qui étalent, sur un théâtre muet, leur détestable turpitude. Voulez-vous leur envier, avec ces longues et larges robes bariolées de mille couleurs, la honte de leur languissante et molle démarche ? Si vous objectez que le Sauveur a porté une robe longue, je vous répondrai que cette tunique de diverses couleurs représente les fleurs de la sagesse, qui ne se flétrissent jamais ; la différence des Écritures et des maximes du Seigneur, tout éclatantes des lumières de la vérité. C'est encore un habit de même sorte dont le roi prophète revêt le Seigneur dans ce passage : « Vous vous êtes revêtu de gloire et de beauté, vous vous êtes couvert de la lumière comme d'un manteau. » Nos habits, qui doivent toujours être propres et honnêtes, ne doivent point se soumettre au caprice et aux extravagances de la mode. Il est contre l'honnêteté de porter des vêtements qui ne viennent que jusqu'aux genoux, semblables à ceux des filles de Sparte ; car les femmes ne doivent laisser découverte aucune partie de leur corps. Peut-être est-ce ici le cas de rappeler et de louer la réponse que fit une femme à un homme qui lui disait, en la flattant : « Vous avez de beaux bras. — Oui, dit-elle, mais ils ne sont pas exposés aux yeux du public ; — des jambes belles et faites au tour ; — mais elles ne sont que pour mon mari ; — une figure charmante ; — j'en conviens, dit-elle encore ; mais cette beauté est tout entière pour l'homme dont je suis l'épouse. »

Je n'approuve pas, cependant, que d'honnêtes femmes se donnent occasion de recevoir de semblables louanges de la part de ceux qui ne les leur donnent que dans l'espoir de les

séduire et de les déshonorer. Non-seulement il leur est défendu de montrer même le bout du pied, il faut encore qu'elles aient la tête voilée quand elles paraissent en public; car il leur est vraiment honteux que leur beauté serve de piège à la faiblesse des hommes, ou de se servir d'un voile de pourpre pour mieux attirer leurs regards. Plut à Dieu même que je pusse leur interdire entièrement tout usage de cette couleur, et éloigner ainsi d'elles les yeux et l'attention de tous! Ces femmes, qui dédaignent de faire leurs autres habits, se plaisent à travailler la pourpre, qui enflamme leurs passions; elles vivent et meurent, au milieu de cette éclatante et vaine couleur. Les rivages qui nous l'envoient, Tyr, Sidon, et tout le pays voisin des mers de Lacédémone, sont un objet de désir et d'envie; les ouvriers qui la préparent et en colorent les étoffes sont estimés au-dessus de tous les autres, et on regarde comme hors de prix cette espèce de coquillage dont le sang la produit.

Ce n'est pas encore assez pour ces femmes artificieuses et ces hommes efféminés de teindre leurs vêtements de mille couleurs empruntées; emportés hors de toute borne par un fol amour de se distinguer, leur effronterie ne s'arrête plus; dédaignant les toiles de l'Égypte, ils en demandent d'une autre espèce à la Cilicie et à la Judée. Rien ne suffit à leur caprice, et les noms mêmes qu'ils ont donnés à leurs habits sont encore plus innombrables que leurs formes et leurs couleurs. Quelle folie plus honteuse! puisque le Dieu est plus précieux que le temple, et l'âme que le corps, assurément le corps doit être plus que le vêtement qui le couvre. Mais ces insensés renversent cet ordre; car, si l'on vendait leur personne, on n'en trouverait jamais mille drachmes attiques, et eux-mêmes donnent mille talents d'une seule partie de leur habillement, avouant ainsi aux yeux de tous qu'ils valent moins que l'habit qu'ils portent. Pourquoi donc préfèrent-ils ces étoffes rares et précieuses à celles qui sont communes? C'est parce qu'ils ignorent le vrai bien et la véritable beauté, et qu'ils abandonnent la réalité pour l'apparence; semblables aux insensés, aux yeux desquels les objets blancs paraissent noirs.

## CHAPITRE XI.

## De la chaussure.

Les femmes vaines et orgueilleuses montrent leur molle délicatesse jusque dans leur chaussure même. Leurs sandales sont enrichies de broderies d'or et relevées par des clous de même métal. Plusieurs même y font graver des embrassements amoureux, comme pour laisser sur la terre qu'elles foulent, des traces de la corruption de leur âme. Loin de nous ces trompeuses chaussures où brillent l'or et les pierreries, les pantoufles d'Athènes et de Sicyone, les souliers de Perse et d'Étrurie ! Il suffit que les souliers remplissent bien l'usage naturel pour lequel ils ont été faits, c'est-à-dire de couvrir les pieds, et de les défendre, en marchant, contre tout ce qui peut les blesser. On accordera aux femmes des souliers blancs quand elles demeureront à la ville et qu'elles ne feront point de voyages ; car, dans les voyages, on a besoin de souliers huilés et relevés de clous. Du reste, elles ne demeureront jamais les pieds nus, cela est contraire à la bienséance, et peut être nuisible à la délicatesse de leurs sens, plus facilement blessés que les nôtres. Quant aux hommes, il leur est honorable de ne point se servir de souliers, qui sont une espèce d'entraves et de liens ; c'est même un exercice très-utile pour la santé et pour la souplesse des membres, que d'aller pieds nus quand on le peut faire sans s'incommoder. Si nous n'allons point en voyage, et qu'il nous soit impossible d'aller pieds nus, nous nous servirons d'une simple semelle à qui les Athéniens donnent un nom particulier qui indique, je crois, que cette espèce de chaussure laisse approcher le pied de la poussière. Le témoignage de saint Jean, disant qu'il n'était pas digne de délier la courroie des souliers du Sauveur, prouve assez qu'une chaussure simple et légère nous doit suffire. Celui qui montrait aux Hébreux le parfait modèle et le type de la véritable sagesse, n'avait sans doute

rien d'affecté ou de recherché dans sa chaussure. J'expliquerai dans un autre endroit si cette figure ne peut pas recevoir un autre sens.

## CHAPITRE XII.

Il est défendu d'admirer les parures précieuses, les perles et les pierreries.

Il n'est certainement pas d'un homme raisonnable de montrer une frivole admiration à la vue de ces pierres jaunes ou vertes que les mers étrangères rejettent sur leur rivage, ou qu'on retire du sein de la terre. Ceux à qui leurs vives couleurs inspirent un ardent désir de les posséder ne sont autre chose que des insensés, dont les yeux fascinent la raison. Quant aux femmes, qui attachent le plus haut prix à des colliers ou bracelets de perles, aux améthistes, aux topazes, aux émeraudes, elles sont comme des enfants que l'éclat du feu attire et excite à s'en approcher parce que l'expérience ne leur a pas encore appris combien il est dangereux de le toucher. Leur orgueil est si excessif, leur luxe si extravagant, que, non contentes de se parer de perles, qui sont hors de prix, elles en décorent même leur lit avec une folle profusion. La perle naît dans une sorte de coquillage qui a de la ressemblance avec les nacres; elle est de la grosseur de l'œil d'un gros poisson, et ces malheureuses n'ont point de honte d'adorer presque un coquillage, elles qui se pourraient parer de la perle divine, je veux dire du Verbe de Dieu, que l'Écriture appelle une perle, le pur et brillant Jésus, l'œil de la chair, l'éclatante raison, par qui devient précieuse toute chair que l'eau régénère.

Ce coquillage, qui naît dans l'eau, renferme un poisson qui produit la perle. Nous savons que la sainte Jérusalem est bâtie de pierres précieuses, et que les douze portes de la cité céleste représentent, par leur richesse, la richesse de la prédication apostolique. Les couleurs font le prix des pierres précieuses,



leur matière même n'en a aucun. C'est donc avec raison que l'Écriture-Sainte en construit symboliquement la demeure des saints. Cette fleur inimitable des pierres précieuses exprime bien la nature de ces substances spirituelles qui ne sont point sujettes à l'action de la mort. Ces femmes, qui ne comprennent point ce qu'il y a de symbolique dans les divines Écritures, défendent dans les termes suivants la folle admiration qu'elles éprouvent pour ces parures : « Si le Seigneur nous les « montre, pourquoi craindrions-nous de nous en servir ? Ce « plaisir que j'ai sous les yeux, pourquoi m'en priver volontai- « rement ; et pour qui donc ont-elles été faites, si ce n'est pour « nous ? » Telles sont les paroles de ceux qui ignorent et méconnaissent la volonté de Dieu. Car, d'abord il donne à tous ce qui est nécessaire à tous, l'air et l'eau ; tandis qu'il cache dans les entrailles de la terre, ou la profondeur des eaux, ce dont ils n'ont aucun besoin : ainsi l'or, ainsi les perles. Vous recherchez vainement ce qui ne peut vous être utile. Voilà que tout le ciel vous est ouvert, et vous ne cherchez point Dieu. Mais cet or que vous enviez, ces pierres dont vous faites vos délices, ce sont, parmi vous mêmes, les criminels qui sont condamnés à les chercher et à les tirer du sein de la terre. Vous luttez contre l'Écriture, qui vous crie à haute voix : « Cherchez « donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tou- « tes ces choses vous seront données par surcroît. » « Tout « m'est accordé et permis, dit l'apôtre, mais tout ne m'est pas « expédient. »

Dieu a créé l'homme de telle sorte que nous entrons en communication de services les uns envers les autres ; lui-même a envoyé son Verbe pour le commun salut du genre humain, et tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour tous, de peur que les riches ne prennent pour eux seuls ce qui est aux autres comme à eux. Ces mots, « Je possède des biens plus qu'il ne m'en faut, « pourquoi donc n'en userais-je pas à mon plaisir ? » Ces mots, indignes de l'homme, sont destructifs de toute société. Ceux-ci, au contraire, sont pleins d'un tendre amour : « Je possède « ces biens, pourquoi n'en ferais-je pas part aux pauvres ? »

celui là est parfait, qui parle et agit ainsi. « Vous aimerez « votre prochain comme vous-même. » Ce sont les vrais plaisirs et les précieux trésors.

Je sais que Dieu nous a donné le pouvoir d'user, mais seulement jusqu'au nécessaire, et il veut que l'usage soit commun. Il est absurde, en effet, il est honteux qu'un seul homme vive dans les festins et les voluptés, tandis que des milliers d'autres meurent de faim. Oui, certes, il y a plus de gloire à être bienfaisant que magnifiquement logé ; plus de sagesse à répandre ses biens sur les hommes, qu'à les échanger contre des métaux et des pierres ; plus d'avantage à posséder des amis qu'on a ornés soi-même, que des ornements inanimés. Quel est celui à qui ses biens ont profité autant que ses bienfaits ? Mais il nous reste à réfuter cette objection : qui donc possèdera ce qui est somptueux et magnifique, si nous choisissons tous ce qui est humble et simple ? Nous-mêmes, répondrai-je, si nous en usons froidement et indifféremment ; mais puisqu'il ne peut se faire que tous les hommes soient réglés et tempérants, il faut chercher, pour notre usage particulier, ce qu'il nous est facile de nous procurer, ce qui est nécessaire, et rejeter ce qui ne l'est pas. En un mot, aucune sorte de ces riches ornements que suivent le dégoût et l'ennui ne convient aux femmes chrétiennes, qui doivent mépriser la parure et le monde ; il faut qu'elles soient parées et belles intérieurement. La beauté ou la laideur est dans l'âme ; il n'y a que l'homme vertueux qui soit beau. La vertu brille comme une fleur sur les corps où elle habite, et les revêt d'une pure et douce lumière. La beauté de chaque plante et de chaque animal est dans la vertu qui leur est propre. La vertu de l'homme est la justice, la tempérance, la magnanimité, la piété. C'est l'homme juste qui est beau ; en un mot, c'est celui qui est vertueux, et non point celui qui est riche.

Les soldats veulent aussi que l'or brille sur leurs habits et sur leurs armes. Sans doute ils n'ont pas lu ce passage du poète, qui dit, en parlant d'un guerrier, « qu'il s'avancait couvert « d'or comme une jeune fille. » Du reste, il faut déraciner entièrement cet amour des vaines parures, qui n'ont aucun rap-

port avec la vertu, et qui, n'ayant d'autre objet que le corps, donnent au soin d'une vaine gloire ce que nous devrions donner à la bonté et à l'honnêteté. Cet amour, en effet, qui parle au corps de choses qui ne lui conviennent point, tout autant que si elles lui convenaient, cet amour a produit la réflexion du mensonge et l'habitude de la ruse ; ce n'est point l'honnêteté, la simplicité, la haine de la dissimulation, la véritable enfance, qui sont ses fils ; mais le faste, l'arrogance, la mollesse et les impures voluptés. Mais les femmes dont je parle obscurcissent leur véritable beauté et l'accablent sous le poids de l'or ; elles ne comprennent pas combien est grand le crime qu'elles commettent contre elles-mêmes en se chargeant d'innombrables chaînes, coutume insensée, qui rappelle celle de ces barbares qui attachent les criminels avec des chaînes d'or. Ces femmes me semblent envier le sort de ces captifs. Leurs colliers et leurs bracelets ne sont-ils pas de véritables chaînes ? Sans doute, et les Athéniens mêmes leur en donnent le nom. Pourquoi donc, ô femmes, mondaines, cet amour frivole et insensé de la parure ? Prenez-vous plaisir à paraître enchaînées ? Si la richesse de la matière en efface la honte, qui en effacera le vice ? Quand je les vois ainsi s'enchaîner volontairement, il me semble les voir se glorifier des calamités de leurs richesses. Le poète qui nous peint Vénus surprise en adultère, et retenue dans des liens précieux, nous a voulu faire entendre peut-être qu'ils sont les emblèmes et les signes de ce crime. Du moins il raconte que ces liens étaient d'or. Les femmes n'ont pas honte de revêtir les symboles même de l'esprit malin. Si Ève fut séduite par le serpent, elles le sont par de riches parures ; c'est l'appât dont le serpent se sert pour les entraîner à leur honte. On en voit qui se parent de figures de serpents et de murènes. Les poètes comiques, Nicostrate et Aristophane, ont fait à l'envi, pour les couvrir de honte, le dénombrement de leurs innombrables parures. Mais je m'indigne et me lasse de le répéter, ne comprenant pas même comment elles ne succombent pas sous le poids. Que de soins inutiles ! quelle gloire frivole et insensée ! Elles prodiguent

leurs richesses comme des courtisanes, et se ruinent en se déshonorant ! Elles abusent des dons de Dieu par une criminelle folie , et imitent la malice du démon. Le Sauveur du monde a appelé insensé ce riche qui avait fait de grands amas de grains, et qui disait en lui-même : Tu as de grands biens en réserve pour beaucoup d'années, repose-toi , mange , bois et fais bonne chère. Mais Dieu lui dit : « Insensé, en cette nuit même on te redemandera ton âme ; et les choses que tu as, à qui seront-elles ? » Un des élèves du célèbre peintre Apelle, ayant chargé d'or un portrait d'Hélène, son maître lui dit : « N'ayant pu la faire belle, tu l'as faite riche. » Les femmes d'aujourd'hui ressemblent à cette Hélène : si elles ne sont pas belles, elles sont magnifiquement parées. L'Esprit saint leur prédit, par la bouche de Sophonie, que leur or et leur argent ne les sauveront point au jour de la vengeance du Seigneur.

Ce n'est point l'or , mais le Verbe , par qui brille l'or , qui doit parer la femme chrétienne. Les anciens Israélites eussent été heureux , si les parures qu'ils prirent à leurs femmes, ils les eussent détruites ou enfouies dans la terre. Mais ils en firent un veau d'or, ils l'adorèrent et la punition qui suivit le crime de cette idolâtrie doit apprendre aux femmes le danger qu'il y a de les aimer et de s'en servir. Cette passion des bijoux et de l'or est une idole qu'éprouve le feu. Les délices du ciel ne sont pas réservées aux simulacres, mais à la vérité. De là ces paroles outrageantes que le prophète adresse aux Hébreux : « Ils ont fait Baal d'or et d'argent ; c'est-à-dire de leurs bijoux et de leurs meubles les plus précieux. » Le prophète ajoute la menace : « Je visiterai en elle les jours de Baal, alors qu'elle brûlait l'encens, qu'elle se parait de colliers, de pendants d'oreille ; qu'elle poursuivait ses amants, et qu'elle m'oubliait, » dit le Seigneur. Abandonnez donc au démon ces malicieuses folies. Ne participez point à ses pompes, de peur d'être entraînés, sous un prétexte spécieux, à connaître le crime de l'idolâtrie. Suivez, ô femmes, les sages conseils de l'apôtre : « Que les femmes prient aussi, étant vêtues d'une manière honnête ; qu'elles se parent de modestie et de chasteté, et

« non avec des cheveux frisés, des ornements d'or, des perles  
« et des habits somptueux, mais comme il convient à des fem-  
« mes qui montrent, par leurs bonnes œuvres, la piété dont  
« elles font profession. » Vous voyez qu'il leur défend toute  
parure extérieure. Si elles sont belles, l'art leur est inutile; si  
elles sont laides, la parure fait ressortir leur laideur. Que les  
chrétiennes donc soient humbles et toutes simples; car la fru-  
galité, qui retranche tout superflu et se contente du nécessaire,  
est la mère de la sainteté. Son nom seul indique qu'elle est en-  
nemie de tout faste et de tout orgueil, douce, bonne, égale,  
et se suffisant à elle-même. Or, se suffire à soi-même, c'est  
n'avoir ni trop, ni trop peu. C'est la justice qui produit ce  
contentement, c'est la vertu qui le nourrit; état habituel de  
celui qui acquiert par lui-même les réalités de la vie heureuse.  
Que vos mains soient toujours ouvertes sur les pauvres, et vos  
yeux sur votre famille. Celui qui donne aux pauvres prête à  
Dieu, et les mains des forts s'enrichissent. Il appelle forts ceux  
qui méprisent les richesses et se montrent faciles à les commu-  
niquer et à les répandre. Que vos pieds soient rapides pour  
faire le bien et pour marcher dans les voies de la justice. La  
pudeur et la modestie doivent être vos colliers et vos bracelets;  
car c'est la main de Dieu qui les a tressés. Heureux l'homme  
qui trouve la sagesse, et l'homme qui est riche en prudence!  
sa possession vaut mieux que tous les trésors; elle est plus  
précieuse que les plus précieuses perles; elle est le seul et véri-  
table ornement. Ne percez donc pas vos oreilles pour y sus-  
pendre des perles; c'est faire violence à la nature, qui ne vous  
les a point données pour ce fol usage, mais pour entendre les  
saintes instructions de la divine parole. Vos yeux et vos oreilles  
sont faits pour entendre et contempler Dieu; le Verbe seul,  
vous montrant cette véritable beauté que l'œil n'a point vue et  
que l'oreille n'a point entendue.

## LIVRE TROISIÈME.

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### De la véritable beauté.

La plus belle des sciences est donc de se connaître soi-même, puisque cette connaissance entraîne nécessairement la connaissance de Dieu. L'homme qui connaît Dieu lui ressemblera, non point certes en se couvrant de bijoux précieux et de vêtements magnifiques, mais en faisant le bien et en rétrécissant chaque jour davantage le cercle élastique et capricieux de ses besoins. Comme Dieu seul n'en a aucun, il voit avec une extrême complaisance ceux qui s'efforcent d'en avoir le moins possible, dont l'esprit est simple et le corps revêtu de tempérance comme d'un chaste vêtement. Des trois puissances de notre âme, la première est l'intelligence ou la faculté de raisonner. C'est l'homme invisible commandant à l'homme visible, et le faisant agir sous la direction immédiate de Dieu. La seconde est la colère, passion sauvage et furieuse, qui va jusqu'à la folie. La troisième est la cupidité, ardent désir des voluptés, prenant plus de formes que le démon changeant de la mer, se montrant ici sous une figure, là sous une autre; nous excitant à tous les désordres, et nous poussant des premières débauches jusqu'à l'adultère et l'inceste. « L'homme que la cupidité domine de-  
« vient d'abord, dit le poète, comme un lion farouche que sa

« crinière ondoyante fait reconnaître pour le roi des animaux ;  
 « c'est dire assez que dans les commencements il conserve en-  
 « core quelque chose de la noble figure humaine. Bientôt il de-  
 « vient semblable à un dragon qui rampe sur la terre, à un  
 « sanglier qui se roule dans la fange. » Cette ressemblance de  
 l'homme avec l'homme s'efface peu à peu ; les excès et l'intem-  
 pérance la font enfin disparaître entièrement. Cet homme n'est  
 plus même une bête forte et courageuse, c'est une eau cou-  
 rante ; un arbre qui ne sent pas. La source impure de ses émo-  
 tions s'épuise et tarit, ses plaisirs coulent comme l'onde sans  
 qu'il puisse les arrêter. Un calme affreux, qui annonce la mort,  
 succède dans son cœur aux folles tempêtes de l'amour. Sa beau-  
 té se flétrit et tombe plus vite encore que les feuilles de l'arbre  
 insensible auquel le poète l'a comparé. Elle tombe, elle sèche,  
 elle expire avant que son automne soit venue.

La cupidité enveloppe l'homme d'un voile de mensonge et  
 de dissimulation, au travers duquel on ne l'aperçoit plus. Elle  
 lui fait prendre à son gré les mille formes différentes qu'elle  
 prend elle-même pour se l'asservir. Mais l'homme qui lui ré-  
 siste ; et en qui habitent la raison et le Verbe, ne change ja-  
 mais. Sa forme est celle de la raison, forme simple et invaria-  
 ble. Il ressemble à Dieu, il est beau ; mais, pour le paraître, il  
 ne se couvre point d'ornements frivoles ; car il sait trop bien  
 que Dieu seul est la véritable beauté. Cet homme, enfin, devient  
 Dieu lui-même, parce que Dieu veut qu'il le devienne.

Héraclite a dit avec raison : « Les hommes sont des dieux,  
 « et les dieux des hommes. » La double nature du Verbe nous  
 explique ce mystère. Il est Dieu et homme, il est homme et  
 Dieu ; et par ses intercessions en notre faveur, il accomplit la  
 volonté de son père. La Raison ou le Verbe, qui est commun à  
 la nature divine et à la nature humaine, est médiateur entre  
 l'homme et Dieu. Le Verbe est le fils de Dieu, mais il est le  
 Sauveur des hommes ; il est le ministre de Dieu, mais il est le  
 précepteur des hommes. « La chair est esclave, dit l'apôtre  
 « saint Paul ; pourquoi donc parer une vile esclave ? » La chair  
 est le signe et la forme de notre esclavage. « Le Seigneur, dit

« le même apôtre, s'est lui-même anéanti en prenant la forme de l'esclave; » il appelle esclave l'homme extérieur, avant que le Seigneur, descendant jusqu'à lui, se fût comme lui revêtu de chair. Car maintenant, par ce grand acte de miséricorde, il a fait libre la chair même; il l'a délivrée de la mort, d'un esclavage honteux et mortel; il l'a rendue incorruptible, et lui a donné pour ornement la durée sans fin de l'éternité.

Il est encore pour les hommes une autre beauté, je veux dire la charité. « La charité, dit l'apôtre, est patiente; elle est douce et bienfaisante. La charité n'est point envieuse; elle n'est point téméraire et précipitée; elle ne s'enfle point d'orgueil. » Elle n'est point téméraire et précipitée, c'est-à-dire qu'elle rejette les parures vaines et superflues. « Elle n'agit point contre la bienséance, » ajoute l'apôtre; c'est dire assez que, satisfaite de sa beauté naturelle, elle ne cherche point, par des ornements empruntés et menteurs, à s'en créer une autre qui lui soit étrangère. « Elle ne cherche point ce qui est en elle, dit l'apôtre; » c'est-à-dire la vérité. La vérité, en effet, lui appartenant, pourquoi la chercherait-elle? Non, elle cherche ce qui lui est étranger, un trop grand amour de la parure, pour le blâmer et le reprendre avec douceur, parce que cet amour des superfluités est contraire à Dieu, à la raison et à elle-même. Notre Seigneur dédaigna les beautés frivoles qui frappent les yeux. Voyez plutôt le portrait que nous en fait le prophète Isaïe : « Nous l'avons vu, il n'avait ni éclat ni beauté; son corps ni son visage n'avait rien de beau qui attirât les regards des hommes. » La beauté du Seigneur est cependant sans égale. Mais que lui importait la beauté visible de la chair? C'était la beauté mystérieuse de l'âme et du corps, qu'il voulait nous montrer. La beauté de l'âme, c'est d'être vertueuse; la beauté de la chair, c'est d'être immortelle.



## CHAPITRE II.

Du mépris des vaines parures.

Ce n'est donc pas notre corps, mais notre âme, qu'il faut orner, quoiqu'on puisse dire aussi que la chasteté est l'ornement de la chair. Les femmes que le soin de leur beauté extérieure préoccupe seul, ne s'aperçoivent pas que, tandis qu'elles parent leur corps, leur âme demeure inculte, horrible et stérile. Tels sont les temples des Égyptiens : des bois sacrés, de longs portiques, des vestibules spacieux vous y conduisent ; d'innombrables colonnes en supportent le dôme élevé ; les murailles, revêtues de pierres précieuses et de riches peintures, jettent de toute part un éclat qui vous éblouit. Rien ne manque à cette magnificence. Partout de l'or, partout de l'argent, partout de l'ivoire. Vous vous étonnez justement que les Indes et l'Éthiopie aient pu, pour y suffire, produire assez de richesses. Cependant le sanctuaire se cache encore à vos regards sous de longs voiles de pourpre brodés d'or et de pierreries. Si, tout plein de ce grand spectacle, vous en rêvez un plus grand encore, et que, vous approchant, vous demandiez à voir l'image du Dieu, pour qui un temple si magnifique a été construit ; si alors, dis-je, un des sacrificateurs qui l'habitent, vieillard au visage grave et vénérable, vient au chant des hymnes sacrés, soulever le voile du sanctuaire comme s'il allait vous montrer un Dieu, un sentiment amer de mépris succède dans votre âme à votre admiration trompée ; ce Dieu puissant que vous cherchiez, cette magnifique image que vous aviez hâte de voir, c'est un chat, c'est un crocodile, c'est un serpent, ou tout autre monstre semblable, indigne, je ne dirai pas d'habiter un temple, mais dont la seule demeure doit être l'obscurité des cavernes ou la fange d'un marais impur. Ce Dieu des Égyptiens est un monstre qui se roule sur des tapis de pourpre. N'est-ce point là l'image de ces femmes qui, toutes couvertes

d'or, ne se lassant point d'abattre et de relever l'édifice de leur chevelure, les joues étincelantes de fard; les sourcils imprégnés de fausses couleurs, emploient, pour embellir leur corps et séduire de nombreux amants, le même art impur et menteur que les Égyptiens mettent en usage pour attirer des adorateurs au monstre qu'ils appellent leur Dieu ? Si vous soulevez, en effet, le voile de ce nouveau temple; si vos yeux percent ces habits de pourpre, ces bijoux, ce fard, ces teintures dont elles sont couvertes et tout imprégnées; si vous pénétrez avidement jusqu'à leur âme, dans l'espoir d'y trouver une véritable beauté qui réponde à tant d'ornements, ce que vous trouverez, je le sais, vous repoussera et vous fera horreur. Ce temple magnifique est impur : l'image de Dieu ne l'habite plus. Vous l'y chercheriez vainement : un esprit d'orgueil et d'impureté en a pris la place, semblable à la bête impure et magnifiquement parée que l'Égypte place sur ses autels. Ce serpent séducteur ronge et dévore leur intelligence par l'amour de la fausse gloire; de leur âme il fait sa caverné, et lorsqu'enfin il l'a tout inondée de venins mortels, lorsqu'il y a vomé de sa bouche impure et empoisonnée les passions infâmes dont il est le père, il change toutes ces femmes en autant de prostituées; devenu, dis-je, leur corrupteur, il fait métier et marchandise de leur corruption. Ce ne sont plus des femmes, ce sont des courtisanes éhontées. Elles n'ont plus aucun soin de leurs maisons, plus aucun soin de l'administration de leurs familles; elles dévorent, elles épuisent dans leurs débauches toutes les richesses de leurs maris. Il faut qu'elles paraissent belles; il faut que de nombreux amants le leur disent et le leur fassent croire, et tandis que des esclaves, achetés à prix d'argent, vaquent aux occupations qu'elles devraient remplir, elles consomment les longues heures de la journée à composer et décomposer l'artifice de leur parure. Vous diriez qu'elles veulent faire un ragoût de leur chair, tant elles s'étudient à la rendre molle et délicate. Cependant elles s'enferment dans leurs appartements et n'en sortent point de tout le jour, de peur que son éclat ne trahisse et n'efface l'éclat emprunté de leur teint. Il

faut à ces beautés factices des lumières artificielles. C'est le soir seulement qu'elles osent sortir de leur antre. Alors l'ivresse des festins, la clarté pâle et presque obscure des flambeaux, viennent en aide à leur mensonge. Elles sont horribles, et paraissent belles.

Le poète comique Ménandre, s'adressant à une de ces femmes corrompues : « Sors d'ici, lui dit-il, car il est honteux qu'une femme chaste et modeste change la couleur de ses cheveux. » J'ajouterai à ce reproche : il est honteux qu'elle couvre ses joues de fard, ses sourcils et ses yeux de fausses couleurs. Cependant cette recherche impie d'une beauté factice détruit entièrement celle qui leur est propre. Mais ces infortunées ne le comprennent pas. Vous les voyez, dès le matin, se meurtrir, se déchirer, se serrer jusqu'à étouffer, et se déguiser sous une double couche de préparations vénéneuses. La clarté de leur teint s'efface, leur chair s'imbibe de poisons, et la fleur riante de leur beauté se flétrit et meurt sans retour. C'est peu de perdre leur beauté : les sucres de ces mixtions dangereuses, s'introduisant dans la chair à travers la peau, ouvrent un passage facile aux maladies et à la mort. Alors elles rendent compte à leur créateur de l'outrage qu'elles n'ont point cessé de lui faire pendant leur vie ; car il semble qu'elles lui reprochent de ne les avoir point faites aussi belles qu'elles avaient mérité de l'être.

Leur indolence est extrême, ai-je dit, pour tout ce qui touche à l'administration de leur famille. Eh ! comment ne le serait-elle pas, puisqu'il semble qu'elles sont nées, non point pour ces soins honorables, mais pour se montrer en spectacle aux yeux comme des tableaux ? « Que ferons-nous, dit une de ces femmes mise en scène par le poète comique, et s'adressant à ses compagnes, que ferons-nous aujourd'hui de remarquable ? Par quelle œuvre nous distinguerons-nous, toutes brillantes et parées de fleurs que nous sommes, libres enfin du joug pesant de l'honnêteté et de la pudeur ? Sera-ce la ruine de nos maisons qui nous occupera, ou l'adultère et le divorce, ou la discorde et les dissensions à faire naître entre nos enfants ? »

Un autre poète comique, Antiphane, tourne en ridicule, dans une de ces pièces, leurs habitudes honteuses, dignes des plus viles courtisanes. Il insulte à leur affectation ridicule de parure et de propreté : « Elle vient, dit-il, elle approche, elle « passe ; non, elle ne passe point, elle s'arrête, pour s'essuyer ; « elle vient enfin ; la voici, regardez-la tout inondée de flots « de fard et de savon, peignée, serrée, lavée ; elle s'admire, « elle s'ajuste, elle se parfume encore, elle se serre jusqu'à « étouffer et mourir. » dignes en effet, de mille morts, ces femmes qui font usage des excréments du crocodile et de l'écume des poissons ; ces femmes dont les sourcils sont noircis par la suie et les joues rougies par le fard ! Ces femmes que les poètes païens avaient pris en haine à cause de leurs mœurs, comment la vérité ne les repousserait-elle pas de sa présence ?

Le poète comique Alexis les accuse aussi dans le passage suivant, que je rapporterai tout entier, parce que ce poète y entre dans une foule d'explications curieuses et détaillées qui prouvent que les femmes de nos jours n'ont point dégénéré de l'impudence de leurs devancières. Ce sont les mêmes infâmes mœurs, si même elles ne sont pas pires ; et certes je rougirais d'épargner ces femmes que les poètes comiques n'épargnent pas, et qu'ils livrent en spectacle à la risée publique. Elles sont la perte de leurs maris, car elles les aident dans toutes les injustices qu'ils peuvent commettre pour s'enrichir et dépouiller leurs parents, et les détournent de toute action honorable. Il n'est point de moyens de tromper qu'elles n'imaginent et ne mettent en usage. Celles qui sont petites attachent et cousent sous leur chaussure d'épaisses semelles de liège ; celles qui sont grandes ont, au contraire, des semelles extrêmement légères et amincies, et quand elles sortent, elles ont grand soin de tenir leur tête abaissée entre leurs épaules, afin de déguiser ainsi la hauteur de leur taille. Leurs hanches et leurs cuisses sont-elles plates et sans grâces, elles épaississent leurs vêtements par des pièces rapportées sur ces parties de leur corps qui leur semblent défectueuses, afin que ceux qui les viennent visiter s'extasient sur l'élégance de leurs formes et de leur tour-

nure. Leur sein est-il flasque et tombant comme celui des nourrices que les poètes comiques introduisent sur le théâtre, elles ont des machines pour le relever; est-il trop plat et trop enfoncé, elles se donnent, pour le faire avancer, une torture perpétuelle. Si leurs sourcils sont blonds, elles les noircissent avec de la suie; s'ils sont noirs, elle les blanchissent avec du blanc de Céruse; enfin, s'ils sont trop blancs, une mixtion faite exprès efface et détruit cette blancheur. Ont-elles quelque partie de leur corps où la peau soit plus blanche et plus fine, c'est celle-là qu'elles ont soin de montrer. Leurs dents sont-elles belles et bien rangées, elles rient sans cesse pour qu'on admire la beauté de leur bouche. Gaies, ou tristes, il n'importe, il faut qu'elles rient tout le jour et afin de n'y point manquer, elles placent entre leurs lèvres une petite branche de myrthe qui les tienne toujours entr'ouvertes.

La sagesse humaine m'a fourni ces leçons contre l'amour immodéré de la parure, et je n'ai pas craint d'en faire usage, parce que le Verbe ne dédaigne aucun des moyens qui peuvent nous instruire et nous corriger. Maintenant j'appellerai à mon aide les maximes de la sagesse divine, car la honte salutaire qu'on éprouve d'un blâme mérité et public détourne souvent du péché.

Comme les bandages dont on couvre et serre les blessés témoignent des blessures du corps, le fard et les fausses couleurs accusent et prouvent les maladies honteuses qui dévorent l'âme. N'approchez pas du fleuve étranger, nous dit notre divin maître, c'est-à-dire n'approchez pas de ces épouses adultères qui, livrées à tout l'emportement de leurs passions sont comme une source courante et incessamment ouverte à tous ceux qui ont soif des plaisirs impurs. « Abstenez-vous, nous dit-il encore, d'une onde étrangère, et ne buvez point de l'eau de la « fontaine d'autrui, » C'est-à-dire fuyez les jouissances coupables de la chair et de l'esprit. Ainsi vous vivrez long-temps, ainsi de nombreuses années seront ajoutées à celles que vous comptez déjà, la justice de Dieu vous récompensant de votre horreur pour les eaux impures de la volupté et de l'hérésie.

Le vice de l'ivrognerie et de la gourmandise, tout grand qu'il est, l'est moins encore que cet amour déréglé des vaines parures. Il suffit, pour le satisfaire, de mets abondants ou délicats, arrosés par de fréquentes libations. Mais cette soif de la parure, soif insensée qui s'abreuve d'or, de pourpre et de pierreries, rien ne peut la satisfaire et l'éteindre. Tout l'or que la terre a déjà produit, ajouté à celui qu'elle cache encore dans ses entrailles, ne suffirait point à désaltérer ceux qui ont le malheur de brûler de cette soif ardente et inextinguible. En vain les vaisseaux innombrables qui sillonnent les mers de Tyr, de l'Inde et de l'Éthiopie leur apporteraient sans relâche les trésors enfermés dans leurs flancs; en vain le Pactole roulerait à leurs pieds ses eaux brillantes et imprégnées d'or; en vain, semblables à Midas, ils changeraient en or tout ce qu'ils touchent, croyez-moi, ils resteraient pauvres au milieu de ces richesses merveilleuses et inépuisables, car ils en désireraient d'autres, et mourraient avec ce désir. Mais si les richesses sont aveugles comme il est vrai qu'elles le sont, comment ceux qui les admirent et les adorent ne seraient-ils pas aveugles comme elles? Comment ces femmes, qui ne mettent aucune borne à l'emportement de leurs désirs, en mettraient-elles à la licence de leur conduite et de leurs mœurs? Aussi cherchent-elles partout des admirateurs, dans les théâtres, dans les promenades, dans les rues les plus fréquentées, dans les temples mêmes, orgueilleuses de la beauté de leur visage, insouciantes de la pureté de leur cœur; vous reconnaissez ces femmes adultères au fard qui les couvre et les défigure, comme on reconnaît l'esclave fugitif aux stigmates dont l'a marqué le fer du bourreau. « Quand tu serais vêtue de pourpre, dit le prophète; « quand tu serais parée d'or et de tous tes bracelets, et que le « fard rehausserait l'éclat de ton visage, ta beauté serait im-  
« puissante et méprisée. »

Quelle absurdité et quel opprobre! Les animaux des champs, les oiseaux du ciel, bondissent dans les prairies ou s'élèvent joyeux dans les airs, satisfaits des ornements naturels qu'ils tiennent de la bonté de leur Créateur; ceux-là de leur cri-

nière ondoyante, ceux-ci des couleurs vives et variées de leur plumage; la femme seule, comme si elle était inférieure à ces animaux, se croit assez laide et assez difforme pour avoir besoin d'emprunter une beauté factice et trompeuse. Toutes ces bandelettes, tous ces réseaux de formes et de couleurs différentes, dont elles attachent et enveloppent leur chevelure; toutes ces tresses innombrables qu'elles entrelacent les unes dans les autres avec mille soins curieux et recherchés; tous ces miroirs de forme et de matière magnifique à l'aide desquels elles composent leur visage et leur maintien, afin de mieux séduire ceux qui, comme des enfants privés de raison, se laissent prendre à ces trompeurs appas; tous ces soins, dis-je, toutes ces recherches proclament leur opprobre et leur corruption. Dépouillées de toute pudeur, faisant un masque de leur visage, est-ce leur faire injure que de les comparer à des courtisanes et de leur en donner le nom? « Ne considérez point, » dit l'apôtre, les choses visibles, mais les invisibles; car les « choses visibles sont passagères, mais les invisibles sont éternelles. » Peut-on imaginer rien de plus absurde que la conduite de ces femmes? Elles se créent une beauté fautive, et, comme si elles avaient fait un superbe ouvrage, elles inventent un miroir pour la regarder, au lieu d'un voile pour la couvrir et la cacher. Ni les fables grecques ne les instruisent, ni les divines Écritures. Le beau Narcisse meurt de la contemplation de sa ressemblance; Moïse défend au peuple choisi de faire des peintures qui représentent le vrai Dieu, et elles inventent des miroirs pour adorer leur propre image! Lorsque le prophète Samuel fut entré dans la maison du vieillard Jessé, pour sacrer roi celui de ses huit enfants que le Seigneur avait choisi, frappé d'abord de la taille élevée et de la beauté remarquable de l'aîné, il s'en réjouit, et levait déjà l'huile sainte pour la lui répandre sur la tête; mais le Seigneur l'arrêta et lui dit : « Ne regarde point son visage, ni la hauteur de sa taille : je l'ai rejeté, et je ne juge point selon le regard de l'homme; car l'homme voit ce qui paraît, mais le Seigneur regarde le cœur. » Ainsi le prophète ne sacra

point celui dont le corps était beau, mais celui dont l'âme était belle. Si donc le Seigneur fait moins de cas de la beauté naturelle de notre corps que des vertus cachées qui embellissent notre âme, de quel oeil ne doit-il point voir ces beautés fausses et trompeuses, lui qui a horreur de tout ce qui est faux? « Car nous marchons dans la foi et non dans l'apparence.. »

L'exemple d'Abraham, à qui le Seigneur ordonne de se retirer dans une terre étrangère, et qui lui obéit sans murmure, prouve assez que les vrais serviteurs de Dieu doivent sacrifier à ses moindres ordres leur patrie, leurs parents et leurs biens. Dieu lui-même appelle ce saint patriarche son ami, parce qu'il a méprisé pour lui ses richesses, toutes considérables qu'elles étaient : témoin les quatre rois qui avaient emmené Lot en captivité, qu'il défit et mit en fuite avec le seul secours de ses domestiques. La seule Esther, dans l'Écriture, nous apparaît magnifiquement parée; mais cette parure est mystérieuse. C'est une sujette qui veut plaire à son roi, une épouse à son mari; et le prix de cette beauté est la délivrance de tout un peuple que les méchants persécutaient et s'apprétaient à faire périr. A l'appui de cette fatale influence de l'amour outré des vaines parures, amour qui fait les femmes adultères et rend les hommes mous et efféminés, je citerai ce passage d'Euripide, dans sa tragédie d'Iphigénie :

« Lorsque le prince troyen, qui avait jugé les déesses, eut  
 « abordé les rivages de la Laconie, sa beauté, ses vêtements  
 « somptueux, tissus d'or et de soie, éblouirent Hélène et la  
 « séduisirent au point de profiter de l'absence de son époux  
 « pour suivre cet amant adultère dans les retraites du mont  
 « Ida. »

O beauté, mère de l'adultère! cet amour outré des vaines parures et des coupables voluptés, ce luxe impur d'un prince barbare, ruinent la Grèce, corrompent la chasteté lacédémonienne, et changent en une vile prostituée la fille même de Jupiter. Hélas! ces peuples n'avaient point de maître divin qui leur dit  
 « Vous ne commettrez point d'adultère; » et, vous livrant à



l'impétuosité de vos désirs, vous n'ouvrirez point à ces flammes vicieuses qui dévorent le cœur une route large et facile. Quelles ne furent pas cependant les suites fatales de ce crimel De quels malheurs ne furent point accablés ces insensés qui n'avaient pas su résister à l'entraînement de leurs passions effrénées ! Il suffit du crime d'un jeune barbare pour ébranler tout l'univers. La Grèce et l'Asie sont en feu. La Grèce entière s'élançe sur les mers, dont les flots mugissent et disparaissent sous d'innombrables vaisseaux ; une guerre interminable s'allume, les combats succèdent aux combats, les cadavres s'amoncèlent sur les cadavres. Les barbares poursuivent les Grecs jusque dans leurs vaisseaux embrasés. L'injustice triomphe : un faux Jupiter la protège. Le plus pur sang de la Grèce inonde les plaines et grossit les fleuves d'un pays barbare. Toutes les poitrines se frappent et gémissent ; la terre entière est pleine de deuil. Le haut Ida, dont les pieds sont baignés par d'innombrables fontaines, s'agite sur ses profondes bases jusqu'à ses sommets les plus élevés, et menace d'ensevelir sous une même et vaste ruine la ville de Priam et la flotte des Grecs. « Où fuirons-nous, ô poète ; en quel lieu nous cacherons-nous ? » Montre-nous quelque terre lointaine où cet affreux désordre n'ait point pénétré ! »

Enfant, ne touche point à des rênes que tes faibles mains ne sauraient tenir. Ne monte point sur un char qu'il t'est impossible de diriger.

Mais l'orgueil est sourd aux conseils, et le ciel s'étonne de voir aux mains d'un jeune insensé le char enflammé du soleil. L'orgueil, en effet, est la volupté coupable de l'âme ; il entraîne et détruit la raison que le Pédagogue divin ne dirige point. La chute alors appelle la chute. Nous en avons un exemple frappant dans ces anges rebelles qui, ayant abandonné l'éternelle beauté pour une beauté trompeuse et périssable, furent précipités du ciel sur la terre. Les Sichimites aussi furent punis pour avoir insulté à la pudeur dans la personne d'une jeune et sainte vierge ; ils furent punis de mort, et ce châtement terrible doit nous être une salutaire instruction.

## CHAPITRE III.

Contre les hommes qui se parent.

Cet amour frivole de la parure n'entraîne pas seulement les femmes, mais les hommes mêmes, tant le luxe a fait parmi nous des progrès affreux et rapides ! Ces vains ornements accusent hautement la corruption de leur cœur. Devenus femmes par leurs mœurs, ils le deviennent par leurs vêtements. Semblables, par l'arrangement de leur chevelure, à des esclaves ou des courtisanes, à peine couverts de vêtements légers et transparents, la bouche pleine de mastic, le corps inondé de parfums, errant tout le jour dans nos places publiques, ils s'y font gloire de leur détestable mollesse. Si vous les jugez d'après leur aspect, que ne direz-vous point de ces adultères mous et efféminés, hommes et femmes tour à tour dans leurs exécra- bles plaisirs, qui, prenant en horreur les marques distinctives de leur sexe, soignent leurs cheveux comme des femmes, et ne laissent aucun poil sur leur visage ni sur leur corps ? L'au- dace criminelle de leurs actions l'emporte sur l'infamie de leurs mœurs, et leur folie cède à leur méchanceté. C'est pour eux que nos cités regorgent de ces ouvriers inutiles incessamment occupés à masser, poisser, épiler ces misérables qui ne sont plus d'aucun sexe ; c'est pour eux que s'élèvent ces innombra- bles boutiques, ouvertes nuit et jour, où les artisans de ce commerce impur, spéculant sur la folie publique, s'enrichis- sent rapidement. C'est là que, sans honte de ceux aux regards desquels ils se montrent, sans aucune honte d'eux-mêmes, ils s'enduisent de poix et livrent aux mains et aux instruments de mille esclaves impudiques les parties les plus secrètes et les plus honteuses de leur corps, se réjouissant, dans leur infamie, de voir leur peau devenir lisse et douce comme celle des fem- mes sous l'action violente de la poix. Leur impudence ne peut sans doute aller plus loin ; mais puisqu'il n'est rien qu'ils ne fassent, il n'est rien que je doive taire. Diogène faisait preuve

de grandeur d'âme, lorsque, conduit sur le marché public pour y être vendu comme esclave, il disait d'un ton de maître à l'un de ces hommes dégénérés : « Viens, enfant, acheter un « homme. » Car, par ces paroles équivoques, il lui faisait assez entendre qu'il ne l'était plus.

Sont-ils des hommes, en effet, ces insensés qui, par leurs mœurs et leurs habitudes, leurs vêtements et leur coiffure, les parfums, le fard et les fausses couleurs qu'ils emploient, s'assimilent autant qu'ils le peuvent à un sexe qui n'est point le leur ? Comment le voir sans le leur reprocher ? Ils pensent pouvoir se dépouiller de la vieillesse qui blanchit leur tête comme les serpents se dépouillent de leur vieille peau, et rajeunir leur chevelure par les couleurs dont ils la teignent ; mais s'ils déguisent la couleur de leurs cheveux et les outrages du temps, ils ne sauraient empêcher ni les rides de creuser leur front, ni le temps d'amener la mort. Est-ce donc une honte d'être vieux et de ne pouvoir s'empêcher de le paraître ? Non sans doute, mille fois non. Plus l'homme est avancé en âge, plus il inspire de vénération ; car il semble que Dieu seul soit plus ancien que lui. Dieu est le vieillard éternel : « Il est l'Ancien des jours, dit le « prophète, et ses cheveux sont comme la laine pure. » « Il est « le seul, nous dit le Seigneur, qui puisse faire un cheveu blanc « ou noir. » Quelle n'est donc pas l'impiété de ces hommes qui, s'attaquant à ses œuvres, s'efforcent de noircir la chevelure qu'il a blanchie ? « L'expérience est la couronne des vieillards, « et la blancheur de la tête est la preuve de leur prudence. » Ceux donc qui détruisent cette blancheur, source pour eux de respect et de vénération, outragent le Dieu qui la leur a donnée comme la plus noble parure de leur âge. La vérité ne peut habiter dans leur âme, puisque le mensonge souille leur tête : « Mais vous, ce n'est pas là ce que vous avez appris de Jésus- « Christ, si toutefois vous êtes ses disciples et si vous avez appris « de lui, selon la vérité de sa doctrine, à dépouiller le vieil hom- « me selon lequel vous avez vécu autrefois, et qui se corrompt « en suivant l'illusion de ses passions. Renouvelez-vous donc « dans l'intérieur de votre âme, et vous revêtez de l'homme

« nouveau qui est créé à la ressemblance de Dieu dans la justice et la sainteté véritable. »

N'est-ce pas pour des hommes une admirable occupation, de passer leur temps devant un miroir à peigner, couper, ajuster leurs cheveux ? Ne font-ils pas une belle œuvre, en rasant le poil de leurs joues et en arrachant jusqu'au dernier tous les poils qui couvrent leur corps ? Eh ! comment, à moins de les voir nus, ne pas les prendre pour des femmes ! Leur passion rompt tous les obstacles. C'est bien en vain qu'il leur est défendu de porter de l'or. Ils trouvent mille moyens détournés d'é luder cette défense : tantôt ce sont des franges d'or, tantôt des feuilles légères entrelacées de fils de même métal ; tantôt enfin je ne sais quelles figures sphériques de matière riche et brillante qui, suspendues à leur cou, descendent jusqu'à leurs talons ; inventions séductrices bien dignes de ces hommes dégénérés que leurs passions ravalent jusqu'à la brute, et de qui la folie n'a d'égale que l'impiété.

Dieu a voulu que le corps de la femme fût doux et poli, et que sa longue chevelure, qui flotte naturellement sur ses épaules, fût son unique ornement ; mais il a donné la barbe à l'homme comme la crinière aux lions, et a couvert sa poitrine d'un poil épais, signe de force et de commandement. Il n'est point jusqu'au coq à qui, pour le distinguer des poules, il n'ait donné cette crête d'un rouge vif qui ressemble à un casque guerrier. Dieu a voulu que la barbe se montrât chez l'homme en même temps que la prudence, et qu'elle devînt blanche dans sa vieillesse, afin de répandre sur sa figure un air de gravité majestueuse. Il a voulu qu'elle suivît dans ses développements les développements de l'expérience, et qu'elle en fût comme un éclatant témoignage, qui inspirât naturellement la confiance et le respect. La barbe est plus ancienne qu'Ève ; elle est la marque distinctive de l'homme, dont elle indique la supériorité. Le Créateur a trouvé juste de semer de poils tout le corps de l'homme, et lui ôtant du côté tout ce qu'il y avait en lui de faible et de mou, il en a formé la femme, de qui le corps plus tendre et plus délicat devait être propre aux fonctions qu'elle a

à remplir dans la génération et la conservation des enfants.

L'homme, ainsi séparé de tout ce qu'il avait de faible et de trop délicat, demeura et se montra homme; de là vient que dans l'acte de la génération, l'homme agit et la femme souffre: car les corps velus sont plus chauds et plus secs que ceux qui n'ont point de poil, et l'homme l'est plus que la femme et les eunuques. C'est donc une véritable impiété et un crime contre-nature, de détruire ces marques distinctives de la supériorité de l'homme. C'est le comble de la bassesse et de la lâcheté dans les hommes; c'est le plus haut degré de l'impudicité dans les femmes. Toutes ces hideuses manières de s'embellir, dont le nom seul allume mon indignation, doivent être en horreur à de véritables Chrétiens. « Tous les cheveux de votre tête sont comptés, » nous dit le Seigneur; mais ceux de votre barbe et de votre corps le sont aussi, et vous ne pouvez en arracher un seul sans aller manifestement contre cette volonté divine qui les a comptés. « Peut-être ne savez vous pas, dit l'apôtre, que Jésus-Christ habite en vous. Si nous eussions su qu'il fait en nous sa demeure, je ne pense point que nous eussions osé l'outrager. »

J'ai honte, je l'avoue, d'entrer dans les détails de toutes ces infâmes coutumes; j'ai honte de vous montrer ces hommes se tournant, se courbant, se baissant, dévoilant ce que la nature a voilé, se fatiguant et se brisant presque dans mille indécentes postures, et ne rougissant point lorsque leur seul aspect fait naître une vive rougeur. Au milieu de la jeunesse, au sein même du gymnase, où les jeunes gens reçoivent des leçons de tempérance et de vertu, ils se montrent dans toute l'infamie de leur parure et de leurs mœurs. N'est-ce point là le plus horrible excès où la licence puisse monter? Que respecteront dans leurs maisons ceux qui agissent ainsi en public? Quelle plus grande preuve de l'infamie de leurs mœurs? Eh? n'est-ce pas avouer qu'on est femme la nuit, que d'abjurer ainsi sa nature d'homme à la lumière du soleil? Écoutez-ce que nous dit le Verbe par la bouche de Moïse: « Il n'y aura point de courtisanes parmi les filles d'Israël, ni de fornicateur parmi

« les enfants d'Israël. » Mais l'usage que nous faisons de la poix, disent-ils, nous est agréable ; il l'est, mais il vous accuse. Quel homme sage, à moins d'être dévoré par cette affreuse maladie, voudrait passer pour un fornicateur, et s'étudierait à couvrir de honte la noble image de son Créateur ? « Ceux qu'il a eonnus dans sa prescence, dit l'apôtre, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son fils, afin qu'il soit lui-même le premier né entre plusieurs frères ; et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi justifiés. Ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. » Quelle n'est donc pas l'implété de ces hommes qui, en déshonorant leur corps, déshonorent Jésus-Christ même ! Voulez-vous être véritablement beau, rendez belle votre âme, et ne vous laissez point de l'orner. Ce ne sont pas les poils de votre corps, mais les passions de votre âme, qu'il faut arracher. J'éprouve une profonde pitié pour ces jeunes et malheureux enfants, objets d'un infâme trafic. Cependant la honte dont ils sont couverts ne leur appartient pas ; elle est tout entière à ceux qui en tirent un gain criminel. Mais si ces enfants, dont le crime est involontaire, nous inspirent tant de pitié, quelle horreur ne doivent pas nous inspirer des hommes qui s'abandonnent volontairement, et de leur plein gré, à des infamies qu'ils devraient racheter de leur vie même, si on voulait les forcer à les commettre ?

Le vice a désormais dépassé toute limite ; il promène en public ses jotes lascives et insultantes, il coule à pleins bords dans nos villes, il est la loi commune et universelle. Les femmes, abjurant la pudeur ; les hommes, abjurant leur nature, vendent publiquement leur corps. Le luxe a fait des sexes un affreux mélange, et couvert les hommes d'opprobre. Une curiosité inouïe, molle et luxurieuse, agite leurs cœurs. Il n'est rien qu'ils n'inventent pour rallumer leurs désirs éteints, rien qu'ils ne tentent et n'essaient pour réveiller leur imagination blasée. La nature, qu'ils violentent, s'épouvante de leurs excès. Les hommes font l'office des femmes, et les femmes celui des hommes. Que dis-je ? elles s'unissent entre elles ; elles épousent d'autres femmes, et leur corps n'a point d'ouverture qui ne

serve à leur lubricité. La volupté, devenue une marchandise publique, a pénétré dans l'intérieur des familles et les a souillées.

Quel horrible spectacle que cet inceste perpétuel ! quels trophées de notre civilisation, que ces hommes et ces femmes couchés pèle-mêle dans des maisons publiques, et attendant des acheteurs ! Quelle effroyable iniquité, et de quelles tragédies ne sont point la source ces détestables désordres ! Les pères, oublieux des enfants qu'ils ont exposés, se mêlent à leurs fils dans leur licence effrénée, et rendent mères leurs filles mêmes. La loi se tait sur leurs désordres, et, se prévalant de son silence, ils appellent facilité de mœurs ce qui est le plus horrible excès de la plus criminelle impudicité. Ils violent la nature, et se croient innocents des souillures de l'adultère. Mais si la loi humaine se tait, la justice divine ne se taira point. Ils appellent sur leurs têtes d'inévitables calamités ; et du même argent dont ils achètent un plaisir passager, ils achètent aussi une éternelle mort. Les malheureux qui trafiquent de ces détestables marchandises couvrent les mers de leurs vaisseaux, et transportent d'une ville à l'autre la fornication, comme le froment et le vin. Ceux encore plus malheureux qui les achètent, font provision de volupté comme d'une nourriture indispensable. Et ni les uns ni les autres ne se souviennent de cette défense de Moïse : « Tu ne profaneras point ta fille jusqu'à en faire une courtisane, et la terre ne se remplira point de fornication et d'iniquité. » Ces paroles prophétiques, prononcées autrefois, s'accomplissent maintenant. Nous le voyons clairement de nos yeux. Toute la terre est pleine de fornication ; toute la terre est pleine d'iniquité. Je ne puis m'empêcher d'admirer les premiers législateurs des Romains, qui crurent juste de condamner à être enterrés tout vivants ceux qui auraient avec les femmes quelque commerce contraire aux règles de la nature. La barbe de l'homme est une beauté libre, simple et naturelle, qu'il est honteux de détruire. C'est lorsque sa barbe commence à pousser que sa figure est le plus agréable. Enfin, c'est sur la barbe d'Aaron que sont versés ces parfums prophétiques dont l'Écriture nous entretient. Celui donc qui est instruit par le Pé-

dagogue, et en qui habite la paix, doit lui-même être en paix avec tous les poils de son corps.

Que ne feront point les femmes, naturellement portées à cet amour outré de la parure et des plaisirs, si les hommes leur donnent l'exemple de si effroyables excès ? Mais j'ai tort de les appeler des hommes, ils ne sont pas même des femmes ; ce sont de véritables eunuques. Leurs habits d'étoffe légère et de couleur transparente n'ont plus rien de mâle ; leur voix grêle et menue n'a plus rien de la noble voix de l'homme. Tout en eux accuse une nature abâtardie et dégénérée ; leurs habits, leur coiffure, leur démarche et leurs traits. « On connaîtra l'homme, dit l'Écriture, à son aspect, à sa démarche, à ses vêtements, au mouvement de ses pieds, au rire de ses lèvres et de ses dents. » C'est de leur chevelure, surtout, que ces efféminés ont soin. Ils ne cessent, comme des femmes, de la tresser et de l'orner. Les lions aussi, s'enorgueillissent de leur crinière ; mais c'est parce qu'elle les aide dans leurs combats en leur donnant un air plus terrible et plus menaçant. Les sangliers sont fiers aussi du poil épais dont leur hure s'arme et se hérise ; mais c'est parce qu'il glace d'effroi les chasseurs les plus intrépides. Les brebis mêmes sont chargées d'une épaisse toison ; mais c'est un des bienfaits de notre Père céleste, qui nous a appris à les en dépouiller pour notre usage. Il est vrai aussi que, parmi les nations barbares, les Gaulois et les Scythes, se plaisent à faire croître leur chevelure et la conservent avec soin ; mais ce n'est point comme un objet de vaine parure. Cette chevelure épaisse et rougeâtre, qu'ils rassemblent et portent sur le devant de la tête, annonce la guerre, par sa couleur farouche et éclatante comme celle du sang. Ces deux peuples barbares ont une égale horreur du luxe. Le fleuve glacé où le Germain se baigne, et le char grossier qu'habite le Scythe, en sont d'irrécusables témoins. Le Scythe même quelquefois dédaigne d'habiter ses chars. Son cheval lui sert de maison ; il y monte, et en un instant se transporte partout où il lui prend envie d'aller. Un grand courage, une vie frugale, sont ses uniques richesses. Il ne sent pas d'impurs besoins qui



lui en fassent désirer d'autres. Si une faim dévorante le presse, il demande à son cheval de quoi l'apaiser; il lui ouvre les veines, et ce noble animal donne son sang pour ranimer et soutenir la vie de son maître. Les chevaux de ces peuples nomades les portent et les nourrissent. Les Arabes, qui sont une autre espèce de peuples nomades, montent des chameaux dans leurs expéditions guerrières, et se font suivre par des chamelles pleines. Ces animaux mangent en courant, et portent sur leur dos non-seulement leurs maîtres, mais encore les tentes qui leur servent de maison. Si l'eau vient à manquer à ces barbares, ils se désaltèrent de leur lait; si leurs vivres s'épuisent, ils se nourrissent de leur sang; et cependant ces animaux, moins sauvages que leurs maîtres, oublient les mauvais traitements qu'ils en ont reçus, et, parcourant fidèlement de vastes solitudes, les portent et les nourrissent. Périssent donc ces peuples cruels qui se nourrissent de sang!

Il n'est point permis à l'homme de toucher au sang; car la chair de son corps n'est autre chose qu'un sang épaissi. Le sang humain s'est mêlé et communiqué à la nature divine du Verbe par la grâce du Saint-Esprit. Si quelqu'un l'outrage, il criera vers Dieu, et Dieu l'entendra, même inanimé. J'ai en horreur la férocité de ces peuples barbares; mais j'admire leur vie frugale, ennemie du faste et de la mollesse. C'est ainsi que notre divin maître veut que nous soyons, sans faste et sans arrogance, sans vaine gloire et sans péché, portant notre croix, uniquement occupés du soin de notre salut.

#### CHAPITRE IV.

##### Des bonnes et des mauvaises compagnies.

Ayant interverti, sans le vouloir, l'ordre que j'avais d'abord résolu de suivre dans ces instructions, j'ai hâte d'y revenir et d'élever la voix contre cette innombrable quantité d'esclaves et de domestiques dont s'entourent les gens riches et volup-

tuens. Ne voulant absolument pas se servir eux-mêmes, ils en achètent pour chacune de leurs actions et pour chacun de leurs désirs. Ils emploient les uns à préparer mille ragoûts délicats et recherchés, les autres à dresser et couvrir les tables. Tous ces innombrables mercenaires ont chacun leur emploi distinct et marqué, afin de venir tour-à-tour satisfaire au luxe et à la gourmandise de leurs maîtres. Ils préparent les viandes, les confitures, les pâtisseries, les liqueurs, et les étalent avec symétrie sur des tables somptueuses dont ils sont les décorateurs et les architectes. Ils gardent des amas d'habits superflus et des monceaux d'or, comme des griffons. Ils serrent l'argenterie et l'essuient sans cesse, la tenant toujours prête pour l'appareil brillant des festins. Il en est enfin qui sont préposés à la garde et à l'entretien des chevaux de luxe, exerçant sous leurs ordres un nombre infini d'échansons et de jeunes gens dont le caprice du maître épuise et cueille la beauté avant que le temps l'ait mûrie.

Une multitude d'esclaves de l'un et de l'autre sexe se presse autour des femmes pour servir à l'entretien de leur parure et de leur beauté. Il en est qui président à leurs miroirs, d'autres à leurs coiffures, d'autres enfin à leurs peignes et aux tresses de leurs cheveux. Les nombreux eunuques dont on les entoure sont autant de ministres secrets de leurs débauches. On ne les en soupçonne point, parce qu'on les en sait incapables par eux-mêmes ; mais le véritable eunuque n'est pas celui qui ne peut pas, c'est celui qui ne veut point. Lorsque les Juifs, révoltés contre Dieu, l'irritèrent par la demande d'un roi, le Verbe, par la bouche du prophète Samuel, au lieu de leur promettre un roi doux et humain, les menaça d'un tyran insolent livré au luxe et à la débauche. « Il prendra, leur dit-il, vos filles « pour se faire apprêter des parfums, ainsi que les pains et les « mets de sa table, » les traitant comme des esclaves acquises par le droit de l'épée, et ne gouvernant point selon les lois de la justice et de la paix.

On voit partout des femmes se faisant porter dans de brillantes litières sur les épaules de nombreux Gaulois, esclaves

affectés à ce genre de service. On n'en voit plus qui, s'occupant dans l'intérieur de leur maison à des ouvrages de leur sexe, préparent la laine et le lin pour les vêtements de leurs maris et de leurs enfants. Toutes leurs journées se perdent et s'écoulent dans l'oisiveté, à écouter des fables amoureuses, des propos vains et séduisants qui énervent leur âme et leur corps. « Vous éviterez la foule, dit le sage, de peur que vous ne tombiez dans le vice; car la sagesse est dans le petit nombre, le désordre et la confusion dans la multitude. » Ce n'est point par pudeur, et dans la crainte d'être vues, qu'elles se font ainsi porter en litière sur les épaules de leurs esclaves : ce motif, s'il était le leur, serait honorable et légitime; mais c'est, au contraire, par un excès d'orgueil et de vanité, désireuses qu'elles sont de s'offrir en pompe aux regards. Vous les voyez tantôt lever leur voile et regarder fixement ceux qui les regardent, tantôt faire semblant de se cacher, se déshonorant encore davantage par cette affectation de fausse pudeur. « Ne jette pas les yeux de tous côtés, dit le sage, n'erre point dans la solitude des places publiques. »

C'est en effet une véritable solitude, qu'un lieu où dans une nombreuse foule d'impudiques ne se trouve pas un seul homme chaste. Elles courent d'un temple à l'autre, ne se lassant point d'y sacrifier, environnées de devins, de charlatans, de vieillards corrompus, détestables instruments de la ruine des familles. Le jour, elles se montrent avec orgueil dans tout l'éclat de leur parure; le soir, au bruit des verres du festin, elles écoutent les conseils impurs que ces vieilles corrompues murmurent à leurs oreilles. Elles apprennent et chantent des chansons lascives, qui sont la perte et le déshonneur du mariage. Elles ont des maris qu'elles n'aiment point, et des amants qui les possèdent. Mais ce n'est point encore assez; et leurs devins, pour flatter leur orgueil et leurs passions, leur en promettent encore d'autres. Ces malheureuses ne sentant point qu'elles se trompent et sont trompées, livrent leur corps, comme un vase de volupté, à tous ceux qui veulent y boire l'impu-

dicité et la débauche ; elles font commerce de leur chasteté , et l'échangent avec joie contre la honte. De nombreux ministres de leurs débauches se pressent autour d'elles ; ils y courent de toutes parts , comme les pourceaux au fumier. De là vient que l'Écriture nous avertit incessamment : « N'introduis pas tout homme dans ta maison , car les pièges du trompeur sont innombrables. Que les hommes justes soient tes convives , et que ta gloire repose dans la crainte du Seigneur. » Loin de nous la fornication ! « Car sachez , dit l'apôtre , que nul fornicateur , nul impudique , nul avare dont le vice est une idolatrie , ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ et de Dieu. » Mais ces femmes ne se plaisent que dans la société des hommes efféminés ; elles réunissent dans leurs maisons une multitude de vils flatteurs , oisifs et dissolus , dont la langue impudique ne connaît point de frein , et dont les actions ne sont pas moins infâmes que les discours. Ces misérables , prêtant leur aide à l'adultère et l'impudicité , s'efforcent , par l'indécence de leurs postures et de leurs gestes , par leurs plaisanteries honteuses , par leurs rires plus honteux encore , d'allumer dans les cœurs cette joie folle et licencieuse , avant-coureur de la fornication. Ces fornicateurs , et ceux qui les imitent et vivent avec eux pour leur perte , s'imaginant y vivre pour leur bonheur , tirent de leurs narines un bruit éclatant semblable aux croassements des grenouilles ; les éclats de leur joie ressemblent à des accès de colère.

Cependant les moins corrompues de ces femmes se contentent d'élever et de nourrir à grands frais des oiseaux de l'Inde et des paons de Médie. Si quelque nain , le plus difforme et le plus contrefait qu'il soit possible de trouver , leur est présenté , elles se hâtent de l'acheter ; elles le font asseoir à leurs pieds , jouent avec lui , se pâment de joie à ses danses lascives et grotesques , et répondent par des éclats de rire aux accents discordants de sa voix. Tel est leur engouement pour ces monstres , inutile poids de la terre , qu'elles les achètent au plus haut prix et s'en font plus d'honneur que de leurs maris. Elles préférèrent une petite chienne de Malte à une veuve chaste et modeste , et

négligent un sage vieillard qui , si je ne me trompe , est plus beau et plus honnête qu'un monstre acheté à prix d'argent. Elles n'ouvrent point leur demeure à l'orphelin qui n'a point d'asile , mais elles la remplissent de perroquets. Elles exposent sur la voie publique les enfants nés dans leurs maisons , et nourrissent avec soin de nombreux poulets. Ainsi , des animaux privés de raison excitent leur intérêt , et des êtres doués de raison ne l'excitent point. Ainsi , lorsqu'elles devraient nourrir des vieillards pauvres et vertueux , qui sont , je le pense du moins , aussi beaux que des singes et aussi éloquents que des rossignols ; lorsqu'elles devraient rappeler à leur esprit ces paroles de l'Écriture : « Celui qui donne au pauvre prête au Seigneur ; « toutes les fois que vous faites l'aumône au moindre de vos « frères , c'est à moi-même que vous la faites , » elles s'abandonnent à tous les caprices d'une imagination dérégulée , et échangent leurs richesses contre des pierres , je veux dire des perles et des émeraudes. Elles font des amas de vêtements frivoles dont le temps emporte rapidement la couleur brillante ; elles s'environnent d'une multitude d'esclaves inutiles , jetant à pleines mains tout ce qu'elles possèdent , et s'ébattant dans les ordures de leurs passions , comme des poules rassasiées dans les ordures du fumier. « La pauvreté humilie l'homme. » L'Écriture se sert dans ce passage du mot de pauvreté , pour désigner cette épargne sordide qui rend pauvres ceux qui sont riches , en les empêchant de faire part à leurs frères des biens qu'ils possèdent.

## CHAPITRE V.

Comment il faut se comporter dans le bain.

Leurs salles de bains sont des appartements construits avec une artificieuse recherche , transparents , mobiles , à peine recouverts d'une toile fine et légère ; des sièges d'or et d'argent , des vases innombrables de ces mêmes métaux , les uns pour le

service des tables, les autres pour l'usage du bain, y brillent de toutes parts ; les réchauds même qu'on place sur les charbons ardents y sont d'or et d'argent. Leur intempérance est montée à un tel excès, qu'elles mangent et s'enivrent dans le bain. Au milieu de cette profusion de richesses et de meubles précieux de toute espèce, dont elles s'entourent pour satisfaire une insupportable vanité, vous croiriez facilement qu'elles veulent se mettre à l'enchère. C'est l'orgueil qui les inspire et les pousse à tant d'insolence ; par là, elles reprochent aux hommes de ne pouvoir égaler leur faste et d'être vaincus par les femmes ; par là, elles affichent une excessive délicatesse à qui les jouissances ordinaires du bain ne peuvent suffire, si elles ne sont relevées par tout cet appareil fastueux ; par là, elles méprisent la simplicité avec laquelle se baignent les femmes moins riches, et s'attirent mille malédictions ; par là, enfin, elles enveloppent dans leurs filets les malheureux qui se laissent éblouir à l'éclat de l'or. Elles profitent de leur ignorance, de ce qui est bon et honnête, pour s'en faire des admirateurs et des amants, et n'épargnent aucun artifice pour se déguiser aux yeux de ces hommes, à qui bientôt elles se montreront toutes nues. Elles s'enveloppent devant leurs maris d'une affectation de fausse pudeur, et semblent craindre de se déshabiller devant eux ; mais tout étranger qui pénètre dans leur maison peut les voir, s'il le désire, et les contempler nues dans le bain. Elles les convient à ce spectacle, et leur montrent leur corps comme s'ils devaient l'acheter et le revendre. « Ne vous baignez pas dans un bain de femmes, disait autrefois le poète Hésiode ; » maintenant les mêmes bains sont communs aux deux sexes, qui se plongent ensemble et sans rougir dans ces eaux impudiques où les flammes impures de l'amour s'allument naturellement par la licence des regards, et où toute pudeur se noie et s'éteint. Les femmes que le sentiment de la pudeur n'a pas encore entièrement quittées excluent, il est vrai, les étrangers de leur présence ; mais elles se baignent devant leurs esclaves, se montrent toutes nues à leurs regards, et, se faisant frotter par leurs mains, permettent au moins à

la volupté, que la crainte seule empêche peut-être d'aller plus loin, mille attouchements impudiques: Ces esclaves, introduits en présence de leurs maîtresses nues, se dépouillent comme elles de toute retenue, et s'accoutument à mesurer leur crainte sur l'audace de leurs désirs. Les anciens athlètes, rougissant de paraître nus en public, couvraient avec soin, avant de descendre dans la lice, les parties honteuses du corps que la voix de la nature nous crie de ne pas montrer; mais ces femmes, dépouillant leur pudeur avec leur chemise, veulent à tout prix paraître belles, et proclament malgré elles leur impureté et leur corruption. Tout leur corps laisse voir le désordre de leur concupiscence, comme la peau d'un hydropique trahit les ravages de la maladie qui le dévore. Il suffit de les voir pour les juger. Il faut donc que les hommes donnent aux femmes de généreux exemples de modestie; ils faut qu'ils rougissent de paraître nus devant elles; il faut qu'ils évitent et fuient avec le plus grand soin ce spectacle lubrique et dangereux. « Celui qui regarde une femme avec trop de curiosité, nous dit l'Écriture, a déjà péché. » Les femmes doivent, dans leurs maisons, éprouver une pudique honte de leurs parents et de leurs domestiques; dans les rues, des passants; dans le bain, de leurs femmes; dans la solitude, d'elles-mêmes; partout enfin du Verbe, qui est partout, et sans qui rien n'a été fait. Car le plus sûr moyen de ne jamais tomber, c'est d'être fermement persuadés que Dieu nous voit toujours et partout.

## CHAPITRE VI.

Le Chrétien seul est riche.

La possession et l'usage des richesses doivent être subordonnées à la souveraine raison. Il en faut faire part aux autres, non point avec une épargne mesquine et sordide, non point avec un orgueil insolent, mais avec une tendre sollicitude. Gardons-nous d'être bienfaisants par orgueil ou par égoïsme, de

peur qu'on ne dise de nous : Les biens que possède ce riche, ses chevaux, ses esclaves, ses trésors sont hors de prix ; mais lui-même ne vaut pas trois oboles. Otez, en effet, la parure aux femmes et les domestiques aux maîtres, vous verrez que les maîtres ne diffèrent en rien des esclaves qu'ils ont achetés à prix d'argent. Leur démarche, leur aspect, leur langage est le même ; ou si même il existe entre eux quelque différence, elle est toute à l'avantage des esclaves, qui n'ont point été affaiblis et énervés par une éducation molle et efféminée. Ne nous laissons donc point de répéter, suivant l'esprit et les maximes des divines Écritures : Si vous êtes bon, juste et modéré, vous faites dès à présent un amas d'argent que vous retrouverez dans le ciel. Si vous vendez vos biens terrestres et les distribuez aux pauvres, vous amassez des trésors célestes que la rouille ne dévore point et que les voleurs ne vous peuvent ravir. Si vous agissez ainsi, vous êtes véritablement heureux, quelque pauvre, faible et sans gloire que vous soyez, et vous possédez réellement de grandes richesses. Mais fussiez-vous, au contraire, plus riche et plus puissant que les rois Midas et Cinyre, si vous êtes injuste et insolent comme le riche de l'Évangile, qui, vêtu de pourpre et de lin, méprisait la misère et la nudité de Lazare, vous êtes malheureux et tourmenté en ce monde, et vous ne vivrez point dans l'autre.

La richesse est perfide et dangereuse comme le serpent. Si quelqu'un saisit un serpent sans prudence et sans précaution, il se roulera en mille cercles autour de sa main, et le mordra ; de même s'il ne commande point à ses richesses, et s'il n'en règle point l'usage, elles s'attacheront à lui et le dévoreront. Mais si vous êtes magnifique et bienfaisant envers vos frères, vous vaincrez le monstre par la puissance du Verbe, et son venin ne pourra vous nuire. Telles sont les véritables richesses à la nature desquelles nous ne faisons point assez attention ; tels sont les trésors véritablement précieux. Ce n'est point l'argent, les perles, les habits magnifiques, la beauté corporelle, qui ont un grand prix, mais la vertu seule. La vertu est cette raison dont le Pédagogue divin règle et dirige l'exercice. De



là viennent les ordres répétés qu'il nous fait, d'abjurer les vaines délices; et les louanges qu'il ne cesse de donner à la frugalité, fille de la tempérance. « Préférez, dit-il, mes enseignements à l'argent, et la science à l'or le plus pur; car la sagesse est meilleure que les perles, et toutes les pierres précieuses ne l'égalent pas. » Rien de ce qui est le plus précieux n'est donc comparable à la vertu. « Mes fruits, dit-il encore, sont meilleurs que l'or, que l'or le plus pur; mes dons valent mieux que les saphirs. »

Faut-il peser le mérite de ces deux sortes de trésors, si différents l'un de l'autre? Je le veux bien. Pensez-vous qu'un homme soit riche, parce qu'il possède de grands biens et qu'il est rempli d'or comme une vile bourse? ou plutôt le véritable riche n'est-il pas celui qui, plein de justice, de sagesse et de beauté, car l'ordre est la vraie beauté, montre sa sagesse dans l'administration de ses biens, et sa modération dans la manière bienveillante dont il les distribue à ses frères? N'est-ce pas de ces hommes que l'Écriture nous dit que plus ils sèment plus ils récoltent: « Il a répandu ses biens sur le pauvre; sa justice subsistera dans les siècles. » Ce n'est donc pas celui qui a et ne donne point, mais celui qui donne, qui est riche; car le bonheur ne consiste point à posséder, mais à donner. La bienfaisance venant de l'âme, les vrais biens en viennent aussi, appartenant à la vertu seule, et par conséquent aux Chrétiens. Un homme qui n'a ni justice, ni sagesse, ni modération, ne peut ni connaître ni posséder ces biens. Les Chrétiens seuls le peuvent; et comme rien n'est aussi précieux que ces biens, étant les seuls qui les possèdent, ils sont nécessairement les seuls qui soient riches. Les richesses du Chrétien sont la justice et la raison, qui est plus précieuse qu'aucun trésor. Elles ne lui viennent point de la terre, mais de Dieu, qui se plaît à les lui donner; et rien ne peut les lui ravir. Elles ne consistent point dans la multitude de ses troupeaux, l'étendue et la fertilité de ses champs; mais elles sont enfermées dans son âme comme dans un trésor, et leur possession, qui est la plus excellente de toutes, le rend parfaitement heureux. Elles l'empêchent de

rien désirer qui soit injuste, et lui font obtenir tout ce qu'il désire. Comment donc ne serait-il pas riche, puisque toutes ses demandes étant saintes et exaucées, il possède Dieu lui-même, trésor éternel et inépuisable. « On donnera à celui qui demande, on ouvrira à celui qui frappe. » Vous le voyez, ceux à qui Dieu ne refuse rien à cause de leur vertu et de leur piété, ne manquent de rien et possèdent tout.

## CHAPITRE VII.

La frugalité est sur la terre l'appui et l'ornement du Chrétien.

Les molles délices de la volupté perdent les hommes, qui n'ont plus bientôt aucun goût pour la vertu et pour les plaisirs simples et modérés qu'elle donne. Une mollesse honteuse dévore la gloire et la louange de leur vie. C'est en vain que l'excellence et l'élévation de leur nature les portent incessamment vers la connaissance et la possession de cette vérité unique et éternelle dont ils sont l'ouvrage, la volupté les en éloigne ; et leur vie, à l'auguste et de sublime qu'elle eût dû être, n'est plus digne que d'opprobre, de ridicule et de mépris. Rien n'est plus éloigné de la vie divine que cet amour de la volupté et cette habitude de suivre tous les grossiers appétits du corps comme les plus vils animaux. Il n'y a que les hommes qui n'ont absolument aucune idée de ce qui est bon et honnête qui puissent croire que la volupté soit un bien. Un désir immodéré des richesses les écarte surtout des voies droites de la raison, car il leur persuade de dépouiller toute pudeur et de commettre les actions les plus honteuses, afin de pouvoir, sans obstacle et et comme la brute, satisfaire leur gourmandise et leur lubricité. De là vient qu'il en est si peu qui parviennent à cet éternel bonheur que Dieu avait préparé pour tous. Pourquoi tant de mets différents ? N'est-ce point pour apaiser la faim d'un seul homme ? Les ordures qui sortent de nos corps après les jouissances du festin accusent assez la bassesse et la vile honte de

ces jouissances. Pourquoi tant d'échansons occupés à verser tant de liqueurs différentes, lorsqu'il suffit d'un verre d'eau pour apaiser la soif? Pourquoi encore tant d'habits magnifiques, de riches ornements, de meubles et de vases d'or? Hélas! Pour rassasier des hommes avares et corrompus dont les mains et les yeux sont insatiables. « Que l'aumône et la foi ne vous quittent point, » nous dit l'Écriture. Choisissons l'exemple du prophète Élie pour montrer tout le cas que le Seigneur fait de la frugalité. Ce saint prophète, assis sous un arbre dans le désert, attend sa nourriture du ciel. Un ange lui apporte un pain d'orge cuit sous la cendre et un vase rempli d'eau. Tel est le repas que Dieu lui envoie. Nous donc qui marchons avec ardeur dans les voies de la vérité, dépouillons-nous, pour l'atteindre, de tout inutile bagage. « Ne portez dans votre voyage, nous dit le Seigneur, ni bourse, ni sac, ni chaussure. » C'est-à-dire ne possédez point des richesses qui s'enferment dans une bourse. Ne remplissez point vos greniers de froment, mais distribuez-le aux pauvres. Enfin ne vous embarrassez point d'une foule de domestiques et de bêtes de somme qui, étant occupés à porter les bagages, sont appelés ici par allégorie la chaussure des riches. Nous devons donc rejeter cette quantité de meubles et de vases d'or et d'argent, cette foule inutile de domestiques, puisque notre maître divin nous donne de sûrs et d'honorables moyens de le suivre, en nous apprenant à nous servir nous-mêmes et à vivre contents de peu. Nous devons marcher dans la route qu'il nous a tracée de manière à mériter d'être reçus par lui quand nous arriverons; et si quelqu'un de nous a une femme et des enfants, ils ne l'empêcheront point d'avancer dans cette route sainte; mais il leur apprendra, au contraire, à y marcher avec la même constance que lui. La femme qui aime son mari doit être instruite et formée à le suivre. Le bagage qu'on doit prendre dans ce beau chemin qui conduit au ciel, c'est une frugalité qui ne se dément jamais, unie à une sage modération. Comme le pied est la mesure du soulier, ainsi ce que le corps exige nécessairement est la mesure exacte de ce que nous devons posséder. Tout ce que nous possédons au-delà, soit

meubles, soit habits magnifiques, nous est un embarras dans ce voyage, au lieu de nous être un appui et un ornement. Le bâton sur lequel nous devons nous appuyer pour arriver au ciel, où l'on n'entre que par violence, ce bâton, dis-je, est la bienfaisance par laquelle nous acquérons l'éternel repos en le donnant, autant qu'il est en nous, à ceux qui l'ont perdu ici-bas. « Vos richesses, nous dit l'Écriture, doivent servir à racheter votre âme. » C'est dire assez que l'aumône seule fait le salut des riches. Comme les puits où l'eau est abondante se remplissent à mesure qu'on les épuise, comme le lait se porte plus abondamment vers les mamelles que la main vient de traire ou la bouche de sucer, ainsi les richesses que la bienfaisance verse autour d'elle, comme l'eau, se renouvellent sans cesse et s'accroissent de leurs pertes mêmes. Posséder Dieu, je l'ai déjà dit, c'est posséder tout, puisque Dieu est le principe de toute abondance. Ne me dites point que vous avez vu souvent un homme juste manquer de pain; car cela est rare et n'arrive même jamais que là où il ne se trouve point un autre juste. Mais quand cela serait, rappelez-vous ces paroles de l'Écriture : « Le juste ne vit pas seulement de pain, mais de la parole du Seigneur, qui est le pain céleste et véritable. » Un homme vertueux qui place en Dieu toute sa confiance ne peut donc jamais tomber dans un extrême besoin. Il demande sa nourriture au père commun de tous les êtres, qui s'empresse de nourrir son fils. L'indigence n'a aucun pouvoir sur lui, il ne la sent point et ne peut la sentir. Les richesses que nous donne le Verbe exerçant en notre faveur le ministère de Pédagogue, n'excitent point l'envie, et font face à tous nos besoins. Celui qui les possède est l'héritier du royaume de Dieu.

### CHAPITRE VIII.

**La vraie et saine doctrine tire sa principale force des comparaisons et des exemples.**

**Si vous ne vous laissez point de mener une vie frugale et de résister à la volupté, habitué par un combat de tous les jours**

à vous imposer des peines volontaires, vous en serez plus fort pour supporter le poids de celles qui vous frapperont contre votre gré; et lorsque les craintes et les douleurs inséparables de cette vie vous viendront assaillir, elles ne vous trouveront jamais ni faible, ni désarmé. Pourquoi nous dit-on que notre patrie n'est pas de ce monde, si ce n'est pour nous apprendre à mépriser les biens qui en sont? De tous ces biens, le seul qui soit solide et réel, c'est la frugalité, parce qu'elle restreint nos besoins au strict nécessaire, et qu'elle mesure nos dépenses dans une juste proportion à nos besoins ainsi restreints.

Nous avons déjà expliqué, dans le livre où nous avons traité du mariage, comment les femmes doivent vivre avec leurs maris, comment elles doivent administrer leur famille, et à quels usages il leur est permis d'employer leurs domestiques. Nous avons dit quelles occupations leur sont propres; de quelle manière il faut qu'elles agissent envers les autres et envers elles-mêmes; quel temps enfin est convenable pour songer à se marier. Maintenant à ces instructions il en faut ajouter de nouvelles, et dans notre dessein de décrire exactement toutes les règles de la vie chrétienne, ne point négliger de montrer combien est grande la puissance des exemples pour faire le salut des hommes. Télémaque, nous dit Euripide, dans sa tragédie d'*Oreste*, Télémaque ne mit point à mort sa mère Pénélope qui, fidèle à son mari, avait conservé chaste le lit nuptial. Le poète compare ici la destinée différente de deux femmes, Clytemnestre et Pénélope, dont l'une fut adultère et homicide, l'autre chaste et fidèle à son époux. Les Lacédémoniens, qui avaient une juste horreur du vice de l'ivrognerie, forçaient leurs esclaves à s'enivrer et à paraître devant eux dans cet état, afin que les actions basses et ridicules que l'ivresse leur faisait commettre fussent pour les maîtres un salutaire enseignement qui les empêchât de tomber dans le même vice et de se couvrir de la même honte. Il est des hommes qui ont besoin, pour se bien conduire, de l'influence des exemples; il en est d'autres d'une nature plus forte et plus généreuse qui embrassent et suivent la vertu, de leur propre mouvement. Ceux-ci sont les plus

vertueux. Tel fut Abraham, qui chercha Dieu sans autre secours que lui-même. Le second degré de vertu, c'est d'être sensible aux bons conseils et de les suivre. Tels furent les disciples du Christ, qui crurent en lui et à sa parole. Aussi voyons-nous qu'Abraham fut honoré du nom d'ami de Dieu, et les disciples du nom d'apôtres. C'était un même et unique Dieu qu'Abraham cherchait et que les disciples annonçaient au monde. Les deux peuples qu'ils ont formés et instruits ont atteint le même salut et trouvé le même Dieu par des moyens différents. Mais ceux qui, ne sachant rien par eux-mêmes, ne veulent rien apprendre de ceux qui savent, sont des membres inutiles de la grande famille humaine. Tels sont les Gentils, peuples indociles, qui ignorent la loi du Christ et ne la veulent point apprendre. Cependant notre divin maître, bon et clément envers tous les hommes, ne se lasse point de leur être utile et de les aider. Il persuade, il reproche, il console. Il nous montre la honte dont se couvrent les pécheurs, et le supplice éternel qui suit cette honte; mais il nous la montre pour nous détourner d'une voie funeste, et cet effroi légitime qu'il s'efforce de nous inspirer est la plus grande preuve de sa bienveillance et de son amour. Par ces images frappantes et multipliées qu'il met sous nos yeux, il nous détourne du vice, il nous assure dans la vertu. Sommes-nous sur le point de tomber, il nous rappelle la chute des autres. Sommes-nous près de commettre un crime, il nous montre le châtement. Sommes-nous enfin dans la bonne voie, il nous y affermit par l'espoir d'obtenir la récompense que ceux qui nous ont précédé ont déjà reçue. Tous ces moyens sont admirables de sagesse et d'efficacité. Quel est, en effet, celui de nous qui, marchant dans une route ouverte, n'évitera point de tomber dans un fossé où celui qui le précède vient de tomber à ses yeux? Quel est encore l'athlète, amoureux de la gloire et témoin du succès d'un rival, qui ne s'efforcera point de l'imiter, pour obtenir les mêmes couronnes?

Toute la divine Écriture est pleine d'exemples dont on peut retirer de semblables fruits. Mais je n'en choisirai qu'un seul, et rendrai compte, en aussi peu de mots que je le pourrai, du

crime et du supplice des Sodomites, dont l'histoire renferme, pour tous ceux qui l'écoutent, une instruction admirable. Ces peuples avaient poussé le vice de la volupté et de l'intempérance jusqu'à ses dernières limites; ils commettaient l'adultère avec une effroyable sécurité; ils brûlaient pour les hommes d'un amour infâme et contre-nature. Le Verbe alors, qui voit tout, et aux yeux duquel aucun crime ne peut échapper, le Verbe, dis-je, les regarda. Vigilant protecteur de l'homme, il ne vit point tranquillement de si détestables désordres, et comme il punit les pécheurs pour nous empêcher de les imiter, comme il a soin de nous conduire à la vertu par l'horreur du vice, il fit descendre sur ces peuples un feu vengeur qui les dévora, eux et leur ville, de peur que si ces impudiques restaient impunis, toute impudicité ne fût désormais sans frein sur la terre. Les flammes qu'il versa du haut du ciel sur cette ville corrompue furent des flammes prévoyantes, qui dévoraient à la fois la volupté présente et les voluptés à venir. A travers ces flammes terribles, nous apercevons les voies du salut. C'est comme si Dieu nous disait : ne péchez point comme ces peuples, vous ne serez point punis comme eux; en évitant le crime, vous éviterez le supplice. « Or, je veux vous avertir, dit saint Jude, « qu'après que Jésus eut sauvé le peuple en le tirant de l'Égypte, il fit mourir ceux qui furent incrédules, et qu'il réserva dans des chaînes éternelles et de profondes ténèbres, « pour le jugement du grand jour, les anges qui n'ont pas conservé leur première dignité et qui ont abandonné leur propre demeure. » Le même apôtre applique un peu plus loin, en ces termes, le châtement des pécheurs à notre instruction : « Malheur à eux, s'écrie-t-il, parce qu'ils suivent la voie de Caïn; qu'ils se laissent séduire, comme Balaam, par l'avarice, et qu'imitant la rébellion de Coré, ils périront comme lui! » La crainte, en effet, retient dans le devoir ceux qui sont trop faibles pour supporter la généreuse liberté des enfants d'adoption de Dieu. Ces menaces et ces supplices qui nous effraient, nous effraient pour notre salut. Dieu n'a pas seulement puni les crimes de l'impudicité et de l'adultère, il a puni aussi

l'amour des ornements frivoles et la recherche de la vaine gloire. Je pourrais vous en citer de nombreux exemples. Je pourrais vous effrayer des terribles malédictions prononcées contre ceux que leurs richesses entraînent loin de Dieu et précipitent dans le crime, malédictions prévoyantes et salutaires pour vous empêcher de vous perdre vous-mêmes; mais dans la crainte d'être trop long, je les passerai sous silence et me hâterai d'arriver au terme de cet ouvrage en continuant l'explication des préceptes du divin maître.

## CHAPITRE IX.

Des justes motifs que nous pouvons avoir de nous baigner.

Rentrant donc dans mon sujet, dont je me suis insensiblement écarté, je dirai que les motifs qui nous portent à nous baigner sont de quatre sortes : la propreté, la chaleur, la santé, et enfin le plaisir. Toute volupté physique étant criminelle, ce dernier motif doit être entièrement et absolument rejeté. Les femmes se peuvent baigner pour cause de santé et de propreté; les hommes ne le peuvent que pour leur santé. L'excès de la chaleur pouvant être combattu et détruit par d'autres moyens, ce motif est également inadmissible. D'ailleurs, l'usage trop fréquent du bain affaiblit les forces naturelles, les relâche, les dissout presque, et les amène souvent au point où sont celles d'un homme qui est près de s'évanouir. Le corps humain, plongé dans l'eau, l'attire et la pompe par tous ses pores, de la même manière à peu près que les arbres et les végétaux. En voulez-vous une preuve évidente? Si vous entrez dans le bain avec la soif, vous en sortez désaltéré. Il ne faut donc pas se baigner sans avoir de justes motifs de le faire. Le nom que les anciens donnaient aux bains indique assez qu'ils pensaient que leur action sur le corps de l'homme a de la ressemblance avec celle que les foulons ont sur l'étoffe. En effet, ils rident le corps et le vieillissent avant le temps, par un frottement continu; ils le



rongent et l'amollissent comme le feu amollit le fer. C'est d'une température égale et modérée, semblable à celle de notre corps, que nous avons besoin pour nous bien porter. L'usage des bains est nuisible en plusieurs circonstances, pourquoi donc en user toujours? Il l'est lorsqu'on est affaibli par une diète prolongée; il l'est encore lorsqu'on a l'estomac trop chargé de nourriture. Pour en user, il faut avoir égard à l'âge, au tempérament et à la saison de l'année. Utile à quelques-uns, il ne l'est point à tous; ceux mêmes à qui il est utile quelquefois, il ne le leur est point toujours, comme l'avouent ceux dont l'état est d'étudier et de connaître ses diverses influences.

Pour nous, il nous suffit d'apporter en ceci la même modération que nous devons conserver dans toutes les actions de notre vie: ne point nous servir dans le bain des mains d'autrui, mais des nôtres; ne point nous en faire un plaisir dont nous usions assidument et plusieurs fois par jour, comme celui de la promenade. Nous entourer de nombreux domestiques occupés à nous arroser d'eau pendant que nous sommes dans le bain, c'est insulter à la dignité de notre prochain par un raffinement de volupté; c'est en quelque sorte nous approprier l'usage du bain et ne pas comprendre qu'il appartient aux autres aussi bien qu'à nous. Surtout ne nous laissons point de baigner notre âme dans les pures maximes de la raison. Le corps aussi doit être lavé et purifié des ordures qui en sortent et qui s'y attachent; mais il faut choisir l'instant où les fatigues du travail rendent le délassement du bain nécessaire à notre santé. « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, disait le Seigneur, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis qui au-dehors paraissent beaux aux hommes, mais qui au-dedans sont pleins d'ossements de morts et de corruption! » Malheur à vous, qui purifiez le dehors de la coupe et du vase pendant qu'au-dedans vous êtes pleins de rapines et de souillures! Pharisiens aveugles, purifiez d'abord le dedans de la coupe et du vase, afin que le dehors soit pur aussi. Le plus utile et le meilleur de tous les bains est celui qui purifie l'âme de ses souillures; c'est ce bain tout spirituel dont le prophète parle évi-

demment dans ce passage : « Le Seigneur a purifié de leurs  
« souillures les fils et les filles d'Israël, il ôtera le sang d'au  
« milieu d'eux, le sang de l'iniquité et le meurtre des pro-  
« phètes. » La nature et le mode de cette purification de l'âme  
nous sont enseignés par le Seigneur même : « Purifiez-vous, nous  
« dit-il ; purifiez-vous avec une ardeur toujours croissante dans  
« un esprit de justice et de vérité. » Quant aux ordures du corps,  
il suffit d'un peu d'eau pour les enlever, comme on le fait à  
la campagne, où manquent les établissements de bains.

### CHAPITRE X.

Ceux qui mènent une vie conforme à la raison doivent se livrer à des  
exercices choisis et modérés.

Les exercices du gymnase suffisent aux jeunes gens ; peut-être même conviendrait-il que les hommes faits les préférassent de beaucoup à l'usage des bains, parce que ces exercices ont quelque chose de mâle et de généreux qui donne au corps des habitudes constantes de force et de santé, et à l'âme de nobles sentiments par l'amour des louanges et de la gloire. Il est donc sage et utile de s'y livrer, pourvu qu'on ne le fasse point avec une ardeur immodérée qui détourne de soins plus solides et plus essentiels. Les travaux physiques ne doivent pas être interdits aux femmes ; seulement il ne faut pas les exhorter aux jeux de la lutte et de la course. Ces exercices violents ne leur conviennent point ; mais tous les ouvrages d'aiguille et de broderie, mais tous les soins divers que réclame d'elles le bien-être intérieur de leur famille, dont elles sont les protectrices naturelles et obligées. Leur devoir est de veiller aux objets dont leurs maris ont besoin, et de les leur apporter elles-mêmes. Aucun des soins du ménage ne peut être pour elles un légitime sujet de honte ; ni les travaux de la boulangerie, ni la préparation même des autres aliments, pourvu que leurs maris trouvent bon et convenable qu'elles s'y livrent. Conserver et entretenir en bon état les vêtements divers nécessaires à leurs

familles, apprêter à leurs maris le boire et le manger, et le leur présenter avec une aimable honnêteté; se faire ainsi à elles-mêmes une santé facile et habituelle, quels soins peuvent être plus doux, quels exercices plus agréables? Notre Pédagogue divin aime les femmes de ce caractère. Il aime à les voir toujours occupées d'utiles travaux, tenir d'une main le fuseau et l'aiguille, de l'autre recevoir le pauvre, le soutenir dans sa faiblesse, le nourrir dans son indigence, et ne pas rougir, à l'imitation de Sara, de donner aux voyageurs fatigués tous les soins d'une hospitalité secourable. « Hâtez-vous, disait Abraham à son épouse, mêlez trois mesures de fleur de farine, et placez des pains sous la cendre. » « Rachel, dit encore l'Écriture, Rachel, fille de Laban, s'avancait avec les troupeaux de son père. » Ces paroles ne suffisant point à l'écrivain sacré pour montrer combien cette sainte fille, destinée à la couche de Jacob, était éloignée de tout faste et de tout orgueil, il ajoute : « Car elle paissait elle-même les brebis de son père. » Toute la divine Écriture est pleine de mille autres exemples innombrables de travail, d'exercice et de frugalité.

Quant aux hommes, les mêmes exercices ne conviennent point indistinctement à tous : les uns peuvent s'exercer nus à la lutte; les autres, au jeu du disque, de la balle et du ceste, surtout en plein air et à l'ardeur du soleil. Il suffit à d'autres du délassement de la promenade, soit à la campagne, soit dans la ville. Ceux qui aiment les travaux des champs s'y peuvent encore livrer sans crainte; c'est une occupation tout-à-fait digne, d'un homme libre, et le gain qu'on en retire est honorable et légitime à la fois.

Pittacus, roi de Mytilène, dont j'allais oublier de vous citer l'exemple, se livrait chaque jour à un travail manuel pour se délasser des soins pénibles de la royauté. Ne pensez pas qu'il vous soit honteux de puiser l'eau et de fendre le bois dont vous avez besoin; il est au contraire toujours beau et honorable de se servir soi-même. Jacob paissait les brebis que Laban lui avaient laissées, et tenant en main sa houlette comme un signe de sa royauté, il forçait, par son industrie, la nature à lui obéir. Plusieurs en-

fin trouvent dans la lecture à haute voix un utile et salutaire exercice. Quant à la lutte dont nous admettons la convenance et l'utilité, c'est à condition qu'on ne se livrera point à ce jeu par une jalouse envie de montrer ses forces et son adresse, et d'acquérir ainsi une vaine gloire, mais seulement pour assouplir ses membres et pour combattre la sueur qui affaiblit, par le travail qui fortifie. Il n'y faut mettre ni artifice ni supercherie. Il faut lutter avec franchise et simplicité par la tension et le déploiement réel et soutenu de son cou, de ses mains et de ses flancs. Cet exercice est, en effet, réellement mâle et généreux, lorsqu'il a pour unique but l'utile entretien des forces et de la santé. Trop d'adresse dans les jeux gymnastiques en accuse aussi trop de soin. C'est montrer qu'on préfère aux études libérales celles qui ne le sont point. Tout ce qu'on fait, il le faut faire avec une sage mesure. Comme il est bien de travailler avant le repas, il est mal de se fatiguer par un travail excessif, source de nombreuses maladies. Il ne faut être ni toujours oisif, ni toujours occupé au-delà de ses forces. Les règles de modération que nous avons données pour le boire et pour le manger doivent être appliquées à tous nos autres besoins. S'il ne faut pas mener une vie molle, et efféminée, il ne faut pas non plus se jeter dans l'excès contraire; mais il faut choisir entre ces deux écueils un juste milieu, et s'y maintenir constamment dans une sage modération, également éloignée du double vice de l'oisiveté et de l'excès du travail. La vertu, comme nous l'avons déjà dit auparavant, la vertu, dont la nature est de se suffire à elle-même, est un exercice éloigné de tout faste; comme par exemple, de mettre soi-même ses souliers, de se laver les pieds, de s'oindre d'huile. Si donc quelqu'un nous rend ces services, il est juste que nous les lui rendions à notre tour; et si notre ami, étant malade, ne peut lui-même se servir, il est de notre devoir de nous coucher auprès de lui, et de lui présenter toutes les choses qui lui peuvent être nécessaires. « Abraham, nous dit l'Écriture, apporta sous un arbre le diner aux trois voyageurs, et se tint debout devant eux pendant qu'ils mangeaient. » La péche aussi, à l'exemple de

saint Pierre, si nos devoirs nous en laissent le temps, est un délassement permis. Mais la pêche véritablement sainte est celle que le Seigneur apprit à son disciple, et qui consiste à pêcher les hommes sur la terre comme les poissons dans l'eau.

## CHAPITRE XI.

Méthode abrégée de vie chrétienne.

Il ne nous est pas absolument défendu de porter des bijoux, des habits riches et commodes, mais il nous l'est très-expressément de ne pas mettre un frein aux passions violentes qui n'obéissent pas au souverain empire de la raison, de peur que leur action dissolvante ne pénètre toutes les parties de notre âme et ne la plonge sans retour dans les délices de la volupté. Ces délices, en effet, acquièrent, par l'habitude, une force constante et irrésistible. Elles font de l'homme un cheval fougueux que le Pédagogue, s'efforçant en vain de diriger vers le salut, ne peut plus ni maîtriser ni conduire. La partie sensitive de l'âme commande seule et commande en tyran. La raison ne lui est plus de rien; il ne la connaît plus. Sa voix, étouffée par le vice, ne peut le réveiller dans le désordre de ses sens et de ses désirs. Il n'a plus de goût qu'à l'éclat de l'or et des pierreries, à la magnificence des vêtements, aux inépuisables recherches du luxe. Mais, pour nous, ces divines paroles de l'apôtre ne doivent jamais être absentes de notre mémoire : « Vivez saintement parmi les Gentils, afin qu'au lieu de médire de vous, comme si vous étiez des mal-fauteurs, ils considèrent vos bonnes œuvres et rendent gloire à Dieu au jour où il vous visitera. » Des vêtements simples et de couleur blanche, comme nous l'avons déjà dit, tels sont ceux que le Pédagogue nous accorde et qu'il se plaît à nous voir porter. Il veut que nous préférions aux recherches de l'art la simplicité de la nature; il veut que nous rejetions loin de nous tout ce qui est faux et trompeur; il veut enfin que la vérité, qui est une et simple, soit en toutes choses notre guide et notre modèle.

Sophocle met au-dessous des femmes les hommes mous et voluptueux qui s'habillent comme elles. Comme, en effet, les habits des soldats, des marins et des princes font reconnaître leur état et leur rang, les vêtements de l'homme réglé et tempérant doivent annoncer son caractère et ses mœurs. Il faut qu'ils soient sans ornements, et que leur propreté seule les embellisse. Dans la partie de l'ancienne loi où Moïse traite de la lèpre, il défend expressément l'usage des habits diversifiés par mille couleurs différentes, comme si cette ressemblance qu'ils ont avec les écailles du serpent leur donnait quelque chose de la malignité de cet animal impur. Au contraire, il appelle pur celui sur qui n'éclate point cette variété de couleurs brillantes et dont toute la personne est blanche depuis la tête jusqu'aux pieds, afin qu'à l'image de Dieu, qui n'est ni trompeur, ni divers, nous revêtions notre âme et notre corps des couleurs simples de la vérité. Le sage Platon, imitateur en ceci du divin Moïse, ne permet point des habits plus recherchés que ceux dont l'usage suffit à une femme chaste et modeste; persuadé que la couleur blanche est de toutes les couleurs la plus convenable à l'honnêteté, il veut qu'on réserve les autres pour les ornements de la guerre. Le blanc convient donc aux hommes qui aiment la paix et marchent à la lumière de la vertu. Comme les signes qui ont du rapport avec les causes en font connaître les effets et les indiquent aux yeux, comme la fumée annonce la présence du feu, et un pouls réglé celle de la santé, de même la forme et la couleur de nos vêtements indiquent la nature et le caractère de nos mœurs. La tempérance, si simple et si pure; la propreté, qui, étant comme l'image de la tempérance, ne permet jamais aux choses honteuses de l'approcher et de la souiller; la simplicité enfin, qui ne connaît ni la vanité ni le faste, telles sont, telles doivent être les habitudes constantes d'une vie sainte et chrétienne. Les vêtements utiles et solides ne sont point ceux que les artifices de l'ouvrier n'ont rien oublié pour embellir, mais ceux dont l'épaisseur conserve la chaleur naturelle en ne lui laissant aucune issue pour s'exhaler au-dehors, et qui, mêlant

la chaleur qui leur est propre à celle du corps, le réchauffent ainsi naturellement. C'est donc en hiver surtout qu'il faut faire usage de ces sortes de vêtements. La tempérance est facile à satisfaire; elle n'a d'autres besoins que ceux de sa santé; d'autres désirs que ceux de son salut. Les vêtements des femmes peuvent être plus doux et plus moelleux que ceux des hommes, pourvu qu'il ne cessent pas d'être simples et chastes et qu'ils n'offensent jamais l'honnêteté et la pudeur. Les habits doivent avoir de la conformité avec l'âge, l'état, le naturel, les occupations et les habitudes de ceux qui les portent. L'apôtre saint Paul nous recommande admirablement de revêtir Jésus-Christ et de ne point chercher à contenter les désirs de la chair. Le Verbe nous défend de faire violence à la nature en perçant nos oreilles. Pourquoi, en effet, ne pas percer aussi nos narines, afin d'accomplir, par notre folle vanité, ces paroles de la Sagesse : « La beauté d'une femme sans pudeur est comme un « collier d'or au cou de l'animal immonde. »

Si vous pensez que l'or vous pare et vous embellit, vous êtes inférieur à l'or. Si vous lui êtes inférieur, au lieu d'en être le maître, vous en êtes l'esclave; mais quoi de plus absurde que de s'avouer d'une nature inférieure à celle des sables de la Lydie! L'or qui tombe dans le fumier s'y salit et s'y souille; ainsi périt dans la honte et dans le mépris la beauté des femmes, que leurs richesses séduisent et plongent dans tous les désordres d'une vie molle et impudique. Le Verbe, il est vrai, leur donne un anneau d'or, mais ce n'est point un ornement, c'est seulement le signe qu'il remet entre leurs mains la garde et le soin du ménage, parce que ce soin est surtout celui qui leur est propre et leur appartient. Ces anneaux sont des signes qui nous rappellent nos devoirs, et nous n'en aurions pas besoin si nous suivions tous avec un saint zèle les instructions du Pédagogue. Tous les maîtres seraient justes et tous les esclaves fidèles; mais comme l'ignorance et la mauvaise éducation nous font pencher sans cesse vers l'injustice et l'infidélité, ces signes nous furent donnés pour nous relever et nous soutenir.

Quelquefois cependant on peut se relâcher un peu de cette

vie sévère et réglée ; quelquefois on doit permettre aux femmes dont les maris sont incontinents de se parer pour leur plaire. Mais il faut qu'en se parant, leur seul désir, leur unique pensée, soit de s'attirer les éloges et la complaisance de leurs maris seuls. Je voudrais même qu'elles s'efforçassent de les guérir plutôt par de chastes caresses que par un soin curieux et recherché de leur beauté. L'amour conjugal est entre leurs mains un instrument juste et puissant ; mais puisque leurs maris sont misérablement corrompus par le vice, et qu'elles-mêmes veulent rester chastes et pudiques, il doit leur être permis d'user de tous les moyens qui sont en leur pouvoir pour les retenir et pour apaiser et éteindre cette soif impure des voluptés, qui les aveugle et les dévore. Insensiblement, l'habitude de la tempérance la leur rendra douce et facile. Ils l'aimeront comme on doit l'aimer, pour elle-même et non point par amour du vice. Tout ce qu'un luxe impur et désordonné fait acheter aux femmes, il faut s'empresse de le leur ôter. Le luxe nourrit leur orgueil et leur mollesse, par l'attrait incessant de nouveaux plaisirs, et semble leur donner des ailes pour échapper aux devoirs du mariage et de la pudeur. Leurs parures mêmes doivent être pleines de modestie et ne jamais s'écarter, par une molle affectation, des beautés simples et franches de la vérité. Il leur est surtout honorable que leurs maris, pleins de confiance en leur sagesse, se reposent sur elles de tous les soins intérieurs de leur maison ; car c'est pour les aider et les secourir en cela, qu'elles leur ont été données. Si des emplois publics, ou le soin de nos affaires particulières, nous éloignent de notre famille, il nous est permis d'avoir un anneau qui nous serve à sceller et à enfermer plus sûrement les objets de quelque importance ; tous les autres anneaux qui ne sont point destinés à cet usage nous sont interdits. L'anneau que nous portons doit être un signe et un moyen de prudence, comme le veut l'Écriture ; mais les femmes qui se couvrent d'or et de pierreries semblent craindre que, si on leur ôte ces vains ornements, ceux qui les voient ne les prennent pour de pauvres et viles esclaves. Elles ne réfléchissent pas que la vraie liberté, la seule qui



soit honorable et réelle, consiste dans la beauté de l'âme et non point dans celle du corps. Nous donc, à qui le Seigneur lui-même daigne servir de maître; nous qu'il adopte pour enfants, il nous convient, non point de paraître libres, mais de l'être en effet. Nos actions, nos démarches, nos mouvements, nos habits, toute notre vie en un mot, doit être réglée par une sage et honnête liberté. Quant à l'anneau qu'il nous est permis d'avoir, il ne faut point le porter au même doigt que les femmes, mais à l'extrémité du petit doigt, afin qu'il n'embarrasse point l'usage de la main et qu'il ne s'en échappe point facilement. Les images qu'on y fait graver, et qui nous servent de sceau, doivent être, de préférence, une colombe, un poisson, un vaisseau aux voiles déployées et rapides; on y peut encore faire graver une lyre, comme Polycrate, ou une ancre, comme Séleucus; enfin un homme qui, pêchant au bord des mers, nous rappelle saint Pierre et Moïse. Mais il faut se garder de porter à ses doigts l'image des idoles, dont la pensée seule est un crime. Point d'épée, point d'arc ni de flèche à ceux qui cherchent la paix. Point de vases qui rappellent les festins à ceux qui suivent la tempérance. Surtout n'imitons point ces voluptueux qui font peindre nus ceux ou celles qu'ils aiment, et qui, ayant toujours sous les yeux ces objets de leurs passions, ne peuvent les bannir de leur esprit lors même qu'ils le voudraient.

Je dois aussi quelques instructions sur la manière de porter la barbe et les cheveux. Les cheveux des hommes doivent être lisses et courts, leur barbe épaisse et touffue. Il ne faut point que leurs cheveux retombent en boucles sur leurs épaules, comme ceux des femmes, mais qu'ils se contentent de l'ornement de leur barbe. S'ils la coupent, ils ne la couperont point entièrement, car c'est un spectacle honteux, et c'est aussi par trop ressembler à ceux qui l'arrachent et l'épilent que de la raser jusqu'à la peau. Le psalmiste, plein d'admiration pour la belle et longue barbe d'Aaron, y répand dessus, dans ses chants, les parfums célestes. Si donc nous sommes obligés quelquefois de couper notre barbe ou nos cheveux par diversés cir-

constances qui n'ont aucun rapport avec le soin de notre beauté, lorsque par exemple nos cheveux, tombant jusque sur nos yeux, nous empêchent de voir, ou que les poils de notre lèvre supérieure se mêlent à nos aliments, il ne faut point les couper avec un rasoir, mais avec des ciseaux. Quant aux poils de notre barbe qui ne nous sont point incommodes, gardons-nous bien de les couper, puisqu'ils donnent à notre visage une gravité majestueuse, et qu'ils inspirent à ceux qui nous voient une sorte de respect et de terreur filiale. Un extérieur grave et vénérable est un frein pour ne pas pécher, par la crainte qu'il nous inspire d'être trop facilement reconnus. Aussi voyons-nous que ceux qui veulent se livrer au désordre s'efforcent de n'avoir rien de remarquable, afin de se confondre dans la foule des pécheurs et de n'y être point reconnus.

L'habitude de porter les cheveux courts n'est pas seulement la marque d'une vie sévère et réglée; elle est encore très-utile à notre santé. Car elle accoutume la tête à supporter, sans qu'il en résulte aucune incommodité pour nous, le froid, le chaud et tous les changements rapides et instantanés des saisons. On peut dire, en effet, de la chevelure de l'homme, qu'elle est comme une éponge qui pompe les humeurs et les infiltre perpétuellement dans le cerveau. Quant aux femmes, il doit leur suffire de rendre leurs cheveux plus dociles, et de les retenir dans les nœuds modestes d'un simple ruban; plus leur chevelure est simplement arrangée, plus leur beauté est vraie et digne de la pudeur de leur sexe. Tous ces plis, toutes ces tresses, ces boucles qu'elles entrelacent les unes dans les autres les font ressembler à des courtisanes et les enlaidissent au lieu de les embellir, en leur faisant arracher violemment ceux de leurs cheveux qui n'obéissent point à leurs caprices. La tête ainsi couverte d'ornements fragiles, elles n'osent point y porter les mains; elles craignent même de se livrer au sommeil de peur de détruire, sans le vouloir, ces parures bizarres et artificieuses qui leur ont coûté tant de soins. Mais surtout elles doivent éviter de placer sur leurs têtes des cheveux qui aient appartenu à la tête des autres. Cet usage est souverainement

impie. A qui, en effet, le prêtre imposera-t-il les mains? à qui donnera-t-il sa bénédiction? Ce ne sera point certes à cette femme, mais aux cheveux trompeurs qu'elle porte, et par ces cheveux à une tête qui n'est point la sienne. Ainsi elles pêchent à la fois contre l'homme et contre le Christ, à qui elles doivent obéissance et soumission; contre l'homme, qu'elles trompent impudemment; contre le Christ, qu'elles outragent autant qu'il est en elles, puisqu'elles attirent, par ce mensonge impur, ses malédictions sur la plus noble partie de leur corps, sur leur tête, dis-je, destinée à recevoir ses bénédictions.

Le même motif nous oblige à ne pas changer, par des couleurs artificielles, la couleur naturelle de nos cheveux et de nos sourcils. S'il nous est défendu de porter des habits de couleurs différentes et mélangées, il nous l'est à plus forte raison de détruire la blancheur de nos cheveux, qui est une cause de respect et un signe d'autorité. Cette blancheur est une marque d'honneur que Dieu nous donne et que nous devons montrer aux jeunes gens, afin qu'ils le respectent en nous. Il a souvent suffi de la tête blanche d'un vieillard, et de son aspect vénérable, pour arrêter le désordre d'une assemblée de jeunes gens, et pour les rappeler à la modestie par une crainte respectueuse et un soudain repentir. Il ne faut pas cependant que les femmes arment leur visage d'une sagesse hypocrite qui ne soit point au fond de leur cœur. Je leur vais montrer une chaste parure, je veux dire la beauté de l'âme, qui suffit seule à les parer, comme je le leur ai déjà répété tant de fois, lorsque remplies d'une joie pure par la présence du Saint-Esprit, elles brillent sans cesse des couleurs vives et inaltérables des vertus chrétiennes, la justice, la prudence, la force, la modération, l'amour du bien et la pudeur. Après avoir embelli leur âme, elles peuvent songer à la beauté de leur corps, beauté qui consiste dans une juste proportion de tous les membres et dans ces couleurs fraîches et pures qui naissent d'une santé forte et habituelle. Cet ornement naturel de la santé est le seul qui convienne à la noble figure que nous avons reçue de Dieu. La tempérance, sans qu'il soit besoin d'aucun artifice, produit la

santé ; la santé , à son tour , produit la beauté. Les divers aliments que la terre produit pour notre usage , l'eau qui nous désaltère , l'air que nous respirons , et qui nous fait vivre , concourent mutuellement , par leurs qualités différentes , à ce double objet , et maintiennent notre corps dans un équilibre parfait , qui est la vraie et seule beauté. Cette beauté éclate comme une fleur sur le visage de l'homme qui se porte bien ; car la santé , la produisant au-dedans , l'a fait fleurir et briller au-dehors.

C'est par une constante habitude de la tempérance et du travail , que le corps de l'homme se fortifie et s'embellit naturellement. Cette vive chaleur qui résulte du mouvement et de l'exercice dissout les aliments , en distribue avec égalité les sucs nutritifs dans tous les membres , et dilate les pores de manière à ouvrir un passage à ceux de ces sucs qui sont inutiles et surabondants. L'immobilité du corps empêche les aliments de s'y répandre , de s'y attacher et de le nourrir ; comme le pain tombe et ne se durcit point dans un four qui est mal chauffé. Les hommes donc qui ne font aucun exercice sont sujets à mille incommodités que les autres ne connaissent point. Les aliments qu'ils prennent ne pouvant se dissoudre avec facilité et pénétrer également toutes les parties du corps , se changent en un chyle grossier qui les opprime , en d'abondantes sueurs qui les énervent , ou bien leurs sucs inutiles et superflus se précipitant vers les parties destinées à la génération , y allument l'incendie honteux de la lubricité. Un exercice modéré , mais constant , débarrasse , au contraire , du superflu incommode et dangereux des aliments , et donne au visage ces couleurs vives et naturelles qui font la beauté.

Il est absurde que des créatures faites à l'image et à la ressemblance de Dieu méprisent ce type éternel et souverain de toute beauté , et préfèrent à son ouvrage les ornements impies qu'ils ont eux-mêmes fabriqués. Le Verbe veut que les femmes soient chastes dans leurs vêtements comme dans leurs actions ; il veut qu'elles se parent de leur pudeur seule , et qu'elles soient soumises à leurs maris , afin que si ceux-ci ne lui obéissent

point, elles les amènent peu à peu à lui obéir par la pureté de leurs mœurs et la sainteté de leurs discours. « Femmes, dit « l'apôtre saint Pierre, soyez soumises à vos maris, afin que « s'il y en a qui ne croient point à la parole, ils soient gagnés « sans la parole par la bonne vie de leurs femmes, lorsqu'ils « considéreront la pureté de vos mœurs unie au respect que « vous avez pour eux. Ne vous parez point au-dehors par l'artifice de votre chevelure, par les ornements d'or, ni par la « Beauté des vêtements; mais ornez-vous au-dedans du cœur « par la pureté incorruptible d'un esprit de douceur et de paix, « ce qui est un riche ornement aux yeux de Dieu. » Les femmes qui exercent leur corps par le travail, et qui préparent de leurs mains tout ce dont elles ont besoin, brillent d'une beauté simple et presque divine, bien différentes de celles qui, demandent leur parure à des mains étrangères, et s'accusent ainsi elles-mêmes de paresse et d'immodestie. Elles n'ont garde d'acheter leurs vêtements, mais elles les tissent de leurs mains et se plaisent à s'en orner, parce que, soumises à Dieu, elles conforment toute leur vie aux règles qu'il nous a données. Leur chasteté et leur modestie se montrent ensemble dans cet amour du travail.

Quel plus beau spectacle, en effet, que de voir une femme, sage protectrice de sa maison, se vêtir, elle et son mari, d'ornements qui sont son ouvrage, et remplir de joie tous ceux qui l'entourent! Ses enfants à cause de leur mère, son mari à cause de son épouse, elle-même à cause de tous, tous enfin à cause de Dieu. Pour tout dire, en un mot, une femme forte et laborieuse est un trésor qui n'aura point de prix. Elle ne sait point ce que c'est que d'être oisive et sourde aux prières des pauvres; toutes ses actions sont chastes, et il ne sort jamais de sa bouche aucune parole qui ne soit pleine de sagesse et de douceur. Ses enfants la bénissent dès le matin, son mari la loue, le Verbe lui-même rehausse l'éclat de sa vertu modeste par ces paroles qu'il met dans la bouche du roi Salomon: « La femme « pieuse est bénie, elle est dans la gloire parce qu'elle craint « le Seigneur. » « La femme forte et vigilante, dit-il encore, « est la couronne de son mari. » Que les femmes donc amou

reuses de la modestie règlent avec soin leur démarche, leur visage, leur regard et leur voix. Qu'elles aient horreur de ces gestes lascifs, de ces mouvements efféminés empruntés aux actrices et aux danseurs, que plusieurs d'entre elles s'enorgueillissent malheureusement d'imiter ; de cette démarche molle, de ces accents trompeurs et étudiés, de ces regards brillants d'éincelles voluptueuses, comme si elles marchaient et se montraient sur la scène. Les lèvres de la femme étrangère distillent le miel le plus doux. Ses paroles sont onctueuses comme l'huile. Mais à la fin elle est amère comme l'absynthe, elle blesse comme l'épée à deux tranchants. Ses pieds descendent dans la mort, ses pas pénètrent jusqu'aux enfers et y entraînent ceux qui la suivent.

Ce fut une femme étrangère qui vainquit Samson et lui coupa traîtreusement la chevelure qui faisait sa force. Ce fut aussi une femme étrangère qui s'efforça de séduire Joseph ; mais la vertu du saint patriarche, fortifiée par la tempérance, repoussa victorieusement les attaques de la volupté.

C'est donc avec raison que j'ai fait l'éloge de la tempérance. Du reste, je ne saurais comprendre quel absurde plaisir on trouve à murmurer ses paroles à voix basse au lieu de parler naturellement, et à se montrer en public la tête inclinée avec affectation sur l'épaule, comme nous le voyons faire à tant de voluptueux qui parcourent la ville dans tous les sens, le corps violemment dépouillé de tous les poils que Dieu leur avait donnés comme une marque distinctive de la dignité de leur sexe. Loin de nous ces mouvements efféminés, ce luxe impur, ces infâmes délices ! Loin de nous cette démarche molle, ces habitudes de corps sans dignité et sans force, qui sont, nous dit le poète Anacréon, les signes auxquels on reconnaît les courtisanes. La beauté et le plaisir n'ont rien de commun avec ces détestables habitudes. Ennemies de la vérité, elles nous entraînent nécessairement loin des voies droites au salut. Tout en elles est danger, laideur, hypocrisie et mensonge. Mais surtout il faut veiller sur nos yeux et sur nos regards ; car il vaut mieux que nos pieds nous entraînent et nous fassent tomber, que si nos yeux étaient la cause de notre chute.

Voyez comme le Seigneur vient lui-même, en ce danger, à votre secours par ces paroles brèves et énergiques : « Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous ; » arrachant ainsi vos désirs. Si vos regards lascifs, si vos yeux sans cesse en mouvement semblent être de complicité avec votre cœur, n'est-ce pas que vous êtes déjà coupables d'adultère, puisque vous prélevez ainsi par eux à ses infâmes plaisirs ? C'est par les yeux que la corruption commence et pénètre dans tout le corps. Si vos yeux sont chastes et purs, votre cœur est rempli de joie ; s'ils sont pleins de fraude et de séduction, vous vous préparez d'affreuses douleurs. Quel tableau, que celui du dernier roi des Assyriens, l'efféminé Sardanapale, assis immobile sur un lit élevé, tissant la pourpre comme une femme, et jetant sans cesse autour de lui des regards impurs et lascifs ! Quelle leçon, que sa chute et sa mort, pour les voluptueux qui lui ressemblent ! Les femmes qui font de leurs yeux ce honteux usage se mettent elles-mêmes à prix, et semblent chercher qui les achète. « Votre œil est la lampe de votre corps ; c'est à sa lumière qu'on pénètre et qu'on lit dans votre cœur. La femme impudique se trahit par l'effronterie de ses regards. Faites donc mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous : la fornication, l'impureté, les passions déshonnêtes, les mauvais désirs et l'avarice, qui est une idolâtrie. Ce sont ces crimes qui attirent la colère de Dieu sur les incrédules. » Hé quoi ! nous exciterons nous-mêmes les troubles de notre âme et nous n'en rougirons point ? Voyez ces femmes dissolues : les unes, la bouche toujours pleine de mastic, sourient, les lèvres entr'ouvertes, à tous ceux qui s'approchent d'elles ; les autres, comme si elles n'avaient point de doigts, touchent leurs tête et divisent leurs cheveux avec des instruments faits exprès, les portant toujours avec elles et n'épargnant rien pour que ces instruments de mollesse et d'affectation soient d'un métal précieux ou de l'ivoire le plus pur ; d'autres se couvrent de tant de fleurs, qu'on peut croire qu'elles les produisent. Les couleurs naturelles de leur visage s'affaiblissent et disparaissent sous cette multitude de couleurs bril-

lantes qui ne leur appartiennent point. Ce sont ces femmes que Salomon appelle insensées et audacieuses, ignorantes de la modestie : « Elle s'est assise à la porte de sa maison , au lieu le « plus élevé de la ville , pour attirer ceux qui passent dans le « chemin et qui s'avancent dans leurs voies : que le faible se « détourne vers moi. Et elle a dit à l'imprudent : les eaux fur- « tives sont plus douces ; le pain dérobé est plus agréable. » Images expressives des plaisirs cachés de l'amour. Le poète Pindare vante aussi la douceur de ces larcins impurs : « Mais le « malheureux ne sait point que là est la pâture de la mort , et « que les convives de l'impudique sont dans les profondeurs de « l'enfer. » Éloignez-vous , dit le Pédagogue, n'habitez point en ces lieux dangereux , n'arrêtez point vos yeux sur elle , et vous franchirez , sans y tomber , les fleuves brûlants de l'enfer. Voici encore ce que le Seigneur dit à ce sujet par la bouche du prophète Isaïe : « Parce que les filles de Sion s'é- « lèvent avec orgueil , parce qu'elles marchent la tête haute , « le regard plein d'affectation , avec bruit et cadencant leurs « pas , le Seigneur les humiliera et révélera la laideur de leur « visage dépouillé de ses ornements. »

Les femmes qui ont des servantes ne doivent rien leur passer de honteux dans leur conduite et dans leurs discours ; mais il est de leur devoir de les reprendre et de les punir. Le poète comique Philémon dit énergiquement à ce sujet : « S'il est per- « mis de suivre avec affectation une belle esclave qui marche « à la suite de sa maîtresse , et de la regarder avec une impu- « dence amoureuse dans les rues et les promenades publiques , « l'impudicité de la suivante tourne au détriment de la maî- « tresse ; celui qui ose peu impunément oséra bientôt davan- « tage , d'autant plus qu'en souffrant ces attaques contre la « chasteté de son esclave la femme libre semble les encourager « contre la sienne. Celui qui ne s'irrite point contre les désor- « dres de la volupté montre un esprit enclin au même vice. » C'est sans doute ici le cas de rappeler ce proverbe populaire qui dit avec tant de vérité : « tel maître , tel valet. »

Lorsque nous nous livrons au plaisir permis de la prome-



nade, nous devons être en garde contre une démarche trop précipitée ou trop lente, et marcher sans aucune affectation, d'une manière honnête et posée. Il est honteux et criminel de s'arrêter exprès en tournant la tête de côté et d'autre pour voir si ceux que nous rencontrons nous regardent, comme si nous étions sur la scène et qu'il nous plût d'être remarqués et montrés du doigt. Si nous descendons dans un lieu bas et incliné, nous ne devons pas nous faire porter par nos domestiques sur la hauteur que nous venons de quitter comme le font ces voluptueux qui paraissent d'abord robustes, mais dont l'esprit et le corps sont également affaiblis par la mollesse de leurs mœurs. Que le visage et le corps de ceux qui aiment la vertu n'aient jamais rien de mou et d'affecté; que leurs mouvements et leurs manières soient toujours dignes d'un esprit noble et élevé. Surtout qu'ils ne traitent point leurs esclaves comme de vils animaux. S'il est, en effet, ordonné aux esclaves d'être soumis en toute crainte à leurs maîtres, non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais même à ceux qui sont fâcheux, il est du devoir des maîtres d'être pleins, envers leurs serviteurs, de justice, de patience et de douceur. « Enfin, dit encore le saint apôtre, « qu'il y ait entre vous tous une parfaite union, une bonté « compâtissante, une amitié de frères, une charité indulgente, « pleine de douceur et d'humilité, parce que c'est à cela que vous « êtes appelés, afin de devenir héritiers de la bénédiction. »

Zénon, voulant faire de fantaisie le portrait d'une jeune fille, le fait en ces termes : « Que l'air de son visage soit modeste et « pur, son regard ferme sans être hardi, sa tête droite, et « qu'aucun de ses mouvements ne paraisse ni languissant ni « gêné; que ses réponses soient pleines de vivacité, et que son « esprit retienne facilement tout ce qu'on lui apprend d'honnête « et de vertueux; que ses manières enfin ne fassent naître dans « le cœur des impudiques aucune coupable espérance; qu'une « pudeur toute pleine de douceur et de force brille sur son vi- « sage et ne s'y éteigne jamais. » Loin d'elle donc tout commerce impur avec les vendeurs de parfums, de bijoux, de vêtements voluptueux et de mille autres inventions funestes;

qu'elle s'éloigne de ces boutiques empoisonnées au milieu des quelles tant de femmes , ornées comme des courtisanes, consomment toutes les heures du jour , préludant à leur prostitution ; que les hommes ne s'y rassemblent pas pour y faire assaut d'esprit , tendre des pièges aux femmes et les exciter à des rires impurs par mille médisances contre le prochain ; que tous les jeux de hasard leur soient en horreur , ainsi que le gain coupable qu'on en retire, et vers lequel tant d'hommes se précipitent avec une folle avidité. C'est l'amour de l'oisiveté qui les a fait naître ; c'est le même amour impur qui les entretient et qui les nourrit. Ces jeux , ennemis de la vérité , remplissent l'âme de tumulte et ne lui laissent plus goûter aucun plaisir simple et naturel. L'âme de l'homme se peint tout entière dans le genre de vie qu'il embrasse. La plus sûre manière de bien vivre, c'est de vivre constamment dans la société d'hommes probes et vertueux. Ceux qui vivent avec les méchants le deviennent bientôt eux-mêmes.

La divine sagesse du Verbe défendit au peuple ancien , par la bouche de Moïse , de se nourrir de la chair de porc, leur voulant ainsi faire entendre qu'il leur défendait la fréquentation de ces hommes qui , semblables à ces animaux impurs , se plongent sans honte dans tous les excès de la gourmandise et de la sensualité , dans tous les désordres d'une chair impudique et corrompue. Il leur défendit de manger de la chair de l'aigle et du milan , et de celle de tous les oiseaux qui vivent de proie , leur interdisant ainsi toute société avec les hommes qui vivent de rapine et de vol. Toutes ses autres défenses renferment de semblables allégories. Il fit plus , il leur indiqua encore allégoriquement ceux avec qui ils devaient vivre , c'est-à-dire les justes. Vous mangerez , leur dit-il , de tous les animaux qui ont la corne fendue en deux et qui ruminent. Cette division de la corne de leurs pieds est le symbole de l'équilibre de la justice. L'homme juste rumine la parole de Dieu , qui est entrée en lui par l'instruction , de la même manière que ces animaux ruminent leurs aliments. Comme ils les ramènent de leurs entrailles dans leur bouche , le juste ramène dans son âme , par

la pensée, sa nourriture spirituelle, et on peut dire qu'il la rumine, puisqu'il l'a sans cesse dans la bouche et dans les entrailles. La justice, d'ailleurs, se divise en deux parts, comme le pied de ces animaux : l'une qui nous sanctifie en ce monde ; l'autre, qui nous conduit au siècle futur.

Notre divin maître ne nous conduira pas aux spectacles, que je puis sans doute appeler, sans craindre d'être repris, des chaires de mensonge et d'impiété. Toutes les assemblées qui s'y réunissent sont criminelles, injustes, dévouées aux malédictions de Dieu. Le tumulte et l'injustice y règnent ; le désordre et la honte y naissent naturellement par le mélange des deux sexes qui s'y servent l'un à l'autre de spectacle et d'excitation à la volupté. Là se forment les desseins coupables ; là, les yeux, brûlant de flammes lascives, allument et réchauffent les désirs impurs ; là, les cœurs s'accoutument à l'effronterie du crime en s'accoutumant à l'effronterie des regards. Les plaisirs du théâtre, des bals et des concerts, sont donc des plaisirs défendus et maudits. On n'y voit que méchanceté ; on n'y entend que discours obscènes, que paroles vaines et trompeuses. Est-il, en effet, quelque action vile et honteuse qui ne soit point représentée au théâtre ? quelque impudente parole qui n'y soit point proférée par ces comédiens et ces bouffons dont le métier est d'exciter au rire ceux qui les viennent écouter ? Le plaisir que nous ressentons à voir peindre nos vices les imprime plus avant dans notre âme, et nous en fait rapporter chez nous des images vives et dévorantes. Moins nous sommes sensibles à ces plaisirs, plus nous les fuyons, plus nous sommes forts contre les lâches voluptés. Ceux qui les aiment me diront sans doute que les spectacles ne sont qu'un jeu qui les délasse. Quelle n'est donc pas la folie de ces villes qui font de ces sortes de jeux leur affaire la plus sérieuse ? Sont-ce, d'ailleurs, des jeux, que ces désirs effrénés d'une vaine gloire qui nous font courir avec tant d'ardeur à des spectacles qui causent la mort de tant d'hommes ? Sont-ce des jeux, que ces jalousies, ces envies de briller au-dessus des autres, qui nous entraînent à de folles dépenses, auxquelles nos biens ne peuvent suffire ? Et ces séditions qui

naissent souvent tout-à-coup dans ces rassemblements tumultueux, les appellerez-vous aussi des jeux et des divertissements? Est-ce enfin un jeu, que d'entretenir par toutes sortes de moyens les misères de l'oisiveté, et de préférer ce qui n'est qu'agréable à ce qui serait bon et utile? Mais, me répondent-ils, nous ne sommes pas tous des philosophes. Quoi! notre but à tous n'est-il pas de vivre? Que me dites-vous donc? quelle est votre pensée? Comment aimerez-vous Dieu et votre prochain, si vous n'aimez point la sagesse? Comment vous aimerez-vous vous-même, si vous ne désirez point la véritable vie? Mais, répliquent-ils encore, nous n'avons point même appris à lire. Si vous ne savez point lire, vous savez au moins entendre; car cela ne s'apprend pas, et c'est tout ce qu'il faut. La foi, en effet, n'appartient pas aux sages et aux savants selon le monde, mais aux sages selon Dieu. Il n'est pas besoin d'être savant pour la posséder; les ignorants la peuvent lire, et recevoir par elle la charité, qui en est le sceau spirituel et divin.

Le soin des affaires publiques peut s'allier avec celui de la sagesse divine. L'application aux choses du monde est permise, pourvu qu'on s'y applique honnêtement, suivant les ordres et les lois de Dieu. Celui qui vend ou qui achète ne doit jamais avoir deux prix. Qu'il agisse d'une manière simple, qu'il s'étudie à dire toujours la vérité. S'il ne réussit point par cette franchise, il est riche de la droiture de ses intentions. Que les marchands et les négociants s'abstiennent donc de tout serment. C'est une coupable habitude. Qu'ils aient toujours présente à l'esprit cette défense du Seigneur: « Vous ne prendrez pas le nom du Seigneur en vain. Le Seigneur ne purifiera point ce lui qui prend son nom en vain. » Ceux qui n'observent point ces maximes, qui sont avarés, menteurs, hypocrites, qui iraudent et altèrent la vérité, Dieu les bannit et les chasse lui-même de sa maison sainte, ne voulant point qu'elle soit une caverne de voleurs, ni qu'elle serve à d'impurs négoce. Les hommes et les femmes qui viennent à l'Église y doivent venir modestement vêtus, avec un maintien grave, mais naturel,

un silence respectueux, une charité ardente et vraie, chastes de corps, chastes de cœur, saints enfin, autant qu'ils le peuvent, pour adresser leurs prières au Saint des saints. Les femmes, en outre, doivent s'y présenter voilées, car il est de leur devoir de l'être toujours, si ce n'est dans l'intérieur de leur maison. Cette modeste habitude de rester voilées leur épargne des crimes et en épargne aux autres; ayant toujours devant les yeux leur voile et la pudeur, elles ne peuvent tomber, ni être à personne une occasion de chute. C'est là ce que le Verbe exige d'elles, puisqu'il leur a ordonné de rester voilées quand elles le prient.

La femme d'Énée, nous disent les historiens, était si chaste et si modeste, que lorsque Troie fut prise et livrée aux flammes, elle ne quitta point son voile, tout épouvantée qu'elle fût, le gardant même sur son visage jusque dans le trouble et le désordre de sa fuite. Les disciples du Christ devraient se montrer dans toutes les actions de leur vie tels qu'ils se montrent à l'Église, aussi graves, aussi doux, aussi pieux, aussi charitables; mais il ne faudrait pas seulement qu'ils le parussent, il faudrait qu'ils le fussent réellement. Maintenant, au contraire, et je ne sais par quelle fatale habitude, ils changent de maintien, d'esprit et de mœurs en changeant de lieux, semblables aux polypes qui prennent, dit-on, la couleur des pierres auxquelles on les trouve attachés. A peine sortis de l'assemblée des fidèles, ils dépouillent cette sainteté que l'esprit de Dieu y répand, et redeviennent semblables à la multitude insensée qu'ils fréquentent; ou plutôt, déposant ce faux masque de gravité sous lequel s'était cachée leur hypocrisie, ils se montrent tels qu'on ne pourrait croire qu'ils sont, si eux-mêmes ne se trahissaient. La parole de Dieu qu'ils viennent d'entendre avec respect, ils ne l'emportent point avec eux, mais en se retirant, ils la laissent au lieu même où ils l'ont entendue. Ils n'ont pas plutôt quitté ce saint lieu, qu'ils retombent et s'enfoncent dans le désordre, chantant au bruit des instruments des chansons obscènes, se mêlant sans pudeur au tumulte des festins, à la joie folle de l'ivresse. Tout-à-l'heure ils célébraient l'immorta-

lité de l'âme; maintenant sans doute ils n'y croient plus, car ils la méconnaissent et l'outragent. Mangeons et buvons, disent-ils, car nous mourrons demain. Non, ils ne mourront point demain, ils sont déjà morts à Dieu; ils ensevelissent leurs propres morts, c'est-à-dire qu'ils creusent eux-mêmes leur tombe dans les profondeurs de l'enfer.

Le saint apôtre leur oppose cependant avec énergie les maximes divines. « Ne vous y trompez pas, leur dit-il, ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les abominables, ni les voleurs; ni les avares, ni les médisants, ni les ivrognes, ni les ravisseurs du bien d'autrui, ne seront héritiers du royaume de Dieu. » Appelés au royaume de Dieu, montrons-nous dignes de cette vocation en aimant Dieu et notre prochain. Cet amour ne consiste point dans de vaines démonstrations, mais dans une véritable bienveillance. Ceux qui n'ont point en eux-mêmes ces principes d'une parfaite charité mettent le trouble dans l'église par la manière impudente dont ils prennent et reçoivent ces baisers que l'apôtre appellent saints, corrompant ainsi cette ancienne coutume toute sainte et toute mystique, et donnant lieu à la médisance et à d'insolens soupçons. Que notre cœur donc soit plein d'amour, notre bouche modeste et fermée, montrant à nos frères la douceur de nos mœurs par la bienveillance de notre esprit. Il est encore d'autres baisers qui cachent un venin mortel sous des apparences de sainteté. De même que la tarentule cause d'affreuses douleurs aux lèvres qu'elle ne fait que toucher, les baisers de l'impudique brûlent ceux sur qui ils s'arrêtent. Il est manifeste d'ailleurs que les baisers ne sont point l'amour : tout amour vient de Dieu. « L'amour de Dieu, » dit saint Jean, est de garder ses commandements. » Ce n'est donc point de nous embrasser les uns les autres. « Ses commandements, ajoute-t-il, sont doux et faciles à suivre. » Du reste, ces saluts empressés que se renvoient avec affectation les amis qui se rencontrent dans les rues, afin qu'on les remarque et qu'on croie à leur amitié, n'ont pas plus de vérité que de grâce. S'il nous est ordonné de nous retirer dans le lieu le

plus secret de notre maison pour prier Dieu mystiquement, pourquoi n'agirions-nous pas envers notre prochain, que le commandement le plus près du premier nous fait un devoir d'aimer, de la même manière que nous agissons envers Dieu, l'aimant d'un amour mystique et intérieur, lui parlant avec douceur, cherchant l'occasion de lui être utile? Car nous sommes le sel de la terre. Bénir dès le matin notre ami à haute voix par un hypocrite désir d'être remarqués, c'est, il me semble, différer bien peu de ceux qui l'exècrent et le maudissent.

Par-dessus tout enfin, il faut éviter la présence des femmes et fuir avec soin leur rencontre. Il n'est pas nécessaire de les toucher pour commettre le mal, il suffit souvent de les regarder. Ce danger est celui de tous, que doivent fuir avec le plus de soin les sincères adorateurs du Christ. Que vos yeux soient chastes, que vos regards s'accordent toujours avec la droiture de votre cœur. Quoiqu'il puisse arriver que vous ne tombiez pas en voyant, il faut pourtant éviter de voir, de peur de tomber. Il n'est pas impossible que celui qui voit commette le mal; il l'est que celui qui ne voit point forme d'impurs désirs. Enfin il ne doit pas suffire aux vrais Chrétiens d'être purs au-dedans, il faut encore qu'ils le paraissent au-dehors, afin qu'aucun reproche, aucun blâme, aucun soupçon ne les puisse atteindre, afin que leur chasteté soit pleine et entière; afin qu'ils ne soient pas seulement fidèles, mais qu'ils paraissent aux yeux de tous dignes de la foi qu'ils professent. « Il ne faut, dit l'apôtre, « donner à personne occasion de nous reprendre. » « Ayez « soin, dit-il, de faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais « aussi devant tous les hommes. Détournez les yeux d'une fem- « me parée et ne considérez pas la beauté de l'étrangère. » Si vous lui demandez le motif de cette défense, lui-même vous l'expliquera : à cause de la beauté d'une femme, plusieurs ont péri, et c'est par-là que s'allume comme un feu cette amitié qui conduit au feu de l'enfer, cette amitié, dis-je, qui naît du feu, et à laquelle ils ont donné le nom d'amour.

## CHAPITRE XII.

Autre méthode abrégée de sainte vie appuyée sur divers passages des saintes Écritures.

Je conseillerai aussi aux gens mariés de ne jamais embrasser leurs femmes devant leurs domestiques ; car si Aristote défend aux maîtres de sourire à leurs serviteurs , à plus forte raison leur défend-il d'embrasser leurs femmes devant eux. Il faut que la sainteté du mariage répande d'abord sa pure lumière dans la demeure conjugale. Le mariage est comme un chaste lien qui attache l'homme à la tempérance par le doux attrait d'un plaisir permis. « O femmes , dit admirablement le poète tragique , « quelle n'est pas votre influence sur notre bonheur ! Ni le « pouvoir , ni l'or , ni les plus vastes richesses , ne donnent au- « tant de forces , ne procurent autant de plaisir que cette bonne « intelligence d'une femme chaste et d'un homme de bien dont « l'union est cimentée par un tendre et sincère amour. » Pourquoi ne ferions-nous pas notre profit de ces préceptes de sagesse et de justice que nous trouvons dans les écrivains profanes ? Mais écoutez ce que dit l'apôtre saint Pierre : « Puisque « vous invoquez comme votre père celui qui , sans faire accep- « tion des personnes , juge chacun selon ses œuvres , vivez dans « la crainte pendant que vous êtes loin de votre patrie , sachant « que ce n'est point par des choses corruptibles , comme l'or et « l'argent , que vous avez été rachetés et retirés de la vanité où « vous viviez à l'exemple de vos pères , mais par le précieux « sang de Jésus-Christ , comme l'agneau pur et sans défaut ; car « c'est bien assez , ajoute-t-il plus loin , que , dans le temps de « votre première vie , vous vous soyez abandonnés aux mêmes « passions que les païens , vivant dans les impudicités , dans « les désirs dérégés , dans l'ivrognerie , dans les festins , et dans « le culte sacrilège des idoles. » La croix du Christ , à laquelle nous sommes attachés avec lui , et qui nous détourne avec force de nos anciens péchés , a marqué pour nous le terme de cette



misérable vie. Régénérés par elle, attachons-nous à la vérité, revenons au bien et à la sanctification. « Les yeux du Seigneur  
 « sont ouverts sur les justes ; ses oreilles sont attentives à leurs  
 « cris ; mais le regard de sa colère est sur ceux qui font le  
 « mal. » Et qui jamais nous fera du mal, si toujours nous fai-  
 sons le bien ?

La plus sainte des doctrines est celle qui nous apprend à être modérés en toutes choses. La modération est comme une beauté sans tache, comme un pouvoir ferme et inébranlable qui, plaçant nos pensées et nos actions dans un même et naturel équilibre, rend insurmontable notre vertu. « Dans mon ar-  
 « dent désir de vous conduire au salut, nous dit notre maître,  
 « je vous ai parlé avec sévérité. La sévérité de mes paroles est  
 « la plus grande preuve de la bonté de mon cœur. Si vous m'é-  
 « coutez, vous serez sauvés ; si vous ne m'écoutez point, ce  
 « n'est point moi qui en souffrirai, et cependant je n'épargne  
 « rien pour que vous m'écoutez, car j'aime mieux le repentir  
 « du pécheur que sa mort. Si vous m'écoutez, vous mangerez  
 « les biens de la terre ; c'est-à-dire que vous posséderez la  
 « beauté, les richesses, la force et la santé. Outre ces biens qui  
 « passent, je vous en donnerai qui ne passeront point, que l'o-  
 « reille n'a point entendus, que l'œil n'a pu voir, que les pen-  
 « sées de l'homme ne sauraient comprendre. Ces biens vérita-  
 « bles et éternels qui sont dans les mains de l'éternel roi, ils  
 « sont à vous, ils vous attendent, si vous m'écoutez ; car c'est  
 « moi qui les garde et les distribue. J'appelle biens les biens  
 « de la terre, pour me conformer à la faiblesse de votre na-  
 « ture et vous conduire, par les sens matériels, au sens plus  
 « élevé de l'esprit. » Ainsi les vertus que nous devons aimer et  
 suivre, les vices que nous devons détester et fuir, le divin Pé-  
 dagogue nous apprend tout. Il pénètre, pour nous corriger,  
 jusque dans l'intérieur de nos maisons ; nous traitant d'abord  
 comme de faibles enfants, il nous instruit par les conseils et  
 les exemples de ses divines Écritures, les conformant à notre  
 faiblesse pendant notre voyage sur la terre, et s'en réservant  
 l'interprétation dans le ciel. Il ne veut plus, en effet, que nous

le craignons, mais que nous l'affirmions, le suivant désormais volontairement et sans contrainte. « Écoute, dit-il, ô enfant  
« qui me suis, écoute, et apprends les lois du salut; car j'of-  
« frirai mes préceptes à tes yeux, et je répandrai mes comman-  
« dements en ta présence: par eux tu parviendras au ciel; la  
« voie que je te montre est la seule qui y conduise. Éloigne-  
« toi des voies de l'erreur, car Dieu connaît les sentiers du  
« juste, et la voie de l'impie conduit à la mort. Suis-moi donc  
« avec confiance, écoute-moi avec sincérité, et je te donnerai  
« des trésors cachés et secrets dont la vue, interdite aux na-  
« tions païennes, n'est permise qu'à ceux qui m'aiment et me  
« connaissent. » Les trésors de la sagesse sont inépuisables, aussi l'apôtre s'écrie avec admiration: « ô profondeur des ri-  
« chesses et de la sagesse de Dieu! » un seul Dieu nous verse de nombreux trésors: il nous révèle les uns par la loi, les autres par les prophètes; ceux-ci par la bouche de son fils, ceux-là par les sept dons harmonieux de l'Esprit saint. L'unique Dieu de tous les hommes est aussi leur unique maître. Un seul de ses commandements renferme toutes les maximes de sa divine morale: « Faites aux hommes ce que vous voulez qu'ils  
« vous fassent. » Les deux commandements suivants renferment aussi tous les autres, comme nous le dit le Seigneur lui-même: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de  
« toute ton âme et de tout ton esprit; et ton prochain comme  
« toi-même. » « Ces deux commandements, ajoute-t-il, ren-  
« ferment toute la loi et les prophètes. » A celui qui lui demandait: Que ferai-je pour posséder la vie éternelle, il répond: « Vous connaissez les préceptes; » et sur sa réponse affirmative, il lui dit: « Suivez-les, et vous vivrez. » Mais il nous faut encore reconnaître et adorer la bonté de Dieu dans cette innombrable quantité de bons préceptes qu'il a répandus exprès dans les livres saints, afin que nous les y trouvions facilement toutes les fois que nous en avons besoin. Le Décalogue surtout, qu'il nous a transmis par Moïse, et dont la concision pour l'ordre et pour la défense est si simple et si salutaire: « tu ne seras point  
« adultère, tu n'adoreras point les idoles, tu ne déroberas point,

« tu ne porteras point de faux témoignage ; honore ton père et ta mère, etc, etc. » Tels sont les commandements que nous devons garder, et tous les autres que nous trouvons dans la lecture des livres sacrés. Dieu nous dit encore par la bouche du prophète Isaïe : « Lavez-vous, purifiez-vous, faites disparaître de devant mes yeux la malice de vos pensées ; cessez de pratiquer l'injustice. Apprenez à faire le bien, aimez la justice, relevez l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la veuve, et venez et accusez-moi, dit le Seigneur, si péchés, aussi rouges que l'écarlate et le vermillon, ne deviennent comme la neige ou la toison la plus blanche. »

Tous les préceptes applicables à nos divers devoirs, nous les trouvons dans l'Écriture. Le Seigneur les y a écrits. Pour la prière, par exemple, il nous en indique la nature, le mode et les fruits. « La prière agréable à Dieu est une bonne œuvre. Lorsque vous voyez un homme nu, couvrez-le et ne méprisez point la chair dont vous êtes formés. Alors votre lumière brillera comme l'aurore ; et je vous rendrai la santé, et votre justice marchera devant vous, et vous serez environnés de la gloire du Seigneur. Alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera ; à votre premier cri, le Seigneur répondra : me voici. » Il fait de même pour le jeûne : « Pourquoi jeûnez-vous ainsi, dit le Seigneur ? est-ce là un jeûne choisi par moi, que l'homme, tous les jours dans la douleur, courbe sa tête comme un jonc et qu'il dorme dans un cilice et sur la cendre ? Est-ce là un jeûne et un jeûne agréable au Seigneur ? N'y a-t-il pas un jeûne de mon choix ? Rompez les liens de l'iniquité, portez les fardeaux de ceux qui sont accablés, donnez des consolations aux affligés, brisez les liens des captifs, partagez votre pain avec celui qui a faim, et recevez sous votre toit ceux qui n'ont point d'asile. » De même pour les sacrifices : « quel fruit me revient-il de la multitude de vos victimes ? J'en suis rassasié. Qu'ai-je besoin de vos holocaustes, de la graisse de vos animaux, du sang des génisses, des agneaux et des boucs ? Quand vous avez paru devant moi, qui vous a demandé d'ap-

« porter ces offrandes, et de marcher sur le parvis de mon sanctuaire ? Vos sacrifices sont inutiles ; votre encens est souillé à mes yeux. Je ne puis supporter vos néoméniés, vos sabbats et vos fêtes : Vos assemblées sont iniques. » Comment donc sacrifierons-nous au Seigneur ? « Le sacrifice que Dieu demande est une âme brisée de douleur. » Quelles couronnes, quels parfums, quelles victimes lui offrirons-nous ? « Un cœur qui glorifie celui qui l'a formé répand en sa présence une agréable odeur de suavité. » Ce sont là les couronnes, les sacrifices, les parfums, les fleurs qu'il demande et qu'il faut lui offrir.

Il nous instruit ailleurs à la patience : « que si votre frère a péché contre vous, allez et reprenez-le entre vous et lui seul ; s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. Remettez-lui ses fautes, non pas sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. » Il ordonne aux soldats de se contenter de leur paie ; aux publicains, de n'exiger rien de plus que ce qui leur est ordonné ; aux juges enfin : « Vous ne ferez point, leur dit-il, acception des personnes, et vous ne recevrez point de présents, parce que les présents aveuglent les yeux des sages et changent les paroles des justes. » Aux économes et aux intendants des maisons : « Les richesses acquises par l'injustice périssent entre ses mains. » Sur la charité « la charité efface la multitude des péchés. » Sur l'administration des affaires publiques : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Sur le serment et sur l'oubli des injures : « N'ai-je pas ordonné à vos pères, lorsqu'ils sortaient de la terre d'Égypte, de m'offrir des holocaustes et des sacrifices ? mais voici surtout ce que je vous ai ordonné : Tu ne cheras point la vengeance et ne te souviendras point de l'injure de tes concitoyens. Tu t'abstiendras de jurer. »

Dieu fait encore, dans l'Écriture, des menaces aux menteurs et aux orgueilleux. Il dit aux menteurs : « Malheur à ceux qui appellent doux ce qui est amer, et amer ce qui est doux ! » Il dit aux orgueilleux : « Malheur à ceux qui sont sages et prudents à leurs propres yeux ; car quiconque s'élève sera abais-

« sé, et quiconque s'abaisse sera élevé! » Il appelle heureux ceux qui font miséricorde, parce que miséricorde leur sera faite; il appelle malheureux ceux qui se livrent à la colère, parce que leur colère les perdra. Il nous ordonne d'aimer nos ennemis, de bénir ceux qui nous maudissent, de prier pour ceux qui nous injurient et nous outragent. « Si quelqu'un vous a  
 « frappé sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre; et à  
 « celui qui veut entrer en jugement avec vous et vous enlever  
 « votre tunique, abandonnez encore votre manteau. » Pour nous faire connaître la toute-puissance de la foi, il nous dit :  
 « Tout ce que vous demanderez dans la prière, avec foi, vous  
 « le recevrez. » Rien n'est sûr pour les infidèles. Nous devons traiter nos domestiques comme nous-mêmes, nous rappelant qu'ils sont hommes comme nous, et que Dieu est leur maître comme le nôtre. Quand nos frères font des fautes, il faut les reprendre; « celui qui épargne son bâton, hait son fils. » Il condamne le désir de la vaine gloire : « Malheur à vous, scribes et pharisiens, parce que vous aimez les premières places  
 « dans les repas, et les premiers sièges dans les synagogues,  
 « et les salutations dans les places publiques, et le nom de  
 « maître donné par les hommes! » Il ouvre les bras au pécheur qui se repent et fait pénitence de ses péchés; car il est le seul qui ne pèche point. Tous les hommes sont naturellement faibles et pécheurs, mais tous ne se relèvent point de leur chute par le repentir, il n'y a que ceux qui ont dans l'âme un véritable sentiment de la justice.

Il nous instruit aussi des récompenses qui nous attendent :  
 « Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les  
 « bénis de mon père; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et  
 « vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez  
 « donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez revêtu, j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi. » Et les justes, lui demandant : Quand est-ce que nous avons fait pour vous une de ces choses? il leur répondra, prenant pour

lui-même la bienveillance qu'ils ont montrée à leurs frères :  
« Je vous dis en vérité, qu'autant de fois que vous l'avez fait  
« pour l'un des moindres de mes frères que vous voyez, vous  
« l'avez fait pour moi. » Telles sont les lois et les douces pa-  
roles du Verbe qu'il a gravées, non plus sur des tables de  
pierre, mais dans le cœur des hommes, afin qu'elles y germent  
et produisent des fruits éternels comme elles. Les tables de ceux  
qui avaient le cœur dur ont été brisées, et la foi nouvelle im-  
primée sur l'esprit tendre et flexible d'un peuple nouveau. Le  
Verbe s'est aussi servi des deux lois pour l'instruction du genre  
humain ; la première a été donnée par Moïse ; les apôtres ont  
prêché et répandu la seconde. Cette loi nouvelle, qu'ils nous  
ont transmise d'après l'ordre et les leçons du divin maître, il  
me paraît nécessaire d'en rappeler en finissant les principaux  
traits : « C'est pourquoi, renonçant au mensonge, que chacun  
« de vous parle à son prochain selon la vérité, parce que nous  
« sommes membres les uns des autres. Si vous vous mettez en  
« colère, gardez-vous de pécher. Que le soleil ne se couche  
« point sur votre colère. Ne donnez pas entrée au démon. Que  
« celui qui dérobait ne dérobe plus ; mais qu'il travaille plutôt  
« de ses mains à quelque ouvrage bon et utile, pour avoir de  
« quoi donner à ceux qui sont dans l'indigence ; que toute ai-  
« greur, tout emportement, toute colère, toute querelle, toute  
« médisance et toute malice, soient bannis d'entre vous. Soyez,  
« au contraire, bons et miséricordieux les uns pour les autres,  
« vous pardonnant mutuellement comme Dieu vous a pardonné  
« en Jésus-Christ. Soyez donc les imitateurs de Dieu comme  
« ses enfants bien-aimés, et aimez-vous les uns les autres com-  
« me Jésus-Christ nous a aimés ; que les femmes soient soumi-  
« ses à leurs maris comme au Seigneur ; que les maris aiment  
« leurs femmes comme Jésus-Christ a aimé l'Église ; que les  
« maris donc aiment leurs femmes, et les femmes leurs maris,  
« chacun comme leur propre corps. Enfants, obéissez à vos pa-  
« rents ; et vous, pères, ne provoquez pas vos enfants à la co-  
« lère, mais élevez-les en les corrigeant et les instruisant selon  
« leur Seigneur. Serviteurs, obéissez avec crainte et respect,

« dans la simplicité de votre cœur, à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, comme à Jésus-Christ même, et servez-les avec affection. Et vous, maîtres, ayez de même de l'affection pour vos serviteurs, ne les traitant point avec rigueur et avec menaces, sachant que vous avez les uns et les autres un maître commun dans le ciel, qui n'aura point d'égard à la condition des personnes. Si nous vivons par l'esprit, conduisons-nous aussi par l'esprit. Ne soyons point amateurs de la vaine gloire, nous provoquant les uns les autres, et nous portant envie les uns aux autres. Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ. Ne vous y trompez pas, on ne se moque point de Dieu. Ne nous laissons donc pas de faire le bien, puisque nous en recueillerons le fruit en son temps. Nous vous prions encore, mes frères, reprenez ceux qui sont inquiets, consolez les pusillanimes, supportez les faibles, soyez patients envers tous. Prenez garde que personne ne rende à un autre le mal pour le mal; n'éteignez point l'esprit; ne méprisez point les prophéties. Au reste, éprouvez tout : attachez-vous à ce qui est bon; abstenez-vous de tout ce qui a l'apparence du mal; persévérez et veillez dans la prière, l'accompagnant d'actions de grâces. Conduisez-vous avec sagesse envers les étrangers, et rachetez le temps. Que toutes vos paroles soient accompagnées de grâce et assaisonnées du sel de la sagesse, en sorte que vous sachiez répondre à chacun comme il convient. Exercez-vous à la piété; car les exercices corporels servent à peu de chose : mais la piété est utile à tout; et c'est elle qui a la promesse de la vie présente et de la vie future. Que ceux qui ont des fidèles pour maîtres ne les méprisent point, parce qu'ils sont leurs frères; au contraire, qu'ils les servent mieux, parce qu'ils sont fidèles et plus dignes d'être aimés, ayant part à la même grâce. Que celui qui fait l'aumône la fasse dans la simplicité; que celui qui commande soit plein de vigilance; que celui qui fait les œuvres de miséricorde soit dans la joie; que votre charité soit sincère et sans déguisement. Ayez horreur du mal, et attachez-vous

« constamment au bien. Aimez-vous les uns les autres avec  
« une charité fraternelle; prévenez-vous par des témoignages  
« d'honneur. Ne soyez point lâches et paresseux dans ce qui  
« est de votre devoir. Soyez fervents en esprit; souvenez-vous  
« que c'est le Seigneur que vous servez. Que l'espérance vous  
« remplisse de joie. Soyez patients dans les maux, persévérants  
« dans la prière. Charitables pour soulager la nécessité des  
« saints, toujours prêts à donner l'hospitalité. »

Le Pédagogue, parcourant les saintes Écritures y choisit ces préceptes entre une multitude d'autres et les présente aux enfants qu'il instruit, arrachant ainsi les vices jusqu'à la racine, et enfermant l'iniquité dans un cercle d'où elle ne peut sortir pour pénétrer jusqu'à eux. Les saints livres sont en outre remplis de préceptes qui s'adressent expressément les uns aux évêques, les autres aux prêtres, ceux-ci aux diacres, ceux-là aux veuves dont nous aurons occasion de parler ailleurs. Chaque rang, chaque âge, chaque état y trouve les instructions qui lui sont nécessaires. L'Écriture se sert souvent d'énigmes et de paraboles dont le sens caché est souverainement utile à ceux qui s'efforcent de le comprendre. « Mais ce n'est point à moi, dit le Pédagogue, de vous expliquer ces préceptes; c'est au maître dont vous avez besoin, et c'est vers lui qu'il vous faut aller. » Il est donc temps de mettre un terme à mes instructions et de vous envoyer au maître qui vous les expliquera. Élevés dans la bonne doctrine, il vous en apprendra le langage. Ce maître auquel je vous engage d'aller, ce maître est l'Église, l'épouse du Christ, à qui lui-même a remis sa puissance, sa volonté, sa sagesse, sa doctrine et le pouvoir de nous sanctifier. « Et lui-même est la victime de propitiation pour nos péchés, dit saint Jean, et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. Or, nous sommes assurés que nous le connaissons si nous observons ses commandements. Celui qui dit qu'il le connaît, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, et la vérité n'est point en lui. Mais si quelqu'un garde sa parole, l'amour de Dieu est vraiment parfait en lui. C'est par là que nous connaissons



« que nous sommes en lui. Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ doit marcher lui-même comme Jésus-Christ a marché. » O élèves d'une heureuse sagesse, attachons-nous de plus en plus au corps sacré de cette Église dont nous sommes les membres ! hâtons-nous de courir vers elle comme des enfants vers leur mère ; et si nous sommes les disciples de sa parole, adorons en elle cet ordre admirable et l'accomplissement de ce grand dessein par lequel Dieu, se faisant homme, nous instruit, nous sanctifie, nous élève au rang de ses fils, nous ouvre les cieux, et, nous apprenant sur la terre qu'il est notre père, le devient véritablement dans le ciel. C'est le Verbe qui adoucit le naturel sauvage de l'homme et lui soumet toute la nature. C'est lui qui nous apprend à dompter les animaux utiles, à vaincre les bêtes féroces, à saisir les poissons dans l'onde, à atteindre les oiseaux dans les airs. Il fertilise les champs, il préside aux gouvernements de la terre. Ayant tout fait et tout créé, il règle, il administre tout. La terre, le ciel, la mer et ces astres étincelants qui sont la couronne du monde, sont les ouvrages de ses mains.

O œuvres divines, ô divins préceptes unis les uns aux autres, et se succédant sans relâche et sans interruption comme le flux et le reflux des mers ! que ce feu contienne la colère ! que cet air nouveau purifie l'air et féconde la terre. Qu'un nouvel homme sorte de ces nouveaux éléments, et que ce feu divin l'anime ! Tel est le Verbe, telle est sa grandeur ! Créateur de l'homme et du monde, il est le maître et le Pédagogue ; l'esprit et la matière lui sont également soumis, et c'est lui qui les jugera. Ce n'est point une parole fugitive qu'il nous apporte, mais une éternelle sagesse. « Afin que vous soyez sans reproche et sans déguisement, dit saint Paul, comme des enfants de Dieu, irrépréhensibles au milieu d'une nation perverse et corrompue, où vous brillez comme des astres dans le monde. »

Maintenant donc que nous avons célébré la gloire du Verbe, que nous reste-t-il à faire, si ce n'est de lui adresser en finissant nos humbles prières et nos tendres vœux : Sois propice à

tes enfants , ô maître divin , père , conducteur d'Israël , fils et père , unique Dieu , Seigneur. Accorde-nous , à nous qui suivons tes lois , de t'aimer et de te ressembler , de mériter tes bontés et de ne point attirer les rigueurs de ta justice. Accorde-nous , en attendant , de vivre paisibles sous les ailes du Saint-Esprit , nous nourrissant de ton ineffable sagesse , célébrant tes louanges jusqu'à la perfection du dernier jour , te rendant de continuelles actions de grâces , adorant le Père , le Fils et le Saint-Esprit , Dieu unique , qui seul est tout , en qui tout et par qui tout est , dont nous sommes membres nous-mêmes , maître éternel de la gloire et des siècles , souverainement bon , souverainement sage , souverainement juste , à qui grâces soient rendues maintenant et dans les siècles des siècles. *Amen.*





## QUEL RICHE PEUT ÊTRE SAUVÉ.

Ceux qui louent les riches , faisant ainsi semblant d'honorer les richesses qui , par elles-mêmes , ne méritent aucune louange , ne sont pas seulement de vils flatteurs , des esclaves lâches et rampants , ils sont des impies et des traîtres. Des impies : la louange appartient à Dieu , seul être bon et parfait , de qui tout vient , par qui tout existe , en qui tout réside ; elle lui appartient , il se l'est réservée , et ils l'en privent ! Ils font plus encore , ils la prostituent à des hommes livrés à la fougue de leurs passions , qui n'ont d'autre récompense à attendre de la justice divine que la punition de leurs crimes. Des traîtres : les richesses seules suffisent pour amollir , corrompre et détourner de la voie du salut ceux qui ont le malheur de les posséder ; les flatteurs le savent , et ils entretiennent les riches dans leur folie ; ils enorgueillissent leur orgueil , ils leur apprennent à tout mépriser , si ce n'est ces richesses , qui leur procurent tant d'honneurs. Ils ajoutent ainsi la flamme à la flamme , l'orgueil à l'orgueil , le poison de la flatterie au poison de l'or ; un poids déjà trop lourd qu'ils devraient alléger , ils l'aggravent ; une maladie dangereuse qu'ils devraient s'efforcer de guérir , ils la rendent mortelle et incurable. « L'arrogance et la vanité , a dit le Seigneur , seront punies par l'abaissement et la ruine. » Il est donc bien plus humain , bien plus charitable , au lieu de flatter les riches et de couvrir du bruit de nos louanges le bruit que leurs crimes élèvent autour d'eux , de venir à leur aide par de sages avertissements , et de leur

apprendre par quels moyens ils peuvent entrer et s'avancer sûrement dans la voie sainte du salut. C'est surtout par la prière vers ce Dieu, qui dispense ses faveurs à ses enfants et leur apprend à en faire un usage conforme et agréable à ses volontés ; c'est par la grâce de notre Sauveur que nous pouvons guérir leur esprit : c'est en les éclairant, c'est en nous offrant pour guides à leur ignorance dans la recherche de la vérité. Celui-là seul, en effet, qui s'attache ardemment à la vérité, et qui s'environne de la lumière des bonnes œuvres, celui-là seul sera sauvé, et emportera le prix de la vie éternelle. Or, si d'un côté la prière, qui doit nous trouver infatigables et nous servir d'appui fidèle jusqu'à la dernière heure de notre vie, demande un esprit plein de force et de sérénité ; d'un autre côté, la vie régulière demande un amour ardent de la justice et une obéissance éclairée à tous les préceptes du Sauveur.

Ce n'est pas une seule et simple cause, mais plusieurs, et de différentes sortes, qui font croire aux riches qu'il leur est plus difficile qu'aux pauvres de se sauver. Les uns, en effet, saisissant sans réflexion, et prenant à la lettre ces paroles de notre Sauveur : « Il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, » se persuadent qu'ils n'ont aucune part à l'héritage céleste de tous les hommes, et suspendus entre le regret de la vie éternelle et les plaisirs de la vie périssable, ils se rejettent vers celle-ci et se perdent eux-mêmes, ne songeant pas à examiner quels sont ceux à qui le Seigneur et maître donne le nom de riches, ni comment ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Les autres comprennent bien, il est vrai, le sens caché de ces paroles ; mais ils négligent les œuvres indispensables au salut, et perdent, par leur négligence, l'espérance qu'ils avaient conçue. J'applique ces deux réflexions aux riches qui croient au Sauveur, à sa puissance et à la vie éternelle qu'il nous procure ; je n'ai rien à dire de ceux qui n'y croient pas, et dont les ténèbres de l'erreur obscurcissent l'entendement.

**C'est donc un devoir, je le répète, pour tous ceux qui, ai-**

mant la vérité et leurs frères, ni ne s'élèvent insolamment contre les riches chrétiens, ni ne les flattent, par un coupable motif d'intérêt, d'arracher d'abord de leur cœur un désespoir insensé, en leur expliquant clairement le sens caché des oracles du Seigneur, et en leur prouvant que s'ils obéissent à ses préceptes, ils ont le même droit que nous à ses récompenses. Il faut ensuite leur faire observer qu'ils craignent à tort là où il n'existe aucun véritable sujet de crainte; leur rappeler que Dieu reçoit toujours dans son sein ceux qui veulent véritablement y être reçus, et leur apprendre enfin par quels moyens, par quelles œuvres, par quels sentiments se nourrit et se conserve cette espérance précieuse, dont la douceur ne leur est point refusée, mais dont aucun homme n'obtient l'accomplissement sans de pénibles et de continuels efforts.

Comparons ici un moment une récompense frivole et périssable à une récompense grande et incorruptible, et faisons sentir aux riches du siècle, par cette comparaison, que la lutte qu'ils ont à soutenir ressemble à celle des Athlètes dans les jeux publics. L'athlète, en effet, qui, désespérant d'avance de la victoire, n'aura pas même donné son nom pour être inscrit parmi les combattants, ne l'obtiendra sans doute pas; mais celui qui, ayant conçu l'espérance de l'obtenir, n'aura point habitué son corps à la nourriture, aux travaux et aux exercices propres à ce genre de combat, ne l'obtiendra pas davantage. Son espérance aura été vaine, et il se retirera de la lice sans couronne. Que celui donc qui est riche des biens de la terre craigne d'abord, s'il est fidèle et s'il comprend bien toute l'étendue des miséricordes divines, de se retirer lui-même du combat, et de se priver des récompenses promises par le Sauveur; mais, une fois descendu dans cette lice sacrée, qu'il n'espère pas non plus en sortir vainqueur sans s'y être auparavant couvert de sueur et de poussière. La couronne de l'immortalité ne s'acquiert qu'à ce prix. C'est au Verbe et à la raison, c'est au Christ, juge du combat, qu'il doit se livrer et se soumettre tout entier. Ses préparatifs pour cette sainte lutte doivent être la lecture assidue du nouveau Testament de notre Seigneur, ses

exemples à suivre, ses préceptes à méditer et à accomplir. Qu'il fasse de son âme un sanctuaire ouvert à toutes les vertus; qu'il y reçoive et s'attache à y conserver la foi, l'espérance, la charité, la connaissance du vrai, la bonté, la douceur, la miséricorde, la chasteté; ainsi lorsque le son de la dernière trompette lui donnera le signal d'une nouvelle course, et l'avertira de sortir de cette vie mortelle comme un athlète de la lice, fort d'une bonne conscience, il sera conduit en vainqueur devant le juge du combat; et déclaré digne de sa céleste patrie, il y entrera couvert de couronnes, aux applaudissements des anges.

Puisse le Seigneur nous accorder de ne rien dire en commençant qui ne soit plein de convenance et de vérité, rien qui ne soit utile au salut de nos frères! Nous parlerons d'abord de l'espérance, ensuite des moyens qui y conduisent et l'affermis- sent. Le même Dieu, qui fait l'aumône aux indigents, qui instruit ceux qui demandent à l'être, est aussi celui dont les discours, s'interprétant clairement les uns par les autres, brisent les chaînes de l'ignorance et du désespoir. Je vous répéterai donc, et vous expliquerai avec confiance, les paroles suivantes de l'Évangile, qui vous ont troublés jusqu'ici, parce que votre ignorance ou votre faiblesse ne les ont pas comprises: « Comme  
 « il s'avancait dans la voie publique, un jeune homme, accou-  
 « rant, flechit le genou devant lui, et lui dit: Bon maître, que  
 « dois-je faire pour acquérir la vie éternelle? Jésus lui dit:  
 « Pourquoi m'appelez-vous bon? Il n'y a que Dieu seul qui  
 « soit bon. Vous savez les commandements: Tu ne seras point  
 « adultère; tu ne tueras point; tu ne déroberas point; tu ne  
 « porteras point un faux témoignage; tu ne commettras point  
 « de fraude; tu honoreras ton père et ta mère. » Le jeune  
 « homme répondant, lui dit: Maître, j'ai observé toutes ces  
 « choses dès ma jeunesse; et Jésus, le regardant, l'aima et lui  
 « dit: « Une chose te manque encore; va, vends tout ce que tu  
 « as, et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le  
 « ciel; puis, viens et suis-moi. » Le jeune homme, contristé  
 « par ces paroles, s'en alla en gémissant, parce qu'il avait de  
 « grands biens; et Jésus, regardant autour de lui, dit à ses

« disciples : « Qu'il est difficile que ceux qui ont des richesses  
 « entrent dans le royaume de Dieu ! » Or, ses disciples s'éton-  
 « nèrent de ces paroles ; mais Jésus, leur répondant, leur dit :  
 « Mes enfants, qu'il est difficile que ceux qui se confient en  
 « leurs richesses entrent dans le royaume de Dieu ! Il est plus  
 « aisé à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un  
 « riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » Ses disciples s'é-  
 « tonnaient encore plus, se disant : « Et qui peut être sauvé ? »  
 « Et Jésus, les regardant, leur dit : « Cela est impossible aux  
 « hommes, mais non pas à Dieu, car tout est possible à Dieu. »  
 « Et Pierre commença à lui dire : « Nous, nous avons tout  
 « quitté, et nous vous avons suivi. » Jésus, répondant, dit :  
 « Je vous le dis en vérité, que personne ne quittera pour moi  
 « et pour l'Évangile sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs,  
 « ou son père, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses biens,  
 « que, même dans ce siècle, il ne reçoive au centuple des  
 « maisons, des frères, des sœurs, des mères, des enfants et  
 « des richesses au milieu des persécutions, et, dans le siècle  
 « à venir, la vie éternelle. Mais plusieurs, qui auront été les  
 « premiers, seront les derniers ; et les derniers, les premiers. »

Ce récit, que nous trouvons dans l'Évangile de saint Marc, nous le trouvons aussi dans les autres évangélistes, avec quelque différence peut-être dans les paroles, mais sans rien perdre du même sens. Nous donc qui savons certainement que le Sauveur du monde n'a point parlé d'une manière familière aux hommes, mais a enveloppé ses instructions des voiles d'une sagesse divine et mystique, ne prenons pas ses discours à la lettre, ne les expliquons pas d'après nos idées charnelles ; efforçons-nous plutôt d'en saisir le sens caché par une étude assidue et persévérante. Aucune recherche n'est plus digne de nos efforts. Ce que le Seigneur paraît avoir expliqué clairement à ses disciples, ce qu'il leur a dit plus obscurément et sous la forme presque d'une énigme, réclame, pour être compris, une égale et puissante attention. Ce que ses disciples, et ceux qu'il appelle lui-même les enfants du royaume, nous ont expliqué, a besoin de l'être encore davantage. Comment donc les choses



qu'il a dites simplement, et dont aucun de ses auditeurs n'a songé à lui demander l'explication, toutes choses nécessaires et indispensables au salut, n'auraient-elles pas besoin d'être examinées avec les plus grands soins, étudiées avec la dernière sollicitude? Le son de ses paroles ne doit pas seulement, et comme au hasard, frapper nos oreilles; leur sens doit frapper notre cœur. C'est à nous de l'y faire descendre et pénétrer profondément.

Le Sauveur du monde entendit sans doute avec complaisance une question qui lui convenait si parfaitement. C'était, en effet, parler de la vie à celui qui est la vie même; du salut au Sauveur, de la doctrine au maître, de la véritable immortalité à la vérité éternelle. C'était parler de la sagesse divine à cette sagesse même, de la perfection et de l'incorruptibilité à celui seul qui est parfait et incorruptible. La question qu'on lui donnait à résoudre était celle même pour laquelle il était descendu des cieux, et dont la solution, qui ressort vivante de ses exemples et de sa doctrine, est la base de l'Évangile, la source de l'éternelle vie. Comme Dieu, il prévoyait qu'il allait être interrogé; il savait d'avance la demande qu'il ferait lui-même, et la réponse qu'il recevrait. N'est-il pas le prophète des prophètes, l'arbitre et l'inspirateur de tout esprit prophétique? Voyez comme il part du premier mot qu'on lui adresse, le mot de *bon*, pour asseoir la base de sa doctrine et tourner l'esprit de celui qui l'écoute vers un Dieu bon, seul dispensateur de la vie éternelle qu'il donne à son fils, et que son fils transmet aux hommes.

C'est donc, de tous les commandements qui conduisent à la vie, le premier, le plus grand, celui que nous devons imprimer d'abord et le plus avant dans notre âme : connaître un Dieu éternel, dispensateur des choses éternelles, Dieu suprême, unique et bon, et mériter de le posséder par notre application à le connaître. Cette connaissance d'un Dieu rémunérateur qui crée et conserve tout est la base fixe et inébranlable sur laquelle s'appuie le salut. Sans cette connaissance, nous périssons; avec elle nous aimons Dieu, nous lui ressemblons, nous le possédons éternellement.

Aussi est-ce le premier principe que le Sauveur recommande de suivre à celui qui cherche la vie ; principe que « personne ne connaît, si ce n'est le Fils, et celui auquel le Fils l'aura révélé. » Après cette connaissance vient immédiatement celle de la grandeur du Sauveur et de sa grâce nouvelle ; car, comme le dit l'apôtre : « La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité ont été faites par Jésus-Christ. » Les dons que nous transmet un serviteur même fidèle sont au-dessous de ceux que le Fils lui-même nous apporte et nous distribue. Pourquoi, en effet, si la loi de Moïse eût été suffisante pour donner la vie, pourquoi le Christ eût-il souffert pour nous depuis sa naissance jusqu'à sa mort ? Pourquoi encore celui qui, dès sa jeunesse, avait accompli tous les préceptes de la loi, se fût-il jeté à ses pieds et lui eût-il demandé la vie éternelle ? Remarquez que ce jeune homme n'avait pas seulement obéi à la loi, mais qu'il l'avait aimée dès sa jeunesse et s'était attaché de toutes ses forces à son accomplissement. Un vieillard réglé dans ses mœurs, et délivré de l'esclavage des vices, ne nous est pas un objet de surprise et d'admiration ; mais on admire justement, on regarde comme un athlète glorieux le jeune homme qui, dans la fougue de l'âge et la chaleur des passions, se conduit comme un sage vieillard, et dont l'esprit et le jugement ont blanchi avant les cheveux. Cet homme, déjà si grand, savait donc bien qu'il ne lui manquait rien pour être juste ; mais il sentait que la vie lui manquait, et il venait la demander à celui seul qui pouvait la lui donner. Il a observé fidèlement tous les préceptes de la loi, il ne lui doit rien, il est et doit être tranquille à cet égard ; cependant il se prosterne aux pieds du Fils de Dieu. De la foi, il passe à la foi, et, craignant que le port de la loi où il s'est retiré ne soit pas sûr, et que son vaisseau ne s'y brise, il implore l'appui du Sauveur.

Jésus ne lui reproche point d'avoir négligé de remplir quelque précepte de la loi ; au contraire, il l'aime, il l'enveloppe, pour ainsi dire, de ses bras, et le félicite tendrement d'avoir observé avec un si ferme courage toute la loi dans laquelle il a été élevé. Seulement il le déclare imparfait en ce qui touche la

vie éternelle, dont il n'a rien fait encore pour s'assurer la possession. Observateur exact de la loi, il est arrivé où la loi finit, il s'arrête où la vie commence. Cette fidélité à la loi était louable sans doute. La loi est comme un maître sévère qui nous instruit par la crainte ; elle est comme un chemin pour arriver à la grâce et à la perfection. Mais Jésus-Christ, qui justifie seul ceux qui croient en lui, est la plénitude de la loi. Ce n'est point un esclave qui fait des esclaves ; c'est un fils qui élève à la dignité de fils, de frères et de co-héritiers de Dieu, tous ceux qui accomplissent la volonté de son père.

« Si vous voulez être parfait. » Ce jeune homme ne l'était donc pas encore ; car qu'y a-t-il au-delà de la perfection ? Ces mots mystérieux et divins, « si vous voulez, » montrent bien la puissance de notre libre arbitre. C'est à l'homme de choisir, il est libre. C'est à Dieu de donner, il est le maître. Or, Dieu donne à ceux qui désirent, prient, et s'efforcent de tout leur pouvoir, afin que leur salut soit leur propre ouvrage. Dieu ne contraint personne ; il est ennemi de la contrainte. Il fait trouver à ceux qui cherchent, il accorde à ceux qui demandent, il ouvre à ceux qui frappent. Si vous voulez donc, si vous voulez véritablement, si vous ne vous trompez pas vous-même, efforcez-vous d'acquérir ce qui vous manque. Ce qui vous manque, c'est ce qui demeure toujours, ce qui est bon, ce qui est au dessus de la loi, ce que la loi ne contient pas, et par conséquent ne peut donner, ce qui appartient aux seuls vivants. De là vient que ce jeune homme, qui avait si hautement parlé de lui-même et de ses œuvres, ne put, par ses œuvres, acquérir la vie éternelle, dont le désir l'avait saisi, parce que la vie est un don du Sauveur et n'est point un don de la loi. Il se retira, triste et déconcerté, accablé sous le poids du commandement qu'il était venu solliciter, puissant pour mille travaux inutiles, impuissant pour le seul travail bon et nécessaire. Comme le Seigneur dit à Marthe que les soins du ménage auxquels elle se livrait tout entière remplissaient de distractions et de troubles, et qui reprochait à sa sœur de lui en laisser tout le fardeau et de se tenir en repos, disciple attentive aux pieds du maître, Mar-

the, Marthe, vous vous troublez du soin de mille choses; mais Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point ôtée, ainsi il ordonne à ce jeune homme de renoncer à ses occupations tumultueuses pour ne s'attacher qu'à lui seul et à sa grâce qui lui ouvrira l'entrée de la vie éternelle.

Qu'est-ce donc qui le mit en fuite et le fit s'éloigner du maître dont il était venu solliciter les secours? Qu'est-ce qui lui fit perdre l'espérance, la vie, et tout le fruit des bonnes œuvres qu'il avait déjà faites pour l'acquérir? Ce furent ces paroles: «Vendez ce que vous avez.» Mais que veulent dire ces paroles? Non point certes ce qu'elles semblent dire d'abord: Dépouillez-vous de vos richesses, rejetez-les loin de vous; ce n'est point là leur véritable sens. Mais arrachez de votre âme les vains jugements que vous formez des richesses et cette honteuse plaie de l'avarice, source de mille soins impurs, épines du siècle, qui étouffent les semences de la vie. Se priver de ses richesses sans acquérir la vie, est-ce un sacrifice héroïque et qui mérite d'être imité? Mais, à ce compte, les mendiants et vagabonds de nos places publiques, qui ne possèdent absolument rien et vivent sans repos et sans consolation, lors même qu'ils ignorent Dieu et sa justice, seraient cependant, par ce seul motif qu'ils sont les plus pauvres de tous les hommes, seraient, dis-je, les plus heureux, les plus religieux, les seuls destinés à la vie éternelle. Cela est absurde à penser, d'autant plus que le sacrifice de nos richesses, et leur distribution aux pauvres, n'est pas un sacrifice nouveau et inconnu aux hommes. Plusieurs l'avaient déjà fait avant la venue du Sauveur: les uns, pour se livrer sans distraction à l'étude des lettres et d'une science morte; les autres, pour acquérir le vain renom d'une gloire frivole, tels qu'Anaxagore, Démocrite et Cratès.

Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maxime du Sauveur, qui ne puisse venir que de Dieu, et qui donne la vie aux hommes, ce que n'a pu faire la pauvreté volontaire des anciens? Qu'est-ce que le fils de Dieu, cette nouvelle créature, nous ordonne de si extraordinaire et de si excellent? Il ne nous ordonne rien

qui tombe sous nos sens , rien de ce que d'autres ont fait avant lui. Ses paroles renferment quelque chose de plus grand , de plus divin, de plus parfait. Dépouillez-vous de vos vices, arrachez-les de votre âme, détruisez-les, rejetez-les loin de vous ; tel est son commandement et sa doctrine , bien dignes des fidèles et de lui-même ! Les anciens , méprisant les choses extérieures , se dépouillèrent volontairement de leurs richesses et de leurs biens ; mais leurs vices et les troubles de leur esprit s'accrurent de ce sacrifice. Ils en devinrent plus orgueilleux , et regardèrent avec mépris le reste des hommes , comme s'ils eussent fait quelque chose bien au-dessus des forces de l'humanité. Comment donc le Sauveur, qui veut notre salut, et nous le promet, nous ferait-il un ordre exprès d'un sacrifice qui pourrait nous le faire perdre ? Ne pouvons-nous pas brûler encore de l'amour et de la soif des richesses , après nous être dépouillés de celles que nous possédions ? Accablés sous le poids d'une indigence à laquelle nous n'étions pas accoutumés , ne pouvons-nous pas regretter amèrement les services qu'elles nous rendaient , et nous repentir d'en avoir fait un sacrifice inconsidéré ? Il est impossible, en effet, que cette nouvelle nécessité de nous procurer chaque jour, et à chaque instant, les choses nécessaires à notre vie, ne brise pas les forces de notre âme et ne la détourne pas des soins bien préférables du salut.

Combien plus il est avantageux de posséder des richesses médiocres qui nous donnent la faculté de pourvoir à nos besoins, et de secourir parmi nos frères ceux qui méritent d'être secourus ! Quelle société, quel commerce pourrait exister entre les hommes , si personne ne possédait rien ? Cette maxime d'ailleurs ne serait-elle pas en contradiction manifeste avec mille autres qu'il a également prononcées lui-même ? « Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin que, quand vous viendrez à défaillir, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles. Amassez des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne dévorent et où les voleurs ne fouillent, ni ne dérobent. » Comment nourrir celui qui a faim, désaltérer celui qui a soif, couvrir celui qui est nu, ouvrir no-

tre maison à l'étranger ; comment, dis-je, observer tous ces préceptes dont la non-observation est menacée du feu de l'enfer, si nous-mêmes ne possédons rien ? N'a-t-il pas ordonné lui-même à Zacchée et à Mathieu, qui étaient riches et publicains, de lui donner l'hospitalité, et loin de leur commander de se dépouiller de leurs richesses, n'a-t-il pas prononcé sur eux cet équitable jugement ? « Aujourd'hui le salut s'est levé sur cette maison parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham. » Il loue donc l'usage des richesses, à condition qu'on en fasse part aux autres ; qu'on donne à boire à celui qui a soif ; à manger à celui qui a faim ; des habits à celui qui est nu, et qu'on ouvre à l'étranger une maison hospitalière. Que si personne, à moins d'être riche, ne peut remplir ces devoirs, et s'il nous ordonne en même temps d'être pauvres pour être sauvés, que fait-il autre chose, si ce n'est d'ordonner et de défendre à la fois ? Donner et ne pas donner, nourrir et ne pas nourrir, distribuer et ne pas distribuer, exercer l'hospitalité et ne pas l'exercer ? Commandement absurde et inexécutable.

Il ne faut donc pas nous défaire d'une richesse qui peut être utile à notre prochain. La nature des richesses est d'être possédées et de secourir. Dieu lui-même les a formées et accommodées à notre usage. Elles sont, entre les mains de celui qui sait les employer, la matière et l'instrument du bien. Si quelqu'un fait un ouvrage d'après les règles de l'art, son ouvrage est bon ; s'il ne connaît point l'art, et qu'il ne l'emploie pas, son ouvrage est mauvais ; mais la faute en est à lui seul, et non pas à l'art, qu'il n'a pas employé. Il en est de même des richesses. Elles ne sont simplement qu'un instrument. En usez-vous avec justice, vos œuvres sont bonnes ; avec injustice, elles sont mauvaises. Leur nature est d'obéir, non de commander. Elles ne méritent par elles-mêmes ni louange ni blâme ; leur usage seul, qui dépend de nous, car Dieu nous a faits libres, détermine leur nature. Ce n'est donc pas nos richesses qu'il faut détruire, ce sont nos vices, qui nous empêchent de les faire servir aux bonnes œuvres et à la vertu. Devenez ainsi probes et pieux, vos richesses et leur usage le devien-

dront. Ces biens que nous possédons et qu'on nous ordonne de vendre, ce sont nos passions, les troubles et les inquiétudes fatales du monde.

Une autre réflexion encore qui le prouve mieux. Il est des choses hors de notre âme; il en est d'autres qui sont en elle. Les choses qui sont hors de notre âme paraissent bonnes ou mauvaises, suivant l'usage que nous en faisons. Faut-il donc, je le demande, pour obéir au Seigneur, renoncer à des richesses qui n'emportent pas avec elles les troubles intérieurs de notre âme, ou n'est-ce pas plutôt ces troubles, dont la destruction sanctifie les richesses mêmes, qu'il faut étouffer et détruire? Que sert au riche orgueilleux qui, sans se dépouiller de ses passions, se dépouille de ses richesses, que lui sert, dis-je, ce vain sacrifice? Devenu pauvre des biens de la terre, resté riche de penchants honteux et de criminels appétits, il n'a plus, il est vrai, de quoi satisfaire ses passions; mais ses passions vivent toujours dans son âme, et, par une puissance maligne qui leur est propre, elles s'y nourrissent et la dévorent. Il garde ce qu'il devrait rejeter, il rejette ce dont il aurait pu faire un bon usage. Il se prive volontairement des secours que la richesse eût pu lui donner, et il rallume ses vices et ses passions au feu du besoin. Renoncez donc aux possessions nuisibles, conservez celles de qui l'usage pieux et modéré peut vous être utile. Songez que ce qui est hors de vous ne peut, sans vous, vous faire aucun mal. Jouissez des biens que le Seigneur vous donne, et dont lui-même vous indique l'usage; rejetez vos vices et vos passions, qui corrompent ces biens et vous en font faire un emploi criminel; vous obéirez ainsi au Seigneur.

C'est, en effet, la multitude de nos vices qui nous est mortelle; c'est leur destruction qui nous est salutaire. C'est du vice qu'il faut appauvrir et dépouiller notre âme afin d'entendre ces paroles consolantes du Sauveur: « Venez, suivez-moi. » La voix du salut s'ouvre à la pureté du cœur; elle se ferme à son impureté. Cette impureté n'est point dans vos richesses, elle est tout entière dans vos profanes amours, dans la flamme inex-

tinguible de vos désirs ; car si , étant riche , vous reconnaissez tenir de la munificence divine , l'or , l'argent et les maisons que vous possédez , et que vous les rendez , dans la personne de vos frères , au Dieu qui vous les a donnés ; si vous reconnaissez que vous les possédez plus pour les autres que pour vous-même ; si , vous élevant au-dessus de leur possession par la force de votre esprit , vous leur commandez au lieu de leur obéir ; si vous ne vous enfermez point dans des sentiments égoïstes comme dans une demeure impénétrable , mais que vous fassiez servir vos richesses à l'œuvre divine de votre salut ; si , lorsque la nécessité l'exige , vous vous privez de vos trésors et supportez leur perte et la pauvreté , qui en est la suite , avec la même tranquillité d'esprit , la même joie pure et inaltérable dont vous jouissiez au milieu de votre abondance , c'est vous alors , c'est vous que le Seigneur proclame heureux , et appelle pauvre d'esprit , héritier assuré du royaume des cieux , où vous n'entreriez pas si vous rejetiez le fardeau de vos richesses par la seule impuissance de le porter.

Celui dont l'âme est toute pleine du sentiment impur de ses richesses ; qui , fermant son cœur à l'esprit de Dieu , le remplit d'or et de terre ; de qui l'esprit et le corps se fatiguent sans relâche à accroître ses biens sans mesure ; esclave enchaîné par le monde et courbé vers cette terre de laquelle il est sorti et à laquelle il doit retourner , comment un tel homme pourrait-il brûler du saint désir de posséder Dieu ? Un homme , dis-je , qui ôte son cœur de sa poitrine pour y placer un froid métal : non , il est tout entier dans les richesses dont le coupable amour l'enchaîne , et c'est là que Dieu le retrouve ; car où est votre trésor , là aussi est votre cœur. Le Seigneur reconnaît deux espèces de trésors ; l'un bon : « L'homme bon tire de bonnes choses d'un bon trésor ; » l'autre mauvais : « et l'homme mauvais tire de mauvaises choses d'un mauvais trésor , car « la bouche parle de l'abondance du cœur. » De ces deux trésors , l'un , si vous le trouvez , vous est une source de biens : la possession de l'autre , loin d'être utile et désirable , entraîne , au contraire , votre perte et votre ruine. Les richesses comme



les trésors dont parle le Sauveur sont de deux espèces ; les unes bonnes, les autres mauvaises : les bonnes méritent notre amour ; les mauvaises , notre mépris. La pauvreté spirituelle est la seule qui soit appelée heureuse. « Heureux les pauvres ! » a dit saint Mathieu ; mais quels pauvres ? les « pauvres d'esprit, » a-t-il ajouté. Et pour mieux faire entendre sa pensée, « heureux ceux qui ont faim et soif de la justice de Dieu ! » Malheureux donc , au contraire, et bien malheureux, les pauvres qui , privés à la fois des biens célestes et terrestres , ne connaissent ni Dieu ; ni sa justice !

Ainsi donc , la difficulté qu'éprouveront les riches pour entrer dans le royaume des cieux ne doit pas être comprise grossièrement , et à la lettre , mais dans un sens spirituel et mystique. Notre salut ne dépend pas , en effet , des choses qui sont hors de nous : il importe peu que nous en soyons privés ou que nous les possédions avec abondance ; qu'elles soient grandes ou petites, illustres ou obscures, approuvées ou désapprouvées ; il dépend des vertus de notre âme : la foi, l'espérance, la charité, l'amour du prochain, la vraie science, la douceur, la modération, la vérité. Il est leur ouvrage et leur récompense. Un homme vivra-t-il pour être beau ? Périra-t-il pour être laid ? Non ; mais quelque soit le corps qu'il habite, il vivra, s'il le conserve chaste ; il périra, s'il le corrompt. Son corps est le temple de Dieu. La vie et la mort ne sont ni dans la beauté ni dans la laideur de nos membres, elles sont dans l'âme, qui les fait mouvoir. « Si quelqu'un te frappe au visage, nous dit le « Sauveur, souffre-le. » Un homme robuste et vigoureux peut obéir à ce commandement, un homme faible peut le transgresser par la violence de son esprit. Ainsi un pauvre qui manque de tout peut s'enivrer d'impurs désirs ; un riche, au contraire, peut leur résister, les vaincre, et, soumis à l'esprit de Dieu, mener une conduite pleine de modestie et de pureté. Si donc notre âme est la partie de notre être qui doit posséder la vie, et que la vertu la fasse vivre quand le vice la fait mourir, elle se sauvera, cela est évident, par la privation des voluptés que la richesse produit et enflamme ; elle périra par leur possession.

C'est notre âme qui nous fait obéir ou désobéir à Dieu ; c'est elle qui nous rend purs ou impurs devant lui. Ne cherchons pas hors d'elle les causes de nos vices et de nos vertus, nous ne les y trouverions pas.

Le vrai riche, s'appuyant sur la vertu, fait de sa fortune, quelle qu'elle soit, un usage saint et agréable à Dieu. Le faux riche attache sa vie et toutes ses pensées à une substance extérieure, tantôt périssant tout-entière, tantôt passant d'un homme à un autre, et dont enfin rien ne demeure. Comme il y a de vrais et de faux riches, il y a de véritables et de faux pauvres. Les uns, en effet, sont pauvres d'esprit, ce qui est le caractère de la véritable pauvreté ; les autres le sont seulement des biens du siècle, ce qui n'a aucun rapport avec le commandement du Sauveur. C'est à ce dernier, pauvre des biens du siècle et riche de vices, non point à celui qui est pauvre d'esprit et riche selon Dieu, qu'il adresse ces paroles : « Abandonnez ces biens étrangers qui possèdent votre âme, afin que, devenant purs de cœur et d'esprit, vous voyiez Dieu ; » ce qui est dire, sous d'autres paroles, afin que vous entriez dans le royaume des cieux. Comment abandonner vos richesses ? En les vendant ? Quoi donc ! faudra-t-il que vous receviez en argent le prix de vos héritages ? Échangerez-vous des richesses que vos yeux voient et que vos mains touchent contre un argent également frivole et périssable ? Nullement ; mais au lieu des richesses qui souillent votre âme que vous voulez sauver, acquérez-en d'autres qui vous rendent semblable à Dieu et vous le font voir. Vous obéirez ainsi véritablement à ses préceptes, et vous en recevrez, pour prix de cette obéissance, une gloire sans fin, une vie éternelle et incorruptible. Vous échangerez des biens superflus qui vous ferment les portes du ciel contre des biens invisibles qui vous les ouvrent. Laissez donc aux pauvres du siècle ces folles richesses, et, vous mettant en peine seulement des spirituelles, amassez-vous un trésor dans le ciel.

Le sens de ces paroles métaphoriques échappa à cet homme riche et attaché à la lettre de la loi. Il ne comprit pas com-

ment il pouvait être riche et pauvre tout ensemble; avoir de l'argent et n'en point avoir; user des biens du siècle et n'en pas user. Il se retira triste et déconcerté, abandonnant la vie qu'il avait bien pu désirer, mais qu'il ne put acquérir, et se rendant impossible ce qui ne lui était que difficile. Sans doute, il est difficile de ne pas se laisser circonvenir et entraîner au mal par les charmes et les prestiges dont la possession de grands biens nous environne de toutes parts et nous enveloppe comme d'un réseau. Cependant, il n'est pas impossible que leur possesseur se sauve, si, se détachant de ces faux biens, il se tourne vers les véritables, que Dieu lui apprend à connaître, et s'il fait servir sa richesse temporelle à l'acquisition de l'éternelle richesse. Les disciples eux-mêmes, en entendant ces paroles, furent saisis d'étonnement et de frayeur. Pourquoi? est-ce qu'ils possédaient de grands biens? Ils avaient abandonné depuis longtemps quelques filets, quelques lignes, quelques méchantes barques qui composaient toutes leurs richesses. Pourquoi donc disent-ils avec crainte : « Quel homme peut être sauvé? » C'est que, disciples fidèles et attentifs, ils avaient parfaitement compris le sens caché des paroles de leur maître, et en avaient pénétré la profondeur et l'éternelle. Assurés de s'être dépouillés volontairement de tout ce qu'ils possédaient des biens de la terre, et fondant sur ce sacrifice l'espérance de leur salut, ils ne l'étaient pas également de s'être entièrement dépouillés de leurs passions et de leurs vices (car ils étaient depuis peu au nombre des disciples du Christ, et admis dans sa familiarité); aussi étaient-ils effrayés au plus haut degré; et comme ce riche, assez follement attaché à ses biens pour les préférer à la vie éternelle, ils désespéraient eux-mêmes de leur salut. Il leur paraissait digne d'une grande crainte que la richesse des vices fût assimilée à celle de l'argent, et ils craignaient d'être exclus du royaume des cieux, où Dieu ne reçoit que les âmes chastes et pures.

Le Seigneur répondit à leurs craintes : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. » Ces paroles sont à leur tour pleines d'une sagesse profonde. Aucun homme, en

effet, ne peut, par l'unique secours de ses vertus et de ses œuvres, vaincre ses passions et apaiser les troubles de son esprit; mais si ses désirs, élevés vers Dieu, s'enflamment encore davantage par la difficulté qu'il éprouve à les satisfaire; s'il redouble d'ardeur et d'efforts, la grâce divine lui vient en aide et réalise ses espérances. Voulez-vous véritablement, l'esprit de Dieu est avec vous; cessez-vous de vouloir, il se retire. Il est d'un tyran de sauver par force, il est d'un Dieu libéral et indulgent de céder à une volonté forte et librement exprimée. La mollesse et la volupté n'acquièrent point le royaume des cieux; c'est la violence qui s'en empare. Cette violence, qui arrache à Dieu notre salut et notre vie, est la seule qui soit sainte et vertueuse. Juge suprême du combat que nous soutenons contre lui, Dieu cède volontiers à ceux dont le courage ne faiblit point et ne se ralentit jamais. Il aime et se plaît à être vaincu. Aussi, lorsque saint Pierre, ce disciple choisi et excellent entre tous, ce prince, dis-je, des disciples, pour qui seul le Seigneur voulut acquitter le tribut comme pour lui-même, eût entendu ce discours, il en saisit soudain le sens et la force; autrement, pourquoi aurait-il dit : « Pour nous, vous le savez, nous avons tout quitté et vous avons suivi ? » S'il parle ainsi des biens terrestres qu'il a quittés, biens sans valeur, même aux yeux des hommes, ne semble-t-il pas qu'il se glorifie imprudemment et qu'il demande une récompense bien au-dessus d'un si léger sacrifice ? Mais s'il parle, comme je le soutiens, de ses passions et de ses vices qu'il a vaincus et étouffés, c'est bien là le sacrifice que le maître ordonne et qui conduit au ciel. En effet, nous suivons le Sauveur en l'imitant, en rendant notre vie semblable à la sienne, en nous servant de sa conduite et de ses mœurs comme d'un miroir pour régler et embellir les nôtres.

Mais Jésus répondit : « En vérité, je vous le dis, celui qui laissera tout ce qu'il possède, ses parents, ses frères et ses biens pour moi et pour l'Évangile, recevra au centuple. » Que ces paroles, ni celles d'un autre passage, encore plus dures : « Celui qui ne fait point son père, sa mère, ses enfants,

« et même son âme, ne peut être mon disciple; » que les paroles, dis-je, de ces deux passages ne vous troublent point. Le Dieu de paix ne nous ordonne point de haïr ceux qui nous sont les plus chers, lui qui nous fait un devoir d'aimer nos ennemis mêmes. Si nous devons aimer nos ennemis, à plus forte raison nos parents; si nous devons haïr nos parents, à plus forte raison nos ennemis. Mais ces maximes, qui semblent se détruire entre elles, ne sont pas même opposées. Toutes les deux prennent leur source dans le même principe. Ne vous vengez pas de votre ennemi; n'aimez pas votre père plus que le Christ. Le premier de ces commandements nous défend la haine et la volonté de faire le mal; le second nous défend, envers nos parents, un trop grand amour qui serait nuisible à notre salut. Si donc quelqu'un a un père, un fils, ou un frère infidèle qui lui soit un empêchement pour conserver la foi et acquérir le ciel, qu'il s'en éloigne, qu'il rompe tout commerce avec lui, qu'il remplace une amitié charnelle par une inimitié spirituelle.

Je suppose que le procès de cette séparation s'ouvre et s'instruit devant vous. D'un côté, le père se lève et dit : « C'est moi qui t'ai engendré et nourri, suis-moi donc, conduis-toi comme moi d'une manière impie; n'obéis point à la loi du Christ, » ou tout autre blasphème semblable qu'un homme corrompu peut proférer. D'un autre côté, écoutez le Sauveur répondre : « Je t'ai régénéré en te sauvant de la mort, à laquelle ta naissance t'avait condamné. Je t'ai délivré, je t'ai guéri, je t'ai racheté. Je te montrerai le visage de Dieu, qui est ton père. N'appelle point un homme ton père; laisse les morts ensevelir les morts. Suis-moi, et je te conduirai dans ce sublime repos des biens cachés, dont personne ne peut exprimer la magnificence, qu'aucun œil n'a vus, qu'aucune oreille n'a entendus, où la pensée de l'homme ne peut atteindre, secrets mystères que les anges eux-mêmes désirent pénétrer, impatients de connaître et de voir les récompenses que Dieu prépare à ceux de ses enfants qui l'aiment. Je suis moi-même le pain dont je te nourrirai; celui qui mange de ce pain ne meurt point. Je te verserai chaque jour un breu-

« vage d'immortalité. La doctrine que j'enseigne est plus élevée que le ciel. J'ai combattu pour toi contre la mort et je l'ai vaincue. Les peines que méritaient tes crimes et ton incrédu-  
 « lité envers Dieu, à qui tu n'aurais pu les payer, j'ai bien voulu les payer pour toi. » Vous avez entendu les deux parties ; soyez juge dans votre propre cause, prononcez, mais n'oubliez pas que votre salut dépend de la sentence que vous prononcerez ; et si votre frère, votre fils, votre femme vous tiennent de semblables discours, repoussez-les, et donnez la victoire au Christ. Payez-lui le prix des combats qu'il a livrés en votre faveur.

Vous pouvez dire encore des biens du siècle que vous possédez : Le Christ ne me défend point leur possession ; le Seigneur ne me les envie point. Sans doute ; mais voyez vous que leur passion soit prête à vous emporter et que la tranquillité de votre âme soit en péril ? Repoussez-les, rejetez-les, haïssez-les, abandonnez-les, fuyez-les. Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le sans retard. Il vaut mieux n'avoir qu'un œil et entrer dans le royaume de Dieu, qu'être jeté avec les deux dans le feu éternel. Si c'est votre main, si c'est votre pied, si c'est votre âme, haïssez-les. Mourez pour le Christ en ce monde, vous vivrez dans l'autre éternellement.

Tel est le sens des paroles suivantes : « Maintenant et en ce temps-ci, qu'il reçoive cent fois autant, des champs, de l'argent, des maisons, des frères, au milieu des persécutions » Ainsi le Sauveur n'appelle pas à la vie ceux-là seulement qui n'ont ni argent, ni maisons, ni frères, il y appelle les riches comme les pauvres. Mais, comme nous l'avons déjà dit, il veut que ses frères soient dignes de lui ; que leurs mœurs soient semblables aux siennes ; qu'ils soient tels que Pierre et André, Jacques et Jean, fils de Zébédée, en paix entre eux et avec lui-même. Il ne veut point que nos possessions nous soient une cause de persécution et de troubles. Tantôt la persécution nous vient du dehors, lorsque les hommes, par haine, par envie, par amour du gain, par les suggestions du démon, persécutent les fidèles ; tantôt, plus cruelle et plus redoutable, elle

nait du fond même de notre âme. Elle se sert, pour nous combattre, de nos propres désirs, de notre penchant à la volupté. Elle nous remplit de coupables espérances, de songes vains, de folles chimères. Elle allume en nous des cupidités honteuses et des amours qui nous rendent semblables aux bêtes. Notre âme, ainsi tourmentée, devient furieuse et haletante; ses sentiments, ses affections, sont autant d'aiguillons et de pointes de fer qui la déchirent et l'ensanglantent. Quelle persécution plus cruelle que celle qui, naissant dans notre âme, nous est toujours présente et inévitable. Quel plus terrible ennemi, que celui que nous portons sans cesse et en tout lieu avec nous ! La persécution vient-elle du dehors, elle nous éprouve par les feux de la tentation ; vient-elle du dedans, elle nous tue. La guerre que le hasard ou une cause étrangère allument contre nous, s'éteint facilement. La guerre que nous livrent nos passions ne s'éteint qu'avec notre vie. Sentez-vous que cette persécution intérieure s'allume en vous à cause des richesses, des frères ou des amis que vous possédez, abandonnez cette possession funeste qui vous entraîne au mal, défaites-vous d'une maladie dangereuse, donnez-vous la paix à vous-même, et, vous tournant tout entier vers l'Évangile, choisissez le Sauveur pour guide, confiez-lui le soin de votre âme, il la conduira, la consolera, la fera jouir d'une éternelle vie. Ce qui est visible passe, ce qui est invisible ne passera point. La vie de ce monde est passagère et ne s'appuie sur rien de solide, la vie future est éternelle.

« Les premiers seront les derniers, et les derniers, les premiers. » Ces paroles renferment un sens profond qui exigerait, pour être compris, de longues et de sérieuses explications. Toutefois elles ne sont pas nécessaires à mon sujet ; car ce passage ne s'adresse pas seulement aux riches, mais à tous les fidèles. Mes recherches n'iront donc pas plus avant, persuadé que je suis d'avoir prouvé d'une manière satisfaisante que le Sauveur ne condamne point les richesses et n'exclut pas de son héritage ceux qui les possèdent, pourvu qu'attentifs à observer tous ses préceptes, préférant la vie aux choses de la terre, les yeux fixés sur lui comme sur un sage pilote dans une navi-

gation dangereuse, ils recherchent avec une sainte avidité ce qu'il veut, ce qu'il ordonne, ce qu'il exige, d'où ils doivent partir, et par quels moyens ils peuvent arriver au but qu'il leur montre et qu'ils se proposent d'atteindre. Quel crime, en effet, commet un homme qui, avant d'avoir embrassé la foi, réunit, par son travail et son économie, assez de bien pour mener une vie tranquille et honnête ? De quoi est coupable, ce qui est encore plus fort, celui que Dieu place dès sa naissance, au milieu des richesses, de la puissance et des honneurs, sans aucune participation de sa volonté ? Si la vie lui est refusée seulement parce qu'il est riche, et s'il n'a point dépendu de lui de ne l'être pas, son créateur lui fait assurément injustice en le privant des biens éternels pour les biens périssables qu'il lui a donnés. Qu'était-il besoin d'ailleurs que la terre produisît tant de richesses, si ces richesses donnent la mort ? Dieu ne saurait être injuste. Si donc, étant riche et puissant, vous séparez votre cœur de votre pouvoir et de vos richesses ; si vous êtes sobre dans leur usage et modeste dans vos pensées ; si vous cherchez Dieu uniquement, avide de le posséder et de vous entretenir avec lui, tout riche que vous êtes des biens du siècle vous êtes pauvre selon Dieu, libre, invincible, invulnérable au milieu même de vos richesses. Si, au contraire vous en abusez, c'est à vous que le Sauveur adresse ces paroles : « Il est plus facile à un câble de passer par le trou « d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des « cieus. » Tel est le vrai sens de cette expression mystérieuse que j'ai déjà expliquée dans l'exposition des principes de la théologie.

Exposons d'abord le sens le plus remarquable de cette parabole, et disons surtout à qui elle s'adresse ; qu'elle apprenne aux riches à ne point négliger leur salut, comme si toute espérance d'être sauvés leur était ravie ; qu'elle leur apprenne, dis-je, non point à accuser la richesse et à la rejeter loin d'eux comme leur plus cruelle ennemie, mais à en faire un saint usage qui leur puisse acquérir le ciel. La crainte salutaire qu'ils ont de leurs richesses les empêche bien de périr ; mais l'assurance qu'ils ont



d'être sauvés ne suffit point pour qu'ils le soient effectivement. Examinons donc quelle est l'espérance que Dieu leur prescrit, et comment leur richesse, qui semblerait devoir détruire leur espérance, leur prête, au contraire, un secours favorable pour en obtenir l'accomplissement. Le maître, interrogé, répond que le plus grand de tous les commandements est celui-ci : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme et de toutes vos forces. » Ce commandement est, en effet, et à juste titre, le premier et le plus grand de tous. Il nous explique nos devoirs envers Dieu, qui est notre père, qui a tout créé, qui conserve tout, dans le sein duquel reviendront tous les hommes qui seront sauvés. Avant que nous pussions le connaître et l'aimer, il nous a aimés et choisis; ce serait donc une affreuse ingratitude de porter ailleurs notre amour, la seule chose qu'il nous demande pour tous les biens dont il nous comble, la seule enfin que notre faiblesse puisse lui donner, puisqu'il est parfait et n'éprouve aucune sorte de besoin. Cet unique et ardent amour qu'il exige de nous, il nous le paie par une récompense incorruptible. Plus nous l'aimons, plus nous lui ressemblons; plus notre nature se mêle et se confond avec la sienne.

Le second commandement n'est pas, nous dit le Sauveur, de beaucoup inférieur au premier : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Vous aimerez donc votre Dieu plus que vous-même. Jésus-Christ, à qui un de ses auditeurs demandait qui est mon prochain? ne le définit point, comme l'auraient fait les Juifs, par la proximité du sang. Il ne dit point : C'est votre parent, votre concitoyen, un prosélyte, un circoncis, un homme enfin qui obéit à la même loi; il suppose un homme qui, descendant de Jérusalem à Jéricho, est attaqué par des voleurs, percé de coups, laissé sanglant et à demi-mort sur la route. Un prêtre le voit, et passe outre; un lévite passe, et ne le regarde même pas; un Samaritain, méprisé et séparé du reste des Juifs, exerce envers lui la miséricorde. Il ne vient pas en ce lieu comme amené par le hasard, il y vient apportant ou conduisant avec lui tout ce dont son frère blessé peut

avoir besoin : de l'huile , des bandages , un cheval. Il donne de l'argent au maître de l'hôtellerie ; il lui en promet encore. « Quel est celui des trois , dit ensuite Jésus-Christ , qui a été le prochain du blessé ? » Et comme on lui répondit : Celui qui a exercé envers lui la miséricorde : « Allez donc , reprit-il , faites de même. » La charité est , en effet , la mère de la bienfaisance.

Par l'un et l'autre de ces commandements , le Sauveur nous enseigne la charité et nous en fait une loi ; mais avec ordre et distinction. La première partie de cette vertu appartient à Dieu ; la seconde , à notre prochain. Mais quel autre fut notre prochain plus que le Sauveur lui-même ? Quel autre exerça envers nous de plus grandes miséricordes ? Près de périr sous les blessures sans nombre que les esprits des ténèbres nous avaient portées , l'âme , remplie par eux de fausses craintes , de désirs impurs , d'aveugles fureurs , de voluptés trompeuses et inquiètes , il a guéri toutes nos blessures , il a détruit et déraciné nos vices , non point comme la loi , dont les effets , se ressentant de la malignité de leur origine , sont faibles et impuissants , mais en portant lui-même le tranchant de la hache au pied de l'arbre du mal , et en arrachant de ses mains toutes ses racines. Il a versé sur les blessures de nos âmes un vin précieux qui est le sang de la vigne de David ; il a tiré de ses entrailles l'huile abondante dont il les a arrosées. Il les a liées et réunies par des bandages indissolubles , la foi , l'espérance et la charité. Il a ordonné aux anges , aux principautés et aux puissances du ciel de nous servir , et il leur en a payé le prix en les délivrant de la vanité du monde dans la révélation de la gloire des fils de Dieu. Aimons donc ce Dieu bienfaisant , aimons-le de toutes nos forces et plus que nous-mêmes. C'est l'aimer , que de faire sa volonté et de s'obéir à ses préceptes. « Tout homme qui me dit : Seigneur , Seigneur , n'entrera point dans le royaume des cieux , mais celui qui fait la volonté de mon père. » Et ailleurs : Pourquoi me dites-vous Seigneur , Seigneur , et ne faites-vous pas ce que je dis ? » Et ailleurs encore : « Heureux vous qui voyez et entendez ce que ni les justes ni les pro-

« phètes n'ont vu ; pourvu que vous fassiez ce que je dis ! »

Le premier donc est celui qui aime le Christ ; le second, celui qui aime ses frères et leur rend tous les bons offices qui dépendent de lui. Ce que nous faisons pour un des disciples du Seigneur, nous le faisons pour le Seigneur lui-même. Le Seigneur le reçoit et se l'attribue : « Venez, bénis de mon père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez revêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi. » Alors les justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim et que nous vous avons donné à manger, ou avoir soif et nous vous avons donné à boire ; quand est-ce que nous vous avons vu étranger, et que nous vous avons recueilli ; ou sans vêtements, et que nous vous avons revêtu ? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade, ou en prison, et que nous vous avons visité ? Et le roi, répondant, leur dira : « je vous dis, en vérité, qu'autant de fois que vous l'avez fait pour l'un des moindres de mes frères que vous voyez, vous l'avez fait pour moi. » Il dira, au contraire, à ceux qui n'auront rien donné : « En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous avez refusé ces services au moindre de mes frères, c'est à moi que vous les avez refusés. » Il répète encore dans un autre passage : « Celui qui vous reçoit me reçoit, celui qui vous méprise me méprise. »

Il les appelle ses fils, ses amis, ses petits enfants, petits, en effet, dans ce monde, si on les compare à la grandeur future qui les attend au ciel. « Ne méprisez pas, nous dit-il, un seul de ces petits, car leurs anges voient toujours la face de mon père, qui est dans le ciel. » Et ailleurs : « Ne craignez pas, petit troupeau, car il a plu au Père de vous donner le royaume des cieux. » C'est encore pour cela qu'il disait que le plus petit dans le royaume des cieux, c'est-à-dire son disciple, était plus grand que Jean-Baptiste, quoique ce saint précurseur

fût le plus grand d'entre les enfants des hommes. « Celui, dit-il « encore, qui reçoit un juste ou un prophète, en qualité de « juste ou de prophète, recevra la récompense d'un juste ou « d'un prophète ; et celui qui donnera un verre d'eau froide à « un de mes disciples en qualité de mon disciple, ne perdra « pas sa récompense. » Et il ajoute : « Employez les richesses « injustes à vous faire des amis, afin que lorsque vous viendrez « à défaillir, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles. » C'est dire assez que nos richesses ne doivent pas seulement être employées à notre usage, mais à celui de nos frères ; c'est nous apprendre à tirer la justice de l'injustice, en secourant quelqu'un de ceux à qui Dieu prépare son royaume. Remarquez d'abord qu'il ne vous ordonne point de souffrir qu'on vous demande, ni de permettre que les pauvres vous soient importuns ; mais de chercher vous-mêmes ceux que vous devez secourir, les véritables disciples du Christ. L'apôtre a dit admirablement : « Dieu aime l'homme qui donne avec joie, qui « se complaît dans ses bienfaits ; qui donne sans murmure, « sans distinction, sans regret, véritable caractère de la bien- « faisance. » Ce fidèle est encore plus grand, à qui le Sauveur dit dans un autre passage : « Donnez à tous ceux qui vous de- « mandent. » C'est imiter, en effet, la bonté facile et inépuisable de Dieu. Cette doctrine paraît être élevée au-dessus même de la perfection, de ne pas attendre qu'on vous demande ; mais de chercher vous-même ceux qui sont dignes d'être secourus.

Quelle récompense cependant de votre charité et de vos bienfaits, les tabernacles éternels ! Quel admirable et divin commerce ! échanger des biens qui périclitent contre des biens qui ne périclitent pas ! Vous bâtir de vos propres mains dans le ciel une demeure indestructible ! O vous qui êtes riches, si votre folie ne vous aveugle point, hâtez-vous, faites, concluez un marché si avantageux ! Parcourez, s'il le faut, la terre entière ; n'épargnez ni soins ni dangers. Tandis que cette vie vous est laissée, tandis que vous le pouvez encore, achetez le royaume des cieux. Pourquoi mettre votre joie dans des pierres précieuses, dans des palais que le feu dévore, que le temps dé-

truit, qu'un tremblement de terre ébranle et renverse, que l'injustice des tyrans vous ravit ? Tournez vos vœux vers les palais célestes. Y voulez-vous régner avec Dieu ? Un homme vous les ouvrira. Partagez avec lui vos trésors terrestres ; il partagera avec vous les trésors du ciel. Pressez, priez, suppliez pour qu'il accepte vos bienfaits. Craignez surtout qu'il ne les refuse. Il ne lui est point ordonné de les recevoir, il l'est à vous de les lui offrir. Le Seigneur enfin n'a point dit : Offrez, donnez, soyez bienfaisant et secourable, il a dit : « Faites-vous un ami. » Pensez-vous qu'un ami s'acquière par quelques présents ? Non, il y faut une longue habitude, une longue suite de soins et de bienfaits. Pensez-vous qu'il suffise d'être fidèle, patient, charitable un seul jour ? Non, il faut l'être tous les jours de votre vie. Celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé.

Comment un homme nous distribuera-t-il les trésors du ciel ? Écoutez ce que dit le Seigneur : « Je ne donnerai pas seulement à mes amis, mais aux amis de mes amis. » Eh ! qui est l'ami de Dieu ? Ce n'est point à vous à juger lequel de vos frères est digne ou indigne de ce nom. Vous pourriez vous tromper en choisissant. Ne choisissez donc pas. Donnez à tous indistinctement ; n'enchaînez point votre bienfaisance par la crainte de la répandre sur ceux qui en sont indignes. Vous pourriez, par cette précaution dangereuse, passer sans les secourir auprès des amis de Dieu, et un seul, vous le savez, un seul d'entre eux que vous négligez de secourir, vous rend digne du feu de l'enfer. D'ailleurs, en donnant à tous ceux qui sont dans le besoin, vous donnerez infailliblement à celui qui peut faire votre salut auprès de Dieu. « Ne jugez point de peur d'être jugés. « La mesure que vous ferez aux autres est celle qui vous sera faite. Dieu vous la rendra bonne, pleine et surabondante. » Ouvrez donc vos entrailles à tous vos frères inscrits au nombre des disciples du Seigneur, n'en repoussez aucun par dégoût de leur âge, de leur faiblesse ou de leur laideur. Ces haillons qui les couvrent, ces maladies qui rendent leur corps difforme ou défigurent leur visage, loin de vous inspirer de l'aversion, doivent, par un juste retour sur vous-mêmes, vous faire réfléchir

que c'est une des nécessités de notre faible humanité, une leçon commune à tous les hommes. Songez d'ailleurs que, sous cet extérieur repoussant, sont cachés le Père et le Fils : le Père, qui nous a créés ; le Fils, qui est mort pour nous et qui ressuscite avec nous.

Cet extérieur offert à leurs yeux trompe la mort et le démon, à qui demeure invisible et cachée la beauté intérieure qu'il enferme. Pleins de mépris pour la chétive faiblesse de notre corps, ils s'élèvent contre lui avec une vaine fureur, aveugles qu'ils sont pour voir les richesses intérieures de notre âme, et ne comprenant pas combien est grand le trésor que nous portons dans ce vase d'argile, trésor défendu par la puissance du Père, par le sang du Fils, par la rosée du Saint-Esprit. Mais vous, qui avez goûté des fruits de la vérité et qui êtes jugés dignes des récompenses que le Sauveur vous a acquises par son sacrifice, craignez de tomber dans une si funeste erreur ! Rassemblez, contre l'usage ordinaire des autres hommes, rassemblez autour de vous, pour vous défendre, une armée inhabile à la guerre, impuissante à répandre le sang, que la colère ne trouble pas, que les vices ne souillent point : des vieillards admirables de piété, des orphelins de mœurs pures et religieuses, des veuves instruites à la patience et à la douceur, des hommes ornés et embellis par la charité ; faites-vous-en par vos richesses, des gardes vigilantes autour de votre âme et de votre corps. Dieu les commandera. Par eux, par les prières des saints, votre navire, prêt à s'enfoncer dans l'abîme, se relèvera et voguera légèrement vers le ciel. Par eux, toutes vos maladies seront vaincues, toutes vos craintes effacées et détruites ; et la violence du démon se brisera, impuissante contre la doctrine qu'ils vous apprendront à méditer et à suivre.

Aucun des membres de cette milice courageuse ne restera oisif et inoccupé, aucun ne vous sera inutile. Les uns verseront devant Dieu des prières pour votre salut ; les autres verseront des larmes. Ils vous consolent dans vos afflictions, vous instruiront dans votre ignorance. Ceux-ci vous reprendront avec

hardiesse ; ceux-là vous donneront des conseils pleins de bjeveillance ; tous enfin , sans crainte , sans fard , sans dissimulation , sans flatterie , vous entoureront , comme d'un rempârt , d'une sincère et solide amitié. Quelle douceur dans leurs bons offices ! Quelle puissance dans la généreuse liberté de leurs conseils ! Quelle sincérité dans leur foi , garantie par la crainte de Dieu ! Quelle vérité dans leurs paroles , que le mensonge ne saurait souiller ! Quelle beauté dans leurs œuvres , choisis de Dieu pour le servir , pour le fléchir et pour lui plaire ; n'aimant pas votre corps , mais votre âme ; vous parlant , mais s'adressant au roi invisible qui habite en vous , roi des temps et de l'éternité !

Tous fidèles , tous admirables de justice et de probité , tous aimés de Dieu , auquel ils ressemblent , et le front ceint comme d'un diadème de la couronne éclatante de leurs bonnes œuvres. Il en est même parmi eux qui , choisis entre les choisis , élus entre les élus , brillent d'une gloire d'autant plus vive que , s'éloignant volontairement des dangers du monde , ils s'ouvrent , par leur modestie , un port assuré contre ses orages ; qui , craignant de paraître saints , rougissent quand on leur en donne le nom ; qui cachent au fond de leur cœur d'ineffables mystères , et dédaignent d'exposer leur gloire en spectacle aux regards des hommes. Ce sont ces justes que l'Écriture-Sainte appelle la lumière du monde et le sel de la terre , véritable semence de Dieu , son image et sa ressemblance , ses enfants et ses héritiers. Voyageurs exilés en ce monde par cette haute Sagesse , dont leur destinée merveilleuse est d'accomplir les desseins cachés ; des choses que le monde enferme , soit visibles , soit invisibles , les unes ont été faites pour leur usage , les autres pour les éprouver , les purifier et les instruire. Le monde fut créé pour eux. Tant que cette semence divine germera et produira des fruits sur la terre , la terre ne périra point. La moisson faite et recueillie dans les tabernacles éternels , le monde entier se dissoudra.

Quel besoin , en effet , Dieu aura-t-il alors des mystères de la charité , puisque nous serons dans son sein , que son fils nous

aura ouvert et dont seul il pouvait nous parler ? Puisque Dieu est lui-même la charité, cette vertu puissante qui nous le fait vaincre et posséder. Notre père, par un pouvoir divin qui nous est caché ; il est aussi notre mère par une miséricorde éclatante qui frappe nos yeux. Pour nous, il réunit dans son amour et dans ses bienfaits la double nature de père et de mère. Il nous le prouve, en engendrant un fils qui nous sauve ; et ce fruit de la charité est lui-même la charité. C'est pour elle qu'il est descendu du ciel ; c'est pour elle que, se faisant homme, il a revêtu à la fois nos misères et notre corps, se mêlant et s'abaissant ainsi à notre faiblesse pour nous relever par sa force. Sur le point de mourir pour nous, il nous laisse son testament. « Je vous laisse, dit-il, mon amour. » Quel amour, grand Dieu ! et à quel excès n'est-il pas monté ! Il fait pour chacun de nous en particulier le sacrifice de sa vie, sacrifice que les âmes réunies de tous les hommes ne méritaient pas et ne sauraient payer. Il veut que nous l'imitions et que chacun de nous soit prêt à donner sa vie pour celle de son frère. Et quand il nous fait un devoir de nous aimer fraternellement et de mourir, s'il le faut, l'un pour l'autre ; quand l'alliance divine qu'il fait avec nous est à ce prix, nous enfermerons, nous réserverons pour nous seuls des biens périssables, entièrement étrangers à la nature immortelle de notre âme ! Nous tiendrons sous la clé, nous nous refuserons l'un à l'autre de viles richesses que le feu doit bientôt dévorer. Cette parole de saint Jean est vraiment divine et pleine d'une tendre sollicitude pour notre salut : « Celui qui n'aime point son frère est un homicide. » Race de Caïn, disciple du démon, sans entrailles, sans espérances, frappé de stérilité et de mort, il n'est point un rejeton de la vigne céleste éternellement vivante ; il est une branche sèche, condamnée, coupée et jetée au feu.

Mais apprenez, en finissant, quelle est la voie par excellence qui conduit au ciel, et que saint Paul ouvre devant nous en ces termes : « La charité ne cherche point ses propres intérêts, « mais elle se répand sur son frère et brûle pour lui d'un ardent amour qui semble aller jusqu'à la folie. La charité cou-



« vre la multitude des péchés. La charité parfaite bannit toute  
 « crainte ; elle n'agit ni par envie ni par orgueil ; elle ne se réjouit  
 « point de l'iniquité, mais elle se réjouit de la vérité ; elle sup-  
 « porte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout. La  
 « charité ne finira jamais, au lieu que les prophéties s'anéanti-  
 « ront, les langues cesseront, la science sera abolie. Or, ces trois  
 « choses, la foi, l'espérance et la charité, demeurent mainte-  
 « nant, mais la charité est la plus excellente des trois. » Quoi  
 de plus vrai ? La foi passe, en effet, quand nous voyons de  
 nos yeux le Dieu auquel nous croyons. L'espérance s'évanouit  
 quand nous possédons les objets dont le désir la faisait vivre.  
 La charité s'accroît encore dans sa perfection et s'allume de  
 plus en plus dans le sein de Dieu. Si quelqu'un embrasse cette  
 vertu avec ardeur, quels que soient ses péchés et ses crimes, la  
 charité, aidée d'une pénitence sincère, les effacera. Je vous le  
 dis, afin qu'en quelque état que vous soyez, votre esprit ne se  
 laisse point vaincre et abattre par le désespoir, afin que vous  
 sachiez positivement quel est le riche qui a une place dans le  
 ciel, et quel usage il fait de ses biens.

Si quelqu'un, surmontant les dangers, soit de la richesse, soit de la pauvreté, s'approche chaque jour avec ardeur de la possession des biens célestes, mais qu'ensuite, par hasard, par ignorance, par accident, déjà marqué du sceau de Dieu et délivré de l'esclavage du vice, il retombe dans ses péchés et demeure comme accablé sous leur poids, Dieu le rejette et le réproouve. Tournez-vous vers Dieu de tout votre cœur ; il vous ouvrira lui-même les portes du ciel. C'est un bon père qui se réjouit du repentir vrai de son fils. Voulez-vous que votre repentir soit sincère, ne péchez plus. Arrachez avec soin de votre âme les habitudes vicieuses que vous sentez vous-même vous rendre coupable et digne de mort. Nettoyez votre âme de ses souillures, Dieu reviendra l'habiter. Lui-même il nous apprend que la conversion d'un seul pécheur le remplit, lui et ses anges, d'une joie pure et incomparable. Aussi est-ce pour cela qu'il criait : « Je veux la miséricorde, non le sacrifice. Je ne veux pas que le pécheur meure, mais qu'il se repente.

« Vos péchés, fussent-ils rouges comme la pourpre, fussent-ils plus noirs que la suie, je les laverai et les rendrai plus blancs que la neige. » Il peut seul, en effet, remettre à notre repentir les fautes que nous commettons envers lui, et il nous ordonne de remettre chaque jour au repentir de nos frères celles que nos frères commettent envers nous. Mais si nous, qui sommes mauvais, nous savons cependant pardonner le mal et faire le bien, combien plus le père des miséricordes, ce bon père de toute consolation, dont les entrailles sont toutes pleines de complaisance et d'amour, saura-t-il attendre avec patience la conversion et le retour de ses enfants ! Se repentir sincèrement, c'est ne plus pécher ; c'est ne plus regarder en arrière, ne plus revenir sur ses pas.

Dieu nous accorde le pardon de nos crimes passés. C'est à nous de n'en plus commettre. Regrettons amèrement ceux que nous avons commis ; demandons-lui avec ardeur qu'il les efface de sa mémoire, et que, les couvrant des voiles de sa miséricorde et de la rosée du Saint-Esprit, ils soient devant lui comme s'ils n'étaient pas. « Dans l'état où je vous trouverai, dit-il, je vous jugerai. » Et chaque jour il nous montre notre fin prochaine dans la fin commune de tous les hommes. Il nous avertit, par ces paroles, que si nous nous détournons à la fin de nos jours de la bonne voie où nous aurons marché toute notre vie, nos bonnes œuvres périront et ne nous défendront pas contre sa justice ; que si, au contraire, après avoir vécu dans la dissolution et dans le crime, nous nous repentons sincèrement, et persistons jusqu'à la fin dans la sincérité de notre repentir, tous nos péchés, quelque grands qu'ils aient été, nous seront pardonnés et remis. Mais les maladies de l'âme ont besoin, pour être guéries, de soins plus assidus, d'une diète plus austère que celles du corps. Veux-tu, ô voleur, que ton crime te soit remis ? Cesse de voler. Adultère, éteins les flammes d'une passion criminelle ; impudique, vis chastement. Détenteur injuste du bien d'autrui, restitue-le et ajoutes-y encore du tien. Faux témoin, apprend à être vrai. Parjure, cesse de jurer. Vous tous enfin, qui êtes vicieux, retranchez, coupez vos vices jus-

qu'à la racine ; arrachez de votre âme la colère, la cupidité, l'envie, la crainte ; faites surtout la paix avec votre adversaire, afin que Dieu, à votre mort, vous trouve réconcilié avec lui. Je sais qu'il est bien difficile, et presque impossible, d'arracher tout d'un coup et à la fois des habitudes vicieuses et invétérées. Nous le pouvons cependant par le secours de la grâce de Dieu et des prières de nos frères, par une vraie pénitence et des méditations assidues.

Vous tous donc qui êtes riches, orgueilleux de votre puissance et de vos dignités, placez, il le faut pour votre salut, placez au-dessus de vous un homme de Dieu dont la vertu anime la vôtre et qui vous soit un guide fidèle et assuré. Ayez au moins un homme que vous respectiez, un homme que vous craigniez. Accoutumez-vous à l'entendre vous parler librement, soit qu'il vous blesse par ses reproches, soit qu'il vous touche par des discours pleins de tendresse et de douceur. Des objets toujours agréables fatiguent la vue et gâtent les yeux. Il faut pleurer quelquefois pour les conserver mieux. Il est bon de souffrir pour se bien porter : une volupté prolongée affaiblit et aveugle l'âme ; elle se retrempe dans la douleur que lui fait éprouver une juste sévérité. Craignez-le donc quand il s'irrite, gémissiez quand il gémit, respectez-le quand il s'efforce d'apaiser votre colère. Allez vous-même au-devant des peines qu'il s'appête à vous imposer ; qu'il passe en votre faveur de nombreuses nuits sans sommeil, versant devant Dieu des prières pour votre salut, et le touchant par les accents d'une voix qui lui est connue. Dieu est tout cœur et tout entrailles pour ceux qui sont ses enfants. Si vous honorez ce saint guide à l'égal d'un ange de Dieu ; si vous ne l'attristez point, mais qu'il s'attriste de lui-même à cause de vous, ses prières pour votre salut seront pleines de puissance et de pureté, et votre pénitence ne sera point vaine. « Dieu ne sera ni moqué ni trompé ; » de vaines paroles ne le désarmeront point. Il sonde nos reins et nos cœurs, il pénètre la moelle cachée de nos os. Il entend ceux qui crient vers lui du milieu des flammes ; il exauce le repentir de celui qui pleure dans le ventre de la baleine. Toujours près des fidèles, il s'é-

loigne des infidèles ; mais il revient avec joie à ceux qui reviennent vers lui.

Afin d'accroître encore votre confiance que je vous engage à placer dans le repentir, et de vous assurer que si vous vous repentez sincèrement vos espérances de salut ne seront point vaines, écoutez ce qu'on nous raconte de l'apôtre saint Jean. C'est une histoire religieusement transmise et recommandée à la mémoire des fidèles. Ce saint apôtre, après la mort du tyran, revenu de l'île de Patmos à Ephèse, fut prié de visiter les églises voisines pour y établir des Evêques, pour en régler et réformer la discipline, pour choisir et ordonner prêtres ceux que l'Esprit saint lui désignerait. Parmi les villes qu'il visita, il s'en trouvait une voisine d'Ephèse, dont plusieurs rapportent le nom, où tandis qu'il consolait ses frères par sa présence et par ses discours, il aperçut un jeune homme, aussi remarquable par l'élégance de son corps et la beauté de son visage que par la force de son caractère et la vivacité de son esprit ; se tournant aussitôt vers l'évêque du lieu, « je prends, lui dit-il, « cette Église et le Christ à témoins que je vous recommande « ce jeune homme de tout mon pouvoir. » L'évêque le reçut de ses mains ; et tandis que saint Jean redoublait ses recommandations et ses instances, il promit de veiller fidèlement à son instruction et à sa conduite. Cependant l'apôtre revint à Ephèse, et l'évêque ouvrit sa maison au jeune homme qui lui avait été confié. Il l'éleva, l'instruisit, l'éclaira, et lui administra enfin le baptême ; mais alors s'imaginant sans doute que ces eaux saintes qui l'avaient marqué du sceau de Dieu lui étaient une sauve-garde assurée, et éloignaient de lui tout danger, il se relâcha de ses soins, et son attention sur la conduite de son élève devint moins vive et moins sévère. Cette liberté prématurée fut fatale à ce jeune homme, qui se mêla à des jeunes gens de son âge oisifs, dissolus, vicieux par choix et par habitude. Les joies de la table, des festins magnifiques, l'entraînèrent d'abord ; bientôt il descendit avec eux dans la rue pour y dépouiller les passants. De là, il s'abandonna à des projets de crimes encore plus grands et plus affreux. Semblable à

un cheval jeune et vigoureux qui n'a point de bouche et que le mors ne peut retenir, plus ce jeune homme avait de force et de grandeur dans le caractère, plus il se lançait avec emportement dans la carrière qu'il s'était ouverte. Désespérant de son salut, et ne pouvant plus aller au grand par la vertu, il y voulait aller par le crime, content, puisqu'il était perdu, de périr avec les autres. Il réunit donc les compagnons de ses débauches, en forma une bande de voleurs, et, s'en faisant déclarer le chef, il se distingua entre tous par la violence de sa conduite et l'atrocité de ses crimes.

Pendant de nouveaux soins réclamèrent encore la présence de saint Jean dans cette ville. Il y vint donc ; et après avoir réglé et mis en ordre les affaires qui l'y avaient fait venir, « maintenant, dit-il à l'évêque, rendez-nous le dépôt que « Jésus-Christ et moi vous avons confié en présence de cette « église, dont vous êtes le chef et que nous avons appelée en « témoignage. » L'évêque, pensant d'abord qu'on lui redemandait, par calomnie, un argent qu'il n'avait point reçu, demeurerait surpris et interdit, ne pouvant croire qu'il eût en sa possession ce qu'il savait bien n'y pas avoir, et n'osant pas non plus se défier de saint Jean. Mais dès que l'apôtre, expliquant sa pensée, lui eut dit : « Je vous redemande le jeune homme « que je vous ai confié ; je vous redemande l'âme de mon frère. » Le visage du vieillard se couvrit de larmes, et poussant un profond soupir, il s'écria : Il est mort ! Comment, reprit saint Jean ! de quel genre de mort ? Il est mort à Dieu, répartit l'évêque ; il s'est corrompu et perversi, et, ce qui est le comble du crime, il s'est fait voleur, et de l'église qu'il habitait il est passé sur une montagne voisine, où il commande une troupe d'assasins et de brigands comme lui. L'apôtre, à ce discours, déchira ses vêtements, et, se frappant la tête avec de grands cris : « J'avais certes choisi, en vous choisissant, un bon « gardien pour l'âme de mon frère ! qu'on m'amène à l'instant « un cheval et un guide ! » Il part aussitôt tel qu'il est de l'église, il presse son cheval, il se hâte. Arrivé sur la montagne, et saisi par les sentinelles des voleurs, il ne cherche point à

prendre la fuite, il ne demande point qu'on l'épargne : « Saisissez-vous de moi, s'écrie-t-il, c'est pour cela que je suis venu ; conduisez-moi à votre chef. » Ce chef l'attendait tout armé ; mais il n'eut pas plutôt reconnu saint Jean qui s'approchait, que la honte le mit en fuite. Cependant saint Jean, oubliant son grand âge, le poursuivait de toutes ses forces et s'écriait en le poursuivant : « Mon fils, pourquoi fuyez-vous votre père vieux et désarmé ? Ayez pitié de moi, mon fils ne craignez point ; ni votre salut ni votre vie ne sont encore désespérés. Je paierai votre rançon au Christ. Je donnerai ma vie pour la vôtre comme Jésus-Christ a donné la sienne pour tous les hommes. Arrêtez-vous seulement, et croyez. Je suis envoyé par le Christ. » Le jeune homme s'arrête enfin ; il s'arrête, le visage baissé vers la terre, et, jetant ses armes loin de lui, tremblant de tous ses membres, pleure amèrement. Il embrasse le vieillard qui vient de le joindre, il expie, autant qu'il le peut, ses crimes par ses sanglots et ses gémissements ; il les lave dans l'eau de ses larmes comme dans les eaux d'un second baptême ; seulement il cache encore sa main droite. Alors l'apôtre, l'assurant et lui protestant que le Sauveur le reçoit en grâce, le prie lui-même et se jette à ses pieds ; il cherche sa main, toute rouge encore du sang qu'elle a versé tant de fois, il la cherche, il la prend, il la baise comme déjà blanchie et purifiée par la pénitence, et ramène enfin un fils à l'Église. Là, par des prières ardentes et continuelles, par des jeûnes austères qu'il partage tous avec le coupable, combattant le courroux de Dieu et implorant sa miséricorde, il rassure cette âme effrayée, il la persuade, il la console par mille discours tendres et touchants, et ne la laisse point qu'il ne l'ait réconciliée avec elle-même, rendue à Dieu et à l'Église, pleine de force et de confiance. Grand exemple d'une pénitence sincère, admirable enseignement pour les générations à venir, trophée acquis au mystère de la résurrection future lorsqu'à la consommation des siècles, les anges porteront sur leurs ailes dans les habitations célestes ceux qui se seront repentis sincèrement pendant leur vie. Quel spectacle alors s'offrira à tous les regards ! D'un côté, les

esprits célestes se réjouissant de leur gloire, chantant leurs louanges, leur ouvrant le ciel ; de l'autre, et avant tous, le Sauveur lui-même s'avançant au-devant d'eux et les recevant avec une ineffable douceur ; répandant sur eux cette lumière que les ténèbres n'obscurcissent point, et qui dure autant que l'éternité, les conduisant enfin dans le sein de son père, dans la vie éternelle, dans la possession du royaume des cieux. Celui qui croit aux promesses divines, et, partageant la foi des disciples de Dieu, s'assure et se confie dans les paroles des prophètes, des évangélistes et des saints ; qui, réglant sa vie sur leur doctrine, leur prêtant une oreille attentive et fidèle, conforme à cette doctrine sacrée sa conduite et toutes ses œuvres, en verra à la fin l'accomplissement ; et la vérité brillera sans voile à ses yeux. Oui, si vous ouvrez votre cœur à l'ange de la pénitence, si vous l'y recevez avec joie, si vous ne l'en bannissez plus, votre âme en se séparant de son corps, ne devra rien à la justice divine, et, lorsque le Sauveur, environné de l'armée céleste, apparaîtra au monde expirant dans tout l'éclat de sa majesté, vous n'éprouverez aucune confusion des péchés que vous aurez expiés, aucune crainte des feux de l'enfer ; mais si, au contraire, vous demenez dans vos vices ; si vous vous y plaisez et que vous vous y enfoncez chaque jour davantage ; si vous repoussez avec dureté le pardon que le Sauveur vous offre avec indulgence, n'accusez personne de votre perte, n'en accusez ni Dieu ni vos richesses ; c'est votre âme qui s'est perdue et vous a perdus avec elle. Tournez vos regards et vos soins vers le salut, désirez-le ardemment, demandez avec sollicitude que la force divine vienne en aide à votre faiblesse ; votre Père, qui est dans les cieux, vous inspirera un vrai repentir et vous donnera la vie éternelle. A lui donc, par son fils Jésus-Christ, roi des vivants et des morts ; à lui, par son Fils et le Saint-Esprit, gloire, honneur, puissance, éternelle majesté, maintenant et toujours, dans les générations des générations et dans les siècles des siècles. *Amen.*

# FRAGMENT

## DES HYPOTYPOSES.

---

### CHAPITRE PREMIER.

Les recherches de la philosophie ou de la théologie doivent avoir pour but d'arriver à quelque chose de certain.

Les philosophes de la haute antiquité n'arrivaient point à l'incertitude et au doute, encore moins les Chrétiens qui ont embrassé la philosophie véritable, et auxquels l'Écriture impose l'obligation de chercher et d'examiner, afin de découvrir où est la vérité. Mais les philosophes modernes de la Grèce, emportés par le désir de la vaine gloire, n'aboutissent, dans leurs éternelles discussions, qu'à une stérile loquacité. Contemplez, au contraire, la philosophie barbare. Repoussant, dès l'origine, tout esprit de contention, « cherchez, dit-elle, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira ; demandez, et il vous sera donné. » Or, le discours qui procède par interrogations et par réponses frappe, si je ne me trompe, à la porte de la vérité au moyen de l'investigation et de l'examen. La barrière qui faisait obstacle à l'esprit est-elle tombée, alors s'engendre la contemplation scientifique. Oui, la porte s'ouvre devant ceux qui frappent avec ces dispositions. Oui, Dieu ré-



compense, par le don sacré de la connaissance et de la compréhension auxquelles ils aspirent, les hommes qui l'interrogent ainsi sur les Écritures. Leur intelligence s'illumine des lumières qui résultent de l'examen. Impossible, en effet, de trouver sans chercher; de chercher sans examiner; d'examiner sans écarter les ombres et les voiles, afin que l'investigation mette en évidence l'objet de ses recherches; impossible enfin de s'appliquer à de scrupuleuses investigations sans recevoir le prix de ses efforts, *e'est-à-dire* la connaissance de la vérité qui motivait l'examen. Ainsi donc, à celui qui cherche, de trouver; mais aussi à celui qui est préalablement convaincu qu'il ne sait pas, de chercher! Conduit par un tendre et saint désir vers la beauté, il la cherche avec amour, sans contestations jalouses, fermant son cœur aux suggestions de la vaine gloire, interrogeant, répondant, et pesant avec attention les arguments qui lui sont donnés. Cette marche méthodique est rigoureusement nécessaire, non pas seulement dans l'étude des saintes Écritures, mais même dans les connaissances les plus vulgaires, afin que la découverte aboutisse à quelque résultat dont l'utilité soit incontestable. Renvoyons à un autre théâtre et aux oreilles de la multitude ces hommes de bruit et de vanité dont la bouche ne connaît qu'un flux de paroles digne des places publiques. Tel n'est pas le disciple et l'ami de la vérité. Pacifique, et totalement dégagé de lui-même dans les recherches qui ont pour résultat la démonstration scientifique, il n'apporte à la compréhension de la vérité d'autre passion que le désir de la connaître.

## CHAPITRE II.

Premier moyen d'arriver à la certitude; définir les noms et les choses.

Point de méthode plus sûre et plus lumineuse au début d'un pareil enseignement, que de définir le mot sur lequel porte la discussion, et cela en termes si clairs, que tous ceux qui parlent la

même langue en conçoivent une idée nette et distincte. Le mot *blitry*<sup>1</sup>, par exemple, vide de sens, entre-t-il dans le domaine de la démonstration ? Non sans doute. Voilà pourquoi, ni le philosophe, ni l'orateur, ni le juge, ni aucun plaideur ne cherche à l'expliquer ou à le définir. Ils savent que ce mot ne représente aucune idée. Mais les esprits philosophiques cherchent la démonstration comme quelque chose de subsistant et de réel. Quelle que soit la question en litige, il convient de rattacher le discours à un principe, placé en dehors de la controverse, et sur lequel s'entendent généralement les hommes de la même langue et de la même nation. Il devient alors comme un point de départ. Cela posé, on examinera s'il existe ou non avec l'idée qu'on y attache communément. Son existence est-elle constatée ? On examinera soigneusement quelle est sa nature, et s'il ne renferme rien de plus que la définition dans laquelle on le circonscrit. Il ne suffit point de dire en termes généraux, sur la question litigieuse, ce qui passe par la tête, car l'adversaire a de son côté le même privilège. Mais il faut appuyer par des preuves la proposition avancée. Que si le jugement des deux champions prenait pour point d'appui un principe, également contesté, la discussion se prolongerait indéfiniment, sans pouvoir être amenée à une démonstration. Si, au contraire, un principe avoué de tous vient étayer une proposition douteuse, il devra être le principe constitutif de la doctrine. Il faut que toute proposition repose sur une définition hors de controverse, et manifeste pour tous ceux qui partagent cette délibération, puisqu'elle est destinée à servir de principe à la thèse, et à mettre dans son jour la démonstration de la vérité que l'on cherche. Supposons, par exemple, que le mot sur lequel nous discutons soit le *soleil*. Les Stoïciens le définissent « un flambeau alimenté par les eaux » de la mer et doué d'intelligence ; » mais cette définition, qui a besoin d'une autre démonstration pour constater si elle est

<sup>1</sup> Diogène Laërte dit, dans la *Vie de Zénon*, que l'on prend communément le mot de *blitry* ou *blitery* pour exemple de mot vide de sens.

légitime, n'est-elle pas plus obscure que le mot lui-même ? Il vaut donc mieux dire, en termes communs et intelligibles, qu'on appelle du nom de soleil l'astre le plus brillant de tous ceux qui parcourent le Ciel. Cette proposition me paraît plus digne de foi, plus claire, et plus généralement reconnue.

### CHAPITRE III.

Le second moyen, c'est la démonstration. — Différence entre la démonstration et le syllogisme.

De même tous les hommes s'accorderont à dire que la démonstration, est conforme à la raison quand elle confirme le point douteux et débattu par les principes qui sont avoués et tenus pour certains. Comme la démonstration, la foi et la connaissance, la prénotion est double; l'une est scientifique et durable, l'autre appartient à l'espérance uniquement. On appelle véritablement démonstration celle qui engendre dans l'âme du disciple la foi scientifique; les autres ne sont que conjectures et opinions. Il en va de même de l'homme. L'homme véritable est celui qui possède le sens commun, les autres tiennent du sauvage et de la brute. C'est ce qui a fait dire au poète comique : « Gracieux animal que l'homme, jusqu'à ce qu'il devienne « homme véritable. » On peut en dire autant du bœuf, du cheval, du chien, à proportion de la vigueur ou de la faiblesse de l'animal. N'envisageant que la perfection du genre, nous nous arrêtons aux qualités les plus excellentes. Ainsi, par médecin, nous comprenons un homme auquel ne manque aucune des facultés médicales; par Gnostique, un homme abondamment pourvu de la connaissance scientifique. L'indication diffère du syllogisme, en ce qu'elle ne représente que l'objet signifié et se confond avec lui. Ainsi la grossesse est l'attestation qu'une femme n'est plus vierge. Dans le syllogisme, au contraire, la proposition, quoique unique, se combine d'indications multiples. Ainsi; que Python ait trahi Byzance, la culpabilité ré-

suite d'arguments nombreux. Conclure d'après les aveux de l'adversaire, c'est former un syllogisme; conclure d'après des principes reconnus pour vrais, c'est démontrer. A ce titre, la démonstration renferme un double avantage; ici, parce qu'elle s'appuie sur des principes incontestables pour prouver le point litigieux; là, parce qu'elle tire une conclusion légitime et d'accord avec ces principes. Que le principe n'existe pas, c'est-à-dire que de prémisses erronées vous tiriez une conséquence bien déduite, au lieu d'avoir établi la démonstration, vous n'avez fait qu'un syllogisme. Encore un coup, le syllogisme consiste uniquement à tirer une conclusion légitime et d'accord avec les prémisses. Au contraire, avez-vous rendu sensible et incontestable chaque proposition précédente, vous n'avez plus seulement raisonné par voie de syllogisme; vous avez démontré pleinement. Conclure<sup>2</sup>, ainsi que l'indique le mot grec, n'est pas autre chose que mener à terme le discours. Le terme de chaque discussion c'est le point débattu, qui prend aussi le nom de conclusion. La proposition simple et première n'est pas encore le syllogisme. Celui-ci se compose de trois parties au moins; les deux premières sont prises comme lemmes;<sup>3</sup> la troisième comme conséquence.

Ou bien toutes les parties ont besoin d'être démontrées, ou bien certaines parties portent avec elles-mêmes leur démonstration. Le premier principe est-il vrai? En demandant la démonstration de chaque démonstration on s'engage dans l'infini, sans pouvoir arriver à une démonstration satisfaisante. Est-ce le second? les choses qui portent avec elles mêmes leur démonstration serviront de base aux démonstrations subséquentes. Tous les philosophes conviennent que les principes originels sont partout inaccessibles à la démonstration. Par conséquent, si

<sup>1</sup> Nous avons suivi, dans ce passage, la correction proposée par Sylburguis et confirmée par un passage d'Aristote sur le syllogisme.

<sup>2</sup> *Perainó*, achever.

<sup>3</sup> Propositions préliminaires que l'on démontre pour servir de point d'appui à une autre démonstration.

une démonstration existe, la nécessité veut absolument qu'il y ait quelque chose d'antérieur qui entraîne, par sa propre vertu, l'assentiment de la foi. On le nomme principe originel, indémontrable. Toute démonstration se ramène donc à une foi qui n'est pas susceptible de démonstration. Cependant, il existe encore, après les sources qui jaillissent de la foi, d'autres principes de démonstration d'où naît l'évidence, telles que les relations des sens et les perceptions de l'entendement. Les objets qui tombent sous nos sens sont simples et indécomposables. Ceux que perçoit notre intelligence sont simples, rationnels, et primitifs. Les conceptions qui naissent de ces deux voies, quoique composées, n'en sont pas moins évidentes, croyables, et plus rationnelles. L'intelligence, noble privilège que l'homme tient de sa nature, a donc pour fonction de juger de ce qui convient ou de ce qui répugne. Par conséquent, la discussion a-t-elle été disposée de telle sorte que les propositions que l'on eroit déjà confirment et appuient de leur autorité celles que l'on ne croit pas encore ? La, dirons-nous, réside l'essence de la démonstration.

Il y a deux espèces de foi et de démonstration, ainsi que nous l'avons établi : l'une se contente de persuader l'âme de l'auditeur ; l'autre engendre la connaissance. Prenez pour point de départ les objets qui sont évidents pour les sens et pour l'esprit ; puis tirez-en une conclusion légitime : vous avez démontré dans toute la rigueur du mot. Restez-vous dans le champ de l'opinion humaine, au lieu de vous élever aux premiers principes, c'est-à-dire vous enfermez-vous dans les objets qui ne sont évidents ni pour les sens ni pour l'esprit, si vos conclusions sont légitimement déduites, vous avez pu établir des syllogismes rigoureux ; mais la démonstration scientifique, jamais. Vos conséquences sont-elles fausses et arbitraires, vous n'avez pas même raisonné. La démonstration est différente de l'analyse. Chacune des propositions à démontrer se démontre par d'autres propositions qui ont déjà reçu elles-mêmes une démonstration précédente, jusqu'à ce que l'on remonte, de degré en degré, aux principes qui portent en eux l'assentiment de la foi ou aux objets qui sont évi-

dents pour nos organes et pour notre esprit. Telle est l'analyse. La démonstration, au contraire, consiste à descendre du premier principe à travers toutes les propositions intermédiaires jusqu'à la question en litige. Nous dirons donc à l'homme, qui possède la faculté de la démonstration : Attachez-vous principalement à établir la vérité de vos principes ; laissez de côté les mots ; qu'on les appelle axiômes, propositions, ou lemmes. De même, donnez le plus grand soin à la justesse de la conclusion par rapport à ce qui précède. Là encore, que les noms ne soient rien pour vous. Qu'importe qu'on la nomme discours concluant, conséquence, ou conclusion syllogistique. Quiconque essaie de démontrer, doit observer scrupuleusement ces deux points, établir des propositions qui soient vraies ; tirer, conformément à ces deux propositions, une conclusion que plusieurs philosophes appellent *Epiphora*, parce qu'elle est amenée, dans toute question, par les propositions précédentes pour affirmer le point qui était débattu. Dans toute question, quelle que soit la matière que l'on examine, il faut nécessairement des propositions différentes, mais dont la nature convienne cependant à la matière que l'on débat : la question débattue doit entrer elle-même dans le raisonnement. Il convient de choisir, pour base de la discussion, des principes sûrs, appropriés à l'état de la question et placés en dehors de toute controverse. La raison en est bien simple. Si vous prenez des propositions qui n'aillent pas au point litigieux, jamais vous ne découvrirez la vérité, puisque le problème tout entier, et ce que l'on nomme l'état de la question, vous échappe. Dans toutes les discussions, il y a donc des données connues d'avance et qui, entraînant avec elles l'assentiment de la foi, sont crues sans le secours de la démonstration. Elles doivent jouer un double rôle, point de départ dans la controverse, et critérium dans ce que l'on pense avoir découvert.

## CHAPITRE IV.

Il faut, dans la solution de toute controverse, commencer par définir la chose qui est en question, pour éviter l'obscurité qui souvent se rencontre dans les mots.

Toute question se résout par une connaissance préexistante. Il faut donc savoir que la connaissance préexiste à une question, de quelque nature qu'elle soit. Tantôt on connaît uniquement la source d'un objet, quoique l'on en ignore les fonctions; ainsi de la pierre ou de l'animal, par exemple, dont les opérations nous échappent; tantôt nous ignorons les affections, les propriétés ou, pour le dire en un mot, un des points qui caractérisent cette essence; tantôt enfin, nous connaissons quelqu'une de ces propriétés, affections ou qualités semblables, les désirs et les affections de l'âme, par exemple; mais l'essence, nous l'ignorons et la cherchons. Dans beaucoup de circonstances, l'esprit, après avoir soumis chacun de ces points à ses perceptions, examine à laquelle des essences peuvent s'appliquer ces diverses qualités. Nous n'abordons la question qu'après avoir embrassé, par notre esprit, l'essence et les propriétés de l'être. Il en est quelques-uns cependant dont les affections nous sont inconnues, quoique nous connaissions tout à la fois leurs propriétés et leur essence.

Voici donc la méthode à suivre pour arriver à la découverte. Il faut commencer par connaître à fond l'état de la question; car il arrive plus d'une fois que les formes du style sont trompeuses, portent le trouble dans l'intelligence et y répandent assez de ténèbres pour qu'elle ne puisse plus distinguer de quelle nature est l'objet en litige. Ainsi, par exemple, le fœtus renfermé dans la matrice est-il, ou n'est-il pas un animal? Sachant ce qu'il faut entendre par animal, ce qu'il faut entendre par un fœtus renfermé dans la matrice, nous examinons si les notions d'animal conviennent exactement au fœtus que renferme la matrice; c'est-à-dire si la substance qui y est contenue est susceptible de remuer et de sentir. Dès que l'es-

sence est connue, on procède à l'examen des propriétés et des affections. Il faut donc, à l'origine de la discussion, demander à celui qui propose le point douteux : Qu'appellez-vous animal? Pratique nécessaire principalement quand le mot s'applique à des usages différents; alors on examinera soigneusement si le doute provient de la double signification du mot, ou si tous en ont une idée claire et distincte. Si l'adversaire vous répond qu'il entend par animal ce qui se développe et se nourrit, nous lui demanderons de nouveau : Inscrivez-vous les plantes au nombre des animaux? S'il accorde ce point, il faudra lui montrer à quelle espèce appartient, selon nous, le fœtus enfermé dans la matrice. Platon, en effet, range parmi les animaux les plantes elles-mêmes, parce que, dit-il, elles participent uniquement à la troisième espèce d'âme, à l'âme concupiscible. Aristote est d'avis qu'elles participent à la fois à l'âme végétative et sensitive; mais il ne veut pas leur donner le nom d'animaux, qualité qu'il réserve exclusivement à l'être doué de la seconde âme sensitive. Quant aux Stoïciens, ils n'appellent point âme la faculté végétative. Celui qui a posé la question vient-il à nier que les plantes soient des animaux, nous lui prouverons qu'il se place en contradiction avec lui-même. Car, en définissant, d'une part, l'animal comme un être qui se nourrit et se développe, et de l'autre, en déclarant que la plante n'est point un animal, qu'a-t-il fait autre chose que de dire : L'être qui se développe et se nourrit est un animal et n'est pas un animal? Qu'il s'explique donc! Quel est son but? Veut-il nous apprendre que le fœtus, enfermé dans la matrice, s'y développe et s'y nourrit? ou bien veut-il prouver qu'il participe au mouvement ou à la faculté concupiscible? En effet, d'après l'avis de Platon, la plante est animée; elle est un véritable animal. Suivant Aristote, au contraire, la plante, quoique animée, n'est pas encore un animal, parce qu'il lui manque la sensation. L'animal est donc, dans son opinion, une essence animée, douée de la faculté de sentir. Interrogez les Stoïciens, au contraire : la plante, vous diront-ils, n'est ni animée, ni un animal; car l'animal est une essence



animée. Si donc l'animal est un être animé, et que l'âme soit douée naturellement de la faculté de sentir, il est évident que l'être animé est doué de la faculté de sentir. Eh bien! dirons-nous à celui qui a soulevé le débat, continuez-vous d'appeler animal ce qui est enfermé dans la matrice, par la raison qu'il y prend nourriture et accroissement? Dès lors vous avez votre réponse. Ce n'est pas là ce que je demande, répliquera-t-il peut-être; je veux savoir si le fœtus, enfermé dans la matrice, a la faculté de sentir ou de se mouvoir par quelque désir ou appétit. Comme il ne reste plus d'équivoque dans les termes, il ne s'agit plus que d'examiner ouvertement la question.

L'adversaire est-il muet aux demandes qui lui sont adressées? Refuse-t-il obstinément de déclarer ce qu'il entend par les mots qu'il emploie, ou bien à quel être il attache le nom d'animal quand il propose la question, et cela pour nous contraindre à diviser? la preuve nous est acquise que c'est un esprit ami de la contention et des disputes. Il y a deux manières de débattre une question : la première procède par interrogations et par réponses; la seconde se jette dans les détails, qu'elle parcourt de point en point. Notre adversaire décline-t-il la première de ces méthodes? Qu'il nous écoute, poursuivant la question dans toutes ses ramifications diverses; puis, quand nous aurons achevé, il pourra traiter à son tour tous les points qui intéressent la matière. S'il s'efforce d'interrompre la discussion par des interrogations, il fournira la preuve évidente qu'il ne veut rien entendre. Mais je suppose qu'il aime mieux répondre. Demandons-lui, avant tout : A quel être donnez-vous le nom d'animal? Quand il se sera expliqué là-dessus, demandons-lui de nouveau : Qu'entendez-vous par le fœtus enfermé dans la matrice? Est-ce un être dont les membres sont formés, et qui est déjà un animal vivant? Est-ce simplement la semence de l'homme déposée dans le sein de la femme? Est-ce un de ces êtres où les parties qui le composent sont encore à l'état rudimentaire, masse à peine ébauchée, que la médecine nomme *embryon*? Quand il se sera encore expliqué là-dessus, il faudra conclure et faire jaillir la lumière dans la question proposée.

« **S'il veut que nous discutons sans qu'il nous réponde, adres-**  
 « **sons-lui ces mots :** « Puisque vous n'avez pas consenti à nous  
 « dire dans quel sens vous prenez la question que vous avez  
 « établie, sans quoi je ne discuterais pas la signification, mais  
 « j'irais sur le champ au fond de la proposition elle-même,  
 « sachez-le, vous avez agi à peu près comme si vous aviez de-  
 « mandé : Le chien est-il un animal ? J'avais droit de vous de-  
 « mander, dans ce cas : De quel chien parlez-vous ? Il y a  
 « le chien de terre, le chien de mer, le chien, constellation du  
 « ciel, le chien philosophe, Diogène, par exemple, et une in-  
 « finité d'autres chiens. Sur lequel me questionnez-vous ?  
 « Sur tous, ou sur l'un deux ? Je ne puis le deviner. Expliquez-  
 « vous donc ouvertement. Sur quoi porte votre question, puis-  
 « que vous serez obligé de le faire quand je vous aurai répon-  
 « du ? Si vous vous réfugiez dans une chicane de mots, il est  
 « évident que le mot fœtus n'est ni un animal, ni une plante,  
 « mais bien un nom, un son, un corps, un être, quelque  
 « chose, tout au monde enfin, plutôt qu'un animal. Était-ce là  
 « le but de votre question ? J'y ai répondu. La signification  
 « renfermée dans ce mot de fœtus n'est pas davantage un ani-  
 « mal ; c'est une substance incorporelle : il faut l'appeler une  
 « chose, une conception de l'esprit, tout au monde, plutôt  
 « qu'un animal. La nature des diverses significations du mot  
 « animal est quelque chose qui diffère totalement de la nature  
 « de l'animal, point essentiel de la question. L'autre côté de la  
 « question, c'est donc quelle est la nature de l'animal ? Dans  
 « ce cas, je raisonne ainsi : Si vous appelez animal ce qui est  
 « susceptible de sentir et de se mouvoir en vertu du désir, l'a-  
 « nimal n'est pas simplement ce qui peut sentir et se mouvoir ;  
 « car il peut aussi dormir, ou ne pas sentir, dans l'absence des  
 « objets sensibles. Or, la faculté de se mouvoir par le désir,  
 « a été donnée par la nature comme la marque distinctive à  
 « laquelle on reconnaît l'animal. De là les considérations sui-  
 « vantes : Le fœtus, enfermé dans la matrice, est-il incapa-  
 « ble de mouvement et de sensation ? Premier point à débat-  
 « tre. Second point : le fœtus, enfermé dans la matrice, peut-

« il quelquefois sentir et se nourrir sans l'impulsion du désir?  
 « Ici point de contestation : la chose parle d'elle-même. Or,  
 « vous nous demandiez si le fœtus est déjà un être vivant, ou  
 « s'il n'est encore qu'une plante? Nous avons défini le mot  
 « animal, pour ne pas laisser d'ambiguité dans le discours.  
 « Puis, quand nous eûmes découvert que, doué de sensation  
 « et de mouvement, cet être ne différât en rien de l'animal,  
 « nous l'avons distingué des êtres qui lui ressemblent ou qui  
 « l'avoisinent, en disant qu'il y a une différence entre l'être  
 « qui ne possède encore qu'en puissance les facultés du mouve-  
 « ment et de la sensation, mais qui les possédera un jour, et  
 « l'être qui est déjà tout cela en action. Dans l'être lui-même,  
 « autre est la faculté déjà agissante, autre la faculté qui peut  
 « agir, mais qui se repose ou qui sommeille. Et c'est là précie-  
 « sement le point que l'on demandait. Car, de ce que le fœtus se  
 « nourrit, il ne suit pas que ce soit un animal vivant, à moins  
 « qu'on ne veuille se ranger parmi ceux qui négligent les es-  
 « sences pour ne s'attacher qu'aux accidents. »

Partout où il y a ce qu'on appelle découverte, arrive aussi la démonstration, c'est-à-dire une succession de raisonnements qui manifestent une chose par d'autres choses. Le disciple doit avouer et connaître les arguments par lesquels on rend sensible le point de la question. Le premier de tous les moyens probants est l'évidence des sens et de l'esprit : la première démonstration se compose de tous ces éléments. Celle qui se forme des éléments de la première conclut à son tour par quelque chose de différent, mais sans être moins digne de foi que la précédente ; elle ne peut cependant être nommée la première, puisque la conclusion ne découle pas des premières propositions. Les différences, qui peuvent surgir dans les points litigieux étaient au nombre de trois. Nous avons montré quelle était la première, je veux dire le cas où l'essence étant connue, on ignore quelque-une de ses propriétés ou de ses affections. La seconde différence que l'on peut rencontrer dans les discussions, c'est que les propriétés et les affections nous étant connues, nous ignorions l'essence, comme, par exemple : Dans le corps

de l'homme où la partie dirigeante de l'âme a-t-elle son siège ?

### CHAPITRE V.

Exemple de démonstration dans la maxime des sceptiques :  
Suspendez votre jugement.

La démonstration suit la même marche dans la question que voici : D'après quelques philosophes, un animal ne peut pas renfermer des principes multiples. Plusieurs principes de même nature, non sans doute, nous l'accordons sans peine ; mais des principes de nature différente, il n'y a là rien qui répugne à la raison. Prenons pour exemple la maxime chère aux Pyrrhoniens, cette suspension de jugement qui détruit toute certitude et ne laisse rien subsister. Si elle applique à elle-même son principe, il est clair qu'elle commence par s'infirmer, et se décréditer. De deux choses l'une, ou elle donne quelque chose comme véritable, et alors il ne faut pas suspendre son jugement sur toutes choses ; ou bien elle continue donc d'affirmer qu'il n'y a rien de vrai, et alors il est manifeste qu'elle même commence par ne pas dire la vérité. Point de milieu, ou elle dit la vérité, ou elle se trompe. Si elle dit la vérité, elle accorde malgré elle qu'il y a quelque chose de vrai. Si elle ne dit pas la vérité, elle laisse entières et subsistantes les vérités qu'elle voulait anéantir. En effet, du moment que la maxime qui prétendait étouffer les vérités est convaincue de mensonge, les vérités qu'elle voulait étouffer reprennent leur vie et leur éclat à peu près comme un songe extravagant manifeste l'extravagance de tous les songes. En se détruisant elle-même, elle vivifie tout le reste. En deux mots, si elle est véritable, elle débutera par elle-même ; elle ne suspendra pas son jugement sur un objet étranger ; elle commencera par douter de soi. Ensuite, si elle a foi à l'existence de l'homme ; si elle a foi à sa propre suspension de jugement, il est clair qu'elle ne suspend pas son jugement. Comment d'ailleurs répondre à l'interrogation ? Il est clair que quand le sceptique répond, il ne s'abstient pas. Et pourtant,

écoutez-le : Je suspends mon jugement, dit-il. En suivant ce raisonnement, si nous étions condamnés à ne prononcer sur quoi que ce soit, il faudrait suspendre d'abord notre jugement sur la suspension de jugement elle-même. Faut-il y ajouter foi? Faut-il y refuser notre assentiment? Nous laisserions la décision incertaine. Il y a mieux ; si ce principe : Il n'y a pas de vérité connue, est véritable, il est destructif de toute vérité. Si, au contraire, la vérité de ce principe est douteuse, elle atteste par là même qu'il est possible de connaître la vérité, puisqu'elle semble donner un premier démenti à cette suspension de jugement. Si la détermination du jugement est une inclination au dogme, ou, d'après une autre définition, une inclination qui lie plusieurs dogmes entre eux réciproquement et entre les apparences, le tout dans le but de bien régler sa vie ; si le dogme est une compréhension embrassée par la raison ; si la compréhension est une manière d'être et un acquiescement de l'âme, non-seulement les philosophes, qui font profession de suspendre leurs jugements, mais les dogmatiques eux-mêmes, ont coutume de s'abstenir quelque temps dans certaines occurrences, soit à cause de la faiblesse de l'esprit humain, soit parce que la matière est obscure, soit parce que les raisons paraissent se balancer de part et d'autre.

## CHAPITRE VI.

Genre, espèce, différence. — Leur usage dans les définitions.

Avant de définir, de démontrer et de diviser, ayez soin d'établir de combien de manières peut se prendre la question à débattre : il faut traiter des homonymes, distinguer les synonymes, et les classer exactement d'après leurs significations. Il s'agira d'examiner ensuite si la chose proposée appartient à la classe des objets considérés relativement aux autres, ou si elle est prise en elle-même et dans son essence. Puis viendront ces demandes : Existe-t-elle? Qui est-elle? Quelles sont ses modifications? Ou bien encore : Existe-t-elle? Qui est-elle? Pourquoi

existe-t-elle? Mais la connaissance de ce qui est particulier, de ce qui est général, de ce qui est antérieur, de ce qui diffère, et des divisions, contribue singulièrement à éclairer la controverse. L'induction amène l'universalité et la définition. Les divisions conduisent à l'espèce, à l'individualité. La discussion, qui traite de combien de manières se prend la chose litigieuse, nous conduit à sa signification propre; le doute produit les différences relatives d'objets à objets, et les démonstrations; il fortifie d'ailleurs la discussion et ses conséquences: la science et la vérité sont le résultat combiné de ces divers éléments.

Le résumé général de la division s'appelle définition; car la définition se place soit avant, soit après la division; avant, quand elle a été accordée ou seulement proposée; après, quand elle a été démontrée, et que de ces éléments partiels se tire, par les sensations, une conclusion générale. La sensation est le principe de l'induction, de même que l'universalité en est la fin. L'induction ne montre point ce qu'est une chose: son existence ou sa non-existence, voilà son domaine. La division, au contraire, montre ce qu'est l'objet. La définition, comme la division, enseigne quelle en est l'essence et la nature: elles ne s'occupent point de son existence. La démonstration remplit trois offices; existence, nature, raison de la chose mise en question. Quelques définitions renferment aussi la cause. Comme la science n'est produite qu'au moment où nous connaissons la cause, et qu'il y a quatre causes, la matière, le moteur, la forme, le but, il y aura quatre espèces de définitions. Il faut donc prendre en premier lieu le genre qui renferme tous les êtres de la généralité la plus élevée, puis les différences qui s'en rapprochent le plus. L'accumulation des différences, en divisant et subdivisant graduellement, sert à compléter l'essence ou la définition de l'objet. Toutefois il n'est pas nécessaire d'exprimer toutes les différences de chaque objet: on peut se borner à celles qui constituent les espèces. L'analyse et la synthèse géométriques ressemblent à la division et à la définition de la dialectique. De la division nous remontons aux êtres qui

sont plus simples et plus élevés. Nous divisons le genre de l'être litigieux en ses espèces principales. Prenons pour exemple l'homme. Animal est le genre. Nous le décomposons en ses deux espèces, c'est-à-dire en mortel et immortel. Et ainsi, subdivisant toujours en espèces plus simples les genres qui paraissent composés, nous approchons du point que nous cherchons, et qui n'est plus susceptible de se diviser. En effet, après avoir divisé le genre animal en mortel et immortel, puis le mortel en terrestre et aquatique, puis le terrestre en volant avec des ailes ou marchant avec des pieds, et ainsi de suite, jusqu'à l'espèce la plus voisine de l'objet cherché, et qui même le comprend, nous arriverons par ces décompositions successives à l'espèce la plus simple qui ne renferme plus rien autre chose que l'objet lui-même sur lequel porte la discussion. Nous divisons encore ce qui marche avec des pieds en raisonnable et irraisonnable. Puis, de toutes ces espèces différentes qui résultent de la division, nous choisissons les qualités qui conviennent plus immédiatement à l'homme, nous les rassemblons en corps de raisonnement, et nous définissons l'homme un animal mortel, terrestre, qui marche sur deux pieds, et doué d'intelligence. De là vient que la division joue le rôle de la matière, en préparant pour la définition la simplicité du nom; la définition, au contraire, qui compose, édifie, et manifeste la connaissance de ce qui est, représente l'artisan et le Créateur. Ce ne sont pas là les définitions des choses ni des idées, mais des substances dont notre esprit a la notion universelle. Nous appelons discours interprétatif la manifestation de ces notions. Parmi les différentes divisions, l'une partage en espèces la substance divisée, tel que le genre; l'autre la décompose en ses parties, tel que le tout; la troisième, en ses accidents ou modifications. La division du tout en ses parties est envisagée le plus souvent dans les rapports de grandeur. Celle qui interroge les accidents ne peut jamais être expliquée tout entière, puisqu'il faut nécessairement que chaque être possède la même essence. Voilà pourquoi ces deux divisions n'ont aucune autorité. La seule qui soit légitime, c'est

Celle qui partage le genre en espèces, celle qui donne son caractère à l'identité renfermée dans le genre et à la diversité dans ses différences particulières. L'espèce est toujours envisagée dans quelqu'une de ses parties, mais sans que la partie de quelque chose puisse à son tour devenir l'espèce. Ainsi, par exemple, la main est une partie de l'homme, mais n'est pas une espèce. Le genre, au contraire, réside au fond de l'espèce. La qualité d'animal est commune à l'homme et au bœuf tout à la fois. Le tout, au contraire, ne réside pas dans ses parties. L'homme n'est pas tout entier dans ses pieds. L'espèce vaut donc mieux que la partie. Tout ce que l'on dit du genre, on le dira aussi de l'espèce. Il sera bon d'envisager le genre en deux espèces, sinon en trois. Les espèces divisées, à partir du genre, reçoivent leur caractère de l'identité et de la différence. Celles qui continuent de se diviser se caractérisent par les significations générales. En effet, ou bien chaque espèce est une substance, comme lorsque nous disons : Parmi les êtres, les uns sont corporels, les autres incorporels ; ou bien, il s'agit de quantité, de relation, de lieu, de temps, d'action, et de manière d'être affecté.

Tout ce que l'on connaît à fond et clairement, on pourra en donner la définition ; de même, quiconque est impuissant à comprendre ou à définir quoique ce soit par le langage, n'aura jamais la connaissance de cet objet. De l'ignorance de la définition arrivent beaucoup de raisonnements embarrassés et captieux. En effet, si celui qui connaît une chose en a l'idée et la connaissance au fond de son entendement ; s'il peut produire au-dehors, par le langage, ce qu'il renferme en lui-même ; si l'explication de sa pensée est la définition, il est donc nécessaire que l'homme, qui a la connaissance d'un objet, puisse en donner la définition. La différence qui joue le rôle du *signe* s'emploie aussi dans la définition. Par conséquent, cette circonstance, qui a la faculté de rire, ajoutée à la définition de l'homme, complète la définition : animal intelligent, mortel, terrestre, marchant sur deux pieds, doué de la faculté de rire. Les attributs qui s'ajoutent par différence sont les signes



des choses particulières, mais n'indiquent pas la nature des choses elles-mêmes. La différence, on s'accorde à le reconnaître, rendant à l'individu sa qualité propre, celle qui le distingue spécialement des autres êtres, et sur laquelle les avis sont unanimes, il est nécessaire que dans les définitions on prenne le genre comme quelque chose de principal et de subsistant. Dans les longues définitions, la série des espèces est de dix; dans les courtes, les espèces principales choisies parmi les espèces voisines, indiquent l'essence et la nature de l'objet. La plus courte de toutes doit toujours se composer de trois parties, le genre et les deux espèces les plus indispensables. On ne réduit la définition que pour abréger. Nous disons donc ; L'homme est un animal qui a la faculté de rire. Puis, il faut prendre l'accident principal de l'objet défini, ou son attribut particulier, ou sa fonction spéciale, ou quelque chose de cette nature. Conséquemment, la définition ne devant pas exposer l'essence de la chose, ne peut en saisir exactement la nature. Mais que fait-elle? Elle en manifeste l'existence par ses espèces principales, et arrive pour ainsi dire à l'essence par la qualité.

## CHAPITRE VII.

### Raisons de douter ou de suspendre son jugement.

Deux raisons principales motivent la suspension du jugement. La première se tire de l'inconsistance et des fluctuations de l'esprit humain, dont la nature semble condamnée ou à se mettre en dissidence avec les autres, ou à ne pas se ressembler à elle-même. La seconde réside dans la différence qui caractérise les choses. Car, ne pouvant ni croire tous les objets que nous voyons à cause de leurs répugnances réciproques, ni refuser notre assentiment à tous, parce que cette proposition : Il ne faut rien croire, faisant partie du tout, se trouve par là même infirmée; ni croire certaine chose en refusant notre assentiment à certaine autre, à cause de l'égalité des motifs

qui militent des deux côtés, nous sommes amenés à suspendre notre détermination. Des deux causes principales en vertu desquelles nous retardons l'acte de la détermination, l'instabilité de la pensée, engendre le dissentiment. Celui-ci est la cause immédiate qui suspend notre choix. De là vient que la vie est pleine de tribunaux, de délibérations, et de choix arrêtés entre ce que l'on appelle les biens et les maux : témoignages non équivoques d'un esprit incertain, et dont la faiblesse chancelle dans les choses qui se combattent et se repoussent. De là vient encore que les bibliothèques sont remplies de livres qui se contredisent. De là ces écoles, et ces discussions toutes retentissantes des élémens de ceux qui professant des dogmes opposés et qui se persuadent qu'ils ont la vérité pour eux.

### CHAPITRE VIII.

Par quelle méthode on peut ramener à certaines catégories  
soit les noms, soit les choses.

Il y a trois choses à considérer dans les mots : d'abord les noms qui représentent nos conceptions premières, et, par voie de conséquence, celles qui sont sous nos yeux ; en second lieu, les conceptions qui rappellent et reproduisent les objets qui sont sous nos yeux. C'est ce qui fait que les pensées sont les mêmes chez tous les hommes, parce que les objets présents leur impriment à toutes la même forme et le même type. Il n'en va point ainsi des noms, à cause de la diversité des langues. Troisièmement enfin, il faut faire attention aux choses présentes qui éveillent en nous les pensées. La grammaire ramène les noms à vingt-quatre éléments généraux<sup>1</sup>. Il faut, en effet, que les éléments soient limités et circonscrits, puisque les objets particuliers, à cause de leur infinité, échappent à la science. Le caractère de la science, c'est de s'appuyer sur des propositions

<sup>1</sup> Les vingt-quatre lettres.

universelles et générales. Voilà pourquoi les propositions particulières sont ramenées aux propositions universelles et générales. L'exploration philosophique s'attache aux conceptions de l'entendement et aux substances présentes. Comme le nombre de ces substances isolées et particulières s'étend à l'infini, on a aussi inventé pour elles quelques éléments primordiaux auxquels on ramène l'objet cherché quel qu'il soit. Paraît-il entrer dans l'un ou dans plusieurs de ces éléments ? Nous affirmons qu'il existe. Se refuse-t-il à ces combinaisons ? Nous déclarons qu'il n'existe pas. Dans le langage humain, ou, les mots ont une connexion les uns avec les autres, ou ils se produisent sans liaison. Ils le lient quand on dit l'homme court, l'homme triomphe. Ils se produisent sans liaison comme dans l'exemple suivant, homme, bœuf, court, triomphe<sup>1</sup>. Il n'y a là rien qui forme un discours suivi ni ordonné par rapport à la vérité ou à l'erreur. Des mots qui n'ont ensemble aucune connexion, ceux-là désignent l'essence ; ceux-ci la qualité, les uns la quantité, les autres la relation, d'autres le lieu, d'autres le temps, d'autres la situation, d'autres la possession, d'autres l'activité, d'autres une affection quelconque. Tels sont les éléments des êtres corporels et subordonnés aux principes. La raison peut les contempler. Mais les substances immatérielles ne peuvent être saisies que par les plus sublimes spéculations de l'esprit. Des substances renfermées dans les dix catégories les unes sont dites essentielles, comme les neuf prédicaments ; les autres relatives à quelque autre objet. D'autre part, des substances renfermées dans les dix catégories, les unes sont synonymes, telles que bœuf et homme, en tant qu'animal. Sont synonymes les deux choses comprises sous un nom commun, animal par exemple, et dont l'appréciation ou la définition est la même ; c'est-à-dire, une essence animée. Les hétéronymes consistent en des noms divers à l'occasion du même sujet, tels

<sup>1</sup> Nous avons complété le passage grec de saint Clément par un passage entièrement semblable d'Aristote. Les notes de Potter autorisent cette substitution à un texte visiblement altéré.

que *anabasis*<sup>1</sup> et *katabasis*<sup>2</sup>, car la route est la même, qu'il faille monter ou descendre. Il y a une autre classe d'hétéronymes : cheval et noir, par exemple. Ici tout diffère, appellation et appréciation : le sujet d'ailleurs n'est pas le même. Aussi est-il à propos d'appeler ces mots étrangers l'un à l'autre, plutôt qu'hétéronymes. Les polyonymes sont ceux qui, sous une désignation différente, renferment la même définition, tels que épée, glaive, poignard. Les dénominatifs reçoivent leur nom d'un autre nom, comme courage venant de courageux. Parmi les homonymes les uns emploient la même appellation par un effet du hasard, comme Ajax de Locres, Ajax de Salamine ; les autres s'en servent à dessein. Dans cette dernière catégorie, les uns procèdent par ressemblance, homme par exemple exprimant tout à la fois et l'être qui vit et la représentation par la peinture ; les autres procèdent par analogie et par rapport, comme le pied du mont Ida, et le pied de l'homme, parce que le pied est la partie inférieure. D'autres se déterminent par l'action qui est produite ; comme le pied d'un vaisseau, parce qu'il met en mouvement le navire ; le pied de l'homme, parce qu'il est l'instrument de la locomotion. On appelle encore homonymes les choses qui sont employées par le même homme et concourent à la même fin ; ainsi livre et scalpel médical, parce que le médecin se sert de l'un et de l'autre pour l'exercice de son art.

## CHAPITRE IX.

### Des genres divers.

Parmi les causes, les unes sont dites *procatartiques*, ou occasionnelles ; les autres *synectiques*, ou efficientes ; les autres *auxiliaires* ; les autres, *sine quâ non*. La cause procatartique est celle qui développe, mais occasionnellement, un effet quel-

<sup>1</sup> Ascension.

<sup>2</sup> Descente.

conqué. Ainsi par exemple, l'aspect de beauté éveille les feux du désir dans le cœur de l'incontinent ; elle produit une affection érotique, mais qui n'a rien de nécessité. La cause synectique, que la synonymie grecque appelle aussi *autotélés*, c'est-à-dire qui produit complètement son effet sans le concours d'une autre cause, à lieu quand elle est efficiente par elle-même. On donnera ensuite au disciple des exemples de ces différentes causes. Le père est la cause occasionnelle de l'enseignement ; le maître en est la cause efficiente ; l'esprit de celui qui apprend, la cause auxiliaire ; et enfin le temps joue le rôle de cause *sine quâ non*. On appelle proprement du nom de cause ce qui est apte à produire quelque effet. Ainsi, le fer est apte à couper, non-seulement lorsqu'il coupe, mais encore lorsqu'il ne coupe pas. Ainsi l'expression *parectique*, c'est-à-dire, habile à faire, signifie tout à la fois ce qui opère, et ce qui n'opère pas encore, mais qui a cependant la vertu d'opérer.

Suivant les uns, les causes viennent des corps ; suivant d'autres, des choses incorporelles. Quelques autres n'accordent qu'à la matière proprement dite le nom de cause ; s'ils appellent de ce nom ce qui n'a pas de corps, ajoutent-ils, ce n'est que par un abus de langage et pour rendre raison d'un effet. Écoutez ceux-là. Tout est changé. Il n'y a de causes véritables que les substances immatérielles. Ce n'est que par un abus de langage que l'on peut regarder les corps comme des causes. Prenons pour exemple l'incision, qui, étant une opération, est par là même quelque chose d'immatériel agissant à la fois comme cause sur les deux corps, sur l'épée qui coupe, ce qui est une opération, et quelque chose d'immatériel sur l'objet coupé, afin qu'il soit coupé. La cause agit sous trois aspects différents : Ici, par exemple, le statuaire, taillant le bloc de marbre ; là, ce dont il est cause, c'est-à-dire l'exécution d'une statue ; en troisième lieu, le marbre employé : le marbre est une sorte de cause de la statue. Devenir et être coupé, qui sont les causes de leurs effets, étant des opérations, sont des choses incorporelles. Voilà pourquoi elles produisent les catégories, ou bien les paroles, pour emprunter les locutions de Cléanthe et d'Archidème. Disons

mieux ! les unes seront appelées causes des catégories , telles que , il est coupé , dont le cas est être coupé <sup>1</sup> ; les autres seront les causes des axiomes , comme , par exemple , un navire est construit ; dont le cas est encore , construire un navire. Pour Aristote , il nomme appellation tout ce qui appartient à l'espèce suivante , maison , temple , brûlure , incision. Que le cas soit incorporel , le point est hors de doute. Voilà pourquoi le sophisme se résout ainsi : le mot que vous prononcez passe par votre bouche , cela est vrai , mais il est question de maison ; or , vous prétendez que la maison passe par votre bouche , cela est faux. Nous ne parlons point de la maison , qui est un amas de pierres , mais du cas grammatical de la maison , envisagé comme chose immatérielle. L'architecte édifie dans notre langage , par rapport à ce qui sera. Ainsi encore nous disons qu'un manteau est tissé , car ce qui agit indique un effet. Ce qui agit n'est pas cause ici , ni cause ailleurs à des titres divers : il est cause du manteau et de la maison. Il est cause que la chose est faite ; par la même raison il est cause efficiente de l'effet. La cause efficiente et la cause en vertu de laquelle une chose existe sont une seule et même cause. Toute cause qui est en même temps efficiente se confond avec la cause en vertu de laquelle une chose existe ; mais de ce qu'une chose existe en vertu de telle autre , il ne s'en suit pas absolument que ce soit une cause efficiente.

En effet , bien des choses concourent de loin à une fin quelconque , sans être pour cela des causes réelles. Par exemple , Médée n'aurait pas égorgé ses enfants , si elle n'eût pas été aveuglée par la colère ; elle n'aurait pas été aveuglée par la colère sans le poison de la jalousie ; le poison de la jalousie n'aurait pas travaillé son cœur si elle n'avait pas aimé ; elle n'aurait pas aimé , si Jason n'avait pas fait voile vers Colchos ; Jason n'aurait pas fait voile vers Colchos , si le navire Argo n'avait pas été construit , si le bois n'avait pas été coupé sur les hauteurs du Pélion. Toutes ces circonstances , desquelles resulta l'immolation des

<sup>1</sup> Texte altéré.

enfants de Médée, n'en sont pas cependant la cause déterminante. Médée seule en est la cause. Voilà pourquoi ce qui n'empêche pas n'agit pas. Conséquemment ce qui n'empêche pas est séparé de ce qui a lieu ; tandis que la cause se rapporte à ce qui se fait, d'où il suit que ce qui n'empêche pas ne peut être une cause, et l'effet s'accomplit parce que celui qui peut l'empêcher refuse son assistance. Il y a quatre espèces de causes ; efficiente, c'est le statuaire qui produit la statue ; physique, l'airain dont elle est faite ; formelle, le caractère qu'elle prend ; finale, la gloire du gymnasiarque. L'airain représentant les éléments indispensables pour que la statue ait lieu, est également une cause. Car toute chose, sans le concours de laquelle un effet devient impossible, est nécessairement une cause, sinon absolue et renfermant en elle-même son effet, au moins une cause auxiliaire. Tout ce qui opère produit un effet concurremment avec l'aptitude de l'objet qui le souffre. La cause établit et dispose ; mais chaque objet s'affecte selon ses prédispositions naturelles ; car l'aptitude concourt aussi à l'action et tient la place des éléments indispensables. La cause est donc inefficace sans la coopération de l'aptitude. Néanmoins cette dernière n'est pas une cause, mais seulement un auxiliaire. Toute cause, en effet, porte avec elle l'idée d'action. La terre ne s'est pas faite elle-même : une cause conséquemment ne peut pas être cause d'elle-même. Dire que ce n'est pas le feu, mais le bois, qui cause la brûlure ; que ce n'est pas le glaive mais la chair, qui cause l'incision ; que l'athlète a été vaincu non par les forces de son adversaire, mais par sa propre faiblesse, c'est chose ridicule. La cause qui renferme en elle-même son effet n'a pas besoin de temps : appliquez le cautère sur la peau, il éveillera sur-le-champ la douleur. Quant aux causes occasionnelles ou procaccarctiques, les unes ont besoin de temps pour que l'effet parvienne à sa consommation ; les autres n'en ont pas besoin comme dans le cas de quelque fracture. Entendons-nous, cependant. Ces causes sont dites opérant sans intervalle de temps, bien moins parce qu'il ne leur faut pas de temps pour se développer que par ce qu'il leur faut un terme très-court. Ainsi du

mot soudain. Il ne signifie pas que l'effet a suivi immédiatement la cause.

Toute cause, en tant que cause, n'est conçue que comme productrice d'un effet et s'exerçant sur quelque chose. Productrice d'un effet, par exemple, c'est l'épée qui coupe; s'exerçant sur quelque chose, c'est-à-dire, sur un objet convenablement disposé, comme le feu sur le bois; car la flamme ne brûlera pas le diamant. La cause se rapporte toujours à un autre objet. On ne peut en avoir l'idée que par cette espèce d'affinité avec une autre chose. Il faut donc que deux objets se tiennent réciproquement pour que nous comprenions la cause, en tant que cause. Il en est de même de l'ouvrier, du créateur, du père. Une chose n'est pas cause par rapport à soi-même, pas plus qu'un homme n'est son propre père; sans quoi le premier deviendrait le second. La cause est active, elle affecte. Ce qui est produit par la cause est dans l'état de passivité et d'affection. Un même objet en remontant à lui-même, ne peut agir et être affecté en même temps, ni être à la fois père et fils. D'ailleurs, la cause a nécessairement sur l'effet qu'elle produit l'antériorité d'existence. Il faut absolument que l'épée précède la blessure. La même chose, ne peut en tant qu'elle est cause, avoir l'antériorité par rapport à la matière, ni la postériorité en tant qu'elle est l'œuvre d'une cause. Il y a une grande différence entre être et devenir. Ainsi la cause est cause de ce qui devient; le père est la cause du fils. Il ne se peut pas, en effet, que la même chose, en tant qu'identique, soit et devienne en même temps. Rien n'est donc à soi-même sa propre cause. Les causes ne sont pas causes réciproquement les unes des autres, mais bien les unes pour les autres réciproquement. Ainsi l'affection précédente de la rate n'est pas la cause de la fièvre, mais la cause que la fièvre arrivera; et la fièvre précédente n'est pas la cause de l'affection splénique, mais la cause que le mal s'augmentera. Ainsi les vertus, par leurs conséquences réciproques, s'enchaînent dans un nœud indissoluble; ainsi les pierres qui forment une voûte se retiennent mutuellement à leurs places réciproques; mais elles ne sont pas réciproquement les causes les unes



des autres. Le maître et le disciple, dans ce précepte logique, sont réciproquement l'un à l'autre une cause de progrès. Il arrive quelquefois que les causes sont réciproquement entre elles cause des mêmes choses; par exemple, lorsque le marchand et le cabaretier sont l'un pour l'autre une cause de gain mutuel. D'autres fois, les causes réagissent l'une sur l'autre, à des titres différents. Telles sont l'épée et la chair : l'épée agit sur la chair pour que celle-ci soit coupée; la chair sur l'épée, pour que celle-ci coupe. — Il a été dit avec raison : œil pour œil, vie pour vie. En effet, l'agresseur qui a porté à la victime le coup mortel est pour la victime, cause directe de la mort, ou du moins cause que la mort s'en suivra. Mais l'agresseur, blessé à son tour mortellement par sa victime, l'a eu pour cause réciproque, mais d'une façon opposée et à un titre différent. Il a été pour lui une cause de mort. Ce n'est pas la mort qui lui a porté réciproquement le coup mortel; il est parti du blessé. Il a donc agi sur un autre comme cause; mais un autre est devenu cause pour lui. L'agresseur est cause par rapport à celui auquel il a causé dommage. La loi, au contraire, qui condamne le malfaiteur au supplice, n'est pas la cause de la violence ou du crime; elle apporte à l'un justice et vengeance; à l'autre correction et enseignement. Par conséquent, les causes ne s'engendrent pas mutuellement; elles restent à l'état de simples causes.

On demande en outre si des forces réunies deviennent les causes multiples d'un seul effet. Des hommes qui tirent d'un effort commun sur un navire sont cause, en effet, que le navire avance. Cela est vrai; mais ils sont cause avec d'autres, à moins que la cause coopérante ne soit la même chose que la cause. Selon l'opinion de quelques autres, quoiqu'il y ait des causes nombreuses, une seule cause est séparément la cause d'un effet unique. Ainsi, par exemple, les vertus qui sont en grand nombre produisent le bonheur qui est unique. Il en va de même de la chaleur et de la souffrance. Bien des causes les produisent. Mais quoi donc? la variété des vertus, tout ce qui chauffe, tout ce qui produit la douleur, a-t-il une vertu uni-

qué? Est-il bien vrai que la multitude des vertus, une quant au genre, ne produise qu'un effet, c'est-à-dire le bonheur?

Il est avéré du moins que les causes procataretiques ou occasionnelles, produisent, quoique multiples, un seul effet, considérées dans leur genre ou dans leur espèce. Dans leur genre: prenez pour exemple toute espèce de maladie, le froid, la consommation, la tourbatüre, l'ivresse, les langueurs de l'estomac. Dans leur espèce, la fièvre. Què quelqu'un exhale une bonne odeur, ce qui est un en soi du côté du genre, bien des causes peuvent y contribuer du côté de l'espèce, telles que l'encens, la rose, le safran; le styrax, la myrrhe et les parfums divers. Mais il y a différence d'odeur à odeur. La rose n'exhalera pas autant de parfum que la myrrhe. Quelquefois la même cause produit des effets opposés, ce qui arrive tantôt par la grandeur et par l'énergie elle-même de la cause, tantôt par les aptitudes ou les dispositions de l'objet affecté. Par une certaine énergie, disons-nous! ainsi la même corde, selon son degré de tension ou de relâchement, envoie un son grave et aigu. En second lieu, par l'aptitude de l'objet affecté, le miel, par exemple, produit une douce saveur pour l'estomac qui est sain, il paraît amer au malade que travaille la fièvre. Le même vin provoque celui-ci à la colère, il délie la langue et la gaieté de celui-là; le même rayon de soleil liquéfie la cire et sèche la boue.

Dans le nombre des causes, les unes sont manifestes aux yeux, les autres saisissables par le raisonnement; celles-ci, obscures; celles-là, perceptibles par voie de conclusion. Parmi les causes obscures, les unes sont voilées pour un temps: secrètes et mystérieuses, elles apparaissent après un certain intervalle; les autres sont obscures par leur nature, et restent ensevelies sous des ombres éternelles. Dans cette dernière catégorie, quelques-unes peuvent être perceptibles à l'intelligence. Aussi quelques philosophes leur refusent-ils le nom de causes obscures, puisque le raisonnement parvient à les découvrir par des propositions générales, telles que le parallélisme de deux questions douteuses que pénètre la contemplation. Quelques autres, au contraire, inaccessibles à l'intelligence et inaccessibles à tout

jamais, sont dites entièrement obscures. Les unes sont occasionnelles; les autres, efficientes; les autres, concomitantes; les autres, auxiliaires. Celles-ci produisent des effets conformes à la nature; celles-là, des effets en dissonance avec elle; les unes, des maladies suivant telle ou telle circonstance; les autres, des affections à des degrés divers, et en raison de leur intensité; celles-là dépendent des temps et des occurrences. Détruisez la cause occasionnelle, l'effet subsiste néanmoins. Il n'en est pas de même de la cause synectique ou efficiente: présente, l'effet demeure; détruite, l'effet disparaît. On appelle encore par synonymie, la cause efficiente, cause accomplissant d'elle-même son effet, parce qu'elle en renferme au fond d'elle-même la raison suffisante. Si une cause de ce genre signifie une opération complète en vertu d'une force intérieure, la cause auxiliaire désigne un ministère et une fonction qui s'exécutent avec une assistance étrangère. Si elle ne fournit aucun secours, elle ne sera pas dite auxiliaire. Au contraire, agit-elle pour une certaine part, elle sera dans une certaine mesure cause de ce qui s'accomplit par elle. La cause est donc auxiliaire, quand l'effet se produit par sa présence, effet manifeste dans une cause manifeste, obscur dans une cause obscure. La cause concomitante rentre dans la catégorie des causes, de même qu'un frère d'armes ou de jeunesse est soldat ou jeune avec un autre. La cause auxiliaire assiste la cause efficiente, pour redoubler l'intensité de son action. La notion de la cause concomitante n'a rien de semblable, puisque certaine chose peut être cause concomitante sans être cause efficiente. On lui donne ce nom parce qu'elle est impuissante à produire d'elle-même un effet; c'est une cause avec une autre cause. L'auxiliaire diffère de la concomitante, en ce que celle-ci produit un effet concurremment avec ce qui n'en produirait pas, s'il était distinct et isolé; celle-là, au contraire, incapable de produire lorsqu'elle marche seule, en s'adjoignant à la cause qui produit séparément, augmente l'intensité de son effet. Voulez-vous accroître singulièrement l'énergie de la cause et sa puissance d'action, convertissez une cause occasionnelle en cause auxiliaire.

# TABLE.

## DU QUATRIÈME VOLUME.

---

<b>De la tradition.</b>		<b>1</b>
<b>Minucius Félix.</b>		<b>1</b>
—	Notice sur Minucius Félix.	3
—	L'Octave de Minucius Félix.	9
<b>Saint Clément.</b>		<b>61</b>
—	Notice sur saint Clément.	63
—	Discours aux Gentils.	97
—	Le Pédagogue. — Livre premier.	193
—	—	Livre second. 263
—	—	Livre troisième. 343
—	Quel riche peut être sauvé.	413
—	Fragment des Hypotyposes.	449

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

14

2









